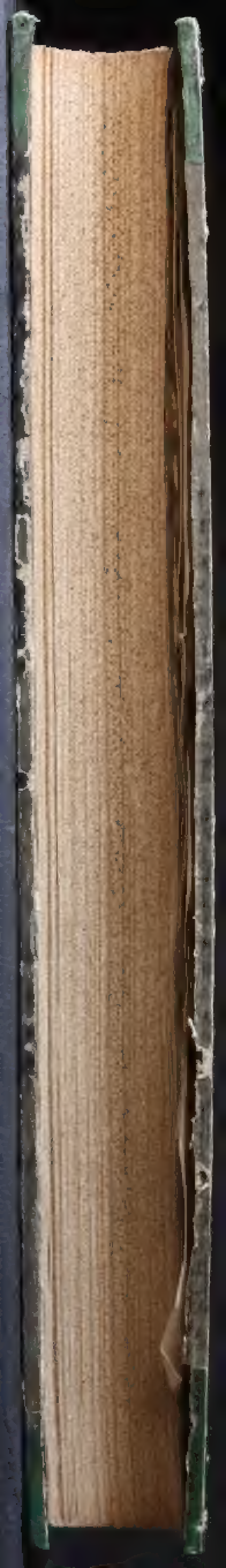


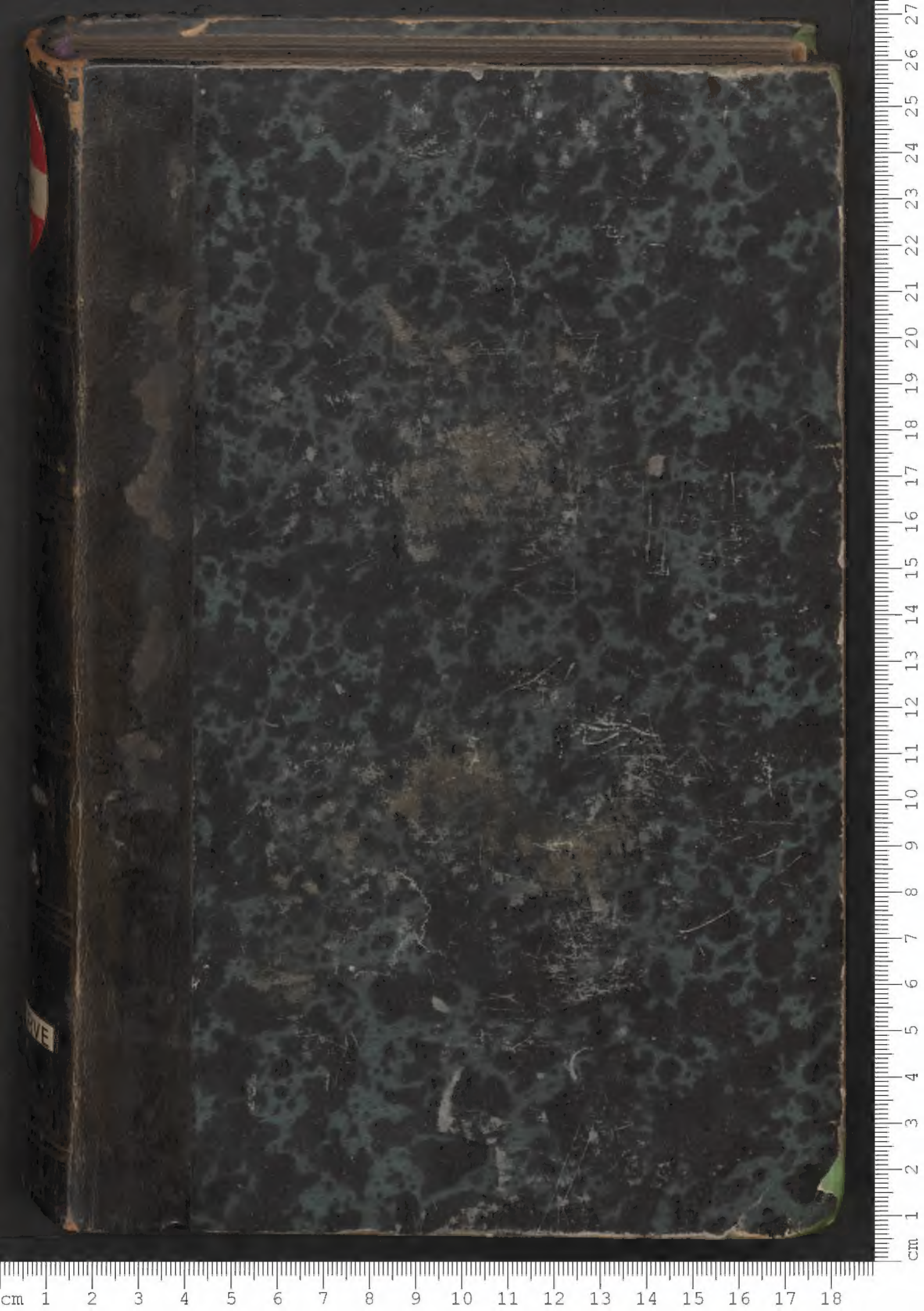
E. HATIN

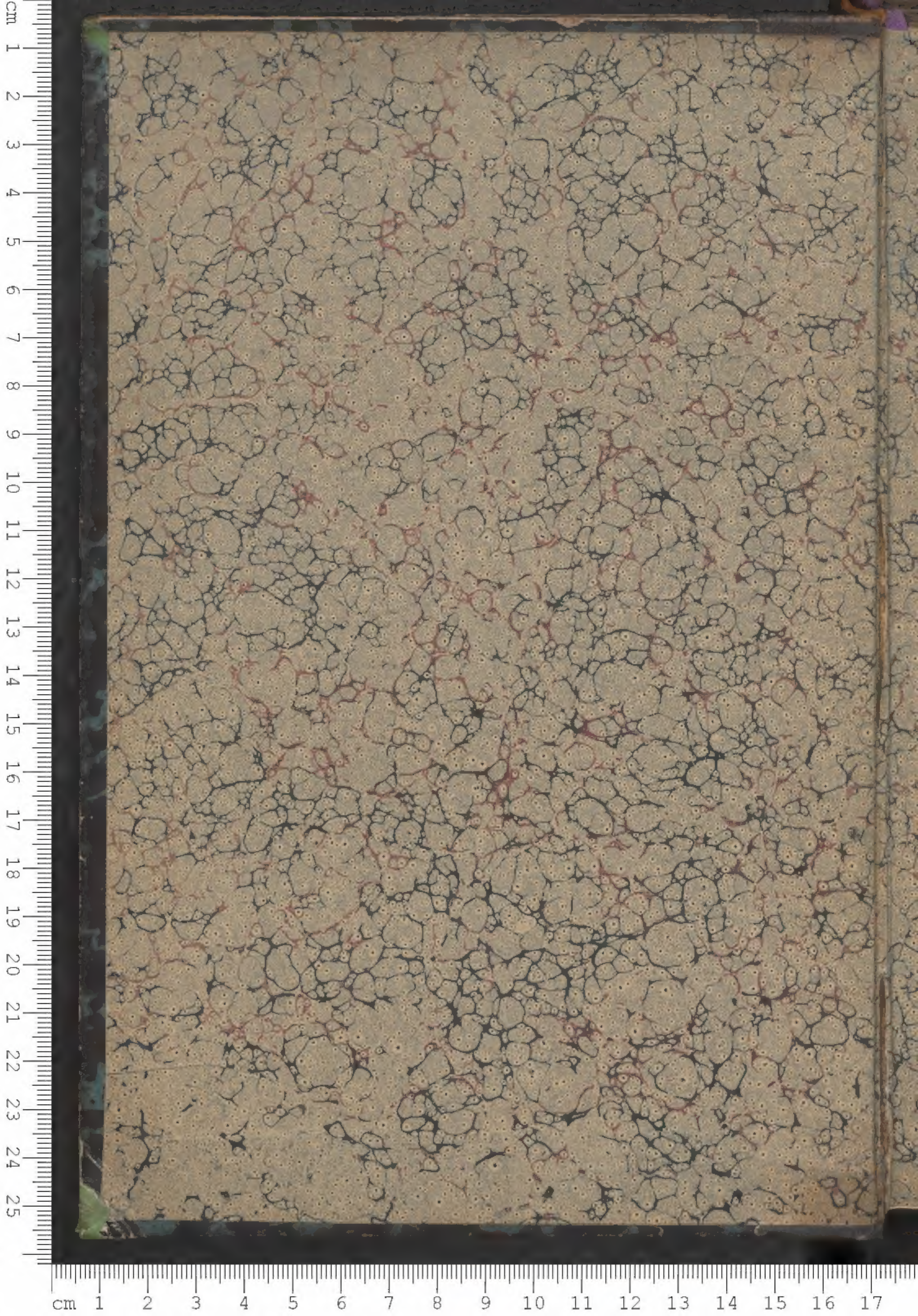
HISTOIRE
PITTORESQUE
DES VOYAGES

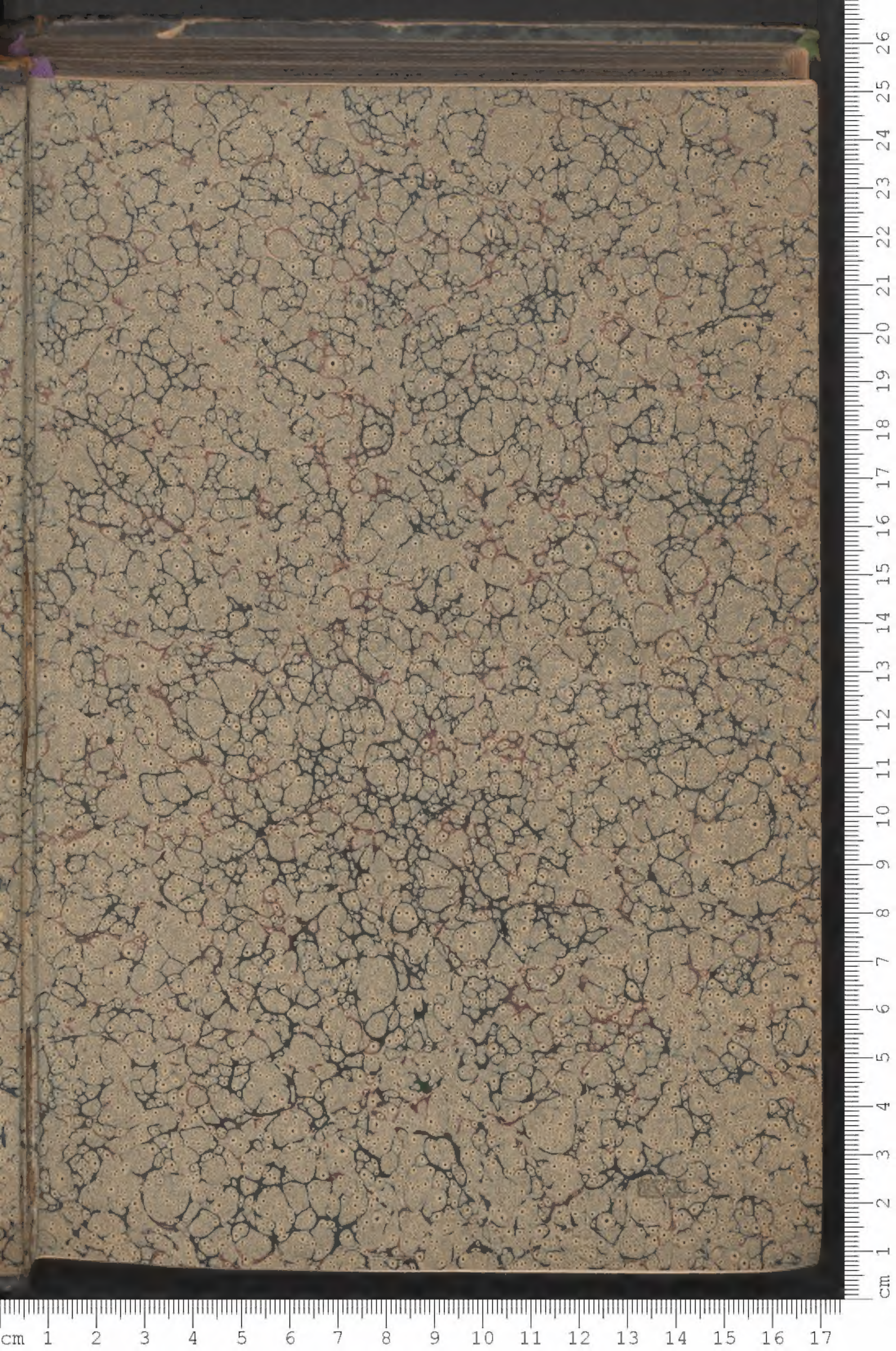
3









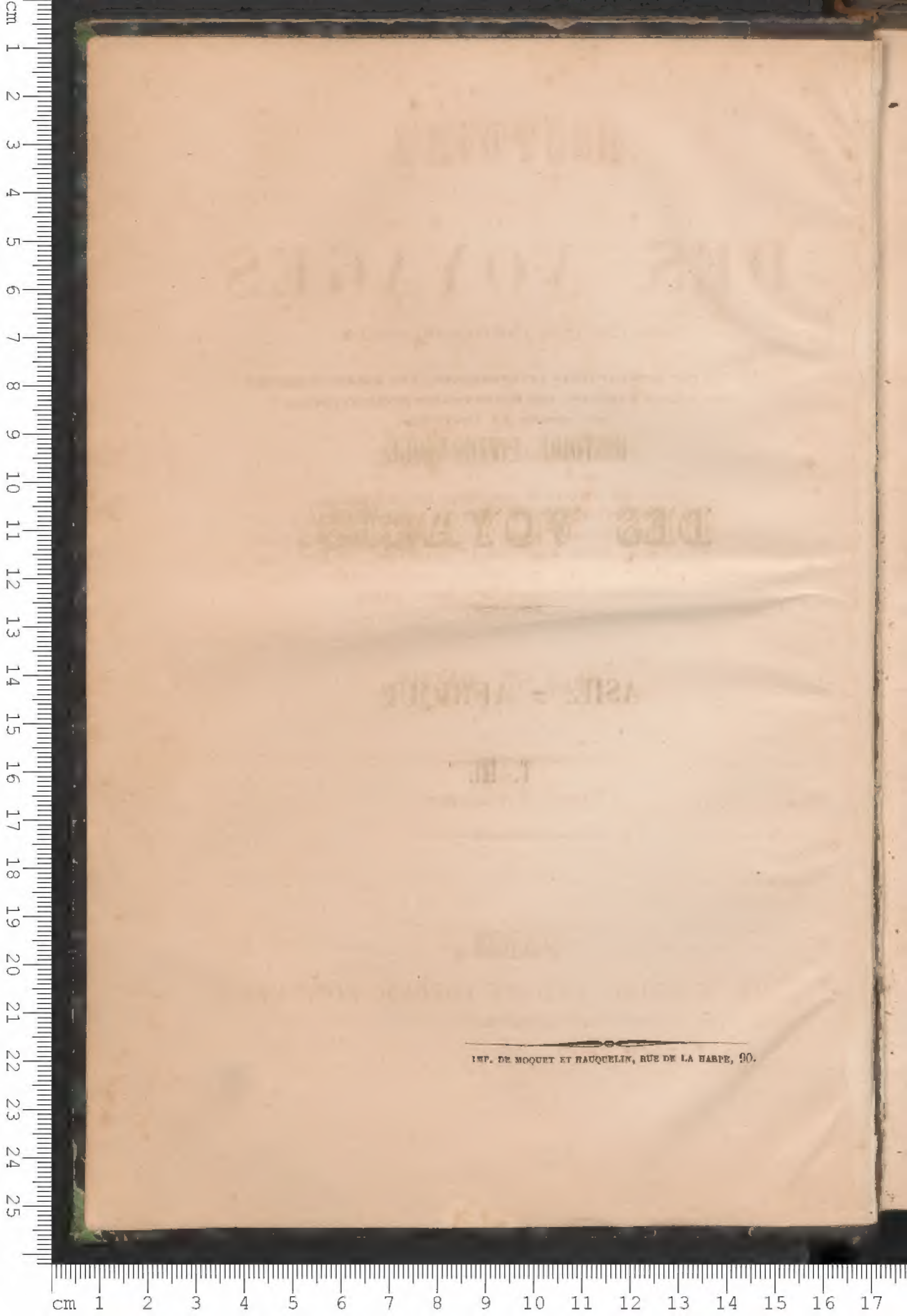


HISTOIRE PITTORESQUE

DES VOYAGES.

ASIE. — AFRIQUE.

T. III.



IMP. DE MOQUET ET HAUQUELIN, RUE DE LA HARPE, 90.

HISTOIRE

PITTORESQUE

DES VOYAGES

DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE,

RECUEIL DES DESCRIPTIONS PITTORESQUES, DES RÉCITS CURIEUX,
DES SCÈNES VARIÉES, DES DÉCOUVERTES SCIENTIFIQUES,
DES MŒURS ET COUTUMES

QUI OFFRENT UN INTÉRÊT UNIVERSEL.

EXTRAIT DES VOYAGES DE CHRISTOPHE COLOMB, PIZARRE,
LA CONDAMINE, WALTER RALEIGH, MISTRESS TROLOPPE, BULLOCK,
TAVERNIER, BERNIER, TACHARD, MARCO POLO, CHAPPE, KAEMPFER, MORIER,
DROUVILLE, BURCHKARDT, ANDRÉ BRUE, BRUCE, LEVAILLANT, VOLNEY, CAMPBELL,
MAGELLAN, BYRON, WALLIS, BOUGAINVILLE, SURVILLE, MARION, COOK,
LAPÉROUSE, D'ENTRECASTEAUX, PETER, DILLON,
DUMONT D'URVILLE, ETC., ETC.,

PAR L.-E. HATTIN.

Tome Troisième.

PARIS,
CHEZ MARTIAL ARDANT FRÈRES, EDITEURS,
RUE HAUTEFEUILLE, 14
1843

HISTOIRE

PITTORESQUE

DES VOYAGES.

ASIE.

EMPIRE CHINOIS.

Détails sur le Thibet et la Kalmoukie.

Aspect du pays. Lassa. Caractère des Thibétains. Polygamie des femmes. Habillement.

Parmi les grands tributaires de la Chine, il est deux peuples qui méritent particulièrement d'arrêter notre attention, les Thibétains et les Kalmouks.

Le Thibet est un pays fort élevé; tous les voyageurs s'accordent à dire qu'il faut passer, pour y arriver, au milieu de montagnes affreuses qui sont comme entassées les unes sur les autres. Elles sont à peine séparées par des vallées étroites, au fond desquelles des torrents roulent leurs eaux avec un fracas capable d'effrayer les plus intrépides voyageurs. Les routes que l'on a pratiquées dans les endroits les plus accessibles sont ordinairement si étroites qu'on n'y trouve que la place du pied; dans quelques lieux on a taillé des escaliers le long des rochers, ou bien l'on y a placé des échelles lorsque les escarpements étaient trop considérables. Pour traverser les torrents qui séparent une montagne de l'autre, il n'y a souvent d'autres ponts que quelques plan

ches étroites et chancelantes, ou quelques cordes étendues en croix, qui soutiennent les branches d'arbres qu'on y a portées. Quelquefois les ponts sont formés par des chaînes tendues d'un précipice à l'autre; d'autres fois ce sont des poutres dont une extrémité est fixée à la rive, tandis que l'autre soutient un petit plancher.

La capitale du pays est Lassa, dont on connaît peu la grandeur. C'est la residence des principaux officiers de l'état et des deux mandarins chinois délégués de l'empereur. On dit qu'elle est riche et florissante; qu'indépendamment des marchands et des artisans thibetains, on y voit un grand nombre d'ouvriers et de marchands cachemyriens, chinois et indous, qui s'y sont établis. Tous les jours il y arrive des marchands de tous les côtés, soit en petites troupes, soit en caravanes nombreuses. Les maisons y sont hautes et bien bâties; la plupart cependant sont en bois, mais elles sont spacieuses, et les gens aisés occupent ordinairement plusieurs chambres. Un mur de pierre règne autour du palais des khans.

Les Thibétains sont un peuple doux, affable, franc, paisible et gai; leur physionomie tient un peu de celle des Mongols. Les hommes sont robustes et bien proportionnés; leur teint, ainsi que celui des femmes, est brun; celles-ci ont néanmoins de belles couleurs. Les Thibétains d'un rang supérieur sont polis, et ont une conversation intéressante; jamais ils n'y mêlent ni compliments ni flatteries. Ce peuple paraît avoir fait d'assez grands progrès dans la civilisation; mais il est un peu arrieré dans les sciences.

La nourriture ordinaire des Thibétains consiste en lait de vache, poisson, chair des animaux, riz, grains, fruits. Les lamas ne mangent rien de ce qui a eu vie, et s'abstiennent de toute boisson spiritueuse. Le thé est, comme en Chine, la boisson habituelle, et l'on y aime beaucoup le *chong*, espèce de liqueur forte. Les Thibétains préfèrent la viande crue, encore fraîche et saignante. Ils profitent du froid rigoureux de l'hiver pour faire sécher la chair des animaux, qui, préparée de cette manière, peut se transporter au loin, et se conserver dans les mois les plus chauds de l'année.

Un usage particulier au Thibet, c'est que la polygamie y existe d'une manière contraire à ce qui se pratique dans les autres pays de l'Orient. Ce sont les femmes qui peuvent avoir plusieurs maris. Le frère aîné choisit l'épouse qui devient commune à tous les frères, quel que soit leur nombre. Quelques auteurs ont révoqué en doute ce fait, dont on trouve des exemples chez des peuplades de l'Indoustan.

Cet usage doit nuire aux progrès de la population. Quelques missionnaires l'ont portée à trente-trois millions d'habitants, et ont donné au Thibet une armée de six cent quatre-vingt-dix mille hommes; mais ces deux estimations



[illegible]

GROOM

Voy. en Asie T. III

sont également exagérées, pour ne pas dire ridicules, car les Chinois se sont souvent emparés du Thibet avec des armées qui n'excédaient pas quarante mille hommes, et les Kalmouks l'avaient de même subjugué avec facilité. On peut donc supposer que le nombre des habitants ne va guère au delà de trois millions, et que l'armée n'est pas de plus de cinquante mille hommes.

Le peuple est contraint au service militaire lorsque le prince le requiert. La discipline est si sévère, que les fuyards sont toujours punis après la perte d'une bataille. Les impôts que le peuple paie ne vont pas à la valeur d'une roupie par tête, et sont perçus en or ou en argent et en fourrures. Ce dernier mode a lieu dans les contrées sauvages et incultes du nord du pays, où les zibelines abondent, de même que beaucoup de renards jaunes, d'une mauvaise espèce, dont les poils sont mêlés de blanc.

Les soieries sont tirées de la Chine, parce que l'on ne récolte pas de soie au Thibet; mais on y fabrique des draps avec l'excellente laine du pays. Les gens du commun s'habillent de ce drap, qui est grossier; ils le doublent de peaux d'animaux telles qu'ils peuvent se les procurer. Les personnes de distinction portent des habits faits de drap d'Europe ou de soie de la Chine, doublés des plus belles fourrures de Sibérie. Dans l'hiver, les Thibétains s'enveloppent de fourrures de la tête aux pieds. Les hommes s'habillent de la couleur qu'ils veulent, excepté le jaune et le rouge, qui sont réservés aux lamas, le jaune pour ceux du premier ordre, le rouge pour ceux de l'ordre inférieur, et pour les magistrats de tout grade. Outre la différence du vêtement, celle de la coiffure distingue aussi les habitants : les grands ont un bonnet blanc, les autres un bonnet de couleur. La plupart portent des pendants à l'oreille droite seulement, et retroussent leurs cheveux pour qu'ils ne tombent pas sur les épaules. Les femmes font deux tresses qu'elles ramènent de chaque côté en devant; en hiver, elles se couvrent la tête d'un bonnet de velours jaune ; en été, elles portent un ample chapeau, fait d'un bois léger, qu'elles couvrent d'une peau rouge, à laquelle elles attachent des perles et des pierreries ; celles qui sont avancées en âge se privent de ces joyaux. Toutes ont des robes courtes, avec des manches étroites, et un petit tablier qui descend jusqu'aux genoux. Elles se fardent avec du lait dans lequel elles délaient du sucre.

Le Grand-Lama. Temples. Prêtres, Prêtresses. Cérémonies. Funérailles et sépulture d'un Lama. Inauguration de son successeur.

On voit s'élever au milieu de Lassa, le fameux temple appelé Dsoochigiamouni, très célèbre parmi tous les sectateurs de la religion lamique, parce qu'il renferme une idole apportée des Indes et regardée comme

sacrée. Elle représente Chigiamouni, ou Fo, ou Boudda, fondateur de cette religion. On vient des contrées les plus éloignées en pèlerinage à ce temple, y apporter des offrandes. Il est assez spacieux pour que trois mille fidèles y vaquent sans gêne aux exercices du culte. Plusieurs autres temples, bien décorés, ornent différentes parties de la ville.

Tout près de la ville, sur une petite montagne, appelée Mor-bouli, qui s'élève à pic à quatre cents pieds au dessus de la rivière, on voit le temple et le couvent de Bouda-la, qui renferme le palais du grand-lama, chef suprême de la religion.

Le dalaï-lama est non seulement regardé comme le vicaire de Dieu, le grand-pontife et le chef du clergé; mais les sectateurs du lamisme voient aussi en lui la divinité visible : c'est Fo incarné. Le titre de *dalaï-lama* signifie grand-prêtre, ou lama par excellence. Il prend celui de Dalaï lama, fortuné vicaire sur cette terre du grand Dieu saint, siégeant à sa droite (ouest), et réunissant à une seule doctrine tous les vrais croyants qui habitent sous le ciel. En sa qualité de Dieu, on l'appelle *père céleste*, et on lui attribue toutes les perfections de la Divinité, surtout la science universelle et la connaissance des plus intimes secrets du cœur. S'il interroge ceux qui lui parlent, ce n'est pas, disent les habitants du Thibet, qu'il ait besoin d'instruction, car il connaît d'avance la réponse qu'on va lui faire. Comme ils croient que Fo vit en lui, ils sont persuadés qu'il est immortel ; que, lorsqu'il paraît mourir, il ne fait que changer d'habitation; qu'il abandonne un corps décrépit pour renaître dans un autre corps remarquable par sa pureté et sa beauté, et que le séjour fortuné où son âme doit désormais habiter est révélé par lui-même.

En effet, quand un dalaï-lama veut quitter ce monde, et on assure que cet événement arrive à l'époque, aux heures et suivant les circonstances qu'il a lui-même déterminées, il laisse un testament qui désigne son successeur; il l'écrit lui-même et le dépose dans un lieu secret auprès de son trône, afin qu'il ne soit trouvé qu'après sa mort. Dans cet acte, il indique toujours, d'après son inspiration, le rang, la famille, l'âge et les autres signes auxquels on pourra reconnaître son successeur, l'époque à laquelle on en devra faire la recherche, suivant que son âme a la volonté de paraître dans un nouveau corps après un temps plus ou moins long. Dès que le dalaï-lama a les yeux fermés, on cherche le testament, et quand on l'a découvert, le principal gardien du temple ou grand-vicaire en fait l'ouverture en présence des régénérés qui se trouvent sur le lieu, et des principaux membres du clergé.

Les missionnaires prétendent que les lamas cherchent dans tout le royaume quelqu'un dont la figure ait de la ressemblance avec celle du mort, et l'appellent à sa succession. Avant de l'introniser, on le soumet à une épreuve qui

manifeste la transmigration de l'âme du lama décédé dans le corps de son successeur. Bernier raconte ce qu'il avait appris là dessus de son médecin lama. Lorsque le grand-lama est dans une vieillesse avancée, et qu'il se croit près de sa fin, il assemble son conseil pour déclarer qu'il doit passer dans le corps de tel enfant nouvellement né. Cet enfant est élevé avec beaucoup de soin jusqu'à l'âge de six à sept ans. Alors, par une espèce d'épreuve, on fait apporter devant lui quelques meubles du défunt qu'on mêle avec les siens, et s'il est capable de les distinguer, c'est une preuve manifeste que Fo s'est incarné en lui.

Le corps d'un dalaï-lama privé de son âme est toujours brûlé, et ses cendres sont réduites en petites boules de verre qui sont réputées choses saintes. Suivant d'autres relations, on embaume ses restes mortels, et on les conserve dans une châsse.

Le grand-lama se tient au fond de son palais, dans un appartement orné d'or et d'argent, et illuminé d'un grand nombre de lampes; il est assis sur un siége composé de plusieurs coussins, et couvert de précieux tapis. En approchant de lui, ses adorateurs se mettent à genoux, baissent la tête jusqu'à terre, lui baisent les pieds avec les marques du plus profond respect, et, les mains sur la figure, reçoivent, dans un recueillement religieux, sa bénédiction, dont ils témoignent leur reconnaissance par des prosternations réitérées. Le dalaï-lama ne donne la bénédiction avec la main qu'aux princes ou khans qui viennent chez lui en pèlerinage. Il bénit les autres laïques avec une espèce de sceptre qui communique sa sainte vertu à tous ceux qu'il en touche. C'est une baguette élégante et dorée, de la longueur d'une aune environ, faite d'un bois rouge et odoriférant; l'un des bouts est garni d'une poignée, l'autre est sculpté en forme de fleur de baima-lokho ou nénuphar, du centre de laquelle sort un ruban de soie jaune d'environ deux pouces, avec trois morceaux de soie tricolore et à franges, attachés ensemble, et longs d'une palme: avec cette houppe de soie, le dalaï-lama touche la tête de ceux qui viennent l'adorer à genoux. S'il s'en présente un grand nombre, quelques uns des lamas les plus distingués se placent à côté de son siége, et lui soutiennent le bras droit, qui distribue les bénédictions. Les docteurs laïques commencent par prier devant d'autres idoles; ensuite ils se prosternent devant le grand-lama, aussi souvent que leur religion le leur suggère. Les laïques qui n'ont pas la qualité de docteurs ne s'approchent pas d'autres idoles, et vont directement s'incliner devant le dalaï-lama. Il ne refuse sa bénédiction à personne, quoique ceux qui viennent pour l'adorer n'aient pas toujours le bonheur d'obtenir cette faveur. Les prêtres persuadent au peuple que, quand plusieurs personnes sont en adoration devant le dalaï-lama, il se présente à chacune

d'elles sous une figure différente : à l'un, il paraît jeune ; à l'autre, de moyen âge, et chacun croit en être seul regardé. Partout où il passe, il se répand une odeur agréable ; à son commandement, des sources jaillissent miraculeusement dans des plaines arides, des forêts s'y élèvent, et il s'y manifeste d'autres merveilles de cette nature.

Le grand-lama, dit le P. Régis, reçoit les adorations non seulement des Thibétains, mais aussi celles d'une prodigieuse multitude d'etrangers qui entreprennent de longs et pénibles voyages pour venir à deux genoux lui offrir leurs hommages, et recevoir sa bénédiction.

Parmi ces pèlerins il y en a un grand nombre qui viennent de l'Indoustan, et qui ont grand soin de faire valoir leur mérite auprès des lamas, en racontant et exagérant presque toujours ce qu'il leur a fallu souffrir de peines et de fatigues en chemin pour arriver à Lassa.

Le grand-lama réside dans son palais de Poutala, et plus souvent dans deux autres couvents situés aussi près de Lassa. Ces couvents consistent, outre l'habitation du dalaï-lama, qui est magnifiquement bâtie, en une quantité de jolis temples et de maisons habitées par un clergé tres nombreux. Le prince du Thibet avait aussi un palais auprès de chaque couvent, et s'y rendait quelquefois les jours de fête pour recevoir la bénédiction. Les femmes, même les plus distinguées, n'ont pas la permission d'y passer la nuit; elles sont obligées de se retirer aussitôt qu'elles ont fait leur prière et reçu la bénédiction.

Les divers bâtiments sont entourés d'un mur, et on assure que les couvents de Sséra-soumba et de Brépoun-gomba, avec leurs dépendances, ont, l'un deux milles, et l'autre un peu moins d'un mille de circonférence. Celui de Brépoun ressemble à une petite ville; il renferme cinq temples, dont un est destiné au service divin public; les autres, beaucoup moins grands, sont réservés pour les exercices de dévotion des gheilongs. Ces derniers temples ont l'air de petits couvents. Ils sont placés sur les côtés du grand temple; chacun est habité par quinze cents religieux. Le quatrième renferme en outre plus de trois cents principaux lamas. Le nombre des personnes qui les habitent, y compris les domestiques, se monte à sept mille; au commencement du dix-huitième siècle, on en comptait dix mille.

Le couronnement du couvent de Poutala est doré en entier. Ce palais renferme plus de mille chambres, des pyramides revêtues d'or et d'argent, et une quantité innombrable d'idoles en or, en argent, en cuivre et en jaspe; il est construit en briques; il a un nombre prodigieux de cours, de terrasses, de galeries ouvertes, de vastes salles. La plupart des appartements sont grands, et ornés, à la manière chinoise, de dorures, de peintures et de vernis magnifiques.

A certaines époques, le dalaï-lama se rend d'un couvent dans l'autre, et séjourne dans chacun à peu près le même espace de temps. Lorsqu'il va de Brépoun à Sséra, il dirige sa route d'après le soleil autour de la ville de Lassa et de la montagne de Poutala ; dans ces occasions, il a coutume de visiter le couvent qui s'y trouve, et quelquefois il s'y rend directement de Brépoun. Par suite du détour que l'on vient d'indiquer, et qui est fixé par le rituel, le voyage de Brépoun à Sséra dure toute une journée ; mais quand le dalaï-lama revient à Brépoun, il passe ordinairement par la ville de Lassa. Il fait ces petits voyages dans une chaise à porteurs, et quelquefois à cheval.

Il est tout simple que le dalaï-lama, étant regardé comme la divinité incarnée, ne rende pas le salut à ceux qui viennent lui apporter leurs hommages, et que même les plus grands personnages tiennent à honneur insigne de recevoir la bénédiction de sa propre main, en se prosternant devant lui comme les moindres de leurs sujets. Cependant les missionnaires rapportent qu'à la réception de l'ambassadeur de la Chine, on observa que ce ministre impérial ne fléchit pas le genou comme les princes tartares, et que le grand-lama, après s'être informé de la santé de l'empereur Khang-hi, s'appuya sur une main, et fit un petit mouvement comme s'il eût voulu se lever.

Tous les prêtres thibétains, mongols et kalmouks, s'accordent à dire que les excréments et l'urine du dalaï-lama sont regardés comme des choses sacrées. Les excréments, réduits en poudre, se portent au cou dans des reliquaires, servent à faire des fumigations dans les maladies, et sont même employés comme remède interne par les dévots. L'urine est distribuée par petites gouttes, et donnée dans les maladies graves. Les lamas tirent un profit considérable de la vente de ces déjections sacrées, et ils ont soin d'attester aux fidèles que le dieu incarné prend si peu d'aliments, et boit si peu, que l'on ne saurait être trop économe de ce qui sort de ses entrailles saintes.

Tous les princes qui font profession du culte lamique ne manquent point, en montant sur le trône, d'envoyer des ambassadeurs au dalaï-lama, avec de riches présents, pour demander sa bénédiction, qu'ils croient nécessaire au bonheur de leur règne.

Le principal objet du culte des Thibétains, disent les missionnaires, est le même auquel les Chinois donnent le nom de Fo, et les lamas du Thibet celui de La. A sa mort, ses disciples prétendirent qu'il n'avait disparu que pour un temps, et qu'il reparaîtrait bientôt dans un autre corps, à l'époque qu'il avait fixée. Ses sectateurs sont persuadés qu'il se fit revoir en effet au jour marqué ; cette tradition s'est conservée de siècle en siècle, et se renouvelle à chaque décès d'un dalaï-lama.

Au dessous du grand-lama et du techou-lama, sont sept koutouktous, en qui

les fidèles reconnaissent également un esprit divin, qui, après le décès d'un corps, ne peut se manifester de son propre pouvoir dans un autre, mais doit être découvert et indiqué par le dalaï-lama. Chacun de ces koutouktous réside, comme chef du clergé, dans le pays qui lui est assigné pour y exercer sa juridiction spirituelle. Les noms honorifiques de ces prélats sont démou-koutouktou.

Les koutouktous bénissent les personnes du commun avec la main droite enveloppée d'un morceau de soie; les prêtres inférieurs prennent leur rosaire à la main, et en touchent la tête du fidèle suppliant.

Quand on construit un temple, on choisit un emplacement ouvert au midi; il est bon qu'il y ait dans les environs un ruisseau, ou au moins un étang; on préfère que le ruisseau coule à l'ouest de l'édifice. Le temple doit être placé sur un lieu élevé; on aime qu'il ait par derrière ou au nord des montagnes ou des hauteurs quelconques, et qu'il n'en ait pas des autres côtés, surtout au sud. Quand le terrain est choisi, le clergé y arrive en procession pour le bénir; on bénit de même tout ce qui entre dans la construction du temple. Il est dirigé du nord au sud. La façade est de ce dernier côté. On met des inscriptions religieuses et d'autres objets consacrés dans les fondements de l'édifice, et quand il est achevé, on le bénit solennellement, et on le dédie à un saint dont il porte le nom. Aux quatre coins de chaque temple, et parallèlement à ses côtés, s'élèvent ordinairement quatre petits temples, et successivement des rangées de bâtiments pour la demeure des prêtres.

Le temple a la forme d'un parallélogramme. Sa porte principale est au sud; il en a aussi une à l'est et une à l'ouest. Il est éclairé par un grand nombre de fenêtres, et couvert d'un toit soutenu par vingt-quatre colonnes. On ne voit aucune ouverture du côté du nord. Au dessus du toit, qui s'abaisse sous un angle très obtus, règne une balustrade qui entoure une petite chapelle, surmontée d'un autre bâtiment plus petit, dont le faîte se termine graduellement en pointe. Celle-ci est surmontée d'un piédestal oblong, sur lequel sont posées trois grandes figures en bois, peintes de diverses couleurs. Les faîtières des toits sont ornées de ciselures représentant des flammes ondoyantes; aux coins des toits on voit de monstrueuses figures de dragons qui regardent la terre.

Le temple est précédé d'un grand vestibule, dont le toit est porté par douze colonnes. La cour autour du temple est carrée et ceinte d'une balustrade. Les serrures, ainsi que les verrous des portes et des fenêtres, ont un bouton sur lequel est une ciselure qui représente le sceau du bourkan ou de la divinité, c'est-à-dire une fleur de nénuphar. La boiserie et les balustrades du temple et des chapelles sont peintes en rouge-brunâtre; celles de



Monts Himalaya

l'intérieur des principaux temples sont ornées de beau laque de la Chine, et dorées. A peu de distance de la façade du temple, s'élève une tour avec une galerie, pour annoncer l'heure du service divin. On rencontre aussi, dans divers endroits isolés, notamment sur des monticules, de petites chapelles devant lesquelles les voyageurs s'arrêtent pour faire leur prière.

Les parois et le plafond des temples sont tapissés de papier fait par les lamas; il est de couleur orange, et orné de figures de dragons dessinées à l'encre de la Chine. Au fond de l'édifice, en face de la porte, on voit un trône élevé de douze marches; il est réservé au lama supérieur, qui vient s'y placer en montant par un petit escalier à droite. Une petite table, sur laquelle sont posés des livres, une clochette et d'autres objets, est devant le trône, qui est garni de coussins élégants, et surmonté d'un dais en soie, orné de rubans et de houppes. A droite du trône, il y en a un autre plus élevé, plus grand et magnifique. Personne ne peut s'y asseoir, ni même le toucher avec les mains. C'est le trône symbolique du Dieu éternel et invisible. Les fidèles ne le touchent qu'avec le front. L'autel est à la droite des deux trônes; tout autour sont suspendues des figures de saints, et des emblèmes religieux. A gauche de l'autel sont les siéges des principaux lamas, qui assistent leur supérieur dans l'exercice de ses fonctions. Le long des vingt-quatre colonnes règnent deux rangs de bancs garnis de coussins pour les prêtres d'un degré inférieur. Ils sont quelquefois en si grand nombre, qu'ils occupent tout l'intérieur du temple. Les laïques se tiennent debout ou assis dans les portiques et les galeries, et lorsque le lama donne la bénédiction, à peine trouvent-ils assez de place pour se frayer un chemin à travers les passages étroits que forment les longues files de prêtres. A droite et à gauche de l'entrée, deux estrades avec des chaises sont réservées aux administrateurs du temple, qui, pendant le service, se tiennent presque toujours debout; ils se promènent aussi dans le temple et le vestibule pour maintenir le bon ordre.

Entre les colonnes, d'énormes tambours sont suspendus ou portés sur des tréteaux. A certains passages des psaumes et des hymnes, les prêtres frappent sur ces tambours à l'unisson avec les autres instruments, qui sont de longues trompettes de cuivre, des cymbales, un gong ou tam-tam, des flageolets, des flûtes faites avec des tibias de jambes humaines, les clochettes des prêtres, et de petits tambours de basque. Lorsque tous ces instruments jouent à la fois, il n'en résulte qu'un vacarme horrible, qui fait trembler le temple; mais cela n'a lieu que dans les exorcismes. Au contraire, lorsque l'on chante des psaumes de jubilation, des hymnes d'actions de grâces, et les litanies, la voix des prêtres n'est accompagnée que du grand tambour, de la cloche et des cymbales.

L'autel, élevé de trois marches, porte une grande châsse qui a des portes en verre ou un riche baldaquin avec des rideaux pour préserver de la poussière et de la fumée les choses saintes qu'elle renferme. Ce sont les livres sacrés, les idoles et d'autres objets que l'on n'expose à la vénération des fidèles que dans les grandes solennités. C'est alors que le degré supérieur de l'autel sert à l'exposition des livres saints; celui du milieu porte les statues des dieux et d'autres images, ainsi que les vases sacrés; le degré inférieur est occupé par sept petites jattes remplies d'eau claire, une lampe un peu haute, et de petits vases remplis d'encens.

On met tous les jours sur l'autel, devant la châsse, des chandeliers garnis de cierges parfumés, une aiguière dont on renouvelle l'eau pour en verser dans les petites jattes, et arroser l'autel et les offrandes, enfin un petit réchaud avec des charbons. Le devant de l'autel est tendu d'une draperie magnifique et ornée de joyaux; on la change suivant les fêtes. On voit aussi sur l'autel un miroir de métal poli et de forme circulaire, un bassin et une aiguière de métal à long cou; elle est destinée à conserver l'eau bénite, dont on asperge l'autel et les offrandes avec un goupillon fait de bambou et de deux plumes de paon. De petits autels placés à la droite du grand portent les instruments de musique, qui sont tous bénis.

On place aussi sur l'autel des plats de diverses dimensions qui contiennent les offrandes faites à la divinité. Ce sont des gâteaux de forme conique, ornés de fleurs, et enduits de graisse très blanche; quand ils ont été exposés un certain temps, on les porte dans un lieu écarté, mais propre, pour qu'ils servent de pâture aux animaux.

Les jours de fête, le lama supérieur se met en marche pour le temple accompagné des autres prêtres, et de la foule des fidèles. Arrivé devant le vestibule du temple, on étend devant lui un tapis; il adore la terre par une inclination profonde, les mains appliquées l'une contre l'autre, et la tête nue; la foule l'imite en s'inclinant trois fois. Ensuite on fait trois fois le tour du temple en procession, et quand on est entré, chaque prêtre va s'asseoir à sa place après avoir touché avec son front le bord de l'autel. Le service divin se célèbre toujours les portes ouvertes. On le commence par une profession de foi; elle est suivie d'hymnes à l'honneur de Dieu et des saints. Les prêtres, en chantant, agitent la clochette qu'ils tiennent à la main. Le chant est entremêlé de prières à voix basse, pendant lesquelles les prêtres, les yeux baissés, tiennent les bras ouverts et tendus vers le lama qui officie; ils font de fréquentes inclinations. Pendant tout l'office, le lama supérieur reste immobile. A l'office de l'après-midi, tous les fidèles, en dedans et en dehors du temple, s'asseyent la tête nue, les mains levées en l'air, les yeux baissés, pour entendre la prière de

la bénédiction du bain sacré ; les principaux prêtres restent debout ; l'hymne qui annonce l'apparition du saint des saints se chante au son d'une musique cadencée qui ravit les fidèles en extase. Un prêtre, par un mouvement presque imperceptible, lève en l'air le miroir de métal afin qu'il réfléchisse l'image de Boudda. D'autres prêtres tiennent en l'air la cuvette, l'aiguière à long cou, et les divers objets sacrés. Cette cérémonie est la plus auguste de la religion. Un des prêtres verse de temps en temps avec l'aiguière, sur le miroir, de l'eau dans laquelle on a fait fondre du sucre et du safran. Un autre prêtre essuie à l'instant les bords du miroir avec un crêpe de soie extrêmement fin ; l'eau qui a passé sur le miroir est reçue dans le bassin, puis transvasée dans une autre aiguière.

Tout fidèle qui n'est pas en état d'impureté doit se faire verser dans le creux de la main quelques gouttes de cette eau ; il s'incline profondément, la lèche avec une grande dévotion, s'en frotte le front, le sommet de la tête et la poitrine, persuadé qu'elle le fortifie dans la foi, le sanctifie et le préserve d'un grand nombre de maux ; les prêtres en portent tous les jours aux malades. L'ensemble de cette cérémonie offre aux fidèles un sens mystique relatif aux diverses actions de la vie de Boudda, et à la sanctification de la terre par la propagation de sa doctrine.

L'administration de l'eau sainte terminée, les fidèles sortent pour faire dévotement le tour du temple. Pendant ce temps, les prêtres entonnent les grandes litanies, prières vraiment touchantes, dans lesquelles on supplie Dieu de répandre ses bienfaits sur tous les hommes sans distinction. A un signal donné, le peuple se rassemble de nouveau dans le temple, s'assied et écoute, dans le plus profond recueillement, la grande prière, à la fin de laquelle se donne la bénédiction, au son d'une musique bruyante. Ensuite chacun se presse pour arriver aux pieds du lama, afin de recevoir l'imposition des mains.

Les Thibétains ont des formules religieuses pour faire l'aveu de leurs fautes et en demander pardon à Dieu. Ils assistent à l'office divin avec une piété exemplaire. En prenant leur livre de prière, ils le posent sur leur tête : c'est, dans l'intérieur des maisons, comme une forme de bénédiction à laquelle toutes les personnes présentes participent. Quand ils rencontrent dans leur livre le nom d'un saint, ils lèvent en l'air, en signe de respect, la main qui est libre.

Les prêtres célèbrent tous les jours le service divin dans les temples, le matin, à midi, et le soir ; il est annoncé par le son des cloches ; ils font aussi des processions, marchant deux à deux ; un lama est à la tête avec les marques de sa dignité ; les prêtres sont suivis de troupes, de trompettes, de tambours et de cymbales. Le clergé prend exclusivement part au service divin. Les laïques

n'entrent dans les temples que pour adorer les idoles et recevoir l'eau sainte et la bénédiction. Les Thibétains, en disant leur chapelet, répètent continuellement cette phrase : *Om manie paimi-oum*. C'est une formule sacrée que l'on voit écrite sur divers monuments; elle signifie : Seigneur, ayez pitié de nous.

Il y a au Thibet diverses espèces de moines, et le nombre n est podigieux. Leur costume ressemble beaucoup à celui de nos ecclésiastiques.

Toutes les personnes attachées à l'état ecclésiastique ont les cheveux coupés très courts; ils se rasent la barbe, et portent toujours à la main un chapelet, dont ils font tourner les grains entre leurs doigts, en récitant des prières.

Un des gheilongs de chaque couvent est élu tous les ans pour avoir l'inspection sur les autres, et maintenir l'ordre et la discipline; il surveille la distribution des provisions. Il a droit d'entrer à toute heure dans les appartements des moines. Il préside aux processions et à toutes les cerémonies. Il tient dans une de ses mains une baguette, et dans l'autre un grand bâton de la forme de la crosse des évêques grecs, et au bout duquel est suspendu par trois chaînes un petit vase dans lequel brûle de l'encens. Avec ces attributs de son autorité, il est le maître de punir les prêtres qui se montrent inattentifs : il les brûle légèrement, ou les frappe. Il porte le titre de kégoui.

Les religieux sont obligés de vivre sobrement, de renoncer au commerce des femmes, et de s'astreindre à toutes les pratiques austères de la vie monacale; mais ils trouvent des compensations à ces privations dans la considération dont ils jouissent et dans l'espoir de s'avancer. Quelques uns renoncent entièrement à la société pour vivre dans la retraite la plus absolue. Ils choisissent un coin solitaire ou le sommet d'une montagne, et s'y bâtissent une cabane où ils se renferment, afin de n'avoir plus aucun rapport avec le reste des hommes. Ils se nourrissent de racines sauvages, des grains qu'ils ont apportés avec eux, et de ceux qu'ils reçoivent de la charité des fidèles : car avoir soin d'eux est regardé comme un acte très méritoire.

En vertu de son autorité, le grand-lama délivre des commissions munies de son sceau à des prêtres qui parcourent les hordes nomades des peuples professant la religion de Boudda. Ces patentes autorisent les lamas qui en sont porteurs à recueillir des aumônes pour le temple et le trésor du dalaïlama, et promettent des indulgences à tous les fideles qui feront des dons Elles sont ordinairement imprimées avec beaucoup de magnificence sur du satin jaune, en chinois, en mantchou, en thibétain; le morceau de satin est de la dimension du grand papier royal. Le haut est orné de portraits du dalaï-lama; le bas offre, par opposition, la figure de divinités malfaisantes. La lettre est roulée sur un cylindre de bois et renfermée dans un étui de même forme, pour la mieux conserver.

Le Thibet n'a pas moins de couvents de femmes que de couvents d hommes. Les religieuses portent le nom d'*annies*. Elles sont vêtues à peu près comme les moines, excepté qu'elles ont toujours sur la tête des bonnets pointus comme ceux des lamas. Elles portent un ruban jaune par dessus l'épaule droite, n'ont pas la tête tondue, et forment de leurs cheveux deux tresses de chaque côté, tandis que les autres femmes n'en laissent pendre qu'une derrière chaque oreille.

L'esprit divin s'est aussi manifesté au Thibet dans le sexe féminin. Un couvent situé à la partie méridionale de l'île que renferme le lac Palté est la résidence de la prêtresse, nommée *Toursepamo*, qui est une régénérée comme le dalaï-lama et les autres lamas supérieurs. Elle les égale en sainteté. Les Thibétains croient que Cianq-cioubioum s'est incarné dans cette femme, et qu'il ne quitte son corps, lorsqu'elle meurt, que pour passer dans un autre. Les Indous et les Népaliens la regardent comme la déesse Bavani vivante, et lui adressent en conséquence leurs adorations et leurs prières. Quand elle sort de son couvent, ou qu'elle fait un voyage, elle est accompagnée de la pompe la plus solennelle. On porte devant elle des vases où l'encens fume; elle est placée sur un trône ombragé par un parasol. Le plus ancien des religieux qui composent sa cour est assis à côté d'elle. Trente ecclésiastiques la suivent. Lorsque ce cortége arrive à Lassa, la prêtresse est adorée par les gheilongs et les laïques; ceux-ci se prosternent trois fois devant elle, l'adorent, et baisent dévotement un sceptre qu'elle leur présente, et qui leur communique quelque chose de sa vertu bienfaisante. Cette prêtresse est supérieure générale de tous les couvents d'hommes et de femmes situés dans l'île de Palté.

Toutes les personnes qui appartiennent à l'ordre monastique s'abstiennent de viande le 8, le 15 et le 30 de chaque mois; elles peuvent cependant prendre du thé avec un peu de lait. Elles évitent toute effusion de sang, et craignent de tuer le moindre insecte. Indépendamment de leurs rosaires, les religieux des deux sexes portent une boîte de prières. C'est un cylindre tournant sur un axe, et rempli de formules de prières écrites sur des feuilles de papier. Il peut être mis en mouvement par une simple secousse, au moyen d'un poids qui est attaché à une corde, et sert pour les exercices de dévotion dans les maisons et dans les temples. On voit aussi dans les temples de ces cylindres posés sur un pivot fixé sur une planche; le cylindre est garni en dehors d'un morceau d'étoffe. Les prêtres le font tourner avec rapidité pendant l'office; ils sont persuadés que des prières écrites et agitées ont la même efficacité que si elles étaient récitées. Ces cylindres sont un des objets de dévotion que l'on rencontre le plus fréquemment.

Plusieurs princes se font honneur de porter l'habit des lamas, et prennent

le titre de principaux officiers du grand-lama. Les Chinois et les Mongols, très avides de cet honneur, font le voyage de Lassa pour l'obtenir.

Le nombre des ecclésiastiques est incroyable. Il y a peu de familles au Thibet qui n'en ait un, soit par zèle de religion, soit dans l'espérance de s'avancer au service du grand-lama. D'ailleurs les prêtres jouissent au Thibet et chez tous les peuples mongols d'une considération, d'un respect et d'une autorité, ainsi que nous l'avons vu plus haut, qui sont bien propres à inspirer le désir de se consacrer au sacerdoce. Il s'en trouve quelques uns qui ont étudié la médecine. Lorsqu'ils sont appelés auprès d'un malade, si celui ci n'est pas en état de se mettre à genoux pour adorer le prêtre, suivant l'usage, il incline un peu la tête et lève les mains jointes.

Les lamas et les gheilongs, débarrassés du soin des choses temporelles, s'appliquent à l'étude des livres saints; quelquefois ils en copient. Ils s'exercent à réciter par cœur les longues prières, et dessinent des images de saints. Toutes leurs occupations se rapportent à la religion, car la nation thibétaine est divisée en deux classes : l'une s'occupe des affaires du monde; l'autre est entièrement consacrée à celles du ciel.

Plusieurs gheilongs étudient l'astronomie, et savent calculer les éclipses; mais la plupart ne cherchent à acquérir des connaissances dans cette science que pour se rendre habiles dans l'astrologie judiciaire.

Les Thibétains ont un grand respect pour ceux qui la professent, et ne doutent pas de la certitude de leurs prédictions. Ils ne se mettent en route qu'après avoir obtenu un présage favorable du gheilong, et qu'aux jours regardés comme heureux. Cette superstition préside à la composition de leurs calendriers, dans lesquels les jours favorables et les jours funestes sont récapitulés avec soin. Enfin rien, dans le cours ordinaire de la vie, ne s'entreprend sans que l'astrologie n'y soit pour quelque chose; elle se mêle aux actes religieux pour les actions les plus importantes de la vie.

Quand il naît un enfant à un laïque, on fait venir un lama, qui bénit un vase rempli d'eau et de lait mêlés ensemble, en récitant certaines prières, et en soufflant dessus. Il y baigne l'enfant, et lui donne un nom d'après un rituel qu'il consulte. Les noms en usage dans le Thibet sont tous tirés de ceux des idoles ou des saints. Après la cérémonie, on sert un grand repas au lama, aux parents et aux amis de la famille. Ils ont aussi une cérémonie qui ressemble à la confirmation; elle se pratique lorsque les enfants ont atteint l'âge de quatre ans. On les mène au temple, où le lama, après avoir récité quelques prières sur eux, leur coupe une mèche de cheveux, que la mère conserve avec soin; elle les enveloppe avec son amulette, et les porte sur sa poitrine.

Les filles reçoivent en se mariant une dot de leur père. Les lamas détermi-

nent, conformément aux dispositions des livres saints, les jours propices pour la célébration des noces, d'après l'année, le mois et le jour de la naissance des époux. Le jour arrivé, un prêtre parfume, avec une certaine herbe, la maison de l'époux, et invoque la présence des divinités favorables; il consacre ensuite, par des prières, un vase rempli d'eau et de lait mêlés ensemble; les époux y trempent un linge pour se laver le visage; ensuite le lama leur donne la bénédiction nuptiale en leur posant un livre sur la tête, et finit par adresser des vœux au Ciel pour leur bonheur et leur fécondité. Ces prières achevées, les époux sont conduits dans un appartement où on les laisse seuls, tandis que les convives se divertissent. Chez les personnes riches, ces amusements durent souvent cinq et même dix jours.

Quand un Thibétain tombe malade, on commence par lui faire préparer un bain sanctifié par un prêtre, ou, à son défaut, par un laïque instruit, parce qu'on regarde l'impureté comme la cause de toutes les maladies; ensuite on brûle des parfums et l'on récite des prières; on fait avaler de l'eau consacrée au malade, et on verse le reste dans une cuvette pour qu'il s'en lave le front, le sommet de la tête, la poitrine et les côtés du corps. Lorsque le mal empire, le gheilong calcule l'heure du jour ou de la nuit à laquelle le moribond doit expirer, parce que ce moment décide le mode dont on disposera de son corps.

Le malade expiré, le prêtre récite auprès du corps des prières pour le repos de son âme; les parents le portent ensuite à sa destination dernière, pendant que le prêtre continue à réciter l'office. On finit par un repas donné aux lamas et aux personnes qui ont accompagné le corps du défunt, à côté duquel les gens riches déposent des bijoux, des vases d'or et d'argent, ainsi que des mets et des boissons. Le prêtre doit réciter des prières pour le salut de l'âme du défunt au moins pendant les dix jours suivants, si toutefois la pauvreté de ce dernier n'y met pas d'obstacles. Quant aux riches, ces prières se continuent pendant plusieurs mois de suite et même pendant une année entière. Dans ce cas le prêtre habite la maison du mort, et reçoit de l'argent, des étoffes, des vases et d'autres objets, lorsque son service est terminé. En outre, le quatrième jour qui suit la cérémonie funèbre, et encore au bout de l'an, il doit être célébré, dans la maison du défunt, un service solennel par une nombreuse réunion de prêtres. Après cela, les parents sont libres de faire célébrer annuellement de pareils services, s'ils le jugent à propos.

Tous les ans, dans les derniers jours d'octobre, on célèbre avec la plus grande pompe une fête en l'honneur des morts. Le sommet de tous les temples, de tous les monastères, et même des maisons particulières, est illuminé. Le silence de la nuit est interrompu par les sons lugubres du tam-tam, par le bruit des cymbales, des trompettes et des cloches, par le chant des hym-

nes funèbres. Les Thibétains signalent ce jour par divers actes de bienfaisance, dont ils croient que la circonstance augmente beaucoup le mérite.

Les cadavres des deux sexes sont ou brûlés, ou abandonnés au cours des rivières, ou placés sur les montagnes et couverts de pierres, ou simplement déposés dans les champs, selon que l'ordonnent les livres sacrés. Ces différentes manières de disposer des corps sont déterminées par des règles précises. L'incinération est regardée comme le mode le plus honorable; elle est pratiquée pour les corps des prêtres d'un ordre supérieur, et pour ceux des princes; ceux des grands sont exposés pour servir de pâture aux oiseaux et aux bêtes sauvages.

Un missionnaire décrit ainsi les funérailles d'un riche Thibétain.

« Le surlendemain du décès, un nombre prodigieux de lamas se réunit pour les obsèques. Les uns entrèrent dans la maison du défunt, et dans celles de ses parents; les autres restèrent dans la cour ou dans les temples. Tous récitaient des prières pour l'âme du trépassé. Son corps fut brûlé; mais les cérémonies funèbres durèrent encore huit jours.

» Des religieuses remplissaient le second étage de la maison du défunt; des moines occupaient le troisième. Il y avait dans cette maison, de même que dans toutes celles des Thibétains riches et distingués par leur rang, une chapelle en bois peint en rouge, avec des ornements dorés.

» L'idole de Fo occupe la principale place dans cette chapelle; elle est assise dans une niche, les jambes croisées. Elle est revêtue des ornements sacerdotaux, et porte une couronne sur la tête. Devant elle est un autel auquel on monte par plusieurs marches; sur chacune sont rangés divers objets sacrés, ainsi que des offrandes, et des vases entremêlés de cierges.

» Il y avait d'un côté une clochette, de l'autre un vase avec de l'eau bénite. Sur la clochette étaient écrits des caractères magiques, avec les emblèmes de Boudda. Pendant que l'on fit des offrandes, et que l'on récita les prières, on sonna la clochette; l'on fit aspersion de l'eau bénite avec un goupillon fait d'un roseau et de plumes de paon liées en forme de pinceau. Pour orner la chapelle et exciter la dévotion, on place des statues de saints lamas dans des niches, le long des murs, devant les armoires et autour de l'autel. Dans plusieurs chapelles, il y a cent seize de ces statues, qui sont de petite dimension, indépendamment des images peintes sur les morceaux d'étoffe de soie suspendus en grand nombre le long des murs.

» Au point du jour, les religieux allaient dans le vestibule de la chapelle, et y commençaient les cérémonies funèbres, qu'ils continuèrent au moins pendant trois jours dans la maison de chaque parent; ils chantaient, tantôt seuls, tantôt en chœur à leur manière, des hymnes contenues dans leurs rituels. Pen-

dant le jour, ils chantèrent sans discontinuer, ne cessant que momentanément et par intervalles pour dîner et pour prendre un peu de thé.

» Le dernier jour, ils firent de grand matin une procession; ils marchaient deux à deux, les yeux baissés, l'air recueilli et humble comme des pécheurs, et récitant des prières. Le principal lama venait le dernier, portant à la main la figure d'un enfant faite des cendres d'un cadavre brûlé et de farine d'orge pétrie avec du beurre. Cette figure avait deux soucoupes, une derrière la tête, l'autre sur les épaules. La procession parcourut tous les coins de la maison, ensuite elle vint dans la salle principale, où le lama benit avec certaines cérémonies un vase rempli d'eau et une assiette pleine d'orge; on aspergea d'eau bénite toutes les chambres et tous les murs de la maison; l'on porta la petite figure sur le toit; on la tint suspendue au dessus du foyer sacré, qui est placé sur les toits, dont la forme est plate, et l'on brûla une branche d'arbre résineux. Les habitants de la maison se lavèrent le visage et les mains, et se frottèrent la tête avec du beurre. Après cette cérémonie, ils se crurent purifiés. »

Le même missionnaire ajoute d'autres particularités curieuses sur le même sujet. « On brûle ordinairement, dit-il, les corps des principaux lamas, et ceux de quelques autres personnages distingués, avec du bois de sandal, auquel on ajoute quelquefois du bois d'aloës. Souvent aussi on les embaume et on les renferme dans des châsses que l'on place dans des armoires sacrées. On érige même des pyramides en l'honneur de ces personnages. On porte assez fréquemment les corps des lamas et des autres ecclésiastiques sur les hautes montagnes, où ils servent de pâture aux oiseaux.

» Voici un usage qui s'observe aux funérailles des personnes les plus considérables. Un lama ou un gheilong enlève, selon leur opinion, l'âme hors de la tête du défunt pendant qu'il est encore chaud. Voici comme il s'y prend : il pince avec les doigts la peau du sommet de la tête, réunit les plis qu'elle forme, et la tire si fort qu'elle finit par se détacher et crever; alors, on croit que l'âme vient de sortir; on met ensuite le corps dans un sac, et on le porte, en procession composée de prêtres, de moines et de parents, dans un champ hors de la ville, où l'on tient des chiens dans un endroit fermé. Des bouchers détachent la chair des os, la jettent aux chiens, et leur donnent même les os concassés en petits morceaux pour qu'ils les mangent, ou bien les jettent tout entiers dans la rivière. Les parents prennent un morceau de la partie supérieure du crâne, ou quelques os dépouillés de la chair, et les gardent en mémoire du défunt.

» On jette aussi les corps dans l'eau; mais cela ne se pratique que pour les gens du commun. Enfin, la manière la moins distinguée de disposer d'un cadavre est de l'inhumer. »

Ces détails ne sont pas entièrement conformes à ceux que donne Bogle, car il dit que les Thibétains n'enterrent pas les corps comme les Européens, et ne les brûlent pas comme les Indous, mais les exposent à l'air sur le sommet d'une montagne voisine, pour qu'ils y soient dévorés par les bêtes féroces et les oiseaux de proie, ou consumés par le temps et les vicissitudes des saisons. « On voit, ajoute-t-il, des carcasses mutilées et des os blanchis dispersés sur les lieux où se fait cette exposition, et au milieu de ce spectacle dégoûtant, de malheureux vieillards, hommes et femmes, étrangers à tout autre sentiment qu'à celui de la superstition, établir là leur demeure pour remplir le fâcheux emploi de recevoir les corps, d'assigner à chacun sa place, et de ramasser leurs tristes restes quand ils sont trop dispersés. » Peut-être les usages diffèrent-ils suivant les provinces.

Parmi les prêtres thibétains ordonnés, et même parmi les docteurs non ordonnés, il y a certains prophètes élus et confirmés par le dalaï-lama même; d'après la superstition du pays, ils passent pour être de temps en temps inspirés par une divinité particulière. On les nomme *nantchous*. Quand un de ces hommes veut prophétiser, il se revêt de ses habits de cérémonie, endosse le carquois, s'arme de l'arc, du glaive, de la lance, et invoque le dieu jusqu'à ce qu'il en ait été inspiré. Si on lui amène des possédés, il ordonne pour leur guérison quelques prières qu'ils doivent lire eux-mêmes ou faire lire par un prêtre; ou bien il saisit une flèche ou une lance, et perce le patient, ou le frappe du glaive; mais dans ces deux cas, il ne doit résulter aucune blessure, mais seulement une marque rouge, et le méchant esprit abandonne le malade. Quand le prophète est inspiré, il tourne très rapidement. Lorsque l'inspiration l'abandonne, il ôte ses ornements et adresse au dieu des remercîments solennels. Le chef de ces prophètes, qui rappellent les chamanes ou sorciers des peuples de l'Asie boréale, jouit de grands honneurs et accompagne toujours le dalaï-lama dans ses voyages. Le peuple fait un grand nombre de contes sur les qualités miraculeuses qu'il lui prête. Ce sont ces prophètes dont les missionnaires ont parlé, et qu'ils ont représentés comme des jeunes gens auxquels on accordait, à certains jours de l'année, la liberté de tuer sans distinction toutes les personnes qu'ils rencontraient, parce qu'on supposait que ceux qui mouraient de leur main jouissaient à l'instant du bonheur éternel.

Tous les voyageurs s'accordent à donner une idée favorable des lamas, même chez les peuples nomades. D'après leurs récits, ces prêtres enseignent et pratiquent les trois grands devoirs fondamentaux, qui consistent à honorer Dieu, à n'offenser personne, et à rendre à chacun ce qui lui appartient. Les voyageurs les plus éclairés et les plus impartiaux disent aussi que les lamas,

chez tous les peuples mongols, mettent dans leurs rapports entre eux et avec les laïques une politesse et une bienveillance exemplaires et tout à fait remarquables. On est porté à ne pas taxer leurs récits d'exagération, si l'on juge les lamas d'après leurs chefs. Bogle donne sur ce sujet, ainsi que sur divers usages du Thibet, les détails que nous allons extraire de sa relation, parce que nous sommes persuadés qu'ils feront plaisir au lecteur.

A l'arrivée de Bogle au Thibet, la petite-vérole, qui faisait des ravages à Techou-Loumbou, avait forcé le techou-lama à prendre sa résidence à Deschcripgay, lieu situé dans une vallée étroite, et au pied d'une montagne escarpée. « Aussitôt après mon arrivée, dit le voyageur, j'entrai, avec mon compagnon, M. Hamilton, dans le palais. Nous nous promenâmes dans la cour et nous parvînmes dans nos appartements au moyen des larges échelles, qui, dans tous les palais des lamas, tiennent lieu d'escaliers. Elles sont en bois ou en fer; les fenêtres sont remplacées, dans l'étage supérieur, par des ouvertures dans le toit, qui se ferment avec des trappes; l'étage inférieur a des fenêtres; la principale, qui est celle du milieu, forme un balcon assez avancé. Elles sont fermées avec des rideaux de soie noire, et n'ont ni volets, ni châssis. Le palais est petit, il n'a que deux étages; des files de petits appartements l'entourent de trois côtés, ainsi qu'une galerie en bois qui en fait le tour. Les toits sont décorés d'ornements en cuivre doré, et sur le devant du palais sont placées trois assiettes rondes en étain, emblème de Om-ham-hong ou de la trinité thibétaine. L'appartement du lama est dans l'étage supérieur, suivant l'usage du pays; il est petit, tapissé tout à l'entour d'étoffe de soie, et garni de vues de Poutala, de Techou-Loumbou, et d'autres palais.

» L'après-midi, j'eus ma première audience du lama. Il était assis, les jambes croisées, sur des coussins que supportait un trône de bois sculpté et doré; il portait sur sa tête un bonnet en forme de mitre, de drap jaune, avec de longues oreilles doublées de satin, qui pendaient par derrière; il était vêtu d'une robe de drap jaune sans manches; un manteau de satin de la même couleur lui couvrait les épaules. Son médecin, tenant à la main un petit vase rempli de parfums et de brins de bois d'aloès qui brûlaient, était debout à un de ses côtés; à l'autre, on voyait son porte-coupe ou sopou-tchombo. Je posai devant lui le présent du gouverneur général du Bengale; je lui remis dans les mains mes lettres de créance et un collier de perles, et, suivant l'usage du pays, je lui offris en mon nom un *pelong* ou mouchoir blanc. Il me fit l'accueil le plus gracieux. J'étais assis sur un tabouret élevé, couvert d'un tapis. On nous servit du mouton bouilli, du riz cuit à l'eau, des morceaux de mouton desséché, des fruits secs, des confitures, des sucreries et du thé.

» Le lama but avec nous deux ou trois tasses de thé, mais sans faire aucune

prière; il nous invita plusieurs fois à manger des mets que nous avions devant nous, et lorsque nous prîmes congé, il nous jeta sur le cou des mouchoirs blancs. Après deux ou trois visites, il nous reçut, excepté les jours de fête, sans aucune cérémonie, la tête découverte, vêtu d'une simple robe de serge rouge, comme en portent les gheilongs, par dessus laquelle il avait une veste de drap jaune; les bras nus, et un morceau de gros drap jaune jeté en travers sur les epaules; il était chaussé avec des bottes de cuir; il s'asseyait tantôt sur une chaise, tantôt sur un banc couvert d'une peau de tigre. Le seul sopou-tchombo assistait à nos entretiens. Quelquefois le lama se promenait avec moi dans la chambre, m'expliquait le sujet des peintures qu'elle renfermait, ou m'entretenait de toutes sortes de sujets : car, quoiqu'il soit révéré dans toute l'Asie orientale comme l'image vivante de Dieu, il met de côté, dans ses conversations particulières, tout ce que son caractère a d'auguste, s'accommode à la faiblesse des mortels, s'attache plus à gagner l'affection qu'à inspirer la crainte, et se conduit avec une affabilité singulière envers tout le monde, surtout envers les étrangers.

» Le techou-lama était âgé d'environ quarante ans, de petite taille, et quoiqu'il ne fût pas très gros, il paraissait disposé à prendre de l'embonpoint; son teint était plus clair que celui de la plupart des Thibétains; il avait les bras aussi blancs qu'un Européen; ses cheveux, noirs comme du jais, étaient coupés ras contre la tête; il ne laissait pas pousser sa barbe et ses moustaches pendant plus d'un mois; il avait les yeux noirs, petits et très vifs; sa physionomie exprimait la bienveillance et la sérénité; il était gai, ouvert, franc, généreux, prévenant; non seulement il écartait l'étiquette dans les entretiens particuliers, mais il parlait avec l'enjoûment le plus aimable; il montrait le plus vif désir de s'instruire, cherchait continuellement à tirer quelques lumières des nombreux voyageurs que la religion ou le commerce conduisent chaque jour à Techou-Loumbou, et en revanche aimait à faire part aux autres des connaissances qu'il possédait. Ses qualités étaient couronnées par la plus pure vertu. J'ai vainement cherché à découvrir en lui quelques uns de ces défauts qui sont inséparables de l humanité; il était si généralement aimé, que ce fut sans succès; personne n'a eu le cœur de me dire du mal de lui.

» Quelquefois une foule immense venait l'adorer et recevoir sa bénédiction. Il s'asseyait sous un dais dans la cour du palais. Tous les fidèles étaient rangés en cercle; les laïques venaient les premiers. Chacun présentait son offrande suivant ses moyens : l'un donnait une vache, l'autre un cheval, quelques uns apportaient des moutons tout entiers desséchés, des sacs de farine, des pièces de drap; ceux qui n'avaient pas autre chose donnaient un mouchoir blanc. Toutes ces offrandes étaient reçues par un domestique du lama,

qui mettait un morceau de drap, avec un nœud fait ou supposé fait des mains du lama, autour du cou de chaque fidèle. Ils s'avançaient ensuite un à un jusqu'au trône du lama, qui les bénissait, soit avec la main, soit avec son sceptre, suivant leurs rangs et leurs qualités, de même que le dalaï-lama. Il n'imposait les mains que sur la tête des gheilongs et des laïques de distinction; pour les annies ou religieuses, et les laïques d'une classe moins élevée, on plaçait un morceau de drap entre leur tête et sa main; enfin, il se contentait de toucher de son sceptre les gens du commun. J'ai souvent admiré avec quelle pénétration il distinguait le rang de chacun, et les religieuses des jeunes moines, quoique leurs vêtements soient les mêmes, et qu'ils vinssent quelquefois confondus ensemble.

» La charité était une des principales qualités de techou-lama. Il avait de fréquentes occasions de l'exercer envers les fakirs indous, qui venaient en très grand nombre. Il parlait assez bien leur langue, et s'entretenait avec eux, placé à sa fenêtre, recueillant, par ce moyen, des connaissances sur les divers pays de l'Indoustan. Il leur donnait tous les mois une certaine provision de thé, de beurre, de farine, et de l'argent. Souvent, à leur départ, il leur faisait des présents considérables. »

Après avoir séjourné à Decheripgay, le lama partit pour Techou-Loumbou; Bogle l'accompagna. Tout le voyage ne fut qu'une suite de cérémonies religieuses, le peuple accourant de toutes parts pour recevoir la benédiction du pontife. A peu de distance de Techou-Loumbou, l'on fit halte.

« Depuis l'endroit où l'on s'arrêta, continue Bogle, jusqu'à notre arrivée au palais du lama, la route présentait de chaque côté deux haies de spectateurs, tous en habit de fête. Les paysans chantaient et dansaient; trois mille gheilongs étaient rangés près du palais, quelques uns avec des morceaux de drap bigarré suspendus sur leur poitrine, d'autres avec leurs cymbales et leurs tambours. Lorsque le lama passa, ils s'inclinèrent en avant jusqu'à la moitié du corps, puis le suivirent des yeux, avec un air de respect mêlé de satisfaction qui me causa un plaisir infini; je ne pus me défendre d'éprouver les mêmes sentiments que les Thibétains.

Le lama, vivement ému, se hâta le plus qu'il put d'arriver dans les avant-cours de son palais, puis s'y promena lentement, en jetant des regards de bonté sur son peuple.

» Techou-Loumbou est situé sur la pente inférieure d'une montagne escarpée, où les maisons sont bâties en amphithéâtre; au milieu de ces maisons s'élèvent quatre temples. Le palais est vaste, construit en briques noirâtres; il a plusieurs cours spacieuses, pavées en marbre, et entourées de galeries. Le palais est habité par le lama et ses officiers. Il contient des temples, des gre-

niers, des magasins. La ville est entièrement habitée par des prêtres, au nombre de quatre mille.

» Depuis le jour de notre arrivée jusqu'au 18 de janvier, le lama fut occupé à recevoir des visites. Il y eut au nombre des fidèles une caravane de Kalmouks, qui lui offrirent des lingots, des pelleteries, des étoffes de soie et des chameaux. Ils restèrent un mois à Techou-Loumbou. Ensuite ils allèrent à Lassa, où ils passèrent dix jours ; puis ils retournèrent dans leur pays, qui est à trois mois de route au nord.

» Je n'assistai à aucune de ces réceptions ; je restai chez moi, où je ne manquai pas de visites. Les gheilongs venaient en grand nombre à la fois me voir dans mon appartement, ou bien ils montaient sur le toit et me regardaient par l'ouverture. Je laissais entrer tous ceux qui se présentaient. Quand je leur avais donné une prise de tabac, et que je les avais favorisés d'un regard après les avoir fait asseoir, ou que je les avais gratifiés de quelque petit présent, ce qui ne manquait jamais de faire naître les exclamations de *pah, pah, pah, tzi, tzi, tzi*, ils se retiraient et faisaient place à d'autres.

» Le premier jour de l'année thibétaine, tout le monde, à l'exception du techou-lama, s'assembla dans la grande cour de l'intérieur du palais ; les galeries qui l'entourent étaient remplies de spectateurs. Je fus placé, selon l'usage, dans le balcon le plus élevé. La cérémonie commença par des danses que des hommes masqués exécutèrent ; ensuite on leva en l'air plusieurs étendards ; une troupe de gheilongs, vêtus d'habits de diverses couleurs, fit le tour de la cour en procession en jouant des cymbales, du tambour, de la trompette, du hautbois et du tambour de basque ; ils étaient suivis de vingt gheilongs déguisés, et le visage couvert de masques qui représentaient des têtes d'animaux, la plupart fantasques ; ces gheilongs formaient, en dansant, toutes sortes de figures. On étendit à terre un mannequin en papier, dont les traits étaient dessinés au crayon, et l'on fit à l'entour plusieurs cérémonies qui me parurent fort bizarres, parce que je n'y comprenais rien. Enfin on alluma un grand feu dans un coin de la cour, on y plaça le mannequin, qui fut bientôt consumé, avec une explosion violente accompagnée de beaucoup de fumée. On me dit que c'était l'image du diable ; mais je ne suis pas assez versé dans la mythologie du Thibet pour savoir au juste à quoi m'en tenir ; au reste, cette figure avait les traits européens. »

L'empereur de la Chine, qui connaît l'influence des lamas sur les peuples mongols, ne néglige rien pour les attacher à ses intérêts. Il honore les principaux de la qualité de mandarin, et leur témoigne beaucoup d'égards. Lorsque le techou-lama auprès duquel Bogle était allé en ambassade fit le voyage de la Chine, les habitants de la partie de cet empire qu'il devait traverser re-

çurent ordre de Khien-long de lui fournir des tentes partout où il voudrait s'arrêter, et ce monarque fit trouver à tous les relais des voitures, des chevaux, des mulets, de l'argent et des provisions pour le lama et toute sa suite, jusqu'au terme de son voyage. Il envoya au devant de lui un lieutenant général et plusieurs grands de sa cour. A mesure que le techou-lama s'approchait de la Chine, Khien-long fit partir successivement des princes de son sang, et deux de ses fils, pour aller à sa rencontre et le saluer en son nom. Tous ces personnages lui donnaient le festin de cérémonie, et lui remettaient de riches présents au nom de l'empereur.

On avait construit des plates-formes hautes de cinq pieds et garnies de planches dans tous les endroits où le techou-lama plantait ses tentes, soit pour y coucher, soit pour s'arrêter dans la journée. L'on y étendait un grand tapis et un coussin de brocart. C'est là que ceux qui venaient lui rendre hommage étaient admis en sa présence, et avaient l'honneur de toucher de leur front la plante de ses pieds. Les habitants de tous les pays où il passa lui prodiguèrent les témoignages du plus profond respect, et comblèrent d'attentions les gens de sa suite. Partout on le suppliait d'appliquer sa main enduite de safran sur une feuille de papier blanc. Il distribua plusieurs de ces empreintes, qui furent conservées comme de précieuses reliques. Les présents qu'il reçut des chefs des différentes hordes kalmoukes et mongoles furent immenses. Tous ces chefs arrivaient accompagnés de petites armées, pour escorter le saint personnage dans sa route. Malgré ces témoignages d'honneur et de respect, le lama montrait constamment l'humilité d'un simple religieux.

Enfin, lorsqu'il fut à six milles de Jé-hol, au delà de la grande muraille, où l'empereur était venu l'attendre, il trouva le chemin bordé d'une double haie de soldats jusqu'au palais impérial. Le lama, les deux fils de l'empereur, le frère du lama, et six autres personnes, furent les seuls qui passèrent entre cette double haie. Quand le lama arriva dans le jardin intérieur, l'empereur descendit de son trône, et fit quarante pas au devant du pontife, le prit par la main, et après beaucoup de témoignages de satisfaction réciproque, le conduisit à son trône, où il le fit asseoir à sa droite sur le même carreau que lui. Le lama reçut de l'empereur des présents avant de se retirer. Pendant trente-six jours qu'il demeura à Jé-hol, les visites entre l'empereur et le pontife furent fréquentes et affectueuses ; l'empereur faisait chaque fois de riches présents au lama, qui partit ensuite pour Pékin, d'après sa demande. Tous les lamas de la capitale, au nombre de plusieurs milliers, accoururent au devant du techou-lama, se prosternèrent à ses pieds, et lui rendirent leurs hommages. Il fut logé dans la partie du palais appelée l'appartement d'or.

L'empereur avait donné ordre qu'on montrât au lama tout ce qu'il y avait

de curieux dans la capitale et dans les environs. Il visita les différents temples, et présida à la dedicace d'un temple impérial qui venait d'être achevé. L'empereur lui donna des fêtes, et quelquefois lui demandait des entretiens particuliers pour s'instruire de certains mystères de la religion.

Un jour que le lama était dans le jardin du palais de Khi-tou, le fils aîné de l'empereur vint lui dire que plusieurs femmes du monarque étaient dans un palais à l'extrémité du jardin, et désiraient vivement le voir et recevoir sa bénédiction, ajoutant que son père serait très flatté qu'il se rendît à leurs vœux. Le lama y alla sur-le-champ. Il s'assit sur un siége élevé qu'on avait placé vis-à-vis de la porte qui conduisait à l'appartement des femmes. Un grand écran de gaze jaune était entre lui et la porte. Les femmes s'approchèrent l'une après l'autre, et regardèrent le lama à travers la gaze; mais il tenait la tête baissée et les yeux fixés vers la terre, afin de ne pas voir les femmes. Chacune lui envoya ensuite un présent proportionné au rang qu'elle occupait. Le présent était remis par une esclave à un des prêtres qui se tenaient près du lama. En offrant le présent, on prononçait le nom de celle qui l'envoyait, et le lama récitait une formule de bénédiction. Cette cérémonie dura près de cinq heures.

L'empereur et le lama se réunirent plusieurs fois dans l'un des principaux temples de Pékin pour y accomplir des actes de dévotion; ils y passaient deux et trois heures. Quand les prières étaient finies, l'empereur avait coutume de faire apporter une collation.

Le techou-lama passa plusieurs jours, soit dans le palais qu'il occupait, soit dans la maison du principal lama de Pékin, sans cesse occupé à donner sa bénédiction à toutes les classes des habitants; cette cérémonie se prolongeait souvent jusque dans la nuit. L'empressement des fidèles était tel, qu'il n'y eut pas un seul habitant de la capitale et des environs qui ne se présentât.

Un événement inattendu plongea dans la consternation les amis du lama et les personnes de sa suite. Il fut attaqué de la petite-vérole. Dès que l'empereur en fut instruit, il lui envoya ses médecins. Ils rapportèrent au monarque que la maladie du pontife était grave et même dangereuse. Aussitôt il se rendit auprès du malade, pour juger par lui-même de son état. « Il me reçut, dit ce prince, dans sa depêche au dalaï-lama, avec cet air de contentement qui était habituel chez lui, et, si j'en avais jugé par les discours qu'il m'adressa, j'aurais pu croire qu'il jouissait de la meilleure santé. Cependant il en était tout autrement. Le venin de la petite-vérole se manifestait déjà dans toutes les parties de son corps. Sa maladie fut déclarée incurable. Il changea tout à coup de demeure. Cette affligeante nouvelle me fut aussitôt apportée, et me causa la plus vive douleur. Le cœur navré de chagrin, et les yeux baignés de lar-

mes, je me rendis au temple jaune, où je brûlai des parfums en l'honneur du Pan-tchan-erteni. »

D'après les ordres de l'empereur, on déposa le corps dans un cercueil, avec beaucoup d'aromates. Ce monarque commanda en outre qu'on fît un autre cercueil d'or pur, semblable, pour la forme, aux châsses qui renferment les objets de l'adoration des Chinois, et assez grand pour contenir le premier cercueil debout. Cet ouvrage fut achevé en huit jours.

Le lendemain matin, il alla au palais où étaient les restes du lama, avec la même pompe que lorsqu'il lui rendait visite pendant sa vie. Il était de plus accompagné de mille khoséongs ou religieux, et faisait apporter à sa suite, sur des brancards, le cercueil d'or destiné au lama. On déposa ce cercueil dans le temple dépendant du palais; ensuite on y renferma le corps du lama, et l'empereur, ainsi que tous ceux qui l'accompagnaient, restèrent quatre heures de suite à prier dans ce temple. Avant de se retirer, le monarque fit distribuer aux khoséongs des aumônes abondantes, et ordonna cent jours de prières.

Lorsque la saison fut favorable pour le départ du corps du lama, l'empereur vint avec toute sa suite dans le palais où il était déposé, pria pendant quelques heures avec les khoséongs, et ensuite fit placer de riches offrandes au pied du cercueil. Il combla aussi de présents le frère du lama, et toutes les personnes auxquelles le pontife avait témoigné de l'amitié; enfin il conféra au frère du lama le titre de *prince de la prière efficace*. Il suivit le cortége aussi loin que son rang le lui permettait, et ordonna à deux officiers de confiance et à deux cents hommes de cavalerie de l'escorter jusqu'à Techou-Loumbou. Des hommes qui se relayaient transportèrent le cercueil jusqu'au Thibet. Le cortége mit sept mois et huit jours pour arriver à Techou-Loumbou, lieu de la résidence du lama, où ses restes furent déposés dans un superbe mausolée qu'il avait fait bâtir avant son départ pour Pékin.

Les habitants des divers pays que traversa le cortége montrèrent pour la dépouille mortelle du lama le même respect, la même vénération, le même zèle qu'ils avaient témoigné à sa personne lorsqu'il était vivant. Ils accouraient en foule pour prier autour de son cercueil, et lui présenter leurs offrandes; ceux qui pouvaient toucher le cercueil, ou seulement le palanquin dans lequel on le portait, se regardaient comme favorisés du Ciel.

La mort du techou-lama arriva en 1779. Son mausolée, attenant à un monastère, est précédé d'une cour, dont trois côtés sont bordés d'un péristyle destiné à abriter les pèlerins et les dévots que la piété attire. Les murs du péristyle offrent des peintures de figures gigantesques, relatives à la mythologie thibétaine. Au dessus de la porte du mausolée s'élève un trophée richement doré. Un prêtre est toujours assis sous le portique, occupé à prier, et

chargé d'entretenir le feu sacré. Au fond de la cour, deux portes énormes peintes en vermillon, avec des moulures dorées, conduisent à la chapelle du tombeau, qui est une grande pyramide tronquée, au pied de laquelle le corps du lama repose dans le cercueil d'or massif. Sa statue, aussi en or, est assise au haut de la pyramide sur des coussins, couverte d'un manteau de soie jaune, et coiffée d'un bonnet qui ressemble à une mitre. Elle est placée au dessous d'une immense coquille dont les bords en feston forment un dais, et portent les divers chapelets dont le lama se servait pendant sa vie, et qui la plupart sont très précieux. Il y en a en perles, en émeraudes, en rubis, en saphir, en corail, en ambre, en cristal de roche, en lapis lazuli; enfin, il y en a qui ne sont que de bois.

Les côtés de la pyramide sont revêtus de plaques d'argent massif; elle forme, en s'élevant, plusieurs rangs de gradins sur lesquels sont étalés divers objets rares et précieux qui ont appartenu au lama et qui proviennent des offrandes des dévots; il s'y trouve, entre autres choses, des tabatières d'un grand prix et des bijoux curieux qui lui avaient été donnés par Khien-long; enfin, de magnifiques vases de porcelaine de la Chine et du Japon, du plus beau bleu, et plusieurs gros morceaux de lapis lazuli.

A la hauteur de quatre pieds, un gradin plus large que les autres offre en relief la figure de deux lions rampants, et entre eux une statue d'homme avec des yeux énormes qui lui sortent de la tête; son corps et sa figure annoncent un état d'agitation violente; ses mains sont placées sur les cordes d'une espèce de guitare; aux extrémités du gradin sont placés toutes sortes d'instruments de musique, et l'espace intermédiaire est rempli de vases de porcelaine et d'argent.

A droite de la pyramide on voit une autre statue du lama, en vermeil, assise dans un fauteuil au dessous d'un dais de soie, et avec un livre devant elle. En face de la pyramide s'élève un autel couvert d'un tapis de drap bleu, sur lequel on dépose les offrandes journalières, telles que les fleurs, les fruits, les diverses espèces de grains et l'huile, et où sont placées plusieurs lampes qui brûlent toujours; leur fumée et celle d'une multitude de cierges odoriférants remplit l'enceinte d'une odeur suave. De chaque côté sont suspendues au plafond des pièces de satin et d'autres étoffes de soie de la plus grande beauté, et près de la pyramide flottent deux pièces de velours noir brodées en perles, en forme de réseau, ainsi que des pièces de brocart d'or, simple et à fleurs. Du haut en bas des murs sont peintes des files de gheilongs occupés à prier.

Le pavé est chargé de tous côtés de monceaux de livres sacrés concernant la religion lamique, livres que les docteurs augmentent continuellement par de volumineux commentaires.

Ce mausolée est en pierres brutes liées avec du mortier; il est plus large que profond, très haut, et adossé contre un rocher. Au dessus du portique, précisément au centre du bâtiment, on voit une fenêtre garnie de rideaux de moire noire. Le soleil, et la lune dans ses différentes phases, sont peints en or sur plusieurs endroits de la partie extérieure des murs. Une bande de couleur brune règne tout autour du bâtiment, un peu au dessus de la fenêtre. Au dessus de cette bande, sur la façade, on lit la phrase mystique *Om manié paimi-oum*, écrite en lettres d'or sur une tablette; un espace en blanc vient ensuite, et le reste de la façade, haut de douze pieds, est peint en rouge. La frise et la corniche sont en blanc.

Des colonnes cannelées, de cinq pieds de haut et deux de circonférence, s'élèvent de distance en distance au dessus des angles et du reste du mur. Elles sont en métal richement doré; plusieurs sont couvertes de drap noir, avec des bandes d'étoffe blanche qui forment des croix. Des têtes de lions dorées sortent des quatre angles du toit, au dessus de la corniche, et tiennent des cloches suspendues à leurs mâchoires.

La partie la plus brillante et la plus apparente de l'édifice est un comble à la chinoise qui en surmonte le centre; il est supporté par de légères colonnes, et magnifiquement doré. Ses bords se relèvent avec grâce. Tout autour règne une file de petites cloches suspendues, qui, avec celles des autres parties saillantes du monument, forment un carillon bruyant dès que le vent les agite.

Peu de temps après qu'on eut appris au Thibet la nouvelle de la mort du techou-lama, on découvrit l'enfant dans le corps duquel son âme avait passé. Son indentité ayant été prouvée d'après les règles prescrites par les livres saints, le nouveau lama fut reconnu et proclamé.

Hastings, gouverneur général du Bengale, instruit de cette nouvelle, envoya une seconde ambassade au Thibet pour féliciter le jeune lama, et fit choix, pour remplir cette mission, de Samuel Turner, qui partit au mois de mai 1783, avec Roberts Sauenders. Il traversa le Boutan, et entra dans le Thibet au mois de septembre. Il fut admis, à Techou-Loumbou, à l'audience du régent qui gouvernait pendant la minorité du lama. Le régent, après avoir exprimé son estime pour le gouverneur général du Bengale, dit à Turner que, dès que l'empereur de la Chine avait été informé de la renaissance du lama, il avait fait partir pour le Thibet des ambassadeurs chargés de dépêches qui témoignaient sa satisfaction, et de présents pour le régent. Il lui recommandait en même temps d'avoir le plus grand soin de la personne du lama, de le faire élever dans la plus stricte retraite, et de ne laisser admettre aucun étranger en sa présence.

Cependant le régent, qui avait singulièrement à cœur d'obliger le gouverneur général du Bengale, finit par accorder à Turner la permission de voir le jeune lama. Turner, après avoir pris congé du régent, partit de Techou-Loumbou, et, le 3 décembre, arriva au couvent de Terpaling, situé sur une haute montagne. C'est dans un palais bâti au centre de ce monastère que résidait le lama, âgé de dix-huit mois. Il y devait rester jusqu'à ce qu'il fût parvenu à l'âge requis pour aller habiter le palais de Techou-Loumbou. Trois cents gheilongs logeaient dans le couvent pour remplir auprès du jeune lama les fonctions religieuses.

« Le 4, dans la matinée, dit Turner, j'eus la permission de paraître devant le lama. Il était sur son trône, ayant à sa gauche son père et sa mère, et à droite l'officier chargé particulièrement de le servir. Je m'avançai, je lui présentai le mouchoir blanc, et je lui offris de la part du gouverneur général un collier de perles fines et de corail; on plaça devant lui le reste du présent. Après la cérémonie de l'échange des mouchoirs avec son père et sa mère, nous nous assîmes à sa droite. On nous servit du thé.

» Un grand nombre de Thibétains qui me servaient d'escorte furent admis en sa présence, et obtinrent la faveur de se prosterner devant lui. Le jeune lama se tourna de leur côté, et les accueillit avec un air d'affection et de bienveillance. Son père m'adressa la parole en thibétain. Son discours me fut expliqué par mon interprète. Il m'apprenait que le techou-lama dormait ordinairement jusqu'à l'heure où nous avions été introduits, mais que ce jour-là il s'était éveillé de grand matin, et qu'on n'avait pu le retenir au lit plus long-temps. Le jeune lama ne levait guère les yeux de dessus nous. Lorsque nos tasses étaient vides, il paraissait inquiet, renversait la tête en arrière, fronçait le sourcil, et, ne pouvant parler, faisait du bruit jusqu'à ce que l'on nous eût de nouveau versé du thé. Il prit du sucre dans une tasse d'or, et, allongeant le bras, fit signe à ses domestiques de nous le donner

» Quoique je fusse vis-à-vis d'un enfant, je fus obligé de lui parler, car on me dit que son incapacité à répondre ne devait pas me faire penser qu'il ne comprenait pas les discours qu'on lui adressait. Je lui dis donc en peu de mots que le gouverneur général avait été saisi de douleur en apprenant la nouvelle de son décès arrivé à la Chine; qu'il n'avait cessé de déplorer son absence de la terre jusqu'à ce que sa réapparition eût dissipé le nuage qui avait obscurci le bonheur de la nation thibétaine, et qu'alors il avait ressenti, s'il était possible, une joie plus vive que n'avait été son affliction; qu'il désirait qu'il pût long-temps éclairer le monde par sa présence, et qu'il espérait que l'amitié qui avait autrefois subsisté entre eux, loin de diminuer, s'accroîtrait encore, et que le lama, en continuant à montrer de la bienveillance

envers ma nation, étendrait les liaisons de ses sujets avec ceux du gouvernement anglais.

» Tandis que je parlais, le jeune lama me regardait attentivement. Il fit plusieurs signes de tête, comme s'il eût entendu et approuvé mes paroles sans pouvoir me répondre. Ses parents le contemplaient avec l'air de la plus tendre affection; un sourire cordial exprimait leur satisfaction de sa conduite envers nous. Pour lui, il ne paraissait occupé que de nous; silencieux et posé, il ne regardait pas ses parents comme il aurait pu le faire s'il avait eu besoin d'être dirigé par leurs conseils.

» On conçoit qu'une scène si nouvelle et si extraordinaire était bien faite pour captiver toute mon attention.

» Le jeune lama annonçait beaucoup d'intelligence. Ses traits étaient réguliers, ses yeux noirs et petits; il avait le teint brun, mais coloré, et la physionomie heureuse : c'était un des plus beaux enfants que j'eusse vus.

» Je ne conversai pas beaucoup avec le père du lama. Il me dit qu'il était chargé par le régent de me fêter pendant trois jours, et ajouta qu'il comptait bien que je lui en accorderais un quatrième pour lui-même.

» Le 6, je retournai auprès du techou-lama, à qui j'offris des curiosités que j'avais apportées du Bengale. Il parut frappé d'une petite montre. Il la fit tenir devant lui, examina long-temps le mouvement de l'aiguille des minutes; mais son admiration avait quelque chose de grave, et ne se ressentait pas de son âge. Au bout d'une demi-heure je me retirai.

» Déjà les fidèles arrivent en foule pour adorer le lama; mais on n'en admet qu'un petit nombre en sa présence. Ils se croient très heureux lorsqu'ils peuvent seulement le voir à une fenêtre, et qu'ils ont le temps de se prosterner devant lui le nombre de fois prescrit avant qu'il ait disparu. Ce jour-là, une troupe de Kalmouks était arrivée à Terpaling. En sortant, je les vis rassemblés sur la place qui est devant le palais. Ils étaient debout, la tête nue; ils avaient les mains jointes et élevées à la hauteur du visage. Ils passèrent plus d'une demi-heure dans cette attitude; leurs yeux, fixés sur l'appartement du lama, exprimaient l'inquiétude la plus vive. Enfin on le leur montra, ou du moins je l'imagine : car ils élevèrent tout à coup au dessus de leur tête, leurs mains jointes, les ramenèrent devant leur visage, les posèrent sur leur poitrine; puis, les écartant, ils tombèrent à genoux, et frappèrent la terre de leur front, cérémonie qu'ils répétèrent neuf fois de suite. Ils s'avancèrent ensuite pour offrir leurs présents, qui étaient des lingots d'or et d'argent, et diverses productions de leur pays. Quand l'officier chargé de recevoir ces dons les eut entre les mains, les Kalmouks s'éloignèrent en donnant de grandes marques de satisfaction.

» J'appris que ces sortes d'offrandes se répètent fréquemment, et forment une des sources les plus abondantes du revenu des lamas du Thibet.

» L'après-midi j'allai faire ma dernière visite au lama. Il me remit ses dépêches pour le gouverneur général; ses parents me chargèrent de lui présenter deux pièces de satin, et d'y joindre leurs compliments.

» Ils me firent présent en même temps d'une veste doublée de peau d'agneau, m'assurèrent qu'ils se souviendraient long-temps de moi, m'exprimèrent leurs regrets de ce que le lama était encore trop jeune pour converser avec moi, mais qu'ils espéraient me revoir lorsqu'il serait plus avancé en âge. Je répondis comme je le devais à ce compliment. Je reçus les echarpes d'adieu, et je pris congé. »

Deux ans après le voyage de Turner, Hastings, qui attachait la plus grande importance à conserver l'amitié du lama, chargea de ses dépêches pour le Thibet le gossein Pouroungbir, qui était allé plusieurs fois en députation auprès du dernier techou-lama, qu'il avait même accompagné à Pékin, et qui avait été d'un grand secours à Turner, auquel il avait servi de guide. Il fut bien accueilli partout, et, durant son séjour à Techou-Loumbou, eut de fréquentes entrevues avec le jeune lama et avec le régent, dont il reçut l'assurance positive de ses dispositions à encourager les relations commerciales établies entre le Bengale et le Thibet.

Pouroungbir ne trouva aucun changement dans ce dernier pays; tout y était tranquille. Le seul événement qui eût marqué dans ses annales avait été l'inauguration du techou-lama. Elle avait eu lieu l'année précédente. Pouroungbir en écrivit les détails, qu'il tenait d'un autre gossein présent à la cérémonie.

L'empereur de la Chine donna, en cette occasion, une marque éclatante de son zèle et de son respect pour le chef suprême de sa religion. Dès le commencement de 1784, il envoya des ambassadeurs à Techou-Loumbou pour le représenter auprès du pontife, et rehausser la pompe de son installation. Le dalaï-lama, le vice-roi de Lassa, accompagnés de toute la cour, un des généraux chinois résidant à Lassa, avec une partie des troupes qu'il commandait, deux des principaux magistrats de cette ville, les supérieurs de tous les couvents du Thibet, et les ambassadeurs de Khien-long, se réunirent à Techou-Loumbou.

Le vingt-huitième jour de la septième lune, correspondant à la mi-octobre, fut choisi comme le plus favorable à la cérémonie de l'inauguration. Quelques jours auparavant, le jeune lama avait été amené de Terpaling à Techou-Loumbou, avec toute la pompe et les hommages qu'on pouvait attendre d'un peuple enthousiaste dans une circonstance si solennelle. Jamais on n'avait vu un

si grand concours rassemblé par la curiosité ou la dévotion. Tous ceux qui l'avaient pu étaient venus de toutes les parties du Thibet pour grossir le cortége. Cette affluence extraordinaire l'obligea de marcher si lentement, que l'on fut trois jours à parcourir la distance de Terpaling à Techou-Loumbou, qui n'est que de neuf lieues.

A une lieue en avant de Techou-Loumbou, on avait aplani et blanchi le chemin jusqu'à cette résidence ; de petites pyramides en pierres s'élevaient assez près les unes des autres. Le cortége passa entre deux rangs de prêtres qui s'étendaient de la dernière station aux portes du palais à Techou Loumbou, sur une longueur de trois lieues. Quelques prêtres tenaient à la main des torches ardentes faites d'une composition odoriférante, qui brûle lentement, et répand une odeur très agréable ; d'autres portaient des instruments de musique dont ils s'accompagnaient en chantant des hymnes. La foule des spectateurs se tenait en dehors des haies de prêtres ; les personnes qui appartenaient au cortége pouvaient seules marcher au milieu du chemin.

La marche s'ouvrait par trois gouverneurs de districts militaires, à la tête de six milles cavaliers armés d'arcs, de flèches et de mousquets. Après eux venait l'ambassadeur de la Chine, portant sur son dos, suivant l'usage de son pays, le diplôme impérial renfermé dans un tube de bambou ; puis le général chinois, avec ses soldats à cheval, et armés de fusils et de sabres. Ces troupes étaient suivies d'un groupe nombreux de Thibétains portant des étendards et des trophées, et précédant une troupe de musiciens dont les instruments retentissaient au loin. On conduisait ensuite deux chevaux richement caparaçonnés portant chacun deux grandes cassolettes rondes, placées comme des paniers, et remplies de bois aromatiques qui brûlaient ; derrière eux s'avançait un vieux prêtre, décoré du titre de lama, qui portait une cassette renfermant des livres de prières et quelques unes des principales idoles ; neuf chevaux, magnifiquement harnachés, étaient chargés des ornements du lama, et précédaient sept cents prêtres immédiatement attachés à sa personne pour le service journalier du temple ; on voyait ensuite deux hommes ayant chacun sur leurs épaules une grande bannière d'or de forme cylindrique, rehaussée en relief de figures symboliques : c'était un présent de l'empereur de la Chine.

Les douhouniers et les soupouns, ou échansons, distribuaient des aumônes, et précédaient immédiatement le trône du lama, qui était ombragé d'un dais magnifique, couvert d'un riche tapis, et porté par huit des seize Chinois qui se relayaient pour cet emploi. D'un côté du trône était le régent, de l'autre le père du lama ; il était suivi des supérieurs des couvents. A mesure que le cortége passait, les prêtres qui bordaient la haie se rejoignaient à la file et terminaient la procession. A l'instant où le techou-lama entra dans son pa-

lais, il fut annoncé par le mouvement répété d'une quantité prodigieuse de drapeaux, les acclamations de la multitude, les sons d'une musique solennelle, et le chant des prêtres.

Quand le techou-lama fut dans son appartement, le régent et son ministre partirent pour aller à la rencontre du dalaï-lama et du vice-roi de Lassa, qui venaient à Techou-Loumbou. Les cortéges se rencontrèrent le lendemain au pied d'une montagne, et le surlendemain ils entrèrent ensemble dans le couvent, où ils logèrent durant leur séjour à Techou-Loumbou.

Le troisième jour après son arrivée, le techou-lama fut porté au grand temple, et vers midi il s'assit sur le trône de ses prédécesseurs. L'ambassadeur lui remit ses lettres de créance, qu'il déroula, et déposa à ses pieds les présents de l'empereur.

Les trois jours suivants, le dalaï-lama se rendit au temple auprès du techou-lama, et ils y remplirent, avec tous les prêtres, les cérémonies de la religion. Il paraît que ces rites complétaient la cérémonie de l'inauguration. Pendant ce temps, tous ceux qui se trouvaient dans la ville furent traités aux frais du gouvernement, et l'on distribua des aumônes abondantes. D'après les avis envoyés partout à l'avance, les réjouissances qui eurent lieu à Techou-Loumbou furent répétées dans toute l'étendue du Thibet. Les étendards furent déployés sur toutes les forteresses; les habitants des campagnes passèrent le jour à danser et à se divertir; il y eut la nuit des illuminations générales.

Plusieurs jours furent employés à offrir des présents et à donner des fêtes au nouveau lama, qui, à l'époque de son avénement au pontificat, n'était âgé que de trois ans. La cérémonie fut ouverte par le dalaï-lama; les présents qu'il fit étaient d'une grande valeur, et la fête qu'il donna fut la plus magnifique de toutes. Le lendemain ce fut le tour du vice-roi de Lassa, et successivement du général chinois, des colloungs ou magistrats de Lassa, et des autres personnes de distinction qui avaient accompagné le dalaï-lama, enfin du régent de Techou-Loumbou, et des officiers de son gouvernement.

Après avoir reçu des honneurs de toutes ces personnes, le techou-lama les traita successivement, et leur fit des présents. Ces fêtes durèrent quarante jours.

On insista beaucoup auprès du dalaï-lama pour qu'il prolongeât son séjour à Techou-Loumbou; mais il s'excusa, en disant qu'il ne voulait pas causer plus long-temps de la gêne à cette ville, par la foule qui l'accompagnait partout; il jugeait d'ailleurs qu'il devait abréger le plus possible son absence du siége son autorité. Il repartit donc de Lassa avec sa nombreuse suite, au bout de quarante jours. L'ambassadeur de la Chine prit également son congé et se mit en route pour retourner à Pékin. Ainsi se termina cette grande fête.

MOEURS ET USAGES DES KALMOUKS.

Portrait des Kalmouks. Caractère. Habillement. Nourriture. Ustensiles. Tentes.

La Kalmoukie, située sous le plus beau climat du monde, serait très fertile si elle était mieux pourvue d'eau ; mais elle en manque dans beaucoup d'endroits, quoique la plupart des grandes rivières de l'Asie tirent leurs sources de ses montagnes, et cet inconvénient la rend inhabitable, excepté sur les bords de ses lacs et de ses rivières. C'est une des plus hautes régions du globe, et c'est cette élévation considérable qui fait trouver le plateau de l'Asie centrale si froid, en comparaison des pays qui sont sous la même latitude. Des voyageurs dignes de foi qui ont parcouru cette contrée assurent qu'au milieu même de l'été, le vent du nord y est si perçant, qu'on est obligé de se couvrir soigneusement la nuit pour n'en pas être incommodé, et que, dans le mois d'août, une seule nuit produit souvent de la glace de l'épaisseur d'un écu. Verbiest croit pouvoir l'attribuer au salpêtre, dont la terre est si imprégnée dans le pays des Mongols, que dans le premier endroit où l'on fouille en été, à quatre ou cinq pieds de profondeur on trouve des mottes de terre tout à fait gelées, et même des tas de glaçons.

C'est encore à la hauteur des terres qu'il faut attribuer cette quantité de déserts qui se trouvent dans la Kalmoukie. Les Russes leur donnent le nom de *steppes ;* mais ils ne sont pas aussi affreux que les Européens se l'imaginent. Si l'on excepte celui de Cobi ou de Chamo, et quelques autres qui sont absolument sablonneux, le reste des plaines a d'excellents pâturages, où l'herbe est fort abondante ; elle s'élève jusqu'à la ceinture, et si le pays ne manquait pas d'eau, elle croîtrait de la hauteur d'un homme ; mais la sécheresse nuit bientôt à ses racines, et la flétrit. Les habitants, ayant remarqué que l'herbe sèche étouffe celle qui renaît, y mettent le feu à l'entrée du printemps ; et la flamme, s'étendant aussi loin qu'elle rencontre de l'aliment, embrasse quelquefois plus de cent lieues de pays. La nouvelle herbe croît ensuite avec tant de force, qu'en moins de quinze jours elle s'élève à la hauteur d'un demi-pied ; ce qui prouve que la terre est fertile, et qu'il ne lui manque que de l'eau pour que l'on y voie les plus belles plaines du monde. Aussi les parties qui sont arrosées par des sources et des rivières suffiraient-elles pour la subsistance d'un beaucoup plus grand nombre d'habitants, si elles étaient mieux cultivées ; mais il n'y a que les Tartares mahométans qui cultivent leurs terres, encore ne labourent-ils que ce qui est précisément nécessaire à

leur subsistance. Les Kalmouks et la plus grande partie des peuples mongols dédaignent l'agriculture ; ils ne subsistent que de leurs troupeaux, et c'est la raison qui les empêche d'avoir des demeures fixes. Ils changent de camp à chaque saison. Chaque horde ou chaque tribu a son canton, dont elle habite la partie méridionale en hiver, et celle du nord en été. Cependant, malgré la fertilité du sol, la Kalmoukie n'a pas un seul bois de haute futaie, et même très peu d'arbres, excepté dans quelques endroits vers les frontières.

Les Kalmouks sont d'une taille médiocre, mais bien prise, et très robustes. Ils ont la tête fort grosse et fort large, le visage plat, le teint olivâtre, les yeux noirs et brillants, mais trop éloignés l'un de l'autre et peu ouverts, quoique très fendus. Ils ont le nez plat et presque de niveau avec le reste du visage, de sorte qu'on n'en distingue guère que le bout, qui est aussi très plat, mais qui s'ouvre par deux larges narines ; leurs oreilles sont fort grandes, quoique sans bords ; ils ont peu de barbe, parce qu'ils se l'arrachent ; leurs cheveux sont noirs ; ils ont la bouche assez petite, avec des dents aussi blanches que l'ivoire. Les femmes ont à peu près les mêmes traits, mais moins grands : elles sont la plupart d'une taille agréable et très bien prise. Les hommes ont la peau assez blanche, et surtout les enfants ; mais la coutume de ce peuple de laisser courir les enfants absolument nus à l'ardeur du soleil, jointe à la fumée dont les cabanes sont toujours remplies, et à l'habitude qu'ils ont de coucher nus pendant l'été, leur rend la peau d'un jaune bleuâtre. Les femmes sont beaucoup moins basanées. On voit parmi celles d'un rang supérieur des visages très blancs. Cette blancheur [illegible] relevée par leurs cheveux noirs. Cette particularité et l'ensemble de [illegible] traits les font ressembler beaucoup aux Chinoises.

D'après le rapport de plusieurs voyageurs, on [illegible] croire que tous les Kalmouks ont une figure laide et hideuse ; cependant on voit, au contraire, tant parmi les hommes que chez les femmes, beaucoup de visages ronds et fort jolis. Il y a même des femmes qui ont les traits si beaux et si réguliers, qu'elles trouveraient des adorateurs en Europe.

Une particularité très remarquable, c'est que le mélange du sang russe et tartare avec le sang kalmouk et mongol produit de très beaux enfants, tandis que ceux d'origine kalmouke et mongole ont des figures très difformes jusqu'à l'âge de dix ans ; ce n'est [illegible] que leurs traits prennent une forme plus régulière. Au [illegible] du sang kalmouk avec le sang européen laisse des [illegible] dans les générations les plus reculées. On le reconnaît [illegible] tout [illegible] et écrasé vers le front.

Les Éleuths ont l'odorat très subtil, l'ouïe [illegible], et la vue singulièrement perçante. Cette subtilité de l'odorat leur est fort utile dans leurs expéditions



Dalmate

M

Voy. en Asie T. III

mutaires, pour sentir de loin la fumée du feu ou l'odeur d'un camp, ou pour se procurer du butin. Un grand nombre, en mettant le nez à l'ouverture d'un terrier, disent si l'animal s'y trouve ou en est sorti. Ils savent distinguer par l'ouïe, à une distance considérable, le bruit des chevaux qui marchent, les lieux où l'ennemi se trouve, ceux où ils pourront rencontrer un troupeau ou quelque pièce de bétail égarée. Il leur suffit, pour cela, de se coucher par terre, et de mettre une oreille contre le sol. Mais la perspicacité de la vue des Kalmouks est plus étonnante encore : souvent, quoique placés sur un lieu peu élevé, au milieu de déserts immenses, absolument plats, malgré les ondulations de la surface, et les vapeurs que les grandes chaleurs attirent, ils aperçoivent les plus petits objets qui se trouvent dans un éloignement extraordinaire.

Le caractère des Kalmouks, dépeint par plusieurs voyageurs, l'emporte de beaucoup sur celui des autres p[illegible] de l'Asie central. Ils sont hospitaliers, affables, francs, [illegible] ces bonnes qualités sont obscurci[illegible] très rusés, et un peu colères. Cependant [illegible] en peu [illegible] intelligence qu'on ne serait tenté de l'imaginer d'après leur genre de vie indépendant. Ils aiment beaucoup la société et les festins, et ne peuvent se faire à l'idée de manger seuls. Leur plus grand plaisir est de partager ce qu'ils possèdent avec leurs amis. S'il n'y a qu'une seule pipe à fumer dans la société, elle passe de l'un à l'autre; si on leur donne du tabac ou des fruits, ils s'empressent d'en faire part à leurs amis ou à leur société; si une famille fait provision de lait pour fabriquer de l'eau-de-vie, les voisins sont invités sur-le champ à venir en prendre leur part. Toutefois, cette générosité n'a lieu que pour les provisions de bouche, et ils ne partagent jamais leurs biens. Ils ne sont pas plus adonnés au pillage que les autres peuples nomades, à moins qu'il n'existe quelque inimitié entre leurs oulouss ou tribus. S'il se commet des meurtres parmi eux, ils sont le plus souvent occasionnés par inimitié ou par vengeance. Jamais, au reste, ces crimes n'ont lieu à force ouverte : c'est par ruse et par trahison qu'un Éleuth cherche à se défaire de son ennemi.

Les hommes portent des chemises de *kitay-ka* (espèce de calicot); leurs pantalons sont de la même étoffe, et souvent de peau de mouton, mais extraordinairement larges. Dans les provinces méridionales, ils ne portent pas de chemise en été, et se contentent d'une espèce de veste de peau de mouton sans manches, qui touche à leur peau, et dont la partie laineuse est en dehors. Les bords de cette veste entrent dans le haut de leurs pantalons; ils la serrent avec une écharpe ou ceinture. Leurs bras sont nus jusqu'aux épaules. Mais dans les provinces du nord, ils portent une chemise par dessous. En hi-

ver, ils ont des vestes plus longues qui leur tombent jusqu'au gras de la jambe, et dont la laine est tournée en dedans pour leur donner plus de chaleur. Ces vestes ont de si longues manches, qu'ils sont obligés de les retrousser lorsqu'ils vont au travail. Leurs bottes sont d'une grandeur excessive, et les incommodent beaucoup en marchant. Ils font aussi usage en hiver d'un manteau de feutre ou de peau de mouton préparée.

L'habillement de leurs femmes diffère peu de celui des hommes; les étoffes qui le composent sont plus légères; il est bien fait, et les manches sont plus serrées. Les femmes riches ont par dessus leur veste une seconde veste longue et sans manches, faite d'une belle étoffe, et qu'elles portent comme un manteau de housard. La veste de dessous est boutonnée; la chemise est ouverte par devant, de sorte qu'elles peuvent se découvrir la gorge jusqu'à la ceinture; en été, les jeunes filles l'ont découverte.

Sans la coiffure, on distinguerait à peine les femmes des hommes; elle sert aussi à mettre une différence entre les femmes et les filles. Les hommes ont la tête rasée, ne gardant sur le sommet qu'une petite touffe de cheveux, dont ils forment de petites nattes. Les riches en ont deux ou trois; les pauvres se contentent d'une seule. Presque tous les Torgots portent, été et hiver, de petits bonnets ronds fourrés, mais les Soungars ont en été des chapeaux couverts de feutre semblables à ceux des Chinois; ils sont moins grands et ont un bord plat. Les bonnets sont ornés d'une houppe de soie ou de crin d'un rouge éclatant et bordés de peau. Les Kalmouks, comme tous les peuples mongols et tartares, ont les oreilles très éloignées de la tête; ce qui est dû à l'usage d'avoir toujours le bonnet enfoncé jusqu'aux oreilles. On s'en aperçoit davantage aux Kalmouks, parce qu'ils les ont naturellement fort grandes.

Ils rasent la tête à leurs enfants mâles, dès le plus bas âge; les femmes, au contraire, sont fort jalouses de leur chevelure. Les jeunes filles courent avec les cheveux épars jusqu'à l'âge de dix ou douze ans, époque de leur nubilité. On leur fait alors des tresses qui entourent leur tête. Les femmes en portent deux qu'elles laissent pendre sur leurs épaules. Celles du peuple les mettent dans un étui de toile pendant leur travail. Les bonnets des filles ressemblent beaucoup à ceux des femmes. Les pauvres ne les mettent que lorsqu'elles se parent ou qu'elles sortent. Ces bonnets sont ronds, garnis d'une large bordure de poil; le fond est d'étoffe; ils sont si petits, qu'ils ne couvrent que le sommet de la tête. Les bonnets des femmes riches sont d'une superbe étoffe ou de soie, ornés d'une large bordure retroussée, fendus par devant et par derrière, et doublés de velours noir. Le dessus du bonnet est orné d'une grosse houppe communément rouge. Les femmes kalmoukes portent ordinairement des boucles d'oreilles.

Le rouge est la couleur favorite des Éleuths. Leurs princes ou mirzas, quoique fort mal parés d'ailleurs, ne manquent jamais de porter une robe d'écarlate dans les occasions d'éclat. Les mirzas seraient plutôt sans chemise que sans cette précieuse robe, et les femmes de qualité auraient fort mauvaise opinion d'elles-mêmes si cet ornement leur manquait. Le plus vil Kalmouk affecte de porter la couleur rouge. Ce goût s'est répandu jusqu'en Sibérie. En un mot, on fait plus dans toute l'Asie septentrionale avec une pièce d'étoffe rouge qu'avec le triple de sa valeur en argent.

L'intérieur du ménage regarde les femmes. Les hommes n'ont d'autre occupation que de construire les tentes, et d'y faire les réparations nécessaires; ils passent le reste du temps à la chasse, au soin de leurs troupeaux, ou bien à se divertir. Les femmes, au contraire, sont toujours occupées à traire les bestiaux, à préparer les peaux, à coudre, ou à d'autres ouvrages domestiques. Elles démontent les tentes, lorsqu'on change de séjour, les chargent sur les bêtes de somme, et les remontent quand on est arrivé au nouveau campement. Mais ce qui est bien plus singulier, c'est que la femme selle le cheval et le conduit devant la porte, lorsque le mari va en campagne.

Les Kalmouks vivent de leurs troupeaux, qui sont toute leur richesse. Ils consistent principalement en chevaux et en moutons. Ils ont fort peu de bœufs et de chameaux.

Leurs chevaux sont un peu plus petits que ceux des Kirghis, assez hauts, avec les jambes déliées. Ils ne sont ni beaux ni laids. Ils ne valent rien pour le trait, parce qu'ils sont trop fougueux et trop faibles pour cette sorte de service; mais en revanche aucune race de chevaux ne peut leur être comparée pour la course. Quelques Kalmouks en possèdent jusqu'à deux mille et du bétail à proportion. Ils coupent la plus grande partie de leurs chevaux. Ils laissent toujours les étalons avec les juments, afin de ne jamais manquer de lait. Leurs nombreux troupeaux leur en fournissent beaucoup en été: c'est la base de leur nourriture. Ils ont plus de chevaux que de bêtes à cornes, et préfèrent le lait de jument à celui de vache: de même que les Mongols, ils le trouvent meilleur et plus gras, et, comme les peuples voisins, ils en font une espèce d'eau-de-vie. Après qu'il est aigri, ce qui ne demande que deux nuits, ils le mettent dans des pots de terre, qu'ils bouchent soigneusement avec une sorte d'entonnoir, pour la distillation. Ils en tirent une liqueur aussi claire que l'eau-de-vie de grain; mais elle doit être soumise deux fois à l'action du feu: ils l'appellent *aréka*. Dès que l'eau-de-vie est passée, on ôte le tuyau et les couvercles qui ont servi à l'opération; on la verse d'une seule fois dans une gamelle; on la met ensuite dans des outres, et l'on invite tous ses voisins. Quand tout le monde est réuni, le maître de la tente verse

un peu d'eau-de-vie dans une jatte; il en verse une partie sur le feu, et l'autre vers l'ouverture par laquelle s'échappe la fumée; puis il rompt la pointe du couvercle d'argile de la grande chaudière où le lait a bouilli, et répand dessus quelques gouttes de la liqueur. Il remplit ensuite de cette boisson chaude des jattes qui tiennent environ une pinte; il les présente à la compagnie, en commençant par le plus âgé, et ainsi de suite, sans avoir égard au sexe. Deux ou trois jattes pareilles suffisent pour griser. Celui qui s'enivre avec cette boisson est presque fou pendant deux jours, et il lui en faut plusieurs pour se remettre.

En général, ces peuples sont si passionnés pour les liqueurs fortes, que ceux qui peuvent s'en procurer ne cessent pas d'en boire aussi long-temps qu'ils sont capables de se soutenir. Lorsqu'ils veulent se réjouir, chacun apporte la provision qu'il a recueillie, et l'on se met à boire jour et nuit jusqu'à la dernière goutte. Cette passion semble croître à proportion qu'on avance vers le nord.

En général, ils ne manquent jamais de viande en été, la chasse et leurs bestiaux leur en fournissent toujours en abondance; ils tuent rarement le bétail, et c'est toujours par nécessité, à l'exception des riches lorsqu'ils donnent de grands festins; ils mangent tous les quadrupèdes et oiseaux quelconques, pourvu qu'ils soient gras. En fait de gibier, ils aiment surtout le blaireau, la marmotte, et le souslik, sorte de musaraigne; ils font aussi grand cas du castor; ils mangent beaucoup de chevaux, de chèvres sauvages, de sangliers, et même les oiseaux de proie les plus gros. Ils ont une extrême aversion pour la chair de loup, disant qu'elle est amère, et ne goûtent qu'avec répugnance la chair du renard et des autres animaux carnassiers les moins gras. Lorsqu'ils ont trop de viande en été, ils la coupent par bandes ou languettes minces qu'ils font sécher au soleil, ou qu'ils pendent à la fumée du foyer de leurs tentes s'il pleut. Cette viande, ainsi séchée, se conserve pour l'hiver ou pour les voyages. Ils font aussi usage, pour leur nourriture, de plusieurs racines sauvages.

Les Kalmouks sont très habiles à travailler la peau de certains animaux, les femmes surtout, dont c'est une des principales occupations. Ils font des vases de cuir avec des peaux de cheval et de bœuf; les derniers sont les meilleurs. Quand ils en ont retiré le poil, soit en les échaudant avec de l'eau bouillante, soit en les trempant dans de la cendre, ils les raclent des deux côtés pour les bien nettoyer, les unissent autant qu'il leur est possible, puis les lavent dans une eau courante. Quelquefois on leur donne un second apprêt, en les faisant tremper huit ou quinze jours dans du lait aigri auquel on ajoute un peu de sel : c'est la manière d'apprêter les peaux les plus minces,

destinées à faire des cottes et des courroies. Pour donner aux peaux la dureté de la corne, on les étend au soleil au sortir de l'eau. Alors les femmes, qui entendent mieux cette opération que les hommes, les coupent en morceaux suivant la forme qu'elles veulent donner aux vases, les cousent aussitôt avec des nerfs effilés, et les font bien sécher à la fumée d'un petit feu. Elles font de cette manière tous les vases possibles, même des flacons et des bouteilles à cou étroit; elles leur donnent la forme convenable avec les mains pendant qu'elles les sèchent en partie à l'air, et en partie au dessus du feu; elles soufflent dedans pour les rendre concaves, et les remplissent à cet effet de sable ou de cendre. Elles dessinent sur la surface extérieure toutes sortes de figures. On pourrait se servir tout de suite de ces vases, mais il vaut mieux les laisser encore long-temps à la fumée pour que le cuir s'amollisse sans le secours d'aucun liquide, et pour l'empêcher de communiquer de mauvais goût. Des racines pourries et de la fiente des animaux séchée sont l'unique chauffage que les steppes fournissent aux Kalmouks. Comme il est très pénible à ramasser, ils ne fument leurs vases de cuir que lorsqu'il y en a un certain nombre de fabriqués dans un canton; alors ils se réunissent pour faire le feu nécessaire à l'opération. On laisse les vases à la fumée pendant deux, trois, quatre et même cinq jours. Ils deviennent alors transparents comme de la corne et d'un excellent usage.

Quoique les hommes mènent une vie douce et oisive en comparaison des femmes, on ne doit cependant pas leur reprocher leur indolence, car on peut les regarder comme des militaires veillant sans cesse à la défense de leurs familles et de leurs biens. Outre l'occupation des armes, ils ont le soin des troupeaux, l'entretien des tentes ou des cabanes, et il faut qu'ils en construisent de neuves pour la dot de leurs filles.

La fabrication du feutre est l'ouvrage de toute la famille, père, mère, et enfants des deux sexes. Ils en font de très grandes pièces qui servent à couvrir les cabanes; les petites pièces sont employées à faire des tapis et des coussins.

Rien n'approche du respect que les enfants de toutes sortes d'âge et de condition rendent à leur père; mais ils n'ont pas les mêmes égards pour leur mère, à moins qu'ils n'y soient obligés par d'autres raisons que celle du sang. Ils doivent pleurer long-temps la mort d'un père, et se refuser toutes sortes de plaisirs pendant le deuil. L'usage oblige les fils de renoncer pendant plusieurs mois au commerce même de leurs femmes. Ils ne doivent rien épargner pour donner de l'éclat aux funérailles, et rien ne les dispense d'aller une fois au moins chaque année faire leurs exercices de piété au tombeau paternel.

C'est dans des tentes que les Kalmouks font leur habitation. Ces tentes, comme celles des Mongols, sont rondes et d'une construction ingénieuse. La

charpente de ces cabanes consiste dans une claie d'osier, haute de sept pieds ou davantage. Chaque pièce tient à l'autre par des perches de saule de trente pouces d'épaisseur, et se lève comme un filet; de sorte qu'en les ouvrant, elles forment un grillage d'une brasse de long sur cinq pieds de large; en les pliant, chaque perche aboutit directement sur l'autre. On pose cette claie autour de l'emplacement circulaire plus ou moins grand que doit occuper la cabane; on réunit les pièces avec des cordes de crin ou des courroies de cuir; on laisse une ouverture pour l'entrée, et l'on y place une porte à un ou deux battants. Une longue corde de cuir entoure toute la tente, afin de l'affermir et de lui donner une forme bien ronde. Le toit est formé par une espèce de couronne de bois composée de deux cercles. Ils sont soutenus à quelque distance l'un de l'autre sur trois longues perches de saule. Il part de la claie d'osier beaucoup de longues perches dont les bouts supérieurs entrent dans les cercles de la couronne, ce qui forme une espèce de dôme; elles y sont affermies par des cordes. Cette charpente est ordinairement peinte en rouge. On couvre ce toit avec une grande pièce de feutre, et on l'y attache par des cordes entrelacées. On laisse les côtés ouverts pendant l'été; on les ferme avec du feutre ou des paillassons de roseaux lorsqu'il fait froid, et quelquefois avec l'une et l'autre de ces enveloppes, qu'on affermit également avec des cordes. Un rideau de feutre est suspendu devant la porte. On laisse au milieu du toit une ouverture pour servir de passage à la fumée; et pour préserver du vent et de la pluie l'intérieur de la tente, on y met deux bâtons d'osier en croix pour y placer un morceau de feutre du côté du vent, ou pour boucher l'ouverture lorsqu'il n'y a plus de feu dans la cabane, afin d'y entretenir la chaleur. Il y a au dessous de l'ouverture, au milieu de la tente, un grand trépied de fer, sous lequel on entretient toujours du feu allumé ou de la braise. C'est sur ce trépied qu'ils font cuire leurs aliments, et qu'ils font leur eau-de-vie. La batterie de cuisine et les autres ustensiles consistent dans des pièces de vaisselle de fer de différentes grandeurs, dans des gamelles et des gobelets de bois, des outres et autres vaisseaux de cuir, et une théière contenant quatre pots. Les pauvres ont une théière de cuir; celles des riches sont de bois, proprement travaillées, et garnies de petites plaques et de cercles de cuivre ou d'argent. Le lit est à l'extrémité de la tente, en face de la porte. Ils ont de petits châlits en bois; les oreillers et les coussins sont de feutre. Les mirzas et les autres personnes de distinction se bâtissent des logements plus spacieux et plus commodes; ils ont aussi pour l'été de grandes tentes de kitay-ka, et pour l'hiver des cabanes de planches revêtues de feutre, qui peuvent être dressées ou abattues en moins d'une heure.

Le petit nombre d'habitations fixes qui se trouvent dans le pays des Éleuths

sont bâties comme les tentes, à l'exception du toit, qui a la forme d'un dôme. On n'y voit d'ailleurs ni chambres ni greniers; tout l'édifice est composé d'une seule pièce d'environ douze pieds de hauteur. Ces maisons sont moins grandes et moins commodes que celle des Mantchous, qui donnent une forme carrée à leurs demeures. La hauteur des murs est d'environ dix pieds; le toit ne ressemble pas mal à ceux des villages d'Allemagne. On menage de grandes fenêtres, où l'on met, au lieu de vitres, du papier fort mince, à la manière des Chinois. On construit aussi autour de la maison des espèces de chambres, hautes de deux pieds sur quatre de largeur. On allume du feu auprès, de manière que la fumée, circulant dans cette espèce de canal, ne trouve de passage que du côté opposé, ce qui porte dans le dortoir une chaleur modérée, qui fait plaisir en hiver. Toutes les habitations, soit fixes ou mobiles, ont leur porte au sud, pour les garantir des vents du nord.

Anciens monuments. Gouvernement. Camp. Armes. Adresse des Kalmouks. Maniere de voyager.

On rencontre encore dans divers endroits de la Kalmoukie des ruines qui attestent l'état florissant des parties habitables du pays, avant qu'il eût été ravagé par les guerres intestines dont son asservissement a été la suite. Un médecin envoyé par le czar, en 1721, pour étudier les plantes qui croissent dans la Sibérie, trouva, presque au centre de la grande steppe ou du désert par lequel cette région est bornée au sud-ouest, une pyramide de pierre blanche, haute d'environ seize pieds, environnée de quelques autres petites aiguilles de quatre ou cinq pieds de hauteur. D'un côte de la grande aiguille ou de la pyramide il vit une inscription; les petites offraient aussi plusieurs caractères à demi effacés par le temps. A juger des caractères par les restes qu'il eut la curiosité de copier, ils n'ont aucun rapport avec ceux qui sont aujourd'hui en usage dans les parties septentrionales de l'Asie

Dans le même pays, entre l'Iaik et le Sir, dont les bords sont habités par les Kalmouks, les Russes ont découvert, en 1714, une ville entièrement déserte, au milieu d'une vaste étendue de sables, à onze journees au sud-ouest de Yamicha, et huit à l'ouest de Simpelat, sur l'Irtich. La circonférence de cette ville est d'environ une demi-lieue; ses murs sont épais de cinq pieds et hauts de seize. Les fondements sont de pierre de taille, et le reste de brique, flanqué de tours en divers endroits. Les maisons sont toutes bâties de briques cuites au soleil, soutenues par de la charpente; les plus distinguées ont des chambres. On y voit aussi de grands édifices de brique, ornés chacun d'une tour, qui ont vraisemblablement servi de temples. Tous ces bâtiments sont en fort bon état, et ne paraissent pas avoir beaucoup souffert On

y trouva des papiers de soie couverts de caractères mongols : c'étaient des ouvrages de dévotion. On a découvert depuis deux autres villes abandonnées de même, ce qui peut s'expliquer aisément par les émigrations fréquentes, si ordinaires aux peuples nomades.

Vers les frontières de la Sibérie on a trouvé sur de petites montagnes des squelettes d'hommes et de chevaux, avec de petits vases, et des joyaux d'or et d'argent. Les squelettes de femmes ont des bagues d'or aux doigts. On a regardé ces monuments comme les tombeaux des Mongols qui accompagnèrent Gengis-kan dans les provinces méridionales de l'Asie et de leurs premiers descendants. Ces conquérants, ayant enlevé toutes les richesses de la Perse, de la grande et de la [illegible] Boukharie, du Tangout, d'une partie des Indes, et du nord de la Chine, les transportèrent dans leurs [illegible] ils enterrèrent avec leurs morts les vases d'or et d'argent, aussi [illegible] qu'ils [illegible]. C'était un de leurs anciens usages, qui se conserve encore parmi la plupart des Mongols idolâtres : ils n'enterrent point [illegible] sans mettre dans le [illegible] tombeau son meilleur cheval, et les [illegible] dont ils supposent qu'il aura besoin dans l'autre monde.

Les prisonniers [illegible] qui se trouvaient en Sibérie étant allés en grand nombre dans les [illegible] des [illegible]uths pour y chercher ces tombeaux, [illegible] en tuèrent des troupes entières. Aujourd'hui [illegible] expéditions sont [illegible] de rigoureuses peines. Cette conduite des [illegible] d'un [illegible] semble marquer qu'ils regardent ces [illegible] comme [illegible] leurs ancêtres, pour lesquels on [illegible]

[illegible]uths [illegible] nomades de l'Asie centrale, ont peu de [illegible] des échanges de leurs bestiaux avec les Russes, [illegible] leurs autres voisins, pour les objets qui leur [illegible] commerce devient jamais florissant [illegible] de Gengis-khan, cette vaste région étant [illegible] les [illegible] font toujours aux [illegible] de la Chine [illegible] des Indes, on peut [illegible] liberté, parce que les Éleuths [illegible] avec leurs voisins, lorsque [illegible] point en guerre.

[illegible] pas [illegible] Tartares à se procurer des esclaves. Comme [illegible] d'ailleurs que de leur propre famille pour la garde de leurs troupeaux, qui composent toutes leurs richesses et le fond de leur subsistance, ils n'ont eu point à se charger de [illegible]. De là vient qu'on [illegible] des esclaves parmi eux qu'au [illegible]. Lorsque ces princes

font des prisonniers à la guerre, ils distribuent entre leurs sujets ceux qu'ils ne retiennent point à leur service, pour augmenter tout à la fois leur nation et leur revenu. Au contraire, les Tartares font souvent la guerre à leurs voisins, dans l'unique vue de prendre des esclaves, et de vendre ceux dont ils ne font pas d'usage. Cette avidité prévaut tellement chez les Circassiens, les Tartares qui vivent à l'ouest des Éleuths, et chez les Nogays, que, faute d'autres esclaves, ils vendent jusqu'à leurs enfants, surtout leurs filles, lorsqu'elles ont quelque beauté, et même leurs femmes, au moindre sujet de mécontentement. En un mot, le commerce des esclaves faisant toute leur opulence, ils n'épargnent ni leurs ennemis, ni leurs amis, lorsqu'ils trouvent l'occasion de s'en défaire par cette voie.

Les Éleuths ont des gardes de nuit, qui frappent de temps en temps sur des bassins de cuivre, pour avertir qu'ils sont exacts à veiller; ils emploient la même méthode pour marquer le temps à chaque demi-heure.

Les Éleuths sont divisés en hordes ou tribus, qui s'appellent *oulouss*; chacune de celles-ci a pour chef un *noïon*; elle est subdivisée en *aimaks*, qui campent ensemble, et qui ne se séparent point sans en avertir leur chef ou *saïssang*, afin qu'il puisse les retrouver dans le besoin. Ces aimaks se subdivisent en plusieurs compagnies, à cause des pâturages. Les compagnies sont composées de dix à douze tentes, et portent le nom de *khatoun*, qui signifie chaudron; ce qui indique que chaque compagnie devrait manger à la même marmite. Chaque khatoun a son chef, qui dépend du saïssang, et celui-ci du noïon. Ce dernier perçoit annuellement la dîme sur tous les bestiaux de ses sujets. Il a le droit de leur infliger les peines corporelles qu'il juge à propos, de leur faire couper le nez, les oreilles, ou le poignet, lorsqu'ils commettent quelque faute; mais il n'ose faire mourir personne publiquement. Les noïons s'attribuent quelquefois ce pouvoir secrètement, quand ils veulent se débarrasser de quelqu'un qui leur est contraire. Les oulouss se partagent ordinairement entre eux les enfants du noïon, à moins que le père ne prenne d'autres arrangements, et que quelques uns de ses fils ne soient prêtres. Ce partage est toujours très disproportionné.

Quand un Kalmouk [illegible] devant son noïon, il doit le [illegible] main droite fermée sur le [illegible], et en touchant ensuite le [illegible] avec la même main; celui-ci lui met une de ses mains sur l'épaule [illegible] daigne lui rendre son salut. Les pauvres se saluent entre eux en disant *Mendo*, je te salue.

Il y a encore beaucoup d'autres [illegible] chez les [illegible]. Le khan [illegible] souverain de l'oulouss, et le noïon [illegible] leur soumis. Chaque oulouss a au moins [illegible] le nom de

tarkhan. Tous les gens de distinction qui composent la cour du khan, ou des premiers princes, ont le titre de *tauscha*.

Tous les Éleuths ont une connaissance exacte de l'aïmak ou de la tribu dont ils descendent, et conservent soigneusement ce souvenir de génération en génération. Quoique avec le temps les tribus se divisent en plusieurs branches, chaque branche passe toujours pour appartenir à la même tribu.

Les noïons sont soumis à leur kan, c'est-à-dire à un souverain dont ils sont les vassaux, et qui prend parmi eux ses conseillers et ses généraux. Les peuples mongols et tartares, soit idolâtres ou mahométans, donnent sans distinction à tous les souverains le titre de *khan*, qui signifie seigneur ou prince régnant. Plusieurs petits princes mongols qui résident vers les sources de l'Iénisei portent le nom de khans, quoique tributaires du khan des Mongols-kalkas, qui est sous la protection de l'empereur de la Chine. Ce monarque même, comme Mongol d'extraction, est aussi nommé khan, parce qu'il est le chef des Mantchous, des Mongols et des Éleuths proprement dits, qui sont devenus ses sujets, comme le khan des Éleuths est, par droit de naissance, le chef de toutes les branches des Éleuths.

A la mort d'un khan, tous les princes de la famille régnante, et les chefs des tribus qui sont sous la même domination, s'assemblent dans le lieu où le monarque faisait sa résidence, pour lui choisir un successeur. Leur choix se réduit à vérifier lequel de tous ces princes est le plus avancé en âge, sans aucun égard pour l'ancienneté des différentes branches de la famille, ni pour les enfants du mort. Ils ne manquent jamais d'élire le plus âgé, à moins qu'il ne soit exclu par quelque défaut personnel. A la vérité, la force et l'usurpation peuvent quelquefois troubler cet ordre; mais ce cas est plus rare parmi les idolâtres qu'entre les Mahométans.

Le kon-taïdschi, ou khan des Éleuths, habite continuellement sous des tentes, à la manière de ses ancêtres, quoiqu'il possède des pays où les villes sont en assez grand nombre.

Un camp kalmouk, en temps de guerre, est divisé en plusieurs quartiers, en places publiques et en rues, comme une ville. Il n'a pas moins d'une lieue de tour, et dans l'espace d'une demi-heure, on en voit sortir quinze mille hommes de cavalerie. Le quartier du khan est au centre. Comme les tentes sont fort élevées et peintes de couleurs vives, elles forment un spectacle extrêmement agréable. Les femmes du khan sont logées dans de petites maisons de bois, qui peuvent être abattues dans un instant, et chargées sur des chariots, pour changer de pays.

Une lance, un arc et des flèches sont les armes des Kalmouks. Leurs arcs sont faits de différents bois, principalement d'érable; ils en ont aussi en



Kalmouk

corne : ce sont les meilleurs, mais les plus chers. Ils ont plusieurs sortes de flèches. Les unes sont toutes de bois, fort courtes, avec la pointe en forme de crosse ou de massue; ils s'en servent pour tirer les petits animaux et les oiseaux. Ils en ont d'autres fort légères, garnies d'un fer étroit; d'autres avec un fer léger qui a la forme d'un ciseau, et enfin d'autres grandes flèches pour la guerre, armées d'un gros fer pointu et très fort. Toutes leurs flèches sont garnies de trois ou quatre rangs de plumes d'aigle; ils ne prennent que les plumes de la queue, parce qu'elles sont plates; la courbure de celles des ailes ferait prendre à la flèche une fausse direction. Chaque sorte de flèche a son compartiment séparé dans le carquois, qui est suspendu à droite à la selle du cheval; l'arc est dans une espèce d'étui à gauche, qui est la place d'honneur. Ils tirent avec autant de vigueur que de justesse. On remarqua, dans les différends que les Russes eurent avec eux en 1715, à l'occasion de quelques établissements contestés sur la rivière d'Irtich, que d'un coup de flèche ils perçaient le corps d'un homme de part en part.

Les Kalmouks riches préfèrent les armes à feu : ce sont de grandes arquebuses de plus de six pieds de long, dont le canon a plus d'un pouce d'épaisseur; ils se servent d'une mèche pour y mettre le feu, et leurs coups sont sûrs à six cents pas. Dans leurs marches, ils les portent suspendues derrière le dos. Chaque Kalmouk bien armé a sa cuirasse; elle est composée de petits anneaux de fer et d'acier en forme de filet, suivant la manière des Orientaux. Ils se procurent ces cuirasses ou cottes de mailles par leur commerce d'échange avec les Troukmènes, peuple tartare qui vit à l'est de la mer Caspienne. Ils en ont quelquefois d'acier poli qui viennent de Perse, et qui sont estimées cinquante chevaux ou même plus. Les plus communes s'échangent contre sept ou huit chevaux.

L'armement d'un Kalmouk, pour être complet, exige encore un casque rond, garni d'un filet d'anneaux en fer; ce filet tombe par devant jusqu'aux sourcils, mais il couvre par derrière tout le cou et les épaules. Ils ont sur le corps une jaque de mailles dont les manches sont de même nature; elles vont jusqu'aux poignets, et sont terminées par une pointe qui couvre toute la main et qui est agrafée entre les doigts. Le dessous du bras est garni d'une plaque d'acier qui commence au coude et va jusqu'au poignet, où elle est bouclée. Elle leur sert à parer les coups de sabre lorsqu'ils sont dans la mêlée. Leurs commandants et quelques autres ont des sabres à la chinoise. Chaque horde est ordinairement commandée par son chef, de sorte qu'une troupe de cavalerie tartare est plus ou moins nombreuse, suivant la force des hordes.

L'habileté d'un Kalmouk est égale à tirer en fuyant ou en avançant; aussi

aiment-ils mieux attaquer à quelque distance que de près, à moins qu'ils n'aient beaucoup d'avantage.

Dans le combat, ils ne connaissent pas la méthode des lignes et des rangs ; ils se divisent sans ordre en autant de troupes que leur armée contient de hordes, et chacune marche la lance à la main sous la conduite de son chef. On sait, par le témoignage des anciens auteurs, que les peuples du nord de l'Asie ont toujours su combattre en fuyant. La vitesse de leurs chevaux les aide beaucoup. Souvent, lorsqu'on les croit en déroute, ils reviennent à la charge avec une nouvelle [illegible], et leurs adversaires sont exposés au plus grand danger, s'ils ont perdu leurs rangs dans la chaleur de la poursuite. Les Éleuths sont braves ; il ne leur manque que la discipline de l'Europe pour être véritablement redoutables. L'usage du canon, qu'ils [illegible] à peine, ne saurait leur être d'une grande utilité, puisque leurs [illegible] ne sont composées que de cavalerie.

[illegible]que horde a son enseigne ou sa bannière, qui n'est ordinairement [illegible] pièce de kitay[illegible], ou de quelque autre étoffe [illegible], d'un [illegible] de [illegible] attachée [illegible] d'une lance de douze pieds. Les Éleuths et les Mon[illegible] représente[illegible] figure d'un chameau, d'une vache, d'un cheval, ou de [illegible] autre animal, au dessous de laquelle ils mettent le nom de la tribu. [illegible] la figure de se[illegible] nom [illegible] de la branche [illegible] bannières leur [illegible] tables chronologiques. Lorsque une horde est en marche [illegible] en tête, immédiatement [illegible] la personne du [illegible].

Les [illegible] garnitures de fer de [illegible] ont besoin. Ils ont parmi eux de [illegible] ornements qui servent à la parure des femmes. [illegible] d'anneaux et de cercles d'argent [illegible] aussi [illegible] d'anneaux de même métal ; ils savent même [illegible] le fer. Les outils de forge sont très simples : un sac de cuir avec un tuyau sert de soufflet ; il est enchâssé entre deux morceaux de bois uni que l'on tient à la main, et que l'on élève et abaisse alternativement.

Les Kalmouks ont plusieurs manières de chasser. Personne ne s'entend mieux que ce peuple à dresser toutes sortes de filets et de pièges pour prendre les bêtes sauvages. Les Kalmouks riches s'amusent beaucoup de la chasse au faucon. Ils préfèrent pour cette chasse le lanier, qu'ils appellent balaban et qu'ils savent dresser. Quoiqu'il soit très commun dans leur pays, ils en font beaucoup de cas. Ils ont aussi des chiens de chasse ; ils sont de la même race

que les chiens de garde ordinaires. Ils diffèrent un peu des nôtres ; ils ont le poil ras et le corps effilé ; les oreilles, les cuisses et la queue, sont [illegible] garnies. Ils sont très bons [illegible] la chasse.

Les Éleut[illegible] et les [illegible]ongols qui ont conservé l'ancienne manière de vivre ne marchent [illegible] porter avec eux toutes leurs richesses. [illegible] là vient que, s'ils perde[illegible] bataille, leurs femmes et leurs enfants dem[illegible]rent presque toujours au pouvoir du vainqueur, avec leurs bestiaux et tout ce qu'ils possèdent. C'est une espèce de nécessité pour eux de se charger de cet embarras, parce qu'autrement ils laisseraient leurs familles et leurs richesses en proie à d'autres peuples nomades [illegible] ennemis. D'ail[illegible] leur serait impossible de voyager dans les [illegible] vastes et sablonneuses de leur pays, s'ils ne conduisaient avec eux le[illegible], pour se nourrir dans une route où, pendant plusieurs centaines de lieues, ils ne trouvent que de l'herbe et quelquefoi[illegible] fort peu d'eau. Les caravanes de Sibérie que le commerce mène à Pékin sont obligées de suivre la même méthode pendant une grande partie du voyage.

Les chameaux sont fort utiles aux Kalmouks lorsqu'ils [illegible]ssent ainsi d'une contrée à l'autre avec leurs troupeaux, pour se procurer de [illegible] aux pâturages. Ces animaux portent non seulement leurs tentes [illegible] leurs ustensiles de ménage, les coffres, les sacs et tout [illegible] qu'ils pos[illegible]. Les Ka[illegible]ouks n'osent employer à ce service leurs dromadaires [illegible] les blancs, ils leur font porter seulement leurs livres saints [illegible] tes les choses sacrées. On emballe tous ces objets sur des petit[illegible] chariots, et on y attelle ces dromadaires blancs. Les Kalmouks [illegible] des grelots et de petites clochettes à leurs chameaux de charge. Il n'y a rie[illegible] amusant que la rencontre [illegible] ces familles kalmoukes dans leurs voyages. Les femmes et [illegible] enfants chantent en [illegible] les troupeaux ; les hommes chantent aussi en voltigeant à droite et à gauche, et en chassant. C[illegible] peuple passe la plus grande partie de sa vie à se divertir, et se croit fort heu[illegible] quelque misérable qu'il nous par[illegible]se. Nous regard[illegible] sa manière de viv[illegible] et de se nourrir comme très malsaine ; il y en a cependant beaucoup qui parviennent à un âge très [illegible]ncé, et ils jouissent jusqu'à la mort, d'une santé excellente et d'une gaîté [illegible]ltérable.

Il ne faut pas s'attendre à trouver beaucoup de magnificence dans la cour des khans. Leurs sujets ne les suivent à la guerre que dans l'espérance d'avoir part aux dépouilles de l'ennemi, et ne reçoivent pas d'autre paye. Le revenu du souverain consiste surtout dans les dîmes. Toutes les nations tartares en paient deux chaque année, l'une à leur khan, l'autre aux chefs des hordes ou des tribus. Comme les Eleuths et les Mongols ne cultivent pas leurs

terres, ils donnent la dîme de leurs troupeaux et celle du butin qu'ils enlèvent à leurs ennemis pendant la guerre. Leur condition est donc beaucoup plus douce que celle des paysans d'Europe, qui, outre les dîmes seigneuriales ou ecclésiastiques, sont assujettis aux impôts et aux taxes de l'état.

Lois remarquables. Prêtres et Magiciens. Mariages. Accouchements, singulier usage.

Les lois des Kalmouks feraient honneur aux nations les plus policées de l'Europe, qui affectent de donner le nom de barbares aux peuples grossiers, mais libres, de l'Asie centrale.

Le recueil des lois fut mis en ordre et ensuite approuvé et confirmé vers 1620, sous le khan Galdant, par quarante-quatre princes mongols et oiroets, en presence de trois koutouktous ou grands-prêtres. Il est signé de l'année du serpent, les cinq premiers bons jours de septembre.

Ces lois ne se jouent point de la vie des hommes, elles n'ordonnent pas la question ordinaire et extraordinaire pour faire avouer à des innocents des crimes auxquels ils n'ont jamais songé. Elles renferment cependant des peines et des punitions pour tous les crimes quelconques, réputés comme tels d'après la manière de vivre des Kalmouks. Ces punitions consistent dans des amendes et des confiscations de biens; les plus graves sont des peines corporelles; elle ne prononcent la mort dans aucun cas. Les princes sont soumis, comme le peuple, aux lois et aux règlements. Plusieurs articles de ces lois sont remarquables, et méritent que l'on en fasse mention.

Le premier article concerne les trahisons et les hostilités que les princes et les oulouss peuvent commettre les uns contre les autres. La loi condamne les coupables à perdre tout ce qu'ils possèdent, ou au moins à de grosses amendes, proportionnées à la richesse des délinquants. Cet article s'applique aussi à ceux qui ne se rendent pas à l'armée lorsqu'il s'agit d'une guerre générale et nationale. — Un autre article condamne tout chef ou soldat convaincu de poltronnerie, ou de s'être mal conduit dans une affaire, à une forte amende, proportionnée aux biens du coupable; en outre, on lui ôte ses armes, on l'habille en femme, et on le promène ensuite dans le camp. —Les peines contre l'homicide sont fortes. Elles ne consistent cependant pas en punitions corporelles, pas même dans la peine de mort pour le cas de parricide. — Tous ceux qui sont restés spectateurs oisifs d'une querelle particulière sont condamnés à l'amende d'un cheval, si l'un des deux combattants est resté sur la place. — Si un Kalmouk en tue un autre dans une dispute relative au jeu, ou quand il est l'agresseur, la loi le condamne à prendre chez lui la femme et les enfants du mort, et à se charger de leur entretien. —Quiconque frappe quelqu'un ou

le blesse, est puni suivant la qualité de la personne, et la gravité de l'acte de violence. Ce qu'il y a de plus surprenant dans cette disposition, c'est que la loi fixe l'amende à payer pour une dent, une oreille, chaque doigt de la main blessé ou abattu. — Un beau-père, une belle-mère, et même les parents, qui battent les enfants sans sujet, sont punis. — Il y a également des amendes fixes pour chaque sorte d'insulte. Les plus grands outrages sont de tirer un homme par la queue ou par la barbe, d'arracher la houppe de son bonnet, de lui cracher au visage, de lui jeter du sable ou autre chose à la figure; et s'il s'agit d'une femme, de lui tirer sa tresse de cheveux, de lui mettre la main sur la gorge ou sur toute autre partie du corps. L'amende n'est pas limitée; elle est plus ou moins forte suivant l'âge de la personne offensée. — On punit l'adultère, le concubinage avec les filles esclaves, et toutes les offenses contre les mœurs; mais les peines sont légères. Elles ne sont pas graves non plus pour punir les délits peu importants, tels que troubler la chasse, éteindre le feu du camp, emporter chez soi une charogne, ou bien un animal égaré ou perdu, sans annoncer qu'on l'a trouvé.

Le vol est le délit le plus rigoureusement puni; il emporte des peines corporelles ou de grosses amendes, et même la confiscation totale des biens. La loi condamne le voleur non seulement à restituer le vol, mais encore à avoir un doigt de la main coupé, quand même il n'aurait pris qu'une bagatelle en meubles ou en vêtements; le coupable a la faculté de se racheter de cette dernière peine en donnant cinq pièces de gros bétail. Les dispositions concernant le vol sont portées si loin, qu'il y a même une amende fixée pour le vol d'une aiguille ou d'un bout de fil. Il faut convenir que les légistes européens n'ont pas poussé si loin la prévoyance.

Galdan-khan ajouta un article particulier à ce recueil de lois: il porte que celui qui est chargé de l'inspection d'une centaine de tentes doit répondre des vols commis par les hommes placés sous ses ordres. Si les chefs du khatoun ne dénoncent pas un coupable d'après les formes prescrites, ils sont condamnés à avoir le poing coupé; si un simple Kalmouk ne dénonce pas un vol dont il a connaissance, il est mis aux fers. Quiconque est convaincu de vol pour la troisième fois est condamné à la perte de tous ses biens. On a vu que la plupart des châtiments consistent en une amende de gros ou petit bétail, proportionnée aux biens du coupable et à la gravité du délit. Ces amendes sont partagées entre le noïon, les prêtres et le dénonciateur; si le coupable est d'un rang distingué, son amende consiste en cuirasses, casques et autres armures. La plus grande peine pour un prince qui commet des hostilités contre un autre est une amende de cent cuirasses, cent chameaux et mille chevaux. Tous les autres princes sont obligés de fournir chacun un homme pour

marcher contre lui. Si par les actes d'hostilité il a ruiné des oulouss entiers, ou de grands aïmaks, on lui ôte tout ce qu'il possède : une moitié se partage entre les autres princes, et l'autre appartient à la partie lésée. Dans certains cas, on punit le criminel en lui ôtant un ou plusieurs de ses enfants. La peine la plus légère est une amende d'une chèvre avec son cabri, ou d'une petite quantité de flèches.

Une autre loi porte qu'une fille ne peut se marier avant l'âge de quatorze ans; lorsqu'elle a passé vingt ans, il ne lui est plus permis de se marier. Si elle est promise, et que, parvenue à l'âge de vingt ans, son fiancé ne veuille plus l'épouser, elle a la faculté d'en prendre un autre pour époux, en avertissant le noïon. L'époux est obligé de donner au père de la fille un certain nombre de têtes de bétail; mais il en reçoit une dot. La loi ne fixe rien sur ces deux articles, qui dépendent de la richesse et du rang des parties. Une autre loi ordonne que, dans le nombre de quarante tentes ou kibitks, il faut au moins que quatre hommes se marient chaque année, et que sur les fonds publics on bonifie à chacun d'eux dix pièces de bétail pour l'achat de sa femme. Ils reçoivent pour dot quelque habillement de peu de valeur.

Lorsqu'un Kalmouk prête serment en justice, suivant la manière ordinaire, il appuie le bout du canon de son fusil contre sa bouche et le baise; s'il n'a pas de fusil, il prend une flèche, et, après l'avoir touchée avec la langue, il en applique la pointe sur le devant de la tête. L'épreuve du feu est usitée dans les cas importants. Ils font rougir une hache ou un morceau de bois; l'accusé est obligé de le porter sur le bout des doigts, à quelques toises de distance, pour être déclaré innocent. On assure que plusieurs Kalmouks savent faire passer si adroitement ce fer rouge d'un doigt à l'autre qu'ils ne se brûlent pas, ce qui est regardé comme une preuve incontestable de leur innocence.

On a vu précédemment que les Kalmouks ont la même écriture, à peu près la même langue et les mêmes usages que leurs frères les Mongols. Ils ont aussi la même religion, qui est le lamisme, dont nous avons donné une idée en parlant du Thibet, où réside son chef.

Comme tous les peuples ignorants, les Kalmouks sont soumis à l'empire de leurs prêtres. Les Torgots ont un koutouktou, ou vicaire du grand-lama, qui est respecté comme une image vivante de la Divinité. Au dessous de lui sont des zordschis; enfin les simples lamas, ou gheilongs, vivent dispersés dans les hordes. On en compte un sur cent cinquante à deux cents hordes. Il exerce le ministère religieux près de son aïmak. Les gheilongs ne possèdent rien en propre; leur revenu ne consiste que dans les offrandes qu'ils reçoivent, surtout les jours de fêtes et de prières. Ils sont aussi exempts de toutes

les charges publiques. Ils ne font d'autres saluts à leurs princes que de retrousser leurs moustaches, genre de compliment assez singulier.

Chaque gheilong tient une école, qui est souvent assez nombreuse. Il enseigne à ses écoliers, désignés par le nom de mandchis, la langue tangoute ou thibétaine, et leur religion ; le devoir des écoliers est de chanter pendant l'office, et d'y jouer des instruments. Chaque gheilong a un diacre ou diatschok, qui porte aussi le nom de *ghedzull* ou aide. Il peut faire des ghedzulls de ses écoliers ; mais, pour recevoir la prêtrise, il faut que le ghedzull aille se faire ordonner par le koutouktou, ce qui se pratique avec beaucoup de cérémonies.

Une autre charge ecclésiastique, d'un degré inférieur, est celle de ghepkou. On ne les trouve que près du haut clergé. Leur emploi, qui ressemble à celui des sacristains, est d'avoir soin du bourkhanouergoé (maison du dieu), tente de feutre superbement ornée, qui sert de salle d'assemblée aux membres du haut clergé. Les ghedzulls et les ghepkous sont vêtus comme le reste du peuple ; ils ne s'en distinguent que parce qu'ils ont la tête entièrement rasée, et ne portent pas de houppe à leur bonnet. Lorsqu'un jeune homme est admis à l'école du gheilong, on lui coupe sa touffe de cheveux en cérémonie ; il fait ensuite le vœu de chasteté, de même que les ghepkous et tous les membres du clergé. Un écolier peut cependant renoncer à l'état ecclésiastique, avec la permission de son gheilong.

Le culte des Kalmouks se fait en langue thibétaine, que le peuple ne comprend pas ; mais il faut que les prêtres sachent au moins la lire, et ils sont obligés d'avoir tous les livres de prières et de cantiques qui sont nécessaires pour l'office de chaque jour. Les membres du clergé ont, en général, beaucoup de livres en langue mongole, qui traitent en détail des cérémonies du culte ; ils ont des formules d'exorcisme en langue tongouse, et n'emploient presque pas d'autres remèdes avec quelques prières pour guérir les malades. Ils y ajoutent une amulette qu'ils pendent à leur cou. Chaque Kalmouk porte d'ailleurs sur la poitrine une amulette roulée et attachée à un cordon. Ce sont les prêtres qui les leur donnent. Ce sont quelquefois de grands morceaux de toile de coton, sur lesquels on a imprimé et peint en couleurs toutes sortes de figures qui ordinairement n'ont aucune signification. On joint à chacune une formule en langue thibétaine, avec l'explication de son usage et de ses vertus. Ce sont aussi les prêtres qui font ces images et qui impriment ces figures avec des formes de bois. Les Kalmouks y attachent un grand prix, et ne doutent nullement de leur efficacité.

Les prêtres sont également obligés d'avoir les livres astrologiques du lamisme, afin de décider le jour et l'heure favorables à chaque opération, entreprise

ou affaire quelconque, car un Kalmouk bon croyant n'entreprend rien sans avoir auparavant consulté son gheilong. On dit qu'ils ont un livre qui sert à faire des prédictions, en examinant le vol des oiseaux. La chouette blanche est pour eux un présage de bonheur ou de malheur, suivant qu'elle se dirige à droite ou à gauche. Lorsqu'elle prend son vol de ce dernier côté, les Kalmouks font leur possible pour la chasser sur la droite : s'ils y réussissent, ils s'imaginent avoir écarté le malheur dont ils étaient menacés. Tuer une chouette blanche est regardé comme un crime.

Les prêtres ont ordinairement leurs idoles avec eux; ils logent dans des tentes de feutre blanc, parce que les dieux ne doivent pas en habiter d'autres. Au lieu du lit qui, dans les tentes ordinaires, est placé vis-à-vis de la porte, on trouve à sa place, dans les tentes des prêtres, plusieurs petites caisses qui renferment les idoles et les livres sacrés. Les idoles du premier ordre sont quelquefois serrées dans des étuis particuliers que l'on pose sur ces caisses. En avant, est une petite table ou une espèce d'autel qui reste toujours à la même place. Il est garni d'une lampe et de huit petites coupes de cuivre ou d'argent. Une autre petite coupe est attachée à un long manche de fer fiché en terre à la place du foyer. Le gheilong jette dans ce vase, comme offrandes, toutes les boissons qu'il prend. Il ne boit jamais, surtout si la boisson a été mise dans des vases étrangers, sans avoir proféré ces mots : *Om a khoum*, qui signifient : Que tout soit purifié, que Dieu nous comble de ses bienfaits, que cette boisson me soit salutaire. Ils ont un grand nombre de prieres aussi laconiques que celle-là. Le gheilong couche dans la même tente avec son ghedzull ou plusieurs de ses ecoliers; ils n'ont pour lit que des morceaux de feutre étendus sur la terre.

On voit souvent parmi les Torgots des hommes mariés abandonner femmes, enfants, et tout ce qu'ils possèdent, pour embrasser l'état ecclésiastique; mais ce ne sont que des fanatiques à qui la dévotion a fait tourner la tête, ou qui sont las du monde. Avant de les tonsurer, on les soumet à un noviciat. Il est remarquable que l'on ne voit des exemples semblables que chez les Torgots, qui assurent que cette action est très agréable à Dieu. Les Soungars ne la souffrent jamais parmi eux.

Les Kalmouks ont aussi des magiciens ou chamanes, qu'il faut pourtant bien se garder de classer parmi les prêtres ou les personnes attachées à l'état ecclésiastique, puisqu'ils sont méprisés. On les punit même quand on les surprend dans l'exercice de leur art illicite. Ces magiciens sont des gens de la dernière classe du peuple dans les deux sexes. Ils ne font pas usage du tambour magique; ils se servent d'une écuelle remplie d'eau, dans laquelle ils trempent une herbe qui leur tient lieu de goupillon pour asperger la tente dans

laquelle ils se trouvent; ils prennent dans chaque main plusieurs racines, qu'ils allument; ils chantent ensuite quelques paroles, en faisant beaucoup de contorsions, et finissent par entrer en fureur. Alors ils répondent aux questions ou demandes qu'on leur a faites; leurs réponses contiennent ordinairement des prédictions, ou bien l'indication des lieux où l'on retrouvera les objets perdus ou égarés.

Lorsqu'une femme kalmouke est près d'accoucher, le mari fait venir un prêtre, qui se tient près de la tente, et récite les prières propres à la circonstance. Pendant ce temps, le mari tend un filet en dehors de la tente, prend un gros bâton, et espadonne en l'air tout autour de sa demeure, en criant de toutes ses forces *Gat tchetkir*, retire-toi, diable. Il ne cesse que lorsque l'enfant est venu au monde. Les Kalmouks riches ou distingués entourent leur tente d'un si grand nombre de prêtres, qu'ils suffisent pour éloigner les esprits les plus malfaisants, et les empêcher d'approcher. On voit souvent les femmes kalmoukes monter à cheval et reprendre leur ouvrage ordinaire deux jours après leurs couches. Elles ne paraissent d'abord que la tête voilée, et ce n'est qu'au bout de quarante jours qu'elles peuvent assister de nouveau au service divin.

Plusieurs Kalmouks se promettent mutuellement leurs enfants en mariage dès la plus tendre enfance, et même quelquefois avant qu'ils soient nés, c'est-à-dire au cas que l'enfant de l'un soit un garçon, et celui de l'autre une fille; ils regardent ces promesses comme sacrées. Ils ne se marient pourtant qu'à quatorze ans, et même plus tard. Il est défendu au jeune homme de prendre aucune liberté avec sa future; si elle devient grosse avant ce temps, c'est à lui de s'arranger avec les parents de la fille, et de les apaiser par des présents. Lors même que les promesses ou fiançailles ont été faites dès la plus tendre enfance, il faut que les parents du jeune homme terminent avec ceux de la fiancée, avant le mariage, ce qui concerne le nombre des chevaux et le bétail dont la dot doit être composée. Les parents de la mariée fournissent ses habits, les meubles, les coussins de feutre couverts et ornés d'étoffes de soie, les couvertures de lit, enfin une tente de feutre neuve et communément blanche. On demande ensuite au gheilong un jour heureux pour le mariage. Le jour fixé, la fille, accompagnée de tous ses parents, va trouver le jeune homme. On tend la tente neuve; toute la compagnie s'y rassemble avec le gheilong. Celui-ci lit plusieurs prières sur les deux époux; il fait délier les cheveux de la mariée, qui ne forment qu'une seule tresse, et lui en fait faire deux, ainsi que les femmes les portent. Il demande les bonnets des deux époux, les prend, et s'en va hors de la tente avec son ghedzull. Arrivé à une certaine distance dans la steppe, il parfume ces bonnets avec de l'encens, en

récitant quelques prières; il revient et donne les bonnets à la femme chargée de tous les préparatifs de la noce; celle-ci les met sur la tête des époux. Cette cérémonie est suivie d'un repas auquel toute la famille assiste. C'est ordinairement pendant le repas que le père de l'époux livre la quantité de chevaux et de bétail stipulée. Le festin terminé, la compagnie se retire, et la mariée reste seule dans la tente avec son mari. Il ne lui est permis de sortir qu'après un certain temps, et elle ne peut recevoir d'autres visites que celles de sa mère et de ses parentes. Les noces des princes sont accompagnées de fêtes et de réjouissances. Dans le repas splendide qui se donne aussitôt après la bénédiction nuptiale, on sert les mets dans de grands plats de bois. Ceux qui les portent sont conduits par un héraut d'arme ou écuyer richement vêtu. Il a sur l'épaule une longue écharpe de toile blanche, et à son bonnet une peau de renard noir ou de loutre. Le repas est suivi de l'exercice de la lutte, de courses de chevaux, et de toutes sortes d'amusements. Ce jour-là, les prêtres des différents oulouss récitent des prières.

Le lamisme défend la polygamie. Cette loi n'est pas exactement observée, puisque plusieurs princes kalmouks ont deux ou trois femmes; toutefois ce cas est assez rare. Le divorce n'est pas permis, quoique les Kalmouks, et surtout les grands, répudient assez souvent leurs femmes. Si un Kalmouk est mécontent de la sienne, ou bien si elle veut se séparer de lui, il peut lui ôter tout ce qu'elle a, et la chasser à coups de fouet. Lorsqu'il veut la quitter avec des procédés honnêtes, il invite les parents de sa femme à dîner, et après le repas, il lui donne, en leur présence, un cheval tout sellé, avec une certaine quantité de bétail, et la renvoie ainsi sans éclat.

SIBÉRIE.

VOYAGE DE L'ABBÉ CHAPPE.

Voyage de Paris à Tobolsk. Bains. Femmes sibériennes. Chasse aux zibelines. Quelques détails sur les Russes. Knout. Anecdotes.

Bien que le but du voyage de l'abbé Chappe semble devoir l'exclure de ce recueil, nous croyons être agréable à nos lecteurs en en donnant un court extrait. Cet apôtre de la philosophie, qui en a été trop tôt le martyr, a joint, dans sa relation, la pénétration à l'activité, des résultats savants à des anecdoctes plaisantes, et l'envie d'instruire au désir de plaire.

L'abbé Chappe, chargé d'aller observer à Tobolsk le passage de Vén[illegible] sur le soleil, part de Paris à la fin de novembre 1760, traverse l'Allemagne, arrive à Vienne, court en poste à Varsovie, où il remarque de belles femmes, des hommes d'une grande taille, des danses ennuyeuses, un souverain sans autorité, un état sans défense, une noblesse propriétaire des terres, des paysans qui travaillent pour elle sous la direction d'un sous-fermier qui les conduit à la charrue un fouet à la main; enfin cette anarchie qui, révoltant le peuple contre la tyrannie des grands, expose la Pologne à l'oppression continuelle de ses voisins, et ne lui permet de choisir qu'entre la domination de deux despotes qui se disputent le droit de l'asservir, sous le prétexte de la protéger : destinée inévitable d'une aristocratie aussi folle qu'injuste, et de tout gouvernement où le peuple est esclave.

De la capitale de la Pologne, Chappe se rend à celle de Russie. Le voyageur trouve, depuis Varsovie jusqu'à huit lieues de Bialistok, une plaine couverte de cailloux de granit de toute couleur. A Bialistok est le château du grand-maréchal de la couronne, palais superbe où l'on a fait venir de loin des monuments de tous les beaux-arts; où l'architecture est allée, à grands frais, construire deux corps de logis à la romaine; où l'on voit au dedans des appartements et des bains décorés avec toute la somptuosité de la richesse et toute l'élégance du goût; au dehors, un parc, des jardins, des bosquets, une orangerie : enfin,

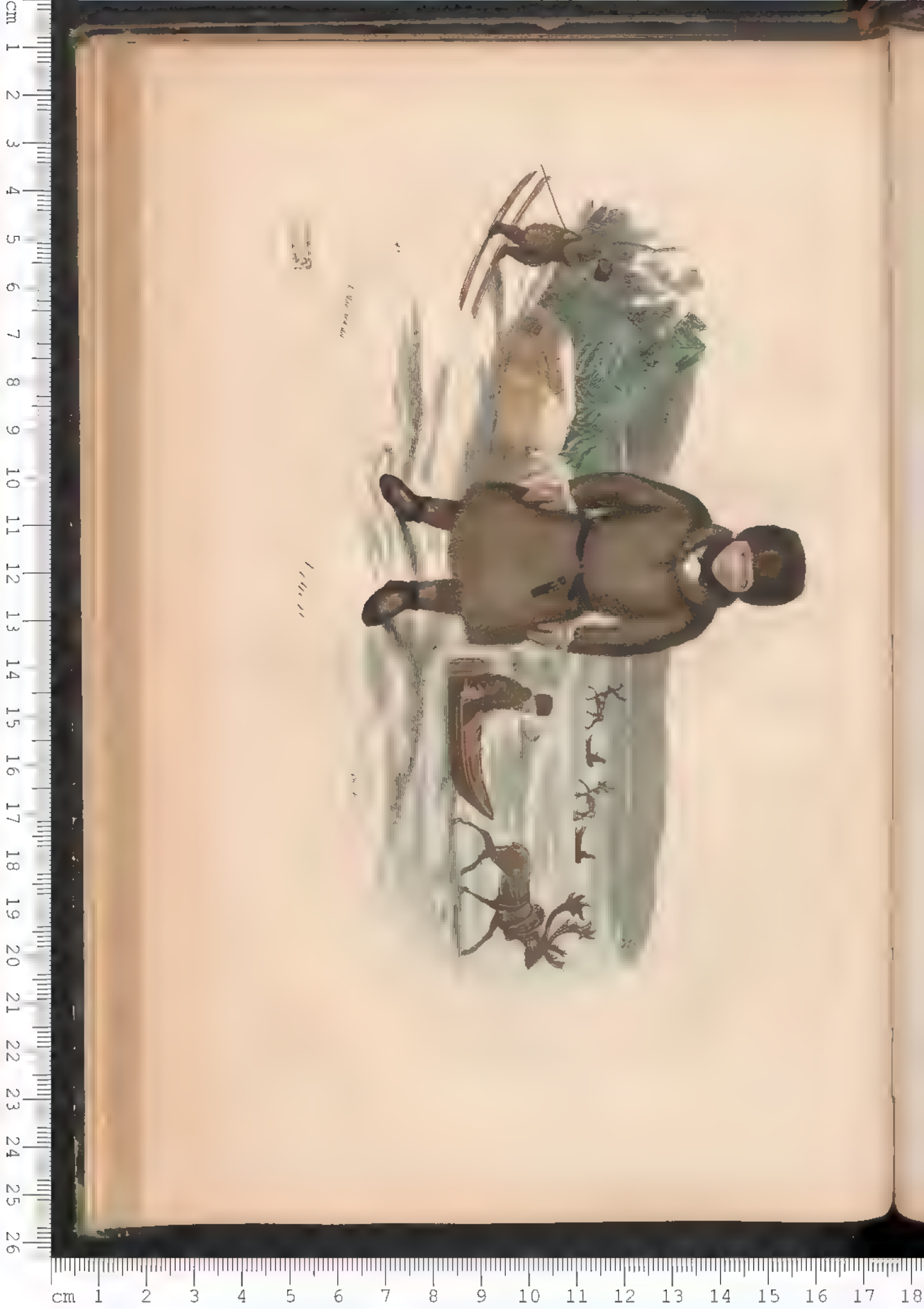
les délices de l'Asie et les ornements de l'Italie au milieu des neiges du nord.

Le 30 janvier 1761, le thermomètre était à 11 degrés au dessus de zéro. Au sortir de Mémel, il fallut faire du feu au milieu des glaces, dans des bois couverts de neige. C'était en pleine nuit. Les montagnes sont gelées du pied jusqu'à la cime, et les chevaux ne sont point ferrés. Il en fallait dix pour une seule voiture; encore ne purent-ils aller qu'à la moitié d'une montagne, où les voyageurs grimpaient à pied, faisant de fréquentes chutes, non sans quelques contusions. Ils retournèrent donc au hameau de Podstrava, avec leurs dix chevaux, que tous les paysans du village, tenant une torche d'une main, un fouet de l'autre, poussant en même temps la voiture et l'attelage, n'avaient pu faire parvenir jusqu'au sommet de la montagne. Ces obstacles se renouvelèrent plus d'une fois jusqu'à Pétersbourg, où le voyageur arriva le 13 février, après deux mois et demi de route. Un de ses plus grands embarras fut la forme et la charge de ses voitures, qui ne pouvaient rouler dans la neige, et qui pesaient trop pour aller sur des traîneaux. Il fut donc obligé de les laisser à Dorpt, et de prendre quatre traîneaux pour les équipages.

Rendu à Pétersbourg, l'astronome trouva que l'académie de cette capitale avait déjà fait partir un de ses membres pour Tobolsk, où d'autres astronomes de Russie devaient aller observer, comme lui, le passage de Vénus. Ils étaient tous en marche depuis un mois. L'académicien français avait encore huit cents lieues à faire avec des vivres, des ustensiles, et même des lits. On craignait que la fonte des neiges ne l'empêchât d'arriver. On lui proposa d'aller faire son observation en quelque endroit plus accessible et moins éloigné. Il n'y en avait point, dit-il, où la durée du passage de Vénus sur le soleil fût plus courte qu'à Tobolsk, avantage inestimable pour l'objet de son observation. Il insista donc pour suivre sa route, et partit le 10 mars avec un bas officier pour escorte, un interprète pour la langue, et un horloger pour raccommoder les pendules en cas d'accident.

La première chose qui frappe le voyageur au sortir de Petersbourg est de voir de petits enfants tout nus jouer sur la neige par un froid très rigoureux; mais on les y endurcit ainsi pour qu'ils n'en soient jamais incommodés, et qu'ils passent alternativement des poêles au grand air sans aucun risque.

Chappe arrive au bout de quatre jours à Moscou. Quoiqu'il y ait deux cents lieues de cette ville à Pétersbourg, on fait souvent cette route en deux jours. Mais les traîneaux de l'académicien s'étaient rompus dans les mauvais chemins. Il en commanda de nouveaux; ils pouvaient retarder son départ: il prit des traîneaux de paysans, qui furent d'abord arrangés, et il signifia à ses compagnons de voyage, qui s'arrêtaient à tous les poêles de chaque poste, qu'il les laisserait en chemin s'ils continuaient. Cette menace, et l'eau-de-vie donnée



aux postillons, firent cesser tous les retards. Les traîneaux volaient sur la neige, et plus vite encore sur les glaces des rivières. Celles-ci gèlent promptement dans le nord, et leur surface est plus unie; mais on y trouve des trous où l'eau ne gèle jamais, même quand la glace a trois pieds d'épaisseur.

L'académicien, observant et voyageant toujours en poste, arrive le 20 mars à Nijneigorod, où l'Ocka, se jetant dans le Volga, forme une nappe d'eau très belle à voir en été. Cette ville, au second rang par son étendue, au premier rang par son commerce, est l'entrepôt de tous les grains du pays. Là, le voyageur s'embarque sur le Volga, mais dans un traîneau qui va plus vite qu'un bateau à la voile. Ce fut un plaisir pour lui de voir la multitude de traîneaux qui se croisaient, se heurtaient et se renversaient souvent. Les chevaux qui tirent ces sortes de voitures sont petits, maigres et faibles au coup d'œil, mais durs à la fatigue, et d'une légèreté qui n'attend pas le fouet du postillon. Celui-ci s'entretient pendant toute la route avec ces animaux, qui, sans parler, montrent autant d'intelligence que leurs guides.

Depuis Pétersbourg jusqu'au delà de Nijneigorod, ce n'est qu'une grande plaine. A une journée de cette dernière ville, on passe le Volga à Kousmodeniansk, et l'on entre dans une forêt qui a trois cents lieues et plus de longueur; mais ce ne sont que des pins et des bouleaux. Chappe se trouva dans ce bois à l'entrée de l'équinoxe du printemps, au milieu d'une neige épaisse de quatre pieds, et par un froid qui tenait un thermomètre à 18 degrés au dessous de zéro. Cependant le froid et la neige augmentèrent tous les jours pour le voyageur français, à mesure qu'il avançait vers Tobolsk. Il arriva dans un hameau. Au bruit de la clochette de son train, qui annonçait la poste royale, ou plutôt à la vue de l'uniforme de son guide, tous les gens du village se sauvèrent dans les bois. Le maître de poste n'avait que six chevaux; on arrêta les traîneaux qui passaient; les paysans s'enfuirent, laissant leurs chevaux. Le Français demanda pourquoi. C'est que souvent, lui dit-on, les voyageurs disposent des chevaux, et maltraitent les hommes au lieu de les payer. Il offrit de l'eau-de-vie, il donna de l'argent: aussitôt les fugitifs se disputèrent à qui le servirait, à qui le conduirait.

Le chaud artificiel n'est pas moins extraordinaire en Sibérie que le froid naturel. Rien de plus insupportable que la manière dont on s'y chauffe. Dans toutes les maisons, l'appartement de la famille est chauffé par un poêle de briques fait en forme de four, mais plat. On pratique en haut un trou d'environ six pouces, qui s'ouvre et se ferme au moyen d'une soupape. On allume le poêle à sept heures du matin. Comme la soupape est fermée, l'appartement se remplit d'une fumée qui s'élève à deux ou trois pieds au dessus du plancher, où l'on reste assis ou couché, de peur d'étouffer dans l'atmosphère de cett

vapeur brûlante. Au bout de trois heures, que le bois du poêle est consumé, l'on ouvre la soupape, et la fumée, se dissipant, ne laisse qu'une forte chaleur, qui se soutient jusqu'au lendemain, par le défaut de communication avec l'air extérieur. La température de l'air intérieur est telle, que le thermomètre de Réaumur y monte le matin à 36 et 40 degrés, et s'y soutient dans la journée jusqu'à 16 et 18 au dessus de zéro.

Chappe, qui plaint le sort des Sibériens, également tourmentés par le froid qu'ils souffrent et par la manière dont ils s'en défendent, déplore plus fortement encore leur superstition, qui augmente la misère de leur climat par des jeûnes et des pratiques funestes. Les lampes et les bougies qu'ils allument à toutes leurs chapelles intérieures, et qu'ils laissent brûler toute la nuit, sans précaution, occasionnent de fréquents incendies, et la dévotion pour le saint qu'on invoque amène les malheurs qu'on le prie d'éloigner. Le culte des schismatiques sibériens pour les images est aveugle et insensé. « J'ai su, dit Chappe, par un Russe épris des charmes d'une jeune femme, sa voisine, dont il était aimé, qu'après avoir éprouvé toutes les difficultés qu'occasionne un mari jaloux et incommode, il était enfin parvenu à pénétrer dans l'appartement de la jeune femme. Dans les moments qu'on regarde en amour comme les plus précieux, elle se rappelle le saint de la chapelle : elle court aussitôt faire sa prière au saint, et revient entre les bras de son amant. » Qu'on se rappelle les courtisanes d'Italie, qui retournent l'image de la Vierge pendant qu'elles exercent leur métier, et l'on verra que les mêmes superstitions se représentent dans les climats les plus différents.

Solikamskaïa n'est remarquable dans le voyage de Chappe que par la description des bains qu'on y prend pour suer. « Je me levai, dit-il, le 31, de très grand matin, pour prendre les bains avant de sortir. On me les avait offerts la veille.... Ils étaient sur le bord de la rivière. » On l'y conduisit en traîneau; il arrive, il ouvre une porte : aussitôt il en sort une bouffée de fumée qui le fait reculer.... « Cette fumée n'était que la vapeur des bains, qui formait un brouillard des plus épais, et bientôt de la neige, à cause de la rigueur du froid. » Il voulait se retirer; on lui dit que ce serait désobliger ses hôtes, qui avaient fait préparer le bain durant la nuit, exprès pour lui. « Je me déshabillai promptement, poursuit-il, et me trouvai dans une petite chambre carrée. Elle était si échauffée par un poêle, que dans l'instant je fus tout en sueur. On voyait à côté de ce poêle une espèce de lit de bois, élevé d'environ quatre pieds; on y montait par des degrés. La légereté de la matière du feu est cause que l'atmosphere est excessivement échauffée vers la partie supérieure de l'appartement, tandis qu'elle l'est peu sur le plancher; de façon que, par le moyen de ces escaliers, on se prépare par degrés à la chaleur

qu'on doit éprouver sur le lit. » Le voyageur, qui n'était pas prévenu sur toutes ces précautions, voulut monter d'abord à l'endroit le plus élevé, pour être plus tôt quitte des bains; mais il ne put supporter la chaleur qu'il sentit à la plante des pieds. On jeta de l'eau froide sur le plancher : elle s'évapora à l'instant. En quelques minutes, son thermomètre monta à 60 degrés. La chaleur lui porta à la tête, il en eut un violent mal de cœur. On le fit asseoir; il roula au bas de ce lit de bois, avec son thermomètre, qui fut brisé de sa chute. Dès qu'il eut repris ses sens, il regagna son logement, enveloppé dans sa fourrure. On lui fit prendre une jatte de thé pour le faire suer.

Ces bains se pratiquent dans toute la Russie; on les prend deux fois par semaine. Presque tous les particuliers en ont dans leurs maisons. Les personnes du bas peuple vont dans des bains publics; les deux sexes y sont séparés par des cloisons de planches. Dans les hameaux pauvres, ils sont ensemble au même bain. « J'ai vu, dit l'auteur, dans les salines de Solikamskaia, des hommes qui y prenaient des bains : ils venaient de temps en temps à la porte pour s'y rafraîchir, et y causaient tout nus avec des femmes.

L'appartement des bains est tout en bois; il contient un poêle, des cuves remplies d'eau, et une espèce d'amphithéâtre à plusieurs degrés. « Le poêle a deux ouvertures semblables à celles des fours ordinaires; la plus basse sert à mettre le bois dans le poêle, et la deuxième soutient un amas de pierres contenues par un grillage de fer. Elles sont continuellement rouges, par l'ardeur du feu qu'on entretient dans le poêle... En entrant dans le bain, on se munit d'une poignée de verges, d'un petit seau de sept à huit pouces de diamètre, qu'on remplit d'eau, et l'on se place au premier ou au deuxième degré... On est bientôt en sueur : on renverse alors le seau d'eau sur sa tête. » On monte ainsi par degrés à l'amphithéâtre, en se vidant plusieurs seaux d'eau tiède sur le corps..... Un homme placé devant le poêle jette de temps en temps de l'eau sur les pierres rouges. Dans l'instant, des tourbillons de vapeurs sortent avec bruit du poêle, s'élèvent jusqu'au plancher, et retombent sur l'amphithéâtre, sous la forme d'un nuage, qui porte une chaleur brûlante. C'est alors qu'on fait usage des verges, qu'on a rendues des plus souples en les présentant à cette vapeur, au moment qu'elle sort du poêle. On se couche sur l'amphithéâtre, et le voisin vous fouette avec une poignée de verges, en attendant que vous lui rendiez le même service. Dans beaucoup de bains, les femmes sont chargées de cette opération. Tant que les verges conservent leurs feuilles, on ramasse, par un tour de main, un volume considérable de vapeurs. Elles ont d'autant plus d'action sur le corps que les pores de la peau sont très ouverts, et que les vapeurs sont poussées vivement par les verges.

Chappe voulut éprouver une fois toutes les opérations de ces bains. « Après avoir été fouetté, dit-il, on me jeta de l'eau sur le corps, et l'on me savonna. On prit aussitôt les verges par les deux bouts, et l'on me frotta avec tant de violence que celui qui me frottait éprouvait une transpiration aussi considérable que moi. On jeta de l'eau sur mon corps, sur les pierres rouges, et l'on se disposa à me fouetter de nouveau ; mais les verges n'ayant plus de feuilles, dès le premier coup je me levai avec tant de vitesse, que le fouetteur fut culbuté de l'escalier sur le plancher. Je renonçai à être fouetté et frotté plus long-temps : en quelques minutes, on m'avait rendu la peau aussi rouge que de l'écarlate.

» Les Russes demeurent dans ces bains quelquefois plus de deux heures... Ils en sortent tout en sueur, et vont se jeter et se rouler dans la neige, par les froids les plus rigoureux, éprouvant presque dans le même instant une chaleur de 50 à 60 degrés et un froid de plus de 20 degrés, sans qu'il leur arrive aucun accident. »

C'est un remède excellent contre le scorbut, auquel tous les peuples des pays excessivement froids se trouvent sujets par le peu d'exercice qu'ils font, et la vie languissante qu'ils mènent, enfermés dans leurs poêles tout l'hiver. « Ces étuves produisent une vive fermentation dans le sang et les humeurs, et occasionnent de fortes évacuations par la transpiration. Le grand froid produit une répercussion dans ces humeurs portées vers la peau, et rétablit l'unisson et l'équilibre.... Ces bains sont très salutaires en Russie ; ils seraient certainement très utiles en Europe pour quantité de maladies, surtout pour celles de la classe des rhumatismes. On ne connaît presque point en Russie ces maladies, et beaucoup d'étrangers en ont été guéris radicalement par le secours de bains de cette espèce. »

Pour la chasse des ours, les Sibériens ont de petits chiens qui relancent l'animal. Dans son enceinte de neige durcie par la gelée, où il se fait un lit de glace, il serait trop fort : on l'attire dans la neige molle et profonde, et, tandis qu'il s'occupe à s'en débarrasser, on le perce à coups de pique. L'ours est terrible dans ce climat, surtout l'ours blanc, qui, maigre et décharné, court plus vite que l'homme.

Chappe franchit les glaces et les neiges fondues, passe les rivières, malgré l'obstination de ses guides, qui craignaient la débâcle, et le 10 avril il arrive à Tobolsk, après avoir fait huit cents lieues dans un mois, le plus dangereux de l'année par les alternatives des fontes et de la gelée. Il emploie encore un mois à préparer un observatoire et à dresser ses instruments. Étranger dans un pays d'ignorance, cet édifice, élevé sur une haute montagne, à un quart de lieue de la ville, remua l'imagination des habitants. « A la vue d'un quart

de cercle, dit l'auteur, des pendules, d'une machine parallactique, d'une lunette de dix-neuf pieds....., ils ne doutèrent plus que je ne fusse un magicien. J'étais occupé toute la journée à observer le soleil pour régler mes pendules, et essayer mes lunettes; la nuit, j'observais la lune et les étoiles..... » Bientôt on regarda l'astronome comme l'auteur du débordement de l'Yrtich. Cette rivière s'enfle tous les ans à la fonte des neiges; mais cette année elle avait submergé une partie de la basse ville de Tobolsk, débordé jusqu'au dessus des toits, renversé les maisons, noyé des habitants, entraîné leurs effets, fondu le sel des magasins. Jamais on n'avait vu de semblables ravages. Ce n'était plus l'éclipse prochaine du soleil qui devait être la cause de ces désastres, mais l'arrivée de l'observateur français ; lui seul troublait le cours de la nature; ses instruments, sa figure étrangère, le désordre de son habillement, faisaient peur aux astres contre lesquels il braquait ses lunettes. On murmurait tout bas; on faisait des vœux pour son départ; on menaçait son observatoire, et sa personne n'était pas en sûreté. Des Russes l'avertirent de ne point aller sans garde au milieu d'une populace insensée. Il prit le parti de coucher dans son observatoire, jusqu'au moment du passage qu'il attendait.

Six mois de courses, mille six cents lieues de routes par terre, un phénomène annoncé depuis un siècle, un résultat décisif pour déterminer la parallaxe du soleil et mesurer la distance et la grandeur de cet astre, la curiosité de tous les savants éveillée par un objet de cette importance, l'empressement de plusieurs souverains à concourir au succès d'une observation qui devait faire époque dans l'histoire de l'astronomie, tout redoublait l'impatience de l'auteur pour voir éclore le jour qui devait payer des études de plusieurs années, des périls et des fatigues de plusieurs mois. La nuit du 5 au 6 juin, le ciel se couvre d'un nuage universel. Voilà tous les projets et tous les travaux de l'astronome confondus ; il tombe dans un sentiment profond de désespoir. Tout dort autour de lui, dans une tente voisine de son observatoire ; il s'agite, il entre et sort à chaque instant pour voir le ciel et s'attrister. Enfin le jour vient, et le soleil embellit déjà les nuages d'un pourpre qui présage la sérénité ; ce voile s'éclaircit, s'entr'ouvre, et disparaît. Cependant tous les habitants s'étaient enfermés dans les églises, ou dans leurs maisons, à l'approche d'un phénomène qu'ils n'auraient osé ni même su voir. L'astronome avait transporté ses instruments hors de l'observatoire pour les mouvoir plus facilement. « J'aperçus bientôt, dit-il, un des bords du soleil. C'était le temps où Vénus devait entrer sur cet astre, mais vers le bord opposé. Ce bord était encore dans les nuages..... Ils se dissipent. Enfin, j'aperçois Vénus déjà entrée sur le soleil, et je me dispose à observer la phase essentielle, l'entrée totale..... J'ob-

serve enfin cette phase, et un avertissement intérieur m'assure de l'exactitude de mon opération. On peut goûter quelquefois des plaisirs aussi vifs ; mais je jouis en ce moment de celui de mon observation, et de l'espérance qu'après ma mort, la postérité jouira encore de l'avantage qui en doit résulter. »

C'est là sans doute de l'enthousiasme ; mais n'en faut-il pas avoir pour acheter par le sacrifice de son repos et par le risque de sa vie ou de sa santé un moment de contemplation ? Tant d'erreurs font parcourir le globe, la vérité seule n'aura-t-elle pas le droit d'échauffer les âmes jusqu'à l'oubli des périls? Des armées innombrables, des sociétés entières, se dévouent à la mort, et pourquoi ?..... L'amour de la vérité ne tient-il donc pas à l'amour de la patrie, ou plutôt au bonheur de l'humanité ? Plaignons les peuples qui se laissent passionner par l'ambition d'un conquérant, et respectons, honorons au moins de l'estime publique le courage à qui nous devons la propagation des lumières et des connaissances utiles au monde.

Chappe, non content d'avoir atteint le but de sa course, a recueilli tout ce qui s'est rencontré sous ses pas de plus propre à enrichir la relation de son voyage, à agrandir la sphère des sciences qu'un académicien doit embrasser. Suivons le nouvel observateur de la Sibérie.

Ce qu'il y a de plus remarquable peut-être dans cette region, surtout pour un étranger, est le froid qui prive de toutes choses un pays de quatorze cents lieues de longueur sur cinq cents de largeur. Cette vaste etendue ne présente constamment qu'un sol triste, désert et dépouillé, où les terres sont alternativement couvertes de neiges, et inondées par le débordement des grands fleuves qui se glacent dans leur course impétueuse ; où le printemps même est hérissé de brouillards épais qui se gelent avec l'haleine des voyageurs ; où les sapins en été n'offrent qu'une verdure sombre et pâle, dont la tristesse qu'inspire leur aspect est encore augmentée par les longs gémissements des vents qui sifflent à travers leur feuillage ; où les bords des fleuves et de la mer ne sont parsemés que de branchages morts et de troncs déracinés. Cependant la terre, détrempée, humide, impraticable au milieu de l'eté, n'y reste pas gelée, comme on l'a dit, à une certaine profondeur. Pour s'en assurer, Chappe la fit creuser aux environs de Tobolsk jusqu'à dix pieds. Faute de trouver des manœuvres dans un empire où le paysan, né esclave, ne peut pas même vendre ni louer le travail de ses mains, il prit des malfaiteurs enchaînés que lui prêta le gouverneur. Ces malheureux n'avaient pour vivre qu'un sou par jour. Le charitable abbé voulut augmenter leur paye de quelque argent. Ils en achetèrent de l'eau-de-vie, soûlèrent leur garde, et se sauvèrent pendant qu'il dormait. « Quelques jours après, dit l'auteur, je trouvai leurs fers dans les bois. Le gouverneur n'ayant pas jugé à propos de m'en envoyer de nou-

veaux, je fus obligé d'abandonner cet ouvrage. » Mais ils avaient creusé la terre jusqu'à quatorze pieds, et Chappe, qui voyageait en laïque, ayant enfoncé son épée jusqu'à la garde, trouva toujours la terre molle; ce qui lui prouva que la glace ne s'y maintient pas en été, quoique des voyageurs, même physiciens, l'aient rapporté.

Chappe parle des femmes de Sibérie. Elles sont, dit-il, généralement belles; on dirait que la neige influe sur leur teint, tant elles sont blanches. Cet éclat est relevé par des yeux noirs, mais languissants et toujours baissés, comme les aura dans tous les temps un sexe timide chez un peuple esclave. Leur chevelure noire et leur teint blanc reçoivent un nouveau lustre du vermillon dont elles peignent leurs joues; usage qu'elles semblent tenir plutôt de tous les peuples sauvages qui les environnent que des nations policées du midi, dont elles sont trop éloignées. Ces femmes sont bien faites jusqu'à vingt ans; mais elles ont les jambes grosses et les pieds grands, comme pour servir de base à l'embonpoint qu'elles prennent tôt ou tard. Chappe veut que les bains, dont elles usent deux fois la semaine, contribuent à leur déformer la taille par le relâchement qu'ils occasionnent dans tout le corps. Mais ne serait-ce pas plutôt le grand nombre d'enfants qui est cause qu'elles sont flétries à l'âge de trente ans? Le froid excessif rétablit vraisemblablement le ressort des fibres que les bains chauds servent à relâcher. La propreté est rare chez les femmes de Tobolsk; elles ne changent pas souvent de linge. En Sibérie, comme en Italie, les lits n'ont point de rideaux, et au lieu de traversins on y voit sept à huit oreillers. Les hommes sont extrêmement jaloux de leurs femmes à Tobolsk; cependant ils restent peu avec elles : les maris vont s'enivrer, et les femmes s'ennuient chez elles. On croirait que le climat dût refroidir leurs sens; cependant on dit que, plus livrées à la débauche qu'à l'intrigue, elles demandent à leurs esclaves ce que l'ivrognerie de leurs maris leur refuse.

Dans les grands repas qui se donnent entre parents pour fêter le saint de la famille, on invite les hommes et les femmes; mais les deux sexes ne sont pas à la même table, ni dans le même appartement. On sert tous les mets à la fois. Le potage est composé de tranches de viande au lieu de pain. Le silence n'est interrompu que par les santés; elles se portent presque toutes à la fois par les convives, qui se lèvent, crient, boivent, se coudoient, renversent leur boisson, et s'enivrent tous ensemble. Mais cet inconvenient a des suites moins funestes pour eux que le scorbut, qu'ils se communiquent par l'usage qu'ils ont de boire tour à tour dans une grande coupe d'un demi-pied, soit de diamètre, soit de hauteur. Au sortir de cette table, on passe dans un autre appartement, où l'on trouve un buffet couvert de confitures de la Chine, e

des hommes qui présentent de l'hydromel, de la bière et des eaux-de-vie de toute espèce.

Parmi les animaux qui vivent en Sibérie, la zibeline, par son utilité, mérite quelques détails particuliers.

Les zibelines vivent dans des trous; leurs nids sont, soit dans des creux ou des troncs d'arbres couverts de mousse, ou sous leurs racines, soit sur des hauteurs parsemées de rochers. Elles les construisent fort habilement de mousse, de branches et de gazon; elles y demeurent pendant douze heures, en hiver comme en été, et le reste du temps elles sortent pour chercher leur nourriture. En attendant la belle saison, elles se nourrissent de belettes, d'hermines, d'écureuils, et surtout de lièvres; mais dans le temps des fruits elles mangent des baies, et plus volontiers le fruit du sorbier. Quand il est abondant, il leur cause, dit-on, une sorte de gale qui, les obligeant de se frotter contre les arbres, leur fait tomber le poil. En hiver, elles attrapent des oiseaux et des coqs de bois. Quand la terre est couverte de neige, les zibelines restent tapies dans leurs trous quelquefois trois semaines. Elles s'accouplent au mois de janvier; leurs amours durent un mois, et souvent excitent des combats sanglants entre deux mâles qui se disputent une femelle. Après l'accouplement, elles gardent leurs nids environ quinze jours; elles mettent bas, vers la fin de mars, depuis trois jusqu'à cinq petits, qu'elles allaitent pendant quatre ou six semaines.

La chasse des zibelines ne se fait jamais qu'en hiver, parce que leur poil mue au printemps; cependant les chasseurs partent dès la fin d'août, du moins ceux de Vitimsk. Quand les Russes ne vont pas eux-mêmes à cette chasse, ils y envoient d'autres personnes. On fournit aux premiers des habits, des provisions, et tout l'attirail; les deux tiers de la chasse sont pour eux, le reste pour leur maître. Les chasseurs de louage partagent le profit de la chasse avec leurs maîtres; mais ils se munissent, au moyen de quelques roubles, de tout ce qu'il leur faut pour y aller.

Les chasseurs vont par bandes, depuis six jusqu'à quarante hommes; ils s'embarquent quatre à quatre dans des canots couverts, menant un guide à leurs frais. Chaque chasseur a, pour sa provision de trois ou quatre mois, trente poudes de farine de seigle, un poude de farine de froment, un poude de sel, et un quart de gruau. Leur habillement consiste en un manteau, un capuchon de bure, et des gants de peau; il y a de plus, pour deux chasseurs, un filet, et un chien, pour lequel on fait une provision de sept poudes de nourriture.

La chasse dont il s'agit est celle que font les Vitims. Ils remontent la rivière de Vitimsk en tirant leurs bateaux avec des cordes jusqu'au lieu du rendez-

vous général pour la chasse. Un chef ou conducteur, auquel tous les chasseurs jurent d'obéir, assigne à chaque bande ou division son quartier. Chacune creuse des fosses sur la route de l'endroit où elle doit chasser, et y enterre ses provisions; elle se construit une hutte. Quand la neige commence à tomber avant la saison des glaces, on fait la chasse autour des huttes, avec les chiens et les filets. Quand la forte gelée a glacé les rivières, on part sur des raquettes, avec un traîneau où l'on met des provisions de farine, de viande ou de poisson, un chaudron, un carquois avec des flèches, un arc, un lit, et un sac rempli des ustensiles les plus nécessaires. Le traîneau se tire avec un baudrier de peau, qu'un homme se passe devant la poitrine, ou qu'il attache à son chien en façon de harnois. On marche avec un bâton garni par le bas d'une corne de vache, pour que la glace ne le fende pas, et d'un petit anneau de bois entouré de courroies, pour qu'il n'enfonce pas trop avant dans la neige; le haut de ce bâton est large et façonné en forme de pelle, pour écarter la neige en dressant les piéges. C'est avec cette pelle qu'ils mettent de la neige dans leur chaudron, au lieu d'eau, pour préparer leur manger : car, dans les montagnes où l'on chasse, il ne se trouve, durant tout l'hiver, ni ruisseau, ni fontaine, ni rivière qui coule.

A chaque halte où l'on doit s'arrêter pour la chasse, on se fait des huttes, qu'on environne et qu'on palissade de neige. Sur la route, les chasseurs font des entailles aux arbres pour se reconnaître, et ne pas s'égarer au retour.

Il paraît que cette chasse se fait par caravanes, qui, quoique divisées en bandes, ont des marches et des haltes réglées. Après avoir passé la nuit dans l'endroit d'une halte où l'on campe, les chasseurs se dispersent dès le matin, et vont tendre leurs piéges autour des vallons. Il peut y avoir dans chaque canton quatre-vingts piéges. Chaque chasseur en dresse vingt par jour; voici comment : « On choisit un petit espace auprès des arbres; on l'entoure de pieux pointus à une certaine hauteur; on le couvre de petites planches, afin que la neige ne tombe pas dedans; on y laisse une entrée fort étroite, au dessus de laquelle est placée une poutre qui n'est suspendue que par un léger morceau de bois, et sitôt que la zibeline y touche pour prendre le morceau de viande ou de poisson qu'on a mis pour l'amorcer, la bascule tombe et la tue. » Quelquefois on tend deux piéges autour du même arbre, mais non du même côté.

Après qu'on a fait dix haltes, le chef de chaque bande envoie la moitié de ses gens pour chercher les provisions qu'on a laissées au premier rendez-vous, ou campement général. Comme ils vont avec des traîneaux vides, ils passent cinq ou six haltes en un jour. Ils reviennent chacun avec six poudes de farine, un quart de poude d'amorces, qui consistent en viande ou en poisson. A leur

retour, ils visitent les piéges de chaque halte, pour les nettoyer, s'ils sont couverts de neige, ou pour ramasser les zibelines qui s'y trouvent prises.

On dépouille les zibelines, et le chef de la bande est seul chargé de cet office. Quand elles sont gelées, il les met dans son lit pour les faire dégeler sous sa couverture ; ensuite il les écorche en présence des autres chasseurs.

On porte toutes les zibelines au conducteur général de la chasse. Si l'on craint les Tongouses, ou d'autres peuples sauvages, qui viennent quelquefois enlever ces proies à force ouverte, on met les peaux dans des troncs verts qu'on fend et creuse exprès ; on en bouche les extrémités avec de la neige, où l'on jette quelquefois de l'eau pour les faire geler plus tôt. On cache ces troncs dans la neige, autour des huttes où l'on a fait halte, et, quand la caravane s'en retourne, on reprend les peaux.

Dès que la moitié de la bande est revenue des provisions, on y renvoie l'autre moitié, qui fait comme la première. Si les zibelines ne se prennent pas d'elles-mêmes dans les piéges, on a recours aux filets. Quand le chasseur a trouvé la trace d'un de ces animaux, il la suit jusqu'au terrier où la zibeline est entrée ; il allume du bois pourri à la bouche de tous les trous, pour que la fumée oblige l'animal de sortir ; il tend son filet autour de l'endroit où la trace finit, et de suite se met pour deux ou trois jours aux aguets avec son chien. Quand la zibeline sort, elle se prend ordinairement dans le filet, qui a trente toises de long, sur quatre ou cinq pieds de large. La zibeline, faisant des efforts pour se dépêtrer du filet, ébranle une corde où sont attachées deux sonnettes, qui avertissent le chasseur : celui-ci lâche son chien, qui court étrangler la proie.

On n'enfume pas les terriers qui n'ont qu'une issue, parce que la zibeline, qui craint la fumée, mourrait dans son trou plutôt que d'en sortir.

Si l'on aperçoit une zibeline sur un arbre, on la tue avec des flèches dont le bout est rond, pour ne pas percer la peau de l'animal. Si la trace aboutit à un arbre où l'on ne peut apercevoir la zibeline, on abat l'arbre, et on place le filet vers l'endroit où l'on juge qu'il tombera. Les chasseurs s'éloignent de l'arbre, du côté où l'on travaille à l'abattre ; et quand, après avoir courbé la tête en arrière, ils n'aperçoivent plus l'extrémité de la cime, ils étendent alors leurs filets à deux toises plus loin de cet endroit. Pour eux, ils se tiennent au pied de l'arbre, et lorsqu'il tombe, la zibeline, effrayée par la vue des chasseurs, prend la fuite et tombe dans le filet. Si la zibeline ne s'enfuit pas, on cherche dans tous les trous de l'arbre pour la trouver.

A la fin de la saison de la chasse, on regagne le rendez-vous général, où l'on attend que toutes les bandes soient rassemblées. On y reste jusqu'à ce que les rivières soient navigables. Alors on se rembarque sur les mêmes canots

lans lesquels on est venu. On donne à l'église les zibelines qu'on a promises à Dieu; on paie celles qui sont dues au trésor impérial; on vend le reste, et le prix en est également partagé entre tous les chasseurs.

La chasse des zibelines, chez les autres peuples de la Sibérie, diffère peu de celle que font les Russes; mais avec moins de préparatifs, ils y mettent plus de superstition. Les uns et les autres y ont beaucoup de confiance, non seulement parce qu'ils sont ignorants et barbares, mais parce qu'ils sont chasseurs. En général, tous les hommes qui tentent le sort et qui ont à espérer ou à craindre, les navigateurs, les pêcheurs, les chasseurs, les joueurs, les conquérants même, sont très superstitieux.

Chappe ne pouvait rendre compte de son voyage en Sibérie sans parler de la Russie, à laquelle appartient presque tout cet immense desert. Quoique cet empire ait des liaisons avec l'Europe, il est cependant assez loin de nous, et en partie assez sauvage encore et assez mal connu pour n'être pas exclu de l'histoire des voyages. On devra se souvenir seulement que c'est de la Russie au temps de Chappe qu'il s'agit.

Les Russes, dit-il, ont peu d'imagination, mais un talent particulier pour imiter. On fait en Russie un serrurier, un maçon, un menuisier, comme on fait ailleurs un soldat. Il y a des ouvriers dans tous les régiments, et l'on décide à la taille ceux qui sont propres à des métiers. Ce talent pour l'imitation prouve que le peuple est susceptible de la perfectibilité que les arts peuvent donner à l'espèce humaine; mais le gouvernement s'y oppose. Le despotisme détruit en Russie l'esprit, le talent et tout sentiment noble. L'on y voit les artistes enchaînés à leurs établis...., et c'est avec de pareils ouvriers que les Russes s'imaginent pouvoir contrefaire les étoffes de Lyon. Le gouvernement a cependant ordonné que ceux qui se distingueraient dans les écoles ne seraient plus esclaves de leurs seigneurs, mais enfants de l'état. Qu'en est-il arrivé? Les seigneurs n'envoient plus leurs esclaves aux écoles, ou bien ils trouvent le moyen d'éluder la loi.

Si l'on doit juger du caractère d'une nation et de l'état de sa police par ses lois pénales, rien ne peut mieux faire connaître les mœurs russes que les supplices dont leur législation est armée, moins pour le maintien de la société que pour l'impunité du gouvernement. Un article de Chappe sur cet important objet mérite d'être rapporté tout entier.

A peine Pierre Ier eut achevé son code des lois, en 1722, qu'il défendit à tous les juges de s'en écarter, sous peine de mort. Cette même peine tombait sur les juges qui recevraient des épices, sur les gens en place qui accepteraient des présents. Mœns de la Croix, chambellan de l'impératrice Catherine, et sa sœur, dame d'atour de cette souveraine, ayant été convaincus d'avoir

reçu des présents, Mœns fut condamné à perdre la tête, et sa sœur, favorite de l'impératrice, à recevoir onze coups de knout. Les deux fils de cette dame, l'un chambellan et l'autre page, furent dégradés et envoyés en qualité de simples soldats dans l'armée de Perse. Mais la sévérité des lois de Pierre le Grand contre les prévaricateurs a fini avec lui. Toutes les provinces de l'empire ont des chancelleries. Ce sont des tribunaux de justice qui relèvent du sénat de la capitale. « J'ai vu, dit Chappe, que dans toutes les chancelleries éloignées la justice se vendait presque publiquement, et que l'innocent pauvre était presque toujours sacrifié au criminel opulent. »

Les supplices, depuis l'avénement de l'impératrice Élisabeth au trône de Russie, sont réduits à ceux des batogues et du knout.

Les batogues sont une simple correction de police que l'officier emploie envers le soldat, et la noblesse envers les domestiques. L'auteur décrit une de ces corrections dont il a été témoin. Il s'agissait d'une femme de chambre qui avait manqué à quelque léger devoir de son état. C'était une fille de quatorze à quinze ans. Deux esclaves russes la traînent au milieu d'une cour; ils la mettent nue jusqu'à la ceinture, la couchent par terre; l'un prend sa tête entre ses genoux, l'autre la tient par les pieds et l'étend. Tous les deux, armés de grosses baguettes, la frappent sur le dos jusqu'à ce que les bourreaux (c'étaient les maîtres de la maison) aient crié : C'est assez. Cette fille, belle et touchante, se releva couverte de sang et de boue. Les Russes prétendent qu'ils sont obligés de traiter ainsi leurs domestiques pour s'assurer de leur fidelité; mais les maîtres, avec cette précaution, doivent vivre dans une méfiance perpétuelle de tous les gens qui les approchent. Ce sont de petits tyrans qui ne peuvent dormir tranquilles entre le poignard de leurs esclaves et le glaive de leur despote.

Cette réflexion conduit à la description du supplice du knout, qui fut infligé à une des premieres femmes de l'empire de Russie, madame Lapouchin, dont la beauté jetait un grand éclat à la cour de l'impératrice Élisabeth. Accusée de s'être compromise dans une conspiration que tramait un ambassadeur étranger, elle fut condamnée à recevoir le knout. Jeune, aimable, adorée, elle passe tout à coup du sein des délices et des faveurs de la cour dans les mains des bourreaux. Au milieu d'une populace assemblée dans la place des exécutions, on lui arrache un voile qui lui couvrait le sein, on la dépouille de ses habits jusqu'à mi-corps. Un de ses bourreaux la prend par les bras et l'enlève sur son dos, qu'il courbe pour exposer cette victime aux coups. Un autre s'arme d'un knout : c'est un fouet fait d'une longue et large courroie de cuir. Ce barbare lui enlève à chaque coup un morceau de chair, depuis le cou jusqu'à la ceinture. Toute sa peau n'est bientôt qu'une découpure de lam-

beaux sanglants et pendant sur son corps. Dans cet état, on lui arrache la langue, et la coupable est envoyée en Sibérie.

Ce n'est là que le supplice ordinaire du knout, qui ne déshonore point, parce qu'il tombe sur les premières têtes à la moindre intrigue de cour où le despote croit sa personne offensée.

Le grand knout, réservé pour le supplice des véritables crimes qui attaquent la société, a des apprêts plus terribles encore. On enlève le criminel en l'air par le moyen d'une poulie fixée à une potence; ses deux poignets sont attachés à la corde qui le suspend; ses deux pieds sont également liés ensemble, et l'on passe entre les jambes du patient une poutre qui sert à lui disloquer tous les membres. On frémit de transcrire ces horreurs. Nations policées, renvoyez tous ces supplices aux peuples barbares; faites de bonnes lois civiles, vous n'aurez pas besoin de tant de lois vraiment criminelles. Rappelez les mœurs par la raison et par l'équité; rendez au pauvre sa subsistance, au travail son salaire, au talent sa place, à la vertu sa considération, au véritable honneur son influence, au mérite exemplaire sa dignité; rétablissez l'ordre social, souvent interverti, corrompu, renversé par l'ordre politique; et si l'homme est un être capable de raison, ne le gouvernez pas uniquement par la crainte!

L'impératrice Élisabeth a supprimé le supplice de la roue, l'usage d'empaler par les flancs, d'accrocher par les côtes, d'enterrer vives les femmes homicides, de couper la tête au peuple, ainsi qu'à la noblesse. Elle condamnait, pour les grands crimes, l'une à l'exil, et l'autre aux travaux publics.

Mais l'exil est affreux en Russie. Chappe en cite pour exemple le traitement de deux illustres criminels, monsieur et madame de Lestoc. Le comte de Lestoc, après avoir placé la couronne sur la tête d'Élisabeth, fut enfermé et condamné pour avoir reçu d'une puissance étrangère, qui avait porté cette princesse au trône, une somme d'argent qu'il avait eu la permission d'accepter. Quand ses juges, à la tête desquels était Bestuchef, premier ministre, et son ennemi personnel, lui demandèrent la valeur de cette somme: « Je ne m'en souviens pas, leur dit-il; vous pourrez le savoir, si vous le desirez, par l'imperatrice Élisabeth. » Malgré les intrigues de Bestuchef, l'imperatrice ne voulut jamais consentir à ce que ces prisonniers (le comte de Lestoc et sa femme) fussent condamnés au knout. Tous leurs biens furent confisqués; ils furent exilés en Sibérie, et enfermés dans des endroits differents, sans avoir la permission de s'écrire.

Une chambre formait tout le logement de madame de Lestoc. Elle avait pour meubles quelques chaises, une table, un poêle, un lit sans rideaux, composé d'une paillasse et d'une couverture. Elle ne changea pas deux fois de

draps dans la première année. Quatre soldats la gardaient à vue, et couchaient dans sa chambre..... Elle jouait aux cartes avec eux, dans l'espérance de gagner quatre ou cinq sous dont elle pût disposer. Un jour qu'elle avait pris de l'humeur contre le premier officier de sa garde, ce brutal lui cracha au nez. Cette femme était pourtant d'une famille distinguée en Livonie; elle avait été fille d'honneur de l'impératrice. Élisabeth fournissait douze livres de France par jour à l'entretien de chacun de ces deux prisonniers; mais l'officier de garde, qui était le trésorier de cet argent, les laissait manquer de tout.

Ces deux époux furent cependant réunis dans le même château, où ils avaient plusieurs appartements et un petit jardin a leur disposition. Dans cette nouvelle prison, madame de Lestoc cultivait le jardin, portait l'eau, faisait le pain, la bière et le blanchissage. Quelquefois cependant, mais bien rarement, ces prisonniers voyaient du monde.

Enfin, après quatorze ans d'exil, Lestoc et sa femme furent rappelés par Pierre III. Le comte de Lestoc, plus que septuagénaire, rentre à Pétersbourg en habits de *moujic*, c'est-à-dire de paysan, fait communément de peau de mouton. Il y est accueilli et visité par tous les seigneurs de la cour et par les étrangers. Comme il parlait librement de son exil, sans en accuser pourtant la mémoire d'Élisabeth, ses amis l'avertirent qu'il déplaisait à la cour, et qu'il s'exposait à de nouvelles disgrâces. Soit qu'il craignît l'effet de ces menaces, soit par une suite de l'esprit de liberté qu'il n'avait pas perdu dans sa prison, un jour que Pierre III l'avait admis à sa table : « Mes ennemis, dit Lestoc à l'empereur, ne manqueront pas de me rendre de mauvais offices; mais j'espère de votre majesté qu'elle laissera radoter et mourir tranquillement un vieillard qui n'a plus que quelques jours à vivre. »

Chappe termine ses observations par celle qui fut l'objet de son voyage, c'est-à-dire le passage de Vénus sur le disque du soleil. L'académicien français devait observer ce phénomène à Tobolsk, en Sibérie, pendant que d'autres astronomes l'observaient en d'autres lieux de la terre fort éloignés de la Sibérie. La différence des temps du passage observés par ces divers astronomes donne la distance de Vénus à la terre. Or, comme on connaît d'ailleurs le rapport entre la distance de Vénus au soleil, et celle de la terre au soleil, il est aisé de voir que, la distance de Vénus à la terre étant connue, on aura celle de la terre au soleil; élément important dans l'astronomie. On ne pourrait en dire davantage sans entrer dans des raisonnements mathématiques qui n'appartiennent point à un recueil de voyages.

Cette observation, qui a coûté tant de fatigues à Chappe, n'est qu'un fait, qu'un moment, qu'un point dans l'histoire des temps et des cieux; mais c'est

un de ces moments et de ces points décisifs qui doivent faire époque dans l'astronomie, étendre et perfectionner la sublime théorie des mouvements célestes.

Le même phénomène qu'il avait vu en Sibérie, il voulut le revoir dans la Californie, huit ans après.

De la zone glaciale, il passe à l'équateur, impatient de connaître les deux hémisphères, les régions les plus opposées par le climat; il fait presque le tour de la terre, visite les conquêtes des Russes et des Espagnols, qui peuvent se rencontrer et se joindre un jour par deux routes opposées, et va chercher la lumière chez les peuples les plus enfoncés dans les ténèbres de l'ignorance. Son observation était fixée au 6 juin 1770; il l'a faite, et il est mort le 1er août de la même année.

La cendre de ce philosophe repose dans une terre sauvage, au delà des mers; mais il a laissé à sa patrie les monuments de ses travaux, la mémoire de son courage, et la gloire de ses exemples.

Catherinenbourg. Spectacle russe. Semaine du beurre. Noce tartare. Curieuse solennité. Gens sans nez.

A ce court exposé des voyages de Chappe nous allons joindre quelques détails tirés de Gmelin, médecin allemand et professeur de botanique, membre de l'académie de Pétersbourg, envoyé en 1733 par l'impératrice Anne-Ivanovna pour parcourir la Sibérie et reconnaître le Kamtschatka

La première ville remarquable dans la Sibérie est Catherinenbourg. Cette ville, fondée en 1723 par Pierre Ier, et achevée en 1726 sous l'impératrice Catherine, dont elle porte le nom, est de la province de Tobolsk; mais elle a sa juridiction particulière. On peut la regarder comme le point de réunion de toutes les fonderies et forges de Sibérie qui appartiennent au collége suprême des mines, car ce collége y réside, et c'est de là qu'il dirige tous les ouvrages de Sibérie. Toutes les maisons qui la composent ont été bâties aux dépens de la cour : aussi sont-elles habitées par des officiers impériaux, ou par des maîtres et des ouvriers attachés à l'exploitation des mines. La ville est régulière, et les maisons sont presque toutes bâties à l'allemande; il y a des fortifications, que le voisinage des Baschkires rend très nécessaires. L'Iser passe au milieu de la ville, et ses eaux suffisent à tous les besoins des fonderies. L'église de Catherinenbourg est de bois; mais on a jeté les fondements d'une église en pierre. Il y a dans cette ville un basar bâti en bois; mais on n'y trouve guère que des marchandises du pays. Il y a aussi un bureau de péage, dépendant de la régence de Tobolsk; les marchandises des commerçants qui y passent dans le temps de la foire d'Irbit y sont visitées. La durée

de cette foire est le seul temps où il soit permis aux marchands de passer par Catherinenbourg. On retirerait même volontiers cette permission, parce qu'on n'est pas toujours assuré de la vérité des passeports, et qu'il est aisé de frauder le péage en passant à côté; mais comme les marchands seraient obligés de faire un trop grand détour, si on leur défendait cette route, on préfère le bien public, et l'on apporte seulement toute l'attention possible pour empêcher la fraude.

Pour s'instruire à fond dans la matière des mines, forges, fonderies, etc., il suffit de voir cette ville. Les ouvrages y sont bien faits, et les ouvriers travaillent avec autant d'application que d'habileté : aussi la police y est-elle admirable. On empêche sans violence ces ouvriers de s'enivrer, et voici comment : il est défendu par toute la ville de vendre de l'eau-de-vie dans d'autres temps que les dimanches après midi. De plus, pour ne pas profaner ce jour, on ne permet d'en vendre qu'une certaine mesure, et l'on tient exactement la main à l'exécution d'un règlement si sage. Les ouvriers d'ailleurs n'ont pas à se plaindre, ils ne manquent de rien; ils touchent leur paye régulièrement tous les quatre mois, et les vivres sont à très bon marché. Lorsque quelqu'un d'eux tombe malade, il est très bien soigné dans un hôpital bâti exprès pour eux et dirigé par un bon chirurgien-major. On y apporte même les malades des mines et fonderies des environs.

Dans la nuit du 31 décembre, continue Gmelin, nous fûmes régalés d'un spectacle russe, où nous ne trouvâmes pas le mot pour rire. Notre appartement se remplit tout à coup de masques. Un homme vêtu de blanc conduisait la troupe; il était armé d'une faux qu'il aiguisait de temps en temps, et c'était la Mort qu'il représentait. Un autre faisait le personnage du Diable. Il y avait des musiciens et une grande suite d'hommes et de femmes. La Mort et le Diable, qui étaient les principaux acteurs de la pièce, disaient que tous ces gens-là leur appartenaient, et voulaient nous emmener aussi. Nous nous débarrassâmes d'eux en leur donnant pour boire.

Il ne se passa rien de remarquable à Tobolsk avant le 17 février. Le carnaval, nommé en Russie *la semaine du beurre*, qui commença ce jour-là, mit en mouvement toute la ville. Les gens les plus distingués se rendaient continuellement des visites et le peuple faisait mille extravagances. On ne voyait et l'on n'entendait jour et nuit dans les rues que des courses et des cris; la foule des passants et des traîneaux y causait à chaque instant des embarras. Une nuit, passant devant un cabaret, je vis beaucoup de monde assis sur un tas immense de neige, qu'on avait élevé exprès. On y chantait, et l'on y buvait sans relâche; la provision finie, on renvoyait au cabaret. On invitait tous les passants à boire, et personne ne songeait au froid qu'il faisait. Les femmes se

devertissaient à courir les rues, et elles étaient souvent jusqu'à huit dans un traîneau.

A Pechler, j'entrai dans une maison de Tartares. Ceux du district de Tobolsk ne sont nullement comparables aux Tartares du Casan pour la politesse et la propreté. Ces derniers ont ordinairement une chambre particulière pour leurs femmes. Ceux de Tobolsk n'ont qu'une seule chambre, dans laquelle toute la famille vit pêle-mêle avec les bœufs, les vaches, les veaux, les moutons. Cette malpropreté provient vraisemblablement de leur pauvreté; c'est par la même raison qu'ils ont rarement plus d'une femme, et qu'ils ne boivent que de l'eau.

Autant la ville avait été tumultueuse dans la semaine du beurre, autant elle paraissait tranquille dans les fêtes qui la suivent. On voyait tout le monde en prière. La dévotion éclata surtout dans une cérémonie qui se fit le 3 mars à la cathédrale, et qui fut célébrée par l'archevêque du lieu. Elle commença par une espèce de béatification de tous les czars morts en odeur de sainteté, et de leurs familles, des plus vertueux patriarches, et de plusieurs autres personnages, du nombre desquels fut Yermak, qui avait conquis la Sibérie. Ensuite on prononça solennellement le grand ban de l'église contre tous les infidèles, hérétiques et schismatiques, c'est-à-dire contre les mahométans, les luthériens, les calvinistes et les catholiques romains, supposés auteurs du schisme qui sépare les deux églises. Pendant tout le carême on n'entendit point de musique; il n'y eut aucune sorte de divertissement, ni noces, ni fiançailles. Si nous n'eussions eu des Tartares à observer, nous aurions été réduits à la plus grande inaction.

Le 15 mars, nous eûmes avis qu'il se faisait une noce tartare au village de Sabanaka. Nous fûmes curieux de la voir, et nous nous rendîmes sur les lieux. On compte de Tobolsk à Sabanaka sept vieux verstes, qui en font environ douze nouveaux. Nous allâmes droit à la maison des nouveaux mariés; nous fûmes conduits, avec d'autres étrangers qui avaient eu la même curiosite que nous, dans une chambre particuliere, où l'on avait rangé des chaises pour nous recevoir. Nous y trouvâmes les bancs larges et bas que nous avions vus jusqu'à présent dans toutes les chambres tartares; ils étaient converts de tapis. La table avait aussi son tapis; on y avait servi un gâteau et des fruits secs. En arrivant dans la chambre, on nous présenta de l'eau-de-vie à la manière russe, et ensuite du thé. On nous prévint qu'on avait rassemblé à Tobolsk quelques chevaux qui viendraient en course pour disputer les prix. C'est un ancien usage dans toutes les noces tartares de donner le spectacle de ces courses avant de commencer la noce. Or, afin qu'il se trouve toujours des cavaliers et des chevaux pour les courses, il y a des prix proposés, tant de la part du ma-

rie que du côté de la mariée, et le plus considérable est adjugé à celui qui atteint le premier le but. Le prix donné par le marié était une pièce de kamka rouge, une peau de renard, une piece de cham vert, une piece de tschandar (ces deux dernières étoffes sont de coton, et tirées de la Kalmoukie), et une peau rousse de cheval. De la part de la mariée, il y avait une pièce de dareï, étoffe de Boukarie, rayée rouge et blanche, moitié soie et moitié coton; une peau de loutre, une pièce de kitaïka rouge, et une peau rousse de cheval; ce qui faisait en tout dix prix destinés pour les dix meilleurs coureurs. Ces prix étaient attachés à de longues perches, et étalés devant la maison des mariés.

Vers les onze heures, on vit arriver trois cavaliers. C'étaient de jeunes garçons russes, qui remportèrent les trois premiers prix. Quelque temps après, il en arriva plusieurs autres, qui étaient presque tous de jeunes Tartares ou de jeunes Russes. Les prix furent donnés aux dix premiers; mais nous apprimes qu'on les distribuait quelquefois avec un peu de partialité, et qu'ici particulièrement il y avait eu de la faveur. A peu de distance de ces prix, il y avait deux tables, sur chacune desquelles était un instrument de musique tartare, consistant en un vieux pot couvert d'un cuir bien tendu, sur lequel on frappait comme sur un tambour. Cette musique n'était par merveilleuse. Cependant il y avait une si grande foule de Tartares empressés de l'entendre, qu'on avait de la peine à en approcher.

Après la distribution des prix nous passâmes dans la chambre du marié, qui était dans la cour de la maison où demeurait la future. Cette chambre était remplie de gens qui se divertissaient à boire. Deux musiciens tartares étaient de la fête. L'un avait un simple roseau percé de trous, avec lequel il rendait différents sons; l'embouchure de cette espèce de flûte était entièrement cachée dans sa bouche. L'autre râclait un violon ordinaire. Ils nous jouèrent quelques morceaux qui n'étaient pas absolument mauvais. Nous fûmes surtout attentifs à la chanson ou romance d'Yermak, qu'ils nous assurèrent avoir été faite dans le temps que ce guerrier conquit la Sibérie et que leurs ancêtres furent soumis à la domination russe.

De là nous repassâmes dans la premiere chambre, d'où nous vîmes le marié, conduit par ses paranymphes et par ses parents, faire trois fois le tour de la cour. Lorsqu'il passa la première fois devant la chambre de la mariée, on jeta, des fenêtres de celle-ci, des morceaux d'étoffe que le peuple s'empressa de ramasser. Le marié avait une longue veste rouge, avec des boutonnières d'or. Son bonnet était brodé en or, et de la même couleur. De la cour, il se rendit dans une chambre, ou l'agouns (prêtre égal en dignité à un évèque), deux abouss, ou abiss, et deux hommes qui représentaient les pères du marié

et de la mariée, étaient assis sur un banc. Il y avait dans cet endroit une grande foule de spectateurs accourus pour voir la cérémonie. Les deux paranymphes entrèrent dans la chambre avant le marié, et demandèrent à l'agouns si la cérémonie se ferait. Après sa réponse, qui fut affirmative, le marié entra. Les paranymphes lui demandèrent si lui N. Y. pourrait obtenir N. N. pour sa femme. Là dessus, l'abiss envoya chez la mariée pour avoir la réponse. Son consentement étant arrivé, et les pères et mères des futurs conjoints ayant aussi donné le leur, l'agouns récita au marié les lois du mariage, dont la principale était qu'il ne prendrait jamais d'autre femme sans le consentement de celle qu'on allait lui donner. A toutes ces formalités, le marié gardait un profond silence; mais les paranymphes promirent qu'il ferait tout ce qu'on exigerait de lui. L'agouns, pour lors, donna sa bénédiction, et il finit la cérémonie par un éclat de rire, qui fut imité par plusieurs des assistants. Pendant tout ce temps, les parents et les amis du marié apportaient des pains de sucre pour présents de noce. Après la bénédiction nuptiale, on cassa ces pains en plusieurs morceaux, on sépara les gros des petits, et on les mit séparément sur des assiettes. Les plus gros furent distribués au clergé, et les autres aux assistants; nous eûmes chacun environ deux onces de sucre. On quitta cette chambre pour s'aller mettre à table, et nous fûmes servis dans l'endroit où l'on nous avait reçus d'abord. Le repas était composé de riz, de pois, de bœuf et de mouton. A une heure après midi, nous nous retirâmes, et nous revînmes à Tobolsk. Nous sûmes depuis que la noce avait duré trois jours, pendant lesquels on n'avait cessé de boire et de manger.

Pendant son séjour à Tobolsk Gmelin fut témoin d'une curieuse solennité. A une verste de la ville, il était entré dans une maison située sur une éminence, et qui paraissait ne contenir qu'une seule chambre. Il y descendit par quelques marches basses, et il y trouva beaucoup de cercueils remplis de corps morts, et qu'on pouvait aisément ouvrir. Ce sont des cadavres de gens qui sont morts de mort violente, ou sans sacrements, et qui ne peuvent pas être enterrés avec ceux qui les ont reçus ou dont la mort a été naturelle. Près de ces bières, il y avait un grand concours de monde, soit parents des morts, soit inconnus, qui venaient prendre congé des défunts : « car, disent-ils, quoique nous ne soyons pas parents, les morts peuvent dire un mot en notre faveur. » Ce n'est pas qu'ils croient que ceux qui ne sont pas morts dans les règles ne puissent pas être sauvés : ces morts, selon les dévots de Tobolsk, ne restent pas au delà d'un an dans cet état, et quelques uns même n'ont pas si long-temps à attendre. Suivant cette opinion, tout ce qui meurt dans l'année, entre les deux jeudis antérieurs à celui qui précède les fêtes de la Pentecôte, reste sans être inhumé jusqu'à ce dernier jeudi, et est gardé dans

ce magasin de morts. S'il arrive que quelqu'un meure le jeudi même, il faut qu'il attende une année entière sans être enterré; si au contraire il ne meurt qu'un seul jour avant, il l'est dès le lendemain. Ce jeudi est appelé *toulpa* en langue russe; mais la plupart le nomment *sedmik*, parce que, depuis le jeudi saint jusqu'à celui-ci, il y a sept semaines. Ce même jour, l'archevêque de Tobolsk fait une procession solennelle avec son clergé jusqu'à cette maison, et après avoir récité quelques prières, il absout les morts des péchés dont ils se sont rendus coupables par leur négligence, ou qu'ils n'ont pu expier à cause de leur mort subite.

La semaine de Pâques se passa gaîment en visites respectives. La populace la célébra par beaucoup de divertissements à sa mode; mais ces extravagances n'approchaient pas, à beaucoup près, de celles qui se firent dans la semaine du beurre. C'est là principalement le temps des débauches avec les femmes, qui cependant ne sont pas rares tout le reste de l'année en cette ville.

Je n'ai vu dans aucun lieu du monde autant de gens sans nez qu'à Tobolsk. Le froid n'en peut pas être la cause, puisqu'il n'y fait pas plus froid qu'à Pétersbourg, où ces accidents sont bien plus rares. Il est donc assez vraisemblable qu'ici la perte du nez est une des suites ordinaires de maladies qui sont très communes dans cette ville. On le conçoit d'autant plus aisément, que, pour toute la garnison, il n'y a qu'un seul chirurgien, et qu'il n'est pas obligé d'administrer gratuitement ses remèdes aux habitants; d'où il arrive que les pauvres restent sans secours pour ces maladies, qui doivent être plus funestes dans les climats où le froid rend la transpiration difficile.

Description de Tobolsk. Caractère et mœurs des Tartares. Cousins de l'Irtich. Incendie des steppes. Sortiléges.

Tobolsk, capitale de la Sibérie, est située sur l'Irtich. Elle est divisée en ville haute et en ville basse. La ville haute est sur la rive orientale de l'Irtich; la basse occupe le terrain qui est entre la montagne et la rivière. Elles ont l'une et l'autre un circuit considérable; mais toutes les maisons sont bâties de bois. Dans la ville haute, qu'on appelle proprement la ville, est la forteresse, qui forme presque un carré parfait, et qui a été construite par le gouverneur Gagarin. Elle renferme un basar bâti de pierre, la chancellerie de la régence et le palais archiépiscopal. Près de la forteresse est la maison du gouverneur. Outre le basar, il y a encore dans la haute ville un marché pour les denrées et pour toutes sortes de menues marchandises.

La ville haute a cinq églises, dont deux construites de pierres, enclavées dans la forteresse, et trois bâties en bois, outre un couvent. La ville basse a

sept paroisses, et un couvent bâti en pierre. La ville haute a l'avantage de ne point être sujette, comme la ville basse, aux inondations; mais elle a une grande incommodité, en ce qu'il y faut faire monter toute l'eau dont elle a besoin. L'archevêque seul a un puits profond de trente brasses, qu'il a fait creuser à grands frais, mais dont l'eau n'est à l'usage de personne, hors de son palais. La ville basse a l'agrément d'être proche de l'eau, mais elle est sujette à des inondations.

On nous dit à Tobolsk que cette ville souffre tous les dix ans d'une inondation qui la met sous l'eau. En effet, l'année précédente (1733), non seulement la ville, mais tous les lieux bas des environs, jusqu'à Tioumen, étaient inondés.

Je n'ai pas trouvé d'endroit où l'on voie autant de vaches qu'on en rencontre à Tobolsk. Elles courent les rues, même en hiver; de quelque côté que l'on tourne, on voit des vaches, mais bien plus encore en été et dans le printemps.

La ville de Tobolsk est fort peuplée, et les Tartares font près du quart des habitants. Les autres sont presque tous des Russes, ou exilés pour leurs crimes, ou enfants d'exilés. Comme ici tout est à si bon marché, qu'un homme d'une condition médiocre peut vivre avec un modique revenu de dix roubles par an, la paresse y est excessive. Quoiqu'il y ait des ouvriers de tous métiers, il est très difficile d'obtenir quelque chose de ces gens-là; on n'y parvient guère qu'en usant de contrainte et d'autorité, ou en les faisant travailler sous bonne garde. Quand ils ont gagné quelque chose, ils ne cessent de boire jusqu'à ce que, n'ayant plus rien, ils soient forcés, par la faim, à revenir au travail. Le bas prix du pain cause en partie ce désordre, et fait que les ouvriers ne pensent pas à épargner; deux heures de travail leur donnent de quoi vivre une semaine, et satisfaire leur paresse.

Du gouverneur de Tobolsk dépendent tous les vayvodes de Sibérie; il ne peut pas cependant les destituer, ni les choisir lui-même; mais il est obligé de les recevoir tels qu'on les lui envoie de la chancellerie de Sibérie, qui reside à Moscou. Il reçoit, ainsi que les sous-gouverneurs et les autres officiers de la chancellerie, des appointements de sa majesté impériale. Il y a à la chancellerie de ce gouvernement deux secrétaires, qui sont perpétuels, quoiqu'on change les gouverneurs. Ces secrétaires, par cette raison, sont fort considérés; les grands et les petits recherchent leur protection, et ils gouvernent presque despotiquement toute la ville.

Le gouverneur célèbre toutes les fêtes de la cour. Il fait inviter ces jours-là tous ceux qui sont au service de l'impératrice, et même tous les négociants de la ville. Tout ce qu'il y avait à Tobolsk de personnes destinées pour le voyage de Kamtschatka reçut de pareilles invitations. Nous étions toujours placés à

la même table avec l'archevêque, les archimandrites, quelques autres ecclésiastiques d'un ordre inférieur, et les officiers de la garnison. Le dîner était servi à la manière russe ; on y buvait beaucoup de vin du Rhin et de vin muscat. Ordinairement après le dîner, hors le temps du carême, on dansait jusqu'à sept ou huit heures du soir; d'autres fumaient, jouaient au trictrac, ou s'amusaient à d'autres jeux. Ces repas, quelque multipliés qu'ils soient, ne sont rien moins que ruineux, car aucun des negociants ne quitte la table sans laisser un demi-rouble ou un rouble, et c'est à qui fera mieux les choses.

Les Tartares établis dans cette ville descendent en partie de ceux qui l'habitaient avant la conquête de la Sibérie, et en partie des Boukhariens, qui s'y sont introduits peu à peu avec la permission des tzars, dont ils ont obtenu certains priviléges. Ils sont en général fort tranquilles, et vivent du commerce; mais point de métiers parmi eux. Ils regardent l'ivrognerie comme un vice honteux et déshonorant. Ceux d'entre eux qui boivent de l'eau-de-vie sont fort décriés dans la nation. Je n'eus point d'occasion de voir leurs cérémonies religieuses. Ils sont tous mahométans, et peuvent avoir autant de femmes qu'ils veulent; mais comme ils demeurent avec des chrétiens, ils en prennent rarement plus d'une.

Les Tartares font leurs prières au lever et au coucher du soleil, ainsi que chaque fois qu'ils mangent. Je demandai un jour à un Tartare qui faisait son action de grâces après le repas pourquoi, à la fin de ses prières, il passait la main sur sa bouche. Il me répondit par cette autre question : « Pourquoi joignez-vous les mains en priant? »

Les Tartares ne changent pas aisément de religion; on en a cependant baptisé quelques uns; mais ces prosélytes sont fort méprisés dans leur nation. Ceux qui s'appellent les vrais croyants leur reprochent qu'ils ne changent de religion que par goût pour l'ivrognerie, ou pour se retirer de l'esclavage. Cette dernière raison paraît la plus vraisemblable.

Le temps de notre départ approchait. Nous avions fait préparer deux doschtschennikes, où l'on avait réuni toutes les commodités possibles. Un doschtschennike est un bâtiment qu'on peut regarder comme une grande barque couverte. Lorsqu'il est destiné à remonter les rivières, il a un gouvernail; mais ceux qui les descendent ont, au lieu de gouvernail, une grande et longue poutre devant et derrière, comme les bâtiments du Volga. Dans chacun de ces bâtiments il y avait vingt-deux manœuvriers, tous Tartares; chacun était en outre muni de deux canons et d'un canonnier. Nous nous embarquâmes, et nous remontâmes l'Irtich.

Au delà de l'embouchure du Tara, qui se jette dans l'Irtich, nous avions à

la rive orientale la steppe ou le désert des Tartares Barabins, et à l'occidentale celui des Cosaques. Ainsi nous fîmes faire bonne garde. Nous n'avions rien à craindre des premiers, qui sont soumis à l'empire russe; mais le désert des Cosaques est très dangereux : car du bord de l'Irtich on peut arriver en trois jours jusqu'à la Casakhiahorda, horde de Cosaques ainsi nommée par les Russes, qui court de temps en temps ce désert, et qui s'est rendue redoutable. Ces Cosaques tuent ordinairement tous les hommes qu'ils rencontrent, et emmènent les femmes. Ils traitent les Tartares un peu plus doucement que les Russes. Ils les font marcher avec eux quelques pas, puis les dépouillent, les maltraitent, et les laissent aller; autrefois ils se contentaient d'emmener les Russes en captivité. J'en ai vu plusieurs qui en étaient sortis, et qui ne se lassent point de parler des cruautés qu'on leur avait fait souffrir.

Jusque là notre navigation sur l'Irtich, à la lenteur près, et malgré les inconvénients dont je viens de parler, ne pouvait être plus heureuse. Nous n'avions qu'à nous louer des manœuvriers que nous avions pris à Tobolsk : c'étaient tous gens tranquilles, officieux, pleins de bonne volonté. Nous étions touchés de voir ces pauvres gens travailler sans un moment de relâche, sans un instant de repos la nuit, et pourtant sans le moindre murmure. L'accident qui arriva à notre bâtiment nous fit encore mieux connaître toute la bonté de ces Tartares. Nous avions dans notre barque une provision considérable de cochon fumé. On sait que cette viande est en horreur aux Tartares, et qu'ils n'osent seulement pas la toucher; cependant, notre navire ayant fait eau, comme il fallait que le bâtiment fût promptement déchargé, nous les vîmes, avec des mains tremblantes, aider à porter cette viande à terre. Une autre fois, un cochon de lait étant tombé dans l'eau, un de nos Tartares s'y jeta sur-le-champ, nagea après l'animal et le rapporta. Nous avons aussi vu des marques de l'amitié qu'ils ont les uns pour les autres. Il était souvent arrivé que trois ou quatre Tartares étaient obligés, soit en nageant, soit en marchant dans l'eau, de prendre les devants pour sonder la profondeur, et empêcher nos bâtiments d'échouer sur les bancs de sable. Un jour, un de ces travailleurs, qui, contre l'ordinaire des Tartares, ne savait pas bien nager, fut embarrassé dans un endroit profond, et près de se noyer. Ses camarades le voyant en danger, trois ou quatre d'entre eux se jetèrent à l'eau et le sauvèrent. Nous ne nous sommes jamais aperçus qu'ils nous aient volé la moindre chose. Leur probité est connue partout : aussi n'exige-t-on d'eux aucun serment, ils n'en connaissent pas même l'usage; mais lorsqu'ils ont frappé dans la main en promettant quelque chose, on peut être plus sûr de leur foi que de tous les serments de la plupart des chrétiens. Ils sont de plus très

religieux. Je ne les ai jamais vus manger sans avoir fait leur prière à Dieu avant et après le repas. Ils ne levaient jamais la voile sans demander à Dieu, par des exclamations en leur langue, sa bénédiction pour notre voyage.

Ces Tartares sont presque tous maigres, secs, fort bruns, et ont les cheveux noirs. Ils sont grands mangeurs, et quand ils ont des provisions, ils mangent quatre fois le jour. Leur mets ordinaire est de l'orge qu'ils font un peu griller, et qu'ils appellent *kourmatsch*. Ils la mangent ainsi presque crue, ou, quand ils veulent se régaler, ils la font griller encore une fois avec un peu de beurre. De toutes les viandes, celle qu'ils aiment le mieux est la chair de poulain. Ils furent obligés avec nous de se contenter de ce que nous pouvions leur donner; mais ils n'étaient point délicats : je les ai souvent vus mettre sur le feu des morceaux de viande toute pourrie qu'ils mangeaient de très bon appétit.

Nous n'eûmes dans tout ce voyage par eau qu'une seule incommodité, à laquelle il ne fut pas possible de trouver le moindre remède : c'étaient les cousins, dont il y a des quantités prodigieuses dans tous les endroits où nous passâmes. Ils s'attachent à toutes les parties du corps qui sont découvertes; ils pénètrent avec leur trompe jusque dans la peau, en sucent le sang jusqu'à ce qu'ils en soient rassasiés, et s'envolent ensuite. Si on les laisse faire, ils couvrent entièrement la peau, et causent des douleurs insupportables. On m'a même assuré qu'à Ilimsk ils tourmentent si cruellement les vaches, qu'elles en tombent mortes. Le cousin des bords de l'Irtich est d'une espèce très délicate; on ne peut guère le toucher sans l'écraser, et si on l'écrase sur la peau, il y laisse son aiguillon, ce qui rend la douleur encore plus sensible. Sa piqûre fait enfler la peau aux uns, et à d'autres ne fait que des taches rouges, telles qu'en font naître les orties. Le moyen usité dans le pays pour s'en garantir est de porter une sorte de bonnet fait en forme de tamis, qui couvre toute la tête, et qui n'ôte pas entièrement la liberté de la vue. On met autour des lits des rideaux d'une toile claire de Russie. Nous employâmes ces deux moyens, mais nous trouvâmes de l'inconvénient à l'un comme à l'autre. Le premier causait une chaleur incommode qui se faisait sentir à la tête, et devenait bientôt insupportable. L'autre moyen nous parut d'abord sans effet : nos lits étaient assiégés de cousins, et nous ne pouvions pendant la nuit fermer l'œil. Lorsqu'il pleuvait un peu, ou que le temps était couvert, les cousins redoublaient de fureur; on ne se garantissait les mains et les jambes qu'en mettant des bas et des gants de peau.

Les cousins sont en bien plus grande quantité sur les bords de l'eau que sur les bâtiments, et, quelque chose qu'on fasse, on en est toujours couvert. Je risquai un jour d'aller sur le rivage. Je ne puis exprimer tout ce que je

souffris : mes mains et mon visage furent aussitôt remplis de petites pustules qui me causaient une démangeaison continuelle. Je regagnai vite le bâtiment, et je me soulageai bientôt en me lavant avec du vinaigre. Nous nous aperçûmes à la fin que les cousins qui nous tourmentaient la nuit ne venaient pas à travers les rideaux, mais qu'ils montaient d'en bas entre les rideaux et le lit. Il était aisé de leur ôter ce passage : nous arrêtâmes les rideaux dans le lit, et nous n'étions plus interrompus dans notre sommeil. Pour pouvoir tenir pendant le jour dans nos cabanes il fallait y faire une fumée continuelle. Le mal était moindre quand il faisait du vent; il ne fallait alors qu'ouvrir les fenêtres. Les cousins ne supportent pas le vent, et comme il y en avait toujours un peu sur le pont, ils étaient dispersés. Quand il faisait froid, il n'y avait plus de cousins; ils restaient dans les bâtiments, attachés aux murs et comme morts; mais la moindre chaleur les faisait revivre.

A deux journées d'Yamouscheva, nous cessâmes notre navigation, et nous montâmes à cheval avec une petite suite. Notre chemin traversait directement la steppe, qui est partout fort unie.

Nous eûmes beaucoup à souffrir jusqu'à Yamouscheva; la chaleur était devenue si forte, que nous pensâmes périr; il faisait à la vérité du vent, mais il était aussi chaud que s'il fût sorti d'une fournaise ardente. Nous n'avions pas dormi depuis près de trente-six heures; le sable et la poussière nous ôtaient la vue, et nous arrivâmes très fatigués, à une heure après midi, à Yamouscheva. Là nous sentîmes encore à notre arrivée la chaleur si vivement que nous désespérions de pouvoir la supporter davantage. Tout ce qu'on nous servait à table, quand nous prenions nos repas, était plein de sable que le vent y portait. La chambre n'avait point de fenêtres; il n'y avait que des ouvertures pratiquées dans la muraille, et c'était par là que le vent nous charriait ce sable incommode. Il me prit envie de me baigner, et je m'en trouvai bien; je me sentis tout à la fois rafraîchi et délassé. En rentrant à notre logis, j'entendis le tambour de la forteresse qui donnait le signal du feu. Nous apprîmes qu'il était dans la steppe, et qu'il y faisait du ravage. Le vent chassait la flamme avec violence vers la forteresse. Nous montâmes aux ouvrages des fortifications, et nous vîmes en plusieurs endroits du désert des feux qui répandaient une grande lumière. L'officier qui commandait dans la forteresse n'était pas fort à son aise, car le feu le plus proche n'était pas éloigné de lui de plus de cinq verstes. Toutes les femmes du lieu furent commandées pour porter chacune, en cas d'accident, une mesure d'eau dans la maison, et quelques hommes furent occupés à creuser des fossés pour empêcher la communication du feu de ce côté-là. Ces précautions furent inutiles : le feu s'éteignit en quelque façon de lui-même. La steppe ressemble à une terre labourée

où il n'y a que du chaume; l'herbe aride y brûle très vite. Tout ce qui se trouve combustible brûle de suite, et de proche en proche; mais dans ces steppes, outre les routes fort battues et les lacs, il y a au printemps quantité d'endroits marécageux, et en été beaucoup d'endroits secs, où il ne croît point du tout d'herbe. Ainsi, dans tous ces endroits, le feu s'arrête de lui-même, sans pouvoir aller plus loin, et s'éteint faute d'aliment. Les incendies des steppes ne sont point rares; nous en avons vu plusieurs, et les habitants des environs assurent qu'on en voit presque tous les ans. On indique deux causes de ces incendies : la première vient des voyageurs, qui font du feu dans les endroits où ils s'arrêtent pour faire manger leurs chevaux, et qui, en s'en allant, n'ont pas soin de l'éteindre; l'autre cause vient des fréquents orages, et s'attribue au feu du ciel; mais elle a lieu bien plus rarement.....

Dans une de nos courses nous visitâmes un khan, et nous le priâmes de nous faire voir ses sortiléges, ce qu'ils appellent *faire le kamlat*. Il se fit apporter son tambour magique, qui avait la forme d'un tamis, ou plutôt d'un tambour de basque; il battait dessus avec une seule baguette. Le khan tantôt marmottait quelques mots tartares, et tantôt grognait comme un ours; il courait de côté et d'autre, puis s'asseyait, faisait d'épouvantables grimaces et d'horribles contorsions de corps, tournant les yeux, les fermant, et gesticulant comme un insensé. Ce jeu ayant duré un quart d'heure, un homme lui ôta le tambour, et le sortilége finit. Nous demandâmes ce que tout cela signifiait. Il répondit que, pour consulter le diable, il fallait s'y prendre de cette manière; que cependant tout ce qu'il avait fait n'était que pour satisfaire notre curiosité, et qu'il n'avait pas encore parlé au diable. Par d'autres questions, nous apprîmes que les Tartares ont recours au khan lorsqu'ils ont perdu quelque chose, ou lorsqu'ils veulent avoir des nouvelles de leurs amis absents. Alors le khan se sert d'un paquet de quarante-neuf morceaux de bois gros comme des allumettes; il en met cinq à part et joue avec les autres, les jetant à droite et à gauche avec beaucoup de grimaces et de contorsions, puis il donne la réponse comme il peut. Le khan fait accroire à ces bonnes gens que, par ces conjurations, il évoque le diable, qui vient toujours du côté de l'occident et en forme d'ours, et qui lui révèle ce qu'il doit répondre. Il leur fait entendre qu'il est quelquefois maltraité cruellement par le démon, et tourmenté jusque dans le sommeil. Pour mieux les convaincre de son intelligence avec le diable, il fait semblant de s'éveiller en sursaut, en criant comme un possédé. Nous lui demandâmes pourquoi il ne s'adressait pas plutôt à Dieu, qui est la source de tout bien. Il répondit que ni lui ni les autres Tartares ne savaient rien de Dieu, sinon qu'il faisait du bien à ceux même qui ne l'en priaient pas; que par conséquent ils n'avaient pas besoin de l'adorer; qu'au contraire ils

étaient obligés de rendre un culte au diable, afin qu'il ne leur fît point de mal, parce qu'il ne songeait continuellement qu'à en faire. Ces Tartares, sur ces beaux principes, font des offrandes au diable, et brassent souvent de gros tonneaux de bière qu'ils jettent en l'air ou contre les murs, pour que le diable s'en accommode. Quand ils sont près de mourir, toute leur inquiétude et leur frayeur, c'est que leur âme ne soit la proie du diable. Le khan est alors appelé pour battre le tambour, et pour faire leurs conventions avec le diable, en le flattant beaucoup. Ils ne savent pas ce que c'est que leur âme, ni où elle va; ils s'en embarrassent même fort peu, pourvu qu'elle ne tombe point entre les mains du diable. Ils enterrent leurs morts, ou les brûlent, ou les attachent à un arbre pour servir de proie aux oiseaux.

Nous fîmes tout notre possible pour obtenir d'eux le tambour magique. Le khan en marqua beaucoup de tristesse; et comme on répondait à toutes les défaites qu'il cherchait pour ne s'en pas dessaisir, tout le village nous pria de ne pas insister davantage, parce qu'étant privés de ce tambour, ils seraient tous perdus, ainsi que leur khan. Ces belles raisons ne servirent qu'à nous faire insister encore davantage, et le tambour nous fut remis. Le khan, par une ruse tartare, pour fasciner les yeux de ses gens, et leur diminuer le regret de cette perte, avait ôté quelques ferrements de l'intérieur du tambour.

Yakoutsk. Rigueur du froid. Vitres de glace. Manière de guérir les membres gelés. Singulière coutume. Sorcière.

Je parvins à Yakoutsk en septembre. L'hiver avançait. Le 19 septembre 1736, le Léna commença à charrier de la glace, et elle augmenta tellement de jour en jour jusqu'au 28 du même mois, que le fleuve en fut entièrement couvert le lendemain : on le passait partout en traîneaux. La glace devint si épaisse en peu de jours, que l'on pouvait en tirer des morceaux considérables pour l'usage des habitants : car on fait ici de la glace unie un usage dont on n'a point d'idée ailleurs; elle sert à calfeutrer les maisons. Pour peu que les fenêtres d'un logis ne ferment pas comme il faut, elles ne sauraient suffisamment garantir les chambres du froid extérieur. Les caves même dans lesquelles on garde la boisson, comme bière, hydromel, vin, etc., ne peuvent pas être à l'abri du grand froid par les moyens ordinaires, telles que de bonnes portes, du fumier de cheval, etc. C'est la rigueur du froid même qui fournit le moyen le plus sûr d'empêcher qu'il ne pénètre dans les habitations. On coupe de la glace bien nette, et dans laquelle il n'y ait point d'ordure; on en taille des morceaux de la juste grandeur des fenêtres et des ouvertures, et on les y applique par dehors, comme on fait ailleurs de doubles châssis de

verre. Pour qu'ils tiennent, on ne fait qu'y verser de l'eau, qui, en se gelant, les attache fortement aux ouvertures. Ces vitraux de glace n'ôtent pas beaucoup de lumière : lorsqu'il y a du soleil, on voit aussi clair qu'à travers des châssis de verre, et, quelque vent qu'il fasse au dehors, le froid n'entre jamais dans les chambres. Les gens aisés, dont les maisons ont des fenêtres, appliquent les vitraux de glace par dedans, et par là ne souffrent point du tout des froides émanations de la glace. La boisson ne se gèle pas non plus dans les caves, quand leurs ouvertures ou soupiraux sont garnis de ces sortes de châssis. Ceux même qui n'ont point d'autres vitraux que ces fenêtres de glace s'en trouvent fort bien, pourvu qu'ils aient l'attention de ne pas trop rester dans les chambres après que le poêle est fermé. Cependant les nationaux ne prennent guère cette précaution.

La ville d'Yakoutsk est située dans une plaine sur la rive gauche du Léna, qui se jette à deux cents lieues plus loin dans la mer Glaciale. L'hiver y est ordinairement très rude, mais les forêts qui sont au dessus et au dessous de la ville fournissent suffisamment de bois.

Il faisait à peine jour à neuf heures du matin. Quand il s'élevait un certain vent qui faisait tomber une poussière de neige, on ne pouvait rester sans lumière aux plus belles heures de la journée, et par un temps serein on voyait déjà les étoiles avant deux heures après midi. La plupart des habitants profitent de ce temps pour dormir ; à peine sont-ils levés pour manger, qu'ils se recouchent encore, et quand le jour est tout à fait sombre, souvent ils ne se réveillent point.

Ce que les voyageurs avancent du froid qu'on ressent en Sibérie n'est point exagéré, car à la mi-décembre il fut si violent, que l'air même paraissait gelé. Le brouillard ne laissait par monter la fumée des cheminées. Les moineaux et autres oiseaux tombaient de l'air comme morts, et mouraient en effet, si on ne les portait sur-le-champ dans un endroit chaud. Les fenêtres, en dedans de la chambre, en vingt-quatre heures étaient couvertes de glace de trois lignes d'épaisseur.

Pendant l'hiver que nous passâmes à Yakoutsk, le thermomètre marquait quelquefois 72 degrés au dessous de zéro, selon le thermomètre de Fahrenheit. On juge bien que sous un pareil ciel les hommes sont souvent sujets à avoir les membres gelés. Voici les indices du mal et les remèdes qu'on y apporte. Un membre qui vient d'être gelé n'a plus aucun sentiment ; il n'y reste aucune trace de rougeur, et il est plus blanc qu'aucun autre endroit du corps. Pour rétablir la partie gelée, on conseille ordinairement de la frotter bien fort avec de la neige. Lorsqu'on commence à s'apercevoir que quelque sentiment y revient, on continue le frottement ; mais au lieu de neige, on use d'eau

froide. Quand la congélation n'a pas duré bien long-temps, et n'est arrivée qu'en passant d'une maison à une autre, le remède le plus prompt est de bien frotter le membre avec un morceau de laine. Ce moyen est en usage à Yakoutsk, et je l'ai moi-même éprouvé avec assez de succès. Mais quand le membre a été gelé pendant un temps considérable, les frottements avec la neige, avec l'eau froide et avec la laine, ne servent à rien. Il faut, dans ce cas, plonger d'abord le membre gelé dans la neige, ensuite dans l'eau froide, et l'y tenir très long-temps, après quoi l'on en vient au frottement. Les Yakoutes, dont les Russes ont adopté la méthode, couvrent les membres gelés de fiente de vache, ou de terre glaise, ou de ces deux choses mêlées ensemble. On prétend que ce remède dissipe peu à peu l'inflammation du membre gelé, et lui rend la vie. Il est encore regardé comme un bon préservatif. La plupart des Yakoutes, lorsqu'ils sont obligés de faire un voyage un peu long par un grand froid, enduisent de cette espèce d'onguent toutes les parties dont on craint la congélation, et tous assurent que, s'ils n'en sont pas entièrement garantis, cet enduit fait du moins que l'effet de la gelée n'est pas si prompt. Je ne répéterai point les fables que le Suédois Strahlenberg a débitées sur leur compte; mais je puis assurer, pour l'avoir vu, que les Yakoutes ont des mortiers faits de fumier de vache consolidé par la glace, dans lesquels ils pilent du poisson sec, des racines, des baies, du poivre et du sel.

La manière de vivre des Yakoutes ne diffère pas beaucoup de celle des autres nations de Sibérie; mais ils ont un usage dont il n'y a peut-être point d'exemple chez aucun autre peuple du monde. Lorsqu'une femme yakoute est accouchée d'un enfant, la première personne qui entre dans l'yourte donne le nom au nouveau-né; le père s'empare du placenta, le fait cuire, et s'en régale avec ses parents ou ses amis.

Quoique nous fussions las de voir des sorciers et des sortiléges, on nous parla d'une jeune sorcière dont on racontait des prodiges, et nous la fîmes venir. Elle avoua d'abord qu'elle était sorcière, et nous dit qu'elle avait porté son art au point qu'elle était en état, avec le secours du démon, de se plonger un couteau dans le corps sans en être blessée le moins du monde. Le jour et l'heure pris pour ce grand spectacle, elle se rendit exactement à l'yourte où l'on devait se rassembler. Après tous les préliminaires de la diablerie, qui furent longs, après nous avoir fait entendre, par le seul organe de sa voix, les cris de différents animaux, elle se mit à converser familièrement avec les démons, qu'elle seule voyait. Nous l'attendions au coup de couteau. On lui en donna un, fort tranchant, et elle parut réellement se l'être plongé dans le corps, de manière que la lame sortait de l'autre côté. Elle opérait si adroitement le prestige, que tout le monde y fut trompé. Je portai dans le moment

la main à l'endroit où elle s'était frappée, pour sentir si le couteau était effectivement entré dans le corps; mais, sans se déconcerter, elle me dit sur-le-champ que le diable ne voulait pas lui obéir cette fois, et qu'il fallait remettre la partie. La folie était commencée, il fallait bien aller jusqu'au bout: nous lui donnâmes rendez-vous pour le lendemain au soir. Quoiqu'elle eût avoué tout haut que le couteau n'était pas entré dans son corps, tous les Yakoutes crurent le contraire; ils s'imaginaient que le diable lui avait ordonné de cacher la vérité du fait par rapport à nous autres infidèles.

Le lendemain, à l'heure marquée, la cérémonie recommença, et le coup de couteau fut mieux asséné que la veille; elle se le plongea réellement dans le ventre, et le retira plein de sang. Je tâtai la plaie; je l'en vis retirer un morceau de chair qu'elle se coupa, fit griller sur un charbon, et mangea. On peut juger quelles furent cette fois la surprise et l'admiration des Yakoutes. La sorcière n'était nullement émue, et semblait n'avoir rien fait d'extraordinaire. Elle se rendit à notre maison, où elle était hébergée, mit sur la plaie un emplâtre de résine de mélèse avec de l'écorce de bouleau, et se banda le corps avec des chiffons. Mais ce qu'il y eut de plus singulier, c'est une espèce de procès-verbal qu'on lui fit signer, et par lequel elle déclarait: « Qu'elle ne s'était jamais enfoncé de couteau dans le corps avant d'avoir travaillé devant nous; que son intention même d'abord n'était point d'aller jusque là; qu'elle s'était seulement proposé de nous tromper, aussi bien que les Yakoutes, en faisant glisser adroitement le couteau entre la peau et la robe; que les Yakoutes n'avaient jamais douté de la vérité du prestige, mais que nous l'avions trop bien observée; qu'au reste, elle avait entendu dire à des gens du métier que, quand on se donnerait effectivement un coup de couteau, on n'en mourrait pas, pourvu que l'on mangeât un petit morceau de sa propre graisse; qu'elle s'en était souvenue la veille, et qu'elle s'était armée de courage pour ne pas décréditer son art devant nous; que maintenant qu'on l'engageait amiablement à dire la vérité, elle ne pouvait cacher que jusque alors elle avait trompé les Yakoutes pour mettre son art en réputation. » Sa plaie, qu'elle ne pansa que deux fois, fut entièrement guérie le sixième jour, et vraisemblablement sa jeunesse contribua beaucoup à cette prompte guérison.....

Samoïèdes et Ostiaks.

Après cette analyse rapide des longues courses de l'abbé Chappe et de Gmelin, viennent naturellement se placer quelques détails sur les Samoïèdes et les Ostiaks, deux des principaux peuples de ces tristes régions.

« Les Samoïèdes, dit un auteur anonyme, sont pour la plupart d'une taille au dessous de la moyenne. Je n'en ai vu aucun qui n'eût plus de quatre pieds, quoique ce soit la hauteur la plus considérable qu'on leur accorde, en général, par une suite de la tradition des Pygmées, dont on veut qu'ils réalisent la fable. Il y en avait même qui passaient la taille moyenne, et qui avaient jusqu'à six pieds de hauteur. Ils ont le corps robuste, nerveux et trapu, les jambes courtes, et les pieds petits, le cou très court et la tête grosse à proportion du corps, le visage aplati, les yeux noirs et médiocrement ouverts; le nez tellement écrasé, que le bout en est à peu près au niveau de l'os de la mâchoire supérieure, qu'ils ont très forte et très proéminente; la bouche grande et les lèvres minces; leurs cheveux, qui sont noirs comme du jais, mais extrêmement durs et forts, leur pendent sur les épaules et sont très lisses; leur teint est d'un brun jaunâtre; leurs oreilles sont grandes et hautes. Les hommes n'ont que fort peu ou presque point de barbe, et leur tête, ainsi que celle des femmes, est la seule partie de leur corps où il y ait du poil. Reste à examiner si c'est un défaut naturel, une qualité particulière à leur race, ou l'effet d'un simple préjugé, qui, leur faisant attacher au poil quelque idée de difformité, les porte à l'arracher partout où il en paraît. Quoi qu'il en soit, les femmes, entre autres, ont un très grand intérêt à ne point laisser subsister du poil sur leur corps, quand la nature leur en donnerait, puisque, suivant l'usage de ces peuples, un mari serait en droit de renvoyer à ses parents la fille qu'il aurait prise pour femme, et de se faire rendre ce qu'il leur aurait donné, s'il lui trouvait du poil ailleurs qu'à la tête. Il est vrai qu'un semblable cas doit être fort rare, quand même ils seraient naturellement sujets à cette végétation naturelle, qu'ils regardent apparemment comme une grande imperfection, puisqu'un homme épouse ordinairement une fille dès l'âge de dix ans. Aussi, parmi ces peuples, est-il fort commun de voir des mères-enfants de onze ou douze ans, au plus; mais, par compensation, ces mères précoces cessent de l'être après trente ans. Ne serait-ce pas dans cette coutume de marier les filles avant l'âge ordinaire de maturité, ainsi que dans la liberté qu'ont les hommes d'acheter autant de femmes qu'ils peuvent

en payer, qu'il faut chercher les raisons physiques du peu de fécondité des Samoïèdes, et peut-être de la petitesse de leur taille?

La physionomie des femmes ressemble exactement à celle des hommes, excepté qu'elles ont des traits un peu plus délicats, le corps plus mince, la jambe plus courte, et le pied encore plus petit. D'ailleurs il est fort difficile de distinguer les deux sexes à l'extérieur et par les habits, qui ne sont presque pas différents.

Les hommes et les femmes, comme chez tous les peuples sauvages des pays septentrionaux, portent des fourrures de rennes dont le poil est tourné en dehors et cousues ensemble; ce qui fait un habillement tout d'une pièce, qui leur serre et couvre très bien tout le corps. Cet habillement est si propre à leurs besoins dans le rude climat qu'ils habitent, que les Russes et les autres nations qui se trouvent dans la nécessité de voyager dans leur pays l'ont adopté. La seule distinction qu'on reconnaisse aux habits des femmes consiste en quelques morceaux de draps de différentes couleurs dont elles bordent leurs fourrures, et les plus jeunes d'entre elles prennent quelquefois le soin d'arranger leurs cheveux en deux ou trois tresses, qui leur pendent derrière la tête.

Ceux qui ont prétendu que les femmes samoïèdes ne sont point sujettes aux évacuations périodiques se sont trompés : c'est une particularité sur laquelle j'ai pris des informations très exactes; mais il est vrai que l'écoulement est très faible.

Une autre particularité physique des femmes samoïèdes, qui m'a paru très curieuse, et dont mes recherches m'ont également assuré, c'est qu'elles ont toutes les mamelles plates, petites, molles en tout temps, lors même qu'elles sont encore vierges, et que le bout en est toujours noir comme du charbon. On pourrait croire que cet accident est l'effet des mariages prématurés des filles, s'il n'était constant que cette particularité leur est commune avec les Laponnes, quoique ces dernières ne se marient jamais avant l'âge de quinze ans. Il faut donc en chercher quelque autre raison, soit dans la constitution physique, soit dans la nourriture de ces peuples.

Leurs tentes, composées de morceaux d'écorce d'arbre cousus ensemble et couverts de quelques peaux de rennes, sont dressées en forme pyramidale et appuyées sur des bâtons de moyenne grosseur. Ils ménagent au haut de cette tente une ouverture pour donner passage à la fumée et pour augmenter la cha leur en la fermant. On voit par là que tout ce qu'on raconte de leurs habitations souterraines n'est rien moins que fondé. Comme il leur est très facile de plier ces tentes, et de les transporter d'un endroit à l'autre par le moyen de leurs rennes, cette manière de se loger est, sans contredit, la plus con

venable à la vie errante qu'ils sont obligés de mener : car, le sol ne produisant absolument rien de propre à leur nourriture, ils se trouvent dans la nécessité de changer souvent de demeure, pour chercher le bois qu'il leur faut, et la mousse qui sert de fourrage à leurs rennes.

C'est encore une des raisons qui, jointes aux intérêts de leur chasse, les empêchent de demeurer ensemble en grand nombre, car rarement trouve-t-on plus de deux ou trois tentes qui soient voisines l'une de l'autre ; et, comme leurs déserts sont d'une étendue immense, ils peuvent changer de place aussi souvent que leurs besoins le demandent, sans se faire aucun tort les uns aux autres.

En été, ils préfèrent les environs des rivières, pour profiter avec plus de facilité de la pêche ; mais ils se tiennent toujours éloignés à quelque distance les uns des autres, sans former jamais de société.

Après avoir pourvu à leur nourriture, soin dont les hommes sont chargés dans chaque famille, tandis que l'occupation des femmes est de coudre les habits, d'entretenir le feu, et d'avoir soin des enfants, il n'y a plus rien qui les intéresse, et ils végètent tranquillement en s'amusant à leur manière, étalés sur des peaux de rennes étendues autour du feu dans leur cabane. Les douceurs de l'oisiveté tiennent lieu de toutes les passions à ces peuples, et la nécessité seule peut les tirer de cette vie inactive. Cet amour de l'oisiveté est un des traits principaux auxquels on reconnaît l'homme sauvage abandonné à la nature.

La chasse en hiver et la pêche en été leur fournissent abondamment la nourriture nécessaire. Ils sont également habiles à ces deux exercices, et, comme les rennes sont toutes leurs richesses, ils tâchent d'en prendre et d'en entretenir en aussi grand nombre qu'ils peuvent. Ces animaux conviennent d'autant mieux à la paresse naturelle de ces peuples, que leur entretien ne demande aucun soin, et qu'ils cherchent eux-mêmes sous la neige la mousse dont ils se nourrissent.

D'ailleurs, quelque espèce d'animal qu'ils prennent à la chasse, ils le jugent propre à leur nourriture, et ne répugnent pas de faire le même usage des cadavres des animaux qu'ils trouvent morts. Quelque révoltant que nous paraisse ce goût des Samoièdes, ils ne sont pourtant pas en cela plus sauvages que les Chinois, qui, comme on sait, tout polis, tout civilisés qu'ils sont, s'accommodent aussi de charognes.

Les Samoïèdes exceptent pourtant du nombre des animaux qu'ils mangent les chiens, les chats, l'hermine et l'écureuil, sans que j'aie pu découvrir la raison de cette distinction. Quant à la chair des rennes, ils la mangent toujours crue. Ils sont très friands du sang de ces animaux, ils prétendent même que le boire tout chaud leur sert de préservatif contre le scorbut ; mais ils ne

connaissent point l usage d'en tirer du lait, comme plusieurs écrivains l'ont dit sans fondement.

Ils mangent de même le poisson tout cru, de quelque espece qu'il puisse être; mais pour les autres sortes de viande, ils préfèrent de les faire cuire, et, comme ils n'ont point d'heures fixées pour leurs repas, il y a toujours une chaudière remplie de quelques viandes sur le feu qu'ils entretiennent au milieu de leurs tentes, afin que chacun de ceux qui composent la famille puisse manger quand bon lui semble.

La religion des Samoïèdes est fort simple. Ils admettent l'existence d'un Être suprême, créateur de tout, souverainement bon et bienfaisant, qualité qui, suivant leur façon de penser, les dispense de lui rendre aucun culte, et de lui adresser des prières, parce qu'ils supposent que cet être ne prend aucun intérêt aux choses d'ici-bas, qu'il n'exige point par conséquent le culte des hommes, dont il n'a d'ailleurs pas besoin. Ils joignent à cette idée celle d'un être éternel et invisible, très puissant, quoique subordonné au premier et enclin à faire du mal. C'est à cet être-là qu'ils attribuent tous les maux qui leur arrivent dans cette vie; cependant ils ne lui rendent non plus aucune sorte de culte, quoiqu'ils le craignent beaucoup. S'ils font quelque cas des conseils de leurs kœdesnicks ou tadèbes, ce n'est qu'à cause des relations qu'ils croient que ces gens-là ont avec cet esprit malin, se soumettant d'ailleurs, avec une espèce d'insensibilité, à tous les maux qui peuvent leur survenir, faute de connaître les moyens de les détourner.

Le soleil et la lune leur tiennent encore lieu de divinités subalternes. C'est par leur entremise qu'ils croient que l'Être suprême leur fait part de ses faveurs; mais ils leur rendent aussi peu de culte qu'aux idoles ou fétiches qu'ils portent sur eux, suivant les conseils de leurs kœdesnicks. Ils semblent même faire peu de cas de ces idoles, et s'ils s'en chargent, ce n'est que par l'attachement qu'ils paraissent avoir aux traditions de leurs ancêtres, dont les kœdesnicks sont les dépositaires et les interprètes. Le manichéisme et l'adoration des astres fondent presque toutes les religions sauvages.

On trouve aussi chez eux quelques idées de l'immortalité de l'âme, et d'un état de rétribution dans une autre vie; mais tout cela se réduit à une espèce de métempsycose.

C'est en conséquence de leur sentiment sur la transmigration des âmes qu'ils ont coutume de mettre dans les tombeaux de ceux qu'ils enterrent les habits du défunt, son arc, ses flèches, et tout ce qui lui appartient, parce qu'il se pourrait, disent-ils, que le défunt en eût besoin dans un autre monde, et qu'il ne convient à personne de s'approprier ce qui appartient à autrui. On voit par là que, si le dogme de l'immortalité de l'âme fait partie de leur

religion, ce n'est que comme une simple possibilité à l'égard de laquelle il leur reste encore des doutes.

Enfin, on ne trouve parmi eux aucune de ces cérémonies religieuses en usage parmi les autres peuples de la terre dans certaines circonstances de la vie. Il n'est question de leurs kœdesnicks, ni à l'occasion de leurs mariages, ni à la naissance de leurs enfants, ni aux enterrements. Tout le ministère de cette espèce de prêtres se borne à leur donner des avis et des idoles de leur façon, lorsqu'il arrive qu'ils sont plus malheureux que de coutume dans leurs chasses, ou qu'il leur survient quelque maladie. Il serait très difficile d'amener ces peuples au christianisme, parce que leur entendement est trop borné pour concevoir des choses qui sont hors de la portée des sens, et qu'ils croient leur sort trop heureux pour y désirer quelque changement.

Les Samoïèdes sont aussi simples dans leur morale que dans leurs dogmes. Ils ne connaissent aucune loi, et ignorent même jusqu'aux noms de *vice* et de *vertu*. S'ils s'abstiennent de faire mal, c'est par un simple instinct de la nature. Il est vrai qu'ils sont dans l'usage d'avoir chacun leurs femmes en propre, et d'éviter scrupuleusement dans leur mariage les degrés de consanguinité ou de parenté, jusque là qu'un homme n'épousera jamais une fille qui descend de la même famille que lui, à quelque degré d'éloignement que ce soit. Quoique quelques écrivains aient avancé le contraire, le fait est certain. Ils prennent soin de leurs enfants jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à l'âge où ils peuvent pourvoir eux-mêmes à leur subsistance.

Tous ces usages, qu'ils observent religieusement entre eux, ne sont que les fruits d'une tradition qu'ils ont reçue de leurs ancêtres, et l'on pourrait, avec fondement, regarder cette tradition comme une loi; mais on ne trouve pas qu'elle leur défende d'assassiner, de voler, ou de se mettre par la force en possession des filles et des femmes d'autrui. Cependant, s'il faut en croire ces bonnes gens, qui paraissent trop simples pour se déguiser, il est bien peu d'exemples que de pareils crimes aient été commis parmi eux. Quand on leur demande la raison d'une semblable retenue, puisqu'ils avouent eux-mêmes qu'ils ne connaissent aucun principe qui puisse les détourner de ces actions, ils répondent tout simplement qu'il est très aisé à chacun de pourvoir à ses besoins, et qu'il n'est pas bon de s'approprier ce qui appartient à un autre. Pour le meurtre, ils ne comprennent pas comment un homme peut s'aviser de tuer un de ses semblables. A l'égard des femmes, ils pensent que celle qu'ils ont la commodité d'acheter à fort peu de frais peut aussi bien contenter leurs désirs naturels qu'une autre qu'ils trouveraient peut-être plus à leur gré, mais qu'ils ne pourraient posséder que par la violence.

On voit, par tout ce qui vient d'être dit, qu'ils ne connaissent d'autres

besoins que ceux de la simple nature, c'est-à-dire la nourriture, l'usage des femmes et le repos.

Comme ils sont d'un goût grossier et très facile à contenter, l'extrême indifférence qu'ils contractent par rapport au choix de leurs femmes leur tient lieu de principe, et les fait agir conséquemment, sans même le savoir.

Leurs sens et leurs facultés sont dans une juste combinaison avec leur façon d'être et d'exister. Ils ont la vue perçante, l'ouïe très fine, et la main sûre; ils tirent de l'arc avec une justesse admirable, et sont d'une légèreté extraordinaire à la course. Toutes ces qualités, qui leur sont naturelles et d'une nécessité absolue pour pourvoir à leurs besoins, ont été perfectionnées par un exercice continuel. Ils ont au contraire le goût grossier, l'odorat faible, le tact émoussé; ce qui vient de ce que les objets qui les environnent sont de nature à ne pouvoir produire aucune sensation délicate.

On conçoit aisément que l'ambition et l'intérêt, ces deux grands ressorts qui mettent en mouvement tout le genre humain, et qui sont dans la société les mobiles de toutes les actions, bonnes ou mauvaises, ainsi que de tous les vices qui marchent à la suite, comme l'envie, la dissimulation, les intrigues, les injures, les desseins de vengeance, la médisance, la calomnie, le mensonge, n'entrent pour rien dans le système moral de ces peuples; au moins est-il certain que leur langue manque de termes pour exprimer ces différents vices, qui font tant de ravage dans les sociétés les plus policées.

On croira sans peine que la manière de vivre de ces peuples doit être conforme à la simplicité de leurs notions, et à la stérilité du pays qu'ils habitent. Quoique plusieurs auteurs assurent que les Samoïèdes ont des princes, des juges, ou maîtres, auxquels ils obéissent avec beaucoup de soumission, il est certain qu'ils n'en ont jamais connu, et qu'actuellement il n'en existe point parmi eux. Ils paient sans répugnance le tribut qui leur est imposé en pelleteries, sans connaître d'autre sujétion envers le souverain. Ils se soumettent à ce paiement de bon gré, parce qu'ils ont vu pratiquer la même chose à leurs pères, et qu'ils savent qu'en cas de refus on saurait bien les y forcer.

Au reste, ils sont parfaitement indépendants les uns des autres, et s'ils ont quelque déférence, ce n'est que pour les plus vieux de chaque famille, et pour les kœdesnicks, dont ils prennent quelquefois les conseils, sans que cela les engage jamais à se soumettre à eux.

Quand on dit que les rennes sont les seules richesses des Samoïèdes, il faut supposer qu'ils ne connaissent point l'usage des monnaies, et la différence qu'il y a entre le prix et la valeur des métaux, à l'exception de quelques uns qui habitent dans le voisinage des Russes, dont ils peuvent avoir appris cette distinction. Ils se servent de leurs rennes pour l'achat des filles dont ils font

leurs femmes; mais quoiqu'en convenant du prix avec leurs pères, il leur soit permis d'en prendre autant qu'ils en veulent, il est rare qu'ils aient plus de cinq femmes, et la plupart se bornent à deux. Il y a des filles pour lesquelles on paie cent et jusqu'à cent cinquante rennes; mais ils sont en droit de les renvoyer à leurs parents, et de reprendre ce qu'ils ont donné, lorsqu'ils ont sujet de n'en être pas contents. Comme leurs femmes sont accoutumées à enfanter presque sans douleur, ils les soupçonnent d'infidélité et d'avoir eu commerce avec quelque étranger dès qu'ils voient arriver le contraire. C'est là principalement le cas où ils les battent et les maltraitent, pour leur faire avouer leur faute; si la femme confesse le fait, ils la renvoient aussitôt à ses parents, et s'en font rendre le prix. Quoiqu'on trouve le contraire dans des écrivains même récents, ces faits n'en sont pas moins certains. Buffon assure, comme une chose avérée, que non seulement ils ne connaissent point la jalousie, mais qu'ils offrent même leurs filles et leurs femmes aux premiers venus. Cet habile naturaliste a eu de fort mauvais mémoires. Les femmes des Samoïèdes ont tant de pudeur, qu'on est obligé d'user d'artifice pour les engager à découvrir quelque partie de leur corps, quoiqu'il soit assez difficile de comprendre pourquoi elles attachent une idée de honte à laisser voir quelque nudité. Les deux sexes ignorent l'usage des bains, et ne se lavent jamais le corps; ce qui les rend très sales et d'une très mauvaise odeur.

Cette manière de vivre si misérable fait sans doute horreur à tout homme né et élevé dans la société; cependant ces peuples ne laissent pas d'être toujours gais, exempts de chagrin, et très contents de leur sort. J'ai connu quelques Samoïèdes qui avaient vu les villes de Moscou et de Pétersbourg, et qui par conséquent avaient pu remarquer les avantages et les commodités dont les peuples civilisés jouissent, mais qui n'en paraissaient pas fort touchés. Ils ont constamment préféré leur façon de vivre à tout ce qu'ils avaient vu de plus attrayant et de plus voluptueux au milieu des Russes, tant ils ont d'éloignement pour la servitude, la dépendance, et pour tout ce qui peut interrompre leur repos ou leur penchant déterminé pour la paresse.

Ils aiment à fumer du tabac et à boire des liqueurs fortes, quand ils en trouvent chez l'étranger; mais ils en quittent l'usage sans la moindre marque de regret. Cette stupide insensibilité leur est si naturelle, qu'aucun objet, quelque nouveau qu'il soit pour eux, ne les frappe que très légèrement. Il peut bien réveiller leur attention pour un instant, mais à coup sûr il n'excite pas leurs désirs.

J'ai fait l'expérience de leur apathie. Je fis un jour assembler dans une chambre plusieurs Samoïèdes des deux sexes pour les examiner de plus près. Mais quoique j'eusse laissé sur la table de l'argent, des fruits et des liqueurs

fortes, dont je leur avais fait goûter, et tout ce que je pus imaginer de plus propre à tenter leurs désirs, et quoique j'eusse même abandonné la chambre à leur discrétion, ayant fait retirer mes domestiques, et m'étant retiré moi-même dans un coin d'où je pouvais les observer sans être vu, ils ne sortirent point de leur indifférence; ils restèrent tranquillement assis par terre, les jambes croisées, sans toucher à la moindre chose. Il n'y eut que les miroirs qui leur causèrent d'abord une sorte de surprise; mais un moment après ils ne paraissaient plus y faire attention.

Les Ostiaks, peuple voisin des Samoïedes, méritent aussi d'être connus.

Ces peuples, ainsi que tous ceux qui habitent sous un ciel rigoureux, dont les effets sont d'engourdir la nature ou d'en arrêter les progrès, ne parviennent pour l'ordinaire qu'à une hauteur médiocre; leur taille est cependant assez bien proportionnée, et leurs traits diffèrent peu de ceux des Russes; leurs cheveux sont toujours ou blonds ou roux.

Des peaux d'ours, de rennes et d'autres animaux, leur servent de vêtements pour l'hiver; en été ils en ont d'autres provenant de la dépouille de certains poissons, et surtout d'esturgeons. En toutes saisons, leurs bas et leurs souliers, qui tiennent ensemble, sont faits de peaux de poissons; par dessus cet habillement, qui est à peu près taillé comme une robe, ils mettent en hiver une camisole fort courte, mais ample, à laquelle tient une espèce de capuchon ou de bonnet, qu'ils ne relèvent sur leur tête que lorsqu'il pleut. Si le froid est excessif, ils mettent deux de ces camisoles l'une sur l'autre. Cette circonstance fait époque parmi ces peuples, et pour désigner un hiver très rude, ils disent qu'ils portaient deux camisoles.

Au reste, rien n'est plus simple que la façon de tous ces habillements. Ils emploient les dépouilles des animaux sans prendre la peine de les passer, et sans y donner aucune préparation. Un Ostiak a-t-il besoin d'un bonnet, il court à la chasse, tue une oie sauvage, la dépouille sur-le-champ, et se fait un bonnet de sa peau.

L'habillement des femmes chez les Ostiaks, ainsi que chez tous les peuples sauvages, ne diffère de celui des hommes que par les embellissements dont le désir de plaire leur inspire le goût, et qui sont proportionnés à leurs facultés. Les femmes les plus riches portent des habillements de drap rouge, ce qui est la suprême magnificence parmi toutes les nations de la Sibérie. Leur coiffure est composée de bandes de toile peinte de différentes couleurs, avec lesquelles elles s'enveloppent la tête de façon que leur visage est presque entièrement caché. Celles qui portent le drap rouge ont une espèce de voile de damas ou d'autres étoffes de soie de la Chine. Elles ont aussi, comme les Tongouses, l'usage de se faire des marques noires au visage et aux mains.

Le logement de ces peuples consiste, comme chez les Samoïèdes, en de petites huttes carrées, dont la couverture et les parois sont d'écorces de bouleau cousues ensemble. Au dedans de ces habitations et le long des parois s'élève un peu au dessus de l'aire une espèce d'estrade ou de banc en forme de coffre, et rempli de raclure de bois, qui leur sert de lit. Le foyer est au milieu de la cabane, dont la couverture est percée en cet endroit d'une ouverture suffisante pour donner une issue à la fumée.

Tous leurs meubles consistent en une marmite de pierre ou de fer, en filets, en arcs, en flèches, et en ustensiles de ménage faits d'écorce de bouleau, dans lesquels ils boivent et mangent. Quelques uns ont un ou deux couteaux, et c'est une grande opulence que de posséder une hache de fer ou un pareil instrument.

L'agriculture étant inconnue aux Ostiaks, leur pays ne produit que quelques racines sauvages, et leur nourriture ordinaire est le fruit de leur chasse ou de leur pêche. Ils mangent la viande avec des racines et à demi cuite, mais ils mangent le poisson cru, frais ou sec, et ne boivent que de l'eau.

Ils paraissent faire grand cas du sang chaud de quelque animal que ce soit. Aussi, lorsqu'ils tuent un renne, un ours ou tout autre quadrupède, leur premier soin est de recueillir le sang qui coule de ses blessures et de le boire. Un morceau de poisson sec trempé dans de l'huile de baleine, ou même un grand verre de cette huile, est encore pour eux un mets exquis.

Quelques uns entretiennent des rennes pour tirer leurs traîneaux; mais le plus grand nombre élève des chiens de trait pour cet usage. Ils attèlent depuis six jusqu'à douze chiens à un traîneau long de quatre à cinq aunes, sur une demi-aune de largeur.

A moins de l'avoir vu, on aurait peine à croire avec quelle agilité, quelle vitesse, les chiens tirent les traîneaux. Dès qu'ils sont en marche, ils ne cessent de hurler et d'aboyer que lorsqu'ils ont atteint le premier relais. Si la traite est plus longue qu'à l'ordinaire, ils se couchent d'eux-mêmes devant le traîneau, et se reposent un instant. On leur donne un peu de poisson sec, et après ce léger repas, ils reprennent leur train jusqu'au relais. Quatre de ces chiens tirent tres bien en un jour un traîneau chargé de trois cents livres, pendant douze ou quinze lieues. Dans la partie septentrionale de la Sibérie, on se sert fort communément de traîneaux tirés par ces animaux, soit pour voyager, soit pour transporter des marchandises. Il y a des postes aux chiens établies comme celles d'Europe, avec des relais réglés de distance en distance. Plus un voyageur est pressé, plus on met de chiens à son traîneau.

Quoique les filles des Ostiaks soient généralement laides, et qu'elles ajoutent encore à leur difformité naturelle le défaut d'être fort dégoûtantes par la

malpropreté des haillons qui leur servent de vêtements, elles se piquent cependant de coquetterie, et le désir de plaire les occupe comme les Européennes.

Les hommes, de leur côté, ressentent aussi le pouvoir de l'amour, et n'omettent aucun des petits soins qui peuvent les conduire à leur but. Comme une seule femme ne leur suffit pas, ils en prennent autant qu'ils en peuvent entretenir. Dès qu'une femme a quarante ans, c'est une véritable vieille à leurs yeux, et ils ne l'approchent plus. Cependant, au lieu de renvoyer leurs douairières, ils les gardent pour avoir soin du ménage et servir la jeune femme qui est devenue la compagne et la femme du maître. Lorsqu'un Ostiak a le cœur pris, voici de quelle manière se font les demandes de mariage.

Un ami de l'amoureux va négocier avec le père de la fille, qui rarement l'estime moins de cent roubles. On porte cette parole, on marchande. Si l'amant consent au marché, il propose de donner en paiement différents effets, comme, par exemple, son bateau sur le pied de trente roubles, son chien pour vingt, ses filets pour le même prix, etc., jusqu'à ce que, suivant son estimation, qui est toujours fort haute et à son avantage, il atteigne à peu près la somme qui lui est demandée. Le beau-père futur est-il d'accord, il promet de livrer sa fille dans un temps marqué. Jusqu'à ce terme, l'amoureux n'a d'autre ressource auprès de sa belle que le langage des yeux, car il ne lui est pas permis de lui rendre aucune visite ni de lui parler.

Lorsqu'il va voir le père et la mère, il entre à reculons, pour ne pas les regarder en face; s'il leur parle, il tient toujours sa tête tournée de côté pour marquer son respect et sa soumission.

Au temps dont on est convenu, l'amant vient recevoir sa future des mains de son père, qui la lui livre en présence des parents et des amis assemblés; il recommande ensuite aux époux de vivre en bonne union, et de s'aimer comme mari et femme : c'est dans cette courte exhortation que consiste toute la cérémonie du mariage. Ceux qui en ont le moyen régalent tous les assistants d'un verre d'eau-de-vie : c'est le sceau d'une parfaite union.

Ordinairement un père se défait de sa fille dès l'âge de huit à neuf ans, afin qu'elle puisse mieux s'accoutumer à l'humeur de son mari. Celui-ci consomme son mariage lorsque la nature en a marqué l'instant.

Une différence bien remarquable de ces peuples aux Samoïèdes, c'est que les degrés de parenté ne mettent aucun obstacle à ces unions conjugales. Un fils n'épouse pas sa mère, parce que les mères sans doute sont déjà vieilles lorsque leurs enfants sont nubiles; mais on voit des pères faire leurs femmes de leurs propres filles, et des frères épouser leurs sœurs.

Lorsqu'un mari ne se sent plus de goût pour sa femme, il est le maitre de

la renvoyer et d'en prendre une autre. On remarque néanmoins qu'en pareil cas l'équité naturelle l'emporte presque toujours sur les mouvements déréglés de leurs désirs.

Ils ont aussi la louable coutume de faire habiter leurs femmes dans une cabane séparée, non seulement pendant tout le temps de leurs couches, mais encore chaque fois qu'elles ont leurs indispositions périodiques.

Ces femmes ne paraissent avoir aucune inquiétude sur le temps de leur accouchement; elles ne prennent par conséquent aucune de ces précautions que la délicatesse des Européennes leur rend presque indispensables. Il arrive souvent, même en hiver, qu'étant en marche pour changer de demeure, l'instant du travail les surprend et les force de s'arrêter. Comme elles n'ont point alors de tentes prêtes, elles se contentent de s'asseoir, avec les autres femmes de la famille, au premier endroit, fût-il même couvert de neige, et elles accouchent sans paraître ressentir aucune douleur, sans témoigner du moins de mauvaise humeur, ni le moindre mécontentement. Le premier soin des femmes qui se trouvent à leur délivrance est de couvrir entièrement de neige le nouveau-né, pour l'endurcir au froid, et de l'y laisser jusqu'à ce qu'il crie; alors la mère prend son enfant dans son sein et continue sa route avec les autres femmes. Il serait curieux de savoir comment notre médecine expliquerait cette manière d'accueillir un enfant, qui, de la chaleur du sein maternel, passe à l'impression d'un air tel que celui de la zone glaciale.

Dès que l'on est arrivé à l'endroit où l'on doit s'établir, les nouvelles accouchées ont un logement à l'écart, et il n'est permis à personne, pas même à leurs maris, de les approcher. Une vieille femme leur sert à la fois de garde et de compagne pendant quatre ou cinq semaines; au bout de ce temps, on allume un grand feu au milieu de la cabane, et l'accouchée saute par dessus. Cette sorte de purification achevée, elle va avec son enfant retrouver son mari, qui la reçoit ou la renvoie, selon qu'il le juge à propos.

Les occupations des hommes sont, comme celles de tous les peuples sauvages, la chasse et la pêche. En été, ils font sécher une partie du poisson qu'ils prennent, afin d'en faire une provision pour l'hiver, et la chasse fournit encore à leurs besoins.

Dès que l'hiver s'est déclaré, par la neige et par les glaces, les Ostiaks vont courir les bois et les déserts avec leurs chiens, pour chasser les martres, les zibelines, les renards, les ours, etc.

Quand ils ont tué un de ces derniers animaux, ils l'écorchent, lui coupent la tête, et la suspendent avec la peau à un arbre, autour duquel ils font plusieurs tours en cérémonie, comme pour honorer ces dépouilles; ils font ensuite des

lamentations ou des grimaces de douleur autour du cadavre, et lui demandent pardon de lui avoir donné la mort. Qui t'a ôté la vie? lui demandent-ils tous en chœur; et ils répondent : Ce sont les Russes. — Qui t'a coupé la tête? — C'est la hache d'un Russe. — Qui t'a ouvert le ventre? — C'est le couteau d'un Russe. — Nous t'en demandons pardon pour lui.

Cette pratique extravagante est fondée sur une superstition de ces peuples. Ils croient que l'âme de l'ours, qui est errante dans les bois, pourrait se venger sur eux à la première occasion, s'ils n'avaient soin de l'apaiser et de lui faire cette espèce de réparation pour l'avoir obligée de quitter le corps où elle avait établi sa demeure.

Outre les soins du ménage et de la cuisine, qui les regardent seules, les femmes s'occupent encore à préparer et à filer d'une manière particulière de certaines orties; elles en font de la toile et des rideaux, pour se défendre, dans le temps du sommeil, des moucherons, qui sont toujours fort incommodes pendant l'été, surtout dans les forêts et aux environs des lacs. Quoique cette toile ait un peu de roideur, elle leur sert encore à faire des mouchoirs pour mettre sur leur tête, et on les peint de différentes couleurs.

Rien ne paraît faire plus de plaisir aux deux sexes que de fumer du tabac; mais leur méthode est très différente de celle des autres nations. Ils mettent d'abord un peu d'eau dans leur bouche, et tirent le plus qu'ils peuvent de fumée pour l'avaler avec cette eau. A peine ont-ils humé la fumée trois ou quatre fois, qu'ils tombent à terre sans connaissance. Ils demeurent ainsi souvent étendus pendant un quart d'heure, les yeux fixes et la bouche béante, le visage couvert d'écume et de sérosités qui distillent des yeux, de la bouche et du nez : on croirait voir un épileptique dans les convulsions

Quelquefois ces malheureux sont les victimes de cette étrange façon de fumer. Les uns en sont suffoqués ou tombent en défaillance; d'autres, se trouvant alors sur le bord d'une rivière, d'un lac, ou près du feu, se noient ou se brûlent.

Les femmes accoutument de bonne heure leurs enfants à fumer, et il semble en effet que cette habitude, si elle était modérée, pourrait leur être utile en ce qu'elle leur tient lieu de médecine, en opérant l'évacuation des humeurs que produisent abondamment en eux le poisson cru et la mauvaise nourriture dont ils font usage. Quoique, généralement parlant, la propreté paraisse inconnue aux Ostiaks, et que tout l'extérieur des femmes n'inspire que le dégoût, elles ont cependant un soin particulier de se tenir le corps propre. Elles portent en tout temps sur elles, avec une ceinture de la même forme que celle que la jalousie a fait inventer aux maris de certaines contrées de l'Europe, un petit paquet composé de filets de l'écorce la plus mince du saule :

cette matière absorbe toute l'humidité, toute espèce de transpiration. Chaque fois que des besoins naturels les obligent de déranger cette ceinture, elles mettent un nouveau paquet d'écorce, et elles en ont toujours une provision avec elles, surtout dans les temps critiques.

Si l'amour dans ces climats rigoureux se fait sentir assez vivement, la jalousie marche à sa suite aussi bien que dans nos contrées; mais les effets n'en sont jamais funestes. Ils se bornent à quelques pratiques superstitieuses, les seules peut-être au monde qui produisent quelque bien réel : car, comme leur objet est d'éviter ou de prévenir un mal imaginaire, dans l'un et l'autre cas elles contribuent du moins à tranquilliser le jaloux. Un Ostiak tourmenté de cette passion coupe du poil de la peau d'un ours, et le porte à celui qu'il soupçonne occasionner l'infidélité de sa femme. Si ce dernier est innocent, il accepte ce poil; mais s'il est coupable, il avoue le fait, et convient à l'amiable avec le mari du prix de l'infidèle, que le premier répudie, et que l'autre épouse. Ils agissent toujours de bonne foi dans ces circonstances; et de manière ou d'autre, le jaloux est délivré de toute inquiétude.

Ils se persuadent que, dans le cas où un homme coupable d'adultère serait assez hardi pour accepter le poil qu'on lui présente, l'âme de l'ours dont il provient ne manquerait pas de le faire périr au bout de trois jours. Si l'homme soupçonné du crime continue à se bien porter, tous les soupçons du jaloux s'évanouissent; il se croit dans son tort, et met tous ses soins à les faire oublier à sa femme.

Une paresse excessive, commune à tous ces peuples, tient les Ostiaks dans une perpétuelle inaction, à moins que le besoin de pourvoir à leur subsistance ne vienne les en tirer.

L'art de mesurer le temps et de compter les années est absolument ignoré de ces peuples : les neiges leur servent de calendrier. Comme il neige longtemps et régulièrement chaque hiver, mais que dans l'été toutes les neiges disparaissent, ils disent : « Je suis âgé de tant de neiges », comme nous disons « J'ai tant d'années ». Au reste, cette manière de parler se trouve parmi tous les peuples qui habitent les cantons septentrionaux de la Sibérie.

Le plus grand effort de prévoyance que paraissent faire les Ostiaks, c'est de ramasser en été quelques provisions pour l'hiver; encore est-il assez probable qu'ils ne prennent cette précaution que parce qu'ils l'ont vu prendre à leurs ancêtres, sans y être portés par une prudence raisonnée, ni par des vues sur l'avenir.

A l'égard du présent, disent-ils, nous voyons beaucoup de Russes qui, malgré les peines qu'ils se donnent, quoiqu'ils s'épuisent à travailler et qu'ils prétendent avoir une religion toute divine, ne laissent pas d'être plus malheu-

reux que nous. Quant à l'avenir, il est si incertain, que nous nous en reposons sur les soins de celui qui nous a créés.

Les Ostiaks n'ayant que fort peu de besoins, le commerce qu'ils font est très médiocre. Il se réduit à échanger des pelleteries contre du pain, contre du tabac, de la verroterie, des ustensiles et des outils de fer, tels que des haches, des clous, des couteaux, etc.

Comme ils ne savent ni lire ni écrire, et que cependant ils désirent quelquefois se procurer les objets dont ils ont besoin sans avoir à donner aucune sûreté aux marchands, ils se font des marques sur les mains en présence de leurs créanciers, afin que ceux-ci puissent les distinguer sûrement de leur compatriotes, et promettent de livrer dans le temps préfixe ce qu'on leur a demandé en échange de ce qu'ils reçoivent. Jamais on ne voit un Ostiak manquer à ses engagements. Aux termes convenus, ils apportent, avec l'attention la plus scrupuleuse, le poisson sec, les pelleteries, et ce qui a été stipulé dans le marché qu'ils ont conclu. Ils font voir en même temps les marques qu'ils portent aux mains ; on les efface, et tout est terminé.

Si les Ostiaks sont paresseux, leur caractère excellent rachète bien ce défaut. C'est parmi eux qu'il faut chercher l'humanité la plus simple et la plus pure. Malgré l'ignorance profonde dans laquelle ils vivent, quoiqu'ils n'aient que des notions très obscures et très imparfaites de Dieu, ils sont naturellement bons, doux et pleins de charité.

On ne voit chez les Ostiaks ni libertinage, ni vol, ni parjure, ni ivrognerie, ni aucun de ces vices grossiers si communs même parmi les nations policées. On trouverait difficilement parmi eux un seul homme atteint de ces vices, à moins que ce ne soit quelqu'un de ces Ostiaks dégénérés qui vivent avec les Russes corrompus, et qui contractent insensiblement leurs habitudes vicieuses.

Un officier suédois rapporte cet exemple : « En 1722, dit-il, ayant reçu la nouvelle que la paix était conclue dans le nord entre la Suède et la Russie, je partis de la ville de Crasnoyarsk sur l'Yeniseï, sans autre compagnie que celle d'un jeune domestique suédois, de l'âge de quatorze ou quinze ans. Le commandant de Crasnoyarsk m'avait donné un conducteur russe qui devait m'accompagner ; mais il s'était enfui, et je me trouvai réduit à traverser seul, avec mon jeune domestique, de vastes contrées qui n'étaient habitées que par des païens.

» J'avais fait construire un train de bois, sur lequel je descendis la rivière de Czoulim jusque dans l'Obi ; j'étais muni d'un ordre du commandant de Crasnoyarsk, qui m'autorisait à prendre de distance en distance cinq Tartares païens pour ramer. Étant ainsi seul et abandonné de mon guide russe, qui de-

vait aussi me servir d'interprète, je montrai mon passeport aux Tartares, qui me donnèrent sur-le-champ tous les secours qui dependaient d'eux, et me conduisirent paisiblement d'une habitation à l'autre. Il faut que je dise à leur louange que je ne perdis rien avec eux, quoiqu'il leur fût bien facile de me voler, puisque je dormais la nuit sur mon train de bois, et que souvent ils s'étaient relevés trois ou quatre fois avant que je fusse éveillé.

» J'avoue en même temps que je n'aurais pas voulu risquer de voyager aussi solitairement entre Tobolsk et Moscou, où les Russes Rosboniches, quoique baptisés et chrétiens, n'auraient certainement pas manqué de m'enlever la plus grande partie de mes effets.

» Certaines raisons m'obligèrent de m'arrêter pendant quinze jours chez les Ostiaks qui habitent le long de l'Obi. Je logeai dans leurs cabanes; le peu de pelleterie que j'avais resta, pendant tout mon sejour, dans une tente ouverte, habitée par une nombreuse famille, et je ne perdis pas la moindre chose. »

Voici encore un trait de la probité de ces peuples, qu'un marchand russe m'a raconté.

Ce marchand, allant de Tobolsk à Beresof, ville située à douze journées au nord de la premiere, passa la nuit dans une cabane d'Ostiaks. Le lendemain matin, il perdit, à quelques verstes de sa couchée, une bourse dans laquelle il y avait environ cent roubles. Les routes de ces cantons ne sont guere fréquentées; mais le fils même de l'Ostiak qui avait donné l'hospitalité au Russe, allant un jour à la chasse, passa par hasard à l'endroit ou cette bourse était tombée, et la regarda sans la ramasser. De retour a la cabane, il se contenta de dire qu'il avait vu sur le chemin une bourse pleine d'argent, et qu'il l'y avait laissée. Son père le renvoya aussitôt sur le lieu, et lui ordonna de couvrir la bourse d'une branche d'arbre, afin de la dérober aux yeux des passants, et qu'elle pût être retrouvee à cette même place par celui à qui elle appartenait, si jamais il venait la chercher. La bourse resta donc a cet endroit pendant plus de trois mois. Lorsque le Russe qui l'avait perdue revint de Beresof, il alla loger encore chez le même Ostiak, et lui raconta le malheur qu'il avait eu de perdre sa bourse le jour même qu'il etait parti de chez lui. L'Ostiak, charmé de pouvoir lui faire retrouver son bien, lui dit : « C'est donc toi qui as perdu une bourse? Eh bien, sois tranquille; je vais te donner mon fils, qui te conduira sur la place où elle est : tu pourras la ramasser toi-même. » Le marchand, en effet, trouva sa bourse au même endroit où elle était tombée.

A l'exception des vayvodes que le gouvernement de Russie etablit chez les Ostiaks pour les gouverner et pour lever les impôts, il n'y a point de chefs ou de supérieurs reconnus dans la nation, et l'on n'y fait aucune distinc-

tion de rang, de naissance et de qualité. Quelques uns pourtant parmi eux prennent le titre de *knés*, et s'approprient le domaine de certaines rivières; mais, malgré ces prétentions, ils sont fort peu respectés des autres, et ces knés n'exercent aucune sorte de juridiction.

Chaque père de famille est chargé de la police de sa maison, et termine seul à l'amiable les petits différends qui peuvent y survenir. Dans les affaires graves ils ont recours aux vayvodes, ou ils appellent les ministres de leurs idoles pour les juger. La contestation se termine ordinairement par une sentence que le prêtre prononce, comme si elle lui était inspirée; mais l'idole dont il est l'organe n'oublie pas ses intérêts, car il y a une amende de pelleterie imposée, et le ministre, comme de raison, est chargé de la recevoir pour l'idole.

La religion de ces peuples consiste à rendre quelque culte à ces idoles, et ils en ont de deux sortes : de publiques, qui sont révérées de toute la nation; de domestiques, que chaque pere de famille se fabrique lui-même, et dont le culte particulier se borne à sa maison.

Ces deux espèces d'idoles ne sont communément que des troncs d'arbre, ou des bûches arrondies par le haut, pour représenter une tête, dont les yeux sont marqués par deux trous, la bouche par un autre trou, le nez par un relief quelconque; le tout si grossièrement façonné, qu'il n'y a que des yeux d'Ostiaks qui puissent y voir une divinité.

Ordinairement un père de famille est a la fois prêtre, sorcier et fabricant d'idoles, et il en distribue à ceux qui en veulent. Lui seul a le droit de leur offrir des sacrifices, de les consulter et de rendre les oracles qu'elles lui dictent. Avant d'aller à la chasse et à la pêche, l'idole est consultée, et l'on se conduit suivant le succès heureux ou malheureux que promet sa réponse.

Lorsqu'une femme a perdu son mari, dit Muller, elle témoigne sa douleur en faisant fabriquer promptement une idole, qu'elle habille des vêtements du defunt. Elle la couche ensuite avec elle, et la place pendant le jour devant ses yeux, pour se rappeler la mémoire du mort, et pour s'exciter en même temps à pleurer sa perte. Cette cérémonie se continue pendant une année entière, et chaque jour doit être marqué par des larmes. L'année du deuil étant révolue, l'idole est depouillée et reléguée dans un coin jusqu'à ce qu'on en ait besoin pour une pareille cérémonie. Une femme qui n'observerait pas cette pratique serait déshonorée; elle passerait pour n'avoir pas aimé son mari, et sa vertu serait violemment soupçonnée.

Strahlenberg rapporte que, voyageant parmi eux, il leur demanda où ils croyaient que leurs âmes allaient après la mort, et qu'ils lui répondirent : « Que ceux qui mouraient d'une mort violente, ou en faisant la guerre aux ours, allaient droit au ciel; mais que ceux qui mouraient dans leur lit ou d'une

mort naturelle étaient obligés de servir long-temps sous terre près d'un dieu sévère et dur. » Ceci pourrait faire présumer que les Ostiaks descendent des premiers Cimbres qui ont habité la Russie, car Valère Maxime attribue à ces Cimbres la même façon de penser, lorsqu'il écrit qu'ils sautent de joie dans une action, comme allant à une mort glorieuse, et qu'au contraire, lorsqu'ils sont malades, ils se désolent comme se croyant menacés d'une mort ignominieuse.

Les Ostiaks étant soumis à l'empire, chaque fois que la Russie change de maître, il est d'usage de leur faire prêter un nouveau serment de fidélité; c'est le vayvode établi chez eux qui reçoit ce serment, et en voici la formule. On rassemble les Ostiaks dans une cour, où est étendue par terre une peau d'ours, avec une hache et un morceau de pain, dont on leur distribue à tous une petite partie. Avant de le manger, ils prononcent les paroles suivantes : « Au cas que je ne demeure pas toute ma vie fidèle à mon souverain, si je me révolte contre lui de mon propre mouvement, et avec connaissance; si je néglige de lui rendre les devoirs qui lui sont dus, ou si je l'offense en quelque manière que ce soit, puisse cet ours me déchirer au milieu des bois; que ce pain que je vais manger m'étouffe sur-le-champ; que ce couteau me donne la mort, et que cette hache m'abatte la tête ! » On n'a pas d'exemple qu'ils aient violé leur serment, quoiqu'on les ait souvent inquiétés pour cause de religion.

Quelques tentatives qu'on ait faites pour amener les Ostiaks au christianisme, on n'a pu faire parmi eux qu'un très petit nombre de vrais chrétiens. La vie errante qu'ils mènent dans les forêts, et qui rend inutile l'établissement des prêtres et des églises; les anciennes habitudes de leurs pères, soit en matière de culte, soit par rapport aux mariages, sont autant d'obstacles aux progrès du christianisme chez des peuples qui se rappellent sans cesse que leurs ancêtres ont vécu heureusement dans leur religion, et que les Russes leur paraissent plus misérables qu'eux.

Le grand convertisseur Philotée, archevêque de Tobolsk, à qui la plus grande partie des idolâtres sibériens doivent le baptême (si c'est conférer ce sacrement que de faire jeter dans l'eau, par des dragons, des païens attachés à leur croyance), visita les Ostiaks dans les années 1712, 1713 et 1714, pour les convertir. Quelques uns se plongèrent volontairement dans l'eau baptismale; mais le plus grand nombre refusa de se soumettre à la cérémonie. Le ministère des soldats russes fut heureusement employé : moitié par force, moitié par crainte, on parvint à en baptiser quatre à cinq mille.

Tout le fruit que les Ostiaks ont donc retiré de la mission de l'archevêque de Tobolsk, c'est que, depuis ce temps, ils se disent chrétiens. Mais le sont-ils en effet ? On en peut juger par toutes leurs superstitions, par leurs céré-

monies religieuses, enfin par l'idée qu'ils avaient des récompenses de la vie future, lorsque, huit à dix ans après leur conversion, ils firent à Strahlenberg la réponse que nous avons rapportée.

Les approches de la mort leur causent si peu de frayeur et d'inquiétude, que ni les remèdes propres à l'éloigner, ni les moyens de prévenir la maladie, ne sont chez eux l'objet des moindres recherches ni des moindres soins.

L'excessive malpropreté dans laquelle ils vivent, les viandes crues et les insectes dont ils se nourrissent, leur causent des maladies scorbutiques, ou des éruptions cutanées semblables à la lèpre, et si terribles, qu'on peut dire qu'ils pourrissent tout vivants. Cet amour de la vie que la nature a gravé si profondément dans tous les hommes, pour les rendre attentifs à leur conservation; cette horreur qui fait reculer toutes les créatures devant tout ce qui peut tendre à leur destruction, n'entrent point dans l'âme d'un Ostiak. Leur survient-il un ulcère au visage, à un bras, à une jambe, ou à quelque autre partie du corps, ils n'y font pas la moindre attention; ils voient tranquillement cet ulcère faire des progrès, s'étendre, et ronger petit à petit les autres parties du corps. Ils voient leurs membres tout pourris se séparer du tronc les uns après les autres, sans marquer aucune douleur, sans jeter aucune plainte.

Ils montrent une insensibilité, une résignation apathique, que l'on trouve à peine dans les animaux les plus stupides, et qui doit d'autant plus surprendre, qu'elle n'est pas l'effet d'un fanatisme d'opinion, tel que celui dont se paraient les philosophes stoïciens.

Les enterrements des Ostiaks se font sans cérémonies religieuses. La famille du mort s'assemble; on habille le cadavre, et on l'enterre, en mettant à côté de lui son couteau, son arc, une flèche, et les ustensiles de ménage qui lui appartenaient. Si c'est en hiver, on le cache dans la neige, et lorsque l'été est venu, on fait une fosse, et on l'y dépose en présence de tous ses parents.



86

JEUNE FEMME

Voy. en Asie

KAMTCHATKA.

DÉCOUVERTE ET CONQUÊTE PAR LES RUSSES.

Le Cosaque Volodimer, commissaire d'Anadir-Ostrog, reçut ordre en 1697 d'étendre la domination russe, en découvrant et soumettant de nouveaux pays. Il envoya seize soldats, commandés par le capitaine Morosko, pour lever des tributs et faire des conquêtes. Celui-ci s'avança jusqu'au Kamtchatka, qui n'est pas à cent lieues de la rivière d'Anadir. Sur le récit de son expédition, le commissaire partit lui-même, à la tête de cent hommes, pour soumettre les Kamtchadales. La résistance fut longue et opiniâtre de la part de ces peuples sauvages, qui n'avaient rien à perdre que leur liberté. Ils manquaient d'armes; mais les conquérants ne pouvaient arriver qu'en très petit nombre à une si grande distance et par des routes si difficiles. Les succès furent longtemps balancés. Les Cosaques chargés de cette expédition par la cour de Russie combattaient avec courage, et formaient des établissements. Mais bientôt l'abus tyrannique du pouvoir, les débauches, les discordes intestines, offraient une vengeance facile aux Kamtchadales, qui, après avoir payé quelques tributs de peaux de bêtes, finissaient par égorger leurs vainqueurs.

Les dangers et les peines qu'il fallait essuyer dans une longue route de terre, au milieu de peuples indépendants ou peu soumis, toujours prêts à la guerre ou à la révolte, obligèrent d'en chercher une plus courte et plus sûre. On tenta dès l'an 1715 un passage par mer d'Okhotsk au Kamtchatka. Ainsi l'on devait aborder à cette presqu'île par la côte occidentale, au lieu d'y entrer par la côte orientale. D'ailleurs c'étaient deux voies ouvertes à la conquête et au commerce; mais la dernière avait les plus grands avantages. Dès qu'on eût trouvé cette route, les tributs ne passerent plus par le nord. Mais ils furent toujours exposés à l'avidité des commissaires, et au pillage des Cosaques, qui tantôt empoisonnaient les officiers de la Russie, et tantôt vexaient les habitants du Kamtchatka. Ceux-ci tuaient à leur tour les collecteurs des taxes. Il ne se fit que des brigandages pendant trente ans dans toute cette

presqu'île entre ceux qui travaillaient à la réduire et ceux qui résistaient au joug de la conquête. C'est le sort de toutes les nouvelles colonies. Il faut les arroser de sang, et les engraisser de carnage pour les préparer à la culture, à la civilisation, aux beaux arts.

Cependant l'esprit du czar Pierre Ier, qui joignait aux vues d'agrandissement l'ambition d'éclairer son empire pour l'illustrer, cet esprit de conquête et de lumière suggéra quelques expéditions inutiles. En 1720 on tenta la découverte des îles Kouriles, que la mer semble avoir détachées du Kamtchatka, et que la politique y veut rejoindre. On les parcourut, on les suivit jusqu'à l'île Matsmaï (Ieso), qui touche presqu'au Japon. C'était le chemin d'un commerce à ouvrir entre les Russes et les Indes, une ligne de communication entre l'équateur et le cercle polaire. En 1728 on leva la carte des côtes septentrionales du Kamtchatka. En 1729, un capitaine russe et un chef de Cosaques allèrent avec des troupes au Kamtchatka, par ordre de la cour, afin d'en reconnaître les côtes, soit au nord, soit au midi; de soumettre de gré ou de force tous les Koriaks qui ne seraient pas tributaires, de planter des colonies, de bâtir des ostrogs, de cimenter un commerce avec les nations circonvoisines. Mais ces ordres ne purent s'exécuter qu'en partie. Ce fut beaucoup d'avoir levé le plan des côtes méridionales jusqu'aux frontières de la Chine. Ainsi le Kamtchatka, ce pays sauvage, peut devenir un jour le chemin d'un grand commerce. Qui sait même si cette péninsule n'aura pas des liaisons avec celle de l'Inde! Les îles du Japon semblent placées entre ces deux régions pour faciliter cette nouvelle route du commerce de l'Asie avec l'Europe, plus courte et moins dangereuse peut-être que l'ancienne. Tout enhardit à cette espérance, et le hasard même en a jeté les germes.

En effet, dès l'an 1730, un vaisseau japonais vint échouer sur la pointe du Kamtchatka. Ce navire, chargé de riz, d'étoffes de soie, de toiles de coton, qu'il portait d'une province du Japon à une autre, fut poussé en pleine mer par une tempête de huit jours. Après avoir été le jouet des vents, et sans doute de l'ignorance des pilotes, pendant six mois; après avoir jeté ses marchandises, ses agrès, ses mâts, ses ancres, dans la mer, il fut porté par les courants à Kourils-Kaia-Lopatka. L'équipage, composé de dix-sept hommes, voulut descendre à terre, et camper sous une tente avec ce qu'il put sauver des restes et des débris du vaisseau. Au bout de vingt-trois jours ils aperçurent un officier cosaque avec des Kamtchadales. Ravis de revoir des hommes, ils leur firent des présents. Mais le perfide Cosaque s'étant dérobé la nuit avec ses gens, les Japonais, à qui la tempête avait enlevé leur vaisseau, se mirent dans un esquif, pour le chercher sur la côte, ou pour aborder à quelque habitation. Ils trouvèrent Chtinnikov (c'était le nom du Cosaque)

qui dépeçait la carcasse de leur navire pour en avoir le fer. Ce barbare envoya ses Kamtchadales dans un canot à l'esquif des Japonais; et, dans le temps que ceux-ci leur tendaient des mains suppliantes pour demander du secours et la vie, ils les assassinèrent avec les mêmes armes dont ces malheureux leur avaient fait présent. On ne garda que deux de ces étrangers : l'un était un enfant de onze ans. Chtinnikov s'empara de tout ce qui était dans l'esquif, brûla le vaisseau, et se retira dans le fort supérieur de Kamtchatkoi, avec son butin et ses deux prisonniers. Mais un commissaire arrivé peu de temps après retira de ses mains ces misérables victimes, et les fit conduire avec toutes sortes de bons traitements à Iakoutsk. De là ces deux Japonais allèrent, sous la protection du gouvernement, à Tobolsk, puis à Moscou et à Pétersbourg. C'est là qu'ils furent présentés à la cour en 1731. On les fit élever dans une école militaire, où ils reçurent le baptême en 1734. Deux ans après, on les mit avec de jeunes Russes pour apprendre la langue du pays, et communiquer la leur; mais cette même année, le plus âgé, qui avait quarante-trois ans, périt, après six ans d'exil, dans un climat trop étranger à celui de sa naissance. Le plus jeune mourut trois ans après, le 15 décembre 1739. L'académie de Pétersbourg, qui avait été chargée de leur éducation, les fit modeler en plâtre, et conserva ce monument singulier dans le cabinet des curiosités, où on le voit aujourd'hui.

Malgré toutes les précautions des souverains de la Russie pour adoucir le joug des Kamtchadales, les Cosaques exercèrent sur ce peuple vaincu toutes les vexations qui suivent la conquête. Comme ils n'avaient point emmené de femmes avec eux, ils abusèrent de la force pour en avoir. Lorsqu'ils avaient assujetti quelques ostrogs, ils prenaient un certain nombre de femmes et d'enfants, qu'ils partageaient entre eux. Ils vivaient avec une de ces femmes en concubinage, et quand ils en avaient eu des enfants, ils lui donnaient l'inspection sur les autres esclaves de la nation. « Ceux qui voulaient contracter des alliances avec les Kamtchadales libres signaient des billets par lesquels ils leur promettaient d'épouser leurs filles dès que le prêtre serait arrivé; de sorte que le baptême de la fille promise, celui de ses enfants, les fiançailles et le mariage, se faisaient souvent tout à la fois, car il n'y avait pour tous ces ostrogs qu'un seul prêtre, qui demeurait au fort inférieur de Kamtchatkoi, et visitait les autres ostrogs tous les ans, ou tous les deux ans. »

Cependant les Cosaques vivaient en seigneurs russes du travail de leurs esclaves, ou des tributs qu'ils en exigeaient. Quand ils allaient lever ceux de la couronne, le tributaire payait, indépendamment de la taxe du prince, quatre renards ou zibelines : l'une pour le receveur, l'autre pour son commis, une troisième peau pour l'interprète, et la quatrième pour les Cosaques. Ceux-

ci passaient leur temps à jouer ces peaux dans les cabarets; ensuite ils jouèrent leurs esclaves, de sorte que ces malheureux changeaient de maîtres vingt fois dans un jour. Cette oppression alla si loin, que les Kamtchadales résolurent enfin de secouer le joug, et d'exterminer tous les Russes de la presqu'île.

Mais depuis que la route était établie par la mer de Pengina, l'abord des bâtiments était devenu trop facile et trop fréquent pour exécuter un pareil complot sans une occasion favorable. On attendit ce moment. Il parut s'offrir. Les Tchouktkis, peuple voisin de l'Anadir, non contents de repousser la domination russe, étaient venus attaquer les Koriaks, ses tributaires. Il était aisé de chasser avec des troupes disciplinées des sauvages qui n'avaient que l'amour du butin et de l'indépendance; mais ils reparaissaient toujours, aussi légers, aussi prompts que leurs flèches. On voulut les dompter par une guerre vive et soutenue. Le capitaine Pavlutski, venu au Kamtchatka en 1729, reçut ordre d'en partir avec ses troupes pour marcher vers l'Anadir. Tandis qu'il allait soumettre des rebelles, son départ en formait derrière lui. Les habitants de l'embouchure du Kamtchatka, ceux des deux rivières intérieures qui sont au centre du pays, l'Elova et la Klioutcheva, se répandirent dans la presqu'île durant l'hiver, faisant des complots sous le prétexte et l'apparence de visites. Il n'est pas difficile à des peuples conquis de se liguer contre des vainqueurs qui n'entendent pas leur langue.

Dès que le bruit se fut répandu que Chestakov, chef des Cosaques, venu avec Pavlutski pour la grande expédition de 1729, avait été tué par les Tchouktchis, les Kamtchadales, feignant de craindre les incursions de ces rebelles, s'armèrent comme pour se défendre, mais dans l'intention secrète de se délivrer des Cosaques, qu'ils priaient cependant de rester avec eux. Toutes les précautions étaient prises par ces sauvages pour intercepter les communications avec l'Anadir. S'il revenait des troupes russes, soit de ce côté, soit par la mer de Pengina, elles devaient être reçues dans les ports avec des démonstrations de confiance, afin qu'on pût les massacrer quand elles traverseraient l'intérieur du pays. Deux chefs étaient à la tête de ce complot.

Aussitôt que le dernier commissaire se fut embarqué avec ses tributs pour entrer dans l'Anadir, les Kamtchadales, assemblés sur leurs canots, remontèrent le Kamtchatka le 20 juillet 1731. Ils égorgèrent le peu de Cosaques qui étaient restés, ils y surprirent l'ostrog inférieur; ils brûlèrent tout, excepté l'église et les fortifications, où les effets du pillage furent mis en dépôt. Dès le lendemain, ils se revêtirent des habits russes, soit de femmes ou de prêtres, et firent des festins, des danses et des cérémonies superstitieuses, en signe de réjouissance et de triomphe. Théodore Khartchin, l'un des deux chefs de

la conspiration, nouveau chretien, ordonna à un Kamtchadale qui savait lire et qui avait été baptisé comme lui de chanter le *Te Deum* en habit sacerdotal. Ensuite il fit écrire sur le registre de l'église : « Par ordre du commissaire Théodre Khartchin, on a donne à Savina (c'était le nom de l'officiant) trente renards ordinaires pour avoir chanté le *Te Deum*.»

Cependant un vent contraire avait obligé le vaisseau de Pavlutski à jeter l'ancre au sortir de l'embouchure du Kamtchatka. Quelques Cosaques échappés au carnage apportèrent la nouvelle de la révolte à leurs compagnons, qui mouillaient encore sur la côte. Aussitôt on descendit pour éteindre le feu du soulèvement, et, quatre jours après la prise du fort, on revint le battre en brèche avec quelques canons du vaisseau. Khartchin, qui, du haut des remparts, avait insulté les Russes, fut force de s'evader en habit de femme. Presque tous les assiégés périrent : les uns furent tués dans le fort; les autres, avec les richesses qu'ils y avaient amassées, furent brûlés par le feu qui prit au magasin à poudre. Trente Kamtchadales qui s'étaient rendus avant l'assaut furent massacrés et passés au fil de l'épée, en représaille des insultes que les rebelles avaient faites aux femmes et aux enfants des Cosaques : c'est l'usage entre ces sortes de guerriers, qui ne possèdent encore parfaitement des arts de la société que celui de détruire, si naturel à l'homme, civilisé ou sauvage.

Cependant Khartchin, ayant rejoint plusieurs autres chefs de l'émeute générale, vint à la rencontre des Russes pour les forcer à se rembarquer. Apres quelques combats peu décisifs, on fit des propositions. Khartchin demanda un otage pour sûreté de sa personne, et passa dans le camp des Cosaques. Il les pria d'épargner les Kamtchadales, promit de vivre en paix, et dit qu'il irait engager les siens à mettre bas les armes. On le laissa retourner dans son camp. Dès qu'il eut rejoint son parti, il envoya dire aux Russes qu'on ne voulait pas entendre parler de paix. Le lendemain, il reparut avec les rebelles sur la rive gauche de la Klioutchi, l'une des deux rivières où la révolte avait éclaté; mais, faisant mine de n'être venu que pour achever l'accommodement qu'il avait entamé, il dit qu'il passerait de l'autre côté si l'on envoyait deux otages. On y consentit, et, dès qu'il fut à l'autre bord, les Russes, opposant la perfidie a la ruse, le retinrent prisonnier, et crièrent à leurs otages de se jeter dans la rivière. Pendant que ceux-ci la traversaient à la nage, on fit feu sur les Kamtchadales, pour les empêcher de tirer des flèches sur les transfuges.

Quand la révolte eut perdu celui qui l'entretenait, tous les autres chefs de peuplades se dissipèrent, ou périrent avec leurs partisans. L'un des principaux mutins, près de tomber entre les mains du vainqueur, égorgea sa femme

et ses enfants, puis se tua lui-même. Bientôt on vit le carnage recommencer sous le fer et le feu des Russes. Un détachement qui marchait le long de la mer de Pengina, passant tout au fil de l'épée, joignit les Cosaques du fort supérieur de Kamtchatkoi, et ces deux corps réunis s'avancèrent contre les rebelles d'Avatcha, qui étaient au nombre de plus de trois cents. « Ils emportèrent d'assaut les forts où les révoltés s'étaient retranchés, et les massacrèrent, confondant les innocents avec les coupables, et emmenant leurs femmes et leurs enfants prisonniers. Après avoir fait couler beaucoup de sang, et détruit un grand nombre de ces peuples, ils rétablirent la tranquillité dans ce pays, et revinrent chargés d'un immense butin. »

Quand le feu de la révolte fut assoupi, Basile Merlin, officier russe, et le major Pavlutski, eurent ordre d'en rechercher les causes pour l'éteindre dans sa source. En vertu de leur commission, ils firent mourir, par les voies juridiques, trois Russes, parmi lesquels était cet André Chtinnikov, qui avait inhumainement fait massacrer les malheureux Japonais. Plusieurs Cosaques furent punis des vexations qui avaient soulevé les Kamtchadales. Les plus coupables d'entre les rebelles, entre autres Théodore Khartchin, subirent la mort. La plupart s'y présentèrent avec cette indifférence qui caractérise tous les peuples sauvages, pour qui la vie n'est rien sans la liberté. Un d'entre eux disait en riant qu'il se trouvait malheureux d'être pendu le dernier. « Ils témoignaient une égale fermeté au milieu des supplices et des tortures les plus affreuses de la question. Quelque cruels que fussent les tourments qu'on leur fit souffrir, ils ne laissaient échapper que ces mots : *Ni ! ni !* C'est le cri des filles kamtchadales que l'amour livre pour la première fois aux douces atteintes de la volupté. Encore ces malheureux, dit-on, ne criaient-ils ainsi qu'au premier coup : « car, serrant ensuite leur langue contre les dents, ils gardaient un silence obstiné, comme s'ils eussent été privés de tout sentiment. »

Depuis cette époque la paix a régné dans le Kamtchatka. La douceur du gouvernement y a rétabli la tranquillité, que la force des armes et la dureté des tributs en avaient bannie. On n'exige plus de chaque habitant qu'une peau des animaux qu'il tue à la chasse, soit renard, loutre de mer ou zibeline. Les Kamtchadales sont gouvernés par leurs propres chefs, qui jugent de toutes les affaires, si ce n'est en matière criminelle. On a rendu la liberté à tous les prisonniers que les Cosaques avaient faits esclaves, avec défense de traiter jamais les Kamtchadales comme tels. Enfin, pour mieux asservir ce peuple par un joug plus doux et plus volontaire, on a tâché de leur faire embrasser le christianisme. Les moyens humains ont secondé les voies du Ciel. L'impératrice Élisabeth Pétrovna a exempté d'impôts pour dix ans tous les nouveaux baptisés. Cette faveur a fait prospérer le zèle des missionnaires.

Tous les Kamtchadales courent au devant d'une religion qui, les soulageant d'un tribut dès cette vie, leur promet des récompenses après la mort. C'est le vrai miracle de la religion de rendre les princes humains et les peuples heureux.

Moeurs et usages des Habitants.

Origine. Nourriture. Vêtements. Habitations. Meubles. Canots. Traineaux. Armes.

Le Kamtchatka tenant par son extrémité septentrionale au continent, et communiquant au midi avec les îles Kouriles par la mer, ses habitants doivent participer du caractère, de la figure et du langage des peuples qui les environnent. Aussi sont-ils comme divisés en trois nations et trois langues : la koriake au nord, la kourile au midi, la kamtchadale entre deux. Celle-ci, qui est la principale nation, et ne parle que la même langue, habite depuis la source du Kamtchatka jusqu'à son embouchure, et le long de la mer orientale.

Les Kamtchadales s'appellent eux-mêmes *Itelmen*, c'est-à-dire habitants du pays. Depuis quand l'habitent-ils ? Ils y ont été créés, disent-ils. D'où viennent-ils? De la Mongolie, répond Steller. Quelles sont les preuves de cette conjecture ? En voici deux.

La langue des Kamtchadales a beaucoup de mots terminés, comme celle des Mongoles chinois, en *ong*, *ing*, ou *tchin*, *tcha*, ou *ksin*, *ksung*. Ces deux langues se ressemblent dans les déclinaisons et les mots dérivés. Les variations et les aberrations qui se trouvent entre elles viennent du temps et du climat.

Une autre preuve de descendance est la conformité de figure. Les Kamtchadales sont petits et basanés comme les Mongols. Ils ont les cheveux noirs, peu de barbe, le visage large et plat, le nez écrasé comme les Kalmouks. Ces traits, et des rapports dans le caractère des deux nations, achèvent de prouver à Steller que ces nations ont une origine commune, ou que l'une vient de l'autre. Mais leur séparation, dit-il, doit être antérieure à celle du Japon d'avec la Chine, et la preuve qu'elle est très ancienne, c'est que les Kamtchadales n'ont aucun usage ni presque aucune idée du fer, dont les Mongols se servent depuis plus de deux mille ans. Ils ont perdu jusqu'à la tradition de leur origine ; ils ne connaissent que depuis peu de temps les Japonais, et même les Kouriles. Ils étaient très nombreux quand les Russes arrivèrent chez eux, quoique les inondations, les ouragans, les bêtes féroces, le suicide et les guerres intestines, fussent des causes continuelles de dépopulation. Ils ont une connaissance de la propriété des herbes qui suppose une longue expé-

rience; mais surtout les instruments et les ustensiles dont ils se servent sont différents de ceux des autres nations. De tous ces faits, Steller conclut que les Kamtchadales sont de la plus haute antiquité, et qu'ils ont été poussés dans leur presqu'île par les conquérants de l'Orient, comme les Lapons et les Samoïedes ont été chassés au nord par les Européens. Quoi qu'il en soit de ces conjectures, que les Kamtchadales soient venus des bords du Léna, d'où ils auront été chassés par les Tongouses, ou qu'ils soient issus de la Mongolie, au delà du fleuve Amour, l'incertitude même de leur origine en prouve l'ancienneté, et les révolutions éternelles des peuples qui les entourent sur le continent font présumer qu'ils sont arrivés au Kamtchatka par terre, et non par mer : car c'est le continent qui a peuplé les îles, et non les îles qui ont peuplé le continent.

Les Kamtchadales ressemblent par bien des traits à quelques nations de la Sibérie; mais ils ont le visage moins long et moins creux, les joues plus saillantes, la bouche grande et les lèvres épaisses, les épaules larges, surtout ceux qui vivent sur les bords de la mer. Il ne serait pas même surprenant que ces hommes sauvages eussent quelques rapports éloignés de figure avec les animaux dont ils font la chasse, la pêche et leur nourriture, si l'imagination, le climat, les habitudes, les sensations, et surtout les aliments de la mer, influent dans la formation du fœtus. Mais si les Kamtchadales ne ressemblent en rien aux animaux dont ils se nourrissent, du moins ils sentent le poisson, et ils exhalent une odeur forte d'oiseaux de mer, aussi musqués par excès de saleté, qu'on peut l'être par un raffinement de propreté. Avant d'entrer dans le tableau de leurs mœurs, il faut connaître leurs occupations; elles se rapportent toutes à leurs premiers besoins, la nourriture, les vêtements et le logement.

Ce peuple vit de racines, de poissons et d'amphibies; mais il fait plusieurs sortes de mélanges de ces trois substances. Leur principal aliment est l'*ioukola* ou le zaal : c'est là leur pain. Ils découpent toutes les espèces de saumons en six parties. On en fait pourrir la tête dans des fosses; le dos et le ventre sèchent à la fumée, la queue et les côtes à l'air. On pile la chair pour les hommes, et les arêtes pour les chiens. On dessèche cette espèce de pâte, et l'on en mange tous les jours.

Le second mets est le caviar, qui se fait avec des œufs de poisson. Il y a trois façons de le préparer. On fait sécher les œufs à l'air, suspendus avec la membrane qui les enveloppe, ou dépouillés de ce sac et étendus sur le gazon. D'autres fois on renferme ces œufs dans des tiges d'herbe ou des rouleaux de feuilles, et on les sèche au feu; enfin on les met sur une couche de gazon, u fond d'une fosse, et on les couvre d'herbe et de terre pour les faire fer-

menter. C'est ce caviar dont les Kamtchadales sont toujours pourvus. Avec une livre de cette sorte de provision, un homme peut subsister long-temps sans autre nourriture. Quelquefois il mêle à son caviar sec de l'écorce de saule ou de bouleau. Ces deux aliments veulent être ensemble : le caviar seul fait dans la bouche une colle qui s'attache aux dents, et l'écorce est trop sèche pour qu'on puisse l'avaler.

Un régal plus exquis encore est le tchoupriki. On étend sur une claie, à sept pieds au dessus du foyer, des poissons moyens de toute espèce. On ferme les habitations pour les chauffer comme des étuves ou des fours, quelquefois avec deux ou trois feux. Quand le poisson s'est ainsi cuit lentement dans son jus, moitié rôti, moitié fumé, on en tire aisément la peau, on en vide les entrailles, on le fait sécher sur des nattes, on le coupe en morceaux, et on garde ces provisions dans des sacs d'herbes entrelacées.

Ce sont là les mets ordinaires qui tiennent lieu de pain. La viande des Kamtchadales est la chair des phoques et des monstres marins. Voici comment on en fait des provisions. On creuse une fosse, dont on pave le fond avec des pierres. On y met un tas de bois, qu'on allume par dessous. Quand la fosse est chauffée, on en retire les cendres ; on garnit le fond d'un lit de bois d'aune vert, sur lequel on étend par couches de la graisse et de la chair de phoque, en entrecoupant ces couches de branches d'aune, et quand la fosse est remplie, on la couvre de gazon et de terre pour tenir la vapeur bien renfermée. Après quelques heures, on retire ces provisions, qui se gardent une année entière, et valent mieux ainsi boucanées que cuites.

La manière dont les Kamtchadales mangent la graisse de phoque est de s'en mettre dans la bouche un long morceau, qu'ils coupent près des lèvres, avec un couteau, et de l'avaler sans la mâcher.

Le mets le plus recherché des Kamtchadales est le sélaga. C'est un mélange de racines et de baies broyées ensemble, auquel on ajoute du caviar, de la graisse de baleine, du phoque et du poisson cuit. Tous les peuples sauvages ont ainsi leur *oille*, qu'ils préparent d'une manière qui est dégoûtante pour tout autre qu'eux. Les femmes kamtchadales nettoient et blanchissent leurs mains crasseuses dans le sélaga, qu'elles pétrissent et délaient avec la sarana.

Ce peuple n'a que de l'eau pour boisson. Autrefois, pour s'égayer, ils y faisaient infuser des champignons. Aujourd'hui, c'est de l'eau-de-vie qu'ils boivent, quand les Russes veulent leur en donner, par grâce, en échange de ce que ces sauvages ont de plus beau, de plus cher. Les Kamtchadales sont fort altérés par le poisson sec dont ils se nourrissent. Aussi ne cessent-ils de boire de l'eau après leurs repas, et même dans la nuit. Ils y mettent de la neige ou de la glace pour l'empêcher, dit-on, de s'échauffer.

L'homme sauvage est nécessairement plus féroce au nord qu'au midi. Destructeur à double titre, la nature, qui lui donne beaucoup de faim et peu de fruit, veut qu'il tue les animaux pour se nourrir et pour s'habiller. Ainsi le kamtchadale, engraissé, repu de poisson ou d'oiseaux aquatiques, est encore vêtu, couvert et fourré de leurs peaux. C'est à ce prix, sans doute, qu'il est le roi de la nature dans l'étroite péninsule qu'il habite. Avant que ce peuple eût été policé par les Russes et les Cosaques, à coups de fusil et de bâton, il se faisait un habillement bigarré de peaux de renards, de phoques, et de plumes d'oiseaux de mer, grossièrement cousues ensemble. Aujourd'hui les Kamtchadales sont aussi bien vêtus que les Russes. Ils ont des habits courts qui descendent jusqu'aux genoux; ils en ont à queue qui tombent plus bas. Ils ont même un vêtement de dessus : c'est une espèce de casaque fermée, où l'on ménage un trou pour y passer la tête. Ce collet est garni de pattes de chien dont on se couvre le visage dans le mauvais temps, sans compter un capuchon qui se relève par dessus la tête. Ce capuchon, le bout des manches, qui sont fort larges, et le bas de l'habit, sont garnis tout autour d'une bordure de peau de chien blanc, à longs poils. Ces habits sont galonnés sur le dos et les coutures de bandes de peau ou d'étoffes peintes, quelquefois chamarrés de houppes de fil, ou de courroies de toutes couleurs. La casaque est une pelisse d'un poil noir, blanc ou tacheté, qu'on tourne en dehors. C'est là l'habit que les Kamtchadales appellent *kakpitach*, et les Cosaques *kouklianchu*. Il est le même pour les femmes que pour les hommes. Les deux sexes ne diffèrent dans leurs habits que par le vêtement de dessous.

Les femmes portent sous la casaque une camisole et un caleçon cousus ensemble. Ce vêtement se met par les pieds, se ferme au collet avec un cordon, et s'attache en bas sous le genou. On l'appelle *chonba*. Les hommes ont aussi, pour couvrir leur nudité, une ceinture qu'ils appellent *machva*. On y attache une espèce de bourse pour le devant, et un tablier pour le derrière. C'est le déshabillé de la maison. C'était tout l'habit d'été d'autrefois. Aujourd'hui les hommes ont pour cette saison des caleçons ou culottes de femmes, qui descendent jusqu'aux talons. Ils en ont même pour l'hiver, mais qui sont plus larges et fourrées, avec le poil en dedans sur le derrière, en dehors autour des cuisses.

Les hommes ont pour chaussures des bottines courtes; les femmes les portent jusqu'au genou. La semelle est faite de peau de phoque, fourrée en dedans de peaux à longs poils pour l'hiver ou d'une espèce de foin. Les belles chaussures des Kamtchadales ont la semelle de peau blanche de phoque, l'empeigne de cuir rouge et brodé comme leur habit; les quartiers sont de peau blanche de chien, et la jambe de la bottine est de cuir sans poil, et de

même couleur. Mais quand un jeune homme est si magnifiquement chaussé, c'est qu'il a une maîtresse.

Autrefois les Kamtchadales avaient des bonnets ronds, sans pointe, faits de plumes d'oiseaux et de peaux de bêtes, avec des oreilles pendantes. Les femmes portaient des perruques, on ne dit pas de quelle matière, si c'est de poil d'animaux, ou d'une espèce de jonc velu; mais elles étaient si attachées à cette coiffure, dit Steller, qu'elles ne voulaient point se faire chrétiennes, parce qu'on leur ôtait la perruque pour les baptiser, ou qu'on leur coupait les cheveux, qu'elles avaient quelquefois naturellement frisés et bouclés en perruques. Aujourd'hui ces femmes ont le luxe de celles de Russie; elles portent des chemises, même avec des manchettes.

Elles ont poussé la propreté jusqu'à ne travailler plus qu'avec des gants, qu'elles ne quittent jamais. Elles ne se lavent pas même le visage; elles se le teignent avec du blanc et du rouge. Le premier est fait d'une racine vermoulue, qu'elles mettent en poudre, et le second, d'une plante marine, qu'elles font tremper dans l'huile de phoque. Dès qu'elles voient un étranger, elles courent se laver, s'enluminer et se parer.

Le luxe a fait de tels progrès au Kamtchatka depuis que les Russes y ont porté leur goût et leur politesse, qu'un Kamtchadale, dit-on, ne peut guère s'habiller, lui et sa famille, à moins de cent roubles, ou cinq cents francs. Mais sans doute cette dépense s'arrête aux riches : car il y a des gens encore vêtus à l'ancienne mode, et surtout les vieilles femmes. Un Kamtchadale du premier ordre est un homme qui porte sur son corps du renne, du renard, du chien, de la marmotte, du bélier sauvage, des pattes d'ours et de loups, beaucoup de phoque et de plumes d'oiseaux. Il ne faut pas écorcher moins de vingt bêtes pour habiller un Kamtchadale à l'antique.

Une des commodités de la vie des sauvages est de changer d'air et de logement avec les saisons. S'ils n'ont pas de ces palais éternels qui voient naître et mourir plusieurs générations, chaque famille a du moins sa cabane d'hiver et sa cabane d'été, ou, plutôt, des matériaux d'un logement ils en font deux, amovibles et portatifs. Leur logement d'hiver, qu'ils appellent *yourte*, se construit de cette manière.

On creuse un terrain à la profondeur de quatre pieds et demi. La largeur est proportionnée au nombre des gens qu'il faut loger, de même que la longueur. Mais on peut juger de cette dernière dimension par le nombre et la distance des poteaux qui sont plantés dans cet emplacement. Sur une ligne qui le partage en deux carrés longs égaux, on enfonce quatre poteaux, séparés d'environ sept pieds l'un de l'autre. Ces poteaux soutiennent des poutres disposées sans doute dans la longueur de l'yourte. Les poutres portent des soli-

ves dont un bout va s'appuyer sur la terre. Ces solives sont entrelacées de perches, et toute cette charpente est revêtue de gazon et de terre, mais de façon que l'édifice présente une forme ronde en dehors, quoiqu'en dedans il soit carré. Au milieu du toit, on ménage une ouverture carrée qui tient lieu de porte, de fenêtre et de cheminée. Le foyer se pratique contre un des côtés longs, et l'on y ouvre un tuyau de dégagement à l'air pour chasser la fumée en dehors par la cheminée. Vis-à-vis du foyer sont les ustensiles, les auges où l'on prépare à manger pour les hommes et les chiens. Le long des murs ou des parois, sont des bancs ou des solives couvertes de nattes, pour s'asseoir le jour et dormir la nuit. On descend dans les yourtes par des échelles qui vont du foyer au trou de la cheminée. Elles sont brûlantes, et on y serait bientôt étouffé par la fumée; mais les Kamtchadales ont l'adresse d'y grimper comme des écureuils par des échelons où ils ne peuvent appuyer que la pointe du pied. Cependant il y a, dit-on, une autre ouverture plus commode, qu'on appelle *youpana;* mais elle n'est que pour les femmes; un homme aurait honte d'y passer, et l'on verrait plutôt une femme entrer ou sortir par l'échelle ordinaire, à travers la fumée, avec ses enfants sur le dos : tant il est glorieux d'être homme chez les peuples qui ne connaissent encore d'empire que celui de la force. Quand la fumée est trop épaisse, on a des bâtons faits en tenailles pour jeter les gros tisons par dessus l'yourte, à travers la cheminée. C'est même une joute de force et d'adresse entre les Kamtchadales. Ces maisons d'hiver sont habitées depuis l'automne jusqu'au printemps.

C'est alors que les Kamtchadales sortent de leurs huttes, comme beaucoup d'animaux de leurs souterrains, et vont camper sous des *balaganes,* dont voici la description.

Neuf poteaux de treize pieds, plantés sur trois rangs, à égale distance comme des quilles, sont unis par des traverses, et surmontés de soliveaux qui forment le plancher, couvert de gazon. Au dessus s'élève un toit en pointe, avec des perches liées ensemble par un bout, attachées par l'autre aux solives qui font l'enceinte du plancher. Deux portes ou trappes s'ouvrent en face l'une de l'autre. On descend dans les yourtes, on monte dans les balaganes, et c'est avec la même échelle portative. Si l'on entre ainsi dans les maisons par le toit, c'est pour les garantir des bêtes, et surtout des ours, qui viendraient y manger les provisions de poissons, comme ils font quelquefois quand les rivières et les champs ne leur offrent rien. Un lieu planté de balaganes est appelé *ostrog* par les Cosaques, c'est-à-dire habitation ou peuplade. Un ostrog a l'air d'une ville, dont les balaganes seraient les tours. Ces sortes d'habitations sont ordinairement près des rivières, qui deviennent dès lors le domaine des habitants. Ils s'attachent à ces rivières comme les autres peuples

à leurs terres. Les Kamtchadales disent que leur père ou leur dieu (c'est la même chose) vécut deux ans sur les bords de chaque rivière, et qu'il les peupla de ses enfants, leur laissant pour héritage les bords et les eaux de la rivière où ils étaient nés. Aussi ne s'éloignent-ils guère, dans leurs transmigrations, de ce domaine antique et inaliénable. Mais les peuples voisins de la mer bâtissent sur ses côtes ou dans les bois qui n'en sont pas éloignés. La chasse, ou plutôt la pêche des phoques, étend quelquefois leurs excursions à cinquante lieues de leurs habitations : la faim n'admet point de demeure fixe chez les sauvages, comme l'ambition ne connaît ni frontière ni limites chez les peuples policés.

Les meubles des Kamtchadales sont des tasses, des auges, des paniers ou corbeilles, des canots et des traîneaux : voilà leurs richesses, qui ne coûtent ni de longs désirs, ni de grands regrets. Comment ont-ils fait ces meubles sans le secours du fer ou des métaux ? C'est avec des ossements ou des cailloux. Leurs haches étaient des os de renne ou de baleine, ou même du jaspe taillé en coin. Leurs couteaux sont encore aujourd'hui d'un cristal de roche pointu et taillé comme leurs lancettes, avec des manches de bois. Leurs aiguilles sont faites d'os de zibeline, assez longues pour être percées plusieurs fois quand elles se rompent à la tête.

On ne décrit point leurs ustensiles ; mais les plus beaux sont des auges de bois qui coûtaient autrefois un an de travail. Aussi c'était assez d'une belle auge pour distinguer un village entier, quand elle pouvait servir à régaler plusieurs convives. S'il est vrai, comme on le dit, qu'un seul Kamtchadale mange autant que dix hommes ordinaires, on ne saurait trop vanter une de ces auges.

Pour faire leurs outils et leurs meubles, ces sauvages ont besoin de feu. Quel est leur moyen d'en avoir ? Ils tournent entre leurs mains, avec beaucoup de rapidité, un bâton sec et rond qu'ils passent dans une planche percée de plusieurs trous, et ne cessent de le tourner qu'il ne soit enflammé. Une herbe séchée et broyée leur sert de mèche. Ils préfèrent leur art de faire du feu à celui d'en tirer des pierres à fusil, parce qu'il leur est plus facile par habitude.

Leurs canots sont de deux sortes. Les uns, qu'ils appellent *koiakhtoktim*, sont faits à peu près comme les bateaux de pêcheurs russes ; mais ils ne s'en servent guère que sur la rivière de Kamtchatka. Les autres, qu'on emploie sur les côtes de la mer, et qui s'appellent *taktous*, ont la proue et la poupe d'égale hauteur, et les côtés bas et échancrés vers le milieu, ce qui les expose à se remplir d'eau quand il fait du vent. Veut-on exposer ces canots en haute mer à la grande pêche, on les tient fendus au milieu, puis on les recoud avec

des fanons de baleine, et on les calfate avec de la mousse ou de l'ortie qui sert de chanvre. C'est pour empêcher que ces canots ne soient brisés et entr'ouverts par les vagues, qu'on pratique dans le bois dont ils sont construits des jointures flexibles et liantes de baleine. Ces sortes de bateaux s'appellent *baïdares*. Ceux des Kamtchadales qui manquent de bois font leurs bateaux de cuir de phoque. C'est sous la protection de la peau d'un de ces animaux qu'ils vont en prendre d'autres.

Ces canots servent non seulement à la pêche, mais au transport. Deux hommes assis dans un de ces bateaux, l'un à la poupe, l'autre à la proue, remontent les rivières avec de longues perches. Quand la rivière est rapide et le canot chargé, ils sont quelquefois un quart d'heure courbés sur leur perche pour avancer de cinq à six pieds; mais si le canot est vide, ils feront vingt et même quarante verstes dans un jour. Les plus grands bateaux portent de neuf à treize quintaux. Si la charge demande beaucoup de place, comme le poisson sec, qu'il faut étaler, on joint deux canots ensemble, avec des planches en travers, qui servent de pont; mais on n'a guère cette facilité que sur le Kamtchatka, rivière plus large et moins rapide que les autres.

Kracheninnikov a mieux détaillé la description des traîneaux que celle des canots. Voici comment les Kamtchadales construisent les voitures de terre.

« Les traîneaux sont faits de deux morceaux de bois courbés. Ils choisissent pour cet effet un morceau de bouleau qui ait cette forme, ils le séparent en deux parties, et les attachent à la distance de treize pouces par le moyen de quatre traverses. Ils élèvent vers le milieu de ce châssis quatre montants qui ont dix-neuf pouces d'équarrissage environ. Ils établissent sur ces quatre montants le siége, qui est un vrai châssis de trois pieds de long sur treize pouces de large : il est fait avec des perches légères et des courroies. Pour rendre le traîneau plus solide, ils attachent encore sur le devant un bâton, qui tient par une extrémité à la première traverse, et par l'autre au châssis qui forme le siége. » Chacun de ces traîneaux est attelé de quatre chiens, qui ne coûtent que quinze roubles, tandis que le harnois en coûte vingt. Aussi est-il composé de plusieurs pièces.

Les traits, qu'on appelle *alaki*, sont deux courroies larges et amples, qu'on attache sur les épaules des chiens, à une espèce de poitrail. Chaque trait porte une petite courroie, avec un crochet qui passe dans un anneau attaché sur le devant du traîneau.

Le timon (*pobegenik*) est une longue courroie attachée par un crochet sur le devant du traîneau, et de l'autre bout au milieu d'une petite chaîne qui tient les chiens de front, et les empêche de s'écarter.

Une courroie plus longue, qui sert de rênes (*ouzda*), tient par un bout au

traîneau comme le timon, et s'accroche de l'autre à une chaîne qu'on attache aux chiens de volée.

Le Kamtchadale conduit son attelage avec l'*ochtal*. C'est un bâton crochu de trois pieds, garni de grelots, qu'il secoue pour animer les chiens, criant *onga* s'il veut aller à gauche, *kna* s'il tourne à droite. Pour retarder la course, il traîne un pied sur la neige; pour s'arrêter, il y enfonce son bâton. Quand la neige est glacée, il attache des glissoires d'os ou d'ivoire sous les semelles de cuir dont les ais du traîneau sont revêtus; quand il y a des descentes, il lie des anneaux de cuir à ces semelles. Le voyageur, assis les jambes pendantes, a le côté droit vers l'attelage. Il n'y a que les femmes qui s'asseyent dans le traîneau le visage tourné vers les chiens, ou qui prennent des guides. Les hommes conduisent eux-mêmes leur voiture

Cependant, quand il y a beaucoup de neige, il faut avoir un guide pour frayer le chemin. Cet homme précède les chiens avec des espèces de raquettes. Elles sont faites de deux ais assez minces, séparés dans le milieu par des traverses, dont celle de devant est un peu recourbée. Ces ais et ces traverses sont garnis de courroies qui se croisent pour soutenir le pied. Le conducteur, qu'on appelle *brodorchiki*, prend les devants et fraie la route jusqu'à une certaine distance; ensuite il revient sur ses pas et pousse les chiens dans le chemin qu'il leur a ouvert. Il se perd tant de temps à cette manœuvre, qu'on a de la peine à faire deux lieues et demie dans un jour, tant les chemins sont difficiles et hérissées de broussailles ou de glaces.

Un Kamtchadale ne va jamais sans raquettes et sans patins, même avec son traîneau. Si l'on traverse un bois de saule, on risque de se crever les yeux ou de se rompre bras ou jambes, parce que les chiens redoublent d'ardeur et de vitesse à proportion des obstacles. Dans les descentes escarpées, il n'est pas possible de les arrêter. Malgre la précaution d'en dételer la moitié, ou de les retenir de toutes ses forces, ils emportent le traîneau, et quelquefois renversent le voyageur. Alors il n'a d'autre ressource que de courir après ses chiens, qui vont d'autant plus vite que le poids est plus léger. Quand le traîneau s'accroche, l'homme le rattrape et se laisse emporter, rampant sur son ventre, jusqu'à ce que les chiens soient arrêtés, ou de lassitude, ou par quelque obstacle.

Les armes des Kamtchadales sont l'arc, la lance, la pique et la cuirasse Ils font leurs arcs de bois de mélèse, et les garnissent d'écorce de bouleau. Les nerfs de baleine y servent de corde. Leurs flèches ont environ trois pieds et demi de longueur; la pointe en est armée de différentes façons : quand c'est de pierre ils appellent la flèche *langlatch*, *pinch* si le bout est d'un os mince, et *aglpinch* si cette pointe d'os est large. Ces flèches sont la plupart

empoisonnées, et l'on en meurt dans vingt-quatre heures, à moins que l'homme ne suce la plaie qu'elles ont faite.

Les lances sont armées comme les flèches. Les piques (*oukarel*) sont armées de quatre pointes; le manche en est fiché dans de longues perches.

La cuirasse, ou cotte d'armes, est faite de nattes ou de peau de phoque. On coupe le cuir en lanières, que l'on tresse de façon à les rendre élastiques et flexibles comme des baleines. Cette cuirasse couvre le côté gauche, et s'attache au côté droit. Les Kamtchadales portent, de plus, deux ais ou petites planches, dont l'une défend la poitrine, et l'autre la tête par derrière. Mais ce sont des armes défensives, qui supposent une sorte d'art ou d'habitude de la guerre.

Éducation des enfants. *Touche-la si tu peux.* Cérémonies des noces. Occupations. Divertissements. Danses, chansons. Maladies.

Les Kamtchadales ont des mœurs grossières, dit Steller. Leurs inclinations ne diffèrent point de l'instinct des bêtes; ils font consister le souverain bonheur dans les plaisirs corporels, et ils n'ont aucune idée de la spiritualité de l'âme.

Les Kamtchadales sont extrêmement grossiers, disent les Russes. La politesse et les compliments ne sont point d'usage chez eux. Ils n'ôtent point leurs bonnets, et ne saluent jamais personne. Ils sont si stupides dans leurs discours, qu'ils semblent ne différer des brutes que par la parole. Ils sont cependant curieux.... Ils font consister leur bonheur dans l'oisiveté, et dans la satisfaction de leurs appétits naturels.... Quelque dégoûtante que soit leur façon de vivre, quelque grande que soit leur stupidité, ils sont persuadés néanmoins qu'il n'est point de vie plus heureuse et plus agréable que la leur. C'est ce qui fait qu'ils regardent avec un étonnement mêlé de mépris la manière de vivre des Cosaques et des Russes.

Les femmes des Kamtchadales, médiocrement fécondes, accouchent aisément. Steller dit qu'il en vit une sortir de sa yourte, et revenir au bout d'un quart d'heure avec un enfant, sans la moindre marque d'altération sur le visage. Elles accouchent à genoux, en présence de tous les habitants du bourg ou de l'ostrog, sans distinction d'âge ni de sexe; et cet état de douleur n'alarme guère la pudeur. Elles coupent le cordon ombilical avec un caillou tranchant, lient le nombril avec un fil d'ortie, et jettent l'arrière-faix aux chiens. Tous les assistants prennent l'enfant dans leurs mains, le baisent, le caressent, et se réjouissent avec le père et la mère. Les pères donnent à leurs enfants les noms de leurs parents morts; et ces noms désignent ordinairement



quelque qualité singulière, ou quelque circonstance relative soit à l'homme qui le portait, soit à l'enfant qui le reçoit.

Une caisse de planches sert de berceau; on y ménage sur le devant une espèce de gouttière, pour laisser écouler l'urine. Les mères portent leurs enfants sur le dos pour voyager ou travailler, sans jamais les emmaillotter ni les bercer. Elles les allaitent trois ou quatre ans. Dès la seconde année, ils se traînent en rampant; quelquefois ils vont jusqu'aux auges des chiens, dont ils mangent les restes.

Mais c'est un grand plaisir pour la famille quand l'enfant commence à grimper sur l'échelle de la cabane. On habille de bonne heure ces enfants à la samoïède. Ce vêtement, qui se passe par les pieds, est un habit où le bonnet, le caleçon et les bas sont attachés et cousus ensemble. On y ménage un trou par derrière, pour satisfaire aux besoins pressants, et l'on ferme cette ouverture avec une pièce qui se relève.

Les parents aiment leurs enfants sans en attendre le même retour. Si l'on croit Steller, les enfants grondent leurs pères, les accablent d'injures, et ne répondent aux témoignages de la tendresse paternelle que par de l'indifférence. La vieillesse infirme est surtout dans le mépris. Au Kamtchatka, les parents n'ont point d'autorité, parce qu'ils n'ont rien à donner. Les enfants prennent ce qu'ils trouvent sans demander. Ils ne consultent pas même leurs parents quand ils veulent se marier. Le pouvoir d'un père et d'une mère sur leur fille se réduit à dire à son amant: *Touche-la si tu peux.*

Ces mots sont une espèce de défi, qui suppose ou donne de la bravoure. La fille recherchée est défendue, comme une place forte, par des camisoles, des caleçons, des filets, des courroies, des vêtements si multipliés, qu'à peine peut-elle se remuer. Elle est gardée par des femmes qui ne suppléent que trop bien à l'usage qu'elle voudrait ou ne voudrait pas faire de ses bras et de ses forces. Si l'amant la rencontre seule ou peu environnée, il se jette sur elle avec fureur, arrache et déchire les habits, les toiles et les liens dont elle est enveloppée, et se fait jour, s'il le peut, jusqu'à l'endroit où on lui a permis de la toucher. S'il y a porté la main, sa conquête est à lui; dès le soir même il vient jouir de son triomphe, et le lendemain il emmène sa femme avec lui dans son habitation. Mais souvent ce n'est qu'après une suite d'assauts très meurtriers, et telle place coûte sept ans de siége sans être emportée. Les filles et les femmes qui la défendent tombent sur l'assaillant à grands cris et à grands coups, lui arrachent les cheveux, lui égratignent le visage, et quelquefois le jettent du haut des balaganes. Le malheureux, estropié, meurtri, couvert de sang et de contusions, va se faire guérir avec le temps, et se remettre en état de recommencer ses assauts. Mais quand il est assez heureux pour

arriver au terme de ses désirs, sa maîtresse a la bonne foi de l'avertir de sa victoire en criant, d'un ton de voix tendre et plaintif : *Ni! ni!* C'est le signal d'une défaite, dont l'aveu coûte toujours moins à celle qui le fait qu'à celui qui l'obtient. Car, outre les combats qu'il lui faut risquer, il doit acheter, au prix de travaux longs et pénibles, la permission de les livrer. Pour toucher le cœur de sa maîtresse, il va dans l'habitation de celle qu'il recherche, servir quelque temps toute la famille. Si ses services ne plaisent pas, ils sont entièrement perdus ou faiblement récompensés. S'il plaît aux parents de sa maîtresse, qu'il a gagnée, il demande et on lui accorde la permission de la toucher.

Après cet acte de violence et d'hostilité, suivi du sceau le plus doux de réconciliation, qui fait l'essence du mariage, les nouveaux époux vont célébrer la fête ou le festin de leurs noces chez les parents de la fille. Voici le détail de cette cérémonie, d'après Kracheninnikov, qui fut témoin, en 1739, d'une noce au Kamtchatka.

L'époux, dit-il, accompagné de sa femme et de ses parents, s'embarqua sur trois grands canots pour aller rendre visite à son beau-père. Les femmes, assises avec la mariée, portaient des provisions de bouche en abondance. Les hommes, tout nus, le marié au milieu d'eux, conduisaient les canots avec des perches. A cent toises de l'habitation, on descendit à terre ; on fit des sortiléges et des conjurations en chantant. Ensuite on passa à la mariée, par dessus ses habits, une camisole de peau de mouton, à laquelle étaient attachés des caleçons et quatre autres habits. Après cette cérémonie, on remonta dans les canots et l'on aborda près de la maison du beau-père. Un des jeunes garçons, député du village de la mariée, la conduisit depuis le canot jusqu'à l'yourte où devait se célébrer la fête. On l'y descendit par une courroie. Une vieille femme, qui la précédait, avait mis au pied de l'échelle une tête de poisson sec, sur laquelle on avait prononcé des paroles magiques à la première descente du canot. Cette tête fut foulée aux pieds par tous les gens du voyage, par les jeunes mariés, enfin par la vieille, qui la mit sur le foyer à côté du bois preparé pour chauffer l'yourte.

On ôta à la mariée les habits superflus dont on l'avait surchargée, pour en faire présent aux parents qui pouvaient en rendre aux nouveaux mariés, car ces sortes de dons sont rarement gratuits. L'époux chauffa l'yourte, prépara les provisions, et régala tous les convives. Le lendemain, le père de la jeune épouse donna son festin, et le troisième jour les convives se séparèrent; mais les nouveaux mariés restèrent quelques jours chez le beau-père pour travailler.

Telles sont les cérémonies des premières noces. Les secondes n'en exigent pas. Une veuve qui veut se remarier n'a besoin que de se faire purifier, c'est-à-dire que de coucher avec un autre homme que celui qu'elle doit épouser. Cette purification est si déshonorante pour l'homme, qu'il n'y a que des étran-

gers qui veuillent s'en charger. Une veuve risquait autrefois de l'être toute sa vie; mais depuis qu'il y a des Cosaques au Kamtchatka, les veuves trouvent à se faire absoudre du crime des secondes noces. On se purifie en ce pays-là comme on se souille en d'autres.

Rien n'est plus libre au Kamtchatka que les lois du mariage. Toute union d'un sexe à l'autre est permise, si ce n'est entre le père et sa fille, entre le fils et sa mère. Un homme peut epouser plusieurs femmes, et les quitter. La séparation de lit est le seul acte de divorce. Les deux époux, ainsi dégagés, ont la liberté de faire un nouveau choix, sans nouvelle cérémonie. Ni les femmes ne sont jalouses entre elles de leur mari commun, ni le mari n'est jaloux de ses femmes; encore moins l'est-on de la virginité, que nous prisons si fort. On dit même qu'il y a des maris qui reprochent aux beaux-pères de trouver dans les femmes ce qu'on se plaint quelquefois parmi nous de ne pas y trouver, les doux obstacles que la nature oppose à l'amour dans une vierge intacte.

Cependant les femmes kamtchadales ont aussi leur modestie ou leur timidité : quand elles sortent, c'est toujours le visage couvert d'un coqueluchon qui tient à leur robe; viennent-elles à rencontrer un homme dans un chemin étroit, elles lui tournent le dos pour le laisser passer sans être vues; quand elles travaillent dans leurs yourtes, c'est derrière des rideaux, et si elles n'en ont point, elles tournent la tête vers la muraille dès qu'il entre un étranger, et continuent leur ouvrage. Mais ce sont, dit-on, les mœurs grossières de l'ancienne rusticité. Les Cosaques et les Russes policent insensiblement ces femmes rudes et sauvages, sans songer que ce sexe est plus dangereux, peut-être, apprivoisé que farouche.

Ce sont les occupations qui font les mœurs. Tous les peuples du nord ont beaucoup de ressemblance entre eux, les peuples chasseurs et pêcheurs encore davantage.

Au printemps, les hommes se tiennent à l'embouchure des rivières, pour attraper au passage beaucoup de poissons qui retournent à la mer, ou bien ils vont dans les golfes et les baies prendre une espèce de morue, qu'on appelle *vachinia*. Quelques uns vont à la pêche des loutres de mer. En été on prend encore du poisson, on le fait sécher, on le transporte aux habitations. En automne, on tue des oies, des canards, on dresse des chiens, on prépare des traîneaux. En hiver, on va sur ces voitures à la chasse des zibelines et des renards, ou chercher du bois et des provisions; ou bien on s'occupe, dans sa hutte, à faire des filets.

Dans cette saison, les femmes filent l'ortie avec leurs doigts grossiers. Au printemps, elles vont cueillir des herbages de toute espèce, et surtout de l'ail sauvage. En été, elles ramassent l'herbe dont elles ourdissent des tapis et des

manteaux, ou bien elles suivent leurs maris à la pêche, pour vider les poissons qu'il faut sécher. En automne, on les voit couper et rouir l'ortie, ou bien courir dans les champs, pour voler de la sarana dans les trous des rats.

Ce sont les hommes qui construisent les yourtes et les balaganes, qui font les ustensiles de ménage et les armes pour la guerre, qui préparent et donnent à manger, qui écorchent les chiens et les animaux dont la peau sert à faire des habits.

Les femmes taillent et cousent les vêtements et la chaussure. Un Kamtchadale rougirait de manier l'aiguille et l'alène, comme font les Russes, dont il se moque. Ce sont encore les femmes qui préparent et teignent les peaux. Elles n'ont qu'une manière de faire cette préparation. On trempe d'abord les peaux pour les racler avec un couteau de pierre; ensuite on les frotte avec des œufs de poisson frais ou fermentés, et l'on amollit les peaux à force de les tordre et de les fouler. On finit par les râtisser et les frotter jusqu'à ce qu'elles soient nettes et souples. Quand on veut les tanner, on les expose à la fumée durant une semaine, on les épile dans l'eau chaude, on les frotte avec du caviar; puis on les tord, les foule et les râtisse.

Pour teindre les peaux de phoques, apres en avoir ôté le poil, les femmes les cousent en forme de sac, le côté du poil en dehors. Elles versent dans ce sac une décoction d'écorce d'aune, et le recousent par le haut. Quelque temps après, on pend le sac à un arbre; on le frappe avec des bâtons, à plusieurs reprises, jusqu'à ce que la couleur ait pénétré en dehors, puis on le laisse sécher à l'air, et on l'amollit en le frottant. Cette peau devient enfin semblable au maroquin. Les femmes veulent-elles teindre le poil des phoques pour garnir leurs robes et leurs chaussures, elles emploient un petit fruit rouge, très foncé, qu'elle font bouillir avec de l'écorce d'aune, de l'alun, et une huile minérale. Voilà tous les arts, tous les travaux des Kamtchadales.

Presque toutes leurs occupations se rapportent aux premiers besoins de l'homme. La nourriture, besoin le plus pressant et le plus continuel, qui se renouvelle à chaque instant , qui tient tous les êtres vivants en action, demande presque tous les soins des peuples sauvages. Leurs voyages même, semblables aux courses des animaux errants, n'ont pour but que la pêche et la chasse, la recherche ou l'approvisionnement des vivres. Ils s'exposent, pour en avoir, au danger de mourir de faim. Souvent ils sont surpris dans un lieu désert, par un ouragan qui fouette la neige en tourbillon. Alors il faut se réfugier dans les bois avec ses chiens et son traîneau, jusqu'à ce que cet orage ait passé. Quelquefois il dure huit jours. Les chiens sont obligés de manger les courroies et les cuirs des traîneaux, tandis que l'homme n'a rien; encore est-il heureux de ne pas mourir de froid. Pour s'en garantir, les voya-

geurs se mettent dans des creux, qu'ils garnissent de branches, et s'enveloppent tout entiers dans leurs pelisses, où la neige les couvre bientôt, de façon qu'on ne les distinguerait pas dans leurs fourrures, s'ils ne se levaient de temps en temps pour la secouer, ou s'ils ne se roulaient comme une boule, afin de s'échauffer et de respirer. Ils ont soin de ne pas trop serrer leur ceinture, de peur que, s'ils étaient à l'étroit dans leurs habits, la vapeur de la respiration, qui vient à se geler, ne les engourdit et ne les suffoquât sous une atmosphère de glaçons. Quand les vents de l'est au sud soufflent une neige humide, il n'est pas rare de trouver des voyageurs gelés par le vent du nord, qui suit de près ces sortes d'ouragans. Quelquefois, obligés de courir, sur leurs traîneaux, le long des rivières, dans des chemins roides et raboteux, ils y tombent et se noient; ou, s'ils regagnent les bords, ils y périssent dans les douleurs cuisantes du froid qui les a saisis. Rarement ont-ils la commodité de faire du feu; et, s'ils l'avaient, ils la négligeraient. Eux et leurs chiens s'échauffent mutuellement couchés pêle-mêle, et se nourrissent, en route, de poisson sec, qui n'a pas besoin d'apprêts. Aux mois de mars et d'avril, saison des voyages, ils passeront deux ou trois nuits dans un endroit isolé. Les hommes s'accroupissent sur le bout des doigts des pieds, entortillés dans leurs pelisses, et dorment tranquillement dans cette situation gênante. D'ailleurs ils sont endurcis au froid. « J'ai vu plusieurs de ces sauvages, dit Kracheninnikov, qui, s'étant couchés, le soir, le dos tout nu, tourné vis-à-vis du feu, dormaient d'un sommeil profond, quoique le feu fût éteint, et que leur dos fût couvert de givre. » Mais, parmi tous ces périls et ces accidents, c'est une grande ressource pour l'homme que la compagnie de ses chiens. Cet animal fidèle échauffe et défend son maître durant le sommeil. Moins fort que le cheval, mais plus intelligent, au milieu des ouragans qui obligent le voyageur d'avoir les yeux fermés, il ne s'écarte guère de son chemin; et, si le mauvais temps l'égare, son odorat lui fait bientôt retrouver sa route dans le calme. Sage et prévoyant, sa sagacité prédit l'orage; et, soit finesse de tact, soit l'effet d'une correspondance secrète de la vicissitude de ses modifications avec celle des températures de l'air, quand l'ouragan s'approche, et s'annonce sur la neige, qu'il ammollit ou rend plus humide, le chien s'arrête, gratte la neige avec ses pattes, et semble avertir son maître de la tempête.

Qui croirait qu'un peuple si peu favorisé de la nature fût assez malheureux pour vivre dans un état de guerre? S'il n'a rien à perdre, qu'a-t-il à gagner? Cependant, si l'on s'en rapporte aux Russes, les Kamtchadales se faisaient la guerre entre eux avant que les Russes vinssent les soumettre. Quel était l'objet de cette guerre? Des prisonniers à faire. Le vainqueur employait les hommes à des travaux, les femmes à ses plaisirs. La vengeance, ou le point d'hon-

neur, sentiments outrés et barbares chez tous les peuples, faisait courir aux armes et au sang. Une querelle entre des enfants, un hôte mal régalé par un autre, c'en était assez pour détruire une habitation. On y allait de nuit, on s'emparait de l'entrée des yourtes; un seul homme, avec une massue ou une pique, tuait ou perçait une famille entière. Ces guerres intestines n'ont pas peu contribué, dit-on, à soumettre les Kamtchadales aux Cosaques. Une habitation se réjouissait de la défaite d'une autre, sans songer que l'incendie d'une maison menace les maisons voisines, et que la destruction d'une peuplade prépare la ruine d'une nation. Mais il en a coûté cher aux Cosaques pour réduire les Kamtchadales. Ce peuple, terrible dans la défense naturelle, a recours à la ruse si la force lui manque.

Lorsque les Cosaques exigeaient le tribut pour les Russes de quelque habitation qui n'était pas soumise, les Kamtchadales, loin de témoigner d'abord la moindre résistance, attiraient les cruels exacteurs dans leurs cabanes, et les endormaient par leurs présents et leurs festins; ensuite ils les massacraient tous, ou les brûlaient dans la nuit. Les Cosaques ont appris, par ces trahisons, à se défier des caresses et des invitations de ces sauvages. Si leurs femmes sortent la nuit de leur yourte, car elles abhorrent le sang, et leurs maris n'osent en répandre sous leurs yeux; si les hommes racontent des songes où ils ont vu des morts, s'ils vont se visiter au loin les uns les autres, c'est un indice infaillible de révolte ou de trahison, et les Cosaques se tiennent sur leurs gardes; on les égorgerait, eux et tous les habitants qui n'entreraient pas dans le complot.

Rien de plus affreux, disent toujours les Russes, que la cruauté des Kamtchadales envers leurs prisonniers. On les brûle, on les mutile, on leur arrache la vie en détail, par des supplices lents, variés et répétés. Cette nation est lâche et timide, disent-ils encore. Cependant elle craint si peu la mort, que le suicide lui est très familier; cependant, quand on fait marcher des troupes contre les Kamtchadales révoltés, ces rebelles savent se retrancher dans les montagnes, s'y fortifier, y attendre leurs ennemis, les repousser à coups de flèches; cependant lorsque l'ennemi l'emporte, soit par la force ou par l'habileté, chaque Kamtchadale commence par égorger sa femme et ses enfants, se jette dans des précipices, ou s'élance au milieu des ennemis, « pour se faire un lit, dit Kracheninnikov, dans le sang et le carnage, pour ne pas mourir sans se venger. Dans une révolte des habitants d'Outkolok, en 1740, continue le même voyageur, toutes les femmes, à l'exception d'une fille qu'ils n'eurent pas le temps d'égorger, furent massacrées par les hommes, et ceux-ci se précipitèrent dans la mer du haut de la montagne où ils s'étaient réfugiés. » Est-ce là de la lâcheté ou de la faiblesse?

Ce peuple, exposé à tant de maux qui lui viennent de la nature ou des hommes, n'est pas sans quelques plaisirs. Il connaît le doux lien de l'amitié, il sait exercer l'hospitalité. Elle consiste, entre amis, à se régaler. Un Kamtchadale en invite un autre à manger : ce sera de la graisse de phoque; l'hôte en coupe une longe tranche; il se met à genoux devant son convive assis; il lui enfonce cette graisse dans la bouche, en criant d'un ton furieux *Tana!* voilà; et, coupant avec son couteau ce qui déborde les lèvres, il le mange. Mais ce ne sont là que les invitations familières; les repas de cérémonie ne se font pas à si bon marché; aussi ne se donnent-ils point sans intérêt.

Quand un Kamtchadale veut se lier d'amitié avec un de ses voisins, il l'invite à manger; il échauffe d'avance sa yourte, et prépare de tous les mets qu'il a dans ses provisions, assez pour rassasier dix personnes. Le convié se rend au festin, et se déshabille, ainsi que son hôte : on dirait un défi à coups de poings. L'un sert à manger à l'autre, et verse du bouillon dans une grande écuelle, sans doute pour aider à la digestion par la boisson. Pendant que l'étranger mange, son hôte jette de l'eau sur des pierres rougies au feu pour augmenter la chaleur. Le convive mange et sue jusqu'à ce qu'il soit obligé de demander grâce à l'hôte, qui, de son côté, ne prend rien, et peut sortir de l'yourte quand il veut. Si l'honneur de l'un est de chauffer et de régaler, celui de l'autre est d'endurer l'excès de la chaleur et de la bonne chère. Il vomira dix fois avant de se rendre; mais enfin, obligé d'avouer sa défaite, il entre en composition. Alors son hôte lui fait acheter la trêve par un présent, des habits ou des chiens ordinairement, menaçant de le faire chauffer et manger jusqu'à ce qu'il crève ou qu'il paie. Le convié donne ce qu'on lui demande, et reçoit en retour des haillons, ou de vieux chiens estropiés. Mais il a le droit de la revanche, et rattrape ainsi dans un second festin l'équivalent de ce qu'il a perdu dans le premier.

Cette réciprocité de traitement entretient les liaisons, l'amitié, l'hospitalité chez les Kamtchadales. Si l'hôte ne se rendait pas à l'invitation du convive qu'il a si bien régalé, celui-ci viendrait s'établir chez lui sans rien dire; et s'il n'en recevait pas de présents, même sans les demander, l'étranger, après avoir passé la nuit, attèlerait ses chiens sur l'yourte de son hôte, et, s'asseyant sur son traîneau, il enfoncerait son bâton dans la terre, sans partir, jusqu'à ce qu'il eût reçu des présents. Ce serait une injure cruelle, et le sujet d'une rupture et d'une inimitié sans retour, que de le laisser aller les mains vides, et l'hôte avare demeurerait sans amis, déshonoré parmi tous ses voisins.

Kracheninnikov raconte l'histoire d'un Cosaque qui se fit donner par un Kamtchadale une belle peau de renard, à force de le chauffer et de le soû-

ler. Loin de regretter son présent, le sauvage se vantait de n'avoir jamais été si bien traité, disant que les Kamtchadales ne savaient pas régaler leurs amis comme les Russes.

Lorsque les Kamtchadales veulent se livrer à la joie, ils ont recours à l'art pour s'y exciter : la nature ne les y porte pas, mais ils y suppléent par une espèce de champignon qui leur tient lieu d'opium. Il s'appelle *mucho-more*, tue-mouche ; ils en avalent de tout entiers, pliés en rouleaux, sinon ils boivent d'une liqueur fermentée où ils ont fait tremper de ce narcotique. L'usage modéré de cette boisson leur donne de la gaîté, de la vivacité, ils en sont plus légers et plus courageux ; mais l'excès qu'ils en font très communément les jette en moins d'une heure dans des convulsions affreuses ; elles sont bientôt suivies de l'ivresse et du délire. Les uns rient, les autres pleurent, au gré d'un tempérament triste ou gai ; la plupart tremblent, voient des précipices, des naufrages, et, quand ils sont chrétiens, l'enfer et les démons. Cependant les Kamtchadales plus modérés dans l'usage du mucho-more tombent rarement dans ces symptômes de frénésie. Les Cosaques, moins instruits par l'expérience, y sont plus sujets. Kracheninnikov en rapporte des exemples dont il a été témoin, ou qu'il tient de gens dignes de foi.

Mon interprète, dit-il, ayant bu de la liqueur de ce champignon, sans le savoir, devint si furieux, qu'il voulait s'ouvrir le ventre avec un couteau. Ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on lui retint le bras au moment qu'il allait se frapper.

Le domestique d'un officier russe avait résolu d'étrangler son maître, persuadé, disait-il, par le mucho-more, qu'il ferait une belle action, et il l'aurait executée, si ses camarades ne l'en eussent empêché.

Un soldat, ayant mangé un peu de mucho-more avant de se mettre en route, fit une grande partie du chemin sans être fatigué. Enfin, après en avoir mangé encore jusqu'à être ivre, il se serra les testicules et mourut.

Un Kamtchadale, dans cette ivresse, saisi de la peur de l'enfer, confessa tout haut ses péchés devant ses camarades, pensant ne les dire qu'à Dieu.

Le mucho-more est d'autant plus redoutable pour les Kamtchadales, qu'il les pousse à tous les crimes, et les expose dès lors au supplice. Ils l'accusent de tout le mal qu'ils voient, qu'ils font, qu'ils disent ou qu'ils éprouvent. Malgré ces suites funestes, on n'est pas moins avide de ce poison. Les Koriaks, qui n'en ont point chez eux, en font tant de cas, que, par économie ou pauvreté, s'ils voient quelqu'un qui en ait bu ou mangé, ils ont soin de recevoir son urine dans un vase, et la boivent pour s'enivrer à leur tour de cette liqueur enchanteresse. Quatre de ces champignons ne font point de mal ; mais dix suffisent pour troubler l'esprit et les sens.

Aussi les femmes n'en usent jamais. Leurs divertissements sont la danse et le chant. Voici la description d'une de ces danses, dont Kracheninnikov fut témoin. « Deux femmes, qui devaient danser ensemble, étendirent une natte sur le plancher au milieu de l'yourte, et se mirent à genoux l'une vis-à-vis de l'autre. Elles commencèrent à hausser et baisser les épaules, et à remuer les mains en chantant fort bas et en mesure. Ensuite elles firent insensiblement des mouvements de corps plus grands en haussant leur voix à proportion, ce qu'elles ne cessèrent de faire que lorsqu'elles furent hors d'haleine, et que leurs forces furent épuisées.

» Les femmes ont encore une danse particulière. Elles forment deux rangs les unes vis-à-vis des autres, et mettent leurs deux mains sur le ventre; puis, se levant sur le bout des doigts des pieds, elles se haussent, se baissent, et remuent les épaules en tenant leurs mains immobiles, sans sortir de leur place. »

Presque toutes les danses des sauvages sont pantomimes. Chez les Iroquois, elles respirent la guerre; chez les Kamtchadales, il en est une qui retrace la pêche. Dix personnes de l'un et l'autre sexe, parées de leurs plus beaux habits, se rangent en cercle, et marchent avec lenteur, levant en mesure un pied devant l'autre. « Les danseurs prononcent tour à tour quelques mots, de façon que quand la moitié a prononcé le dernier mot, l'autre moitié prononce les premiers. Ces mots sont tirés de la chasse et de la pêche. »

Les hommes ont aussi leurs danses particulières. Les danseurs se cachent dans des coins. L'un bat des mains, les élève en l'air, saute comme un insensé, se frappant la poitrine et les cuisses; un autre le suit, puis un troisième, et tous dansent en rond, à la file les uns des autres; ou bien ils sautent accroupis sur leurs genoux, en battant des mains et faisant mille gestes singuliers, qui sont sans doute expressifs, mais pour eux seuls.

Les femmes accompagnent quelquefois leurs danses de chansons. Assises en rond, l'une se lève et chante, agite les bras et remue tous ses membres avec une vitesse que l'œil suit avec peine. Elles imitent si bien les cris des bêtes et des oiseaux, qu'on entend distinctement trois différents cris dans un seul. Les femmes et les filles ont la voix agréable. Ce sont elles qui composent la plupart des chansons. L'amour en fait constamment le sujet, l'amour, qui est le tourment des peuples policés, et la consolation des sauvages. Voici une de ces chansons :

« J'ai perdu ma femme et ma vie. Accablé de tristesse et de douleur, j'irai » dans les bois, j'arracherai l'écorce des arbres, et je la mangerai. Je me » lèverai de grand matin, je chasserai le canard aanghitche, pour le faire » aller dans la mer. Je jetterai les yeux de tous côtés, pour voir si je ne trou-

» verrai pas quelque part celle qui fait l'objet de ma tendresse et de mes
» regrets. »

Cette chanson s'appelle *aanghitche*, parce qu'elle est notée sur les tons du cri de cet oiseau.

Kracheninnikov a noté une autre chanson kamtchadale, faite en l'honneur de quelques Russes. On y remarque ces couplets :

« Si j'étais cuisinier de Monsieur l'Enseigne, je n'ôterais la marmite qu'avec
» des gants.

» Si j'étais Monsieur le Major, je porterais toujours une belle cravate
» blanche.

» Si j'étais Ivan, son valet, je porterais de beaux bas rouges.

» Si j'etais étudiant, je décrirais toutes les belles filles. »

Cet étudiant est Kracheninnikov. La chanson veut aussi qu'il fasse la description de toutes les autres curiosités naturelles du Kamtchatka.

Du reste, il s'étonne que les Kamtchadales, qui montrent beaucoup de goût pour la musique, n'aient d'autre instrument qu'une espèce de flûte, faite avec la tige de l'angélique, « tuyau, dit-il, sur lequel on ne peut jouer aucun air ». Mais il serait bien plus surprenant qu'ils aimassent la musique, avec si peu d'invention, de ressources et de loisir. C'est un des premiers arts de l'homme en société, mais un des derniers qu'il perfectionne. Il faut tant de sensibilité, d'oisiveté, de mollesse même, pour préparer et façonner les organes aux délices de la musique, qu'elle n'entre souvent dans le génie d'une nation que lorsqu'il est éteint sur tous les autres arts qui demandent de l'action, des veilles, du travail. Peut-être aussi faut-il naître organisé pour la belle musique, et ce n'est pas le don des peuples situés à l'extrémité du nord.

Les plaisirs des Kamtchadales sont très bornés ; leurs maux ne le sont pas autant, quoiqu'en petit nombre. Leurs principales maladies sont le scorbut, les ulcères, le cancer, la jaunisse. Chacun de ces maux a plusieurs remèdes. On se guérit du scorbut, au Kamtchatka, par l'application de certaines feuilles sur les gencives, ou par des boissons. On prend des décoctions de plantes, d'une espèce de gentiane ou de bourgeons de pin, qu'on infuse comme du thé ; mais souvent on mange de l'ail sauvage.

Les ulcères sont très dangereux au Kamtchatka, souvent mortels. Ils ont quelquefois deux ou trois pouces de diamètre, et s'ouvrent en quarante ou cinquante trous. S'il n'y a point de suppuration, c'est un signe de mort. On y applique, pour attirer la matière, la peau fumante d'un lièvre écorché, et, si l'on peut, on arrache la racine de l'ulcère.

Il y a trois maladies au Kamtchatka qu'on appelle incurables : la paralysie, le mal vénérien et les cancers. La première est de tous les pays sans

doute, mais plus rare chez les sauvages, et de là vient qu'ils ne savent pas la guérir. La seconde leur vient des Russes, qui l'ont apportée dans leur pays de conquête, comme les Espagnols l'ont prise à la conquête du nouveau monde. Les éponges marines font, dit-on, suppurer les cancers, et le sel alkali qu'elles contiennent brûle les chairs mortes de ces sortes de plaies, qui guérissent quelquefois, mais avec peine et lentement.

Il y a des maladies de peau très dangereuses. Telle est une espèce de gale, qui, comme la petite-vérole, vient à tout le monde, et moissonne bien des victimes. Elle fait son éruption sur la poitrine, en forme de ceinture, et mène à la mort quand elle ne suppure pas. Les enfants ont une gale particulière, qu'on appelle *teoued*.

Dans certains maux de reins, on se frotte la partie malade devant le feu, avec de la ciguë, sans toucher à la ceinture, de peur qu'il n'en résulte des convulsions ou des crispations de nerfs.

Dans les douleurs des jointures, on y applique une espèce de champignon qui croît sur le bouleau. On l'allume par un bout, et il brûle comme de l'amadou jusqu'à la chair vive, où il fait une plaie, qui, après avoir rendu du sang, se ferme ou se sèche avec la cendre de cette sorte d'agaric.

Les femmes ont une herbe dont elles se parfument en certaines parties, pour irriter, pour assouvir l'amour ou ses desirs. Elles boivent de certaines infusions pour être plus fécondes, d'autres infusions pour ne par avoir d'enfants. Les peuples sauvages ont donc aussi des malheureux qui craignent de se multiplier.

Un remède infaillible contre la jaunisse est un lavement d'iris sauvage ou de violette de bois. On en pile la racine toute fraîche dans l'eau chaude, et l'on en verse le suc, blanc comme du lait, dans une vessie où est attachée une canule. La manière de prendre ces sortes de remèdes est de se coucher en avant, la tête baissée, en pressant la vessie sous le ventre. Ces seringues ne ressemblent pas mal à une cornemuse, et l'on pourrait s'y tromper au premier coup d'œil.

Les feuilles d'ulmaire pilées sont bonnes contre les morsures d'un chien ou d'un loup. La décoction de cette plante bouillie avec du poisson soulage du mal de dents.

Les Kamtchadales n'ont besoin d'aucune espèce de chirurgiens, même pour la saignée. Sans lancette ni ventouse, quand ils veulent soulager une partie malade ils prennent la peau d'alentour avec des pincettes de bois, la percent avec un outil tranchant de cristal ou de pierre, et laissent couler autant de sang qu'ils en veulent perdre.

C'est assez parler des maladies du corps, passons à celles de l'esprit.

Croyances et superstitions. Magiciennes. Fête de la Purification des fautes.

Les Kamtchadales n'ont aucune idée de l'Être suprême, et n'ont point le mot *esprit* dans leur langue. Quand Steller leur demandait si, à la vue du ciel, du soleil, de la lune et des étoiles, ils n'avaient jamais pensé qu'il y eût un Être tout-puissant, créateur de toutes choses, ils lui ont répondu positivement Que : « jamais cela ne leur était venu dans l'idée, et qu'ils ne sentaient et n'avaient jamais senti pour cet Être suprême ni amour ni crainte. » Voici quelques unes de leurs opinions religieuses :

« Dieu n'est la cause ni du bonheur ni du malheur ; mais tout dépend de l'homme. Le monde est éternel. Les âmes sont immortelles ; elles seront réunies au corps, et toujours sujettes à toutes les peines de cette vie, excepté la faim.

» Toutes les créatures, jusqu'à la mouche la plus petite, ressusciteront après la mort, et vivront sous terre. Ceux qui ont été pauvres dans ce monde seront riches dans l'autre, et ceux qui sont riches ici deviendront pauvres à leur tour. Ils ne croient pas que Dieu punisse les fautes, car celui qui fait mal, disent-ils, en reçoit le châtiment dès à présent.

» Ils pensent que le monde empire de jour en jour, et que tout dégénère en comparaison de ce qui a existé autrefois. »

Au défaut d'idées justes sur la Divinité, les Kamtchadales ont fait des dieux à leur image, comme les autres peuples. « Le ciel et les astres, disent-ils, existaient avant la terre. Koutkhou créa la terre, et ce fut de son fils, qui lui était né de sa femme, un jour qu'il se promenait sur la mer.

» Koutkhou, disent d'autres Kamtchadales, et sa sœur Kouhtligith, ont apporté la terre du ciel, et l'ont affermie sur la mer, créée par Outleigin.

» Koutkhou, après avoir créé la terre, quitta le ciel et vint s'établir au Kamtchatka. C'est là qu'il eut un fils appelé Tigil, et une fille nommée Sidanka, qui se marièrent ensemble. Koutkhou, sa femme et ses enfants, portaient des habits faits de feuilles d'arbres et se nourrissaient d'écorce de bouleau et de peuplier : car les animaux terrestres n'avaient point encore été créés, et les dieux ne savaient point prendre le poisson. » Sont-ce les Chinois qui ont porté leur mythologie aux Kamtchadales ? Est-ce l'historien du Kamtchatka qui prête à ce pays les fables de la Chine ?

« Koutkhou abandonna un jour son fils et sa fille, et disparut du Kamtchatka. Quoiqu'il marchât sur des raquettes, les montagnes et les collines se formèrent sous ses pas. La terre était plate auparavant ; mais ses pieds enfoncèrent comme dans de la glaise, et les vallons creusés en conservent la trace.

» Tigil, voyant augmenter sa famille, inventa l'art de faire des filets avec de l'ortie pour prendre des poissons. Son père lui avait appris à faire des canots. Il enseigna à ses enfants l'art de s'habiller de peaux. Il créa les animaux terrestres, et leur donna Piliatchutchi pour veiller sur eux. Ce Dieu, d'une taille fort petite, vêtu de peaux de goulu, est traîné par des oiseaux. Ce ne sont pas des aigles, ni des colombes, mais des perdrix. Sa femme s'appelle Tiranous. »

Koutkhou a fait beaucoup de sottises qui ne lui attirent que des malédictions, au lieu de louanges et de prières. Pourquoi tant de montagnes, de précipices, d'écueils, de bancs de sable, de torrents ou de rivières si rapides, tant de pluies et de tempêtes. Les Kamtchadales n'ont que des injures à lui dire, pour de si mauvais offices. Soit peu de crainte ou d'amour dans leur culte, ils n'offrent au dieu qu'ils estiment le plus que les ouïes, les nageoires ou les queues des poissons qu'ils jetteraient dans les immondices. « Ils ont, dit Kracheninnikov, cela de commun avec toutes les nations asiatiques, qui offrent seulement à leurs dieux ce qui ne vaut rien, et gardent pour elles ce qu'elles peuvent manger. » Les dieux peuvent ne pas s'en irriter, mais il n'est pas sûr que les prêtres s'en contentent.

Au reste, si les Kamtchadales ne donnent rien à leurs dieux, c'est qu'ils en attendent peu de chose. Ils font un dieu de la mer, qu'ils appellent Mitg, et qu'ils représentent sous la forme d'un poisson. Ce dieu ne songe qu'à lui. Il envoie les poissons dans les rivières, mais pour y chercher du bois propre à la construction de ses canots, et non pour servir de nourriture aux hommes. Ces peuples ne peuvent croire qu'un dieu puisse leur faire du bien.

En revanche, ils connaissent des dieux très capables de leur faire du mal. Ce sont ceux qui président aux volcans, aux fontaines bouillantes. Ces mauvais génies descendent la nuit des montagnes, et volent à la mer pour y prendre du poisson. Ils en emportent un à chaque doigt. Les dieux des bois ressemblent aux hommes; leurs femmes portent des enfants qui croissent sur leur dos et pleurent sans cesse. Ces esprits égarent les voyageurs, et leur ôtent la raison.

Piliatchoutchi, ou Bilioukai, ne laisse pas d'être malfaisant quelquefois. Ce dieu habite sur les nuées, d'où il verse la pluie et lance les éclairs. L'arc-en-ciel est la bordure de son habit. Les sillons que l'ouragan fait sur la neige sont les traces de ces pas. Il faut craindre ce dieu, car il fait enlever dans des tourbillons les enfants des Kamtchadales, pour supporter, comme des cariatides, les lampes qui éclairent son palais.

Touila est le dieu des tremblements de terre. Ils proviennent de ce que son chien Kosei, quand il le traîne, secoue la neige qu'il a sur le corps.

Gaëtch est le chef du monde souterrain, où les hommes vont habiter après leur mort : car sous la terre, qui est plate, est un ciel semblable au nôtre, et sous ce ciel est une autre terre, dont les habitants ont l'hiver quand nous avons l'été, et leur été durant notre hiver.

C'est ainsi que les fausses notions de la nature ont engendré les fausses idées de la Divinité. L'homme, en général, tire ses lois, ses mœurs et ses opinions religieuses de son climat. A la vérité, les conquêtes et les transmigrations modifient, altèrent et défigurent quelquefois l'histoire civile et religieuse d'un pays et d'une nation, comme son caractère, sa langue, sa physionomie. Mais, tant qu'un peuple sauvage restera ignoré dans l'enceinte d'un pays borné par les eaux ou les montagnes, il prendra ses dieux dans ses bois, dans la mer, dans les cavernes, dans les lieux sombres ou majestueux; en un mot, dans les grands objets, ou les grands effets de la nature. La peur guidera toujours sa marche dans ses superstitions, et s'il cesse de craindre les fantômes créés par son imagination, ce sera pour s'effrayer d'autres fantômes étrangers.

La faiblesse de l'homme le rend timide, l'expérience du mal peureux, et l'ignorance crédule et fou dans ses peurs. Cependant la superstition des Kamtchadales n'est pas toujours aveugle et mal raisonnée. Ils appellent, dit-on, bien et vertu ce qui satisfait leurs désirs et leurs besoins, faute et mal ce qui peut leur nuire. Monter sur les volcans, c'est s'exposer à une perte certaine, c'est commettre un crime que le Ciel doit venger. Jusque là leur crainte est raisonnable; mais voici une opinion qu'on doit taxer de lâcheté. C'est une faute de sauver un homme qui se noie, parce qu'on peut se noyer soi-même. Rien n'est plus contraire à la vie sociale.

Les Kamtchadales n'ont pour nourrir leur superstition que des magiciennes. Ce sont toujours de vieilles femmes qui ont exercé les sortiléges, comme si ce sexe, qui commence son règne par l'amour, devait le finir par la crainte; heureusement les charmes de la beauté l'emportent sur ceux de la magie. Au Kamtchatka, les magiciennes ne prétendent que guérir les maladies, détourner les malheurs, et prédire l'avenir. Voici leur grand sortilege.

Deux femmes assises dans un coin murmurent à voix basse, on ne sait quelles paroles. L'une s'attache au pied un fil d'ortie entortillé de laine rouge. Elle agite son pied : si c'est avec rapidité, signe de bonheur; si c'est lentement, mauvais augure. Ces deux compagnes grincent des dents, en criant *Gouche! gouche!* C'est pour évoquer les démons. Quand elles croient les voir, elles crient, en eclatant de rire : *Khaï! Khaï!* Après une demi-heure de vision, l'une repète sans cesse : *Ichki*, c'est-à-dire : Ils n'y sont plus. Pendant ce temps-là, l'autre marmotte des paroles sur le visionnaire, pour l'exhorter et l'aider à n'avoir pas peur du diable.

On fait des sortiléges pour avoir du bonheur à la chasse, ou pour détourner le malheur. Si l'on n'a rien pris, c'est, dit toujours la sorcière, parce qu'on a négligé quelque pratique superstitieuse. Il faut expier cette omission en faisant une petite idole de bois qu'on va mettre sur un arbre.

Quand un enfant est né durant une tempête, c'est un mauvais présage. Dès qu'il aura l'usage de la parole, il faudra le réconcilier avec le diable, et c'est par un sortilége qu'on y réussit. On attend un ouragan : alors l'enfant se met tout nu, avec une coquille entre les mains ; il court autour de la cabane, en disant aux esprits malfaisants : « La coquille est faite pour l'eau salée, et non pour l'eau douce ; vous m'avez tout mouillé, l'humidité me fera plaisir. Vous voyez que je suis nu, et que je tremble de tous mes membres. » Dès ce moment, l'enfant est en paix avec les diables, et il n'attirera plus de tempêtes ni d'ouragans.

Les Kamtchadales attachent beaucoup de mystères aux songes. S'ils possèdent en songe une jolie femme, ce bonheur est le présage d'une bonne chasse. S'ils songent qu'ils satisfont à certains besoins, ils attendent des hôtes ; s'ils rêvent à la vermine, ce sont des Cosaques qui viendront chez eux : ces Cosaques lèvent les impôts.

Mais une seule cérémonie renferme toutes les superstitions des Kamtchadales : c'est la fête de la *Purification des fautes*. Comme on y trouve les dogmes et les rits de la religion du pays, il est nécessaire de la décrire avec quelque détail.

Cette fête se célèbre au mois de novembre, quand les travaux de l'été et de l'automne sont finis. Steller en conjecture que, dans l'origine, elle avait été instituée par la reconnaissance. Mais ce n'est pas dans ce sentiment qu'il faut toujours chercher les premiers établissements du culte religieux. Si les Kamtchadales n'ont qu'une fête dans l'année, c'est au loisir de la saison où elle se célèbre qu'il est naturel de la rapporter ; c'est aux circonstances du retour de ce peuple dans ses cabanes, après la dispersion qu'exigent la chasse et la pêche. S'il y mêle beaucoup de pratiques superstitieuses, si le but même de son institution est une expiation religieuse, c'est que le désir du bien et la crainte du mal accompagnent l'homme partout, il veut intéresser à sa conservation tous les êtres qu'il voit ou qu'il imagine. Il invoque les biens, il conjure les maux, soit en secret, soit en public. Dans une fête de sauvages, chacun porte ses craintes pour en faire un culte, comme ses provisions pour en faire un repas. Il s'y trouve des opinions communes, ainsi que des mets ; et chacun s'arrête à ce qui le touche davantage.

Dans la fête des Purifications kamtchadales, on commence par balayer l'yourte. On en ôte ensuite les traîneaux, les harnois, et tout l'attirail qui

déplaît aux génies qu'on veut évoquer. Un vieillard et trois femmes portent une nappe qui renferme des provisions. On fait une espèce de hache avec de l'*ioukola*, qui est une pâte, et ces quatre personnages sacrés envoient chacun un homme dans les bois, avec ses provisions et sa hache pour le voyage. Le *tonchitche* est une herbe mystérieuse qu'on porte à la main ou sur la tête, et qu'on met partout dans les cérémonies religieuses. Les hommes qui vont au bois couper du bouleau pour l'hiver en ont sur la tête et sur leurs haches, les femmes et les vieillards dans leurs mains. Celles-ci, après le départ des quatre bûcherons, jettent le reste de leurs provisions aux enfants, qui se battent pour se les arracher.

Ensuite, les femmes pétrissent ou taillent de l'ioukola en forme de baleine. On chauffe l'yourte, et le vieillard apporte une barbue, qu'il met dans un fossé creusé devant l'échelle de l'yourte. Il tourne trois fois sur la même place; les hommes, les femmes et les enfants font la même chose après lui. Il fait cuire de la sarana pour régaler les mauvais génies. Chacun met ses idoles de bois, soit anciennes, soit neuves, dans le plafond au dessus du foyer : car le foyer et l'échelle sont des choses sacrées dans les yourtes.

Un vieillard apporte un gros tronc de bouleau, dont on fait la grande idole. On attache à celle-ci du matteil au cou, on lui offre du tonchitche, et on la met sur le foyer. C'est le grand dieu lare. Ensuite, les enfants se placent auprès de l'échelle, pour attraper les idoles qu'on leur jette de dehors dans l'yourte; puis un d'entre eux prend la grande idole, la traîne par le cou autour du foyer, et la remet à sa place avec ses compagnons, qui le suivent en criant : *Alkhlalalai !*

Les vieillards s'asseient autour du foyer. Le principal, qui fait l'office de grand pontife, prend une pelle de tonchitche, et dit au feu nouvellement allumé : « Koutkhou nous ordonne de t'offrir une victime chaque année. Sois-nous propice, défends-nous, préserve-nous des chagrins, des malheurs et des incendies. » Cette victime est l'herbe même, qu'il jette au feu. Tous les vieillards alors se lèvent, frappent des pieds, battent des mains, et finissent par danser, en criant toujours : *Alkhlalalai !*

Pendant ces cris, les femmes et les filles sortent des coins de l'yourte, les mains levées, avec des regards terribles, des contorsions et des grimaces affreuses. Ces convulsions finissent par une danse accompagnée de cris et de mouvements si furieux, qu'elles en tombent par terre, comme mortes, l'une après l'autre. Les hommes les remportent à leurs places, où elles restent étendues sans mouvement. Un vieillard vient prononcer sur elles quelques paroles, qui les font crier et pleurer comme des possédées.

A la fin du jour, les quatre bûcherons reviennent avec tous les hommes

qu'ils ont rencontrés, et portent un des plus gros bouleaux coupé à la racine. Ils frappent à l'entrée de l'yourte avec ce bouleau, battant des pieds et jetant de grands cris. Ceux qui sont dedans leur répondent avec le même bruit. Bientôt une fille s'élance en fureur, vole sur l'échelle, et s'attache au bouleau. Dix femmes l'aident à l'emporter; mais le chef de l'yourte les en empêche. Toutes les femmes tirent le bouleau dans l'yourte; tous les hommes qui sont dehors l'en retirent, et les femmes tombent par terre, excepté la fille qui s'était attachée au bouleau la premiere. Elles restent toutes sans mouvement.

C'est alors que le vieillard vient les désenchanter. Kracheninnikov, de qui l'on a tiré cette description, dit que, dans une de ces fêtes, il vit une des filles obsédées résister plus long-temps que les autres aux paroles mystérieuses du vieillard. Enfin elle reprit ses sens, et, se plaignant d'un grand mal de cœur, elle fit sa confession, et s'accusa d'avoir écorché des chiens avant la fête. Le vieillard lui dit qu'elle aurait dû s'en purifier en jetant dans le feu des nageoires et des ouïes de poissons. Le remords était insensé; l'expiation devait être ridicule.

Les hommes qui reviennent du bois ne rapportent dans les nattes où l'on avait mis des provisions que des copeaux de bouleau. On en fait de petites idoles en l'honneur des démons qui se sont emparés des femmes. On les range de suite; on leur présente trois vases de sarana pilée, en mettant une cuiller devant chaque idole; on leur barbouille le visage de baies de myrtille; on leur fait des bonnets d'herbes, et, après avoir mangé les mets auxquels elles n'ont pas touché, on fait de ces idoles trois paquets, et l'on jette au feu tous ces petits dieux ou démons, avec de grands cris et des danses.

Toutes les cérémonies de cette fête ont de l'analogie avec les occupations et les besoins du peuple qui la célèbre. Une femme vient à minuit dans l'yourte d'assemblée avec une figure de baleine, faite d'herbe, qu'elle porte sur le dos. Les gestes et les grimaces de cette nouvelle cérémonie, l'objet du culte, tout ce qui se dit et se fait à cette occasion, n'est que pour obtenir des vents et de la mer qu'ils envoient des baleines mortes sur les côtes du Kamtchatka.

Le lendemain matin, de vieilles femmes font à peu près les mêmes extravagances devant des peaux de phoques. Elles ont des courroies faites du cuir de cet animal; et, les allumant comme des bougies, elles en parfument ou empestent l'yourte. Cette fumigation s'appelle *une purification*.

Ensuite une femme entre dans l'yourte par la seconde ouverture, qu'on appelle *choplade* ou *ioupana*, tenant un loup fait de matteït, et rempli de graisse d'ours. Les hommes et les femmes se disputent ce loup. Les premiers l'emportent enfin. Un homme tire une flèche sur ce loup, et les autres le déchirent, et mangent la pâte et les matières comestibles dont il est formé.

« Quoique les Kamtchadales, dit Kracheninnikov, ne soient pas plus en état de rendre raison de cette cérémonie que de celle de la baleine, quoiqu'ils ignorent si elle a rapport à leurs opinions superstitieuses ou non, et pourquoi elle se pratique, il me paraît cependant que ce n'est qu'un simple divertissement, ou un emblème du désir qu'ils ont de prendre et de manger des baleines et des loups. »

Après ces diverses cérémonies on apporte dans l'yourte des branches de bouleau. Chaque chef de famille en prend une; et, après l'avoir courbée en cercle, il y fait passer deux fois sa femme et ses enfants, qui dansent en rond au sortir de ce cercle : cela s'appelle se purifier de ses fautes. La fête se termine par une procession qu'on fait autour de l'yourte, en traînant le grand bouleau que les quatre députés ont apporté de la forêt; on le place enfin sur le balagane, où il reste toute l'année sans la moindre vénération.

Telle est la fête de la Purification chez les Kamtchadales du midi. Elle se célèbre avec quelque différence dans les rites chez ceux du nord. Au lieu de la cérémonie d'envoyer au bois, ils ont celle d'envoyer à l'eau. Deux hommes nus, portant au cou des guirlandes qu'on vient d'ôter aux idoles, vont à la rivière, avec un seau, puiser de l'eau par un trou fait dans la glace. Quand ils ont apporté leurs seaux dans l'yourte, l'un de ces porteurs d'eau prend une longue allumette, en met un bout dans le feu, puis la trempe dans les seaux, d'où il tire un morceau de glace qu'il jette au feu. Après le tribut que ces deux éléments se sont payé réciproquement par les mains de ce Kamtchadale, « il donne à tous les assistants à boire de l'eau comme de l'eau bénite », dit l'auteur russe.

Il se fait ensuite une ou deux cérémonies secrètes, dont tout le mystère ou le prix est dans le secret même, qui ne mérite ni d'être vu ni d'être publié. Tout ce qu'on peut en dire, pour la curiosité, c'est qu'on y purifie toutes les personnes qui sont malades ou en danger de se noyer. Cette purification du passé, qui sert de préservatif pour l'avenir, consiste, pour les malades, à fouler aux pieds des guirlandes de tonchitche dont on leur avait couronné la tête, et, pour les autres, à se coucher sur le foyer, qui est couvert de cendre chaude, appelant à leur secours des personnes, qui viennent les retirer de la cendre avec le même empressement que s'ils se noyaient.

Le lendemain de cette purification, on prend deux bottes de paille ou d'herbe sèche, pour en faire le *pom*. C'est une figure d'homme qui n'a qu'un pied de hauteur, et à laquelle on attache un priape de deux toises de longueur. On la suspend au plafond par ce priape. On courbe en arc cette longue baguette, et on jette la figure au feu. Tout ceci n'a point de sens ni d'objet. Ce sont des fous qui apaisent un mal imaginaire par des remèdes qui en sont

l'aliment, comme font les superstitieux à qui la peur a troublé la raison. Mais c s folies se terminent par des jeux qui divertissent.

Les hommes qui sont dans les yourtes bien chauffées jettent les tisons dehors, les femmes les rejettent dedans. C'est à qui l'emportera. Les femmes tâchent de fermer l'ouverture de l'yourte, les hommes de les en chasser. Les tisons volent de part et d'autre comme des fusées. Les femmes, qui sont en plus grand nombre, traînent par terre les hommes qui veulent les chasser; les hommes, rangés en haie sur les deux côtés de l'échelle, tâchent d'emmener les femmes prisonnières dans l'yourte. Chaque parti veut en avoir le plus, et si l'un des deux en a fait davantage, l'autre combat encore pour les lui enlever, jusqu'à ce qu'on se trouve de part et d'autre avoir un nombre égal de prisonnières. Alors se fait l'échange, et chacun reprend sa femme.

« La fête de la Purification, dit Steller, était jadis célébrée par les Kamtchadales pendant un mois entier. Elle commençait à la nouvelle lune. » On en conclut qu'elle avait été établie sur des fondements solides, et par des vues religieuses. « Ces peuples jettent encore aujourd'hui tout dans le feu, et regardent comme une chose sacrée tout ce que l'on brûle pendant la fête. En effet, la nouvelle lune, aussi bien que le feu sacré, a toujours été en vénération chez plusieurs nations, et particulièrement chez les Hébreux. » Steller, ou son éditeur, dit, à ce sujet, que « c'est le seul peuple qui n'a point perdu le véritable culte après le déluge; tandis que chez les autres nations, comme chez les Kamtchadales, il n'en est resté que quelques traces. » Mais est-ce à propos du déluge qu'on doit parler du culte du feu, et quel rapport a donc ce culte avec le véritable? Le déluge est la catastrophe la plus universelle et la plus attestée que le globe ait éprouvée, et le culte du feu est le plus généralement répandu sur la terre. L'embrasement du monde aurait bien pu, ce semble, faire imaginer des hydrophories, parce que l'eau éteint les incendies; mais le feu n'arrête point les inondations. Pourquoi donc révérer le feu en mémoire du déluge? Est-ce parce que le soleil dessécha les eaux qui couvraient la terre?

Sans chercher l'origine des cultes et des fêtes dans la commémoration du déluge, dont le soleil ne paraît ni la cause ni le remède, n'est-il pas plus vraisemblable que les cultes se sont répandus, comme les hommes et les langues, de la zone torride dans toutes les terres, et que le culte du soleil, assez naturel aux habitants d'un climat où cet astre circonscrit ses révolutions annuelles, et répand les plus fortes influences du bien et du mal physiques, se sera dispersé sur la terre avec les nations que la destruction et la population même auront poussées autour du globe? Ces nations, chassées de leur pays ou par la multiplication des habitants, ou par des calamités et des fléaux inattendus, auront porté dans leurs émigrations, et la vénération de l'astre sous le-

quel elles vivaient, et le témoignage de la catastrophe qui les avait fait sortir de leur patrie. Elles auront à la fois adoré le soleil, qu'elles regardaient comme leur conservateur, et l'océan, qu'elles fuyaient comme leur exterminateur. Il y a partout des traces de l'influence salutaire et nuisible des deux éléments les plus utiles et les plus dangereux, l'eau et le feu. Ce sont les deux principes les plus sensibles de la génération, les deux agents les plus universels de la destruction. On aura cru qu'ils pouvaient tout, et que seuls ils faisaient tout. Le mouvement qui leur est essentiel, et dont la source est, ce semble, en eux-mêmes, aura contribué à les faire craindre et adorer. Les sens du vulgaire, le raisonnement des philosophes, tout aura conduit l'homme à ce culte. Il ne faut pour cela ni traditions, ni révolutions. Mais ces deux choses peuvent augmenter l'effet naturel de la crainte, qui est le penchant à la superstition. Dès lors le culte doit être plus frappant, plus solennel, et se ressentir vivement des idées de désolation qui se sont mêlées à la passion la plus forte des hommes.

Au reste le Kamtchatka est trop voisin de la mer, trop sujet aux attaques de cet élément, pour ne pas inspirer à ses habitants une frayeur religieuse des maux qu'il peut leur faire, et une opinion vague, soit conçue ou transmise, de ceux qu'il leur a faits. Mais on ne doit pas se hâter de prononcer sur le culte d'un peuple sans avoir entendu ses dogmes; rien n'est plus incertain que d'en juger par ses cérémonies. Les hommes sont si enclins et si sujets à se tromper en matière de superstition, qu'on ne sait jamais bien ce qu'ils adorent, si c'est l'idole, ou l'offrande, ou l'autel, ou les vases et les instruments, ou les paroles du culte, ou même le prêtre. La vénération religieuse erre vaguement sur toutes ces choses : car le propre de la peur est de confondre les objets et les idées, surtout dans l'ombre et l'obscurité. Mais on ne se trompe guère sur les opinions religieuses d'un peuple, quand on voit qu'elles ont du rapport à ses actions. Demandez aux Kamtchadales ce que c'est que les éclairs, ils vous répondront : « Ce sont les esprits Gamouli, qui, en chauffant leurs huttes, se jettent les tisons à demi consumés. » Quand ils entendent le tonnerre, ils disent : *Koutkhou battitouskeret*, Koutkhou tire ses canots, car ils pensent que ce dieu passe ses canots d'une rivière à l'autre, et qu'il entend aussi le même bruit quand ils font la même chose. Ce dieu craint leur tonnerre, comme ils craignent le sien. Lorsqu'il tombe de la pluie, ce sont les Gamouli qui pissent. S'il fait un grand vent, c'est Balakirg, fils de Koutkhou, qui secoue ses cheveux longs et frisés sur la face d'un pays. Durant son absence, sa femme Zavina se met du rouge pour lui plaire à son retour, et ce rouge fait l'éclat de l'aurore et du crépuscule. S'il passe la nuit dehors, elle pleure, et c'est pourquoi le ciel est sombre.

Les Kamtchadales voient très peu de serpents; mais ils ont une crainte superstitieuse des lézards. Ce sont, disent-ils, les Gaëthe, qui viennent leur prédire la mort. Si on les attrape, on les coupe en petits morceaux, pour qu'ils n'aillent rien dire au dieu des morts. Si un lézard échappe, l'homme qui l'a vu tombe dans la tristesse, et meurt quelquefois de la peur de mourir.

Si les Kamtchadales font quelques grimaces de superstition pour conjurer les maux, ils en ont aussi pour attirer les biens dont ils ont besoin. Avant d'aller à la pêche du phoque, ils en font une espèce de représentation mystique, comme les enfants. Une grosse pierre qu'ils roulent contre une yourte représente la mer; de petits cailloux qu'ils mettent sur cette pierre signifient les vagues; des petits paquets de matteït, les phoques. On met ces paquets entre des boulettes de *tolkoucha*, pâte faite d'œufs de poisson et d'autres mélanges. Avec de l'écorce de bouleau on fait une espèce de vase en forme de canot; on le traîne sur le sable, comme s'il nageait sur la mer. Tout cela se fait pour inviter les phoques à se laisser prendre, en leur montrant qu'ils trouveront au Kamtchatka de la nourriture, une mer et ce qu'il leur faut. Dans l'yourte, les Kamtchadales ont des hures de phoques à qui ils font des prières et des reproches, comme si ces animaux refusaient de venir chez des hôtes qui les régalent si bien. La fin du repas qu'ils présentent à ces amphibies aboutit à manger eux-mêmes tous les mets qu'ils leur ont offerts, car une religion qui ne donnerait rien à manger ne serait pas bonne pour des sauvages.

Ceux des Kamtchadales qui font la pêche de la baleine s'y préparent par des cérémonies à peu près semblables. Ils façonnent une baleine de bois d'environ deux pieds de longueur. Ils la portent en procession d'un balagane dans une yourte. Ils placent devant la *ioupana* un grand vase plein de *tolkoucha*; ensuite on tire la baleine de l'yourte en criant : La baleine s'est enfuie dans la mer. On va la remettre dans un balagane neuf fait exprès, où on laisse une lampe allumée, avec un homme, pour empêcher qu'elle ne s'éteigne pendant la saison de la pêche, qui dure depuis le printemps jusqu'en automne.

Enfin la superstition des Kamtchadales paraît surtout dans leurs usages à l'égard des morts, qui, dans tous les pays, ont toujours été la terreur des vivants. Cette peur fait qu'au Kamtchatka l'on n'ose rien porter de ce qui leur a servi, pas même loger dans l'habitation où un homme est mort. Heureusement il en coûte peu d'en construire une autre. Mais il est singulier que cette frayeur des morts n'inspire par une sorte de vénération pour les cadavres. Les Kamtchadales les donnent à manger à leurs chiens. Il est vrai que c'est par un motif d'interêt pour les hommes. « Ceux, disent-ils, dont le corps



aura été dévoré par les chiens, en auront de très bons dans le monde souterrain. » Cependant ils ont encore une autre raison d'intérêt personnel pour exposer les cadavres à la voirie, devant la porte de leurs yourtes : les esprits malins qui ont tué ces victimes s'en contenteront peut-être en les voyant, et feront grâce aux vivants.

JAPON.

VOYAGE DE KOEMPFER.

Voyage de Nangasaki à Iedo, capitale de l'empire. Description d'Iedo. Palais de l'empereur. Réception faite aux Hollandais. Audience de l'empereur. Scènes bouffonnes. Nangasaki.

Le Japon, séparé en tous sens du reste du monde, et par les mers qui l'environnent, et par les lois qui en défendent l'entrée, n'en est que plus remarquable aux yeux de notre avide curiosité. Engelbert Kœmpfer, né à Lemgo en Westphalie, en 1651, médecin et naturaliste, connu par ses voyages en Europe et en Asie, est jusqu'ici le meilleur guide que l'on puisse suivre pour ce qui regarde cet empire. Il y passa en 1690, sur une flotte hollandaise, en qualité de chirurgien; il resta plus de deux ans dans le pays, n'ayant d'autre objet et d'autre intention que de le bien connaître

« Je puis protester, dit-il dans sa préface, que la description et l'idée que je donne des choses, quoique peut-être imparfaite et sans élégance, est exactement conforme à la vérité, sans embellissement, et telle que les choses m'ont paru. Il est vrai que, quant aux affaires secrètes de l'empire, je n'ai pu me procurer des informations amples et détaillées. Depuis l'extirpation de la religion romaine, les marchands hollandais et chinois sont comme emprisonnés. L'empire est fermé à toute espèce de commerce et de communication avec les étrangers, et la réserve des naturels doit être extrême avec ceux qui sont tolérés dans l'empire. Les Japonais qui ont le plus de liaisons avec nous sont obligés, par un serment solennel, de ne pas nous entretenir sur les affaires d'état et de religion. On les engage, par ce serment, qui se renouvelle chaque année, à s'observer et à se trahir mutuellement. Mais, quelque grandes que soient ces difficultés, elles ne sont pas insurmontables. En premier lieu, cette nation respecte peu les serments qu'elle a prêtés au nom de certains dieux ou esprits, que plusieurs n'adorent point, et que la plupart ignorent. La crainte du supplice est ordinairement le seul motif qui les arrête. D'un autre côté, si

l'on met à part l'orgueil et l'humeur guerrière des Japonais, ils sont civils, polis, curieux autant qu'aucune nation de l'univers, aimant le commerce et la familiarité des étrangers, et souhaitant avec passion d'apprendre leurs histoires, leurs arts et leurs sciences. Mais, comme nous ne sommes que des marchands qu'ils placent au dernier rang des hommes, et que d'ailleurs l'extrême contrainte dans laquelle on nous tient ne peut guère leur inspirer que de la jalousie et de la défiance, nous ne pouvons nous concilier leur amitié que par notre libéralité, par notre complaisance, et par tout ce qui est capable de flatter leur vanité.

« C'est ainsi que j'acquis plus de faveur auprès de nos interprètes et des officiers qui venaient chaque jour chez nous, que personne n'avait pu en avoir depuis les réglements auxquels nous sommes assujettis. En leur donnant des conseils comme médecin, des leçons d'astronomie et de mathématiques, des cordiaux et des liqueurs de l'Europe, je pouvais leur faire toutes les questions qui me venaient à l'esprit. Ils ne me refusaient aucune instruction, jusqu'à me révéler, lorsque nous étions seuls, les choses même sur lesquelles ils doivent garder un secret inviolable. Ces informations particulières m'ont été d'un grand usage pour recueillir les matériaux nécessaires à l'histoire du Japon, que je méditais; cependant, peut-être ne me serais-je jamais vu en état d'exécuter mon dessein, si, parmi d'autres occasions favorables, je n'avais eu le bonheur de rencontrer un jeune homme sage et discret, par l'entremise duquel je reçus les lumières qui me manquaient encore. Son âge était d'environ vingt-quatre ans; il entendait en perfection le japonais et le chinois. A mon arrivée on me le donna pour me servir, et en même temps pour étudier sous moi la médecine et la chirurgie. Le bonheur qu'il eut de traiter avec succès, sous ma direction, l'ottona, qui est le principal officier de notre île, lui fit obtenir la permission de demeurer à mon service pendant mon séjour au Japon, qui fut de deux ans; ce seigneur souffrit même qu'il m'accompagnât dans nos deux voyages à sa cour, c'est-à-dire qu'il allât quatre fois d'une extrémité de l'empire à l'autre, faveur qui s'accorde rarement à des personnes de cet âge, et qu'on n'avait jamais accordée à qui que ce soit pour un temps si long. Comme je ne pouvais parvenir à mon but sans que ce jeune homme sût le hollandais, je lui enseignai cette langue avec tant de soin, qu'au bout d'une année il l'écrivait et la parlait mieux qu'aucun de nos interprètes. J'ajoutai à ce bienfait les meilleures leçons d'astronomie, d'anatomie et de médecine, dont je fusse capable, à quoi je joignis encore de gros gages. En récompense, il me fit avoir des instructions aussi étendues qu'il était possible sur l'état de l'empire, sur le gouvernement, sur la cour impériale, sur la religion établie dans l'état, sur l'histoire des premiers âges,

et sur ce qui se passait chaque jour de remarquable. Il n'y avait aucun livre sur aucune sorte de matière qu'il ne m'apportât d'abord, et dont il ne m'expliquât ce que je voulais savoir. Comme il était souvent obligé d'emprunter ou d'acheter des uns et des autres, je ne le laissais jamais sortir sans lui donner de l'argent, pour le mettre en état de me satisfaire. »

Depuis plus d'un siècle que l'entrée du Japon est interdite à toutes les nations de l'Europe, sans autre exception que les Hollandais, la compagnie hollandaise des Indes orientales y envoie tous les ans une ambassade, et, dans cette occasion, ses ministres ont la liberté de paraître à la cour, pour remercier l'empereur de ses bienfaits. C'est le seul temps qu'un voyageur puisse choisir pour visiter un pays qui n'est pas moins inaccessible par les difficultés naturelles de sa situation que par la rigueur de ses lois. Kœmpfer, qui se trouvait à Batavia en 1690, accepta l'emploi de chirurgien qu'on lui offrit à la suite de l'ambassade. L'embarquement se fit le 7 mai, et la navigation fut d'environ quatre mois.

Après avoir découvert les premières îles du Japon, qu'on nomme *Goto*, et qui sont habitées par des laboureurs, il entra, le 24 septembre, dans un havre environné de hautes montagnes, d'îles et de rochers, qui la mettent à couvert de la violence des tempêtes et orages : c'est le célèbre port de Nangasaki. Sur le sommet des montagnes, on a placé des corps de garde, d'où l'on observe, avec des lunettes de longue vue, tout ce qui se passe en mer, pour en donner avis au magistrat de la ville. Aussi vingt bateaux japonais à rames vinrent-ils le même jour au devant du vaisseau : ils le remorquèrent jusqu'à deux cents pas du comptoir hollandais. Le rivage, qui est formé par le pied des montagnes, a pour défense plusieurs redoutes de forme ronde, et du côté de la ville, assez près du rivage, on voit, sur deux éminences, deux corps de garde entourés de draps, pour dérober à la vue des étrangers le nombre des canons et des hommes qu'on y entretient.

Les Hollandais saluèrent de douze coups de canon chacun de ces deux postes, et jetèrent l'ancre à trois cents pas de la ville, près de l'île de Desima, où l'on a fixé la demeure des marchands de leur nation. Alors deux officiers du gouvernement vinrent à bord, avec leur commission par écrit, accompagnés d'un grand nombre de commis, d'interprètes et de soldats. Ils appelèrent, suivant la liste qu'on mit entre leurs mains, tous ceux qui étaient nouvellement arrivés, et, les faisant passer en revue l'un après l'autre, ils les examinèrent depuis la tête jusqu'aux pieds, avec le soin d'écrire leur nom, leur âge et leurs affaires ; ensuite cinq ou six personnes du vaisseau furent interrogées à part sur les circonstances du voyage, c'est-à-dire qu'on leur demanda d'où ils venaient, quand ils étaient partis, combien ils avaient

employé de temps dans leur route, et s'ils n'avaient pas abordé à quelque autre port. On écrivait leurs réponses. On fit aussi diverses questions sur un officier du vaisseau qui était mort le jour précédent ; on observa soigneusement sa poitrine et le reste de son corps, pour s'assurer qu'il n'y avait point de croix ni d'autre marque de la religion romaine. Les Hollandais obtinrent que son cadavre fût emporté le même jour ; mais on ne permit à personne de l'accompagner, ni de voir dans quel lieu on l'avait enterré.

Après cette revue, on posta des soldats et des commis à chaque coin du vaisseau, qui passa pour ainsi dire entre les mains des Japonais avec toute sa charge. On laissa la chaloupe et le canot aux Hollandais, mais seulement pour ce jour-là, et pour leur donner le temps de prendre soin de leurs ancres; mais on demanda les pistolets, les coutelas, et toutes les autres armes, qui furent mises en lieu de sûreté, et le lendemain on se fit donner aussi toute la poudre. Kœmpfer avoue que, s'il n'avait été prévenu sur de si bizarres procédés, il aurait été fort alarmé de sa situation; il ajoute que la vérité l'oblige de remarquer encore qu'à la première vue des côtes du Japon chacun fut obligé, suivant l'ordre des supérieurs et l'ancien usage, de donner au capitaine son livre de prière et ses autres livres de religion, avec tout l'argent de l'Europe qu'il avait apporté, et que le capitaine, après avoir dressé un etat de ce qui appartenait à chaque particulier, mit le tout dans un vieux tonneau, et le cacha aux Japonais jusqu'au départ du vaisseau.

Aussitôt que ces officiers se furent retirés, le comptoir hollandais fit porter à bord toutes sortes de rafraîchissements, et les directeurs, s'y étant rendus le lendemain, assemblèrent tout l'équipage pour entendre lire à quelles humiliantes conditions les bâtiments hollandais étaient reçus. Le papier qui contenait ces ordres fut affiché publiquement, suivant l'usage du Japon. Kœmpfer, ayant souhaité de descendre à Desima, fut obligé, comme le plus simple matelot, de prendre un passeport du vaisseau de garde japonais, pour le montrer aux gardes de terre. On n'était pas plus libre de retourner à bord sans un passeport des gardes de terre, qui devait être montré au vaisseau de garde.

L'ambassadeur hollandais, qui se nommait Van-Buttenheim, employa quelques mois, suivant l'usage établi, à se disposer au voyage d'Iedo, résidence ordinaire de l'empereur du Japon. Depuis plusieurs siècles que l'empire du Japon est divisé en sept grands pays, on a cherché à rendre les voyages plus commodes, par un grand chemin qui borne chacun de ces pays ; et, comme ils sont subdivisés en plusieurs provinces, on a fait aussi dans chaque province des routes particulières, qui aboutissent toutes au grand chemin, comme les petites rivières vont se perdre dans les grandes. Tous ces che-

mins ont pris leur nom du pays ou de la province à laquelle ils conduisent.

Les grands chemins sont si larges, que deux troupes de voyageurs, quelque nombreuses qu'elles soient, peuvent y passer en même temps sans obstacle. Celle qui monte, c'est-à-dire, dans le langage du pays, celle qui va vers Méaco, prend le côté gauche du chemin, et celle qui descend, ou qui vient du côte de Méaco, prend le côté droit. Toutes les grandes routes sont divisées pour l'instruction et la satisfaction des voyageurs, en milles géométriques, qui sont tous marqués, et qui commencent au grand pont d'Iedo, comme au centre commun de tous les grands chemins. Ce pont est appelé, par prééminence, *Nipon-bas*, c'est-à-dire le pont du Japon. Ainsi, dans quelque lieu de l'empire qu'un voyageur se trouve, il peut savoir à toute heure de combien de milles japonais il est eloigné de la résidence de l'empereur. Les milles sont marqués par deux petites buttes placées vis-à-vis l'une de l'autre de chaque côté du chemin, sur lesquelles on a gravé des caractères qui font connaître quelles sont les provinces et les terres qui s'y terminent, et même à qui elles appartiennent. Les chemins de traverse ont aussi leurs inscriptions pour guider les voyageurs.

Dans le voyage de Nangasaki à la cour, on fait passer les Hollandais par deux de ces grands chemins, et de l'un a l'autre par eau. Ils sejournent vingt jours à Iedo, et reviennent ensuite à Nangasaki. Ils emploient à tout le voyage environ trois mois. Il est au moins de trois cent vingt-trois lieues japonaises. Dans cette route on traverse ou l'on voit à quelque distance trente-trois grandes villes et cinquante-sept petites, outre un nombre infini de villages et de hameaux.

Kœmpfer vit avec étonnement les femmes de la province de Fisen. Elles sont de si petite taille, qu'on les prendrait toutes pour de très jeunes filles; mais elles sont bien proportionnées, et la plupart fort jolies. Elles se peignent le visage, ce qui achève d'en faire comme autant de poupées, et lorsqu'elles sont mariées, elle s'arrachent les sourcils.

Dans les montagnes, qu'on ne traverse point aisément à cheval, les Hollandais étaient portés dans des *cangos*, voitures de la forme d'un petit panier carré, ouvertes de tous côtés, et simplement couvertes d'un petit toit soutenu d'un bâton, et fort incommodes aux voyageurs. En gravissant la montagne de Fiamitz, on rencontre un petit village sans nom, dont tous les habitants étaient descendus d'un même homme, qui vivait encore. Kœmpfer fut surpris de les voir tous beaux et bien faits, et doués de la politesse qui est le fruit de la meilleure éducation.

Ils arrivèrent à la ville d'Osaka. On leur distribua aussitôt des chambres divisées, suivant l'usage du pays, par des paravents. Leurs interprètes,

qu'ils envoyèrent aux deux gouverneurs de la ville, avec quelques présents, pour obtenir la liberté de les voir, rapportèrent bientôt que Nossi-Zemono-Cami, un des gouverneurs, était allé rendre compte à la cour des affaires qui concernaient son administration, et qu'Otagmi-Tassano-Cami, second gouverneur, qui était occupé pour le reste du jour, priait l'ambassadeur de remettre sa visite au lendemain.

En effet, le dimanche 25 février, il fut conduit à l'audience avec son cortége. En descendant au palais, qui est à l'extrémité de la ville, dans une place carrée, on fit prendre à tous les Hollandais un manteau de soie à la japonaise, qui est regardé comme l'habit de cérémonie. Ils traversèrent un passage de trente pas pour entrer dans la salle des gardes, où ils furent reçus par deux gentilshommes du gouverneur. Quatre soldats étaient en faction au côté gauche de la porte, et plus loin, huit officiers étaient assis sur leurs genoux et leurs talons. La muraille à droite était garnie d'armes suspendues et rangées en bon ordre. Les Hollandais étant entrés dans la salle d'audience, deux secrétaires les y reçurent civilement, et leur présentèrent du thé, jusqu'à l'arrivée du gouverneur, qui parut accompagné de deux de ses fils. Il s'assit à dix pas de distance dans une autre chambre qu'il ouvrit du côté de la salle. La conversation n'eut rien de bien remarquable. On parla du temps, qui était bien froid ; de la longueur du voyage, du bonheur d'être admis à la présence de l'empereur, et de la distinction des Hollandais, qui, de toutes les nations du monde, étaient la seule à qui cette grâce fût accordée.

Osaka est une des cinq grandes villes impériales. Sa situation est dans une plaine fertile, sur les bords d'une rivière navigable. La rivière d'Iodogava passe au nord de la ville, coule de l'est à l'ouest, et se jette dans la mer voisine. Elle apporte d'immenses richesses aux habitants d'Osaka. Sa source n'en est qu'à une journée et demie au nord-est, où elle sort d'un lac qui est au centre de l'île, dans la province d'Oomi, et qui s'est formé, suivant le récit des Japonais, dans l'espace d'une nuit, par un tremblement de terre.

Elle traverse la ville par un large canal dans lequel on en a pratiqué un grand nombre de petits, qui passent dans les principales rues, et d'autres qui ramènent les eaux dans le grand. Ils sont assez profonds pour recevoir de petites barques, qui apportent les marchandises et les denrées devant la porte des habitants. Kœmpfer admira la régularité de cette multitude de canaux, sur lesquels on a bâti quantité de ponts, dont plusieurs sont d'une rare beauté. Il dut se croire un moment revenu dans Amsterdam.

La ville d'Osaka doit être extrêmement peuplée, s'il est vrai, comme les Japonais l'assurent, qu'on peut lever de ses seuls habitants une armée de quatre-vingt mille hommes. Sa situation, qui est également avantageuse pour

le commerce par terre et par eau, en fait la ville du Japon la plus considérable et la plus marchande. Elle est remplie de riches négociants, d'artisans et d'ouvriers. Les vivres y sont à bon marché, comme tout ce qui sert au luxe ou à flatter les sens : aussi les Japonais la nomment-ils *le théâtre du plaisir*. Ils s'y rendent de toutes les provinces de l'empire, pour y dépenser agréablement le superflu de leur bien. Tous les princes et les seigneurs qui possèdent des terres à l'ouest ont leurs maisons dans cette ville, quoiqu'il ne leur soit pas permis de s'y arrêter plus d'une nuit.

Les Hollandais partirent d'Osaka le 28 février, pour se rendre à Méaco, qui n'en est éloigné que de treize lieues. Ils furent admis à l'audience du président de justice et des gouverneurs, mais avec la petite humiliation d'être obligés de quitter leurs voitures à cinquante pas du palais du président, pour faire à pied ce qui leur restait de chemin, et d'attendre à la porte du premier corps de garde qu'on eût donné avis de leur approche. Le président ne leur fit pas même l'honneur de paraître, et reçut leurs présents par les mains de quelques officiers. Ils trouvèrent moins de hauteur chez les deux gouverneurs, qui se firent voir, comme celui d'Osaka, par des jalousies. Cependant leur patience y fut mise à d'autres épreuves. Après l'audience, on les pria de s'arrêter quelque temps, pour donner la liberté aux dames, qui étaient dans une chambre voisine, derrière un paravent qu'on avait percé de plusieurs trous, de considérer leur figure et leur habillement. Non seulement l'ambassadeur fut obligé de montrer son chapeau, son épée, sa montre, et plusieurs autres choses qu'il portait sur lui; mais on le pria d'ôter son manteau, pour laisser voir ses habits devant et derrière.

Les Hollandais passèrent quatre jours à Méaco. Cette ville se nomme autrement *Kio*, nom qui signifie ville, et qu'on lui donne par excellence, parce qu'étant la demeure du dairi, ou empereur ecclésiastique héréditaire, on la regarde comme la capitale de l'empire. Elle est située dans la province d'Iamatto, au milieu d'une grande plaine. Sa longueur du nord au sud est de trois quarts de mille d'Allemagne, et sa largeur d'un demi-mille de l'est à l'ouest. D'agréables collines dont elle est environnée, et quelques montagnes d'où sortent quantité de petites rivières et de fontaines, rendent sa situation charmante. Du côté de l'est, on voit, sur le penchant d'une de ces montagnes, un grand nombre de temples, de couvents et de chapelles. Trois rivières, qui ont peu de profondeur, entrent dans la ville du même côté, et se réunissent au centre; on les passe sur un beau pont d'environ deux cents pas de longueur; ensuite toutes ces eaux rassemblées coulent à l'ouest. Le palais du dairi occupe le quartier septentrional, composé de douze ou treize rues, qui sont séparées du reste de la ville par des murs et des fossés. Dans la partie occiden-

tale de Méaco, on voit un château de pierre de taille, et bien fortifié, qui sert de logement au monarque séculier, lorsqu'il vient visiter le daïri. Les rues de la ville sont étroites, mais régulières, et d'une longueur extraordinaire. Les maisons n'ont que deux étages; la plupart sont de bois et d'argile, avec un réservoir d'eau sur le toit, et tous les instruments nécessaires pour arrêter les ravages du feu.

Méaco passe pour le magasin général des manufactures du Japon et de toutes sortes de marchandises; c'est le centre du commerce de l'empire. Dans le dernier dénombrement, qui se nomme *aratame*, on avait compté à Méaco 477,556 laïques, 52,169 ecclésiastiques, sans y comprendre la cour entière du daïri, qui est très nombreuse, et les étrangers qui s'y rendent continuellement de toutes les parties de l'empire.

A peu de distance du village de Canaia, on rencontre la grande et fameuse rivière d'Osingava, qui descend des montagnes voisines avec une rapidité surprenante, et se jette dans la mer une demi-lieue au dessous. Il est impossible de la traverser à gué après les grandes pluies; et dans d'autres temps, les rochers qu'elle entraîne des montagnes la rendent toujours fort dangereuse. Les habitants des lieux voisins, qui connaissent parfaitement son lit, prennent un prix réglé pour aider les voyageurs; et si quelqu'un a le malheur de périr entre leurs mains, les lois du pays punissent de mort tous ceux qui s'étaient chargés de sa conservation. Ils sont payés à proportion de la hauteur de l'eau, qui se mesure par un poteau planté sur la rive. Quoique l'eau fût alors assez basse, cinq hommes furent nommés pour chaque cheval du cortége hollandais, deux à chaque côté pour lui soutenir le ventre, et un pour tenir la bride. Dans un temps plus difficile, on emploie six hommes de chaque côté du cheval, deux pour le tenir sous le ventre, quatre pour soutenir ceux du devant, et se soutenir l'un l'autre, pendant qu'un treizième mène le cheval par la bride.

La montagne de Fudsi ne ressemble pas mal au pic de Ténériffe. On la découvre de si loin, qu'ayant servi de guide au voyage des Hollandais, elle ne fut pas d'un petit secours à Kœmpfer pour dresser la carte de la route. Il croit devoir la décrire, parce qu'elle passe, avec justice, pour une des plus belles montagnes du globe terrestre. Sa base est large, et, sa cime se terminant en pointe, elle a l'apparence d'un vrai cône. La neige s'y conserve pendant la plus grande partie de l'année, et, quoique les chaleurs de l'été en fassent fondre une grande quantité, il en reste toujours assez pour couvrir entièrement le sommet. On voit près de la cime un trou fort profond, qui vomissait anciennement des flammes et de la fumée; mais cette éruption a cessé depuis qu'il s'est élevé au dessus une espèce de petite colline ou de butte. A présent, les

endroits plats qui se trouvent près du sommet sont couverts d'eau. Cependant les flocons de neige que le vent détache et fait voler de toutes parts font juger que la montagne est encore enveloppée d'un voile de nuages et de fumée. Comme l'air est rarement calme dans les parties supérieures, la dévotion y conduit le peuple pour rendre hommage au dieu des vents. On emploie trois jours à monter; mais on peut descendre en moins de trois heures, à l'aide d'un traîneau de paille, avec lequel on glisse sur la neige en hiver, et sur le sable dans la belle saison. Les iammabos, ou les prêtres de la montagne, sont consacrés au culte de l'Éole japonais. Leur mot de guet est *Fudsi-iamma*, qu'ils répètent sans cesse en mendiant. Cette fameuse montagne exerce souvent les poètes et les peintres du Japon.

A l'extrémité de Toghitz, on trouve une garde impériale pour arrêter les femmes et les armes. Les recherches sont ici très rigoureuses, parce que Toghitz est comme une clef de la capitale de l'empire, et qu'aucun des princes venant de l'occident ne peut éviter ce passage lorsqu'il se rend à la cour. Si l'on soupçonne qu'entre les passants il y ait une femme travestie en homme, elle est visitée rigoureusement; mais c'est à des femmes qu'on abandonne ce soin. Assez près du corps de garde, Kœmpfer s'arrêta d'étonnement à la vue de cinq chapelles, et d'autant de prêtres qui poussaient des hurlements effroyables, en battant sur de petites cloches plates; mais il fut encore plus surpris lorsque, ayant vu tous les Japonais du cortége jeter des pièces de monnaie dans la chapelle, et recevoir en échange un papier, qu'ils portaient respectueusement sur le rivage d'un lac voisin, pour le jeter dans l'eau, après l'avoir attaché à une pierre qui le faisait aller sûrement au fond, on lui eut expliqué le motif de cet étrange usage. Le lac de Facone passe au Japon pour le purgatoire des enfants qui meurent avant l'âge de sept ans, et l'on croit qu'ils y sont tourmentés jusqu'à ce qu'ils soient rachetés par la charité des passants. Les prêtres assurent qu'ils reçoivent du soulagement aussitôt que les noms des dieux et des saints qui sont écrits sur le papier qu'on vend dans les chapelles commencent à s'effacer, et qu'ils sont entièrement délivrés lorsque l'eau fait disparaître ces caractères. L'endroit particulier où l'on prétend que les âmes des enfants sont retenues se nomme *Sainokavara*. Il est marqué par un monceau de pierres.

Dans une des chapelles on montrait plusieurs curiosités, telles que des sabres d'anciens héros, dont on y raconte les glorieux exploits, deux belles branches de corail, deux cornes de licorne d'une merveilleuse grandeur; deux pierres trouvées, l'une dans le corps d'une vache, l'autre dans celui d'un cerf; un habit d'étoffe d'ama, comme les anges en portent au ciel, et qui leur donne le pouvoir de voler; le peigne d'Ioritomo, premier monarque

séculier du Japon, avec ses armoiries gravées dessus; la cloche de Kobidais, fondateur d'une secte célèbre, et une lettre écrite de la propre main de Takanine. Cet endroit est le Saint-Denis du Japon.

On voit près des côtes, vis-à-vis de Karanda, un rocher qui sort de la mer en forme de pyramide, et plus loin, directement au sud, la fameuse île de Kamakoura. L'île paraît ronde, d'une lieue de tour au plus, et couverte de bois fort hauts. C'est un lieu d'exil pour les seigneurs disgraciés, et rarement sont-ils rappelés lorsque le malheur les y condamne. Les côtes en étant fort escarpées, on est obligé d'employer des grues pour haler les bateaux dans lesquels on y transporte les prisonniers ou des provisions.

Sinagava est un faubourg d'Iedo, à deux lieues de cette ville impériale. En y entrant, la place des exécutions offre un spectacle terrible. C'est une multitude de têtes humaines et de cadavres, les uns à demi pourris, les autres à demi dévorés, avec un grand nombre de chiens, de corbeaux et d'autres animaux carnassiers qui se repaissent de ces misérables restes, digne avenue du palais d'un despote. Après avoir fait environ trois quarts de lieue dans cette rue, les Hollandais s'arrêtèrent dans une hôtellerie, où la vue de la ville et de son havre, qui est ordinairement rempli d'une multitude de bâtiments de toutes sortes de grandeurs et de figures, offre une des plus belles perspectives du monde. On leur dit que la beauté de ce spectacle attirait souvent dans le même lieu des personnes d'une condition distinguée. Il leur restait un quart de lieue pour arriver à l'entrée d'un autre faubourg d'Iedo, qui n'est qu'une continuation de Sinagava, dont il est séparé par un simple corps de garde. La mer en cet endroit s'approche si fort de la colline, qu'il n'y a qu'un rang de maisons entre cette colline et le chemin; il règne quelque temps le long de la côte; mais, venant ensuite à s'élargir, il forme plusieurs rues irrégulières d'une longueur considérable.

Après une demi-heure de marche, la beauté des rues, qui deviennent plus larges et plus uniformes, la foule du peuple et le tumulte, firent comprendre aux Hollandais qu'ils étaient entrés dans la ville. Ils traversèrent un marché, d'où, prenant par une grande rue qui coupe un peu irrégulièrement Iedo du sud au nord, ils passèrent plusieurs ponts magnifiques, entre lesquels ils en distinguèrent un de quarante-deux brasses de longueur, célèbre parce qu'il est le centre commun d'où l'on mesure les chemins et la distance des lieux dans toute l'étendue de l'empire. Ils virent plusieurs rues qui aboutissent à la grande, et leur admiration fut particulièrement excitée par la foule incroyable du peuple, par le train des princes et des grands qu'ils ne cessaient pas de rencontrer, et par la riche parure des dames qui passaient continuellement dans leurs chaises et leurs palanquins. Ils ne se lassaient pas de voir

la variété des boutiques qui bordent les rues, et l'étalage de toutes sortes de marchandises, avec un drap noir suspendu pour la commodité ou pour le faste. Ils ne s'aperçurent point, comme dans les autres villes, que personne eût la curiosité de les voir passer; apparemment, observe Kœmpfer, parce qu'un si petit train n'avait rien d'admirable pour les habitants d'une ville si peuplée, séjour d'un puissant monarque, où l'on est accoutumé à des spectacles plus pompeux. La marche fut d'une lieue entière dans la grande rue, jusqu'à l'hôtellerie ordinaire de la nation hollandaise.

L'ambassadeur fit donner avis de son arrivée aux ministres des affaires étrangères. Le premier ordre qu'on lui signifia fut de se tenir renfermé dans sa chambre, lui et tous ses gens, avec défense au sugio de laisser approcher d'eux d'autres Japonais que leurs domestiques. Kœmpfer murmure un peu de cette rigueur. On devait croire, dit-il, nos appartements assez éloignés de la rue, puisque c'était l'étage le plus élevé du derrière de la maison, où l'on ne pouvait entrer que par un passage étroit, qui aurait pu se fermer à la clef, si cette précaution avait paru nécessaire. Il y avait deux portes, l'une en bas et l'autre au haut de l'escalier, et les chambres n'avaient d'ouvertures que d'un seul côté; je n'avais dans la mienne qu'une fenêtre, si étroite qu'elle me laissait à peine voir le soleil en plein midi.

Il se passa près de quinze jours avant que l'ambassadeur pût obtenir sa première audience. La captivité des Hollandais diminua si peu dans cet intervalle, qu'on leur recommanda même de ne pas jeter de leurs fenêtres dans la rue le moindre papier sur lequel il y eût des caractères de l'Europe. Cependant il paraît que Kœmpfer eut l'adresse de ménager assez les gardes pour se procurer la liberté de visiter la ville, et d'en faire une description d'autant plus curieuse qu'il y a joint un plan dont il vante la fidélité.

Des cinq grandes villes de commerce qui appartiennent au domaine impérial, Iedo passe pour la première. Elle est tout à la fois la capitale et la plus grande ville de l'empire. C'est le séjour d'un grand nombre de princes et de seigneurs qui composent la cour, et la multitude de ses habitants est presque incroyable. Les Japonais lui donnent sept lieues de long, cinq de large, et vingt de circonférence. Elle n'est pas ceinte de murs; mais plusieurs fossés qui l'entourent, et de hauts remparts plantés d'arbres, avec des portes capables de résistance, peuvent servir à la défendre. Une grande rivière, qui a sa source au couchant, la traverse et se jette dans le port, tandis qu'un de ses bras va servir de fossé au château; il se jette aussi dans le port par cinq embouchures, dont chacune est traversée par un pont magnifique.

Iedo n'est pas bâtie avec la régularité des autres villes du Japon, parce qu'elle n'est arrivée que par degrés à la grandeur qu'on admire aujourd'hui.

Cependant on y trouve, dans plusieurs quartiers, des rues régulières qui se coupent à angles droits. Elle doit cet embellissement aux incendies qui souvent réduisent en cendres un grand nombre de maisons. Les nouvelles rues sont alignées d'après les plans des propriétaires du terrain. En général, les maisons d'Iedo sont basses et petites, comme dans tout le reste de l'empire. La plupart sont bâties de bois de sapin, avec un léger enduit d'argile. L'intérieur est le même qu'à Meaco, divisé en appartements avec des paravents de papier; les murs sont revêtus de papier peint, les planchers couverts de nattes, et les toits en bardeau. Il n'est pas étonnant qu'avec des matières si combustibles le feu y fasse tant de ravages. Chaque maison doit avoir, sous le toit ou dessus, une cuve pleine d'eau, avec les instruments nécessaires pour en faire usage. Cette précaution suffit souvent pour éteindre le feu dans une maison particulière, mais elle devient inutile pour arrêter la fureur d'un incendie qui a déjà fait des progrès. Les Japonais ne connaissent point alors d'autre remède que d'abattre les maisons voisines auxquelles le feu n'a point encore touché. Ils ont des compagnies de gardes institués à cet effet, qui font la patrouille nuit et jour, avec des habits de cuir brun, pour les défendre de la flamme, et des crocs de fer.

Tous les quartiers de la ville sont remplis, comme en Europe, de temples, de couvents, et d'autres bâtiments religieux, qui en occupent les plus belles parties. Les palais des grands sont de superbes édifices; ils sont séparés des maisons particulières par de grandes cours, et ornés de magnifiques portes, où l'on monte par de superbes perrons; mais ils n'ont qu'un étage, divisé en plusieurs riches appartements, sans tours, et sans ces autres marques de puissance qu'on voit aux châteaux des princes et des grands dans leurs états héréditaires.

Iedo est une pépinière d'artistes, de marchands et d'artisans; ce qui n'empêche pas que tout ne s'y vende plus cher que dans les autres lieux de l'empire, à cause du concours infini du peuple, des moines oisifs et des courtisans, et de la difficulté du transport pour les provisions.

Le château, ou le palais de l'empereur, est situé presque au milieu de la ville. Sa figure est irrégulière; on lui donne cinq lieues de tour. Il est composé de deux enceintes, qu'on peut nommer deux châteaux extérieurs. Le troisième, qui fait le centre, et qui est proprement la demeure du monarque, est flanqué de deux autres châteaux bien fortifiés, mais plus petits, avec de grands jardins derrière l'appartement impérial. Chacun de ces châteaux est entouré de fossés et de murs. Le premier occupe un grand terrain qui environne le second et une partie du palais impérial; il contient tant de rues, de fossés et de canaux, qu'il fut difficile à Kœmpfer d'en concevoir le plan, quoi-

qu'il le donne avec celui de la ville. C'est dans ce château extérieur que demeurent les princes de l'empire, avec leurs familles. Le second château occupe moins d'espace, et fait face au troisième; mais il est séparé des deux autres murs par des fossés, des ponts-levis et de grosses portes; la garde en est plus nombreuse que celle du premier; il contient les superbes palais de quelques uns des plus puissants princes de l'empire, des conseillers d'état, des premiers officiers de la couronne, enfin de tous les seigneurs qui sont appelés par leurs fonctions à la plus intime familiarité de l'empereur.

Le château qui mérite proprement le nom de palais impérial est situé sur un terrain un peu plus élevé que les deux autres; il est entouré d'une épaisse muraille de pierres de taille, flanquée de bastions qui ressemblent beaucoup à ceux de l'Europe. Un rempart de terre élevé du côté intérieur soutient plusieurs corps de garde et des guerites ou des tours à plusieurs étages. Rien n'approche de la solidité de l'edifice dans la partie que l'empereur habite : ce sont des pierres de taille d'une grosseur énorme, posées l'une sur l'autre sans mortier et sans crampons de fer, afin que dans les tremblements de terre, qui sont fréquents au Japon, les pierres puissent céder à la secousse, et ne recevoir aucun dommage. Au milieu du palais s'élève une tour carrée plus haute que tout le reste du bâtiment, divisée en plusieurs étages, dont chacun a sont toit, et si richement ornée, que de loin elle donne à tout le château un air de magnificence qui cause de l'étonnement. Une multitude de toits recourbés, avec des dragons dorés au sommet et aux angles, qui couvrent tous les autres bâtiments, produisent le même effet.

Le second château a peu d'ornements extérieurs; mais il est entouré, comme le premier, de fossés larges, profonds, et de très hauts murs, avec une seule porte et un pont qui communique au troisième. C'est dans le premier et le second qu'on élève les enfants de l'empereur. Tous ces châteaux ou ces palais n'ont qu'un étage, et ne laissent pourtant pas d'être assez hauts. Le troisième a plusieurs longues galeries et de grandes salles, qui peuvent être divisées par des paravents. Chaque appartement a son nom. Celui qu'on nomme *la salle des mille nattes* sert uniquement aux grandes assemblées où l'empereur reçoit l'hommage et les présents des princes de l'empire, et les ambassadeurs des puissances étrangères; mais il a diverses autres salles d'audience; il ne manque rien à leur beauté, dans le goût d'architecture du pays; les plafonds, les solives et les colonnes sont de bois de cèdre, de camphre ou d'iesseri, dont les veines forment naturellement des fleurs et d'autres figures curieuses. Plusieurs appartements ne sont revêtus que d'un simple vernis; d'autres ont les plus beaux ornements de sculpture. La plupart des bas-reliefs sont des oiseaux ou des branches, dorés avec beaucoup d'art; le plancher est

couvert de nattes blanches, avec un galon ou une frange d'or pour bordure. Au reste, il y a peu de différence, pour l'ameublement, entre le palais de l'empereur et ceux des princes. On garde le trésor impérial dans un bâtiment dont les toits sont de cuivre, et les portes de fer, pour le garantir du feu. La crainte du tonnerre a fait imaginer un appartement souterrain, qui a pour plafond un grand réservoir plein d'eau; l'empereur s'y retire lorsqu'il entend gronder la foudre, parce que les Japonais sont persuadés que cette barrière est impénétrable au feu du ciel: mais Kœmpfer avertit que, ne l'ayant pas vue, il n'en parle que sur le témoignage d'autrui.

Enfin, le jour de l'audience fut marqué au 29 mars, qui est le dernier du second mois des Japonais. Quoique ce fût un des jours ordinaires où l'empereur était accoutumé de la donner, Kœmpfer avoue qu'on n'aurait pas pensé sitôt à dépêcher les Hollandais, si le favori de l'empereur, qui devait donner une fête à ce monarque, et qui avait besoin de temps pour ses préparatifs, n'eût été bien aise de se délivrer d'eux. Ce seigneur, qui se nommait *Makino-Bingo*, avait été gouverneur de l'empereur, et s'était maintenu dans le plus haut degré de faveur. Il fit avertir l'ambassadeur hollandais de se tenir prêt pour le 29. La notification ne marquait pas un haut degré de consideration pour l'ambassadeur, puisqu'il lui envoya dire simplement de se rendre de bonne heure a la cour, et de se tenir dans la salle des gardes jusqu'à ce qu'il fût appelé. Le récit de cette audience peut servir à faire juger comment les Hollandais sont traités au Japon, depuis qu'ils en ont fait exclure les autres nations. Nous ne ferons au recit de Kœmpfer que quelques corrections de style.

« Le 29 mars, qui était un jeudi, les présents destinés pour sa majesté impériale furent envoyés à la cour; ils y devaient être rangés sur des tables de bois, dans la salle des mille nattes, où l'empereur devait en faire la revue. Nous suivîmes aussitôt, avec un petit équipage, couverts d'un manteau de soie noire. Nous étions accompagnés de trois intendants, des gouverneurs de Nangasaki, d'un commis du Bugio, de deux messagers de Nangasaki, et d'un fils de l'interprète, tous à pied. Nous étions quatre à cheval, à la queue l'un de l'autre, trois Hollandais et notre interprète. Chacun de nos chevaux était conduit par un valet qui tenait la bride, et qui marchait à la droite : c'est le côté par lequel on monte à cheval et par lequel on en descend, à la manière du pays. Autrefois nous avions deux valets pour chaque cheval; mais nous avons supprimé cet usage, comme une depense inutile. Notre ambassadeur, que les Japonais nomment *le capitaine*, venait après nous dans un *norimon*, suivi de notre ancien interprète, qui etait porté dans un *cango*. Nos domestiques fermaient la marche à pied.

Ce fut dans cet ordre que nous nous rendîmes au château en une demie heure de marche. Nous entrâmes dans la première enceinte par un grand pont bordé d'une balustrade, sur laquelle règne une suite de boules de cuivre. La rivière qui passe dessous est large, et coule vers le nord en faisant le tour du château. On y voyait alors un grand nombre de bateaux. Nous trouvâmes au bout du pont deux portes fortifiées, entre lesquelles nous vîmes un petit corps de soldats. Après avoir passé la seconde porte, nous entrâmes dans une grande place, où la garde était plus nombreuse. La salle d'armes nous parut tapissée de drap; les piques étaient debout à l'entrée, mais le dedans était revêtu d'armes dorées, de fusils vernissés, de boucliers, d'arcs, de flèches et de carquois, rangés avec beaucoup d'ordre et de goût. Les soldats se tenaient assis à terre, les jambes croisées, tous vêtus de soie noire, et chacun avec deux sabres à son ceinturon.

En traversant la première enceinte, nous passâmes entre les palais des princes et des grands de l'empire, qui remplissent l'intérieur de ce premier château. La seconde ne nous parut différer de la première que par la structure des portes et des palais, qui est plus magnifique. On nous y fit laisser notre norimon, notre cango, nos chevaux et nos valets, pour nous conduire, par un long pont de pierre, au fonmatz, qui est la demeure de l'empereur. Après avoir passé ce pont, notre cortége traversa un double bastion, suivi de deux portes fortifiées, par où il entra dans une rue irrégulière, bordée des deux côtés d'une fort haute muraille, et arriva au fiakninban, c'est-à-dire à la grande garde du château, qui est au bout de cette rue, près de la dernière porte qui conduit au palais. On nous ordonna d'attendre, dans la salle des gardes, que le grand conseil d'état fût assemblé, temps auquel nous devions être introduits. Les deux capitaines de la garde nous offrirent civilement du thé et du tabac à fumer; quelques autres personnes vinrent nous tenir compagnie.

Nous n'attendîmes pas moins d'une heure, et, dans l'intervalle, nous vîmes entrer au palais plusieurs conseillers d'état, les uns à pied, d'autres portés dans leurs norimons. Enfin, nous fûmes conduits par deux magnifiques portes au travers d'une grande place carrée, jusqu'à l'entrée du palais. L'espace entre la seconde porte et la façade du palais était rempli d'une foule de courtisans et d'un grand nombre de gardes. De là on monte par deux escaliers dans une salle spacieuse qui est à la droite de l'entrée, où toutes les personnes qui doivent être admises à l'audience de l'empereur ou des conseillers d'état attendent qu'on les introduise. Cette salle est non seulement fort grande, mais aussi extrêmement exhaussée, ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit assez sombre lorsqu'on y a mis tous les paravents, parce qu'elle ne reçoit du jour que des fenêtres d'en-haut d'une chambre voisine. Elle est d'ailleurs ri-

chement meublée à la maniere du pays, et le mélange de ses piliers dores, qui s'élèvent entre les paravents, forme un coup d'œil fort agréable. Nous y attendîmes encore pendant une heure que l'empereur fût venu s'asseoir dans la salle d'audience. Alors trois officiers conduisirent notre ambassadeur devant sa majeste, et nous laissèrent dans la première salle où nous etions. Aussitôt qu'il fut entré, ils crièrent à haute voix : *Hollanda capitaine!* C'était le signal pour l'avertir de rendre l'hommage usité. Il se traina, suivant l'usage, sur les mains et les genoux, à l'endroit qui lui fut montré, entre les présents qui étaient rangés d'un côté, et l'endroit où l'empereur etait assis : là, s'étant mis à genoux, il se courba vers la terre, jusqu'à la toucher du front ; ensuite il recula comme une écrevisse, c'est-à-dire en se trainant en arrière sur les mains et sur les pieds, sans avoir ouvert la bouche pour prononcer un seul mot.

Il ne se passe rien de plus aux audiences que nous obtenons de ce puissant monarque, et l'on n'observe pas plus de cérémonie dans les audiences qu'il donne aux plus grands princes de l'empire. On les appelle à haute voix par leur nom ; ils s'avancent en rampant, et lorsqu'ils ont frappé la terre du front, ils se retirent de même. « Ce cérémonial est un peu dur, mais comme chacun est maitre chez soi, on a droit de traiter comme on veut ceux qui viennent des extrémités du globe pour recevoir des humiliations dont on ne peut pas craindre la vengeance. Un cerémonial, après tout, ne signifie rien, quel qu'il soit, quand il est le même pour tout le monde. Lécher la terre chez les despotes d'Asie n'est qu'une manière de faire la révérence. Je sais bien qu'il y a des gens qui ne s'en accommoderaient pas ; mais les Hollandais auront reponse à tout, en disant : Nous voulons gagner de l'argent, et nous ne sommes pas fiers.

Autrefois l'ambassadeur hollandais en était quitte pour rendre l'hommage, et quelques jours après on lui lisait certains réglements qu'il promettait d'observer ; après quoi il était renvoyé à Nangasaki. Mais depuis plus de vingt ans, l'ambassadeur et les Hollandais qui l'accompagnent à Iedo sont conduits plus loin dans le palais, pour donner à l'impératrice, aux princesses et aux dames de la cour, l'amusement de les voir. Dans cette seconde audience, l'empereur et les dames se tiennent derrière des paravents et des jalousies ; mais les conseillers d'état et les autres officiers de la cour sont assis à découvert. Kœmpfer peint cette scène bizarre avec beaucoup de naiveté.

« Après la cerémonie de l'hommage, l'empereur se retira dans son appartement, et nous fûmes appelés avec l'ambassadeur. On nous fit traverser plusieurs appartements pour nous rendre dans une galerie ornée de beaucoup de dorures, où nous attendîmes un quart d'heure ; ensuite, traversant plu-



Baroda

FEMME DU RAJAH

Voy. en Asie T. III pag.

sieurs autres galeries, nous arrivâmes dans une grande chambre où l'on nous pria de nous asseoir. Plusieurs hommes rasés, qui étaient les médecins de l'empereur, des officiers de sa maison et des ecclésiastiques, vinrent nous demander nos noms et notre âge; mais on tira bientôt des paravents devant nous pour nous délivrer de leurs importunités. Nous passâmes une demi-heure dans le même lieu. On nous conduisit ensuite par d'autres galeries plus obscures, qui étaient bordées d'une file de gardes du corps. Après eux, plus près de l'appartement de l'empereur, la file était continuée par plusieurs grands officiers de la couronne, qui faisaient face à la salle où nous étions attendus. Ces officiers, en grand habit de cérémonie, étaient assis sur leurs talons, et la tête courbée. La salle consistait en divers compartiments dirigés vers l'espace du milieu. Les uns étaient ouverts, les autres fermés par des paravents et des jalousies. Les uns étaient couverts de quinze nattes, d'autres de dix-huit; enfin d'une natte de plus, suivant la qualité des personnes qui les occupaient. L'espace du milieu était sans nattes, et par conséquent le plus bas, parce qu'on les en avait ôtées. Ce fut sur le plancher de cet espace qu'on nous ordonna de nous asseoir. L'empereur et l'impératrice étaient assis à notre droite, derrière des jalousies. J'eus deux fois l'occasion de voir l'impératrice au travers des ouvertures. Elle me parut belle, d'un teint brun, avec des yeux noirs et pleins de feu, et âgée d'environ trente-six ans; la proportion de sa tête, qui était assez grosse, me fit juger qu'elle était d'une taille fort haute. J'entends par le nom de jalousies une sorte de tapisserie très fine, composée de roseaux fendues, et revêtue par derrière d'une soie transparente, avec des ouvertures de la largeur de la main, qui laissent un passage libre aux regards. On les peint de diverses figures pour l'ornement, ou, plutôt, pour mieux cacher ceux qui sont derrière, quoique, indépendamment des peintures, il soit difficile de voir les personnes d'un peu loin, surtout si le fond de l'appartement n'est point éclairé.

» L'empereur lui-même était dans un lieu si obscur, que nous aurions eu peine à l'apercevoir, si sa voix ne l'eût fait découvrir; il parlait néanmoins si bas, qu'il semblait vouloir garder l'incognito. Les princesses du sang et les dames de la cour étaient vis-à-vis de nous, derrière d'autres jalousies. Je m'aperçus qu'on y avait mis des cornets de papier entre les ouvertures des jalousies pour les élargir, et rendre le passage plus libre à la vue. Je comptai environ trente de ces cornets, ce qui me fit juger que les dames étaient en même nombre. Makino-Bingo était assis seul sur une natte élevée, dans un lieu découvert, à notre droite, c'est-à-dire du côté de l'empereur. A notre gauche, dans un autre compartiment, étaient assis les conseillers d'état du premier et du second ordre. La galerie derrière nous était remplie des prin-

cipaux officiers de la cour et des gentilshommes de la chambre impériale. Une autre galerie, qui conduisait au compartiment de l'empereur, était occupée par les enfants des princes, par les pages de sa majesté, et par quelques prêtres, qui se cachaient pour nous observer. Telle était la disposition du théâtre où nous devions jouer notre rôle.

» Notre premier interprète s'assit un peu au dessus de nous, pour entendre plus facilement les demandes et les réponses, et nous prîmes nos places à sa gauche, tous à la file, après nous être avancés en nous traînant et nous prosternant du côté des jalousies de l'empereur. Alors Bingo nous dit de la part de ce monarque qu'il nous voyait volontiers. L'interprète, qui nous répéta ce compliment, rendit aussi la réponse de notre ambassadeur. Elle consistait dans un très humble remercîment de la bonté que l'empereur avait eue de nous accorder la liberté du commerce. L'interprète se prosternait à chaque explication, et parlait assez haut pour être entendu de l'empereur; mais tout ce qui sortait de la bouche du monarque passait par celle de Bingo, comme si ces paroles eussent été trop précieuses et trop sacrées pour être reçues immédiatement par des officiers inférieurs. Après les premiers compliments, l'acte qui suivit cette solennité devint une vraie farce.

» On nous fit mille questions ridicules. Premièrement, on voulut savoir notre âge et notre nom ; chacun de nous reçut ordre de l'écrire sur un morceau de papier, avec une écritoire d'Europe, que nous avions apportée pour cette occasion. On nous dit ensuite de remettre le papier et l'écritoire à Bingo, qui les remit entre les mains de l'empereur, par un trou de la jalousie. Alors on demanda au capitaine ou à l'ambassadeur quelle était la distance de Hollande à Batavia et de Batavia au Japon, et lequel avait le plus de pouvoir, du directeur de la compagnie hollandaise ou du stathouder de Hollande. Voici les questions qu'on me fit particulièrement : Quelles étaient les maladies externes ou internes que je croyais les plus dangereuses et les plus difficiles à guérir? Quelle était ma méthode pour les ulcères et les aposthumes intérieurs ? Si les médecins d'Europe ne cherchaient point quelques remèdes pour rendre les hommes immortels, comme les médecins chinois en faisaient leur étude depuis plusieurs siècles ? Si nous avons fait quelques progrès dans cette recherche, et quel était le meilleur remède de l'Europe pour prolonger la vie ? Je répondis à cette dernière question que nos médecins avaient découvert une liqueur spiritueuse qui pouvait entretenir dans le corps la fluidité des liqueurs, et donner de la force aux esprits. Cette réponse ayant paru trop vague, on me pressa de faire connaître le nom de cet excellent remède. Comme je savais que tout ce qui est en estime au Japon reçoit des noms fort longs et fort em-

phatiques, je répondis que c'était le *sal volatile oleosum Sylvii*. Ce nom fut écrit derrière la jalousie, et l'on me le fit répéter plusieurs fois. On voulut savoir ensuite quel était l'inventeur du remède, et de quel pays il était. Je répondis que c'était le professeur Sylvius, en Hollande. On me demanda aussitôt si je le pouvais composer. Sur quoi l'ambassadeur me dit de répondre non; mais je repondis affirmativement, en ajoutant neanmoins que je ne le pouvais pas au Japon. On me demanda si je le pouvais à Batavia. Oui, repondis-je encore. Et l'empereur donna ordre qu'il lui fût envoyé par les premiers vaisseaux qui viendraient au Japon.

» Ce prince, qui s'était tenu jusque alors assez loin de nous, s'approcha vers notre droite et s'assit derrière la jalousie, aussi près qu'il lui fut possible. Il nous fit ordonner successivement de nous tenir debout, de marcher, de nous arrêter, de nous complimenter les uns les autres, de sauter, de faire les ivrognes, d'écorcher la langue japonaise, de lire en hollandais, de peindre, de chanter, de danser, de mettre et d'ôter nos manteaux. Nous exécutâmes chacun de ces ordres, et je joignis à ma danse une chanson amoureuse en allemand. Ce fut de cette manière, et par quantité d'autres singeries, que nous eûmes la patience de divertir l'empereur et toute sa cour.

» Cependant l'ambassadeur est dispensé de cette comique représentation. L'honneur qu'il a de représenter ses maîtres le met à couvert de toutes sortes de demandes humiliantes. D'ailleurs, il fit paraître assez de gravité dans son air et dans sa conduite pour faire comprendre aux Japonais que des ordres si bouffons lui plaisaient peu. Cette scène finit par un dîner qu'on servit devant chacun de nous, sur de petites tables couvertes de mets à la japonaise, avec de petits bâtons d'ivoire, qui nous tinrent lieu de couteaux et de fourchettes. Ensuite deux officiers nous reconduisirent dans la première antichambre, où nous prîmes congé d'eux. »

L'ambassadeur employa les jours suivants à faire ses visites aux ministres et aux principaux conseillers d'état. Il fut reçu partout avec beaucoup de civilité par les intendants et les secrétaires, qui le régalèrent de thé, de tabac, et de confitures. Les chambres où il était admis étaient remplies, derrière les paravents et les jalousies, d'une nombreuse assemblée qui souhaitait de voir répéter aux Hollandais leur exercice comique. Ils n'eurent pas toujours cette complaisance; mais ils chantèrent et dansèrent dans plusieurs maisons, lorsqu'ils étaient satisfaits de l'accueil qu'ils y avaient reçu. Quelquefois les liqueurs fortes qu'on leur faisait boire avec un peu d'excès leur montaient trop à la tête. Cette facilité à servir comme de jouet chez les grands, et l'embarras où ils se trouvaient dans les rues pour se dégager de la foule du peuple, donnent une singulière idée de leur ambassade. Cependant ils témoignaient quel-

que impatience pour se retirer, lorsqu'ils croyaient s'apercevoir qu'ils étaient trop peu respectés.

Dans une visite qu'ils rendirent au seigneur Tsusimano-Cami, on leur servit un dîner composé des mets suivants : du poisson bouilli dans une fort bonne sauce; des huîtres bouillies et servies dans la coquille, avec du vinaigre; de petites tranches d'oie rôtie, du poisson frit et des œufs bouillis. La liqueur qu'on leur fit boire était exquise. Après le festin, on souhaita de voir leurs chapeaux, leurs pipes et leurs montres. On apporta deux cartes géographiques, dont l'une était sans les noms des pays, mais d'ailleurs assez bien dessinée, et, suivant toute apparence, d'après une carte de l'Europe. L'autre était une carte du monde entier, en forme ovale, dont les noms étaient marqués avec les kattakanna japonais, qui sont une sorte de caractères. Kœmpfer saisit cette occasion pour observer la manière dont les Japonais représentent les pays qui sont au nord de leur empire. Au delà du Japon, et vis-à-vis les deux grands promontoires septentrionaux d'Osiu, il remarqua l'île d'Iesogasima, et au delà de cette île un pays deux fois grand comme la Chine, divisé en différentes provinces, dont un tiers s'avançait au delà du cercle polaire, et courait à l'est beaucoup plus loin que les côtes les plus orientales du Japon. Ce pays était représenté avec un grand golfe sur le rivage oriental, vis-à-vis de l'Amérique, et le golfe était à peu près de forme carrée; il n'y avait qu'un passage entre le même pays et l'Amérique, et dans ce passage se trouvait une petite île. Au delà, tirant vers le nord, il y avait une autre île, de forme longue, qui, touchant presque de ses deux extrémités deux continents, c'est-à-dire celui d'Ieso à l'ouest, et celui de l'Amérique à l'est, formait ainsi le passage du nord. C'était à peu près de même qu'on avait présenté toutes les terres inconnues du pôle antarctique, qui étaient marquées comme des îles.

De quantité d'autres particularités que Kœmpfer prit le même soin de recueillir dans les deux voyages de l'ambassadeur à la cour, il en reste une qu'on se reprocherait d'avoir supprimée, quoiqu'il ne la rapporte ici qu'avec beaucoup de ménagement pour les Hollandais. L'ambassadeur, après avoir reçu son audience de congé, fut appelé devant les conseillers d'état, pour entendre la lecture des ordres qui regardent le commerce. Ils portaient, entre autres articles, que les Hollandais n'inquiéteraient aucun navire ni bateau des Chinois ou des Liquéans; qu'ils n'amèneraient au Japon, dans leurs vaisseaux, aucun Portugais, aucun prêtre; et qu'à ces conditions on leur accordait un commerce libre. Après cette cérémonie, on fit présent à l'ambassadeur de trente robes étalées dans le même lieu sur trois planches. On y joignit ce qui se nomme une *lettre de fortune*, et qui est un témoignage de la protection de l'empereur. L'ambassadeur fut obligé de se prosterner quatre fois, et

pour mieux marquer son respect, il mit le bout d'une des robes sur sa tête.

L'après-midi du même jour, avant qu'il fût retourné à son logement, plusieurs seigneurs de la cour lui envoyèrent aussi un présent de robes. Quelques uns des messagers laissèrent leur fardeau à l'hôtellerie hollandaise, d'autres attendirent le retour de l'ambassadeur pour le remettre entre ses mains. La réception de ces présents se fit avec toutes les formalites du cérémonial usité. Des koulis ou porteurs arrivaient chargés des caisses qui renfermaient les robes. L'un d'eux portait la planche sur laquelle les robes devaient être étalées, et la lettre de fortune, qui est un assemblage de cordons plats entrelacés par un bout et renfermés dans un papier entouré d'un nombre impair de liens de soie de différentes couleurs, et quelquefois dorés ou argentés. Celui qui devait offrir les robes était ensuite introduit dans l'appartement de l'ambassadeur, et, s'asseyant vis-à-vis de lui, à quelque distance, il lui adressait ce compliment : « Le seigneur mon maître vous félicite d'avoir eu votre audience de congé, et un beau temps, ce qui est *médithe*, c'est-à-dire fort heureux. Vos présents lui ayant été fort agréables, il souhaite que vous acceptiez en échange ce petit nombre de robes. » En finissant, il donnait à l'interprète une grande feuille de papier sur laquelle étaient indiqués, en grands caractères, le nombre des robes et leur couleur. L'ambassadeur, à qui l'interprète remettait cette feuille, la tenait sur sa tête pour témoigner son respect. Tous les spectateurs demeuraient dans un profond silence, les uns assis, d'autres à genoux. On avait appris à l'ambassadeur le compliment qu'il devait faire en réponse; il le répétait dans ces termes, avec une profonde inclination : « Je remercie très humblement le seigneur votre maître de ses soins pour nous procurer une audience prompte et favorable ; je le supplie de continuer ses bons offices aux Hollandais. Je lui rends grâce aussi de son précieux présent, et je ne manquerai point d'en informer mes maîtres de Batavia. » Après ces compliments, on apportait du tabac pour fumer, avec du thé et de l'eau-de-vie.

Le retour des Hollandais à leur petite île de Desima, et leur second voyage à Iedo, s'étant faits par la même route, on ne se jettera point dans d'inutiles répétitions pour les suivre ; mais pendant dix mois qui se passèrent entre les deux voyages, Kœmpfer employa tous ses soins à prendre une parfaite connaissance de la ville de Nangasaki, dont il donne la description.

Cette ville, une des cinq villes maritimes ou commerçantes de l'empire, est située à l'extrémité de l'île de Kiusiu, dans un terrain presque stérile, entre des rochers escarpés et de hautes montagnes. Nangasaki renferme peu de marchands ou d'autres citoyens riches ; la plupart de ses habitants sont des artisans. Mais sa situation commode et la sûreté de son port en font le rendez-

vous des nations qui ont la liberté de commercer au Japon, puisque tous les autres ports leur sont fermés. Ce privilége n'est accordé depuis long-temps qu'aux Chinois et aux Hollandais; mais c'est avec les plus rigoureuses restrictions. Après la persécution qui acheva d'extirper, en 1638, le christianisme dans toutes ces îles, l'empereur, entre plusieurs lois nouvelles, ordonna qu'à l'avenir le port de Nangasaki serait le seul port ouvert aux étrangers, et que, si quelque navire était forcé par la tempête ou par d'autres accidents de chercher un abri dans un autre endroit de l'empire, personne n'aurait la permission de descendre à terre; mais qu'aussitôt que le danger serait passé, il continuerait le voyage jusqu'à Nangasaki, sous une escorte de garde-côtes du Japon, et qu'en arrivant dans ce port, le capitaine rendrait compte au gouverneur des raisons qui lui auraient fait prendre une autre route.

Il se trouve rarement moins de cinquante bâtiments japonais dans le port, sans compter un grand nombre de petits navires et de bateaux de pêche. A l'égard des vaisseaux étrangers, si l'on excepte quelques mois de l'hiver, il est rare aussi qu'il y en ait moins de trente, la plupart chinois. Les navires hollandais n'y séjournent jamais plus de trois mois en automne, parce qu'alors le vent de sud ou d'ouest, avec lequel ils sont venus, tourne régulièrement au nord. C'est la mousson de nord-est, à la faveur de laquelle ils doivent retourner dans leurs ports.

Nangasaki est situé par 32° 36' de latitude nord. On trouve dans le voisinage un grand lac, auquel on attribue cette vertu singulière, que, tout entouré qu'il est d'arbres, on ne voit jamais sur l'eau de feuilles ni d'ordures. Les Japonais font honneur de cette propriété au génie protecteur du lac; aussi leur respect va si loin, qu'il est défendu d'y pêcher sous les peines les plus rigoureuses.

Nangasaki doit son nom à ses anciens seigneurs, qui l'ont possédée de père en fils avec tout son district. Cette ville est ouverte, comme la plupart de celles du Japon; elle n'a ni château, ni murailles, ni fortifications, en un mot aucune défense. Trois rivières d'une fort belle eau, qui ont leur source dans les montagnes voisines, se réunissent à l'entrée de la ville, et la traversent de l'est à l'ouest. Pendant la plus grande partie de l'année, leur eau suffit à peine pour arroser les champs de riz, et pour faire tourner quelques moulins; mais, dans la saison des pluies, elles grossissent jusqu'à entrer dans les maisons.

Les étrangers demeurent hors de la ville, dans des quartiers séparés, où ils sont surveillés et gardés avec beaucoup de rigueur. Les Chinois, ou d'autres peuples de l'Orient qui professent la même religion et qui négocient sous le même nom, sont établis derrière la ville, sur une éminence; leur

quartier est entouré d'une muraille, et porte le nom d'*Iakuin*, c'est-à-dire jardin de médecine, parce qu'autrefois on y en voyait un.

On a déjà dit que les Hollandais ont leur habitation dans la petite île de Desima. Elle est jointe à la ville par un petit pont de pierre long de quelques pas, et au bout duquel les Japonais ont un corps de garde. A la rive septentrionale de l'île sont deux grandes portes, qu'on nomme *les portes de l'eau*, que l'on n'ouvre que pour charger et décharger les vaisseaux hollandais, en présence d'un certain nombre de commissaires nommés par les gouverneurs.

La compagnie des Indes a fait bâtir à ses frais, derrière la grande rue de Desima, une maison destinée à la vente de ses marchandises, et deux magasins à l'épreuve du feu, une grande cuisine, une maison pour les directeurs de son commerce, une maison pour les interprètes qui ne sont employés que dans le temps des ventes, un jardin de plaisance, un bain et quelques autres commodités. L'ottona, ou le chef des Japonais de la rue, y occupe une maison commode avec un jardin. On a laissé une place vide, où l'on élève des boutiques pendant que les navires hollandais sont dans le port.

Les Chinois, à Nangasaki, ont trois temples également remarquables par la beauté de leur structure et par le nombre des prêtres ou des moines qui sont entretenus pour le service des autels.

Kœmpfer passe des temples aux lieux de débauche. Il donne une idée fort singulière de cet infâme quartier. C'est de toute la ville celui qui contient les jolies maisons, toutes habitées par des courtisanes. Il se nomme *Kasiematz*. Sa situation est sur une éminence. Il consiste en deux grandes rues. Dans toute l'île de Sikokf, on ne compte que deux de ces lieux, que les Japonais nomment *Mariam* : l'un dans la province de Tsikusen, et celui de Nangasaki. Les femmes de cette île sont les plus belles du Japon, à l'exception néanmoins de celles de Méaco, qui les surpassent encore Kœmpfer assure que les habitants de Nangasaki peuvent placer leurs filles dans le Mariam, lorsqu'elles ont quelques agréments. Elles sont achetées fort jeunes par les administrateurs de cet étrange commerce, qui peuvent en avoir jusqu'à trente dans la même maison. Elles y sont fort bien logées. On les forme soigneusement à danser, à jouer des instruments, à écrire des billets tendres, et généralement à tous les exercices qui conviennent à leur profession. Le prix de leurs faveurs est fixé par les lois. Celles qui se distinguent par des qualités extraordinaires sont logées et vêtues avec distinction. Une des moins agréables est obligée de veiller, pendant la nuit, dans une loge, à la porte de la maison, pour la commodité des passants. Le paiement est la plus petite monnaie du pays. Celles qui se conduisent mal sont condamnées, par punition, à faire cette garde. La plupart de ces filles se marient après le temps de leur service. Elles en trou-

vent d'autant plus facilement l'occasion, qu'elles ont été bien élevées, et l'opprobre de leur jeunesse ne tombe que sur ceux qui les ont achetées pour corrompre leur innocence. Aussi rien n'est si méprisé que cette espèce d'hommes. Quoiqu'ils amassent des biens considérables, ils ne sont jamais reçus dans la société des honnêtes gens. On leur donne l'odieux nom de *Katsara*, qui signifie l'ordure du peuple. Ils sont mis au rang des tanneurs de cuir, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus infâme dans l'idée des Japonais, et, dans l'exécution des criminels, ils sont obligés d'envoyer leurs domestiques pour aider le bourreau.

Le mot de *Goknia*, qui signifie l'enfer, est le nom de la prison publique. C'est un édifice au centre de la ville; il contient un grand nombre de petites chambres séparées. Kœmpfer ajoute que, de son temps, cette prison renfermait plusieurs personnes soupçonnées de christianisme, c'est-à-dire d'un des crimes les plus graves dans la législation japonaise, et surtout dans ce temps, peu éloigné de la révolution qui avait détruit cette religion. Les cérémonies du jéfumi prouvent jusqu'où est portée, dans ce pays, l'horreur que l'on a pour la loi des chrétiens.

Au dernier mois de chaque année, le nitzio-gosi, un des officiers de chaque rue, fait le fito-aratame, c'est-à-dire qu'il prend par écrit le nom de tous les habitants de chaque maison, sans distinction d'âge ni de sexe, avec la date et le lieu de leur naissance, leur profession et leur religion. Ce dénombrement terminé, l'on attend le second jour de la nouvelle année pour commencer ce qu'on nomme le *jéfumi*. C'est un acte solennel d'abjuration du christianisme, dans lequel on foule aux pieds l'image de Jésus-Christ attaché à la croix, et celle de sa mère. Kœmpfer en rapporte ainsi les circonstances.

« Ceux qui sont chargés de cette infernale exécution commencent de deux côtés différents de la rue, et vont de maison en maison. Ils parcourent ainsi cinq ou six rues par jour. Les officiers qui doivent être présents sont l'ottona, ou le chef de la rue; le fitsia, ou le greffier; le nitsi-gosi, ou le messager, et deux monbans, c'est-à-dire deux archers, qui portent les images. Ces figures sont de cuivre jaune, de la longueur d'un pied, et se gardent dans une boîte pour cet usage. Voici l'ordre de l'abjuration. Les inquisiteurs, assis sur une natte, font appeler toutes les personnes dont la liste contient les noms, c'est-à-dire le chef de famille, sa femme, ses enfants, avec les domestiques de l'un et de l'autre sexe, tous les locataires de la maison, et quelquefois aussi les plus proches voisins dont les maisons ne sont pas assez grandes pour la cérémonie. On place les images sur le plancher nu; après quoi le jéfumi-tsie, qui est le secrétaire de l'inquisition, prend la liste, lit les noms, et somme chacun successivement, à mesure qu'il paraît, de mettre le pied sur les ima-

ges. Les enfants qui ne sont pas en état de marcher sont soutenus par leurs mères, qui leur font toucher les images avec les pieds. Ensuite le chef de famille met son sceau sur la liste, pour servir de certificat, devant le gouverneur, que le jéfumi a eu lieu dans sa maison. Lorsque les inquisiteurs ont parcouru toutes les maisons de la ville, ils foulent eux-mêmes aux pieds les images; et, se servant mutuellement de témoins, ils confirment leurs certificats respectifs en y apposant leurs sceaux. Si quelqu'un meurt dans le cours de l'année, sa famille doit prier ceux de qui dépend la maison d'assister à son lit de mort, pour rendre témoignage, non seulement qu'il est mort naturellement, mais encore qu'il n'était pas chrétien. Ils examinent le corps. Ils cherchent également s'il n'y a point quelque signe de violence, ou quelque marque de la religion chrétienne, et les funérailles ne peuvent se faire qu'après qu'ils ont donné leur certificat accompagné de leur sceau. »

Gouvernement, moeurs et religion des Japonais.

Origine. Le Daïri et le Cubosama. Élection du Daïri, sa cour, Lois, police, etc.

Le grand empire nommé *Japon* par les Européens, et qui porte parmi ses habitants le nom de *Niphon*, comprend trois grandes îles, dont la principale s'appelle *Niphon*, et donne son nom à tout l'empire. Ces trois îles sont entourées d'autres îles moins grandes, et gouvernées par de petits princes, sans compter une infinité d'îlots qui ne sont guère que des rochers stériles.

En général, l'empire du Japon étant environné d'une mer orageuse, et bordé de rochers qui rendent ses côtes presque inaccessibles, il semble que la nature ait voulu former de ces îles comme un monde séparé, dans lequel les habitants trouvent de quoi fournir aux besoins, aux commodités et même aux plaisirs de la vie, sans être obligés de recourir aux productions des autres pays.

On rapporte une tradition assez singulière sur la manière dont on prétend que s'est peuplé le Japon. Les Orientaux racontent qu'un empereur de la Chine, regrettant que la vie humaine fût si courte, entreprit de trouver quelque remède qui pût le garantir de la mort, et qu'il employa d'habiles gens à cette recherche dans toutes les parties du monde; qu'un de ces médecins, las de vivre sous un maître qui se faisait détester par sa barbarie, profita fort adroitement de l'occasion pour s'en délivrer. Il annonça que le remède dont il était question se trouvait dans les îles voisines, mais qu'il consistait dans quelques

plantes d'une organisation si frêle, que, pour conserver toute leur vertu, elles demandaient d'être cueillies par des mains pures et délicates. L'empereur ne fit pas difficulté de lui accorder trois cents jeunes hommes et autant de jeunes filles, sur lesquels il lui remit toute son autorité, et le médecin s'en servit pour s'établir dans les îles du Japon et pour les peupler.

Les Japonais ne désavouent point ce récit; au contraire, ils montrent, sur les côtes méridionales, l'endroit où les Chinois abordèrent, le canton dans lequel ils établirent leur colonie, et le reste d'un temple qui fut élevé à la mémoire de leur chef, pour avoir apporté au Japon les sciences, les arts et la politesse de la Chine. Mais la chronologie de leurs propres monarques prouve évidemment que l'empereur chinois au règne duquel on rapporte cet événement régnait quatre cent cinquante-trois ans après Sinnu, premier monarque du Japon, et par conséquent que leurs îles etaient dejà peuplées.

Le gouvernement du Japon a toujours été monarchique. Son premier empereur fut Sinnu, qui régnait, dit-on, six cent soixante ans avant Jésus-Christ. Comme son origine est incertaine, les Japonais ont trouvé plus simple de le faire descendre d'une race de demi-dieux, par lesquels ils prétendent avoir été gouvernés pendant des siècles. Sinnu régnait sous le titre de *daïri*.

Dès les premiers temps de la monarchie, toute la milice était commandée par un chef qui portait le nom de *Cubo*, auquel on ajouta celui de *sama*, qui signifie seigneur; et l'importance de cette charge, qui donnait une autorité presque absolue dans l'administration militaire, obligeait l'empereur de ne la confier qu'à des mains sûres. Elle était ordinairement l'apanage du second de ses fils, lorsqu'il en avait plusieurs. Ce fut un de ces redoutables officiers, nommé *Ioritomo*, qui, prenant occasion d'une guerre civile pour secouer le joug, jeta les fondements d'un nouveau trône, qui s'est soutenu jusque aujourd'hui. Kœmpfer nomme trente-six de ces empereurs cubosamas : c'est le titre qu'ils ont conservé, pour se distinguer des empereurs daïris. La guerre dura long-temps entre ces puissances, et l'alternative des succès devint l'occasion de nouveaux désordres, les seigneurs et les gouverneurs particuliers s'étant érigés en souverains dans leurs provinces. On nous représente à cette époque le Japon livré à une espèce d'anarchie féodale, aussi orageuse que l'a été long-temps celle de l'Europe. Pendant cette division de l'empire, les cubosamas ne jouissaient que de cinq provinces, qui sont l'ancien domaine des empereurs; mais au commencement du seizième siècle, un de ces monarques se rendit absolu par la force des armes, et, réduisant les daïris à la souveraineté religieuse, il établit entre lui et les *iakatas* ou princes la même distance qui existait entre les iakatas et les *konikus* ou gentilshommes vassaux; de sorte que tous recu-



EMPEREUR

lèrent d'un degré, et aujourd'hui plus de la moitié de l'empire est du domaine impérial.

On distingue donc au Japon deux empereurs : l'un, que nos voyageurs appellent *le monarque séculier*, ou le cubosama, qui jouit réellement de toute l'autorité temporelle ; l'autre, qu'ils nomment *le monarque ecclésiastique*, et qui continue la succession des anciens daïris, avec les apparences de la souveraineté, mais dont tout le pouvoir se réduit à régler les affaires de la religion, à nommer aux dignités ecclésiastiques, et à prononcer sur certains différends qui s'élèvent entre les grands.

Méaco est la résidence de ce souverain dégradé ; il occupe dans la partie nord-est de la ville un palais d'immense étendue, et, sous prétexte de veiller à sa conservation, le cubosama entretient constamment une grosse garnison pour le garder. Le daïri n'a proprement aucun domaine ; mais le cubosama, qui s'est emparé du domaine impérial, pourvoit noblement à sa subsistance ; il lui abandonne le revenu de Méaco et de ses dépendances, auquel il ajoute quelque chose de son tresor. Cet argent est mis entre les mains du daïri, qui en prend ce qui est nécessaire pour ses besoins et ses plaisirs, et qui distribue le reste à ses officiers. Le droit qu'on lui a conservé de nommer aux dignités ecclésiastiques, et de conférer généralement tous les titres d'honneur, est une autre ressource qui fait entrer d'immenses richesses dans ses coffres. Comme il prononce aussi sur les différends des grands, il a pour cett fonction un conseil d'état dont les officiers se nomment *kungis* ou *kunis*. Il le envoie souvent, avec le titre de commissaires souverains, pour faire exécute ses sentences, et ces commissions lui rapportent de grosses sommes.

Au reste, la politique des cubosamas dédommage le daïri de l'obéissance qu'on a cessé de lui rendre, car il est l'objet d'un culte religieux qui approche des honneurs divins. La nation japonaise, accoutumée, comme on l'a fait remarquer, à voir en lui un descendant des dieux et des demi-dieux, est entrée sans peine dans toutes les vues qu'on s'est efforcé de lui inspirer. Les daïris sont regardés comme des pontifes suprêmes, dont la personne est sacrée ; ils contribuent eux-mêmes à soutenir cette opinion, comme le seul fondement de grandeur qui leur reste. Kœmpfer rapporte quelques exemples de leurs usages. « Un daïri croirait profaner sa sainteté, s'il touchait la terre du bout du pied. S'il veut aller quelque part, il faut que des hommes l'y portent sur leurs épaules. Il ne s'expose jamais au grand air, ni même à la lumière du soleil, qu'il ne croit pas digne de luire sur sa tête. Telle est la sainteté des moindres parties de son corps, qu'il n'ose se couper ni les cheveux, ni la barbe, ni les ongles ; on lui retranche ces superfluités pendant son sommeil, parce que l'office qu'on lui rend alors passe pour un vol. Autrefois il était

obligé de se tenir assis sur son trône pendant quelques heures de la matinée, avec la couronne impériale sur la tête, et d'y rester dans une parfaite immobilité, qui passait pour un augure de la tranquillité de l'empire. Si, par malheur, il lui arrivait de remuer ou de tourner les yeux vers quelque province, on s'imaginait que la guerre, le feu, la famine et d'autres fléaux terribles ne tarderaient pas à désoler l'empire. On l'a délivré d'une si gênante cérémonie, ou peut-être les daïris eux-mêmes ont-ils secoué ce joug; on se contente de laisser la couronne impériale sur le trône, sous prétexte que, dans cette situation, son immobilité, qui est plus sûre, produit les mêmes effets. Chaque jour on apporte la nourriture du daïri dans des vaisseaux neufs. On ne le sert qu'en vaisselle neuve, et d'une extrême propreté, mais d'argile commune, afin que, sans une dépense excessive, on puisse briser tous les jours tout ce qui a paru sur sa table. Les Japonais sont persuadés que la bouche et la gorge des laïques s'enfleraient aussitôt, s'ils avaient mangé dans cette vaisselle vénerable. Il en est de même des habits sacrés du daïri : celui qui les porterait sans sa permission expresse en serait puni par une enflure douloureuse. » Pour concevoir comment il est possible de se prêter à cet excès de dignité un peu importun, il faut croire que le daïri peut bien y déroger quelquefois; qu'on lui permet d'aller à la garde-robe sans s'y faire porter, et de faire semblant de dormir pendant qu'on lui fait la barbe.

Aussitôt que le trône est devenu vacant par la mort d'un de ces monarques imaginaires, la cour ecclésiastique y élève son héritier le plus proche, sans distinction d'âge ni de sexe. On y a vu souvent des princes mineurs, ou de jeunes princesses qui n'étaient pas mariées, et quelquefois même la veuve de l'empereur mort s'est trouvée assez proche parente pour lui succéder. S'il se trouve plusieurs prétendants à la couronne, et que leurs droits puissent faire naître des contestations, on termine le différend en les faisant régner tour à tour chacun pendant un certain nombre d'années, qu'on proportionne au degré de parenté; quelquefois le père assigne successivement la couronne à plusieurs de ses enfants, pour donner à chacune de leurs différentes mères le plaisir de voir le sien sur le trône, auquel il n'aurait pas d'autres droits. Ces changements se font avec le plus grand secret. Un empereur peut mourir, ou abdiquer, sans que le public en soit instruit avant que la succession soit réglée. Cependant il est quelquefois arrivé que les membres de la famille impériale qui croyaient avoir des droits à la succession dont on les avait exclus ont maintenu leurs prétentions par la force des armes; il en est résulté des guerres sanglantes, dans lesquelles tous les princes du Japon embrassaient différents partis, et qui ne se sont terminées que par la mort d'un des concurrents et par la destruction de toute sa famille.

Le daïri, suivant l'usage de ses prédécesseurs, prend douze femmes, et partage les honneurs du trône avec celle qui est mère du prince héréditaire.

L'habillement du dairi est assez simple : c'est une tunique de soie noire sous une robe rouge, et par dessus celle-ci une autre de crêpon de soie extrêmement fin. Il porte sur la tête une sorte de chapeau avec des pendants assez semblables aux fanons d'une mitre d'évêque ou de la tiare du pape. Mais il affecte d'ailleurs une magnificence qui va jusqu'à la profusion. On prétend qu'on lui prépare chaque jour un somptueux souper, avec une grande musique, dans douze appartements du palais, et qu'après qu'il a déclaré celui dans lequel il veut manger, tout cet appareil y est réuni sur une seule table. Cela n'est pas beaucoup plus extraordinaire que ce que nous avons vu parmi nous plus d'une fois, c'est-à-dire un homme à peu près sûr de dîner tout seul se faire servir un repas de quinze personnes.

Tous ceux qui composent la cour du dairi se vantent d'être descendus, comme lui, d'une race de demi-dieux. Quelques uns possèdent de riches bénéfices, et s'y retirent pendant une partie de l'année; cependant la plupart demeurent enchaînés religieusement à la personne sacrée de leur chef, qu'ils servent dans les dignités dont il lui plaît de les revêtir. On en distingue plusieurs ordres; mais à la réserve de certains titres, auxquels il y a des fonctions attachées, les autres sont de simples titres honorifiques, que le dairi accorde également aux princes et aux seigneurs séculiers, soit à la recommandation du cubosama, soit à leur prière, lorsqu'elle est accompagnée d'une grosse somme d'argent. Kœmpfer nomme néanmoins deux de ces titres que le cubosama peut conférer aux premiers ministres et aux princes de l'empire, mais avec le consentement du daïri : ce sont ceux de *makendairo* et de *cami*. Le premier, qui était anciennement héréditaire, revient à celui de duc ou de comte ; le second signifie chevalier.

Entre plusieurs marques qui distinguent les courtisans ecclésiastiques, ils ont un habit particulier qui fait connaître non seulement leur profession, mais les différences même de leurs classes. Ils portent de larges et longues culottes. Leur robe est aussi d'une longueur et d'une ampleur extrêmes, avec une queue traînante. Ils se couvrent la tête d'un bonnet noir, dont la forme désigne leur rang ou leur emploi. Quelques uns y attachent une large bande de crêpon noir ou de soie qui leur pend sur les épaules, et d'autres une pièce en forme d'éventail qui tombe devant leurs yeux; d'autres ont une large bande qui descend des deux côtés sur la poitrine. Les dames de la cour du dairi sont vêtues aussi tout différemment des autres femmes laïques, surtout les douze femmes de ce prince, qui portent des robes sans doublure, et d'une ampleur si prodigieuse, qu'elles n'ont pas, dit-on, peu d'embarras à mar-

cher lorsqu'elles sont en habits de cérémonie. Mais pourquoi seraient-elles plus embarrassées que ne l'étaient nos femmes de cour avec leurs grands paniers?

L'étude et les sciences sont le principal amusement de cette cour ; non seulement les courtisans, mais plusieurs de leurs femmes, se sont fait un grand nom par divers ouvrages d'esprit. Les almanacs se composaient autrefois à la cour du daïri ; aujourd'hui c'est un simple habitant de Méaco qui les dresse ; mais ils doivent être approuvés par un kungi, qui les fait imprimer. La musique est en honneur aussi dans cette cour, et les femmes surtout y touchent avec beaucoup de délicatesse plusieurs sortes d'instruments. Les jeunes gens s'y appliquent à tous les exercices qui conviennent à leur âge. Kœmpfer ne put être informé si l'on y représente des spectacles ; mais la passion générale des Japonais pour le théâtre le porte à croire que ces graves ecclésiastiques ne se privent pas de cet amusement.

Tous les cinq ou six ans, le cubosama rend une visite solennelle au daïri. On emploie une année entière aux préparatifs de ce voyage. Une partie des seigneurs qui doivent se trouver au cortége partent quelques jours avant l'empereur, une autre partie quelques jours après ; mais le conseil ne quitte point ce monarque. Le chemin d'Iedo à Méaco, qui est de cent vingt-cinq milles, se partage en vingt-huit logements, dans chacun desquels se trouvent de nouveaux officiers, de nouveaux soldats, des chevaux frais, des provisions, et tout ce qui est nécessaire pour la cour du prince, qui va rendre hommage, avec une armée, à un souverain dont il est réellement le maître. Ceux qui sont partis d'Iedo avant le cubosama s'arrêtent au premier logement, ceux qui l'attendaient à celui-ci le suivent jusqu'au second ; et le même ordre s'observant jusqu'à Méaco, chaque détachement ne suit ce prince que pendant une demi-journée, car il fait deux logements par séjour. A son arrivée dans la capitale ecclésiastique, les troupes s'y rendent en si grand nombre, que, les cent mille maisons que renferme Méaco ne suffisant pas pour les loger, on est obligé de dresser des tentes hors de la ville. Kœmpfer dit que le cubosama y trouve un grand château uniquement destiné à le recevoir. Les étrangers ignorent ce qui se passe de particulier entre les deux empereurs ; cependant tout le monde sait que le cubosama présente ses respects au daïri, comme un vassal à son souverain, et qu'après lui avoir fait de magnifiques présents, il en reçoit aussi de fort riches. On raconte que pendant cette visite on lui apporte une tasse d'argent pleine de vin ; qu'il boit la liqueur, et qu'il met la tasse en pièces, pour la garder dans cet état. Cette cérémonie passe pour une preuve éclatante de dépendance et de soumission.

Cependant ce n'est au fond qu'une scène de théâtre, qui n'empêche point que le cubosama ne jouisse du pouvoir absolu. Outre son domaine, qu'on fait monter, depuis le seizième siècle, à plus de la moitié du Japon, et les droits qui se lèvent en son nom sur le commerce étranger et sur les mines, chaque seigneur est obligé de lui entretenir un nombre de soldats proportionné à son revenu. Celui qui a dix mille florins de rente doit entretenir vingt fantassins et deux cavaliers : la proportion est établie sur cette base. Pendant que les Hollandais avaient leur comptoir à Firando, le prince qui commandait dans ce petit état, ayant six cent mille florins de revenu, entretenait six cents fantassins et cent vingt cavaliers, sans y comprendre les valets, les esclaves, et tout ce qui doit accompagner une troupe de ce nombre. Enfin, le nombre total des soldats que les princes et les seigneurs sont obligés de fournir à l'empereur séculier monte à trois cent huit mille fantassins, et trente-huit mille huit cents hommes de cavalerie. De son côté, il entretient à sa solde cent mille hommes de pied et vingt mille chevaux, qui composent les garnisons de ses places, sa maison et ses gardes. Les cavaliers sont armés de pied en cap ; ils ont des carabines courtes, des javelots, des dards et un sabre. On prétend qu'ils sont fort adroits à tirer de l'arc. Les fantassins n'ont d'autres armes défensives qu'une espèce de casque ; pour armes offensives, ils ont chacun deux sabres, une espèce de pique et un mousquet. L'infanterie est divisée par compagnies. Cinq soldats ont un homme qui les commande, et cinq de ces chefs, qui, avec leurs gens, font trente hommes, en reconnaissent un autre qui leur est supérieur. Une compagnie de deux cent cinquante hommes a deux chefs principaux et dix subalternes, avec un seul capitaine qui les commande tous. L'ensemble des compagnies est commandé par un chef général. La même gradation s'observe dans la cavalerie.

Toutes ces troupes sont plus que suffisantes pour faire respecter un prince qui ne pense qu'à contenir ses sujets dans la soumission, et qui ne se propose point de conquêtes. Cependant, si l'empereur du Japon avait besoin de plus grandes forces, il lui serait facile de rassembler de formidables armées, sans gêner en rien le commerce de ses états, l'exercice des arts, ni même le travail nécessaire à la subsistance du peuple. Tous les ans il est exactement informé du nombre de ses sujets, tant de ceux qui habitent les villes que de ceux des campagnes. Des officiers, chargés de cette commission, en rendent compte à la cour.

Autant il est facile au cubosama d'amasser des trésors, autant les grands trouvent-ils de difficulté à augmenter leurs richesses. La plupart jouissent d'un revenu considérable, mais la politique du souverain les engage dans des dépenses excessives. Tous les gouverneurs sont obligés de passer six mois de

l'année à Iedo, et d'y venir avec un pompeux cortege. Les autres seigneurs doivent y aller au moins une fois en deux ans, et chaque fois qu'ils y sont appelés. Chacun a son époque fixée pour les voyages, qui ne se font qu'à grands frais. Avant d'arriver à Iedo, leur bagage est visité par des commissaires impériaux, auxquels il est expressément défendu de laisser passer des armes. Ils sont fréquemment obligés de donner des repas et des fêtes qui leur coûtent beaucoup. Leurs femmes et leurs enfants demeurent habituellement à Iedo, et ne peuvent se dispenser d'y vivre avec splendeur. Enfin, lorsque l'empereur forme quelque entreprise considérable, il en charge un certain nombre de seigneurs, qui sont obligés de l'exécuter à leurs frais. La politique de cette cour paraît fondée tout entière sur la crainte et la défiance.

Lorsqu'un prince ou un seigneur bâtit une maison, il faut qu'outre la porte ordinaire, il en fasse faire une autre dorée, vernissée et ornée de bas-reliefs. On la couvre de planches, pour en conserver la beauté, jusqu'à ce qu'il plaise à l'empereur de rendre visite au maître de la maison, qui lui donne alors un somptueux festin. L'invitation se fait trois années auparavant, et cet intervalle est employé tout entier aux préparatifs. Tout ce qui doit servir est marqué aux armes de l'empereur, qui a seul le droit de passer par la porte dorée; après quoi elle est condamnée pour toujours. La première fois que ce prince fait l'honneur à un de ses sujets de manger chez lui, il lui fait un présent, digne ordinairement d'un grand monarque. Mais ce qu'il donne n'approche point de ce qu'il fait dépenser; la moindre faveur qui vient de sa main, par exemple une pièce de gibier de sa chasse, jette le seigneur qui la reçoit dans des profusions incroyables.

Ces monarques veillent sans relâche à tenir les grands dans la dépendance où ils les ont réduits. Ils démembrent leurs petits états pour les affaiblir; ils font jouer toutes sortes de ressorts pour être instruits de leurs desseins, et pour rompre leurs liaisons. Ils font les mariages de tous ceux qui composent leur cour. Les femmes que l'on tient ainsi de la main du souverain sont traitées avec beaucoup de distinction. On leur bâtit des palais, on leur donne une maison nombreuse. Les filles que l'on met auprès d'elles sont choisies avec un soin extrême, et servent avec beaucoup de modestie et d'adresse. On les divise par troupes de seize, chacune sous une dame qui la commande, et ces troupes servent tour à tour. Elles sont distinguées par la couleur de leurs habits. Les filles, qui sont des meilleures maisons du pays, s'engagent pour quinze ou vingt ans, et plusieurs pour toute leur vie. On les prend ordinairement fort jeunes, et, lorsqu'elles ont rempli leur engagement, on les marie suivant leur condition.

Chaque ville impériale a deux gouverneurs ou lieutenants généraux, qui se

nomment *tonos-samas*. Ils commandent tour à tour, et tandis que l'un exerce ses fonctions, l'autre réside près de la cour à Iedo jusqu'à ce qu'il ait reçu l'ordre d'aller relever son collègue. Depuis l'année 1688, Nangasaki en a trois, parce que la sûreté d'une place de cette importance demande beaucoup de vigilance et de précaution, à cause du commerce des étrangers. Les appointements des gouverneurs ne passent jamais dix mille taels, somme peu considérable pour la grandeur de leur train et de leur dépense; mais les profits casuels sont immenses, et l'on s'enrichirait dans ces emplois, si les présents qu'on est obligé de faire à l'empereur et aux grands de la cour n'emportaient une bonne partie du gain. La maison des gouverneurs est composée en premier lieu de deux ou trois intendants, qui sont ordinairement gens de condition; secondement, de dix *iorikis*, officiers civils et militaires, tous d'une naissance distinguée, dont l'emploi est de donner leur avis dans les occasions importantes, et d'exécuter les ordres qu'ils reçoivent. Ils sont employés aussi pour les députations qui s'envoient aux seigneurs des provinces, et leur suite est alors très nombreuse. Au dessous de ceux-ci, les gouverneurs ont trente autres officiers inférieurs appelés *doosju*. Tous ces officiers sont nommes par l'empereur, qui leur paie leurs appointements, et quelquefois leur donne des ordres particuliers, qu'ils exécutent sans la participation des gouverneurs, auprès desquels ils sont comme les surveillants de la cour. Mais à Nangasaki, l'abus qu'ils ont fait de cette indépendance les a fait soumettre absolument, depuis 1688, à l'autorité des gouverneurs, qui les nomment et qui leur comptent leurs appointements, ce qui a beaucoup diminué leur ancienne considération.

Le nombre des subalternes, tels que gardes et domestiques, est incroyable. On prendrait le palais d'un gouverneur pour celui d'un souverain. L'autorité de ceux de Nangasaki s'étend non seulement sur les habitants de la ville, mais encore sur les étrangers que le commerce y amene ou qu'il y retient, c'est-à-dire sur les Chinois et les Hollandais. Ce n'est pas une des moindres sources de leurs profits.

Tous les gouverneurs impériaux president a un conseil compose de quatre magistrats, qu'on nomme *to-sii-iori-siu* ou *les anciens*, parce qu'effectivement ils étaient autrefois choisis entre les habitants les plus âgés. Cet emploi était alors annuel; mais il est devenu comme héréditaire, et l'on nomme tous les ans un de ces magistrats, sous le titre de *nimbam*, qui signifie surveillant, pour informer le gouverneur de ce qui arrive d'important, et pour faire le rapport des grandes affaires qui doivent se traiter au conseil. S'il s'élève quelque différend entre lui et ses collègues, l'affaire est portée devant le tribunal de l'empereur, qui en remet ordinairement la décision aux gouver-

neurs. Autrefois les to-sii-iori-sius, qui sont comme les maires de ville, dépendaient immédiatement du conseil d'état, dont ils recevaient leurs provisions. Ils jouissaient du privilége de porter deux cimeterres, comme les grands de l'empire, et de se faire précéder d'un piquier; mais à mesure que le pouvoir des gouverneurs s'est accru, les magistrats ont vu leur autorité diminuer et leurs distinctions s'évanouir. On leur a retranché jusqu'au droit de choisir les officiers de la bourgeoisie et celui de régler les taxes. Cependant un ninbam conserve le droit d'aller à la cour d'Iedo, lorsqu'il a fini son terme, pour saluer l'empereur, et pour remettre au conseil le mémoire de ce qui s'est passé dans la ville pendant l'année de son administration.

Ces quatre magistrats ont leurs subdélégués, nommés *dsio-iosis*, c'est-à-dire officiers perpétuels, parce que ces emplois sont à vie; ils prononcent sur toutes les petites affaires civiles; leur salaire est mince et payé par l'empereur. Cependant, comme le peuple juge de l'importance d'un office par la figure qu'il voit faire à ceux qui en sont revêtus, les dsio-iosis s'efforcent de donner un air de dignité à leurs charges par de somptueux dehors, qui servent de voile à la pauvreté. Les *nenq-iosis* sont quatre autres officiers qui suivent les dsio-iosis, et qui sont nommés par les maires pour représenter les habitants de la ville, et veiller à leurs intérêts près des gouverneurs. Ils sont logés dans une petite chambre du palais, où ils attendent le moment de présenter leurs requêtes au nom des particuliers, ou de recevoir les ordres du gouverneur. C'est un emploi délicat et pénible qui demande beaucoup de prudence et d'attention. Ils n'ont pas de lieu fixé pour s'assembler, et, s'il est nécessaire qu'ils tiennent conseil, ils se rendent chez le ninbam, qui préside à toutes les assemblées où les gouverneurs ne se trouvent point.

Les sergents ou archers forment une compagnie composée d'environ trente personnes, qui demeurent dans une même rue, et qui étaient autrefois sous les ordres du ninbam; mais elles ne reconnaissent aujourd'hui que ceux des gouverneurs. Leur occupation la plus ordinaire est de poursuivre et d'arrêter les criminels; quelquefois même on les emploie pour les exécutions. Les enfants suivent la profession des pères. La plupart sont excellents lutteurs, et d'une adresse extrême à désarmer un homme. Ils portent tous une corde avec eux, et, quoique leur emploi soit méprisé, il passe pour militaire et noble.

On a déjà remarqué qu'il n'y a pas de profession plus vile et plus odieuse au Japon que celle des tanneurs. Non seulement ils écorchent les bestiaux morts et tannent les cuirs, mais encore ils servent d'exécuteurs pour toutes les sentences de la justice, telles que d'appliquer les criminels à la torture, ou de leur donner la mort. Aussi demeurent-ils ensemble dans un village

séparé, et proche du lieu des exécutions, qui est généralement à l'extrémité occidentale des villes, assez près du grand chemin.

La justice criminelle dépend aussi du ninbam et de ses collègues, à l'exception de certains cas privilégiés, qui sont du ressort des gouverneurs, ou qui doivent être portés au conseil d'état; mais l'administration particulière appartient à la police, dont l'ordre, dit Kœmpfer, est admirable au Japon, mais qui dégénère en une contrainte tyrannique que l'habitude seule peut faire supporter.

Chaque rue d'une ville a ses officiers et ses règlements de police. Le principal officier d'une rue se nomme l'*ottona*. Il veille à ce que la garde se fasse pendant la nuit, et que les ordres des gouverneurs et des principaux magistrats soient ponctuellement exécutés. Il a un registre où sont écrits les noms de tous les habitants de chaque maison, soit propriétaires, soit locataires; de ceux qui naissent, qui meurent ou qui se marient, qui vont en voyage, ou qui changent de quartier, avec leur qualité, leur religion et leur profession. S'il s'élève quelque contestation entre les habitants de sa rue, il appelle les parties pour leur proposer un accommodement; mais il n'a pas le droit de les y contraindre. Il punit les fautes légères en mettant les coupables aux arrêts ou en prison. Il peut obliger les habitants à prêter main-forte pour arrêter les criminels, qu'il fait mettre aux fers, et dont il instruit l'affaire pour la porter devant les magistrats supérieurs; en un mot, il est responsable de tout ce qui arrive dans l'étendue de sa juridiction. Les habitants de la rue le choisissent à la pluralité des suffrages; mais il doit obtenir l'agrément des gouverneurs avant de prendre possession de son emploi. Son salaire est le dixième du trésor de la rue. A Nangasaki, ce trésor est ce qui revient d'une somme qui se lève sur les marchandises étrangères.

Chaque ottona doit avoir trois lieutenants. Tous les habitants d'une rue sont partagés en compagnies de cinq hommes, dont chacune a son chef, et dans lesquelles on ne reçoit néanmoins que les propriétaires de maisons, et, comme ils ne font pas le plus grand nombre, une compagnie de cinq hommes a quelquefois jusqu'à quinze familles qui en dépendent. Les locataires sont exempts aussi des impositions qui se mettent sur les maisons; mais ils ne sont pas dispensés de la garde et de la ronde. Ils n'ont aucune part à l'élection des officiers de la rue, et n'entrent point en partage de l'argent public. D'ailleurs, les loyers sont considérables, et l'estimation s'en fait suivant le nombre des nattes qui couvrent le plancher des appartements. Ils se paient régulièrement tous les mois. Le greffier ou le secrétaire est un autre officier de la rue, qui a le titre de *fisia*. Il transcrit et fait publier les ordres de l'ottona; il expédie les passeports, les certificats et les lettres de congé; il tient les



registres où sont inscrits les noms des habitants et tous les details du quartier. Il y a un autre officier nommé *takurakaku*, nom qui signifie garde-joyaux : c'est le trésorier de la rue, ou le dépositaire de l'argent public. Sa commission est annuelle, et tous les habitants l'exercent à leur tour. Le dernier des officiers d'une rue est le *nitsi-iosi*, ou le messager. Il est tenu d'informer l'ottona des naissances, des morts, des changements de demeure, et de tout ce qui doit venir à la connaissance de ce premier officier; il lui remet les requêtes et les certificats; il recueille les sommes auxquelles chacun contribue pour le présent qui se fait aux gouverneurs et aux principaux magistrats; il porte les ordres aux chefs des compagnies, et c'est lui qui les publie.

Toutes les nuits deux rondes parcourent chaque rue. La première se fait par les habitants tour à tour, au nombre de trois; ils ont leur corps de garde dans une loge au milieu de la rue. Les jours de fête, et toutes les fois que le magistrat en donne l'ordre, le guet se fait le jour comme la nuit ; on le double même au moindre danger. C'est un crime capital d'insulter cette garde, ou de lui opposer la moindre résistance. L'autre ronde est celle des portes de la rue. Elle est particulièrement établie contre les voleurs et les accidents du feu ; mais elle n'est composée que de deux hommes du bas peuple, qui, se tenant séparément aux deux extrémités de la rue, s'avancent de temps en temps l'un vers l'autre. Dans les villes maritimes, il y a d'autres gardes le long de la côte, et même à bord des navires. Ils sont tous obligés, pendant la nuit, de frapper souvent sur deux pièces de bois, pour faire connaître qu'ils veillent ; mais ce bruit, qui sert à la sûreté des habitants, nuit à leur repos. Chaque rue a des portes, qui demeurent fermées toute la nuit, et que la moindre raison fait fermer aussi pendant le jour. A Nangasaki, par exemple, elles se ferment toujours au départ des navires étrangers, pour empêcher les habitants de s'enfuir, ou de frauder la douane. Cette précaution va si loin, que, jusqu'à ce qu'on ait perdu de vue un vaisseau qui part, on fait dans chaque quartier des recherches rigoureuses, pour s'assurer qu'il n'y manque personne. Le messager appelle chacun par son nom, et l'oblige de se présenter. Dans les temps de suspicion, si quelqu'un est obligé, pour ses affaires, d'aller la nuit d'une rue à l'autre, il doit prendre une passeport de son ottona, et se faire accompagner d'un homme du guet. Pour changer de demeure, on doit s'adresser d'abord, par une requête, à l'ottona de la rue où l'on veut loger, exposer les raisons qui font désirer ce changement, et joindre au placet un plat de poisson. L'ottona ne répond qu'après avoir fait demander à chaque habitant de sa rue s'il consent à recevoir l'homme qui se présente pour y demeurer. Une opposition sérieuse, fondée sur des motifs graves, fait rejeter

la demande. Lorsqu'elle est accordée, il faut que le suppliant obtienne de la rue qu'il quitte un certificat de vie et de mœurs, et des lettres de congé. Il les porte à son nouvel ottona, qui, le prenant aussitôt sous sa protection, et l'incorporant parmi les habitants de sa rue, commence aussi à répondre de lui pour l'avenir. Alors le nouvel habitant doit traiter la compagnie dont il est devenu membre; il vend ensuite son ancienne maison, avec le consentement de tous les habitants de la rue où elle est située, qui peuvent rejeter un acheteur inconnu ou de mauvaise réputation. Une condition indispensable pour celui qui achète, c'est de payer un droit de huit pour cent, et quelquefois de douze. Cette somme passe dans le trésor de la rue, au profit commun des habitants, entre lesquels on en distribue également une partie; l'autre est employée aux dépenses générales du quartier.

Un habitant qui doit faire un voyage prend d'abord un certificat du chef de sa compagnie, ou, s'il n'est que locataire, il le prend de son propriétaire. Le certificat porte qu'un tel se dispose à partir pour des affaires, qui doivent être désignées, et que son voyage sera de telle durée. Cet écrit passe par les mains de la plupart des officiers de la ville, qui lui appliquent leur sceau. Toutes ces formalités se font gratuitement, à la réserve du papier, qui doit être payé au messager : le prix fait une partie de ses appointements.

S'il s'élève une querelle entre les habitants d'une rue, les voisins les plus proches sont obligés de séparer les combattants. Non seulement celui des adversaires qui tuerait l'autre paierait son crime de sa tête, n'eût-il fait que se défendre, mais les trois familles les plus voisines du lieu où le meurtre aurait été commis seraient obligées de garder leurs maisons pendant plusieurs mois, c'est-à-dire qu'après leur avoir donné le temps de faire des provisions pour la durée du châtiment, leurs portes et leurs fenêtres seraient absolument condamnées. Tous les autres habitants de la rue auraient part aussi à la punition; ils seraient condamnés à de rudes corvées plus ou moins longues, à proportion de ce qu'ils auraient pu faire pour arrêter la querelle. Les chefs de compagnie sont toujours punis avec plus de rigueur; ils sont responsables des hommes de leur compagnie qui échappent à la justice. Tout Japonais qui met le sabre ou le poignard à la main dans une querelle particulière, quand il n'aurait pas touché son adversaire, est condamné à la mort, s'il est dénoncé. On voit par ce détail que les villes du Japon sont une espèce de couvents politiques assujettis à mille gênes dont il semble que la vivacité européenne ne pourrait jamais s'accommoder.

On lève peu d'impôts sur les habitants des villes; ils ne tombent même que sur les propriétaires des maisons, parce que les autres, quoiqu'ils fassent toujours le plus grand nombre, ne sont pas regardés comme de vrais citoyens.

Le premier impôt est une contribution foncière qui se lève au nom de l'empereur, dans le cours du huitième mois de l'année, sur tous les propriétaires de maisons ou de terrains situés dans l'enceinte de la ville. La seconde est une espèce de contribution volontaire, dont personne n'oserait néanmoins s'exempter, pour faire un présent au gouverneur ; mais elle est particulière à Nangasaki. Ainsi les Japonais ne paient proprement qu'un seul impôt à l'empereur. Dans les villes qui ne sont pas du domaine impérial, l'impôt se lève au nom des princes dont elles dépendent immédiatement. Méaco seule est exempte de toute imposition, par un privilége de Tayco-Sama.

Les lois consistent dans les ordonnances de l'empereur et quelques anciens règlements, dont on ne peut appeler à aucun tribunal. Mais les princes et les grands sont ordinairement à couvert de cette extrême sévérité. S'ils sont convaincus de malversations, et s'ils manquent de crédit, ils sont bannis dans une des deux petites îles nommées plus haut ; ou bien, s'il s'agit d'un crime capital, leur supplice est d'avoir le ventre fendu. Lorsque l'empereur ne leur fait pas grâce, toute leur famille doit périr avec eux. Quand on veut favoriser le coupable, on permet à son plus proche parent de l'exécuter à mort dans sa maison. Cette peine, qui n'a rien de honteux pour celui qui l'inflige, est aussi moins déshonorante pour celui qui la subit, quoiqu'il y ait toujours un peu de honte à mourir de la main d'autrui. La plupart demandent la permission de s'ouvrir le ventre eux-mêmes. Un criminel qui obtient cette grâce assemble sa famille et ses amis, se pare de ses plus riches habits, fait un discours éloquent sur sa situation ; après quoi, prenant un air content, il se découvre le ventre, et s'y fait une ouverture en croix. Le crime le plus odieux est effacé par ce genre de mort ; on met le criminel au rang des braves ; sa famille n'encourt aucune tache, et n'est pas dépouillée de ses biens. Le supplice ordinaire du peuple est la croix ou le feu. Quelques uns ont la tête coupée, ou sont taillés en pièces à coups de sabre. D'ailleurs les princes, les magistrats, et les pères même de famille, décident souverainement sur les procès qui s'élèvent dans l'étendue de leur juridiction, et qui n'ont pu se terminer par arbitrage. Si la loi n'est pas précise en faveur de l'une ou de l'autre partie, c'est le bon sens qui préside à ces décisions. Les rescrits de l'empereur sont exprimés en peu de mots. Jamais il n'apporte de raison pour expliquer ses ordres, et souvent même il laisse aux juges subalternes la détermination de la peine ou du supplice. Les Japonais trouvent de la majesté dans ce style concis. Il y aurait une majesté plus réelle à parler le langage de la raison, qui est la première de toutes les autorités, puisque c'est sur elle que toutes les autres sont fondées.

Portrait physique et moral des Japonais. Habillement. Éducation. Spectacles. Sciences. Force du point d'honneur, générosité, etc. Habitations, chemins, etc. Filles publiques.

En général, les Japonais sont fort mal faits; ils ont le teint olivâtre, les yeux petits, quoique moins enfoncés que les Chinois, les jambes grosses, la taille au dessous de la médiocre, le nez court, un peu écrasé et relevé, les sourcils épais, les joues plates, les traits grossiers, et très peu de barbe, qu'ils se rasent ou s'arrachent. Mais cette description ne convient pas aux habitants de toutes les provinces. D'ailleurs, la plupart des grands seigneurs n'ont rien de choquant dans l'air et dans les traits du visage. Une fierté noble qui leur est naturelle, et qu'ils savent soutenir sans affectation, contribue peut-être à les rendre moins difformes. A l'égard des femmes, tous les voyageurs leur attribuent de la beauté. Kœmpfer regarde celles de la province de Fisen comme les plus belles personnes de l'Asie; mais il les représente fort petites, et l'usage qu'elles ont de se peindre le visage peut faire douter que leurs agréments soient tout à fait naturels.

L'habillement des Japonais est noble et simple. Les grands et tous les nobles, en proportion de leur rang, portent des robes traînantes de ces belles étoffes de soie à fleurs d'or et d'argent qui se font dans l'île de Fatsisio et dans celle de Kamakura. De petites écharpes qu'ils ont au cou leur font une espèce de cravate. Une autre, plus large, leur sert de ceinture sur la tunique de dessous, qui est aussi d'une étoffe très riche. Leurs manches sont larges et pendantes. Mais les ornements dont ils paraissent le plus curieux sont le sabre et le poignard, qu'ils passent dans leur ceinture, et dont la poignée, et souvent même le fourreau, sont enrichis de perles et de diamants. Les bourgeois, dont la plupart sont marchands, artisans ou soldats, ont des habits qui ne leur descendent qu'à la moitié des jambes, et dont les manches ne passent pas le coude; le reste du bras est nu. Ils portent tous des armes d'une propreté très recherchée. Ils diffèrent encore des personnes de qualité par la forme de leur chevelure, qu'ils ont rasée derrière la tête, au lieu que les nobles se font raser le haut du front, et laissent pendre le reste de leurs cheveux par derrière; ils trouvent tant de grâce à cette parure qu'ils ont presque toujours la tête découverte. Cependant ils se la couvrent, en voyage, d'un grand chapeau de paille ou de bambou très proprement travaillé, qui s'attache sous le menton avec de larges bandes de soie doublées de coton. Les femmes en portent comme les hommes. Ils sont fort larges. Lorsqu'une fois ils sont mouillés la pluie ne les pénètre point.

Les femmes sont plus magnifiquement vêtues que les hommes. Toutes les

Japonaises sont coiffées en cheveux, mais différemment, suivant leur condition. Le femmes de l'ordre inférieur se contentent de les relever sur le haut de la tête, et de les y retenir avec une aiguille, à peu près comme les Espagnoles et les Italiennes. Les dames laissent tomber négligemment leur chevelure sur le derrière de la tête, où elle est nouée en touffe pendante. Au dessus de l'oreille elles ont un poinçon, au bout duquel pend une perle, ou quelque pierre de prix, avec un petit cercle de perles à chaque oreille, ce qui leur donne beaucoup de grâce. Leur ceinture est large, et semée de fleurs et de figures. Sur quantité de longues vestes elles ont une robe flottante qui traîne de quatre pieds. C'est par le nombre de ces vestes qu'on juge de la qualité d'une femme. On assure qu'elles montent quelquefois jusqu'à cent, et qu'elles sont si déliées qu'on en peut mettre plusieurs dans la poche. Les dames de la premiere qualité ne paraissent jamais dans les rues sans une suite nombreuse. Une troupe de filles magnifiquement parées leur portent des mules de prix, des mouchoirs, et toutes sortes de confitures dans de grands bassins. Ce cortége est précédé des femmes de chambre, qui environnent leurs maîtresses, les unes avec des éventails, d'autres avec un parasol en forme de dais, dont la crépine est très riche. Les femmes chrétiennes avaient sur la tête, en allant à l'église, un voile qui non seulement couvrait le visage, mais leur pendait jusqu'aux pieds. L'usage oblige les dames de ne recevoir aucune visite sans avoir un voile sur la tête. Ces visites ne leur sont permises qu'une fois l'annee, et, pour peu que les lieux soient éloignés, elles se font porter dans les norimons avec toutes les femmes de leur suite.

Les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe changent d'habillements à mesure qu'ils avancent en âge. Ils sont tous légèrement couverts, et ne portent ordinairement rien sur la tête.

Les Japonais ne négligent rien pour cultiver l'esprit de leurs enfants, et ne mettent aucune différence dans l'éducation des deux sexes. Les femmes savantes ne sont pas rares au Japon. Ce n'est pas du moins le temps qui leur manque, car elles ne doivent se mêler d'aucune sorte d'affaires. On apprend aux enfants à parler correctement, à bien lire, et à bien former les caractères. Ils en font une étude sérieuse, qui est suivie de celle de leur religion. A celle-ci succède la logique, qui leur apprend à discerner le vrai et à raisonner juste. On passe aux leçons d'éloquence, de morale, de poésie et de peinture. Peu de nations ont plus de génie pour les beaux-arts.

Les Japonais ont l'imagination belle, une grande pénétration pour connaître le cœur humain, et un talent rare pour en mouvoir tous les ressorts. Plusieurs missionnaires, qui avaient entendu leurs predications, ont avoué que rien ne leur avait paru plus touchant, plus pathétique, plus conforme au vrai goût de

l'éloquence, et qu'il est assez ordinaire au Japon de voir fondre en larmes un nombreux auditoire. Ils ajoutent que leur poésie a des grâces singulières. Leur principal talent est pour les pièces de théâtre. Elles sont distribuées, comme les nôtres, en actes et en scènes. Un prologue en expose le plan, mais sans toucher au dénoûment, où l'on veut toujours que le spectateur soit surpris. Les décorations sont belles et convenables au sujet. Les intermèdes sont des ballets, ou quelque farce bouffonne; mais dans les tragédies et les comédies tout est rapporté à la morale. Le style des premières a de l'énergie et de l'emphase; elles roulent ordinairement sur les actions les plus héroïques.

Les spectacles publics sont composés de plusieurs pièces, qui se succèdent les unes aux autres, et dont le sujet est pris dans l'histoire des dieux et des héros. Leurs aventures, leurs grands exploits, leurs intrigues amoureuses, sont mis en vers, et se chantent en dansant au son de toutes sortes d'instruments de musique. De petites farces font les intermèdes; on voit paraître différentes sortes de bouffons, dont les uns disent mille plaisanteries, et d'autres, à la manière des anciens pantomimes, dansent sans parler, et s'efforcent d'exprimer en cadence, par leurs actions et par leurs gestes, les circonstances du sujet qu'ils représentent. Le lieu de la scène offre ordinairement des fontaines, des ponts, des maisons, des jardins, des arbres, des montagnes, des animaux. Tout est de grandeur naturelle, et disposé de manière que les changements peuvent s'opérer avec beaucoup de promptitude. Les acteurs sont ordinairement de jeunes garçons choisis dans les quartiers qui font la dépense du spectacle, et de jeunes filles qu'on tire des lieux de débauche. Ils sont magnifiquement vêtus, suivant leurs rôles. Les mêmes scènes ne doivent pas être répétées d'une année à l'autre. Kœmpfer donne la description de la place des spectacles qu'il vit à Nangasaki. On y avait élevé, dit-il, un grand temple de bambous. La façade était tournée vers la place. Ce bâtiment, qui était couvert de paille et de branches de tsugi, ressemblait assez à une grange. Aussi se proposait-on de remettre devant les yeux l'ancienne simplicité japonaise. Un grand sapin s'élevait à côté de la façade, et les trois autres côtés de la place étaient disposés en loges, où l'on avait ménagé un grand nombre de siéges pour les spectateurs. Les ministres des dieux s'assirent en ordre sur trois bancs vis-à-vis le théâtre. On reconnaissait les supérieurs, qui étaient assis sur le banc le plus élevé, à leur habit noir et à un bâton court qu'ils portaient pour marque de leur autorité. Quatre canusis, d'un rang peu inférieur, étaient sur le second banc, vêtus de robes blanches, avec un bonnet noir vernissé. Tous les autres étaient à peu près vêtus comme les canusis. Les valets du temple se tenaient derrière leurs maîtres, tête nue et debout. De l'autre côté des siéges occupés par le clergé, les lieutenants des gouverneurs

étaient assis sous une tente, un peu au dessus du rez-de-chaussée, avec leurs piques vis-à-vis d'eux. Leur devoir dans ces occasions est de faire ranger la foule et de contenir la populace. Ils ont autour d'eux quantité d'officiers subalternes.

On vient d'observer que ce sont les différents quartiers de la ville qui font la dépense des grands spectacles.

On attribue aux peintres du Japon un goût particulier dans lequel on prétend qu'ils excellent. Leur pinceau est fort délicat; mais ils s'appliquent peu au portrait : ils se bornent aux figures d'oiseaux, de fleurs, et d'autres productions de la nature. C'est toujours sur de simples feuilles de papier qu'ils les tracent. Elles se vendent quelquefois jusqu'à trois et quatre mille écus d'or. Quoiqu'on n'ait jamais vu d'eux, en Europe, que des ouvrages fort grossiers, il se peut que les peintures plus parfaites se conservent dans les cabinets du pays. On parle de leur musique avec moins d'éloge : ils ont peu de méthode, et leurs voix ni leurs instruments ne méritent point d'attention.

Ils composent beaucoup de livres, et leurs bibliothèques sont nombreuses. Tous ces ouvrages regardent la morale, l'histoire, la religion et la médecine. Leur historien assure qu'ils n'en ont aucun de jurisprudence; leurs lois sont en petit nombre, bien rédigées et fidèlement observées, parce que la moindre contravention est punie avec rigueur.

L'honneur est le principe de toutes les affections des Japonais : de là naissent la plupart de leurs vertus et de leurs défauts. Ils sont ouverts, droits, bons amis, fidèles jusqu'au prodige, officieux, généreux, prévenants, sans attachement pour les richesses, ce qui leur fait regarder le commerce comme une pofession vile : aussi n'y a-t-il point de peuple policé qui soit généralement plus pauvre, mais de cette pauvreté que produit l'indépendance, que la vertu rend respectable, et qui éleva si fort les premiers Romains au dessus des autres hommes. On ne trouve chez le commun des Japonais que le stricte nécessaire; mais tout y est d'une propreté charmante, et leur visage respire un contentement parfait et un souverain mépris du superflu. Toutes les richesses de ce puissant état sont entre les mains des princes et des grands, qui savent s'en faire honneur. La magnificence ne va nulle part plus loin, et l'histoire des plus opulentes monarchies n'offre rien en ce genre qui soit au dessus de ce qu'on voit au Japon. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que le peuple n'en conçoit point d'envie. S'il arrive même qu'un seigneur, par quelque accident funeste, ou pour s'être attiré la disgrâce du prince, tombe dans l'indigence, il n'en est ni moins fier ni moins respecté que dans sa plus brillante fortune, et sa misère ne le portera point à se mésallier.

Le point d'honneur est également vif dans toutes les conditions. Un homme



Japon

DAME

de la lie du peuple s'offense de quelques termes un peu moins mesurés de la part même d'un seigneur, et se croit en droit de faire éclater son ressentiment, d'où il arrive que chacun est sur ses gardes, et que le respect est mutuel dans toutes les conditions.

Il en est de même encore, dans ce pays, de la grandeur d'âme, de la force d'esprit, de la noblesse des sentiments, du zèle pour la patrie, du mépris pour la vie, et d'une certaine audace que tout Japonais porte sur son visage, et qui l'excite à tout entreprendre. Kœmpfer en cite des exemples. Un gentilhomme de Singo avait une femme d'une beauté rare; l'empereur le sut, et lui fit ôter la vie. Quelques jours après, il se fit amener sa veuve, et voulut l'obliger de demeurer au palais. Elle parut sensible à cet honneur; mais elle demanda trente jours pour pleurer son mari, et la permission de régaler ses parents. L'empereur y consentit, et voulut être du festin. En sortant de table, la dame s'approcha d'un balcon, et, feignant de s'y appuyer, elle se précipita du haut de la maison où la fête s'était célébrée.

Un seigneur devint éperdument amoureux d'une fille qu'il avait enlevée à la veuve d'un soldat. La mère, apprenant la fortune de sa fille, lui écrivit pour obtenir d'elle quelque secours dans sa misère. Cet écrit fut découvert entre les mains de sa fille par le seigneur, qui voulut absolument le lire. Dans la nécessité de découvrir la honte de sa mère, elle prit le parti d'avaler le billet, mais avec tant de précipitation, qu'elle en fut étouffée. Un mouvement de jalousie porta le seigneur à lui faire ouvrir le gosier. Il fut instruit, et, dans sa douleur, il ne trouva point d'autre soulagement que de faire venir la mère, qu'il entretint dans l'abondance jusqu'à sa mort.

Une servante qui se crut déshonorée d'avoir donné quelque sujet de rire à ses dépens se prit le sein, le tira jusqu'à sa bouche, se l'arracha avec les dents, et mourut sur l'heure.

Les droits de l'amitié ne sont pas moins sacrés au Japon que ceux de l'amour conjugal. Un Japonais ne connaît point de périls lorsqu'il est question de défendre ou de servir son ami. Les tortures les plus cruelles ne forceront point un coupable de nommer ses complices. Qu'un inconnu même se jette entre les bras de quelqu'un, et le prie de lui conserver la vie et l'honneur, celui dont il implore ainsi la protection y emploiera son sang et son bien, sans s'embarrasser des suites, ni de ce que sa femme ni ses enfants peuvent devenir. Les querelleurs, les médisants, les grands parleurs, sont au Japon dans un souverain mépris; ils y passent pour gens sans courage, ou qui pensent peu. On n'y souffre point les jeux de hasard, parce qu'on les regarde comme un trafic sordide et contraire à l'honneur.

Cette même nation est remuante, vindicative à l'excès, pleine de défiance

et d'ombrage. Malgré sa vie dure et sa férocité naturelle, elle porte fort loin la dissolution.

Le Japonais est naturellement religieux ; il souffre la vérité qui le condamne, il convient des excès qu'on lui fait reconnaître. Il veut être instruit de ses obligations et de ses défauts, et l'on assure que tous les gens de qualité ont chez eux un domestique de confiance dont l'unique soin est de les avertir de leurs fautes. La mauvaise foi est en horreur au Japon, et le mensonge le plus léger y est puni de mort.

On n'a pas d'exemple qu'un Japonais ait blasphémé ses dieux. Rarement on les entend se plaindre ; dans les plus grands revers, ils conservent presque tous une fermeté qui tient du prodige. Un père condamne son fils à la mort sans changer de visage, et sans cesser néanmoins de paraître père ; les exemples en sont si communs, qu'on n'y fait plus attention. Si quelqu'un sait que son ennemi le cherche, il affecte d'aller seul dans tous les lieux où il peut le rencontrer ; il traite en public avec lui, il en parle bien, il lui rend service. Mais il ne perd pas un moment de vue la résolution de s'en venger ; si l'occasion lui manque, la dette passe à son fils, et la vengeance s'exerce toujours noblement : jamais le Japonais n'est plus à craindre que lorsqu'il est tranquille et de sang-froid.

Il s'estime infiniment, et son mépris est extrême pour les étrangers, non seulement par l'idée qu'il a de sa nation, mais parce qu'il n'a besoin de personne, et qu'il ne craint rien, pas même la mort, qu'il semble regarder avec une gaîté féroce, et qu'il se donne volontairement pour le plus léger sujet.

Les manières des Japonais, leur tour d'esprit, un certain air libre et naturel, les rendent propres à la société, et les rapprochent beaucoup des nations les plus policées de l'Europe ; mais leur gouvernement les en éloigne.

Les seigneurs, les pères et les maris ont droit de vie et de mort sur leurs vassaux, leurs femmes et leurs enfants. Il n'en est pas tout à fait de même pour leurs domestiques ; à la vérité, comme les maîtres répondent des fautes de ceux qui les servent, ils ont sur eux tant d'autorité, que, s'ils les tuent dans un premier mouvement de colère, il leur suffit, pour être absous, de prouver la justice de leur emportement.

On trouve dans leur histoire les plus beaux traits de générosité, et des prodiges étonnants de courage. Le P. Charlevoix rapporte un fait qu'il trouve dans un mémoire de l'année 1604, et dont l'auteur avait été témoin oculaire. Une femme était restée veuve avec trois garçons, et ne subsistait que de leur travail ; mais comme ils ne pouvaient gagner assez pour entretenir toute la famille, ils prirent une étrange résolution, dans la seule vue de mettre leur mère à son aise. On avait publié depuis peu que quiconque livrerait un vo-

leur à la justice recevrait une somme assez considérable. Ils convinrent entre eux qu'un des trois passerait pour voleur, et que les deux autres le mèneraient au juge. Ils tirèrent au sort, qui tomba sur le plus jeune. Ses frères le lient et le conduisent comme un criminel. Le magistrat l'interroge; il répond qu'il a volé. On le jette en prison, et ceux qui l'ont livré touchent la somme promise. Leur cœur s'attendrissant sur une si chère victime, ils trouvent le moyen d'entrer dans sa prison, et, ne se croyant vus de personne, ils s'abandonnent à toute leur tendresse. Un officier que le hasard rendit témoin de leurs embrassements et de leurs larmes fut extrêmement surpris de ce spectacle étrange. Il fait suivre les deux délateurs, avec ordre d'éclaircir un fait si singulier. On lui rapporte que les deux jeunes gens étaient rentrés dans une maison, et qu'on leur avait entendu faire le récit de leur aventure à une femme qui était leur mère; qu'à cette nouvelle elle avait jeté des cris lamentables, et qu'elle avait ordonné à ses enfants de reporter la somme qu'ils avaient reçue, en protestant qu'elle aimait mieux mourir de faim que de prolonger ses jours aux dépens de ceux de son fils. Le juge informé conçoit autant de pitié que d'admiration; il fait venir son prisonnier, il recommence les interrogations, et, le trouvant ferme à se reconnaître coupable, il lui déclare enfin qu'il n'ignore rien. Après avoir tout éclairci, il l'embrasse tendrement; il se hâte d'aller faire son rapport au cubosama, qui, charmé d'une action si héroïque, voulut voir les trois frères, les combla de caresses, assigna au plus jeune quinze cents écus de rente, et cinq cents à chacun des deux autres.

Le point d'honneur ne porte pas ce peuple à des actions moins extraordinaires. Kœmpfer raconte que deux gentilshommes s'étant rencontrés sur un escalier du palais impérial, leurs épées se frottèrent l'une contre l'autre. Celui qui descendait s'offensa de cet accident; l'autre s'excusa, en protestant que c'était l'effet du hasard; il ajouta que le malheur, après tout, n'était pas grand, que ce n'était que deux épées qui s'étaient touchées, et que l'une valait bien l'autre. « Je vais vous faire voir, reprit le premier, la différence qu'il y a de l'une à l'autre. » Et sur-le-champ il tire son poignard, et s'en ouvre le ventre. Le second, sans répliquer, monte, en diligence, pour servir sur la table de l'empereur un plat qu'il tenait en main, revient ensuite, et, trouvant son adversaire qui expirait, il lui dit qu'il l'aurait prévenu, s'il n'eût été occupé du service du prince, mais qu'il le suivrait de près, pour lui faire voir que son épée valait bien la sienne. Aussitôt il se fendit le ventre et tomba mort. Il y a sans doute un grand courage à braver ainsi la mort; mais n'y a-t-il pas une rage insensée à se la donner avec si peu de raison? Il faut de la mesure dans les vertus.

Dans les festins, le cérémonial ne finit point. Malgré le nombre des domestiques, on n'entend pas une parole, et l'on ne remarque pas la moindre confusion. Les plats sont ornés de rubans de soie; on ne sert pas un oiseau qui n'ait le bec et les pattes dorées; tout le reste est orné à proportion. La fête est ordinairement accompagnée de musique; en un mot, il ne manque rien à la satisfaction des yeux et des oreilles; mais la chère est fort mauvaise.

Toutes les villes ont une place fermée de grilles, d'où l'on annonce au peuple la volonté suprême, comme les Japonais s'expriment, c'est-à-dire les édits et les ordres particuliers de l'empereur.

Les maisons des particuliers dans les villes ne doivent pas avoir plus de six toises de hauteur, et rarement sont-elles si hautes, à moins qu'on n'en veuille faire des magasins. Les palais même des empereurs n'ont qu'un étage. C'est la crainte des tremblements de terre, assez fréquents au Japon, qui assujettit les habitants à cette méthode. Mais si ces édifices ne peuvent être comparés aux nôtres ni pour la solidité, ni pour l'élévation, ils ne leur cèdent point pour la commodité, ni pour l'agrément. Presque toutes les maisons du Japon sont bâties de bois. Le premier plan, ou le rez-de-chaussée, est élevé de quatre ou cinq pieds pour le garantir de l'humidité. Il ne paraît pas que l'usage des caves y soit connu. Pour se précautionner contre le feu, chaque maison doit avoir un endroit séparé et fermé d'un mur de maçonnerie, où l'on renferme ce qu'on a de plus précieux. Les autres murailles sont de planches, et couvertes de grosses nattes, qui sont jointes avec beaucoup d'art.

Les maisons des personnes de distinction sont divisées en deux appartements : l'un pour les femmes, qui ne se montrent que rarement; l'autre ouvert pour les usages communs de la vie et de la société. La plus belle porcelaine, ces cabinets, ces coffres si renommés, ne servent point dans les salles où tout le monde est reçu; on les tient dans des lieux plus sûrs.

Comme les cheminées ne sont pas en usage au Japon, on ménage sous le plancher des plus grandes chambres un trou carré et muré, qu'on remplit de charbons allumés ou de cendre chaude, et qui donne une chaleur suffisante. Quelquefois on met sur ce foyer une table basse qu'on couvre d'un tapis, sur lequel on se tient assis dans un grand froid. Si la chambre n'a point de foyer, on y supplée par des pots de cuivre et de terre qui produisent le même effet. Au lieu de pincettes, on se sert de barres de fer pour attiser le feu, avec autant d'adresse qu'on use de deux petits bâtons pour manger. Ce qu'on trouve de plus curieux dans les grandes maisons, c'est le jardin. Une partie est pavée de pierres rondes de diverses couleurs, qu'on prend au fond des rivières et sur le bord de la mer; le reste est couvert de gravier, qui se nettoie soigneusement. Il règne partout une apparence de désordre qui a

beaucoup d'agrément. De petits rochers où l'on ménage des cascades, de petits bois, de petites rivières peuplées de poissons, des arbres fruitiers, des plantes, tout semble offrir la miniature de ce qu'on nomme un *jardin anglais*.

Les grands chemins sont fort soignés, bordés de sapins ou d'autres arbres, et rafraîchis par des fontaines. On y a creusé des fossés et des canaux pour en faire écouler les eaux dans les terres basses ; on y a construit des digues pour arrêter celles qui, tombant des lieux élevés, y pourraient causer des inondations. Les villages les plus voisins sont chargés de ces travaux publics. Les chemins sont nettoyés tous les jours, et lorsqu'une personne de distinction doit y passer, des officiers qui n'ont pas d'autre fonction marchent devant pour y faire régner l'ordre. De distance en distance on trouve des monceaux de sable, pour aplanir et sécher les endroits qui sont rompus par les pluies. Les seigneurs et les gouverneurs des provinces sont sûrs de rencontrer des cabinets de verdure dressés pour eux de trois lieues en trois lieues, avec toutes les commodités qui peuvent diminuer la fatigue du voyage. On ne doit pas s'imaginer que ce travail soit d'une grande dépense pour les paysans ; au contraire, tout ce qui peut salir les chemins tourne à leur utilité. Les branches d'arbres leur tiennent lieu de bois de chauffage, qui est très rare dans quelques provinces ; les fruits qui ne se mangent point, et toutes les autres immondices, servent à engraisser leurs terres : aussi s'empressent-ils eux-mêmes à les venir enlever. On a formé des chemins dans les montagnes les plus escarpées ; on a bâti des ponts sur toutes les rivières qui peuvent en recevoir, et Kœmpfer en décrit un de quarante arches et de quatre cents pas de longueur. La plupart sont de bois de cèdre, quelques uns de pierre, et presque tous sont ornés de belles balustrades, sur lesquelles on voit régner de chaque côté une rangée de grosses boules de cuivre.

On ne sort jamais au Japon sans un éventail à la main. Celui qu'on porte en voyage est remarquable par le nom des routes et des hôtelleries qui s'y trouvent marquées. On se munit aussi de petits livres qui se vendent sur la route, et qui contiennent le prix des vivres.

Les plus grands bâtiments du Japon sont des navires marchands, qui ne s'éloignent jamais beaucoup de l'empire, mais qui servent à transporter d'une île ou d'une province à l'autre des passagers ou des marchandises. Ces bâtiments sont si fragiles, qu'il faut être bien sûr des temps pour oser mettre à la voile dans une mer si redoutable ; mais, depuis plus d'un siècle, les lois de l'empire ne permettent point d'en construire de plus forts, quoique les marchandises n'y soient pas même à couvert de l'eau du ciel, ni de celle des vagues. C'est une précaution des empereurs pour ôter à leurs sujets jusqu'à

la tentation d'entreprendre de longs voyages. La poupe est tout ouverte, et de fabrique si légère, qu'au moindre vent la prudence oblige de chercher un abri, ou du moins de jeter l'ancre et d'amener les voiles ; en un mot, suivant la remarque de l'historien du Japon, les sauvages de la Floride et du Canada sont moins exposés dans leurs canots d'écorce et dans leurs moindres pirogues, que les Japonais dans leurs plus grands vaisseaux.

En faveur de ceux qui voyagent, les principaux villages ont des postes, qui appartiennent aux seigneurs, et qui se nomment *siukus*, où l'on trouve en tout temps, à des prix réglés, un nombre suffisant de chevaux, de porteurs, de valets, et tout ce qui est nécessaire pour parcourir la route commodément et promptement. Leur distance ordinaire est d'un mille et demi, et jamais de plus de quatre milles. Kœmpfer en compta cinquante-six entre Osaka et Iedo. On y voit des commis salariés qui tiennent registre de ce qui s'y passe chaque jour, et des messagers établis pour porter les dépêches du gouvernement. Ces dépêches, qui doivent être portées à la poste voisine aussitôt qu'elles arrivent, sont renfermées dans une petite boîte revêtue d'un vernis noir, avec les armes impériales. Le messager les porte sur son épaule, attachées au bout d'un petit bâton. Il est toujours accompagné d'un autre, qui prendrait sa place, s'il lui arrivait quelque accident. Tous les voyageurs, sans exception de rang et de qualité, doivent sortir du chemin pour laisser le passage libre à ces messagers, qui se font reconnaître par le son d'une petite cloche.

Les maisons de poste ne servent point de logement; mais les hôtelleries sont en grand nombre et fort bonnes sur toutes les routes. Tout y est d'une propreté charmante. On n'aperçoit pas la moindre tache sur les murs ni sur les paravents et les planchers. Il n'y a point d'hôtellerie qui n'ait ses bains et ses étuves. On y est servi comme les plus grands seigneurs le sont dans leurs palais. Aussi n'en sort-on point sans avoir fait nettoyer l'appartement qu'on occupait. Tous les ornements des palais se trouvent dans les grandes hôtelleries, et la recherche y est extrême, jusque dans les latrines.

Avec tant de commodités pour les voyages, il n'est pas surprenant que la plupart des grands chemins soient aussi peuplés que les villes. Kœmpfer assure qu'ayant passé quatre fois dans le Tokaido, qui est, à la vérité, une route des plus fréquentées du Japon, il y a vu plus de monde que dans les rues des plus grandes villes de l'Europe. Comme tous les princes et les seigneurs de l'empire sont obligés de paraître à la cour une fois l'année, ils doivent passer deux fois sur les grandes routes, c'est-à-dire lorsqu'ils vont à Iedo et lorsqu'ils en reviennent. Ils font ce voyage avec toute la pompe qu'ils croient convenable à leur rang, et au respect qu'ils portent à leur maître. La suite de quelques uns des premiers princes de l'empire est si nombreuse, qu'elle tient quelques

journées de chemin. On rencontre ordinairement pendant deux jours consécutifs le bagage d'un prince, composé des officiers subalternes et des valets, dispersés en plusieurs bandes. Le prince même ne paraît que le troisième jour, suivi d'une grosse cour, qui marche dans un ordre admirable.

Enfin, Kœmpfer termine cette description par la multitude surprenante de filles de joie dont les grandes et les petites hôtelleries, les cabanes à thé, et les rôtisseries, surtout dans l'île de Niphon, sont remplies à toutes les heures du jour; mais c'est particulièrement vers midi, lorsqu'elles ont achevé de s'habiller et de se peindre, qu'elles se montrent au public. La plupart se tiennent debout à la porte de ces maisons, ou bien assises dans la petite galerie qui avance dans la rue, d'où elles invitent civilement les voyageurs à leur accorder la préférence.

A l'égard de la révolution qui fit chasser de cet empire les Portugais et tous les chrétiens, voici comment s'exprime Kœmpfer : « J'ai souvent entendu raconter par des Japonais dignes de foi que l'orgueil et l'avarice contribuèrent beaucoup à rendre toute la nation portugaise odieuse au Japon. Les nouveaux chrétiens même étaient surpris et souffraient impatiemment que leurs pères spirituels n'eussent pas seulement en vue le salut de leurs âmes, mais qu'ils eussent aussi l'œil sur l'argent de leurs prosélytes, et sur leurs terres; et que les marchands, après s'être défaits de leurs marchandises à très haut prix, exerçassent encore des usures insupportables. Les richesses et le succès imprévu de la propagation de l'évangile enflèrent d'orgueil les laïques et le clergé. Ceux qui étaient à la tête du clergé trouvèrent au dessous de leur dignité d'aller toujours à pied, à l'imitation de Jésus-Christ et de ses apôtres. Ils n'étaient pas contents s'ils ne se faisaient porter dans de magnifiques chaises, imitant la pompe du pape et des cardinaux à Rome. Non seulement ils se mettaient sur le pied des plus grands de l'empire, mais ils prétendaient à la supériorité du rang. Il arriva un jour qu'un évêque portugais rencontra sur le grand chemin un des conseillers d'état qui allait à la cour. Le superbe prélat ne voulut pas faire arrêter sa chaise pour mettre pied à terre, et rendre ses respects à ce grand, suivant l'usage du pays. Une conduite si imprudente, dans un temps où les Portugais étaient déjà déchus de leur crédit, ne pouvait être que d'une fort dangereuse conséquence pour la nation. Le conseiller s'en plaignit à l'empereur, et lui fit de l'orgueil de ses étrangers un portrait qui excita vivement son indignation. Cet événement est rapporté à l'année 1596. Ce fut dans le cours de l'année suivante que la persécution fut allumée contre les chrétiens.

» A la vérité, les bonzes ou les prêtres du pays, irrités de voir renverser leurs temples et briser leurs idoles, échauffèrent encore le ressentiment de la

cour, sans compter que l'union et la bonne intelligence qu'on voyait régner entre les chrétiens donna de l'inquiétude au prudent empereur Taïco. On commença par publier une déclaration impériale qui défendait d'enseigner plus long-temps la *doctrine des Pères :* c'est le nom que les Japonais donnaient alors à l'Évangile. Ensuite les gouverneurs et les grands des provinces reçurent l'ordre d'obliger leurs sujets, par la persuasion ou la force, de rentrer dans l'ancienne religion. Il fut aussi très sévèrement défendu aux directeurs du commerce portugais d'amener à bord de leurs vaisseaux aucune sorte d'ecclésiastiques, et ceux qui étaient dispersés dans le pays furent sommés d'en sortir. On n'obéit pas d'abord exactement à ces rigoureuses lois. Les Portugais et les Castillans continuèrent d'amener secrètement de nouvelles recrues de missionnaires. »

Quelques religieux de saint François, envoyés par le gouverneur de Manille avec la qualité d'ambassadeurs à la cour du Japon, osèrent prêcher publiquement dans les rues de Méaco, et firent bâtir une église malgré les ordres de l'empereur qui venaient d'être publiés, et contre les avis et les pressantes sollicitations des jésuites. Un mépris si manifeste de l'autorité impériale porta un coup irréparable au christianisme. Un cruel massacre de plusieurs milliers de chrétiens finit par l'extirpation totale de la foi chrétienne, et par le bannissement perpétuel des Portugais.

Cependant les empereurs ne voulaient pas se priver des marchandises et des raretés étrangères qu'on apportait dans leurs états. Si l'on fit périr presque tous les religieux portugais et castillans, les séculiers et les marchands furent épargnés, dans la vue de continuer avec eux les traités de commerce, qui n'avaient rien de commun avec l'affaire de la religion. En 1635, on jeta les fondements du comptoir de Desima, que les Hollandais possèdent à present dans le havre de Nangasaki, et cette demeure fut assignée aux Portugais; mais peu de temps après, une conspiration contre la personne de l'empereur, dans laquelle on les accusa d'être entrés, acheva malheureusement leur perte.

Les Hollandais, depuis long-temps leurs rivaux dans le commerce du Japon, comme dans celui du reste de l'Asie, furent les instruments de leur ruine, et recueillirent ensuite leurs dépouilles. S'étant rendus maîtres d'un vaisseau portugais, près du cap de Bonne-Espérance, ils trouvèrent à bord des lettres adressées au roi de Portugal par Moro, chef des Portugais au Japon, Japonais de naissance, et fort attaché à la religion chrétienne. Ils se hâtèrent d'envoyer ces lettres au prince de Firando, leur protecteur, qui les communiqua aussitôt au gouverneur de Nangasaki, directeur et juge supérieur des affaires étrangeres, quoique ami des Portugais. Moro fut arrêté. Il nia l'accusation avec beaucoup de fermeté, et tous les Portugais de Nangasaki

l'imitèrent ; mais ni leur constance ni le crédit du gouverneur ne purent dissiper la tempête. Ils furent convaincus, si l'on en croit Kœmpfer, par le caractère et le cachet des lettres. Moro se vit condamné au plus cruel supplice. Kœmpfer ne fait pas difficulté d'ajouter que cette lettre découvrait tout le fond du complot que les chrétiens du Japon avaient formé avec les Portugais contre la vie de l'empereur et contre l'état. « On y voyait, dit-il, qu'il leur manquait des vaisseaux et des soldats qu'on avait promis du Portugal; on y voyait les noms des princes intéressés dans la conspiration, et l'espérance qu'ils avaient d'obtenir la bénédiction du pape. Cette découverte, commencée par les Hollandais, fut ensuite confirmée par une autre lettre du capitaine Moro, adressée au gouvernement portugais de Macao, qui fut interceptée par un navire du Japon. Sur ces deux témoignages, auxquels les ennemis des Portugais joignirent l'arrivée secrète d'un grand nombre d'ecclésiastiques, l'empereur ferma pour jamais, en 1637, l'entrée du Japon aux étrangers, et la sortie à ses sujets naturels.

En 1638, lorsque les affaires des Portugais parurent tout à fait désespérées, environ quarante mille chrétiens japonais, réduits au désespoir par les cruautés inouïes qu'ils voyaient souffrir à leurs frères, dont plusieurs milliers avaient déjà péri dans les supplices, choisirent pour asyle une vieille forteresse, voisine de Simabara, dans la résolution d'y défendre leur vie jusqu'à l'extrémité. Les Hollandais, en qualité d'amis et d'alliés de l'empereur, furent priés d'assister les troupes impériales au siége de cette place. Kockebeker, directeur de leur commerce à Firando, ne tarda point à se rendre à bord du seul vaisseau hollandais qui fût dans le havre de cette ville, et, s'étant approché de la forteresse de Simabara, il fit tirer contre les chrétiens, dans l'espace de quinze jours, quatre cent vingt-six coups de canon, tant du vaisseau qu'il montait que d'une batterie qu'il avait élevée sur le rivage. Cette attaque diminua beaucoup le nombre des assiégés, et ruina tellement leurs forces, qu'ils furent bientôt exterminés jusqu'au dernier. Un empressement si soumis pour l'exécution d'un ordre qui entraînait la destruction totale du christianisme assura l'établissement des Hollandais au Japon, malgré le dessein que la cour avait eu d'en exclure tous les étrangers. Mais il faut convenir que les moyens n'étaient pas nobles, et Kœmpfer en convient. Une si basse déférence n'était pas propre à leur attirer la confiance et l'estime d'une nation généreuse : aussi la tolérance qu'on leur accorde est-elle achetée bien cher par toutes les humiliations qu'on leur fait essuyer. Ils s'attendaient, pour prix de leurs services, à se voir tout d'un coup en possession non seulement de la liberté qu'ils désiraient pour leur commerce, mais encore de tous les avantages dont ils avaient fait dépouiller leurs rivaux. Cependant ces

reçurent ordre de démolir le comptoir et le magasin qu'ils avaient bâtis depuis peu dans l'île de Firando, parce qu'ils étaient de pierre de taille, et qu'ils portaient gravée au frontispice l'année de l'ère chrétienne; ensuite ils se virent forcés d'abandonner entièrement ce comptoir, et de se confiner dans la petite île qui avait été bâtie pour les Portugais. Là ils sont environnés d'une foule d'officiers, de gardes et de surveillants japonais, surtout à l'arrivée de leurs vaisseaux, et pendant la durée de leur vente. Ces geôliers et ces espions, auxquels ils sont obligés de payer eux-mêmes des gages fort considérables, n'approchent d'eux qu'après s'être engagés par un serment solennel à leur refuser toute espèce de communication, de confiance ou d'amitié.

On a vu dans le journal de Kœmpfer avec quel air de dédain ils sont traités à la cour. Tout Japonais qui marque pour eux quelque égard ou quelque amitié n'est pas regardé comme un homme d'honneur, qui ait pour sa patrie l'attachement qu'il lui doit. De là vient l'opinion bien établie qu'il est également glorieux et légitime de leur survendre, de leur demander un prix excessif des moindres denrées, de les tromper autant qu'il est possible, de diminuer leurs libertés et leurs avantages, et d'inventer de nouveaux plans pour augmenter leur servitude.

Celui qui leur dérobe quelque chose, et qui est saisi sur le fait, en est quitte pour la restitution de ce qu'on trouve sur lui, et pour quelques coups de fouet qu'il reçoit sur-le-champ des soldats qui gardent leur île; si le crime est considérable, il est banni pour un temps assez court. Mais le châtiment des Hollandais qui fraudent la douane est une mort certaine; on leur tranche la tête, ou on les met en croix.

Aucun Hollandais ne peut envoyer une lettre hors du pays sans en avoir donné une copie aux gouverneurs, qui la font enregistrer dans un livre destiné à cet usage. Les lettres qui viennent du dehors doivent être remises aux mêmes officiers avant d'être ouvertes. Cependant ils ferment les yeux sur celles qui sont pour les particuliers, quoiqu'elles soient comprises aussi dans la loi. Autrefois, lorsqu'un Hollandais mourait à Nangasaki, on le jugeait indigne de la sépulture, et son corps était jeté dans la mer à la sortie du port. Depuis quelque temps on a pris le parti de leur assigner un petit terrain inutile sur la montagne d'Inassa, où ils ont la liberté d'enterrer leurs morts.

Il n'est pas prouvé, malgré tout ce qu'on en a dit tant de fois, qu'ils soient obligés de marcher sur le crucifix; mais ce qui est certain, c'est qu'ils sont obligés de supprimer toute marque extérieure de christianisme, comme, par exemple, le signe de la croix, la prière, etc.

Ce détail n'est qu'un léger extrait de plusieurs chapitres de Kœmpfer qui contiennent les vexations qu'ils essuient continuellement. Lorsque l'on con-

sidere les lois mortifiantes qui s'observent à l'arrivée de leurs vaisseaux, la nécessité de livrer toutes les marchandises à la bonne foi des officiers du pays, et de les faire décharger par des mains inconnues; enfin, l'etrange contrainte qui tient ces officiers renfermés dans une île longue de cent toises et large d'environ quarante, dépendant du caprice, des rigueurs de la haine, et du mépris des Japonais, on demandera sans doute avec impatience quels peuvent être les avantages et les profits qui dédommagent les Hollandais de tant d'humiliations.

Religion. Fanatisme. Pèlerinages. Mariages. Funérailles.

La liberté qui régnait dans cet empire avant la ruine du christianisme y avait introduit quantité de sectes étrangères, au préjudice de l'ancienne religion du pays. Quelques auteurs en comptent jusqu'à douze, dont les principes et les pratiques n'ont presque rien de commun. Les unes adorent le soleil et la lune, et d'autres offrent leur encens à divers animaux. Les canus, premiers souverains du Japon, les Fos des Indes, tous ceux qui ont contribué à peupler et à policer ces îles, qui y ont porté des lois civiles, quelque science, quelque art, et tous ceux qui y ont établi quelque nouveau culte, y ont des temples et des adorateurs. La plupart des grands passent pour athées, et croient l'âme mortelle, quoiqu'à l'extérieur ils fassent profession de quelque secte. Enfin les démons même ont des autels et des sacrifices au Japon.

On accorde le titre de *camis* à tous les grands hommes qui se sont distingués pendant leur vie par leur sainteté, leurs miracles, et par les avantages qu'ils ont procurés à la nation. Chacune de ces divinités a son paradis : les unes dans l'air, d'autres au fond de la mer, dans le soleil, dans la lune, et dans tous les corps lumineux qui éclairent les cieux. Il n'y a point de ville où le nombre des temples et des chapelles ne soit presque égal à celui des maisons. Les empereurs et les princes se disputent la gloire d'en bâtir de magnifiques : aussi les richesses de quelques uns de ces monuments ne surprennent-elles pas moins que leur nombre. Il n'est pas rare d'y voir quatre-vingts ou cent colonnes de cèdre d'une prodigieuse hauteur, et des statues colossales de bronze; on y en voyait même autrefois d'or et d'argent, avec une quantité de lampes et d'ornements d'un grand prix. Les statues sont ordinairement couronnées de rayons. Les temples se nomment *mias*, c'est-à-dire demeure des âmes immortelles. Kœmpfer en compte plus de vingt-sept mille.

Les principaux points de la religion du Sinto, qui est la plus ancienne, se réduisent à cinq : la pureté du cœur, l'abstinence de tout ce qui peut rendre l'homme impur, qui consiste à ne pas se souiller de sang, à ne jamais

manger de chair, à ne pas approcher des corps morts. Il n'est pas permis aux femmes d'entrer dans les temples lorsqu'elles ont leurs infirmités lunaires.

Toutes les fêtes du Sinto ont leurs jours fixes. Chaque mois en a trois, qui reviennent constamment le premier jour, le quinzième et le dernier; cinq autres sont réparties dans le cours de l'année, et fixées à certains jours qui passent pour les plus malheureux, parce qu'ils sont impairs, et qu'ils en ont pris leurs noms.

On a remarqué, en parlant du daïri, qu'il est le chef suprême de l'ancienne religion, et qu'elle n'a pas proprement de prêtres, puisqu'elle n'en a pas d'autres que ce prince et toute sa cour, qui ne font d'ailleurs aucune fonction ecclésiastique, et les canusis, dont l'emploi se réduit à la garde des temples. Mais elle a un ordre religieux d'ermites fort ancien : ils se nomment *Iammabos*, c'est-à-dire soldats de montagnes, et, suivant leur nom et leur règle, sont obligés de combattre pour le service des camis, et pour la conservation de leur culte. Ils font profession de mener une vie très dure, voyageant sans cesse dans les montagnes saintes, vivant de racines pendant ces voyages, et se baignant dans l'eau froide au cœur même de l'hiver.

Les Fekis sont les Quinze-Vingts du Japon; mais leur origine est plus héroïque. L'empire était partagé en deux factions principales. L'empereur Feki avait pour lui la première, et le cubosama, nommé *Ghendz*, était à la tête de la seconde. Chacune prit le nom de son chef, et ces divisions remplirent longtemps le Japon de sang et d'horreur. Après une longue variété de succès, les ghendzis gagnèrent l'avantage par l'habileté d'Ioritomo, devenu cubosama, qui gagna une bataille décisive où l'empereur fut tué

Ce malheureux monarque avait un général d'une bravoure et d'une force qu'on croyait surnaturelles. Son nom était *Kakekigo*. Il s'était sauvé avec les débris de l'armée vaincue; mais il fut pris ensuite par les troupes victorieuses. Ioritomo l'estimait : il voulut se l'attacher. Ce brave guerrier lui répondit : « J'ai été fidèle serviteur d'un bon maître; il est mort : personne ne se vantera jamais que j'aie eu pour lui la même fidélité et la même affection. J'avoue que je vous dois la vie, mais mon malheur est tel, que je ne puis tourner les yeux sur vous sans me sentir le désir de vous tuer, pour venger mon maître. La fortune me réduit à ne pouvoir vous marquer la reconnaissance que je dois à vos offres qu'en m'arrachant ces yeux qui m'excitent à votre perte. » En achevant cette réponse, il s'arracha les yeux, les mit sur une assiette, et les offrit à Ioritomo. Un mélange d'horreur et d'admiration lui ayant fait accorder aussitôt la liberté, il se retira dans la province de Fiunga, où il institua la société d'aveugles qui porte le nom de *Feki*, et qui s'est extrêmement éten-

due. Elle est composée d'aveugles de tous les rangs et de toutes les professions. Comme ils sont tous séculiers, leur principale distinction est de se faire raser la tête comme les bussets, ou les aveugles ecclésiastiques. Dans la manière de se vêtir, ils diffèrent peu du commun du Japonais, quoique entre eux les rangs et les dignités soient marqués par certaines différences. Les plus pauvres ne reçoivent point d'aumônes. Ils s'entretiennent honnêtement par l'exercice de divers métiers qui s'accordent avec leur infortune. Plusieurs cultivent heureusement la musique. On les emploie, dans les cours des princes et des grands de l'empire, aux solennités et aux fêtes publiques, telles que les processions et les mariages. Ils sont dispersés dans tout l'empire; mais leur général réside à Méaco; on lui donne le nom d'*osiokf*, et le dairi lui fait une pension de quatre mille trois cents taëls pour son entretien. Il gouverne sa société à la tête d'un conseil de dix anciens, qui a le pouvoir de vie et de mort, avec cette restriction néanmoins que, pour l'exécution d'un criminel, la sentence doit être approuvée et l'ordre expédié par le président de la justice impériale. C'est le conseil des dix qui nomme les officiers inférieurs qui résident dans les provinces. Les supérieurs provinciaux portent le titre de *kengios*, et chaque kengio a ses *kotos* ou conseillers, qui gouvernent eux-mêmes des districts particuliers, et qui sont distingués du commun des aveugles par la largeur de leurs culottes. Kœmpfer vit à Nangasaki un kengio et deux kotos, dont l'autorité s'étendait sur tous les aveugles de la ville et du pays d'alentour.

Les idoles étrangères sont venues disputer aux camis les adorations des Japonais. Boudso ou Boudsod est le nom qu'on donne à cette idolâtrie.

L'extrême ressemblance entre la nouvelle religion japonaise et celle des bramines fit conclure avec raison à Kœmpfer que le *Xaca* des Chinois et des Japonais est le même que Boudda: c'est ce que nous avons déjà vu. Ce célèbre voyageur observe à ce sujet que cette religion s'est répandue comme le figuier d'Inde, qui se multiplie de lui-même, en formant de nouvelles racines de l'extrémité de ses branches.

L'attrait le plus séduisant de la religion de Xaca, pour un peuple du caractère des Japonais, est l'immortalité qu'elle promet à la vertu dans une plus heureuse vie. De là ces scènes tragiques de tant de personnes de tout âge et de tout sexe qui courent à la mort de sang-froid, et même avec joie, dans l'opinion que le sacrifice de leur vie est agréable à leurs dieux, et qu'ils seront admis au bonheur sans aucune épreuve. Rien n'est plus commun que de voir, le long des côtes de la mer, des barques remplies de ces fanatiques qui se précipitent dans l'eau chargés de pierres, ou qui, perçant leurs barques, se laissent insensiblement submerger en chantant les louanges du dieu Canon, dont ils placent le paradis au fond des flots. Une multitude infinie de spectateurs

les suit des yeux, élève leur courage jusqu'au ciel, et veut recevoir leur bénédiction avant qu'ils disparaissent. D'autres s'enferment et se font murer dans des cavernes, dont l'espace leur suffit à peine pour y demeurer assis, et où ils ne peuvent respirer que par un tuyau qu'on a soin de leur ménager. Là ils se laissent tranquillement mourir de faim, dans l'espérance que Xaca lui-même viendra recevoir leurs âmes. D'autres montent sur des pointes de rochers extrêmement élevés, au dessous desquels il se trouve des mines de soufre dont il sort quelquefois des flammes, et ne cessent point d'invoquer leurs dieux en les priant d'accepter l'offre de leur vie, jusqu'à ce qu'ils voient la flamme qui commence à s'élever; alors ils la prennent pour une marque que leur sacrifice est accepté, et, fermant les yeux, ils se jettent la tête la première au fond de l'abyme. D'autres se font écraser sous les roues des chariots sur lesquels on porte en procession leurs idoles, et se laissent fouler aux pieds ou étouffer dans la presse de ceux qui visitent les temples.

Tous les Japonais ne poussent pas si loin le fanatisme; mais l'esprit de pénitence est assez commun dans la religion du Boudso. Un grand nombre de ces idolâtres commencent la journée, dans les plus rigoureux froids de l'hiver, par se faire verser sur la tête et sur tout le corps jusqu'à deux cents cruches d'eau glacée, sans qu'on remarque en eux le moindre frémissement; d'autres entreprennent de longs pèlerinages, marchant nu-pieds, par des chemins fort rudes, sur des pointes de cailloux, à travers les ronces et les épines, la tête découverte, bravant les ardeurs du soleil, la pluie, le froid, grimpant au sommet des rochers les plus escarpés, courant avec une vitesse inconcevable dans les lieux où les daims et les chamois passeraient avec moins de hardiesse, et marquant à ceux qui les suivent le chemin tracé de leur sang. Quelques uns font vœu d'invoquer leurs dieux des milliers de fois par jour, prosternés contre terre, frappant chaque fois le pavé de leur front, qui en demeure écorché. Le pèlerinage que certains bonzes nommés *damabagis*, disciples de Xaca, font de temps en temps, et que les plus zélés sectateurs entreprennent à leur exemple, peint si bien les emportements de leur superstition, qu'il mérite d'être rapporté dans toutes ses circonstances, d'après l'historien du Japon, qui les a recueillies de plusieurs mémoires dont il garantit l'authenticité.

Environ deux cents pèlerins s'assemblent tous les ans dans la ville de Nara, qui est à huit lieues de Méaco; ils se mettent en marche au jour marqué. Le voyage qu'ils ont à faire est de soixante-quinze lieues, et les chemins qu'ils choisissent par les bois et les déserts sont si difficiles, qu'à peine en peuvent-ils faire une par jour; d'ailleurs, ils vont pieds nus, et chacun porte sa provision de riz pour tout le voyage; à la vérité ce fardeau n'est pas considérable, parce qu'on ne mange que le matin et le soir, et qu'à chaque fois on ne prend

qu'autant de riz grillé qu'il en peut tenir dans le creux de la main, avec trois verres d'eau. Les huit premiers jours on n'en trouve pas une goutte, et chacun doit porter sa provision pour ce temps. Mais comme elle manque ou qu'elle s'altère bientôt, plusieurs en tombent malades. Lorsqu'ils ne peuvent plus marcher, on les abandonne sans pitié, et la plupart périssent misérablement.

A huit lieues de Nara, on commence à monter. Là il faut prendre des guides. Certains bonzes, nommés *genguis*, qui se rendent exprès dans une bourgade nommée *Ozino*, sont employés à cette fonction; ils conduisent les pèlerins l'espace de huit autres lieues, jusqu'au bourg d'Ozaba, où ils les remettent à d'autres bonzes, connus sous le nom de *goguis*, qui sont les directeurs de ce pèlerinage. Ces deux espèces de bonzes mènent une vie extrêmement pénitente. On ignore dans quels lieux ils se retirent; l'idée qu'on a conçue de ces hommes extraordinaires, leur figure, qui a quelque chose d'affreux, leur air et leur regard farouche, leur son de voix, leur démarche, l'agilité avec laquelle ils courent sur le penchant des rochers bordés de précipices, inspirent une véritable horreur qui fait frémir les plus intrépides. On ajoute que ces conducteurs ont de fréquents entretiens avec les démons. Enfin, tout ce qu'on en raconte les ferait plutôt regarder comme des esprits infernaux que comme des hommes; ils passent néanmoins pour des confidents de Xaca, et pour des saints d'un ordre distingué.

L'autorité qu'ils prennent sur les pèlerins ne peut être conçue que par ses effets; ils commencent par les avertir d'observer exactement le jeûne, le silence, et toutes les règles établies; après quoi, pour la moindre faute, ils prennent le coupable, ils le suspendent par les mains au premier arbre, et l'y laissent exposé au plus affreux désespoir. Dans cette situation, le malheureux, à qui la force manque bientôt pour se soutenir, tombe et roule de précipice en précipice. Les spectateurs n'osent pousser la moindre plainte; un fils qui pleurerait son père, un père qui donnerait le moindre signe de compassion pour son fils recevrait le même traitement.

Vers la moitié du chemin, on arrive dans un champ où les bonzes font asseoir tous les pèlerins, les mains en croix, et la bouche collée sur leurs genoux. C'est la posture des Japonais pendant leurs prières. Il faut demeurer dans cette posture l'espace de vingt-quatre heures : de grands coups de bâton puniraient le moindre mouvement. Tout ce temps est destiné à faire l'examen de sa conscience, pour se disposer à la confession de tous les péchés où l'on est tombé depuis le dernier pèlerinage. Après cette préparation, toute la troupe se remet en marche. En approchant, avec de nouvelles peines, on découvre un cercle de hautes montagnes, assez proches les unes des autres, au milieu desquelles s'élève un rocher escarpé qui semble se perdre dans les

nues. Au sommet de ce rocher, qui est le terme du pèlerinage, les goguis ont dressé une machine par laquelle ils font sortir une longue barre de fer qui soutient une balance fort large. Ils placent les pèlerins l'un après l'autre dans un des plats de la balance, en mettant dans l'autre un contre-poids pour l'équilibre; ils poussent ensuite la barre en dehors, et le pelerin se trouve suspendu au dessus d'un profond abyme. Tous les autres sont assis sur la croupe des montagnes d'alentour, d'où ils peuvent voir ce malheureux pénitent, qui doit déclarer à haute voix tous ses péchés. Si les bonzes croient s'apercevoir qu'il ne s'explique pas nettement, ou qu'il cherche à déguiser ses fautes, ils secouent la barre, et ce mouvement le fait tomber dans un précipice dont le seul aspect est capable de troubler sa vue et sa raison. Aussitôt que l'un a fini, un autre prend sa place. Lorsqu'ils ont tous passé par une si dangereuse épreuve, ils sont conduits dans un temple de Xaca, où la statue de ce dieu est en or massif et d'une grandeur extraordinaire, environnée de plusieurs petites idoles, dont le nombre augmente chaque année. Ils y rendent leurs adorations à Xaca; ensuite ils emploient vingt-cinq jours à faire diverses stations autour des montagnes. De là, prenant congé de leurs directeurs, auxquels chacun donne la valeur de quatre écus, ils se rendent ensemble dans un autre temple, qui est le terme de leurs dévotions. Ils n'en sortent que pour faire éclater leur joie par une fête commune, et chacun prend alors le chemin qui lui convient pour s'en retourner.

Dans le cours de la seconde lune, on célèbre une fête plus sanglante que religieuse. Des cavaliers bien montés et bien armés se rendent sur une espèce d'esplanade; chacun porte sur son dos la figure du dieu dont il suit la secte. En arrivant, ils forment divers escadrons : c'est le prélude d'un combat, qui commence à coups de pierres, mais dans lequel on emploie bientôt les flèches, la lance et le sabre. On se traite alors avec toute la fureur de la haine. Aussi n'est-ce que le rendez-vous de tous ceux qui ont quelque querelle à vider. Chacun se venge sous le masque de la religion, et sous les auspices des dieux. Le champ de bataille demeure couvert de morts et de blessés, sans que la justice ait droit de rechercher les motifs de cette violence.

Kœmpfer ne nous apprend point en quoi consistent les engagements du mariage, et quelles en sont les cérémonies; mais il paraît que les inclinations n'y sont guère consultées. On se marie au Japon sans s'être connu : ce sont les parents des deux côtés qui forment le nœud. A la vérité, cet aveugle contrat n'est pas gênant, puisque la liberté de se séparer est égale pour les deux sexes, et que les hommes peuvent avoir autant de concubines qu'il leur plaît. Cependant l'adultère est puni de mort dans les femmes, et quelquefois une [illegible] liberté leur coûte la vie. Les Japonais sont peut-être les seuls hommes

du monde qui aient trouvé l'art de gagner et de se conserver le cœur de leurs femmes par cette rigueur, car on vante leur attachement et leur fidélité. Les histoires du Japon en offrent de continuels exemples : on y voit des femmes qui se laissent mourir de faim, dans le chagrin de ne pouvoir trouver d'autre voie pour suivre leurs maris au tombeau. Il est difficile d'accorder ce fond de tendresse avec l'usage qui permet aux pères et aux mères d'exposer les enfants qu'ils ne sont point en état d'élever. Peut-être croient-ils faire un acte d'humanité en délivrant ces innocentes créatures d'une vie qui leur deviendrait à charge. Les personnes riches qui n'ont point d'enfants adoptent ceux de leurs parents et de leurs amis qui en ont un trop grand nombre.

Lorsque les aînés des familles sont parvenus à l'âge viril, les pères prennent le parti de se retirer, et leur abandonnent la conduite de leurs biens; ils ne s'en réservent que ce qui est nécessaire à leur subsistance et à l'entretien de leurs autres enfants. Le partage des cadets est modique; les filles ne portent à leurs maris que ce qu'elles ont sur elles.

Dans les conditions communes, on observe des degrés et des proportions, comme dans la noblesse : les marchands composent le premier ordre, les artisans le second, et les laboureurs le troisième.

Les funérailles au Japon sont plus uniformes qu'on ne doit se l'imaginer de cette multitude de sectes, et de la variété de leurs opinions. Les ministres des temples vont prendre le corps, et le portent en chantant dans leur cloître, où ils l'enterrent sans autre rétribution que ce qui leur est offert à titre d'aumône; mais, avant la mort du malade, ils ont employé tous leurs soins à se procurer une partie de son bien.

Le deuil dure deux ans, pendant lesquels on doit se priver de toute sorte de plaisir. Les Japonais, qui ne regardent pas la mort comme un mal, commencent par se réjouir du bonheur de la personne qui vient de mourir, et ensuite ils pleurent sa perte.

MORIER. — DROUVILLE.

—

VOYAGE EN PERSE.

Physionomie de la Perse. Réception de l'ambassadeur anglais. Portrait des Persans.

L'Européen qui met pour la première fois le pied sur le sol de la Perse en reçoit tout d'abord une impression désagréable et pénible, dit Morier; ses yeux, accoutumés à cet air de propreté et de confortable qui se remarque jusque dans nos moindres bourgades, embrassent avec peine cet ensemble de misère et de malpropreté qui caractérise le commun de la nation persane. Ce ne sont plus ces belles maisons aux toits élevés, aux vitraux éclatants, ces larges rues qui décorent nos cités; là, ce ne sont que de misérables huttes, basses, sans fenêtres, des ruelles encombrées d'immondices. Au lieu de nos éclatantes boutiques, on ne voit que de tristes échoppes, au milieu desquelles est assis le marchand, pêle-mêle avec ses marchandises; et puis la foule qui circule entre ces huttes est si différente de ce que nous avons coutume de voir! tous ces hommes se traînent si nonchalamment avec leurs vêtements flottants, leurs longues barbes et leurs figures rébarbatives!

Ce qui frappe l'étranger qui arrive en Perse, dit Drouville, c'est la dissemblance complète des villes de cette contrée d'avec celles de l'Europe. Il est impossible de rien voir de plus triste dans aucun pays du monde. Les maisons, bâties en briques séchées, sont entourées de murs assez élevés pour en cacher entièrement la façade, qui est encore séparée de ce mur par une grande cour. On n'y voit d'autres ouvertures que des petites portes semblables à des guichets de prison, de sorte que celui qui pénètre pour la première fois dans une ville persane ne sait trop où il se trouve, n'apercevant tout autour de lui que de hautes et tristes murailles. Il y a peu d'édifices publics, si ce n'est les bains et les bazars.



ROYAUMES
DE PERSE
HERAT & KABOUL
V. LEVASSEUR.
MER NOIRE
TURQUIE D'ASIE OU ASIE OTTOMANE
ARABIE DÉSERTE
GOLFE PERSIQUE
ARABIE
GOLFE D'OMAN
Tropique du Cancer
Pays des Turcomans
Pays des Ouzbeks
TURKESTAN
Désert de Kharism
PERSE OU IRAN
Grand Désert Salé
ROY. ME D'HERAT
CONFÉD.ON des BELOUTCHIS
CONFÉD.ON des SEIKHS
EMPIRE CHINOIS
PETITE BOUKHARIE
HINDOUSTAN
Désert de Sables
KHORASAN
KOUHISTAN
MAZANDERAN
Bassorah
TEHERAN
Mechhed
Ispahan
Mascat

Il ne faudrait pas cependant conclure de ces descriptions que la Perse manque de magnificence, et si l'on ne trouve point dans la classe moyenne cette aisance de nos pays civilisés, l'aristocratie, comme dans toutes les nations de l'Orient, se distingue par un luxe prodigieux. Ecoutons Morier racontant la réception qui fut faite à l'ambassade dont il faisait partie.

« Nous fûmes reçus aux portes de Téhéran par un des principaux seigneurs de la cour, à la tête d'une troupe de cavaliers admirablement montés. Les premiers jours de notre arrivée se passèrent en discussions sur le cérémonial à observer lors de notre réception à la cour. On finit enfin par s'entendre, et le jour de l'audience fut fixé.

» Nous nous rendîmes au palais avec une escorte de cavalerie indienne, et nous fûmes reçus à notre arrivée par le maître des cérémonies, qui nous introduisit immédiatement auprès du monarque, que nous pûmes contempler dans toute sa splendeur. Il était assis sur un trône fort élevé, auquel on arrive par des degrés chargés de peintures éclatantes. Ce trône est émaillé d'or, et a coûté, dit-on, plus de deux millions. Un magnifique diadème garni de diamants ceignait la tête du roi; ses bras étaient chargés de superbes brassards, et tout son corps étincelait de pierreries. Ses habits en étaient tout brodés, et sur ses épaules on en remarquait d'énormes et d'une valeur très considérable. Aux côtés du roi se tenaient quatre pages superbement vêtus; l'un portait la couronne, l'autre l'épée, le troisième l'arc et les flèches, et le quatrième le bouclier et la hache d'armes. En approchant du trône, nous saluâmes le monarque à l'européenne; mais tous les Persans ôtèrent leurs souliers, et se prosternèrent jusqu'à terre, car ils regardent comme sacré le lieu où se trouve leur souverain, qu'ils appellent l'ombre de la divinité. Nous-mêmes nous fûmes obligés de nous déchausser à une distance qui varia suivant la dignité des personnes.

De son côté, l'ambassadrice rendit une visite à l'épouse favorite du monarque. Après avoir traversé une galerie où étaient rangées en ordre un grand nombre de femmes toutes brillantes de diamants, elle fut introduite dans un vaste appartement ouvert. Dans un des angles était assise la reine dans toute la splendeur orientale; sur sa vaste coiffure brillaient de grosses houppes dorées, et tous ses vêtements étaient tellement chargés de pierreries, qu'elle pouvait à peine se remuer.

Les Persans sont en général grands, forts, bien faits et très velus; ils ont le teint basané et les traits d'une grande régularité. Ils se font raser la tête dans toute la longueur du front, de manière que les deux tempes seules restent garnies. Les jeunes gens conservent devant et derrière les oreilles deux grandes mèches bouclées qui leur tombent sur les épaules. Parvenus à qua-

rante-cinq ou cinquante ans, ils n'ont plus d'attention que pour leur barbe, dont ils font leur principal ornement, et qu'ils noircissent avec le plus grand soin.

Leur costume diffère de celui de toutes les autres nations asiatiques : au lieu des vêtements larges et commodes des peuples de l'Orient, ils en portent de fort étroits; ils semblent mettre tous leurs soins à ce que leurs habits dessinent parfaitement leurs formes.

Leur coiffure est une sorte de bonnet de peau d'agneau noire. Ils sont vêtus de longues robes, étroites jusqu'aux hanches, mais qui descendent en s'élargissant jusque sur les talons; par dessus ils ont une veste qu'ils croisent sur les reins, et qui va en s'ouvrant de manière à laisser la poitrine découverte. Leurs chemises sont d'étoffes de soie de différentes couleurs et sans collet. Ils portent des pantalons de taffetas rose, extrêmement larges et tombant sur le coude-pied. Ils ne connaissent point l'usage des bas; ils n'ont que des chaussures d'un tissu à peu près semblable à celui de leurs tapis. Quand ils sortent, ils sont chaussés d'une espèce de mules de galuchat vert, assez semblables à celles que portaient les dames françaises il y a une quarantaine d'années. La classe pauvre fait usage de brodequins longs et pointus comme des pantoufles chinoises. Pour aller à cheval ils ont des bottes fortes qui montent au dessus du genou et s'y terminent en pointe; les talons en sont tellement hauts, qu'il leur serait presque impossible de marcher avec cette chaussure.

Une partie essentielle de l'habillement des Persans est la ceinture. C'est à cet ornement, en effet, et au couteau qui y est attaché, que l'on peut juger du rang et de la fortune des individus. Les gens du peuple la portent en laine ou en coton; celles des nobles et des riches sont en cachemire, et le couteau qu'elles soutiennent, enrichi de ciselures ou de pierreries, est enfermé dans un étui de bois odoriférant, recouvert de galuchat noir.

Pendant l'hiver ils s'enveloppent de larges capotes faites de bandelettes de mouton extrêmement fines, et dont la laine est longue de six pouces. Ce vêtement, nommé *kurk*, est excessivement chaud. Les riches sont toujours parés de magnifiques fourrures.

Les Persanes sont sans contredit les plus belles femmes du monde, sans en excepter les Géorgiennes et les Circassiennes, que quelques voyageurs ont tant vantées. Elles sont grandes, élancées et parfaitement faites; et comme elles s'exposent rarement au soleil, leur peau est d'une blancheur éclatante. Elles prennent un soin extrême de leur chevelure, qu'elles ont fort belle, et à laquelle elles attachent un grand prix. Elles ont le front haut et très blanc, les sourcils noirs et bien fournis. Leurs yeux, très noirs et très grands, sont fendus en amande et ornés de longs cils qui leur donnent beaucoup d'expression.



Elles ont la bouche extraordinairement petite, et des dents fort blanches malgré l'habitude de fumer. En général, tous leurs traits sont empreints d'un air de noblesse et de dignité, que l'on remarque chez presque toutes les femmes de l'Orient.

Heureusement pour les Persanes que la nature leur a prodigué ses faveurs, car il ne faut rien moins que leur incomparable beauté pour faire passer leur costume, le plus ridicule que l'on puisse imaginer, à l'exception de leur coiffure, qui est fort belle : c'est un turban de cachemire fort artistement arrangé et orné de bijoux et de pierreries, car la Perse est le pays des joyaux; il n'est pas d'artisan si pauvre dont la femme n'en ait quelques uns, et les femmes de qualité en ont souvent pour une valeur enorme. Elles font de leurs cheveux une trentaine de mèches, dont la moitié est attachée sur le sommet de la tête et autour du turban, et les autres flottent sur leur cou avec les bouts du châle. Deux mèches bouclées descendent de chaque côté de la figure jusque sur leur sein, et accompagnent tres bien cette charmante coiffure.

Leurs chemises sont, comme celles des hommes, fort courtes, et sortent sur le pantalon; mais elles sont fendues vers le milieu de la poitrine, et fermées au cou par un bouton d'or garni de pierreries, avec deux ou trois rangs de perles autour du col. Elles mettent par dessus une sorte de grande veste de satin ouaté nommée *arkala*, que cache le *chaphin*, le vêtement le plus ridicule et le plus indécent qu'on puisse imaginer pour des femmes. C'est une espèce de tunique sans collet, ouverte sur le devant de manière à laisser voir toute la poitrine, et fermée par trois boutons à la hauteur des hanches, qui sont marquées par d'énormes goussets. Ce vêtement est toujours tres riche, et ordinairement d'un magnifique brocart d'or, orné quelquefois de pierreries et de diamants. Elles portent des pantalons qui ne diffèrent de ceux des hommes que par l'étoffe. On en voit de brocart ou d'etoffe de soie brodée d'or ou d'argent et quelquefois de perles; mais ils sont ouatés d'une manière si ridicule, que les jambes ont l'air de deux colonnes informes. Elles ont pour chaussure des mules de velours brodé en or ou en soie.

Quand les Persanes sortent, elles s'enveloppent d'une espece de manteau de toile de coton blanche, bien justement nommée *chadera*, tente, qui les cache de la tête aux pieds; elles se couvrent encore la figure d'un morceau d'étoffe carré, appelé *roubend*, attaché avec deux agrafes en or à la tête du chadera. Ce voile porte une petite fente longitudinale, dont le vide encore est fermé par une sorte de filet, à travers lequel elles voient. Sous aucun prétexte elles ne doivent lever ce voile hors de leur maison.

Bains publics. Maisons. Harems. État des femmes.

Les bains ne sont point seulement un objet de luxe pour les peuples de l'Orient, c'est encore une de leurs premières nécessités, et on le croira facilement quand on saura que les Persans ne changent de chemise que tous les mois, et que femmes et hommes couchent avec leurs pantalons. Aussi Mahomet, pour les obliger à la propreté, en a-t-il fait un acte de religion, et il est dit dans le koran que l'homme qui aura approché sa femme ou son esclave pendant la nuit devra se purifier par le bain avant le lever du soleil, s'il veut être admis à la prière. Tous les matins, avant que les molhas, du haut des minarets, appellent le peuple à la prière, la cloche des bains invite les croyants à la purification, et l'on voit les hommes s'y précipiter en foule. Ils y peuvent demeurer jusqu'à midi, et depuis cette heure jusqu'au soir l'entrée n'en est plus permise qu'aux femmes. Les riches ont des bains particuliers dans leurs harems.

Les bains persans ne ressemblent en rien à ceux d'Europe. Ce sont de vastes bâtiments souterrains, dont le plafond, en forme de dôme, est percé de grandes croisées, garnies, au lieu de vitres, de larges tablettes d'albâtre minces et transparentes. Les salles sont ordinairement rondes, et tout à l'entour règnent des niches garnies de siéges, où se déshabillent les baigneurs; le centre est occupé par de vastes bassins de marbre ou d'albâtre, d'où jaillissent des jets d'eau continuels.

Quand les baigneurs sont déshabillés, ils passent dans une salle pavée de marbre blanc échauffé par l'eau bouillante qu'on y répand continuellement. Cette salle est remplie d'une vapeur capable d'étouffer les personnes qui n'y seraient pas habituées. Au fond se trouve un petit cabinet où chacun se rend à son tour pour s'épiler, ce qui se fait en un clin d'œil au moyen d'une certaine pâte. On revient ensuite dans la salle chaude; deux hommes vigoureux s'emparent de vous et vous étendent sur le marbre. On ne tarde pas à éprouver une abondante transpiration. Les opérateurs alors vous frottent et vous compriment tout le corps en suivant la direction des muscles, et vous tordent tous les membres. Cette opération est d'abord douloureuse, c'est même un supplice la première fois qu'on la subit, mais on s'y habitue facilement, et on ne tarde pas à en ressentir les bons effets. Pour en diminuer la douleur et assouplir les muscles, un troisième homme vous inonde continuellement d'eau chaude de la tête aux pieds. Quand ils vous ont bien massé, ils s'arment d'un gant de crin, et vous frottent dans tous les sens; ils vous enlèvent

avec une adresse étonnante de grands lambeaux d'épiderme morte qui se roule sous le gant comme du papier mouillé.

C'est aussi aux bains qu'on se fait teindre la barbe et les cheveux. On se sert pour cela d'une poudre très fine provenant de la feuille de l'indigo, qu'on laisse infuser dans de l'eau jusqu'à ce qu'elle ait la consistance d'une pâte liquide. Quand on s'est bien nettoyé les cheveux et la barbe, on se l'applique de manière à ce que tous les poils en soient bien imprégnés, et on la garde pendant toute l'opération du bain pour que la teinture ait le temps de bien prendre, après quoi on s'en débarrasse avec de l'eau chaude et un peigne très fin.

Les bains sont encore un lieu de rendez-vous pour les étrangers et pour les marchands, qui s'y réunissent pour parler d'affaires en prenant le café et en fumant leur pipe. Mais c'est particulièrement aux femmes que ces lieux servent de point de ralliement ; chaque niche a sa société toujours au complet; c'est là que s'élaborent les nouvelles et les cancans.

Toutes les villes, tous les villages un peu considérables ont leurs bazars ou marchés : ce sont de vastes corridors garnis de chaque côté de petites boutiques comme sont à peu près nos bazars. Chaque corridor est affecté à un genre de commerce ou à un métier particulier. Comme les rayons du soleil n'y pénètrent pas, ces galeries offrent une promenade fraîche en été et chaude en hiver; aussi la foule y est-elle toujours grande.

Les maisons ne sont point aussi tristes qu'on pourrait le croire en parcourant les rues. La construction en est généralement élégante, et la distribution des appartements régulière. Elles renferment plusieurs chambres, et en outre une grande salle qu'on nomme divan. C'est là que se traitent les affaires et que se font les réceptions. Cette pièce est toujours située entre une cour et un jardin ou entre deux jardins, et elle a sur chacun une large fenêtre, qui va du parquet au plafond, et faite de petites pièces de bois artistement arrangées en forme de guirlandes et de festons. La classe ordinaire garnit ces fenêtres de papier huilé, mais les riches les garnissent de verres de différentes couleurs, ce qui produit un fort bel effet. Les toits sont tous faits en terrasses, et beaucoup de personnes y passent les nuits pour avoir plus de frais. Sous les fenêtres du divan se trouvent toujours de beaux bassins en albâtre ou en marbre blanc, d'où jaillissent des gerbes d'eau : car l'eau est une des passions du Persan, qui restera quelquefois une journée entière assis sur ses talons auprès d'une fenêtre à contempler les jeux de la fontaine qui jaillit au dessus de lui, et dont le doux murmure le plonge dans une sorte d'extase.

Dans les cours se trouvent différents corps de logis destinés aux étrangers, et beaucoup de dépendances ; mais la partie principale de l'habitation c'est

le harem, construit ordinairement comme le divan, mais beaucoup plus vaste. Les harems sont destinés à l'habitation des femmes et des enfants; ils sont séparés des autres corps de logis et entourés de hautes murailles. Qu'on n'aille pas croire cependant qu'ils ressemblent à des prisons. Les harems des riches sont de véritables paradis terrestres, embellis de beaux parterres de fleurs et de fruits, et peuplés de jolies femmes qui toutes à l'envi s'empressent de plaire à leur seigneur. On y voit réunis tous les objets d'utilité et d'agrément.

Ce n'est que dans les harems que les Persans sont véritablement chez eux; c'est là qu'au sein de leur famille ils peuvent quitter la froide gravité qui les accompagne toujours au divan. Il y a de grandes salles destinées au maître, où il mange et où il couche souvent. C'est là aussi que se réunissent toutes ses femmes dès qu'il y est entré. Il y veille ordinairement fort tard; il désigne par un simple coup d'œil celle qui doit passer la nuit avec lui, et les autres se retirent aussitôt.

Les Persans ont autant de femmes qu'ils en peuvent doter et entretenir, sans compter de jeunes esclaves qu'ils achètent, et qui sortent de l'état apparent de l'esclavage quand elles ont partagé le lit de leur maître. Les femmes légitimes ont entre elles un certain rang, et elles se doivent des respects et même certains petits devoirs selon leur plus ou moins de faveur. Les esclaves sont chargées chacune de quelque service dans le harem et auprès de leurs maîtresses. Celles qui ont du talent pour le chant et pour la danse sont quelquefois choisies pour divertir le maître, et dans ces occasions elles ne manquent pas de déployer toutes leurs grâces, tous leurs moyens de séduction, pour le captiver, ce à quoi elles parviennent assez souvent, au grand dépit des femmes légitimes.

Les dames persanes sont fort ignorantes; on ne leur apprend rien, pas même à lire ni à coudre. Il n'est pas étonnant dès lors qu'elles soient fort désœuvrées, et en vérité je serais bien embarrassé de dire ce à quoi elles passent leur temps jusqu'à l'époque où elles deviennent mères. Elles emploient la plus grande partie du jour à leur toilette, et passent le reste assises sur de beaux tapis, auprès de fenêtres au dessous desquelles se trouvent des pièces d'eau, fumant le cailliau et prenant du café jusqu'à ce que la fraîcheur arrive. Alors elles vont se promener dans quelque jardin hors de la ville : car les femmes, en Perse, contre l'idée qu'on s'en fait en Europe, jouissent d'autant de liberté que dans tout autre pays du monde. Il faut dire à leur louange qu'elles sont excellentes mères; elles ne confient jamais à d'autres le soin d'allaiter leurs enfants, qui restent entre leurs mains et sous leur tutelle jusqu'à l'âge de onze ou douze ans.

—



Mariages, singulières coutumes. Festins. Religion.

Les mariages, en Perse, sont accompagnés de circonstances très curieuses. D'abord les parties intéressées s'en mêlent très rarement; ils se font presque toujours par l'entremise de vieilles femmes dont c'est l'unique affaire. Quand il est question de marier un jeune homme, sa mère ou toute autre femme parcourt tous les harems de la ville jusqu'à ce qu'elle ait trouvé la femme qu'elle croit devoir lui convenir, et comme le jeune homme ne peut la voir, elle lui en fait le portrait le plus exact possible : car si elle le flattait trop, et que le mariage fût rompu dans la suite, c'est sur elle que retomberait la colère des deux familles.

Si, d'après ce qu'on lui en peut dire, le jeune homme pense que celle qu'on lui destine lui plaira, les parents se voient pour régler les conditions; chaque famille de son côté célèbre les fiançailles avec un grande pompe, et l'on fixe l'époque du mariage, qui n'a lieu que quelques mois, souvent même des années après, car dans les grandes familles on a coutume de fiancer les enfants dès l'âge de quatre ou cinq ans.

Quand l'époque convenue est arrivée, la fiancée, avant de donner son consentement définitif, propose ses dernières conditions : ce sont des parures qu'elle demandera, des bijoux, des esclaves. Ces demandes sont de pure forme, et l'on ne fait en cela que se conformer à une vieille coutume; que le mari refuse en tout ou en partie, le mariage n'en a pas moins lieu, ou si on lui force la main, il sait bien se faire rendre après le mariage.

Au jour fixé pour le mariage, le jeune homme, accompagné de ses parents et d'un prêtre, se rend dans la cour du harem de sa future, qui se tient derrière les jalousies de sa croisée sans se montrer. Le prêtre lui demande si elle consent à prendre pour époux l'homme qui est devant elle, et adresse ensuite la même question au jeune homme, qui accepte sans avoir aperçu celle à laquelle il s'unit. Le prêtre alors prononce quelques paroles sacramentelles, et le mari est libre de venir prendre sa femme quand bon lui semblera, ce qui n'a guère lieu avant un mois.

Lorsque le jour qu'il a désigné est arrivé, il monte à cheval avec une centaine de ses amis, et, précédé d'une troupe de musiciens, de chanteurs et de danseurs, il se rend au logis de la mariée, au milieu des décharges de mousqueterie. Plusieurs femmes aussi à cheval accompagnent la cavalcade, conduisant un coursier richement caparaçonné pour la mariée. Dès que le mari a mis pied à terre, il pénètre dans la maison, et la fouille dans tous les sens

pour trouver sa femme, qui doit être bien cachée. Enfin il la trouve, mais toujours voilée. Alors il s'établit entre eux une espèce de lutte. Il veut l'engager à le suivre, il cherche à l'entraîner; mais plus il la presse, plus elle résiste : elle ne serait pas réputée sage si elle cédait facilement. Aussi crie-t-elle comme si on l'égorgeait. Le mari finit par l'enlever de vive force, malgré ses cris, et la porte sur le cheval qui l'attend. Les femmes l'environnent, et le cortége reprend sa marche triomphale, et fait le tour de la ville au bruit de la musique et de la mousqueterie, avant de se rendre à la maison de l'époux.

Le mari et toute sa suite entrent dans le divan, et l'épouse est conduite au harem. Les divertissements se prolongent jusqu'au soir, et, après un brillant souper, qui dure quelquefois jusqu'à minuit, les amis de l'époux l'accompagnent jusqu'à la porte de son harem, en lui souhaitant que la vue de son épouse lui soit agréable. Les musiciens alors, les chanteurs et les danseurs, s'installent dans les cours, et continuent quelquefois pendant toute une semaine, nuit et jour, leur bruyante harmonie; durant tout ce temps les tables restent chargées.

Dès qu'on est averti dans le harem de l'approche de l'époux, les femmes recouvrent la figure de la mariée, car l'usage veut que ce soit lui qui lève son voile. C'est ce qu'il fait dès son entrée, car jusque là il n'a point encore vu sa femme, et c'est pour elle l'instant le plus critique; cette première impression décide de son sort. Si elle a le malheur de ne point lui plaire, il sort aussitôt sans dire un mot, et l'on comprend ce que cela signifie. On imagine alors que de pleurs et de cris, elle doit être immédiatement reconduite chez ses parents. Cependant l'époux ne peut réclamer ce qu'il lui a donné.

Si la jeune fille est assez heureuse pour plaire à l'époux, il s'assied auprès d'elle, et lui prodigue des paroles d'amour; puis il remercie les dames qui l'ont accompagnée, et qui se retirent bientôt. Les esclaves alors préparent le lit, et sortent toutes, à l'exception de la plus vieille, qui reste pour aider le mari à vaincre la résistance de sa femme : car ce n'est point une petite affaire que de la décider à se mettre au lit; elle craindrait d'être accusée de libertinage si elle n'opposait aux vœux de son mari une longue résistance, et il en est qui s'y refusent des mois entiers. Quand enfin on l'a décidée à se coucher, ce n'est qu'une demi-victoire, et le pauvre mari doit encore batailler bien des jours avant qu'elle consente à quitter le maudit pantalon que les Persanes ont coutume de porter, même au lit. Cependant la vieille esclave a pris soin de placer dans le lit nuptial une grande pièce d'étoffe blanche, et elle est restée derrière la porte. Quand elle a pu supposer que le mariage est consommé, elle rentre, arrache de dessous les époux le voile qu'elle y a placé,

et, quelle que soit l'heure, elle court la porter aux parents de la mariée, qui reçoivent avec orgueil ce monument de la vertu de leur fille.

Les Persans peuvent à leur gré répudier leurs femmes et les reprendre deux fois de suite ; ils le peuvent même une troisième, mais cela est plus difficile : car alors il faut que la femme soit mariée à un autre homme, et en soit répudiée après avoir passé une nuit avec lui. Pour éviter les inconvénients que pourrait avoir cette épreuve bizarre, les riches font épouser la femme qu'ils veulent reprendre par un esclave, qui, moyennant une certaine somme, s'engage à ne passer la nuit avec sa femme qu'en nombreuse compagnie, et à la renvoyer le lendemain. Mais il n'est pas rare qu'une femme, se souciant peu de retourner à son ancien mari, engage le nouveau à consommer le mariage.

Les Persans ne parlent jamais de leurs femmes, et encore moins de leurs filles ; on ne peut leur faire un plus mauvais compliment que d'en demander des nouvelles. Autant la naissance d'un enfant mâle donne de joie à un Persan, autant celle d'une fille lui occasionne de mauvaise humeur ; c'est pour lui une sorte de honte, c'est à peine si on ose la lui annoncer. Mais quand une de ses femmes lui donne un garçon, chacun s'empresse à le féliciter, et les habits qu'il porte appartiennent à celui qui le premier lui donne cette bonne nouvelle. La manière de complimenter un père est assez curieuse ; tous ceux qui l'abordent lui enlèvent son bonnet en disant : « Que votre tête soit sauve, il vous est né un fils ! »

Les Persans, qui sont très hospitaliers, et qui surtout aiment l'ostentation, traitent souvent, et déploient dans leurs festins un luxe prodigieux. Leurs salles à manger, semblables aux divans, ont la forme d'un carré long, et tout autour sont disposés des tapis de feutre de trois pieds de large environ, sur lesquels se placent les convives. Leur manière de s'asseoir prouve bien la force de l'habitude : car il serait impossible à un Européen de garder une demi-heure la position d'un Persan assis. Comme les Turcs, ils s'assoient à terre, mais sur leurs talons, au lieu de croiser les jambes. La manière dont un Persan fait son entrée dans une société est fort curieuse. Quelque nombreuse qu'elle soit, il voit de suite la place qui lui revient ; il laisse ses mules à la porte, et gagne sa place sans regarder personne ni dire un seul mot. Arrivé sur son tapis, il joint les deux pieds en se redressant, croise sa robe, se laisse tomber à genoux et s'asseoit sur ses talons. C'est alors seulement qu'il lève les yeux et qu'il salue la société en faisant à droite et à gauche de profondes inclinations de tête, et prononçant gravement le *salam-alekoum*.

Quand les convives sont tous réunis, on étend devant eux de grandes nappes de toile peinte, puis les domestiques apportent des cruches et des aiguières,

et chacun reçoit de l'eau sur la main droite et l'essuie avec son mouchoir, après quoi on sert le dîner. Les Persans ne connaissent point l'usage des cuillers, des fourchettes ni des couteaux; ils mangent avec la main droite seulement, et ils dépècent fort adroitement avec cette seule main toutes les viandes, qui d'ailleurs sont assez cuites pour céder à la moindre pression des doigts. Ils tiennent la main gauche enveloppée dans un pli de leur robe par dessous le bras droit, et jamais on ne doit la laisser voir à table; s'en servir pour toucher quelque plat serait de la dernière grossièreté. Quand le maître de la maison veut faire une politesse, il détache un morceau de viande, le pétrit dans du riz, et présente au convive privilégié cette boulette, fort peu appétissante pour un Européen. On ne connaît pas non plus en Perse l'usage des verres; les boissons sont servies dans de grands bocaux, auprès de chacun desquels on place une cuiller de bois fort mince, dont le manche a environ dix-huit pouces de longueur, et qui sert à puiser et à boire.

Le dîner dure rarement une heure. Lorsqu'il est fini, on enlève fort lestement les plateaux et les nappes, et les domestiques reviennent avec leurs aiguières pleines d'eau tiède. Chaque convive rince sa bouche, lave sa main droite et sa barbe, et s'essuie toujours avec son mouchoir, qui presque toujours est d'une saleté repoussante, car ils n'en changent, je crois, guère plus souvent que de chemise. On sert alors le café et les cailliaux; mais tout cela sans que leur imperturbable gravité se déride un instant.

Les Persans aiment le café à la fureur; le plus pauvre en prend deux ou trois fois par jour. Leur manière de le prendre diffère essentiellement de la nôtre: au lieu de moudre le café, ils le pilent; ils le font cuire comme nous; mais au lieu de le laisser reposer, ils agitent fortement la cafetière pour bien mêler le marc, de sorte que quand on le verse il ressemble à du chocolat très épais. Ils le prennent sans sucre, dans de petites tasses de Chine, placées dans de petites tasses en filigrane qui suppléent aux soucoupes.

Le cailliau est peut-être pour les Persans une nécessité plus grande encore que le café. Le cailliau est une espèce de pipe montée sur une carafe, et assez connue maintenant pour que nous nous dispensions d'en faire la description. C'est l'objet d'un grand luxe et d'une grande dépense. Son entretien exige le service d'un homme uniquement occupé à le porter, le nettoyer et le charger. Cet homme suit son maître à cheval quand il voyage, portant toutes les pièces, tout l'attirail de cette pipe dispendieuse, jusqu'à une grande bouteille d'eau pour en changer à chaque fois, et un réchaud où il entretient du feu. Quand son maître veut fumer, il lui présente un tuyau de cuir élastique long de quinze à vingt pieds, et il le suit à cette distance, portant le cailliau allumé dans la main droite et conduisant son cheval de l'autre. Les riches ont des cailliaux

d'or massif, enrichis de ciselures et quelquefois de pierreries ; la carafe est de cristal de roche, ciselée et dorée d'une manière admirable. Celui dont le roi se sert dans les jours d'apparat est tout couvert de perles, de brillants, de rubis et d'émeraudes ; on assure qu'il vaut plus de deux millions de francs.

Les femmes fument le cailliau comme les hommes, et quand elles se font visite, c'est, après le café, la première chose qu'elles s'empressent d'offrir.

La religion dominante en Perse est la religion musulmane, et les vendredis sont pour eux ce que pour nous sont les dimanches, avec cette différence qu'ils les célèbrent beaucoup plus dévotement. Ces jours-là les bazars sont fermés, et chacun reste chez soi pour s'y livrer aux exercices de la religion. Les musulmans font exactement leur prière au lever et au coucher du soleil, et ils n'y manquent jamais dans quelque lieu qu'ils se trouvent, fût ce dans une place pleine de fange : ils étendent alors leur manteau par terre, et font leur ablution avec de l'eau ou même avec de la terre ou de la boue. Les Persans prient debout et s'agenouillent trois fois en touchant la terre du front ; mais ils portent toujours une petite pierre polie qu'ils placent devant eux avant de prier, et sur laquelle ils posent le front. Ces pierres leur sont vendues fort cher par les derviches comme provenant de celles qui composent le tombeau du prophète et possédant de grandes vertus ; ils les portent dans de petites bourses de soie brodées en or. Les musulmans ne peuvent prier quand ils ont touché un animal impur ; ils doivent aussi avoir les bras découverts et ne porter sur eux aucune arme.

Les jeudis soir les femmes vont pleurer sur les tombeaux de leurs parents ; quelques unes déchirent leurs vêtements et s'arrachent les cheveux ; plus elles font de tapage, et plus elles croient prouver l'attachement qu'elles portaient aux défunts. C'est un spectacle fort étrange pour un Européen de voir cinq à six cents femmes gémissant, criant, hurlant, en jetant de l'eau et des fleurs sur les tombes ; mais ce qui l'étonnera bien plus ce sera de voir ces mêmes femmes revenir à la ville pêle-mêle, riant et folâtrant.

Le ramazan est un mois de jeûne en Perse comme dans tous les pays soumis à la loi de Mahomet. Pendant ce mois, personne ne peut manger, boire ni fumer avant le coucher du soleil ; mais aussitôt que l'astre du jour a disparu sous l'horizon, on se dédommage amplement. On fait de la nuit le jour, les bazars sont ouverts et illuminés ; on donne de grands festins ; enfin les nuits se passent en de continuelles orgies qui se prolongent jusqu'à l'aurore, jusqu'à ce que, selon l'expression du Koran, on puisse distinguer un fil noir d'un fil blanc. Le jour est consacré au sommeil. Il est cependant quelques personnes parmi les grands qui ne se font pas plus scrupule de violer l'abstinence du ramazan que nous de manger gras pendant le carême.

BURCKHARDT.

VISITE A LA MECQUE ET A MÉDINE.

La Mecque. Description de la Beitallah et de la Kaaba.

On sait que le pèlerinage de la Mecque est un devoir sacré que tout croyant est tenu d'accomplir au moins une fois dans sa vie. Cette ville est comme l'étoile polaire de l'Orient; mais un nuage impénétrable la dérobe aux yeux des profanes; une mort soudaine est réservée par le Coran à l'infidèle qui oserait souiller l'enceinte sacrée. Cependant quelques voyageurs renégats ou faisant semblant de l'être ont réussi à pénétrer dans la ville sainte et ont soulevé un coin du voile qui cachait les mystères de Mahomet. Celui de tous qui nous a donné les détails les plus exacts et les plus circonstanciés est l'Helvétien Burckhardt, qu'une mort prématurée enleva si jeune au monde savant.

Nous ne parlerons point des difficultés que Burckhardt eut à surmonter; nous le prendrons aux portes de la ville sainte.

A quelques lieues de la Mecque, dit-il, je pris l'ihram, ainsi que le fait tout fidèle qui entreprend son premier pèlerinage. L'ihram des hommes se compose de deux pièces d'étoffe, dont l'une est roulée autour des reins, et l'autre jetée sur les épaules. Il est blanc le plus souvent; il ne doit point avoir de couture ni aucun ornement. La tête doit rester nue, ainsi que le cou-de-pied. L'ihram des femmes se compose d'un manteau qui leur enveloppe tout le corps, et d'un voile qui leur cache entièrement la figure; elles doivent avoir seulement les mains et les chevilles découvertes.

La Mecque est située dans une vallée aride que couronne une chaîne de rochers escarpés. Son aspect n'a rien d'imposant; cependant elle est un peu plus agréable à l'intérieur que ne le sont la plupart des villes d'Orient, que

leurs rues sales et bordées de hautes murailles d'argile rendent ordinairement si tristes. Ses rues sont assez spacieuses pour permettre aux processions de développer leurs longues files, et les maisons sont percées de larges fenêtres décorées avec élégance pour attirer l'attention des pèlerins : car la location des appartements compose la grande partie du revenu des propriétaires de cette ville.

La Mecque ne présente aucun édifice remarquable, à l'exception de la mosquée, qui elle-même ne saurait rivaliser avec les monuments de la capitale du monde chrétien ou même avec ceux de quelques villes de la Syrie ou de la Barbarie. Cela tient probablement à la superstitieuse vénération des Arabes, qui leur ferait regarder comme un crime l'idée d'élever à côté de leur temple un monument qui pût rivaliser de grandeur, ou de porter le marteau dans l'antique berceau de leur culte.

La grande mosquée se nomme Beitallah, la maison de Dieu. C'est l'un des plus vastes monuments religieux. Les croyants sont persuadés qu'une main invisible en élargit l'enceinte à mesure que la foule des pèlerins y afflue plus nombreuse, et que tous les musulmans pourraient s'y rassembler sans qu'elle se trouvât trop étroite pour les contenir. Au vrai, elle est assez vaste pour recevoir 35,000 personnes. C'est moins un édifice qu'une grande place bordée de quatre rangs de colonnes, au nombre de plus de 500, dont les unes sont en marbre, les autres en pierre commune tirée des montagnes voisines. Ces colonnes sont liées par des arceaux qui supportent de petits dômes, dont le nombre s'élève à 152. Sous ces arcades sont suspendues des lampes dont on allume quelques unes le soir ; elles le sont toutes pendant les nuits du ramadhan. Quelques parties des murailles sont bariolées de bandes jaunes, rouges et bleues. Toute l'enceinte est dallée de larges pierres. Des portes sont pratiquées à chaque face ; les courants d'air qu'elles établissent sont attribués par les croyants aux battements d'ailes des anges qui les gardent.

Au centre de la Beitallah s'elève un édifice plus saint encore, c'est la kaaba ; c'est un bâtiment massif composé de blocs énormes de pierres de la Mecque. On y arrive par sept chaussées pavées, élevées de quelques pouces au dessus du sol. Une seule porte, placée à environ sept pieds au dessus du pavé, y donne entrée, et pour y monter on emploie un marchepied en bois sculpté, que l'on conserve dans une partie de la Beitallah. Cette porte est toute revêtue d'argent et enrichie d'ornements dorés. Chaque soir on place sur le seuil des bougies, et des cassolettes remplies de parfums ; elle ne s'ouvre qu'aux trois grandes fêtes de l'année.

La kaaba est enveloppée d'un immense rideau de soie noire qui tombe jusqu'à terre, et laisse seulement le toit à découvert. Ce voile, nommé *kesoua*,

est renouvelé tous les ans aux frais du grand-seigneur. Des versets du Coran y sont brodés en or et en argent; la partie qui recouvre la porte surtout est enrichie de magnifiques broderies. Quand on enlève le vieux kesoua, les pèlerins et les habitants de la Mecque s'en disputent les lambeaux, et les dévots recueillent avidement la poussière qui s'est attachée aux murs de la kaaba, précieuse relique qu'ils vendent au poids de l'or.

La kaaba fut construite dans le ciel, deux mille ans avant la création. Soixante-dix mille anges veillent à sa garde, et sont chargés de la reporter au ciel au jour du jugement dernier.

La relique la plus sacrée de la kaaba, c'est la pierre noire, le plus saint de tous les objets terrestres. Ismaël, occupé à la réparation du temple, cherchant un bloc de pierre, l'ange Gabriel lui présenta celle-ci. Elle était alors d'une blancheur éclatante et d'un poli parfait; mais les souillures des pécheurs l'ont usée et noircie. Ce n'est qu'aux trois grandes fêtes que les pèlerins obtiennent la faveur de baiser cette pierre sacrée, devant laquelle les musulmans se prosternent avec la plus grande vénération.

A l'un des angles de la kaaba se trouve encore une autre pierre sacrée, que les pèlerins touchent seulement de la main droite

Dans l'enceinte de la Beitallah se trouve un puits sacré, nommé *Zemzem*, dont les eaux miraculeuses ont la vertu de laver les péchés des croyants et de guérir toutes les maladies. Il est continuellement assiégé par une foule de pèlerins qui viennent puiser dans des seaux de cuir l'eau sacrée, dont ils s'abreuvent avec une pieuse avidité. Il en est qui en boivent une quantité incroyable. Un homme qui demeurait dans la même maison que Burckhardt s'en gorgeait au point de tomber évanoui, et se remettait à boire quand il avait repris ses sens. Lorsque cette pieuse débauche l'eut amené à l'article de la mort, il parut fermement convaincu qu'il ne mourait que parce qu'il n'avait pu boire assez de l'eau sacrée. On met l'eau de Zemzem en bouteilles, et on l'expédie dans tous les états musulmans, où elle se vend fort cher. Quelques pèlerins trempent dans cette eau le drap qui doit leur servir de linceul, persuadés que dans ce vêtement sanctifié leur âme sera plus sûrement sauvée.

La kaaba est entourée de plusieurs petits bâtiments qui servent d'habitation aux nombreux officiers de la mosquée. Tout auprès on remarque un petit pavillon soutenu par six colonnes, autour duquel les pèlerins s'arrêtent pour réciter une prière : c'est le Mékam-Ibrahim. On voit au centre de ce pavillon, entourée d'un grillage, la pierre sainte sur laquelle se tenait Ibrahim quand il bâtissait la kaaba. Cette pierre a, dit-on, conservé l'empreinte du pied du patriarche; mais personne ne l'a vue, car elle est entièrement cachée par un riche brocart de soie rouge.



En face de la kaaba s'élève une belle chaire en marbre blanc, ornée de sculptures remarquables, et surmontée d'une sorte de clocher tout doré; c'est là qu'on prêche les vendredis et certains jours de fête. Le prédicateur est enveloppé d'un manteau blanc, et a toujours un bâton à la main.

Le soir, à l'heure de la prière, on couvre la terre de tapis et de nattes, et les fidèles accourent de toutes parts se prosterner devant la kaaba. A neuf heures tout le monde se retire, et ces lieux naguère si animés deviennent silencieux et déserts.

La colonnade qui entoure le temple sert de refuge aux pauvres pèlerins, qui n'ont souvent pas d'autre demeure pendant tout le temps de leur séjour à la Mecque; seulement il n'est pas permis d'y faire la cuisine, ce qui n'empêche pas qu'il ne s'y commette quelquefois les actes les plus indécents. On y tient des écoles publiques, on s'y rassemble pour lire le Koran, et les oulemas ou docteurs y font des lectures sur des sujets religieux.

Le beau temps de la mosquée c'est l'époque du ramadhan. Elle brille alors d'un éclat extraordinaire. C'est surtout à l'heure de la prière du soir, quand des milliers de lampes illuminent ces vastes colonnades, au milieu desquelles se dessine la noire Kaaba avec son immense linceul, c'est alors surtout qu'elle offre un spectacle vraiment majestueux.

Ce tableau a cependant ses ombres. Les fatigues du voyage, l'insalubrité des logements et de la nourriture, occasionnent presque toujours parmi les pèlerins une terrible mortalité, et dans les derniers jours du hadj la mosquée se remplit de malades qui se font apporter autour de la kaaba, espérant que sa vue les guérira, ou au moins voulant mourir dans les bras du prophète.

Le hadj ou pelerinage.

La loi de Mahomet enjoint à tout musulman de faire le pèlerinage à la Mecque au moins une fois dans sa vie. Aussi, à l'époque du ramadhan, on voit arriver dans la cité sainte, de toutes les parties du monde musulman, des caravanes qui s'y donnent rendez-vous à jour fixe. On en compte quatre principales : celle de Syrie, celle d'Égypte, celle de Perse et celle des *Maugrebins* ou musulmans d'Afrique.

La caravane de Syrie, la plus riche et la plus nombreuse, se forme à Constantinople, et jusqu'à Damas ses rangs se grossissent continuellement. C'est là qu'elle s'organise et qu'elle se procure les chameaux nécessaires pour traverser le grand désert qui sépare cette ville de la Mecque. Chaque ville fournit son contingent de ces animaux, et il s'en fait un très grand marché. Quelque faible que soit la caravane, le nombre en est toujours considérable. Ce

sont eux, en effet, qui portent les provisions pour les pèlerins, pour les soldats et leurs chevaux, et d'autres sont emmenés pour remplacer ceux qui mourraient en route. Le nombre en était prodigieux surtout quand les sultans se mettaient à la tête de la caravane. Lorsque la mère du dernier des Abassides fit le pèlerinage, on en comptait dans sa caravane jusqu'à cent vingt mille. Un sultan en avait 900 employés seulement au transport de sa garderobe; un autre en avait chargé 500 de confitures et de conserves, et 200 de grenades, d'amandes et autres fruits; son garde manger devait toujours contenir 1000 oies et 3000 poulets.

La caravane syrienne marche avec beaucoup d'ordre; un corps de cavaliers la précède, un autre la suit pour rallier les traînards; les hadjis, divisés par ville ou province, marchent en colonnes serrées, et chacun a sa place marquée. Les pèlerins traitent ordinairement avec un Mecquois qui se charge de les conduire, et leur fournit des chameaux, la nourriture, etc. On ne marche que depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à une heure ou deux après le lever du soleil le lendemain matin. Le cortége est éclairé par des milliers de torche. De distance en distance sont ménagées des stations où l'on trouve de l'eau pour abreuver les chameaux.

La caravane d'Égypte, qui part du Caire, est la moins nombreuse et la plus pauvre, à cause des fatigues et des dangers de la route, car, obligée de traverser des montagnes arides et le territoire de plusieurs tribus sauvages, elle est exposée à des attaques continuelles.

La caravane de Perse se forme à Bagdad; elle est peu nombreuse.

Celle des Maugrebins se forme à Maroc; elle traverse les états barbaresques, recueillant dans toutes les provinces de nouveaux pèlerins, et se met à la suite de celle d'Égypte.

Outre ces caravannes régulières, un grand nombre d'autres pèlerins se rendent à la Mecque par la mer Rouge et Jedda. Les musulmans de l'intérieur de l'Afrique accourent par petits détachements du fond de leurs déserts. Cependant les fatigues de la route, et aussi l'indifférence toujours croissante en matière de religion, ont grandement diminué le nombre des pèlerins, et aujourd'hui la plupart des musulmans savent se dispenser de ce pénible devoir.

Ces diverses caravanes font leur entrée le même jour dans la Mecque avec une grande pompe, au milieu des decharges de l'artillerie, au son bruyant des musiques militaires. Elles ne font que traverser la ville sainte, et, s'augmentant des nombreux pèlerins qui les ont devancées, elles s'acheminent avec la même pompe vers le mont Arafat, situé à environ sept lieues dans le désert. On passe plusieurs jours en fêtes et en réjouissances autour de cette

montagne sacrée, puis on revient à la Mecque pour y faire le ramadhan, après quoi chaque caravane reprend la route de son pays.

Voyage à Médine.

Burckhardt quitta la Mecque avec une petite caravane pour aller visiter le tombeau du Prophète, et arriva à Médine après treize jours de marche. Le voyage à Médine est un acte de curiosité ou de pieuse exaltation : aussi jamais les grandes caravanes ne l'accomplissent ; celui de la Mecque suffit pour constituer le parfait hadj. La Mecque est la ville du Seigneur, Médine la ville du Prophète.

Toute la gloire de Medine c'est la grande mosquée qui renferme le tombeau de Mahomet, trésor qui la rend presque l'egale de la Mecque. Cette mosquée, nommée El-Haram, plus petite que celle de la Mecque, est bâtie à peu pres sur le même plan ; elle est entourée comme elle d'une colonnade surmontée de petits dômes blanchis à l'extérieur. Les murs intérieurs sont également blanchis, à l'exception de celui du sud, dans lequel sont incrustées des tables de marbre chargées d'inscriptions en lettres d'or. C'est de ce côté que se trouve le célèbre tombeau : aussi c'est pour cette partie qu'on a réservé tous les ornements. Le pavé est composé de dalles de marbre, et celui qui entoure le tombeau présente une admirable mosaïque.

Le tombeau de Mahomet est entouré d'un grillage en fer d'un travail remarquable ; des inscriptions en lettres de bronze y sont entrelacées, et les ornements sont tellement serrés, que l'on voit à peine dans l'intérieur. On a ménagé aux quatre angles, à cinq pieds au dessus du sol, de petites ouvertures de cinq ou six pouces carrés où les pèlerins s'arrêtent pour prier. Quatre portes donnent accès dans cette enceinte ; mais trois demeurent constamment fermées, une seule reste ouverte pour le service des eunuques chargés de nettoyer le pavé et de preparer les lampes. Les pachas et les grands personnages ont seuls le droit d'y paraître ; les autres pèlerins peuvent en acheter la permission. Il en est peu qui profitent de ce privilége, parce qu'on sait qu'on ne voit rien de plus que ce qu'on peut apercevoir du dehors. On voit par les fenêtres un immense rideau tendu de tous les côtés. Ce rideau, chargé de broderies et d'arabesques d'or et d'argent, enveloppe le tombeau de Mahomet et de ses deux successeurs immédiats. On dit que celui du Prophète est revêtu d'argent. La fable du cercueil suspendu en l'air est d'invention européenne, et les musulmans n'en ont aucune connaissance. Des lampes brûlent toutes les nuits autour de cette enceinte ; elle est couverte d'un beau dôme qui s'élève au dessus de tous les autres, et vers lequel les pèlerins adressent leurs

prières dès qu'ils l'aperçoivent en venant à Médine. La coupole est en plomb et surmontée d'un globe et d'un croissant étincelants d'or.

Le pèlerin, dès son arrivée, doit se purifier par une ablution complète, et se parfumer; ensuite il doit, avant toute autre affaire, se rendre à la mosquée. Mais ici le cérémonial est beaucoup moins long qu'à la Mecque, et après quelques courtes et faciles cérémonies, on est libre de vaquer à ses besoins. L'usage est ensuite d'aller visiter le mont Ohoud, où se trouve le tombeau d'un oncle de Mahomet, et un village voisin nommé Koba, où Mahomet s'arrêta pour la première fois en venant de la Mecque.

JÉRUSALEM.

Description des lieux saints.

« Quand on voyage dans la Judée, a dit Châteaubriand, d'abord un grand ennui saisit le cœur; mais lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe, on éprouve une terreur secrète, qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture sont là. Chaque nom renferme un mystère, chaque grotte déclare l'avenir, chaque sommet retentit des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords; les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts, attestent le prodige; le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel. »

Après la brillante peinture qu'en a faite l'auteur de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, nous ne chercherons point à décrire un pays si fertile en touchants souvenirs; nous nous contenterons de donner la description de l'église du Saint-Sépulcre, description que nous empruntons, après Châteaubriand, à Deshayes, ambassadeur de Louis XIII aux lieux saints.

« L'église du Saint-Sépulcre comprend le Saint-Sépulcre, le mont Calvaire et plusieurs autres lieux saints. Elle est fort irrégulière, car on s'est assujetti aux lieux qu'on voulait enfermer dedans. L'on y entrait autrefois par trois

portes, mais aujourd'hui il n'y en a plus qu'une, dont les Turcs gardent soigneusement les clefs, de crainte que les pèlerins n'y entrent sans payer les neuf sequins, ou trente-six livres, à quoi ils sont taxés; j'entends ceux qui viennent de chrétienté, car pour les chrétiens sujets au grand-seigneur ils n'en paient pas la moitié. Cette porte est toujours fermée, et il n'y a qu'une petite fenêtre traversée d'un barreau de fer par où ceux de dehors donnent des vivres à ceux qui sont dedans.

» En entrant dans l'église, on rencontre la pierre de *l'onction*, sur laquelle le corps de Notre-Seigneur fut oint de myrrhe et d'aloès avant que d'être mis dans le sépulcre. Quelques uns disent qu'elle est du même rocher du mont Calvaire, et les autres tiennent qu'elle fut apportée dans ce lieu par Joseph et Nicodême, disciples secrets de Jésus-Christ, qui lui rendirent ce pieux office, et qu'elle tire sur le vert. Quoi qu'il en soit, à cause de l'indiscrétion de quelques pèlerins qui la rompaient, on a été contraint de la couvrir de marbre blanc et de l'entourer d'un petit balustre de fer, de peur que l'on ne marche dessus. Elle a huit pieds moins trois pouces de long et deux pieds moins un pouce de large, et au dessus il y a huit lampes qui brûlent continuellement.

» Le Saint-Sépulcre est à trente pas de cette pierre, justement au milieu du grand dôme dont j'ai parlé; c'est comme un petit cabinet qui a été creusé et pratiqué dans une roche vive à la pointe du ciseau. La porte qui regarde l'orient n'a que quatre pieds de haut et deux et un quart de large, de sorte qu'il se faut grandement baisser pour y entrer. Le dedans du Sépulcre est presque carré; il a six pieds moins un pouce de long et six pieds moins deux pouces de large, et depuis le bas jusqu'à la voûte huit pieds un pouce. Il y a une table solide de la même pierre qui fut laissée en creusant le reste; elle a deux pieds quatre pouces et demi de haut, et contient la moitié du Sépulcre, car elle a six pieds moins un pouce de long et deux pieds deux tiers et demi de large. Ce fut sur cette table que le corps de Notre-Seigneur fut mis, ayant la tête vers l'occident et les pieds à l'orient; mais à cause de la superstitieuse dévotion des Orientaux, qui croient qu'ayant laissé leurs cheveux sur cette pierre Dieu ne les abandonnerait jamais, et aussi parce que les pèlerins en rompaient les morceaux, l'on a été contraint de la couvrir de marbre blanc, sur lequel on célèbre aujourd'hui la messe. Il y a continuellement quarante-quatre lampes qui brûlent dans ce saint lieu, et, afin d'en faire exhaler la fumée, l'on a fait trois trous à la voûte. Le dehors du Sépulcre est aussi revêtu de marbre et de plusieurs colonnes, avec un dôme au dessus.

» A l'entrée de la porte du Sépulcre, il y a une pierre d'un pied et demi en carré, et relevée d'un pied qui est du même roc, laquelle servait pour appuyer la grosse pierre qui bouchait la porte du Sépulcre. C'était sur cette pierre

qu'était l'ange lorsqu'il parla aux Maries; et tant à cause de ce mystère que pour ne pas entrer d'abord dans le Saint-Sépulcre, les premiers chrétiens firent une petite chapelle au devant, qui est appelée la chapelle de l'ange.

» A douze pas du Saint-Sépulcre, en tirant vers le septentrion, l'on rencontre une grande pierre de marbre gris, qui peut avoir quatre pieds de diamètre, que l'on a mise là pour marquer le lieu où Notre-Seigneur se fit voir à la Madeleine en forme de jardinier.

» Plus avant est la chapelle de l'apparition, où l'on tient par tradition que Notre-Seigneur apparut premièrement à la Vierge après sa résurrection. C'est le lieu où les religieux cordeliers font leur office et où ils se retirent : car de là ils entrent en des chambres qui n'ont point d'autre issue que par cette chapelle.

» Continuant à faire le tour de l'église, l'on trouve une petite chapelle voûtée, qui a sept pieds de long et six de large, que l'on appelle autrement la prison de Notre-Seigneur, parce qu'il fut mis dans ce lieu en attendant que l'on eût fait le trou pour planter la croix. Cette chapelle est à l'opposite du mont de Calvaire; de sorte que ces deux lieux sont comme la croisée de l'église, car le mont est au midi et la chapelle au septentrion.

» Assez proche de là est une autre chapelle, de cinq pas de long et de trois de large, qui est au même lieu où Notre-Seigneur fut dépouillé par les soldats avant que d'être attaché à la croix, et où ses vêtements furent joués et partagés.

» En sortant de cette chapelle on rencontre, à main gauche, un grand escalier qui perce la muraille de l'église pour descendre dans une espèce de cave qui est creusée dans le roc. Après avoir descendu trente marches, il y a une chapelle, à main gauche, que l'on appelle vulgairement la chapelle Sainte-Hélène, à cause qu'elle était là en prière pendant qu'elle faisait chercher la sainte croix. L'on descend encore onze marches jusqu'à l'endroit où elle fut trouvée avec les clous, la couronne d'épine et le fer de la lance, qui avaient été cachés en ce lieu plus de trois cents ans.

» Proche du haut de ce degré, en tirant vers le mont de Calvaire, est une chapelle qui a quatre pas de long et deux et demi de large, sous l'autel de laquelle l'on voit une colonne de marbre gris, marqueté de taches noires, qui a deux pieds de haut et un de diamètre; elle est appelée la colonne d'*Impropere*, parce qu'on y fit asseoir Notre-Seigneur pour le couronner d'épines.

» L'on rencontre, à dix pas de cette chapelle, un petit degré fort étroit, dont les marches sont de bois au commencement et de pierre à la fin; il y en a vingt en tout, par lesquelles on va sur le mont du Calvaire. Ce lieu, qui était autrefois si ignominieux, ayant été sanctifié par le sang de Notre-Seigneur,

les premiers chrétiens en eurent un soin particulier ; et, après avoir ôté toutes les immondices et toute la terre qui était dessus, ils l'enfermèrent de murailles, de sorte que c'est à présent comme une chapelle haute qui est enclose dans cette grande église ; elle est revêtue de marbre par dedans et séparée en deux par une arcade. Ce qui est vers le septentrion est l'endroit où Notre-Seigneur fut attaché à la croix. Il y a toujours trente-deux lampes ardentes, qui sont entretenues par les cordeliers, qui célèbrent aussi tous les jours la messe en ce saint lieu.

» En l'autre partie qui est au midi fut plantée la sainte croix. On voit encore le trou qui est creusé dans le roc environ un pied et demi, outre la terre qui était dessus. Le lieu où étaient les croix des deux larrons est proche de là. Celle du bon larron était au septentrion, et l'autre au midi, de manière que le premier était à la main droite de Notre-Seigneur, qui avait la face tournée vers l'occident, et le dos du côté de Jérusalem, qui était à l'orient. Il y a continuellement cinquante lampes ardentes pour honorer ce saint lieu.

» Au dessous de cette chapelle sont les sépultures de Godefroi de Bouillon, et de Baudouin, son frère.

» Le mont de Calvaire est la dernière station de l'église du Saint-Sépulcre : car, à vingt pas de là, l'on rencontre la pierre de l'*onction*, qui est justement à l'entrée de l'église. »



HISTOIRE

PITTORESQUE

DES VOYAGES.

AFRIQUE.

HISTOIRE

PITTORESQUE

DES VOYAGES.

AFRIQUE.

PREMIERES EXPEDITIONS.

L'Afrique est une région immense, située en grande partie entre les tropiques. Baignée de tous côtés par la mer, elle tient au continent de l'Asie par une langue de terre de vingt lieues, nommee l'isthme de Suez. L'intérieur du pays est peu connu ; il a toujours été difficile d'y pénétrer. Les sables brûlants, les déserts arides, des peuplades sauvages et inhospitalières, des chaînes de rochers qui traversent les fleuves et rendent la navigation impraticable, les influences du climat, tous les obstacles réunis ont long-temps découragé la curiosité et même l'avidité du voyageur et du commerçant. Ce n'est que depuis la fin du siècle dernier qu'il s'est rencontré des hommes assez intrépides pour affronter tous ces dangers, et dérober au prix de leur vie les secrets des déserts africains. Mais les côtes ont été fréquentées dans tous les temps, surtout la côte orientale qui regarde l'Inde, et qui est voisine de la mer Rouge, de ce golfe qui, par sa situation, semble fait pour rapprocher l'Afrique et l'Asie, et qui a dû toujours être le centre d'un grand commerce.

C'est de la mer Rouge que partirent, sous le règne de Nécao, les navigateurs phéniciens qui, au rapport d'Herodote, firent en trois ans le tour de l'Afrique, et, après avoir parcouru l'Océan, revinrent en Égypte par le détroit de Gibraltar et la Méditerranée. Hannon et Himilcon firent aussi le même circuit depuis Gades jusqu'au golfe d'Arabie. Mais cette route, devenue depuis si facile et si commune pour les Européens, était alors un effort rare et pénible pour les peuples, qui ne pouvaient que suivre les côtes. Toute la partie occidentale d'Afrique, depuis Gibraltar jusqu'au cap de Bonne-Espérance, n'a été bien connue que depuis que les Portugais eurent doublé ce cap en allant aux Indes par mer.

Cependant plusieurs voyageurs, entre autres Vilhaut de Bellefond et Labat, prouvent, par les monuments qui subsistent encore en Afrique, que dès le milieu du quatorzième siècle, c'est-à-dire plus de cent ans avant les premières découvertes des Portugais, des marchands français de Dieppe, en suivant les côtes depuis Gibraltar, allèrent au Sénégal et jusqu'en Guinée, et formèrent des établissements sur la côte de la Malaguette, d'où ils rapportaient du poivre et de l'ivoire. On donne pour preuves de ces voyages les noms français qui se sont conservés dans ces contrées, où des baies s'appellent encore baies de France, où deux cantons sont encore nommés, l'un le Petit-Dieppe, l'autre le Petit-Paris. On ajoute que les tambours nègres battent encore une marche française. On avance enfin que le célèbre château de la Mina ne fut bâti par les Portugais que sur les ruines d'un ancien établissement français, qui avait été abandonné pendant les guerres civiles, ainsi que d'autres possessions à Cormentin et à Commendo. Mais il est difficile de croire qu'il soit resté si peu de traces d'une si grande puissance. Ce qui paraît prouvé, c'est qu'en effet les Normands, que leur situation a toujours portés au commerce de la mer, ont long-temps fréquenté les côtes d'Afrique, où ils eurent même quelques comptoirs, qu'après la mort de Charles VI nos guerres civiles firent abandonner. Il est du moins certain que, lorsque les Anglais, les premiers après les Portugais, firent quelques entreprises de commerce sur les côtes de Guinée, les Français paraissaient avoir oublié cette route, et ne s'y montrèrent que quelque temps après.

Nous ne pouvons suivre les premiers pas des Européens dans ces contrées. Les relations de ces tentatives commerciales ne méritent pas de nous arrêter, parce qu'on n'y trouve point ce qui rend les voyages intéressants, le tableau de la nature et des hommes. On y trouve cependant de loin en loin quelques anecdotes, quelques détails qui n'ont point encore vieilli, et que nous présenterons succinctement avant de suivre les voyageurs plus modernes dans leurs périlleuses explorations.



Ambeeten

DAME

Voy. en Afrique T. III 8

Parmi ces premières relations il y en a une cependant si remarquable par de grands désastres et de grandes actions de courage, que nous ne croyons pas pouvoir l'omettre. C'est celle que le Hollandais Linschoten nous a laissée de l'héroïsme d'un vaisseau anglais. Il servait sur une flotte espagnole et portugaise qui était partie de Goa en 1589, et qui, en arrivant à la vue des Açores, y trouva un ordre de Philippe II de rester à l'ancre dans le port de Tercère, la plus forte de ces îles et la seule qui soit hors d'insulte. Cet ordre était l'effet de la crainte qu'inspiraient les Anglais. Leurs vaisseaux, croisant dans ces parages, attendaient le retour des flottes d'Espagne et de Portugal, qui, revenant des Indes plus chargées de richesses qu'elles n'en pouvaient défendre, devenaient souvent la proie d'un ennemi qu'elles avaient d'abord méprisé. L'ardeur des Anglais augmentant avec le gain, et leur courage se fortifiant de l'antipathie qui a toujours régné entre eux et les Espagnols, ces prises devinrent plus fréquentes, et il semblait que l'Espagne n'allât chercher si loin des trésors que pour enrichir les Anglais. Cette époque d'ailleurs, la fin du seizième siècle, est celle des disgrâces et de la décadence de l'Espagne, qui, par une fatalité singulière, perdit sa puissance en Europe au moment où elle venait d'acquérir le nouveau monde, et où les plus riches contrées de l'ancien, les Indes, passaient sous sa domination, par la réunion du Portugal à la monarchie espagnole. Les forces naissantes de la marine anglaise contribuèrent beaucoup à l'abaissement de cette vaste monarchie, et les historiens anglais regardent l'expédition de l'amiral Howard aux îles Açores, et le combat, quoique malheureux, du chevalier Richard Greenwill, l'un des capitaines de sa flotte, comme un des événements qui encouragerent le plus les desseins de l'Angleterre sur les Indes, en lui faisant voir combien elle pouvait se rendre redoutable à ces mêmes ennemis dont elle avait craint l'ascendant.

Philippe II avait fait armer une puissante flotte pour protéger le retour des vaisseaux de l'Inde, et réprimer les courses des Anglais. A la vue de cette flotte nombreuse, l'amiral Howard, qui avait mouillé aux Açores avec six vaisseaux, se sentant trop inférieur en forces, prit le parti de s'éloigner à toutes voiles. Mais Greenvill, qui avait une partie de son équipage dans l'île de Flore, perdit un temps précieux à le faire rentrer dans son vaisseau. Déjà trop éloigné des siens pour espérer de les rejoindre avant d'être atteint par l'ennemi, on le pressa pourtant de couper son grand mât, et de s'abandonner à la mer avec toutes ses voiles. Cette ressource pouvait encore lui réussir; mais il la crut honteuse, et, déclarant qu'il aimait mieux périr que

de se deshonorer par une fuite ouverte, il s'efforça de persuader à ses compagnons qu'il n'était pas impossible de s'ouvrir un passage au travers des ennemis. Cette résolution prévalut en un moment dans tout l'équipage, tant l'exemple d'un seul homme a quelquefois de pouvoir sur les autres. Les malades même (il y en avait quatre-vingt-dix sur son bord) oublièrent leurs infirmités pour se prêter à cette audacieuse entreprise.

On traversa effectivement plusieurs vaisseaux dans un espace si étroit, que la crainte de se nuire les uns aux autres ne leur permit pas de se servir de leurs canons. Mais *le Saint-Philippe*, vaisseau d'une grandeur démesurée, ayant le vent pour s'approcher, couvrit tellement celui des Anglais, que toutes leurs voiles demeurèrent tout d'un coup sans mouvement, comme dans le calme le plus profond. Cette prodigieuse masse, qui n'était pas de moins de quinze cents tonneaux, devint un obstacle insurmontable, et quatre autres vaisseaux espagnols s'étant avancés dans le même moment, Greenwill se trouva serré de si près, que son gouvernail même ne pouvait plus recevoir de mouvement. Dans cette situation, qui ne lui permettait pas d'éviter l'abordage, il déclara que son dessein était de se défendre jusqu'au dernier soupir. Les siens, partageant sa résolution, lui promirent tous de mourir les armes à la main. On vit commencer cet étrange combat d'un vaisseau contre une flotte. Les Espagnols du *Saint-Philippe* s'avancèrent d'abord avec peu de précaution, et moins préparés au combat qu'au pillage; mais ils reconnurent bientôt ce qu'ils avaient à craindre du désespoir. L'action dura quinze heures, avec un carnage si effroyable, qu'ils furent obligés de faire venir de leurs autres vaisseaux un renfort de soldats pour remplacer leurs morts et leurs blessés.

D'environ deux cents hommes sains ou malades, les Anglais en perdirent cent quarante, et quoique la poudre fût presque épuisée, les armes en pièces et le vaisseau presque abymé, le reste, couvert de sang et de blessures, rejetait encore toute ombre de composition, lorsque Greenwill fut blessé à la tête d'un coup de mousquet. Ce n'était pas le premier coup qu'il eût reçu; mais celui-ci le mettant hors de combat, il proposa aussitôt d'employer le peu de poudre qui lui restait à se faire sauter, ou d'élargir assez les ouvertures du vaisseau pour le faire couler à fond. Une partie de ses compagnons applaudirent à ce dessein; d'autres lui représentèrent qu'il ne pouvait sacrifier inutilement sa vie et celle du petit nombre de braves gens qui lui restaient sans offenser le Ciel et sans faire tort à la patrie. Le capitaine et le pilote embrassèrent ce sentiment. Ils lui firent espérer que les Espagnols ne seraient pas insensibles à la valeur, et qu'après avoir connu si parfaitement la sienne, ils le traiteraient moins en prisonnier qu'en héros. A l'égard du serment qu'il

avait fait de ne point souffrir, tant qu'il lui resterait une goutte de sang, que son vaisseau pût être employé au service des ennemis de l'Angleterre, ils lui firent considérer que, dans l'état où ce bâtiment était réduit, il ne fallait plus craindre qu'il servît à personne. Greenvill parut sourd à toutes ces raisons. Il demandait à ceux qui voulaient ménager sa vie s'il ne valait pas mieux la perdre glorieusement que de la passer à la rame.

Mais, pendant ce débat, le pilote se fit conduire vers Alphonse Bacan, amiral de la flotte espagnole. Il lui déclara que, dans le désespoir où les Anglais étaient réduits, il ne fallait pas s'attendre à leur faire abandonner les armes sans une composition honorable; et protestant qu'ils n'attendaient que son retour pour se faire sauter avec leur vaisseau, il demanda deux articles qui lui furent accordés : l'un, qu'ils seraient exempts de toutes sortes de violences, et même d'emprisonnement; l'autre, que l'on conviendrait d'une rançon raisonnable, pour laquelle on se contenterait de la parole de Greenwill et des autres officiers anglais. Au surplus, les traitements que ce brave capitaine redoutait de la part des Espagnols prouvent quelle opinion l'on avait de cette nation, et des cruautés qu'elle exerçait contre des ennemis qui, s'appelant hérétiques, à ses yeux n'étaient plus des hommes. Mais l'amiral, en cette occasion, ne pouvait se dispenser d'accorder ce qu'on demandait. Les Anglais au désespoir, en faisant sauter leur vaisseau, auraient mis sa flotte en danger. Le pilote ayant rapporté sa réponse, on eut besoin de beaucoup d'efforts pour la faire goûter à Greenwill, qui s'obstinait à mourir. Le maître canonnier, plus opiniâtre encore, voulut se tuer d'un coup d'épée, et ce ne fut pas sans peine qu'on le détourna de cette résolution furieuse. Les exemples de ce courage désespéré sont fréquents sur mer. Il semble que cet élément, qui familiarise l'homme avec les dangers extrêmes et avec le mépris de la vie, et qui le remet souvent dans l'état d'égalité et de liberté primitive, ajoute à son caractère et à ses passions un degré d'énergie qu'il n'a pas ailleurs.

Les Anglais se hâtèrent de passer sur les vaisseaux espagnols, dans la crainte que, la fureur de Greenwill se réveillant tout d'un coup, il ne se trouvât quelqu'un qui le servît trop bien en mettant le feu aux poudres. Enfin Bacan chargea quelques uns de ses officiers d'aller prendre le capitaine anglais, qui n'était plus en état de se transporter sans secours. Les respects avec lesquels cet ordre fut exécuté semblèrent faire quelque impression sur son cœur. Cependant, en acceptant les services de ceux qui s'offrirent à le soutenir, il leur dit amèrement qu'ils pouvaient emporter son corps, dont il ne faisait aucun cas. Les Espagnols eurent soin de nettoyer le vaisseau, qui était souillé de sang et couvert de cadavres. Cette vue fit pousser un soupir à Greenwill, comme s'il eût envié le sort de ceux qui n'avaient point à supporter la fierté des vain-

queurs. En sortant du vaisseau, il s'évanouit un moment, et, revenant à lui, il implora la protection du Ciel. Il paraissait se défier toujours des Espagnols; mais l'accueil qu'il en reçut le rassura. Ils le comblèrent d'éloges, et tous les soins lui furent prodigués. Cependant Linschoten prétend que Bacan ne voulut jamais le voir. Croyait-il faire trop d'honneur à un prisonnier anglais? ou bien avait-il honte d'avoir eu tant de peine à le vaincre?

Greenwill mourut de ses blessures. Son vaisseau, qui se nommait *la Vengeance*, fut radoubé par les Espagnols; mais il était destiné à périr. La flotte d'Espagne était demeurée sur ses ancres à Corvo, pour donner le temps à quantité d'autres vaisseaux espagnols et portugais de se rassembler autour d'elle. En y comprenant les vaisseaux de l'Inde, elle se trouva à la fin composée de cent quarante bâtiments. Mais lorsqu'elle se disposait à mettre à la voile, il s'éleva une tempête si furieuse, que les habitants des îles ne se souvenaient point d'en avoir vu jamais de semblable. Quoique leurs montagnes soient d'une étonnante hauteur, la mer lança ses flots jusqu'au sommet, et quantité de poissons y demeurèrent. Ce terrible orage dura sept ou huit jours, sans un moment d'interruption. Sur les seules côtes de Tercère, il périt douze vaisseaux. Linschoten, témoin oculaire, raconte que l'on fut occupé pendant trois semaines à pêcher les cadavres que les flots portaient continuellement vers le rivage. *La Vengeance*, ce glorieux vaisseau de Greenwill, fut un de ceux qui se brisèrent en mille pièces contre les rochers. Il avait à bord soixante Espagnols et quelques prisonniers anglais, qui périrent tous. Un vieux pilote d'un bâtiment hollandais qui avait été arrêté dans les ports d'Espagne pour le service de cette cour, et qui était commandé par un Espagnol, après avoir opposé tout son art à la tempête, avait été porté à la vue de Tercère. Le capitaine espagnol, croyant que sa sûreté consistait à gagner le rade, le pressa d'y entrer malgré toutes ses résistances. En vain le pilote lui représenta que c'était se perdre sans ressource; on lui répondit par des menaces injurieuses. Ce bon vieillard appela son fils, qui était un jeune homme de vingt ans: « Sauve-toi, lui dit-il en l'embrassant, et ne songe point à moi, dont la vie ne mérite plus d'être conservée. » Ensuite, obéissant au capitaine, il tourna vers la rade, tandis qu'un grand nombre d'habitants, qui bordaient les côtes, préparaient des cordes soutenues avec du liége, pour les présenter aux malheureux qu'ils s'attendaient à voir bientôt lutter contre les flots. En effet, le vaisseau fut lancé si rapidement sur les rocs, qu'il se brisa d'un seul coup. De cent quarante hommes, il ne s'en sauva que quatorze, entre lesquels était le fils du pilote hollandais.

Cette effroyable tourmente menaça toutes les îles Açores de leur ruine. Elle avait commencé par un tremblement de terre, dont les secousses ébranlèrent

quatre fois Tercère et Feyal avec tant de violence, qu'elles paraissaient emportées par un tourbillon. Ce tremblement se fit sentir à Saint-Michel pendant quinze jours. Les insulaires, ayant abandonné leurs maisons, qui tombaient à leurs yeux, passèrent tout ce temps exposés aux injures de l'air. Une ville entière, nommée Villa-Franca, fut renversée jusqu'aux fondements, et la plupart de ses habitants furent écrasés sous ses ruines. Dans plusieurs endroits, les plaines s'élevèrent en collines, et dans d'autres, quelques montagnes s'aplanirent ou changèrent de situation. Il sortit de la terre une source d'eau vive qui coula pendant quatre jours, et qui parut ensuite sécher tout d'un coup. L'air et la mer, également agités, retentissaient d'un bruit continuel, qu'on aurait pris pour le mugissement d'une infinité de bêtes féroces. Plusieurs personnes moururent d'effroi; il n'y eut point de vaisseau dans les ports même qui ne souffrit des atteintes dangereuses, et ceux qui étaient à l'ancre ou à la voile à vingt lieues aux environs des îles furent encore plus maltraités; il en périt deux à Saint-George, trois à Pico, trois à Graciosa; les flots apportèrent les débris de quantité d'autres bâtiments qui avaient fait naufrage en pleine mer, soit en se brisant l'un contre l'autre, soit en s'ouvrant d'eux-mêmes, après avoir été fatigués long-temps par la violence des vagues. Il en périt trois de cette manière à la vue de Saint-Michel, d'où l'on entendit les cris lamentables des matelots, sans pouvoir en sauver un seul. La plupart des autres errèrent long-temps sans mâts, avec des peines inexprimables; et d'une si grande flotte, il n'en arriva que trente-deux ou trente-trois dans les ports d'Espagne.

Linschoten, dont nous avons emprunté ces détails, raconte aussi un trait remarquable de l'antipathie qui animait les Espagnols contre les Anglais. Un petit bâtiment de ces derniers avait été pris à la vue de Tercère, et mené en triomphe dans le port de cette île. Huit prisonniers anglais, gardés sur leur bord, attendaient la loi du vainqueur : un Espagnol monte au vaisseau, et en poignarde six avec un mouvement si prompt et si furieux, qu'ils n'ont pas le temps de se reconnaître; les deux autres sont si effrayés, qu'ils se jettent dans la mer. On saisit le meurtrier, on le charge de chaînes; son crime paraît si extraordinaire, qu'on l'envoie au roi d'Espagne, afin que ce prince juge seul du supplice qu'il mérite. Philippe II l'interrogea; mais l'Espagnol s'obstina à garder le silence. Le roi voulait l'envoyer à Élisabeth, et s'en remettre à elle du châtiment d'un crime dont il ignorait la cause; on l'en détourna, et quelque temps après des prêtres obtinrent la grâce du criminel.

Aventures du capitaine Roberts.

Mœurs de la piraterie.

Il est encore une ancienne relation qui intéressera à plus d'un titre, et qui variera un peu l'uniformité des récits ordinaires : c'est celle des aventures du capitaine Roberts. Elles offrent un tableau curieux des mœurs de la piraterie, mœurs assez extraordinaires pour mériter d'être connues.

Roberts partit pour la Virginie, en 1721, sur le vaisseau du capitaine Scot. Arrivé à la Virginie, il devait prendre le commandement d'un navire nommé *le Dauphin*, appartenant à des marchands de Londres, et chargé d'une cargaison pour la côte de Guinée. Scot mouilla aux îles du cap Verd, qu'il parcourut l'une après l'autre, et dans lesquelles il séjourna près d'un an. Ensuite, comme il devait mettre à la voile pour la Barbarie, Roberts acheta une felouque, nommée *la Marguerite*, d'environ soixante tonneaux, pour commercer en son propre nom. Il la chargea de marchandises qu'à son retour il croyait vendre avec avantage aux îles du cap Verd. C'est dans le voisinage de ces îles que l'attendait son malheur.

Vers le soir, il découvrit trois bâtiments, et le premier, qu'il observa soigneusement avec sa lunette, lui parut gros et chargé. Il ne douta point que les autres ne fussent de même, et qu'ils n'arrivassent ensemble. Cependant comme le calme continuait, et qu'ils ne faisaient aucun signe, il passa la nuit à l'ancre. Mais le vent s'étant levé avec le soleil, il aperçut bientôt, sur le vaisseau qu'il avait observé, un grand nombre d'hommes en chemises, et une longue bordée de canons qui lui rendirent cette rencontre fort suspecte. Il était trop tard pour se dérober par la fuite; déjà le vaisseau était fort proche. Cependant, lorsqu'il fut à portée du canon, ce vaisseau arbora le pavillon d'Angleterre, ce qui rendit l'espérance aux Anglais. Roberts se hâta de faire paraître aussi le sien. Il remarqua que le vaisseau portait environ soixante-dix hommes et quatorze pièces d'artillerie. Le capitaine, se faisant voir sur l'avant, demanda à qui appartenait la felouque, et d'où elle venait. Roberts répondit qu'elle était de Londres, et qu'elle venait de la Barbarie. « Fort bien, lui dit-on, c'est ce qu'on n'ignorait pas. » Là-dessus on lui ordonna brusquement d'envoyer sa chaloupe.

Roberts ne fit pas difficulté d'obéir. Le capitaine du vaisseau était un Por-

tugais, nommé Jean Lopez, comme on l'apprit ensuite, mais qui, sachant fort bien la langue anglaise, avait jugé à propos de se faire passer pour un Anglais, né vers le nord de l'Angleterre, sous le nom de John Russel. Il demanda aux deux matelots que Roberts lui avait envoyés où était le patron de la felouque. Ils lui montrèrent Roberts, qui était à se promener sur son tillac. Aussitôt la fureur paraissant dans ses yeux, il l'accabla d'injures. Roberts était en mules et en chemise, aussi peu capable de défense par sa situation que par la petitesse et le mauvais état de son bâtiment. Il comprit dans quelles mains il était tombé, et qu'en déclarant son mépris par le silence, il s'exposait à se faire tuer d'un coup de balle. Sa réponse fut une marque honnête d'étonnement sur la manière dont il se voyait traité. On continua les outrages, et l'on y joignit les plus furieuses menaces, avec des reproches de ce qu'il n'était pas venu lui-même à bord. Il répondit que, n'ayant entendu demander que la chaloupe, il n'avait pas cru que cet ordre le regardât personnellement. « Quoi! misérable chien, reprit Russel, tu feins de ne m'avoir pas entendu? Je vais te faire prendre de meilleures manières. »

Russel donna ordre aussitôt à quelques uns de ses gens de lui amener Roberts, et chargea dix ou douze autres de ces brigands de prendre possession de la felouque. A l'arrivée de Roberts, qui fut amené sur-le-champ, il tira son sabre, en répétant, avec d'affreux blasphèmes, qu'il saurait lui apprendre à vivre. Le malheureux Roberts se crut à sa dernière heure, et continua de s'excuser sur son ignorance; mais l'autre tenait toujours son sabre levé et continuait ses menaces. Un de ses gens affecta de lui retenir le bras, et promit à Roberts qu'il ne lui arriverait rien de fâcheux. Alors Russel voulut savoir pourquoi il était si mal vêtu. L'excuse de Roberts fut qu'il ne s'attendait pas à paraître devant un homme si redoutable. « Et pour qui me prenez-vous? » reprit Russel. Ici Roberts, fort embarrassé, chercha long-temps sa réponse. Enfin, dans la crainte d'offenser également par la vérité ou par la flatterie : « Je crois, répondit-il, que vous êtes un homme de distinction, qui fait de grandes entreprises sur mer. — Tu mens, répliqua Russel; ou si tu crois dire vrai, apprends que nous sommes pirates. »

Roberts lui ayant offert d'aller se vêtir plus décemment, il lui dit, en jurant plus que jamais, qu'il était trop tard, et qu'il demeurerait dans l'habillement où il s'était laissé prendre, mais que son bâtiment et tout ce qu'il contenait ne lui appartenaient plus. « Je ne le vois que trop, répondit Roberts; cependant, lorsqu'il m'est impossible de l'empêcher, j'espère de votre générosité que vous vous contenterez de ce qui peut vous être utile, et que vous me laisserez le reste. » Le pirate lui dit, avec moins de brutalité, que ses compagnons en décideraient; mais en même temps il lui demanda un

mémoire exact de tout ce qu'il avait à bord, surtout de son argent, et s'il s'y trouvait quelque chose de plus qu'il n'aurait accusé, il protesta qu'il le ferait brûler vif avec sa felouque.

Tous les gens du vaisseau, qui prêtaient l'oreille à cette conférence avec un air de compassion affecté, lui conseillèrent d'un ton d'amitié d'être sincère dans sa déclaration, surtout à l'égard de l'argent, des armes et des munitions, qui étaient, lui dirent-ils, leur objet principal, en l'avertissant que leur usage était de punir fort sévèrement les gens de mauvaise foi. Il leur rendit le compte le plus fidele qu'il put trouver dans sa mémoire. Aux questions qu'on lui fit sur le dessein de sa navigation présente, il ne répondit pas moins sincèrement; mais voyant qu'on était instruit d'avance sur tout ce qu'il répondait, il demanda de qui on tenait tous ces éclaircissements. On répondit que c'était du capitaine Scot. « Mais vous êtes donc de ses amis? reprit Roberts. — Plus qu'il ne mérite, répliqua le corsaire, car nous nous sommes contentés de brûler son vaisseau, et nous l'avons mis à terre dans l'ile de Buona-Vista. »

On fit ensuite passer les Anglais sur le vaisseau *la Rose*, de trente-six pièces de canon, commandé par Edmond Lo, chef général des pirates.

A leur entrée dans le vaisseau, tous les pirates vinrent les saluer successivement et les assurer qu'ils étaient touchés de leur infortune. Cette cérémonie se fit si gravement, que les prisonniers ne purent distinguer si c'était une insulte. On leur dit du même ton qu'il fallait rendre leurs respects au commandant. Un canonnier se chargea de lui présenter Roberts. Il trouva Lo assis sur un canon, quoiqu'il y eût des chaises près de lui; mais un héros de cet ordre ne pouvait paraître que dans une posture martiale. Ayant ordonné qu'on le laissât seul avec Roberts, il lui dit qu'il prenait part à sa perte; qu'étant Anglais comme lui, il ne souhaitait pas de rencontrer ses compatriotes, excepté quelques uns dont il était bien aise de châtier l'arrogance; mais que, la fortune le faisant tomber entre ses mains, il fallait qu'il prît courage, et qu'il ne marquât point d'abattement. Roberts répondit qu'au milieu de son chagrin, il se flattait encore qu'ayant affaire à des gens d'honneur, sa disgrâce pourrait tourner à son avantage. Le corsaire lui conseilla de ne pas se flatter trop, parce que son sort dépendait du conseil et de la pluralité des voix. Il ne desirait point, répéta-t-il, de rencontrer des gens de sa nation; mais comme lui et ses compagnons n'attendaient rien que de la fortune, ils n'osaient marquer de l'ingratitude pour ses moindres faveurs, dans la crainte que, s'en offensant, elle ne les abandonnât dans leurs entreprises. Ensuite prenant un ton fort doux, il pressa Roberts de s'asseoir, mais sans lui faire l'honneur de quitter lui-même sa posture. Roberts s'assit. Alors le général lui

demanda ce qu'il voulait boire. Il répondit que la soif n'était pas son besoin le plus pressant, mais que, par reconnaissance de tant de bontés, il accepterait volontiers tout ce qui lui serait offert. Lo lui dit encore qu'il avait tort de se chagriner et de s'abattre; que c'était le hasard de la guerre, et que le chagrin était capable de nuire à la santé; qu'il ferait beaucoup mieux de prendre un visage riant, et que c'était même la voie la plus sûre pour mettre tout le monde dans ses intérêts. Tous ces conseils étaient donnés d'un ton d'ironie, et Roberts fut surpris de trouver cette figure si familière à des corsaires. « Allons, reprit Lo, vous serez plus heureux une autre fois »; et sonnant une cloche, qui fit venir un de ses gens, il donna ordre qu'on apportât du punch, « et dans le grand bassin », ajouta-t-il; il demanda aussi du vin. Il fut servi avec beaucoup de diligence. En buvant avec Roberts, il lui promit tous les services qui dépendraient de lui. Il regrettait beaucoup, lui dit-il, qu'il n'eût pas été pris dix jours plus tôt, parce que sa troupe avait alors en abondance diverses sortes de marchandises qu'elle avait enlevées à deux vaisseaux portugais qui faisaient voile au Brésil, telles que des étoffes de soie et de laine, de la toile, du fer et toutes sortes d'ustensiles; il aurait pu engager ses compagnons à lui en donner une partie qu'ils avaient jetée à la mer comme un bien superflu; que, s'il le rencontrait quelque jour dans une occasion aussi favorable, il lui promettait de le dédommager de sa perte; enfin, qu'il faisait profession d'être son serviteur et son ami. Quand j'aurais osé lui faire une réponse outrageante, dit Roberts, tant de caresses feintes ou sincères m'en auraient ôté la force, et m'obligeaient de le remercier

Il reconnut parmi les pirates trois Anglais qui avaient servi sous lui, et qui lui apprirent, sous la foi du secret, que Russel avait proposé de le garder dans leur troupe, parce qu'on avait su de son pilote qu'il connaissait parfaitement la côte du Brésil, où les corsaires avaient dessein de se rendre; mais qu'il avait un moyen de s'en garantir, en disant qu'il était marié, parce que les pirates s'étaient engagés par un serment inviolable à ne jamais employer parmi eux d'homme marié; que cependant Russel, préférant l'intérêt général au respect du serment, proposait de passer pas dessus cette loi; mais que Lo et les autres s'y opposaient.

A peine s'étaient-ils retirés, que le général parut sur le tillac, pour ordonner qu'on assemblât le conseil avec le signal ordinaire. C'était un pavillon de soie verte, que les pirates appelaient *the green trumpeter*, c'est-à-dire le trompette vert, parce qu'il portait la figure d'un homme avec la trompette à la bouche. Tout le monde s'étant rendu sur le vaisseau du général, et s'étant placés les uns dans sa chambre, les autres sur les ponts, et dans les endroits que chacun voulut choisir, il leur déclara qu'il ne les avait fait assembler que

pour déjeuner avec lui. Cependant il se tourna vers Roberts, à qui il demanda publiquement s'il était marié. Sa réponse fut qu'il l'était depuis dix ans, et qu'en partant de Londres, il avait cinq enfants, sans compter un sixième dont sa femme était grosse. On continua de lui demander s'il avait laissé sa famille à son aise. Il répondit qu'ayant autrefois essuyé plusieurs disgrâces, la cargaison de sa felouque composait une grande partie de son bien, et que, s'il avait le malheur de la perdre, il n'espérait guère de pouvoir donner du pain à ses enfants. Lo, regardant Russel, lui dit qu'il fallait y renoncer. « Renoncer à quoi? » répondit l'autre en blasphémant. « Vous m'entendez », reprit le général; et, jurant à son tour, il répéta qu'il fallait y renoncer. Russel, s'échauffant beaucoup, prétendit que la première loi de la nature était pour chacun le soin de sa propre conservation, et rapporta plusieurs proverbes pour prouver que la nécessité n'a pas de loi. Lo répliqua doucement qu'il n'y consentirait jamais; mais que, si la pluralité des voix était contraire à son sentiment, il se réduirait à la patience; il ajouta que, tout le monde étant assemblé, c'était une affaire qui pouvait être décidée sur-le-champ. Alors il donna ordre à tout le monde de se rendre sur les ponts, et Roberts fut averti de demeurer dans la chambre.

Le conseil dura deux heures. Lo et Russel, étant descendus les premiers, demandèrent à Roberts s'il n'était pas vrai que sa felouque était en fort mauvais état. « Hélas! répondit-il, elle fait eau de tous les côtés. — Elle fait eau? reprit Russel; qu'en feriez-vous donc, si elle vous était rendue? D'ailleurs vous êtes sans matelots, car à présent tous les vôtres sont à nous. » Et, continuant de lui représenter ses besoins, il s'efforça long-temps de lui faire sentir sa misère. Ensuite : « Venez, venez, lui dit Lo; nous examinerons votre affaire en recommençant à boire. » On apporta du punch en abondance, et chacun se mit à parler de ses expéditions passées, à Terre-Neuve, aux îles de l'Amérique, aux Canaries. L'heure du dîner étant arrivée, Lo les invita tous. On leur servit des viandes, qu'ils s'arrachèrent de la main l'un de l'autre, comme une troupe de chiens affamés. C'était, disaient-ils, un de leurs plus grands plaisirs, et rien ne leur paraissait si martial.

Le jour suivant, un des trois matelots qui avaient parlé la veille à Roberts vint lui faire des excuses de leur peu d'empressement, qu'il rejeta sur un des articles de leur société, par lequel il était défendu, sous peine de mort, d'entretenir des correspondances secrètes avec un captif. Il lui apprit qu'il n'avait pas beaucoup à se louer de son pilote; qu'il le croyait disposé à prendre parti avec les pirates, et que le reste de ses gens ne lui était pas plus fidèle; de sorte que, si on lui rendait sa felouque, il ne lui resterait que son valet et un mousse pour la conduire; qu'ils auraient souhaité, lui et ses compagnons, de

pouvoir lui offrir leurs services, mais qu'ils étaient liés par un autre article, portant que, si quelqu'un de la troupe proposait quelque chose qui tendît à la séparation, ou qui marquât quelque envie de se retirer, il serait poignardé sur-le-champ, sans autre formalité. Il ajouta que, jusqu'au moment où le pilote de Roberts avait déclaré que son maître connaissait parfaitement les côtes du Brésil, Russel avait témoigné de l'inclination à le servir, et qu'il avait parlé de le dédommager de la perte de son blé et de son riz, en lui formant une petite cargaison de toiles, d'étoffes, de chapeaux, de souliers, de bas, de galons d'or et de quantité d'autres marchandises, que les pirates gardaient dans la seule vue de les donner à ceux qu'ils prenaient, lorsqu'ils les avaient déjà connus et qu'ils se sentaient pour eux de l'amitié; mais que, Russel ayant changé de disposition, ce serait peut-être en vain que Lo prendrait les intérêts de Roberts, parce que Russel, ayant été deux fois général, avait conservé beaucoup d'ascendant sur toute la troupe, et que d'ailleurs il avait toujours traité les prisonniers avec moins de ménagement que Lo.

Aussitôt que cet homme eut quitté Roberts, Lo parut, lui parla de plusieurs sujets différents. Roberts fut obligé de soutenir gaîment une conversation fort fatigante, car les pirates prennent un air d'autorité si absolue, qu'au moindre mécontentement ils outragent leurs prisonniers de coups et de paroles, et le plus vil de la troupe s'en fait quelquefois un amusement. Russel arriva dans le même temps, et, s'adressant à Roberts avec un visage riant, il lui dit que plus il pensait à la proposition de lui rendre sa felouque, moins il y trouvait d'avantage pour lui-même; qu'il l'avait pris pour un homme sensé; mais que dans les instances qu'il faisait pour obtenir son bâtiment il ne voyait que de l'obstination et du désespoir; que, pour lui, il croyait l'honneur de la compagnie intéressé à ne pas souffrir qu'un galant homme courût volontairement à sa perte; que, lui voulant beaucoup de bien, il avait cherché pendant toute la nuit quelque expédient plus utile à ses véritables intérêts que la restitution de sa felouque, et qu'il croyait l'avoir trouvé; qu'il fallait commencer à mettre le feu à ce mauvais bâtiment. « Nous vous retiendrons, continua-t-il, en qualité de simple prisonnier, tel que vous êtes à présent, et dans cette supposition, je vous promets et je m'engage à vous faire assurer par toute la compagnie que la prise que nous ferons sera pour vous. Ce secours servira mieux que votre felouque à rétablir vos affaires, et pourra vous mettre en état de quitter la mer pour aller vivre heureux avec votre famille. »

Roberts lui fit des remercîments; mais, témoignant peu de goût pour ses offres, il le pria de considérer que, loin d'être aussi avantageuses qu'il paraissait le croire, elles n'étaient propres qu'à consommer sa ruine. Quelle espérance aurait-il jamais de pouvoir disposer du vaisseau et de la cargaison

qu'on pouvait lui donner? Qui voudrait les acheter de lui, s'il n'était en état de prouver qu'il avait le droit de les vendre? Et si le propriétaire en apprenait quelque chose, ne serait-il pas obligé de lui restituer la valeur entière de son bien, avec le risque d'être jeté dans un cachot, et de se voir mener peut-être au supplice?

Cette réponse n'embarrassa point Russel. Il la traita d'objection frivole. A l'égard du droit sur le vaisseau et de la crainte d'être découvert, il prétendit que les pirates pouvaient faire à Roberts un billet de vente, et lui donner par écrit d'autres titres qui assureraient sa possession; qu'il était aisé d'ailleurs de se dérober à la connaissance des propriétaires, parce que les pirates savaient toujours, soit par la déclaration d'un maître du vaisseau, soit par ses papiers, dont ils avaient soin de se saisir, qui étaient les principaux intéressés dans une cargaison, et quel était leur pays ou leur demeure. Il ajouta que les écrits et les titres pouvaient se faire sous un autre nom que celui de Roberts, et lui servir jusqu'à la fin de sa vente; après quoi il pourrait reprendre son véritable nom, et s'assurer ainsi de n'être jamais découvert.

Roberts se vit forcé de reconnaître qu'il y avait non seulement de la vraisemblance, mais une espèce de certitude dans cette proposition; il loua même l'esprit et l'habileté de Russel. Cependant, après avoir confessé qu'un plan si adroit pouvait le mettre à couvert, il eut le courage de déclarer qu'il était retenu par un motif beaucoup plus puissant que la passion de s'enrichir: c'était sa conscience, dont il craignait les remords. De là, s'étendant sur la nécessité de la restitution, il toucha plusieurs points qu'il crut capables de réveiller dans ses auditeurs quelque sentiment de repentir. En effet, son discours produisit différentes impressions. Les uns le félicitèrent sur son éloquence, et lui dirent qu'il était propre à faire un bon aumônier de vaisseau. D'autres lui déclarèrent brusquement qu'ils n'avaient pas besoin de prédicateur, et que les pirates n'avaient pas d'autre dieu que l'argent, ni d'autre sauveur que leur épée. Mais il s'en trouva aussi quelques uns qui louèrent ses principes, et qui souhaitèrent que l'humanité du moins fût plus respectée dans leur troupe. Cette variété de propos fut suivie de quelques moments de silence; mais Russel le rompit pour prouver à Roberts, par quantité de sophismes, qu'en supposant même que la piraterie fût un crime, ce n'en pouvait être un pour lui de recevoir ce que les pirates auraient enlevé, parce qu'il n'aurait pas de part à leurs prises, et qu'il était prisonnier malgré lui. « Supposez, lui dit-il, que nous ayons pris la résolution de brûler notre butin ou de le jeter dans la mer: que devient le droit du propriétaire, lorsque son vaisseau et ses marchandises sont brûlés? L'impossibilité de se les faire jamais restituer anéantit toute sorte de droits. Dites-moi, conclut Russel, si

nous ne faisons pas la même chose lorsque nous vous donnons ce qu'il dépend de nous de brûler. »

Lo et tous les spectateurs semblaient prendre plaisir à cette dispute; mais Robert, s'apercevant que le ton de son adversaire devenait plus aigre, brisa tout d'un coup, en déclarant qu'il reconnaissait à la troupe le pouvoir de disposer de lui; mais qu'ayant été traité jusque alors avec tant de générosité, il ne faisait pas moins de fond sur leur bonté à l'avenir; que, s'il leur plaisait de lui rendre sa felouque, c'était l'unique grâce qu'il leur demandait, et qu'il espérait, par un travail honnête, de réparer ses pertes présentes. Lo, touché de ce discours, se tourna vers l'assemblée: « Messieurs, dit-il, je trouve que ce pauvre homme ne propose rien que de raisonnable, et je suis d'avis qu'il faut lui rendre sa felouque. Qu'en pensez-vous, messieurs? » Le plus grand nombre répondit oui, et le différent fut ainsi terminé.

Vers le soir, Russel voulut traiter Roberts sur son bord avant leur séparation. La conversation fut d'abord assez agréable. Après le souper, on chargea la table de punch et de vin. Le capitaine prit une rasade et but aux santés de la troupe. Roberts n'osa refuser cette santé. On but ensuite à la prospérite du commerce, dans le sens des avantages qui devaient en revenir aux pirates. La troisième santé fut celle du roi de France. Ensuite Russel proposa celle du roi d'Angleterre. Tout le monde la but successivement jusqu'à Roberts; mais Russel ayant mêlé dans le punch quelques bouteilles de vin pour le fortifier, Roberts, qui avait de l'aversion pour ce mélange, demanda qu'il lui fût permis de boire cette santé avec un verre de vin. Ici Russel se mit à blasphémer, en jurant qu'il lui ferait boire une rasade de la même liqueur que la compagnie. « Eh bien! messieurs, reprit Roberts, je boirai plutôt que de quereller, quoique cette liqueur soit un poison pour moi. Tu boiras, répondit Russel, fût-elle pour toi le plus affreux poison, à moins que tu ne tombes mort en y portant les lèvres. » Roberts prit le verre, qui tenait presque une bouteille entière, et porta la santé qu'on avait nommée. « La santé de qui? interrompit Russel. Mais, dit l'autre, c'est la santé qu'on vient de boire, celle du roi d'Angleterre. Et qui est-il, le roi d'Angleterre? demanda Russel. Il me semble, lui dit Roberts, que celui qui porte la couronne est roi, du moins pendant qu'il la porte. Et qui la porte? insista Russel. C'est le roi George, répondit Roberts. » Alors Russel entra en furie, s'emporta aux dernières injures, et jura que les Anglais n'avaient pas de roi. « Il est surprenant, lui dit Roberts, que vous ayez proposé la santé d'un roi dont vous ne reconnaissez pas l'existence. » Le furieux corsaire, sautant sur un de ses pistolets, l'aurait tué, s'il n'eût été retenu par son voisin. Il sauta sur l'autre, en répétant plusieurs fois que l'Angleterre n'avait pas d'autre roi que le préten-

dant. Ses voisins l'arrêtèrent encore. Le maître canonnier, qui était à table, homme considéré dans sa troupe, se leva d'un air ferme, et s'adressant à la compagnie : « Messieurs, leur dit-il, si notre dessein est de soutenir les lois qui sont établies et jurées entre nous, comme je vous y crois obligés par les plus puissants motifs de la raison et de notre propre intérêt, il me semble que nous devons empêcher Jean Russel de les violer dans les accès de sa fureur. » Russel, qui n'était pas encore revenu à lui-même, entreprit de défendre sa conduite; mais le canonnier, s'adressant à lui du même ton, lui déclara qu'on ne lui avait pas donné le pouvoir de tuer un homme de sang-froid, sans le consentement de la troupe, qui avait les prisonniers sous sa protection. « Je vois, ajouta-t il, que ce qui vous irrite est de n'avoir pu violer nos articles au sujet de Roberts; on saura mettre un frein à vos emportements, et garder le prisonnier jusqu'à demain, pour le mener à bord du général, qui ordonnera de son sort avec plus d'équité. » Toute la compagnie paraissant approuver ce discours, Russel, à qui l'on avait ôté ses armes, reçut ordre de demeurer tranquille, s'il ne voulait offenser la troupe, et se voir traiter comme un mutin. Le canonnier dit à Roberts qu'on l'aurait conduit sur-le-champ au général, s'il n'eût été défendu par un ordre exprès de recevoir les chaloupes après neuf heures du soir.

Le lendemain, il fut transporté sur le vaisseau de Lo, qui lui promit sa protection. Dans l'après-midi, Russel vint à bord, accompagné de François Spriggs, commandant du troisième vaisseau des pirates. Il dit au général que le pilote et les matelots de Roberts voulaient entrer au service de la troupe en qualité de volontaires. Lo répondit que rendre la felouque à Roberts sans aucun de ses gens, c'était le livrer à la mort, et qu'il valait autant lui casser la tête d'un coup de pistolet. « Je ne m'y oppose pas, répliqua Russel; mais ce que je propose est pour l'utilité de la compagnie, et je voulais voir qui serait assez hardi pour me contredire. » Il ajouta qu'en qualité de quartier-maître, et par l'autorité que lui donnait cet emploi, il voulait que le pilote et les matelots fussent reçus sur-le-champ dans la troupe; que, grâces au Ciel, il soutenait la justice et l'intérêt public, comme il y était obligé par son poste, et que, si quelqu'un avait la hardiesse de s'y opposer, il avait un pistolet à sa ceinture et une poignée de balles pour se faire raison. Ensuite se tournant vers Roberts : « Mon ami, lui dit-il, la compagnie t'a rendu ta felouque, et tu l'auras. Tu auras deux hommes, et rien de plus. Pour les provisions, tu n'auras que ce qui est actuellement dans ton vaisseau. Il m'est revenu, continua-t-il, que plusieurs de nos gens se proposent de te former une cargaison; mais je leur en fais défense, en vertu de mon autorité, parce qu'il n'est pas sûr que les marchandises qu'ils veulent te donner ne nous soient pas bientôt né-

cessaires à nous-mêmes; en un mot, je jure, par tout ce qu'il y a de plus redoutable, que, s'il passe quelque chose de nos vaisseaux dans le tien sans ma participation et sans mon ordre, je mets aussitôt le feu à ta felouque, et je t'y brûle toi-même avec ce que tu possèdes. »

Comme son emploi de quartier-maître lui donnait effectivement ce pouvoir, Lo ne put s'opposer à sa résolution. Il ne restait plus qu'à conduire Roberts sur sa felouque. Il quitta le vaisseau du général sans que personne osât lui présenter le moindre secours, effet des menaces de Russel, car la libéralité n'est pas une vertu fort rare chez les corsaires, qui donnent très facilement ce qu'ils sont exposés à perdre à toutes les heures du jour. Comme ce furieux capitaine était prêt à retourner sur son bord, il se chargea de prendre Roberts dans sa chaloupe. En arrivant à son vaisseau, il donna ordre que le souper fût préparé, et dans l'intervalle il se fit apporter du punch et du vin avec des pipes et du tabac. Tous les officiers furent invités, et Roberts avec eux. Russel lui dit qu'il l'exhortait à boire et à manger beaucoup, parce qu'il avait un voyage aussi difficile à faire que celui du prophète Élie au mont Oreb, et que, n'ayant ni vivres ni liqueurs dans sa felouque, il devait faire un bon fonds dans son estomac, pour résister long-temps à la soif et à la faim. Une raillerie si amère fit sentir à Roberts tout le malheur de sa situation. Cependant il répondit qu'il espérait mieux de la générosité de ceux qui lui laissaient la vie et la liberté. Russel jura qu'il n'avait plus d'autre faveur à se promettre que le souper qui se préparait.

« Je le conjurai, dit l'auteur, plutôt que de m'abandonner, dans cet état, aux funestes extrémités qui semblaient me menacer, de me mettre à terre dans l'île voisine ou sur les côtes de Guinée; enfin de faire de moi tout ce qu'il jugerait à propos dans sa colère ou dans sa bonté, pourvu qu'il me dispensât d'entrer dans son service. Il me répondit qu'il avait dépendu de moi d'être de ses amis; mais qu'ayant méprisé son amitié, il fallait me tenir au choix que j'avais fait, et qu'il avait encore pour moi plus de bonté que je ne devais en attendre, après l'avoir mis plus mal avec sa compagnie qu'il n'y avait jamais été et qu'il n'y voulait être. »

Roberts, s'étant excusé par l'innocence de ses intentions, le supplia, lui et tous ses confrères, de le regarder comme un objet de pitié plutôt que de vengeance. Russel répondit : « Vos arguments et vos persuasions sont inutiles. Il est trop tard; vous avez refusé notre pitié lorsqu'elle vous était offerte : votre sort est décidé. Remplissez-vous bien l'estomac pour soutenir vos forces aussi long-temps que vous le pourrez, car il y a beaucoup d'apparence que le repas que vous allez faire sera le dernier de votre vie; à moins qu'ayant la conscience si tendre, vous ne soyez assez bien avec le Ciel pour en obtenir des

miracles. Si je sens quelque pitié, c'est pour les deux hommes qui doivent vous suivre. Je suis tenté de les prendre avec moi, et de vous laisser profiter seul des secours du Ciel. » Quelques personnes de l'assemblée lui dirent que ces deux hommes s'exposaient volontairement à suivre leur maître, et qu'ils étaient résolus de partager toutes ses disgrâces. « Apparemment, reprit Russel, qu'il leur a rendu la conscience aussi délicate que la sienne. Vous verrez que le Ciel ne refusera rien à de si honnêtes gens. »

Ces railleries furent continuées pendant le souper. A dix heures, Russel fit appeler quelques matelots qu'il avait nommés pour la garde de la felouque, et leur demanda s'ils avaient tout enlevé suivant ses ordres. Ils jurèrent qu'ils n'avaient rien laissé et qu'il n'y restait que de l'eau. « Comment de l'eau ! reprit Russel en blasphémant ; ne vous avais-je pas donné ordre de vider tous les tonneaux ? Nous n'y avons pas manqué, répondirent-ils, et l'eau que nous avons laissée n'est que de l'eau de mer, qui entre de tous côtés dans le bâtiment. » Cette réponse calma le corsaire, et lui donna occasion de redoubler ses ironies. Enfin, lorsqu'il se sentit pressé du sommeil, il donna ordre que Roberts et ses deux hommes fussent conduits à leur felouque.

Comme c'était dans son propre canot que Roberts avait eu la liberté de retourner à sa felouque, il attendit impatiemment le jour pour reconnaître en quel état elle lui était rendue. Il y trouva d'abord de quoi remplir son chapeau de miettes et de croûtes de biscuit, avec quatre ou cinq poignées de tabac à fumer. Tout étant précieux pour lui, dans la situation qu'on lui avait annoncée, il recueillit soigneusement ces misérables restes. Il retrouva sa boussole, son quart de cercle, et quelques autres instruments de mer. On lui avait laissé son lit, comme un meuble inutile pour les corsaires, qui, à l'exception des seuls officiers, n'ont pas d'autre lit que le tillac. Pour provisions de bouche, il ne trouva que dix bouteilles d'eau-de-vie et trente-six livres de riz, avec une fort petite quantité de farine. L'eau qui restait dans les tonneaux ne montait pas à plus de trois pintes.

Ses recherches tournèrent ensuite vers les voiles. A la place des siennes, on en avait mis de vieilles, qui étaient à demi pourries ; mais quelque pirate avait eu l'humanité de laisser six aiguilles avec un peu de fil de caret et quelques morceaux de vieux canevas, dont il commença aussitôt à faire usage. Ce travail l'occupa pendant trois jours, lui et ses deux hommes. Ils ne vécurent, dans cet intervalle, que de farine et de riz cru avec quelques verres d'eau-de-vie, pour épargner leur eau, dont ils espéraient se servir pour faire de la pâte. Le quatrième jour, ils firent un petit gâteau, qu'ils partagèrent fidèlement en trois parts, et qui fut le meilleur mets qu'ils eussent mangé depuis qu'ils avaient quitté les pirates. Un autre jour, ils composèrent une sorte de

bouillie qui les soulagea beaucoup. C'était le 3 de novembre. Avec une extrême difficulté, ils avaient mis leurs voiles en état de servir. Roberts observa le même jour qu'il était par 17 degrés de latitude nord. Le pilote de Russel lui avait dit, en le quittant, qu'on était à soixante-cinq lieues de l'île de Saint-Antoine.

Dans cette supposition, il se porta vers les îles du cap Verd, surtout vers celle de Saint-Nicolas. Le 7 de novembre, il se trouva, par ses observations, à 16° 55' nord, environ à quarante-six lieues de Saint-Antoine. La nuit suivante, il tomba un peu de pluie, qui lui donna le moyen de recueillir quatre ou cinq pintes d'eau. Elle fut suivie d'un calme de plusieurs jours. Le 10, avec le secours d'un vent frais, qui dura jusqu'au 16, il s'avança jusqu'à la vue de Saint-Antoine, à dix-huit ou dix-neuf lieues de distance. Le calme ayant recommencé l'après-midi du 16, il prit un requin. Cette pêche lui coûta beaucoup de peine, et mit même le bâtiment en danger, par les violentes secousses du monstre marin, qui avait onze pieds et demi de longueur. Roberts et ses compagnons jugèrent qu'il ne devait pas peser moins de trois cents livres. Après l'avoir cru mort sur le tillac, ils lui virent recommencer ses mouvements avec tant de furie, qu'ils ne purent les arrêter qu'en lui coupant une grande partie de la queue, où réside sa principale force. Ils lui trouvèrent dans le ventre cinq petits qui n'avaient encore que la grosseur d'un merlan. Roberts, faisant aussitôt du feu avec son fusil, seule arme qu'on lui avait laissée, se servit d'eau de mer pour faire cuire quelque partie de sa pêche, dont il fit un repas qui lui parut délicieux. Comme il manquait de sel pour conserver le reste, il le coupa en longues tranches qu'il fit sécher au soleil. Son fusil lui devint un meuble fort utile, parce qu'on ne lui avait laissé aucun instrument pour allumer du feu. Étant aussi sans chandelle, il se servait, pendant la nuit, d'un charbon ardent pour observer l'aiguille aimantée, et régler ainsi sa course.

Le 17, Roberts, n'étant qu'à huit lieues de Saint-Antoine, crut pouvoir user de son eau fraîche avec un peu moins d'épargne. Il fit cuire quelques tranches de son poisson avec du riz. Le lendemain au matin, il découvrit clairement Saint-Antoine, Saint-Vincent, Sainte-Lucie, Terra-Branca et Monte-Guarde, qui est la plus haute montagne de l'île Saint-Nicolas. Elle se fait voir de tous les côtés de l'île, dans la forme d'un pain de sucre, dont la pointe vient ensuite à s'élargir. Enfin le 20, il mouilla dans la rade de Currisal, à un quart de mille du rivage.

Un de ses gens, nommé Potter, lui demanda la permission de se rendre à terre dans le canot, pour en apporter de l'eau fraîche. Il y consentit, et se sentant accablé de sommeil, il donna ordre à l'autre de veiller jusqu'au retour de son compagnon; après quoi il se mit à dormir. S'étant éveillé en sur-

saut, il appela son homme, qui ne lui fit point de réponse. Il se leva pour le chercher, et l'ayant trouvé endormi sur le tillac, il s'aperçut, en jetant les yeux autour de soi, que le courant l'avait éloigné de l'île. Sa surprise fut extrême. Il se voyait exposé aux flots pendant toute la durée des ténèbres, et dans une situation plus dangereuse que jamais, sans espérer que Potter pût le rejoindre. Cependant le jour étant venu l'éclairer, il trouva le moyen, avec beaucoup de peine, de gagner une baie sablonneuse, que les habitants nomment Pattako, où il jeta l'ancre le 22 de novembre.

Vers le soir, il lui vint sept nègres de Paraghisi, qui lui apportèrent une petite provision d'eau de la part du gouverneur de Saint-Nicolas. Ils l'assurèrent qu'il pouvait s'approcher de Paraghisi aussitôt que la marée descendante serait passée, c'est-à-dire dans l'espace d'une heure; et lorsqu'il leur parla d'attendre un de ses gens qui était resté à Currisal, ils lui protestèrent que, le vent étant contraire, il se passerait au moins quinze jours avant qu'il pût remonter au long de la côte. Cette objection l'ayant emporté sur ses désirs, il mit à la voile avec les nègres pour aller au devant de Potter. Mais le vent se trouva si fort, qu'il fut obligé de relâcher dans un lieu qui se nomme Porto-Gary; et voulant tenter un nouvel effort, sa grande voile fut si maltraitée, que les nègres parlèrent de l'abandonner pour rentrer dans leur barque. Il employa toutes sortes de motifs pour leur faire perdre cette pensée. Il leur représenta, d'un côté, qu'il y aurait de la barbarie à le laisser sans secours, et de l'autre, qu'ils allaient s'exposer encore plus follement à la fureur des flots, dans une barque beaucoup plus fragile que son bâtiment. Il ne put les persuader. Leur réponse fut qu'ils ne voyaient pas plus de danger dans leur barque que dans un vaisseau sans voiles, sans eau et sans provisions, ou que, s'il fallait périr, ils aimaient mieux que ce fût à la vue de leur demeure que dans des lieux éloignés. Un d'entre eux ajouta que Robert était sûr de ne manquer de rien lorsqu'il toucherait à quelque autre terre; au lieu que la seule sûreté qu'il y avait pour eux était d'y tomber dans l'esclavage. Ils le quittèrent malgré ses plaintes et ses reproches. Le vent continuant avec beaucoup de furie, il demeura incertain de quel côté il devait se porter. Sa situation ne lui laissait guère d'espérance de pouvoir gagner l'île de Mai ou celle de San-Iago. Il ne connaissait pas celles de Saint-Jean et de Saint-Philippe. Les cartes qu'il en avait vues étaient fort imparfaites, et il se souvenait d'avoir lu dans plusieurs relations que ces deux îles sont fort dangereuses. Il trouva néanmoins dans la suite que l'idée qu'il en avait conçue était tout à fait fausse.

Il passa la nuit dans toutes les alarmes qu'on peut se représenter. Mais, à la pointe du jour, il aperçut à l'est-nord-est Terra Vermilia, ou Punta-de-Ver-Milhari, comme la nomment les habitants. Il eut besoin du jour entier et de

la nuit suivante pour s'en approcher. Le lendemain, sans s'être aperçu que personne fût monté sur son bord, il entendit la voix d'un homme qui demandait en portugais si le vaisseau était à l'ancre. Aussitôt il découvrit trois nègres, de qui était venue cette question. Il leur répondit que, dans l'embarras mortel où il était, à peine connaissait-il sa situation ; mais qu'il cherchait l'île de San-Iago. Alors un d'entre eux, qui se nommait Colau-Verde, l'assura qu'il connaissait parfaitement San-Iago, Saint-Philippe et Saint-Jean, qu'il pouvait le mener dans quelque port de ces trois îles qu'il voulût choisir ; que celle de Saint-Philippe était abondante en provisions, mais que l'ancrage était mauvais et la mer fort haute ; qu'au contraire Saint-Jean avait un excellent port, où il promettait de le conduire sûrement.

Roberts accepta cette offre. Il s'efforça d'abord, avec le secours des trois nègres, de réparer un peu le désordre de ses voiles. Ensuite, se livrant à la conduite de Colau, il porta droit à la pointe du nord de Saint-Philippe. L'ayant doublée, il tourna plus au sud en suivant les côtes, jusqu'à la vue de Ghors, qui est une partie de la même île. De là il découvrit l'île de Saint-Jean, vers laquelle il porta directement, et lorsqu'il eut passé les petites îles qui sont situées dans l'intervalle avec beaucoup de confiance dans Colau, qui lui fit prendre au dessus de la plus orientale, il gagna aisément la pointe ouest de Saint-Jean. Il restait, suivant le pilote nègre, à s'avancer vers la pointe nord, que les habitants nomment Ghelungo, et qui est éloignée de l'autre d'environ deux lieues. Alors Roberts voulut savoir de son pilote où il plaçait le port ; mais il fut extrêmement surpris de reconnaître, aux incertitudes de Colau, qu'il l'ignorait. L'unique éclaircissement qu'il en tira fut qu'il était sûr de ne l'avoir point encore passé. Ils s'attachèrent à suivre la côte, en observant soigneusement leur situation. Enfin le port se fit apercevoir ; mais ce ne fut qu'après qu'on fut arrivé sous le vent, car étant derrière une pointe, il faut l'avoir passée pour le découvrir ; et comme le vent est toujours assez fort au long de la côte, il devient très difficile de remonter pour gagner le rivage, sans compter qu'on est poussé par un courant fort impétueux qui augmente beaucoup la difficulté. Roberts, embarrassé par ces obstacles, demanda à son pilote s'il ne connaissait point au dessus du vent quelque endroit où l'on pût mouiller. Le nègre répondit non, et que, si l'on ne gagnait pas le rivage avant qu'on eût passé le Punta do Sal, non seulement il serait impossible d'aborder, mais très difficile d'éviter le naufrage. Roberts lui demanda conseil. « Je n'en ai pas d'autre à vous donner, lui dit le nègre, que d'aborder sur les rocs, d'où chacun se sauvera comme il pourra. — Mais je ne sais pas nager, lui répondit Roberts, et mon matelot non plus. » La réplique du nègre fut qu'étant si près des rocs, il allait aborder. Roberts, prenant son fusil, lui dit qu'il sau-

rait empêcher qu'on ne lui fît violence sur son bord. Le nègre sauta aussitôt dans l'eau, en lui souhaitant une bonne fortune; il gagna la terre à la nage. Ses deux compagnons, qui ne savaient pas si bien nager, n'osèrent suivre son exemple, et protestèrent même qu'ils n'étaient pas capables de laisser Roberts sans secours; mais il le prièrent aussi de ne les pas abandonner aux flots sans provision. Il leur dit qu'il ne cherchait que le moyen d'aborder dans un lieu sûr, ou même de se faire échouer; et lorsqu'ils lui représentèrent de quoi Colau l'avait menacé, il répondit que ce perfide, comme ils avaient pu le remarquer eux-mêmes, s'était attribué des connaissances qu'il n'avait pas. Alors les deux nègres chargèrent Colau d'imprécations, et souhaitèrent de le voir périr avant qu'il pût atteindre les rocs. Roberts leur dit que, s'ils voulaient travailler à la pompe pour soulager un peu la felouque, il espérait encore de les mettre sûrement à terre. Mais ils lui déclarèrent qu'ils ne travailleraient à rien que lorsqu'ils le verraient à l'ancre, s'engageant néanmoins, par d'horribles serments, à ne pas l'abandonner.

Roberts s'approcha du rivage, et serra de si près la Punta do Sal, que, vers l'extrémité de la pointe, un homme aurait pu sauter du bord sur le rivage. La raison qui lui faisait tant hasarder contre les rocs était sensible. Cette pointe lui paraissant l'extrémité de la côte au dessous du vent, il n'était pas sûr au delà de trouver la terre assez avancée pour remorquer facilement. D'ailleurs les rocs étaient unis, et fort escarpés. Il savait qu'ordinairement ces sortes de rocs ne s'avancent pas sous l'eau, et la difficulté n'etant que d'y grimper lorsqu'il en serait assez proche pour y mettre le pied, il cherchait quelque lieu favorable à ce dessein. Mais, à la première vue qu'il eut de la terre, de l'autre côté de la pointe, il découvrit une petite baie assez profonde, dans laquelle il ne balança point à s'engager. La sonde qu'il avait à la main lui donna d'abord treize brasses, ensuite douze. Un courant du nord, qui entre dans la baie, l'aidant beaucoup plus que ses voiles, il s'approcha insensiblement de la terre; et quoique le rivage lui parût fort inégal, ce qui est ordinairement la marque d'un mauvais fond, il ne se vit pas plus tôt sur neuf brasses, qu'il mouilla à l'ancre à toutes sortes de risque. Les deux nègres, se voyant si près de la terre, se jetèrent aussitôt dans l'eau, et nagèrent heureusement jusqu'au rivage.

La nuit approchait; Roberts la passa tranquillement dans ce lieu. Au point du jour, trois insulaires parurent sur le bord de la mer, et n'apercevant que deux hommes sur la felouque, se mirent librement à la nage pour venir à bord. Ils firent des offres civiles à Roberts, jusqu'à lui proposer d'aller dîner à terre avec eux. Il leur répondit qu'il ne savait pas nager. Leur étonnement fut extrême. Ils répétèrent plusieurs fois qu'il leur paraissait bien étrange que

des gens qui traversaient la grande mer osassent l'entreprendre sans savoir nager; et vantant, non sans raison, l'usage de leur nation, ils assurèrent qu'il n'y avait pas d'enfant parmi eux qui ne pût se sauver de toutes sortes de périls à la nage. Cependant, comme l'eau manquait à Roberts, ils consentirent à lui en apporter. Étant bientôt revenus avec deux calebasses qui tenaient environ douze pintes, Roberts leur offrit de préparer pour eux quelques tranches de son poisson. A la vue des tranches sèches ils lui dirent qu'ils croyaient les reconnaître pour la chair d'un poisson qu'ils nommèrent *sarde;* sur quoi ils demandèrent si ce poisson ne dévorait pas les hommes. Roberts leur ayant répondu qu'on en avait quantité d'exemples, ils jetèrent avec effroi ce qu'ils tenaient entre leurs mains, en disant qu'ils n'auraient jamais cru que les hommes fussent capables de manger un animal qui se nourrit de leur chair. Ce mécontentement ne les empêcha pas de travailler à la pompe, et de nettoyer entièrement la felouque. Roberts, pour les récompenser de leur travail, leur offrit un verre d'eau-de-vie, en regrettant que les pirates ne lui eussent pas laissé le pouvoir de leur en donner plus libéralement. Ils refusèrent d'en boire. Puisqu'il en avait si peu, lui dirent-ils, et qu'il était accoutumé à cette liqueur, ils lui conseillaient de la garder pour ses besoins. Ils ajoutèrent que l'eau était leur boisson naturelle, et qu'ils s'en trouvaient fort bien; qu'ils n'avaient jamais goûté d'*aqua ardente* (c'est le nom qu'ils lui donnaient), quoiqu'ils n'ignorassent pas qu'elle était fort bonne, mais qu'ils se souvenaient qu'un pirate français, nommé Maringouin, ayant abordé dans leur île avec une grosse provision de cette liqueur, qu'il n'avait pas épargnée aux habitants, la plupart de ceux qui en avaient bu étaient devenus fous pendant plusieurs jours, parce qu'ils n'y étaient point accoutumés, et que d'autres en avaient été dangereusement malades; que cependant il se trouvait encore des nègres qui souhaitaient d'être enlevés par quelque pirate, pourvu qu'ils fussent conduits dans une région où cette liqueur chaude fût en abondance.

Roberts leur demanda s'ils avaient beaucoup de coton dans leur île. Ils lui dirent que chaque année en produisait abondamment, mais que la rareté des pluies avait rendu la dernière assez stérile; qu'il n'y avait pas de nègre néanmoins qui n'eût cinq ou six robes, quoiqu'ils en fissent peu d'usage; que, les vaisseaux venant rarement dans leur île, ils employaient le coton à leurs propres besoins, et qu'il n'y avait pas d'habitant qui ne lui en donnât volontiers quelque pièce pour raccommoder ses voiles. Mais il les assura qu'il ne prendrait rien d'eux sans le payer. Si j'avais eu, dit Roberts, quelques grains de verre ou d'autres bagatelles, j'aurais acquis tout le coton de l'île.

Ils admirèrent beaucoup son horloge de sable et ses instruments astronomiques. Les Portugais, à qui ils avaient quelquefois vu des machines de la même espece, n'avaient jamais voulu leur en apprendre l'usage. Roberts prenant plaisir à leur en donner quelque explication, ils lui dirent que tous les blancs étaient autant de *fittazars* (nom qu'ils donnent à leurs sorciers). Il leur répondit que toute correspondance avec le diable faisait horreur aux Anglais, et que dans leur pays les sorciers étaient brûlés vifs. « C'est une fort bonne loi, lui répondirent-ils, et nous en souhaiterions ici l'usage. » Mais, pour expliquer l'habileté des blancs, ils conclurent que, sans être aussi méchants que les sorciers, puisqu'ils les punissaient par le feu, ils devaient être plus savants que le diable même; et la raison qu'ils en apporterent, c'est qu'ils avaient remarqué que leurs sorciers, dont le savoir venait du diable, n'avaient aucun pouvoir contre les blancs. Là-dessus ils prierent Roberts d'employer ses lumières pour les empêcher de nuire à leurs bestiaux, et surtout à leurs enfants, qu'ils faisaient mourir par des maladies de langueur, lorsqu'ils portaient de la haine à leur famille.

« On sera peut-être surpris, dit Roberts, que j'entendisse si parfaitement leur langage. Mais sachant la langue portugaise, qui fait une grande partie de la leur, mêlée avec l'ancien mandingue, qui est leur première langue, ils ne me disaient rien dont je ne comprisse du moins le sens. D'ailleurs leurs moindres paroles sont accompagnées de tant de mouvements et de gesticulations, surtout dans cette île et dans celle de Saint-Philippe, que leur pensée se fait entendre avant qu'ils aient achevé de l'exprimer. »

Dans l'après-midi, le vent devint fort impétueux, et le ciel se couvrit de nuages si epais, que Roberts se crut menacé d'une tempête. Il était venu à bord plusieurs autres nègres. A sa prière, un d'entre eux se mit à la nage, tenant le bout d'une corde pour amarrer le bâtiment contre les rocs; mais il le fit si légèrement, que, la corde ayant coulé aussitôt, son travail devint inutile. Roberts le pria inutilement de recommencer. Il repondit que, si le vent éloignait sa felouque, il se chargeait, lui et ses compagnons, de porter les deux Anglais au rivage. Cependant quelques uns d'entre eux consentirent à retourner à terre pour chercher Colau-Verde, dont l'adresse et l'audace pourraient être de quelque secours. Le vent fut inégal pendant la nuit suivante. Une heure avant le lever du soleil, il plut beaucoup au nord-est et à l'est-nord-est; ce que les nègres expliquèrent comme un signe de vent, qui ne ferait qu'augmenter pendant le jour. Cependant le soleil se leva très clair; mais vers huit heures le vent souffla fort impétueusement, et devint si furieux vers le milieu du jour, que Roberts n'avait jamais vu les vagues dans une telle agitation; il ne savait quel parti prendre, et tous ses efforts se tournaient à per-

suader aux nègres de ne pas l'abandonner. Le reste du jour et la nuit suivante se passèrent avec moins d'alarme; mais, le lendemain, qui était le 29 novembre, les vents redevinrent si furieux, qu'ayant arraché le bâtiment de dessus son ancre, ils le précipitèrent sur la pointe d'un roc, où il se brisa misérablement. L'eau pénétrait de toutes parts, et les nègres, à cette vue, se jetèrent à la nage pour gagner la terre; cependant ils revinrent au secours de Roberts et de son matelot, qui jetaient des cris lamentables. A la faveur de quelques planches brisées, ils les conduisirent au pied d'un roc, où ils trouvèrent assez de facilité à monter plus de quinze pieds au dessus des flots. Là, le roc s'aplanissant dans un espace de neuf ou dix pieds, ils s'arrêtèrent pour reprendre haleine, tandis que d'autres nègres, qui avaient vu leur disgrâce du sommet de la côte, leur apportèrent de l'eau et quelques aliments du pays. Ils allumèrent du feu dans le même endroit, pour faire cuire des courges, et le temps ayant commencé à s'adoucir, ils y passèrent la nuit.

Le jour suivant fut employé par les nègres à sauver les débris de la felouque, surtout les moindres pièces de bois où il restait quelque trace de peinture. Ils dirent à Roberts que, s'il pouvait imaginer quelque moyen de rejoindre ensemble les mâts, le gouvernail, et quelques parties qui ne paraissaient pas fracassées, ils croyaient pouvoir le conduire jusqu'à un port voisin, où peut-être en tirerait-il quelque utilité. Il admira leur bonté dans cette proposition, et, touché de reconnaissance, il leur promit que, s'il arrivait dans ce port quelque bâtiment qui eût besoin de ces tristes restes, il les vendrait dans la seule vue de leur en donner le prix, et de récompenser leurs services par un présent fort inférieur à sa reconnaissance. Leur réponse, rapportée en termes exprès par l'auteur, est remarquable. Ils lui protestèrent qu'ils croyaient n'avoir fait que leur devoir en assistant des étrangers dans l'infortune; que, malgré la différence de leur couleur, et quoiqu'ils fussent regardés par les blancs comme des créatures d'une autre espèce, ils étaient persuadés que tous les hommes sont de la même nature; mais qu'ils avouaient néanmoins que Dieu les avait créés fort inférieurs aux blancs. Roberts, surpris de leur trouver tant de raison, leur répondit qu'au fond il n'y voyait pas d'autre différence que la couleur, et qu'il n'en connaissait pas d'autre cause que la chaleur excessive de leur climat; il ajouta que, si quelque blanc venait vivre dans leur île avec une femme de son pays, exposé comme eux à l'ardeur du soleil, il ne doutait pas que, dans trois ou quatre générations, leur postérité ne fût de la même couleur et de la même complexion.

Il fut fort surpris de leur entendre dire que, dans cette supposition, les blancs perdraient peut-être leur couleur, mais que leurs cheveux conserveraient toujours leur nature, et ne deviendraient pas frisés comme ceux des nègres; en

quoi, certes, ils raisonnaient beaucoup mieux que lui. Ils lui dirent encore qu'ils n'avaient que trop reconnu, par une longue expérience, qu'il y avait sur eux quelque malédiction, et qu'ils étaient faits pour être les serviteurs et les esclaves des blancs. Roberts, assez content de les voir dans cette idée leur répondit que c'était une opinion reçue dans le monde. Ils entrèrent s fort dans sa réponse, qu'ils la confirmèrent, en lui disant que c'était une vérité prouvée par l'usage des blancs, qui venaient annuellement prendre ou acheter des milliers d'esclaves en Guinée.

Non seulement les nègres sauvèrent tous les débris qui étaient sur la surface de la mer, mais, plongeant avec une hardiesse extrême, ils ramenèrent du fond des flots deux pots de fer, qu'ils se hâtèrent de rendre à Roberts. Ils excellent tous à nager et à plonger. La petite baie de Punta do Sal est d'une eau si claire, que dans le beau temps on voit le fond jusqu'à huit ou dix brasses. C'est un de leurs plus doux exercices, apres la pêche, de jeter une pierre au fond de l'eau, et de parier entre eux qui aura le plus d'adresse à la trouver. Ils ont un art de ménager leur haleine qui les fait demeurer au fond plus d'une minute.

Vers midi, ils firent à Roberts un dîner composé de courges bouillies et de quelques poissons qu'ils avaient pêchés. Pendant que les deux Anglais oubliaient leur infortune, pour manger avec assez d'appétit, il leur vint un messager du seigneur Lionel Consalvo, gouverneur de l île, qui s'excusait de n'être pas venu lui-même, parce qu'il était tourmenté d'un rhume. Il envoyait à Roberts quelques courges et trois ou quatre pommes de terre, en lui faisant espérer, pour le jour suivant, une pièce de chevreau sauvage. Au même moment, il parut un autre messager de la part du prêtre de l'île; loin d'apporter quelques provisions aux deux Anglais, il etait chargé par son maître de leur demander s'ils n'avaient pas sauvé quelque reste de farine. Après cette question, il ajouta, comme de lui-même, que, s'il leur restait de l'*aqua ardente*, ils feraient beaucoup de plaisir au prêtre de lui en envoyer. Roberts lui montra les restes de son naufrage, qui consistaient dans quelques planches et les deux pots de fer. A la vue des deux pots, le messager releva beaucoup le pouvoir de son maître, qui le rendait plus capable d'être utile aux étrangers que le gouverneur même, et, pour conclusion, il déclara aux Anglais qu'ils lui feraient plaisir de lui envoyer un des deux pots.

D'autres negres vinrent successivement, et parmi eux Domingo Gomerès, fils d'Antoine Gomerès, qui avait été gouverneur de l'île avant Lionel Consalvo. Roberts prit une juste opinion de Consalvo, en ne voyant qu'un nègre dans Gomerès. Les Portugais dedaignent de venir commander personnellement dans une île si pauvre, et laissent volontiers prendre aux nègres leurs

noms et leurs titres. Gomeres presenta au capitaine anglais quelques courges, un papaye et des bananes, avec un gâteau composé de bananes et de maïs. Roberts lui ayant demandé ce qu'il exigeait de sa reconnaissance pour tant de faveurs, il répondit qu'il serait fort satisfait de son amitié, et que tous les autres habitants n'avaient pas d'autres prétentions, à la réserve du prêtre, qui ne cesserait pas, suivant sa coutume, de lui faire beaucoup de demandes; mais qu'il le prévenait là-dessus, afin qu'il ne se laissât pas tromper. Roberts lui dit qu'à son retour en Angleterre, il ne manquerait pas de se louer beaucoup de la générosité des nègres, pour engager ses compatriotes à venir souvent dans leur île. Gomerès répondit que malheureusement l'île ne produisait rien d'avantageux au commerce; que son père et d'autres nègres fort anciens se souvenaient d'y avoir vu des étrangers qui leur avaient dit qu'elle était fort pauvre, et que non seulement les habitants en étaient fort misérables, mais que leur misère était la raison qui empêchait les vaisseaux de les visiter.

Pendant cet entretien, Roberts observa un nègre qui paraissait prêter l'oreille avec une attention extraordinaire, et, jetant les yeux plus particulièrement sur lui, il crut remarquer qu'il ne ressemblait pas aux nègres de Guinée, mais qu'il était basané comme les Arabes des parties méridionales de Barbarie, et qu'il avait les cheveux droits et bruns, quoique assez courts. Tandis qu'il le considérait, il fut extrêmement surpris de lui entendre dire en anglais que l'île produisait quantité de richesses qui n'étaient pas connues des Portugais, et dont les insulaires ignoraient l'usage, telles que de l'or, de l'ambre gris, de la cire et divers bois de teinture. En s'expliquant davantage, Roberts apprit, avec une joie égale à son étonnement, que cet étranger était Anglais, né à Carléon, sur la rivière d'Usk, dans le pays de Galles; que son nom était Charles Franklin, et qu'il était fils d'un juge de paix. Il avait commandé plusieurs bâtiments de Bristol. Dans un voyage aux Indes occidentales, il avait été pris par le pirate Barthélemi, et conduit sur la côte de Guinée, d'où il avait trouvé le moyen de s'échapper. Il s'était réfugié à Sierra Leone, chez un prince nègre, nommé Thome. Barthélemi avait employé les menaces pour l'arracher de cet asyle; mais le prince Thomé, fidèle à ses promesses, lui avait fait une réponse fière et méprisante, qui avait obligé le pirate à se retirer. Après son départ, le capitaine Plunket, chef du comptoir anglais de Sierra Leone, ayant entendu parler de Franklin, et le prenant pour quelque scélérat de la troupe du pirate, l'avait fait demander au prince Thomé, dans la seule vue de le condamner au supplice, suivant la rigueur des lois anglaises. Le prince nègre en avait averti Franklin, sans lui cacher qu'il était embarrassé par la crainte de déplaire aux Anglais.

Franklin, comprenant qu'il lui serait difficile de prouver son innocence, l'avait conjuré d'attendre l'arrivée de quelque vaisseau de Bristol dont il connût le capitaine. Son malheur avait touché si vivement le prince, qu'il avait obtenu le renouvellement de sa protection avec un redoutable serment. Cependant, Plunket ne se relâchant pas dans ses instances, il avait souhaité, pour l'intérêt de la paix, d'être envoyé plus loin dans les terres, et le prince ne lui avait pas refusé cette faveur. Outre le motif de sa sûreté, il avait appris qu'on trouvait beaucoup d'or dans l'interieur du pays, surtout entre 12 et 13 degrés de latitude, tant du nord que du sud, et peut-être jusqu'à l'extrémité méridionale de cette vaste région. Le prince Thomé l'envoya au roi de Bembolou, accompagné de quatre gardes, et d'un bâton d'état, qui lui tenait lieu d'une lettre de créance. Son voyage avait duré sept jours, et, sur le calcul de sa marche, il croyait avoir fait cent milles. Il avait passé dans sa route par plusieurs villes, où il avait été fort bien reçu. Pendant les quatre premiers jours, il n'avait fait aucune remarque importante; mais il avait ensuite observé que l'or était fort commun parmi les habitants. L'attention que ses gardes avaient continuellement sur lui l'avait empêché de prendre des informations. Il apprit d'eux-mêmes qu'ils avaient ordre de lui ôter toutes les occasions d'acquérir trop de lumières, et de le conduire par les routes les plus désertes, mais surtout de ne pas lui laisser la liberté d'écrire. Le prince Thomé avait eu soin de lui prendre tous ses papiers, sous prétexte de les conserver jusqu'à son retour; mais les nègres, étant persuadés que les blancs sont autant de fittazars ou de sorciers, s'imaginent que le diable ou quelque génie est toujours prêt à leur fournir les commodités dont ils ont besoin. Enfin il était arrivé à la cour du roi de Bembolou, où la vue du bâton d'état l'avait fait recevoir avec beaucoup de civilité et d'affection. Il y avait fait l'admiration du roi et de tout son peuple, qui n'avaient jamais vu d'Européens dans leur ville.

Roberts, ayant remarqué, pendant le discours de Franklin, que les nègres qui étaient autour de lui l'écoutaient fort attentivement, leur demanda s'ils avaient compris quelque chose à son récit; ils lui dirent que non, mais qu'ils admiraient que le seigneur Carolo (ils donnaient ce nom à Franklin) eût trouvé le moyen de lui parler dans une langue qu'ils ne comprenaient pas. Franklin leur apprit alors qu'il était du même pays que Roberts. Une nouvelle si surprenante fut répandue aussitôt dans toute l'assemblée. Ils venaient tous prier Roberts de la confirmer de sa propre bouche, parce qu'ils ont pour principe de ne pas s'en rapporter au témoignage d'autrui, lorsqu'ils peuvent employer celui de leurs propres sens.

L'impatience de Roberts était de voir leur ville. Franklin lui en avait représenté le chemin comme inaccessible, par la multitude de rochers escarpés et

pointus qu'il fallait traverser. Les nègres, qu'il interrogea aussi, confirmèrent la même chose, et lui firent une description extravagante de leur île. Cependant, comme le gouverneur et le prêtre l'avaient fait inviter à les aller voir chez eux, il resolut de surmonter toutes les difficultés, d'autant plus que dans le lieu où il était il se voyait exposé le matin et le soir à périr par la chute des pierres qui roulaient du sommet de la montagne. Les nègres lui dirent que ces mouvements venaient des chèvres sauvages, qui se retiraient le soir sous les rocs. En effet, l'auteur observe que l'île entière n'est qu'un composé de montagnes qui s'élèvent en monceau, et que, le sommet de l'une étant comme le pied de l'autre, elles forment ensemble une espece de dôme. Lorsqu'il se fut déterminé à partir, Domingo voulut lui servir de guide, avec la précaution de le lier derriere lui, pour le soutenir dans sa marche. La première partie du chemin se fit assez facilement, et l'on s'arrêta pour prendre quelques moments de repos. Mais, en avançant plus loin, Roberts s'aperçut bientôt qu'il lui serait fort difficile de continuer. Quelques nègres, s'écartant pour chercher une meilleure route, firent tomber une grosse pièce de roc, qui mit en danger tous ceux qui les suivaient. Domingo declara qu'il n'exposerait pas le capitaine anglais pendant le jour, parce que l'ardeur du soleil rendait les rocs moins capables de consistance, et les pierres plus faciles à se détacher; au lieu que l'humidité de la nuit formait une espece de ciment qui les arrêtait. Sur ce raisonnement, dont Roberts ajoute qu'il reconnut la vérité par son expérience, on ne pensa qu'à retourner au lieu d'où l'on était parti. Domingo proposa de faire venir une barque pour gagner la ville par la voie de la mer.

Quoique ce dessein demandât plusieurs jours, Roberts se vit forcé d'y consentir par les premieres atteintes d'une fièvre violente. Tant de chagrins et de fatigues, joints à l'ardeur excessive du soleil, qu'il fallait essuyer continuellement, avaient épuisé ses forces. Il tomba dans une maladie si dangereuse, que pendant plus de six semaines son matelot et Franklin désespérèrent de sa vie. Les nègres lui rendirent plus de services et de soins qu'il n'aurait pu s'en promettre dans la région la plus polie de l'Europe, et la plus affectionnée aux Anglais. Enfin, lorsqu'il fut en état d'entrer dans la barque, les nègres, qui se chargèrent de le conduire avec Domingo, prirent au sud-ouest, et trouvèrent toujours la mer fort calme; au lieu que de l'autre côté le vent ne cesse pas de se faire sentir, surtout à mesure que le soleil s'approche du méridien. On arriva le soir à Furno, où Roberts trouva un cheval du gouverneur, sur lequel il monta pour se rendre à sa maison. Ce n'était proprement qu'une cabane. Il y fut reçu fort civilement; mais ayant promis à Domingo de loger chez lui, il se rendit ensuite chez le signor Antonio, père de ce nègre. On y avait déjà pris soin de lui préparer un lit, secours précieux, si l'on considère le

pays et les habitants. Il était composé de quatre pieux enfoncés dans la terre à de justes distances, et de quatre pièces de bois informes qui les joignaient ensemble, sans autre lien que des cordes de bananier. Le fond était rempli d'une paillasse de cannes, sur laquelle on avait mis une grande quantité de feuilles sèches de bananier couvertes d'une natte ; et pour draps, deux pièces d'une étoffe blanche de coton. La courte-pointe était aussi de coton à raies bleues et blanches.

Roberts passa deux mois dans la maison du seigneur Antonio Gomerès sans pouvoir se rétablir ; mais ayant commencé à reprendre ses forces, il se fit un amusement de la pêche. Il employait souvent trois ou quatre jours entiers à cet exercice. Les nègres portaient le bois dont ils avaient besoin pour allumer du feu et faire cuire le poisson. Ils trouvaient du sel sur les rocs, où la chaleur du soleil le formait naturellement de l'eau de la mer.

Dans la familiarité où Roberts vivait avec les nègres, il s'informa quels vaisseaux ils avaient vus dans leur île depuis quelques années. Il n'en était arrivé que deux dans l'espace de sept ans : l'un d'Angleterre, qui avait acheté des porcs ; l'autre, portugais, qui, transportant des esclaves de Saint-Nicolas au Brésil, avait relâché à Saint-Jean pour faire de l'eau, mais s'était vu enlever de dessus ses ancres par une violente tempête. L'intention de Roberts était de passer dans l'île Saint-Philippe, où il savait que les vaisseaux abordaient plus souvent. Après de longues réflexions, il prit le parti de rassembler tous les débris de sa felouque, et d'en composer une barque avec le secours des nègres. Il lui donna vingt-cinq pieds de long sur dix de largeur, et quatre pieds dix pouces de profondeur. Il la calfata de coton et de mousse, avec un enduit de suif mêlé de fiente d'âne. Cette composition acquit tant de dureté en séchant au soleil, que non seulement la chaleur n'était pas capable de la fondre, mais que l'eau de la mer ne pouvait l'endommager ; la fiente d'âne la défendait contre les poissons, qui auraient mangé le suif sans ce mélange. D'ailleurs Roberts n'aurait pu se procurer assez de suif pour fournir à tout l'ouvrage, car il observe que quarante chèvres ne lui en donnaient pas plus de cinq livres, et qu'une vache grasse n'en rendait pas davantage.

Lorsqu'il crut avoir mis sa barque en état de supporter la mer, il obtint des nègres une ancre qu'ils avaient pêchée après le départ du vaisseau portugais dont on a raconté l'accident. Il s'approcha ainsi de Furno, d'où il se rendit à la ville pour y faire ses adieux ; mais il fut fort surpris que Franklin, après lui avoir promis constamment de s'embarquer avec lui, eût changé tout d'un coup de résolution. Il affecta de paraître satisfait de ses raisons, et, sans autre compagnie que son matelot et six nègres qui s'étaient of-

ferts à le suivre, il partit deux heures avant le jour, avec la marée du matin.

Après avoir erré quelque temps, il fut encore obligé de retourner à Saint-Jean, et de s'y arrêter deux mois pour réparer sa barque. Mais enfin il gagna San-Iago, la principale des îles du cap Verd, où vint aborder un vaisseau de Bristol, commandé par un de ses amis, qui le ramena dans sa patrie.

Quoique nous nous soyons peut-être un peu étendu sur les aventures de Roberts, nous croyons que le lecteur judicieux ne nous en fera pas de reproches. Il a dû y retrouver à tout moment des objets d'intérêt et d'instruction. Quel contraste plus frappant que celui de la férocité des corsaires anglais, et de la bonté des nègres de Saint-Jean! D'un côté, quel horrible abus de tous les arts, de toutes les lumières, que l'homme policé acquiert dans la constitution sociale! et de l'autre, quel exemple de toutes les vertus qui tiennent au sentiment de la pitié dans l'homme sauvage, qu'ailleurs nous trouverons souvent aussi méchant dans sa grossièreté que nous le sommes avec nos connaissances! Peut-être les nègres de Saint-Jean n'avaient-ils conservé cette bonté naturelle que par une suite de l'extrême pauvreté de leur demeure. Jetés sur des rochers, au milieu des écueils qui éloignent les vaisseaux de ces parages dangereux, ils n'avaient point été corrompus par l'avarice et la fausseté qui naissent de l'esprit de commerce; et les prêtres, qui, pour régner mieux sur toutes ces nations grossières, obscurcissent leur intelligence par la superstition, qui les rend à la fois dociles et féroces, n'avaient pas eu d'intérêt à aveugler cette horde indigente à qui l'on ne pouvait rien prendre. Ainsi relégués au milieu de leurs rochers inabordables, ces nègres se croyaient heureux de voir d'autres hommes assez malheureux par le sort pour avoir besoin d'eux. Ils reconnaissaient encore la supériorité de ces Européens, qui pourtant leur était devenue inutile; et les Européens, portés à la nage par les nègres, qui plongeaient au milieu des rochers, pouvaient reconnaître à leur tour une autre espèce de supériorité que l'homme porte partout avec lui. Quelle multiplicité d'ailleurs, quelle variété d'incidents dans la situation de Roberts, abandonné dans sa felouque aux mers et à la fortune, et flottant sans cesse entre la mort et la vie! Combien de fois l'espérance vient remplacer le danger! et combien de fois le danger fait disparaître l'espérance! On a remarqué que les marins ne pouvaient pas souffrir long-temps le séjour de la terre: n'est-ce pas parce que leur âme, accoutumée aux fortes secousses, trouve insipide et monotone un genre de vie qui n'offre ni grands périls, ni grandes joies?

ANDRÉ BRUE.

VOYAGE SUR LES BORDS DU SÉNÉGAL.

Marabout; singulière onction. Palais du Damel, sa cour. Visite au Siratik. Chasse au lion. Aventuriers nocturnes. Roi de Cabo. Usages des Nègres.

Brue était directeur général de la Compagnie française d'Afrique, vers la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième; ses voyages, qui ont été fréquents, eurent tous pour objet le bien du commerce et l'intérêt de sa patrie. Nous n'en rapporterons que ce qui nous semblera propre à faire connaître le pays et les mœurs, les révolutions des compagnies commerçantes et les démêlés des nations rivales n'entrant point dans notre plan.

Le premier voyage de Brue est celui qu'il fit par terre de Rufisque jusqu'au Fort-Louis sur le Sénégal. Il traversa le pays des Sérères, et s'arrêta un soir dans un village des Iolofs, qui était la résidence d'un des plus grands marabouts, ou prêtres du pays. Ce saint nègre s'était attendu à recevoir la visite et des présents du général français, mais il vit ses espérances trompées. L'alcadi de Rufisque et une femme mulâtre, qui avaient suivi Brue avec quelques Français, que la seule curiosité conduisait, se mirent à genoux devant le marabout, et lui baisèrent les pieds; après quoi, il prit la main de la signora, l'ouvrit et cracha dedans; ensuite la lui faisant tourner trois fois autour de la tête, il lui frotta de sa salive le front, les yeux, le nez, la bouche et les oreilles, en prononçant, pendant cette opération, quelques prières arabes. Il reçut leurs présents, et leur promit un heureux voyage. La signora fut raillée de sa superstition à son retour, et de sa complaisance à s'être laissé oindre de la salive du vieux marabout.

Ils arrivèrent le lendemain à Makaya, une des résidences du damel ou roi de Cayor, qui s'y était rendu pour recevoir les Français. Devant la porte du palais, ils trouvèrent une garde de quarante ou cinquante nègres, avec un grand nombre de guiriots ou de musiciens, qui se mirent à chanter les louanges du général aussitôt qu'ils le virent à portée de les entendre. Les grands officiers se présentèrent pour le recevoir et l'introduire à l'audience du roi. Il ne fut pas aisé à Brue, qui était d'une taille puissante, de passer par la porte de ce Versailles du royaume de Cayor: le guichet était

si bas, qu'il était obligé de se courber beaucoup. L'enclos contenait quantité de bâtiments, entre lesquels il y avait un kalde, ou une salle d'audience ouverte de tous côtés. Le damel y était assis sur un petit lit dont la Compagnie française lui avait fait présent; il se leva lorsque Brue fut entré, et, lui présentant la main, il l'embrassa, avec beaucoup de remerciments de s'être détourné si loin de sa route pour le voir. Le général lui fit son compliment, et lui offrit les présents de la Compagnie, avec deux barils d'eau-de-vie. L'ordre fut donné pour le traiter aux dépens de la cour, et pour renvoyer à Rufisque les chevaux et les chameaux qu'il y avait loués. Il fut conduit ensuite à l'audience des femmes du roi. Ce prince en avait quatre légitimes, suivant la loi de Mahomet, mais ses concubines étaient au nombre de douze, malgré les remontrances des marabouts. Un jour qu'ils lui reprochaient cette intempérance, il leur répondit que la loi était faite pour eux et pour le peuple, mais que les rois étaient au dessus.

Les femmes du damel ayant pris soin de fournir des provisions au général, il se crut obligé de leur faire quelques présents. C'était le roi qui se chargeait lui-même de ces détails, lorsqu'il avait la raison libre; mais sa passion pour l'eau-de-vie ne lui permettait pas d'être un moment sans en boire; il était ivre aussi long-temps qu'il avait de cette liqueur. Quatre jours se passèrent avant que le général pût le trouver en état de l'entendre, et ses deux barils étaient déjà presque épuisés.

Quoique les nègres de Cayor, païens et mahométans, aient l'usage de la polygamie, il ne leur est pas permis d'épouser deux sœurs. Le damel, se croyant dispensé de cette loi, avait deux sœurs entre ses femmes. Les marabouts et les mahométans zélés en murmuraient, mais secrètement, parce que ce prince n'était pas traitable sur ce qui pouvait blesser ses plaisirs. Il ne doutait pas de l'existence d'un paradis; mais il déclara naturellement à Brue qu'il n'espérait pas y être reçu, parce qu'il avait été fort méchant, et qu'il ne se sentait, disait-il, aucune disposition à devenir meilleur. Effectivement, il s'était rendu coupable de mille actions cruelles; il avait dépouillé, banni ou tué ceux qui avaient eu le malheur de lui déplaire. Comme il possédait deux royaumes, celui de Cayor et celui de Baol, il se croyait plus grand que tous les monarques d'Europe, et, faisant quantité de questions à Brue sur le roi de France, il demandait comment il était vêtu, combien il avait de femmes, quelles étaient ses forces de terre et de mer, le nombre de ses gardes, de ses palais, de ses revenus, et si les seigneurs de sa cour étaient aussi bien vêtus que les seigneurs nègres; et lorsque Brue s'efforçait de lui donner une idée de la grandeur du roi de France, ce qui lui paraissait le plus incroyable, c'était qu'un si grand roi n'eût qu'une

femme. Il demandait comment il pouvait faire lorsqu'elle était enceinte ou malade. Le général répondit qu'il attendait qu'elle se portât mieux. « Bon ! lui dit le monarque nègre, il a trop d'esprit pour être capable de tant de patience. »

Un jour, il fit présent au général d'une femme qui paraissait d'une condition supérieure à l'esclavage. En effet, elle avait été l'épouse d'un des principaux officiers de sa cour. Son mari, la soupçonnant d'infidélité, aurait pu se faire justice de ses propres mains ; mais, comme elle était d'une famille distinguée, il avait pris le parti de porter ses plaintes au roi, qui, l'ayant jugée coupable, l'avait condamnée à l'esclavage, et l'avait donnée à Brue. Les parents de cette malheureuse femme vinrent solliciter les Français en sa faveur, et supplièrent le général d'accepter en échange une esclave beaucoup plus jeune, dont il aurait par conséquent plus de profit à tirer. Il y consentit, et l'autre fut conduite aussitôt par sa famille hors des états du damel. Cette rigueur dans la punition rend les femmes des grands assez chastes. Comme le droit de les vendre appartient au roi, après leur correction, elles sont sûres de ne jamais trouver en lui qu'un juge inexorable, qui accorde toujours une prompte justice aux maris dont il reçoit les plaintes.

Le port de Rufisque ne recevant guère que des barques et des chaloupes, le damel, qui souhaitait beaucoup de voir un vaisseau, pria le général d'en faire venir un près de cette ville. Brue lui répondit qu'il était fâché de ne le pouvoir, parce qu'il n'y avait point assez d'eau pour un bâtiment tel qu'il le désirait ; mais qu'il en ferait venir un de dix pièces de canon, qui servirait à lui donner quelque idée de ceux qui en portent jusqu'à cent pièces. Il fit amener effectivement une corvette appareillée dans toute sa pompe, avec les pavillons déployés. Le damel et tous ses courtisans se rendirent sur le rivage pour jouir de ce spectacle. On fit faire quantité de mouvements à ce petit vaisseau, et les Français s'étaient attendus que le roi monterait à bord ; mais, soit qu'il craignît la mer, ou qu'ayant à se reprocher ses extorsions et ses violences, il appréhendât qu'ils ne le retinssent prisonnier, il n'osa se procurer cette satisfaction. Lorsqu'il eut rassasié sa curiosité, il demanda au général de combien les grands vaisseaux surpassaient celui qu'il avait vu. Sans répondre directement à cette question, Brue lui conseilla d'envoyer de ses officiers pour être plus sûr de ce qu'il voulait savoir par le témoignage de ses propres gens. L'ordre fut donné à quelques nègres d'aller prendre les mesures. Ils revinrent tout chargés des cordes qu'ils avaient employées, et qu'ils étendirent devant le damel. « Quel canot ! s'écria-t-il, et que la science des blancs est prodigieuse. »

Pour donner de l'amusement au général, ce prince fit un jour en sa présence la revue d'une partie de ses troupes, sous la conduite du condi, son

lieutenant général. Ce corps d'armée montait à cinq cents hommes, armés de sabres, d'arcs et de flèches, et couverts de cottes de maille qui consistaient en deux morceaux d'étoffe de la forme d'une dalmatique. Le fond était de coton blanc, rouge ou d'autres couleurs, parsemé de caractères arabes, que les marabouts croient également propres à jeter l'effroi parmi leurs ennemis et à garantir ceux qui les portent de toutes sortes de blessures, a la réserve néanmoins de celle des armes a feu, parce que l'invention, leur a-t-on dit, est postérieure au temps de Mahomet. Sous ces cottes de maille, les nègres ont une multitude d'amulettes, qu'ils appellent *grisgris*, et celui qui en est le plus chargé doit être le plus brave, parce qu'il a moins de périls à redouter.

Le condi, s'étant mis à la tête de sa troupe, la disposa sur quatre rangs, et fit avertir le roi qu'il était prêt à le recevoir. Ce prince était dans le magasin que la Compagnie avait fait bâtir à Rufisque. Quoiqu'il ne fût pas fort éloigné de cette petite armée, il monta à cheval, et, prenant sa lance, il fit les mêmes mouvements que s'il eût été près de combattre. Brue fut obligé de prendre aussi un cheval pour l'accompagner. Ils s'avancèrent jusqu'au milieu de la ligne. Le condi, à la vue de son maître, ôta son turban, et, se jetant à genoux, se couvrit trois fois la tête de poussière; mais le roi, qui n'était plus qu'à dix pas, lui fit porter ses ordres par un de ses guiriots militaires. Le condi, après les avoir reçus dans la même situation, se couvrit la tête, et fit commencer les exercices. Ensuite il reprit sa première posture, en attendant de nouveaux ordres qu'il reçut encore, et qui ne produisirent que des mouvements fort irréguliers.

Les huttes des habitants sont de paille, mais plus ou moins commodes, suivant l'industrie du possesseur. La forme en est ronde. Elles n'ont pour porte qu'un trou fort bas, comme la gueule d'un four, de sorte qu'ils ne peuvent y entrer qu'en rampant. Comme elles n'ont pas d'autre ouverture pour recevoir la lumière, et que le feu qu'on y entretient continuellement répand une épaisse fumée, il n'y a au monde que des nègres qui puissent les habiter, surtout à cause de la chaleur, qui vient également de la voûte, et d'un fond de sable brûlé qui en fait le plancher. Leurs lits sont composés de petits pieux placés à deux doigts l'un de l'autre, et joints ensemble par une corde; aux quatre coins, d'autres pieux un peu plus gros servent à soutenir tout l'édifice. Les nègres de quelque distinction mettent une natte sur ces châlis.

Dans un autre voyage sur le fleuve Sénégal, Brue visita le pays des Foulas, et leur empereur, qui se nomme Siratik, nom que quelques voyageurs donnent aussi à ses états.

En arrivant au port de Ghiorel, situé vis-à-vis l'île de Bilbas, centre du commerce de ce canton, il fit tirer trois coups de canon pour annoncer son

arrivée. A peine eut-il mouillé l'ancre, qu'il reçut la visite du seigneur du village, nommé Farba-Ghiorel. Ce nègre, qui était oncle du siratik, et qui avait toujours eu beaucoup d'affection pour les Français, fut reçu d'eux avec beaucoup de civilité. Il promit au général de dépêcher sur-le-champ un exprès au roi son neveu. Dès le même soir, Boucar Siré, un des fils du siratik, qui avait ses terres entre Ghiorel et Goumel, résidence de son père, se rendit à bord, et répondit au général de l'amitié que ce roi avait conçue pour lui sur la seule réputation de son mérite. Ce compliment fut accompagné d'un présent de deux bœufs gras et d'une petite boîte d'or du poids d'une once. Le général fit aussi ses présents au prince, et le salua de plusieurs coups de canon à son départ. Ensuite, ayant fait descendre ses facteurs pour commencer le commerce, il trouva dans le village tant d'avidité pour ses marchandises, que ses barques furent bientôt chargées des productions du pays.

Le siratik n'eut pas plus tôt appris l'arrivée des Français, qu'il fit complimenter Brue par son grand bouquenet, c'est-à-dire par le grand-maître de sa maison. Cet officier était un vieillard vénérable, de fort belle taille, avec la barbe et les cheveux gris, ce qui marque, parmi les nègres, une vieillesse fort avancée; mais il n'en paraissait pas moins vigoureux, ni moins vif et moins poli. Son nom était Baba Milé. Après les premiers compliments, il reçut le paiement des droits et les présents annuels : c'étaient des étoffes noires et blanches de coton, quelques pièces de drap et de serge écarlate, du corail, de l'ambre jaune, du fer en barre, des chaudrons de cuivre, du sucre, de l'eau-de-vie, des épices, de la vaisselle, et quelques pièces de monnaie d'argent au coin de Hollande, avec un surtout de drap écarlate à la manière de Brandebourg, et deux boîtes pour renfermer la plus précieuse partie du présent. Le bouquenet reçut aussi les droits qui revenaient aux femmes du prince, et qui montaient à la moitié des premiers, sans oublier ce qui lui revenait à lui-même. Le kamalingo, ou le lieutenant général du roi, qui est ordinairement l'héritier présomptif de la couronne, vint recevoir à son tour le présent ou le droit annuel qui lui devait être payé. Tous ces présents pouvaient monter à la valeur de quinze ou dix-huit cents livres. Ensuite le bouquenet offrit au général, de la part du roi, trois grands bœufs, et l'ayant invité à se rendre à la cour, il fit paraître les officiers qui étaient nommés pour le conduire. On avait déjà préparé un grand nombre de chevaux pour les gens de sa suite, et des chameaux pour transporter son bagage.

Le jour suivant, Brue prit terre au bruit de son canon, et se mit en marche pour la cour du siratik. Son cortége était composé de six de ses facteurs, deux interprètes, deux trompettes, deux hautbois, et quelques domestiques,



avec douze laptots, ou nègres libres, bien armés. Il traversa un pays fort uni et bien cultivé, plein de villages et de petits bois. En approchant de Boucar, il découvrit de vastes prairies, dont les parties basses se sentaient déjà de l'inondation qui commençait à gagner dans le pays. Ce qui restait de terrain sec était si couvert de toutes sortes de bestiaux, que les guides du général avaient peine à lui faire trouver un passage. Le convoi ne put arriver à Boucar qu'à l'entrée de la nuit.

Le prince Siré, à qui le village appartenait, vint au devant des Français, à la tête de trente chevaux. Aussitôt qu'il eut aperçu le général, il s'avança au grand galop en secouant sa zagaie, comme s'il eût voulu la lancer. Brue l'aborda de la même manière, c'est-à-dire avec le pistolet en joue. Mais lorsqu'ils furent près l'un de l'autre, ils mirent pied à terre et s'embrassèrent, ensuite, étant remontés à cheval, ils entrèrent dans le village, et le prince conduisit son hôte dans une maison qu'il avait fait préparer pour lui, dans le même enclos que celui de ses femmes. Après l'avoir introduit dans son appartement, il le laissa seul; mais, au même moment, le général fut conduit à l'audience de la princesse. Elle lui parut d'une taille médiocre, mais très bien faite, jeune et fort agréable; ses traits étaient réguliers, ses yeux vifs et bien fendus, sa bouche petite et ses dents extrêmement blanches; son teint couleur d'olive aurait beaucoup diminué les agréments de sa figure, si elle n'eût pris soin de la relever avec un peu de rouge.

Elle reçut Brue fort civilement, et le remercia de ses présents avec beaucoup de grâce. Il fit successivement sa visite à deux ou trois autres femmes du prince; après quoi, retournant auprès de lui, il y passa le temps jusqu'à l'heure du souper. Il fut reconduit alors dans son appartement, où il trouva plusieurs plats de couscous, du sanglet, des fruits et du lait en abondance, qui lui étaient envoyés par les femmes du prince. Quoiqu'il se fût fait préparer à souper par un cuisinier de sa nation, la civilité lui fit goûter de tous les mets africains. Après qu'il eut soupé, le prince vint, s'assit sans cérémonie, mangea quelque chose du dessert, but plusieurs coups de vin et d'eau-de-vie, et se mit à fumer avec lui jusqu'à ce qu'on fut venu l'avertir que tout était prêt pour le *folgar* ou le bal. L'assemblée était composée de toute la jeunesse du village, qui danse et chante, tandis que les plus âgés sont assis sur des nattes autour de celle où se fait le folgar. Ils s'y entretiennent agréablement, et cette conversation, dont ils font un de leurs plus grands plaisirs, s'appelle *kalder*. Chacun parle librement. C'est dans ces cercles qu'on remarque, disent les voyageurs, l'étendue surprenante de leur mémoire, et combien ils feraient de progrès dans les sciences, si leurs talents naturels étaient cultivés par l'étude.

Le village de Boucar est situé sur une petite éminence, au centre d'une grande plaine; l'air y est fort sain. Les maisons ressemblent à toutes celles du pays; elles sont rondes, et se terminent en pointe, comme nos glacières de France; les fenêtres en sont fort petites, apparemment pour se garantir des moucherons, qui sont extrêmement incommodes dans tous les pays bas. Le folgar auquel Brue fut invité se tint au milieu du village; il dura deux heures, et ne fut interrompu que par une pluie violente, qui força tout le monde de se mettre à couvert.

Le lendemain, on vint, de la part du prince, s'informer de la santé du général; cette politesse fut suivie du déjeuner. Le prince, ayant envoyé du couscous et du lait, parut aussitôt lui-même, et se mit à table avec Brue; ensuite ils partirent ensemble escortés d'environ quarante chevaux. La route se trouva remplie d'une foule de peuple, qui s'était rassemblé de tous les lieux voisins pour voir les Européens et pour entendre leur musique. En approchant de Goumel, Brue vit venir à sa rencontre le kamalingo, suivi de vingt cavaliers, qui le complimentèrent au nom du siratik. Ce grand-officier de la couronne portait des hauts-de-chausses fort larges, avec une chemise de coton dont la forme ressemblait à celle de nos surplis. Autour de la ceinture, il avait un large ceinturon de drap écarlate, où pendait un cimeterre dont la poignée était garnie d'or. Son chapeau et son habit étaient revêtus de grisgris, et dans sa main il portait une longue zagaie. Le général le reçut avec une décharge de sa mousqueterie. Ils continuèrent leur marche, et traversèrent le village de Goumel pour se rendre au palais du roi, qui en est éloigné d'une demi-lieue.

La demeure de ce prince est composée d'un grand nombre de cabanes, qui sont environnées d'un enclos de roseaux verts entrelacés, défendu par une haie vive d'épines noires si serrée, que le passage en est impossible aux bêtes sauvages. Le roi, informé de l'approche du général, envoya les principaux seigneurs de sa cour au devant de lui, de sorte qu'en arrivant au palais son train était d'environ trois cents chevaux. Tout ce cortége descendit à la première porte, excepté le général, le prince Siré et le kamalingo, qui entrèrent à cheval, et ne mirent pied à terre qu'à deux pas de la salle d'audience.

Brue trouva le siratik assis sur un lit, avec quelques unes de ses femmes et de ses filles, qui étaient à terre sur des nattes. Ce prince se leva, fit quelques pas au devant de lui, la tête découverte, lui donna plusieurs fois la main, et le fit asseoir à ses côtés. On appela un interprète; alors Brue déclara qu'il était venu pour renouveler l'alliance qui subsistait depuis un temps immémorial entre le siratik et la Compagnie française; il protesta que dans quelque occasion que ce fût la Compagnie était prête à l'aider de toutes ses forces.

il insista sur les avantages que les sujets du prince tiraient de cet heureux commerce, et, pour conclusion, il l'assura de ses sentiments particuliers de respect et de zèle. Pendant que l'interprète expliquait ce discours, Brue observa que la satisfaction du siratik s'exprimait sur son visage; il prit plusieurs fois la main du général pour la presser contre sa poitrine. Ses femmes et ses courtisans répétaient avec la même joie : Les Français sont une bonne nation; ils sont nos amis.

Le siratik répondit d'un ton fort civil qu'il rendait grâce au général d'être venu de si loin pour le voir; qu'il avait une véritable affection pour la Compagnie et pour sa personne en particulier; qu'il voulait oublier quelques sujets de plainte qu'il avait reçus des agents de la Compagnie; que, dans la confiance qu'il prenait à son caractère, il lui accordait la liberté d'établir des comptoirs dans toute l'étendue de ses états, et de bâtir des forts pour leur sûreté. Enfin il conclut en assurant les Français de sa faveur et de sa protection. Il combla le général de caresses; il lui fit l'honneur de le faire fumer dans sa propre pipe; enfin il le reconduisit lui-même jusqu'à la porte de la salle.

Deux officiers, qui étaient à l'attendre, le menèrent ensuite à l'audience des reines et des princesses filles du roi. Il fit à toutes ces dames des présents moins considérables par le prix que par leur nouveauté. Une des reines, ayant observé que pendant l'audience du siratik il avait regardé avec beaucoup d'attention une jeune princesse de dix-sept ans, qui était sa fille, s'imagina qu'il avait pris de l'amour pour elle, et proposa au roi de la lui donner en mariage. Ce prince y consentit aussitôt, et fit offrir au général les premiers postes de son royaume avec un grand nombre d'esclaves. Brue s'excusa sur ce qu'étant marié, sa religion ne lui permettait d'avoir qu'une femme. Cette réponse fit naître quantité de réflexions et de discours entre les dames nègres sur le bonheur des femmes de l'Europe. Elles demandèrent à Brue comment il pouvait vivre si long-temps sans la sienne, et ce qu'il pensait de sa fidélité dans une si longue absence.

Le lendemain, le siratik se rendit à la salle d'audience pour y administrer la justice à ses sujets. Brue, curieux d'assister à ce nouveau spectacle, obtint d'être placé dans un lieu où il pouvait tout voir sans être aperçu. Il trouva le siratik environné de dix vieillards, qui écoutaient les parties séparément et qui lui rapportaient ce qu'ils avaient entendu. Après quoi ce prince, sur l'avis des mêmes conseillers, prononçait la décision. Elle était exécutée sur-le-champ. Brue n'aperçut point d'avocat ni de procureur; chacun plaidait sa propre cause. Dans les causes civiles, il revient au roi un tiers des dommages. Il y a peu de crimes capitaux parmi les nègres. Le meurtre et la trahison sont les seuls qui soient punis de mort. La punition ordinaire est le

bannissement, c'est-à-dire que le roi vend les coupables à la Compagnie, et dispose de leurs effets à son gré. Un débiteur insolvable est vendu avec toute sa famille, et le roi tire son tiers dans cette vente.

Le siratik pria un jour Brue de l'accompagner à la chasse d'un lion qui avait fait depuis peu de grands ravages dans le pays. Brue se rendit à cette invitation, et ils trouvèrent bientôt ce furieux animal, qui se défendit avec tout le courage qu'il a reçu de la nature. Il tua deux nègres, il en blessa dangereusement un troisieme, qu'il aurait achevé, si, du coup le plus heureux, un des laptots du général ne l'eût tué sur-le-champ. Il fut porté au palais comme en triomphe, et le roi fit présent de sa peau au général. C'était un des plus grands lions qu'on eût jamais vus dans le pays. Ce combat en rappelle un autre rapporté par Jannequin, et qui prouve avec quelle intrépidité les nègres attaquent ces animaux formidables si bien armés par la nature.

« Le chef d'une des tribus du désert, voulant faire connaître son courage et son adresse aux Français, les fit monter sur quelques arbres, près d'un bois très fréquenté des bêtes farouches. Il montait un excellent cheval, et ses armes n'étaient que trois javelines que les nègres appellent zagaies, avec un coutelas à la mauresque. Il entra dans la forêt, où, rencontrant bientôt un lion, il lui fit une blessure. Le fier animal accourut vers son ennemi, qui feignit de fuir pour l'attirer dans l'endroit où il avait placé les Français. Alors le kamalingo, tournant tout d'un coup, l'attendit d'un air ferme, et lui lança une seconde javeline, qui lui perça le corps. Il descendit aussitôt, et, prenant un épieu, il alla au devant du lion, qui venait à lui la gueule ouverte, avec un furieux rugissement. Il lui enfonça son épieu dans la gueule même; ensuite, sautant sur lui, le sabre à la main, il lui coupa la gorge. Après sa victoire, qui ne lui coûta qu'une légère blessure à la cuisse, il prit quelques poils du lion, et les attacha comme un trophée à son turban. »

Brue partit de Ghiorel, et continua de remonter le Sénégal jusqu'au village de Dembakané, près des frontieres du royaume de Galam; mais il eut, dans cet intervalle, un spectacle fort étrange. Tout d'un coup le soleil fut éclipsé par un nuage épais pendant l'espace d'un quart d'heure. Les Français reconnurent bientôt que c'était une légion de sauterelles. En passant au dessus de la barque, elles la couvrirent d'excréments. Quelques uns de ces animaux étant tombés dans le même temps, ils parurent entierement verts, plus long et plus épais que le petit doigt, avec deux dents effilées et très propres à la destruction. Cette terrible armée fut plus de deux heures à traverser la rivière.

En arrivant à Tuabo, Brue trouva une nouvelle espèce de singes, d'un rouge si vif, qu'on l'aurait pris pour une peinture de l'art. Ils sont fort gros et moins adroits que les autres singes. Les nègres les nomment *paias*, et paraissent per-

suadés que c'est une sorte d'hommes sauvages qui refusent de parler, dans la crainte d'être forcés au travail et vendus pour l'esclavage. Rien n'est si divertissant. Ils descendaient du haut des arbres jusqu'à l'extrémité des branches, pour admirer les barques à leur passage. Ils les considéraient quelque temps, et, paraissant s'entretenir de ce qu'ils avaient vu, ils abandonnaient la place à ceux qui arrivaient après eux. Quelques uns devinrent familiers jusqu'à jeter des branches sèches aux Français, qui leur répondirent à coups de fusil. Il en tomba quelques uns; d'autres furent blessés, et tout le reste tomba dans une étrange consternation. Une partie se mit à pousser des cris affreux, une autre à ramasser des pierres pour les jeter à leurs ennemis; quelques uns se vidèrent le ventre dans leurs mains, et s'efforcèrent d'envoyer ce présent aux spectateurs; mais s'apercevant à la fin que le combat était inégal, ils prirent le parti de se retirer.

En décrivant Cachao, Brue dit qu'on n'en peut sortir pendant la nuit sans courir quelque danger, et parle à ce sujet d'une espèce de gens qu'il appelle des aventuriers nocturnes, et qui est fort remarquable. Ils portent sur leurs habits un petit tablier de cuir, avec une bavette qui couvre une cuirasse ou une cotte de maille. Ce tablier, qui ne passe la ceinture que de quelques doigts, est plein de trous, auxquels sont attachés deux ou trois paires de pistolets de poche, et plusieurs poignards. Le bras gauche est chargé d'un petit bouclier. Au dessous pend une longue épée, dont le fourreau s'ouvre tout d'un coup par le moyen d'un ressort, pour épargner la peine et le temps de la tirer. Lorsqu'ils sortent sans dessein formé, et seulement pour se réjouir, ils sont couverts, par dessus toute cette parure, d'un manteau noir qui pend jusqu'aux mollets. Mais s'ils se proposent quelque aventure, c'est-à-dire un duel à la portugaise, ils ajoutent à leurs armes une courte carabine chargée de vingt ou trente petites balles et d'un quarteron de poudre, avec un bâton fourchu pour la poser dessus en tirant. Enfin, pour achever une si étrange parure, ils ont sur le nez une grande paire de lunettes qui est attachée des deux côtés à l'oreille. En arrivant au lieu de l'exécution, le brave commence par planter sa carabine, rejette son manteau sur le bras gauche, prend son épée de la main droite, et, dans cette posture, attend l'homme qu'il veut tuer, et qui ne pense point à se défendre. Aussitôt qu'il le voit, il fait feu, en lui disant de prendre garde à lui. Il lui serait fort difficile de le manquer, car cette espèce d'arme à feu écarte tellement les balles, qu'elle en couvrirait la plus grande porte. Si l'infortuné qui reçoit le coup n'est pas tout à fait mort, le meurtrier s'approche en l'exhortant de dire *Jesus Maria*, et l'achève à terre de quelques coups d'épée ou de poignard. Il arrive quelquefois que ces perfides assassins trouvent la partie égale, et qu'ils sont arrêtés par ceux dont ils menacent la vie; mais

ils se tirent d'embarras en protestant qu'ils se sont trompés, et qu'une autre fois ils sauront mieux distinguer leur ennemi.

A quelque distance de Cachao vers le sud, on trouve les îles de Bissao et celle des Bissagos.

Les habitants de Bissao sont nommés Papels. Cette nation occupe une partie des îles et des côtes voisines, surtout au sud de Cachao. Elle est mal disposée pour les Portugais, quoiqu'elle ait emprunté un grand nombre de leurs usages. Les femmes des Papels ne portent pour habillement qu'une pagne de coton avec des bracelets de verre ou de corail. Les filles sont entièrement nues. Si leur naissance est distinguée, elles ont le corps régulièrement marqué de fleurs et d'autres figures ; ce qui fait paraître leur peau comme une espece de satin travaillé. Les princesses filles de l'empereur de Bissao étaient couvertes de ces marques, sans autre parure que des bracelets de corail et un petit tablier de coton.

Les nègres de Bissao sont excellents mariniers, et passent pour les plus habiles rameurs de toute la côte. Ils emploient au lieu de rames de petites pelles de bois qu'ils nomment pagaies, et le mouvement qu'ils font pour s'en servir est si régulier, qu'il produit une sorte d'harmonie. Ils ont un langage qui est propre aux Papels, comme ils ont des usages qui leur sont particuliers. Le commerce n'a pas peu servi à les cultiver. Ils sont idolâtres ; mais leurs idées de religion sont si confuses, qu'il n'est pas aisé de les démêler. Leur principale idole est une petite figure qu'ils appellent *China*, dont ils ne peuvent expliquer la nature ni l'origine. Chacun d'ailleurs se fait une divinité suivant son caprice. Ils regardent certains arbres consacrés, sinon comme des dieux, du moins comme l'habitation de quelque dieu. Ils leur sacrifient des chiens, des coqs, et des bœufs, qu'ils engraissent et qu'ils lavent avec beaucoup de soin, avant de les faire servir de victimes. Après les avoir égorgés, ils arrosent de leur sang les branches et le pied de l'arbre. Ensuite ils les coupent en pièces, dont l'empereur, les grands et le peuple ont chacun leur partie. Il n'en reste à la divinité que les cornes.

L'empereur de Bissao jouit d'une autorité fort despotique. Il a trouvé une voie fort étrange pour s'enrichir aux dépens de ses sujets, sans qu'il lui en coûte jamais rien : c'est d'accepter la donation qu'un nègre lui fait de la maison de son voisin. Il en prend aussitôt possession, et le propriétaire se trouve dans la nécessité de la racheter ou d'en bâtir une autre. A la vérité, le moyen de se venger est facile, en jouant le même tour à celui de qui on l'a reçu ; mais l'empereur n'y peut rien perdre, puisqu'il ne hasarde que de gagner deux maisons pour une. Ce pouvoir arbitraire s'étend sur tous ceux qui habitent dans l'île. Un jour, l'empereur de Bissao avait confié à la garde des Portugais

un esclave, qui se pendit. C'etait lui naturellement qui devait supporter cette perte; mais il ordonna que le cadavre fût laissé dans le même lieu jusqu'à ce que les Portugais lui fournissent un autre esclave. Le désagrément de voir pourrir un corps devant leurs yeux leur fit prendre le parti d'obéir. Dans une autre occasion, deux esclaves qu'il avait vendus s'échappèrent de leurs chaînes, et furent repris par ses soldats. L'équité semblait demander qu'ils fussent restitués à leur maître; mais l'empereur déclara qu'ils étaient à lui, puisqu'ils étaient remis en liberté, et les revendit sans scrupule à d'autres marchands.

A la mort des empereurs de Bissao, les femmes qu'ils ont aimées le plus tendrement et leurs esclaves les plus familiers sont condamnes à perdre la vie, et reçoivent la sépulture près de leur maître, pour le servir dans un autre monde. L'usage était même autrefois d'enterrer des esclaves vivants avec le monarque mort; mais l'auteur prétend que cette coutume commençait à s'abolir. Le dernier roi n'avait eu qu'un esclave enterré avec lui, et celui qui régnait paraissait dispose à détruire une loi si barbare.

Lorsqu'il est question de guerre, ils ont un tocsin qui sert à rassembler la milice des nègres; il porte dans cette île le nom de *bonbalon*. C'est une sorte de trompette marine, mais sans corde, qui est beaucoup plus grosse et a le double de longueur. Elle est d'un bois léger. On frappe dessus avec un marteau de bois dur, et l'on prétend que le bruit se fait entendre de quatre lieues. L'empereur a plusieurs de ces instruments au long des côtes de l'île et dans l'intérieur, avec une garde pour chacun, et lorsque le sien a donné le signal, les autres répètent autant de fois les mêmes coups et sur les mêmes tons; de sorte que ses volontés sont connues en un moment par la manière de les communiquer. Si quelqu'un refuse d'obéir, il est vendu pour l'esclavage. Ce châtiment politique tient tout le monde dans la soumission, et l'empereur, pour qui la désobéissance est utile, se plaint quelquefois de trouver ses sujets trop ardents à le servir.

Dans l'archipel des Bissagos, entre la rivière de Cachao et le cap Tumbaly, vis-à-vis la côte des Balantes, se trouvent les îles de Cazegut.

Les nègres de ces îles sont grands et robustes, quoique leurs aliments ordinaires soient le poisson, les coquillages, l'huile et les noix de palmier, et qu'ils aiment mieux vendre leur riz et leur maïs aux Européens, que de les réserver pour leur usage. Ils sont idolâtres, et d'une cruauté extrême pour leurs ennemis. Ils coupent la tête à ceux qu'ils tuent dans leurs guerres; ils emportent cette proie pour l'écorcher, et faisant sécher la peau du crâne avec la chevelure, ils en ornent leurs maisons comme d'un trophée. Au moindre sujet de chagrin, ils tournent aussi facilement leur furie contre eux-mêmes;

ils se pendent, ils se noient, ils se jettent dans le premier précipice. Leurs héros prennent la voie du poignard. Ils sont passionnés pour l'eau-de-vie. S'ils croient qu'un vaisseau leur en apporte, ils se disputent l'honneur d'y arriver les premiers, et rien ne leur coûte pour se procurer cette chère liqueur. Alors le plus faible devient la proie du plus fort. Dans ces occasions, ils oublient les lois de la nature, le père vend ses enfants, et si ceux-ci peuvent l'emporter par la force ou par l'adresse, ils traitent de même leurs pères et leurs mères.

A Cazégut, Brue reçut un singulier hommage. Il traitait un seigneur nègre sur son bord, lorsqu'il vit paraître un canot chargé de cinq insulaires, dont l'un, étant monté à bord, s'arrêta sur le tillac en tenant un coq d'une main, et de l'autre un couteau. Il se mit à genoux devant Brue, sans prononcer un seul mot; il y demeura une minute, et, s'étant levé, il se tourna vers l'est et coupa la gorge du coq; ensuite, s'étant mis à genoux, il fit tomber quelques gouttes de sang sur les pieds du général. Il alla faire la même cérémonie au pied du mât et de la pompe; après quoi, retournant vers le général, il lui présenta son coq. Brue lui fit donner un verre d'eau-de-vie, et lui demanda la raison de cette conduite. Il répondit que les habitants de son pays regardaient les blancs comme les dieux de la mer; que le mât était une divinité qui faisait mouvoir le vaisseau, et que la pompe était un miracle, puisqu'elle faisait monter l'eau, dont la propriété naturelle était de descendre.

Les habitants de Cazégut, surtout ceux qui sont distingués par le rang ou les richesses, se frottent les cheveux d'huile de palmier, ce qui les fait paraître tout à fait rouges. Les femmes et les filles n'ont autour de la ceinture qu'une espèce de frange épaisse composée de roseaux, qui leur tombe jusqu'aux genoux. Dans la saison du froid, elles en ont une autre qui leur couvre les épaules, et qui descend jusqu'à la ceinture. Quelques unes en ajoutent une troisième sur la tête, qui pend jusqu'aux épaules. Rien n'est si comique que cette parure. Elles y joignent des bracelets de cuivre et d'étain aux bras et aux jambes. En général, les deux sexes ont la taille belle, les traits du visage assez réguliers, et la couleur du jais le plus brillant, sans avoir le nez plat ni les lèvres trop grosses. L'esprit et la vivacité ne leur manquent pas; mais ils souffrent l'esclavage avec tant d'impatience, surtout hors de leur patrie, qu'il est dangereux d'en avoir un grand nombre à bord. Un capitaine, après en avoir acheté plusieurs, avait pris toutes sortes de précautions pour les tenir sous le joug, en les enchaînant deux par deux par le pied, et mettant des menottes aux plus vigoureux. Ils n'en trouvèrent pas moins le moyen d'arracher l'étoupe du vaisseau, et l'eau pénétra si vite qu'il aurait coulé à fond, si le capitaine n'eût rencontré fort heureusement une vieille voile qui servit à boucher le trou. Le naturel fier et indomptable de ces insulaires est si connu en Amé-

que, qu'on ne les y achète qu'avec de grandes précautions. Ils ne travaillent qu'à force de coups. Ils se dérobent souvent par la fuite, et quelquefois ils se détruisent eux-mêmes.

Nous ne devons pas omettre un exemple singulier de ce que peut l'autorité d'un seul homme au milieu de l'ignorance et de la barbarie.

A cent cinquante lieues de son embouchure, la rivière de Casamansa forme, en tournant, un coude qui donne le nom de Cabo à un grand royaume voisin. Il était gouverné, au commencement du dernier siècle, par un roi nègre, nommé Briam-Mansare, qui vivait avec plus de faste que tous les autres princes de la même côte. Sa cour était nombreuse. Il se faisait servir dans de la vaisselle d'or, dont il avait jusqu'à quatre mille marcs. Il entretenait constamment six ou sept mille hommes bien armés, avec lesquels il tenait ses voisins dans la soumission, et les forçait de lui payer un tribut. La police était si bien établie dans ses états que les négociants auraient pu laisser sans crainte leurs marchandises sur le grand chemin. A force de lois et par la rigueur de l'exécution, il avait corrigé dans ses sujets le penchant au vol, qui est un vice naturel aux nègres. Jamais les esclaves n'étaient enchaînés; lorsqu'ils avaient reçu la marque du marchand, il ne fallait plus craindre de les perdre par la fuite, tant la garde était exacte sur la frontière et la discipline rigoureuse dans le gouvernement. Ce prince faisait chaque année, avec les Portugais, un commerce de six cents esclaves, échangés contre différentes espèces de marchandises, telles que des armes à feu, des sabres courbés avec de belles poignées, des selles de France, des fauteuils de velours, et d'autres meubles; de la fenouillette de l'île de Rhé, de l'eau de cannelle, du rossolis, etc. Lorsqu'il recevait la visite de quelque blanc, il le faisait défrayer dès l'entrée de ses états, et ses sujets ne pouvaient rien exiger d'un étranger, sous peine d'être vendus pour l'esclavage. Il était toujours prêt à donner audience : à la vérité on était obligé, pour l'obtenir, de lui faire un petit présent de la valeur de trois esclaves; mais il rendait toujours plus qu'il n'avait reçu. Ces civilités continuaient jusqu'à ce que l'étranger eût disposé de ses marchandises. Alors si, dans son audience de congé, il demandait au roi un présent pour sa femme, ce prince ne manquait jamais de donner un esclave ou deux marcs d'or. Il mourut en 1705, également regretté de ses peuples et des étrangers.

Brue, en remontant le canal qui joint le lac de Cayor à la rivière de Sénégal, débarqua dans un village des Foulas nommé Kéda, où il fut témoin d'une cérémonie funèbre qui l'amusa beaucoup.

Un des principaux habitants du village mourut subitement, et sa femme n'eut pas plus tôt mis la tête à sa porte, pour donner avis de sa perte par un

cri, qu'il s'éleva un tumulte surprenant dans toute l'habitation. On n'entendit de toutes parts que des gémissements. Les femmes accoururent en foule, et, sans savoir de quoi il était question, commencèrent à s'arracher les cheveux, comme si chacune eût perdu sa famille. Ensuite, lorsqu'elles eurent appris le nom du mort, elles se précipitèrent vers sa maison avec des hurlements qui n'auraient pas permis d'entendre le tonnerre. Au bout de quelques heures, les marabouts arrivèrent, lavèrent le corps, le revêtirent de ses meilleurs habits, et le portèrent sur son lit avec ses armes à son côté. Alors ses parents entrèrent l'un après l'autre, le prirent par la main, lui firent plusieurs questions ridicules, et lui offrirent leurs services; mais, ne pouvant recevoir aucune réponse, ils se retiraient comme ils étaient entrés, en disant gravement: Il est mort. Pendant cette cérémonie, ses femmes et ses enfants tuèrent ses bœufs, et vendirent ses marchandises et ses esclaves pour de l'eau-de-vie, parce que l'usage, dans ces occasions, est de faire un folgar, c'est-à-dire de donner une fête après l'enterrement.

Le convoi fut précédé des guiriots avec leurs tambours. Tous les habitants suivaient en silence, chargés de leurs armes. Ensuite venait le corps, environné de tous les marabouts qu'on avait pu rassembler, et porté par deux hommes. Les femmes fermaient la marche, en criant et se déchirant le visage comme des furieuses. Lorsque le mort est enterré dans sa propre maison, privilége qui n'appartient qu'au prince et aux seigneurs, la procession se fait autour du village. En arrivant au lieu destiné pour la sépulture, le principal marabout s'approche du corps, et lui dit quelques mots à l'oreille, tandis que quatre hommes soutiennent un drap de coton qui le cache à la vue des assistants.

Enfin, les porteurs le mettent dans la fosse, et le recouvrent aussitôt de terre et de pierres. Les marabouts attachent ses armes au sommet d'un pieu, qu'ils placent à la tête du tombeau, avec deux pots, l'un rempli de couscous, l'autre d'eau. Après ces formalités, ceux qui soutiennent le drap de coton le laissent tomber; signal auquel les femmes recommencent leurs lamentations, jusqu'à ce que le principal marabout donne ordre aux guiriots de battre la marche du retour. Au même moment le deuil cesse, et l'on ne pense qu'à se réjouir, comme si personne n'avait fait aucune perte. Dans quelques endroits, on creuse un fossé autour du tombeau, et l'on plante sur le bord une haie d'épines. Sans cette précaution, il arrive souvent que le corps est déterré par les bêtes farouches. Dans d'autres lieux, la cérémonie funèbre dure sept ou huit jours. Si c'est un jeune homme qu'on ait perdu, tous les nègres du même âge courent le sabre à la main, comme s'ils cherchaient leur camarade, et font retentir le cliquetis de leurs armes lorsqu'ils se rencontrent.

Détails sur les habitants du Congo.

Peuples et rois de Loango. Epreuves judiciaires. Sonnette du roi. Nains. Superstitions. L'homme de mer, Mariages, funérailles, etc.

Le Congo se divise en plusieurs grands royaumes, parmi lesquels on distingue le Loango, et le Congo proprement dit.

Les peuples qui habitent le royaume de Loango portent le nom de Bramas. Ils sont soumis à la rigoureuse pratique de la circoncision. Ils exercent le commerce entre eux. Ils sont vigoureux et de haute taille; civils, quoique anciennement leur férocité les ait fait passer pour anthropophages; livrés à tous les excès du libertinage; avides de s'enrichir, mais généreux et libéraux les uns à l'égard des autres; passionnés pour le vin de palmier, sans aucun goût pour celui de la vigne, et sans cesse entraînés par leurs superstitions.

Le mariage, dans le royaume de Loango, exige si peu de cérémonies et de formalités, qu'à peine se soumet-on à demander le consentement des pères. On jette ses vues sur une fille de l'âge de six ou sept ans, et lorsqu'elle en a dix, on l'attire chez soi par des caresses et des présents. Cependant il se trouve des pères qui veillent soigneusement sur leurs filles jusqu'à l'âge nubile, et qui les vendent alors à ceux qui se présentent pour les épouser. Mais une fille qui se laisse séduire avant le mariage doit paraître à la cour avec son amant, déclarer sa faute, et demander pardon au roi. Cette absolution n'a rien d'humiliant; mais elle est si nécessaire, qu'on croirait le pays menacé de sa ruine par une éternelle sécheresse, si quelque fille coupable refusait de se soumettre à la loi. Quoique le nombre des femmes ne soit pas borné, et que plusieurs en aient huit ou dix, le commun des nègres n'en prend que deux ou trois.

Les femmes sont chargées, comme chez tous les peuples nègres, de tous les ouvrages serviles, extérieurs et domestiques. Pendant que le mari prend ses repas, elles se tiennent à l'écart, et mangent ensuite ses restes. Leur soumission va si loin, qu'elles ne lui parlent qu'à genoux, et qu'à son arrivée elles doivent se prosterner pour le recevoir.

L'aîné d'une famille en est l'unique héritier; mais il est obligé d'élever ses frères et ses sœurs jusqu'à l'âge où l'on suppose qu'ils peuvent se pourvoir

eux-mêmes. Les enfants naissent esclaves lorsque leur père et leur mère sont dans cette condition.

Tous les enfants, suivant l'observation particulière de Dapper, naissent blancs, et dans l'espace de deux jours ils deviennent parfaitement noirs. Les Portugais qui prennent des femmes dans ces régions y sont souvent trompés. A la naissance d'un enfant, ils se croient sûrs d'en être les pères, parce qu'ils les voient de leur couleur; mais, deux jours après, ils sont obligés de le reconnaître pour l'ouvrage d'un nègre. Cependant ils ne se rebutent point de ces épreuves, parce que leur passion, dit le même auteur, est d'avoir un fils mulâtre à toutes sortes de prix. On voit quelquefois naître d'un père et d'une mère nègres des enfants aussi blancs que les Européens. L'usage est de les présenter au roi. On les nomme *dondos*. Ils sont élevés dans les pratiques de la sorcellerie, et, servant de sorciers au roi, ils l'accompagnent sans cesse. Leur état les fait respecter de tout le monde. S'ils vont au marché, ils peuvent prendre tout ce qui convient à leurs besoins. Battel en vit quatre à la cour de Loango.

Dapper s'étend un peu plus sur la nature des nègres blancs. Il observe qu'à quelque distance ils ont une parfaite ressemblance avec les Européens. Leurs yeux sont gris et leur chevelure blonde ou rousse; mais, en les considérant de plus près, on leur trouve la couleur d'un cadavre, et leurs yeux paraissent postiches. Ils ont la vue très faible pendant le jour, et la prunelle tournée comme s'ils étaient bigles. La nuit, au contraire, ils ont le regard très ferme, surtout à la clarté de la lune. Quelques Européens ont cru que la blancheur de ces nègres est un effet de l'imagination des mères, comme on prétend que plusieurs femmes blanches ont mis des enfants noirs au monde après avoir vu des nègres.

Les Portugais donnent à ces Maures blancs le nom d'*albinos*, et cherchent l'occasion de les enlever pour les transporter au Brésil. On prétend qu'ils sont d'une force extraordinaire, et par conséquent très propres au travail, mais que leur paresse est extrême, et qu'ils préfèrent la mort aux exercices pénibles. Les Hollandais on trouvé des hommes de la même espèce non seulement en Afrique, mais aux Indes orientales, dans l'île de Bornéo, et dans la Nouvelle-Guinée ou pays des Papous. Les nègres blancs du royaume de Loango ont le privilége d'être assis devant le roi. Ils président à quantité de cérémonies religieuses, surtout à la composition des *mokissos*, qui sont des idoles du pays.

Il est fort remarquable, suivant Battel, que les nègres de Loango ne permettent jamais qu'un étranger soit enterré dans leur pays. Qu'un Européen meure, on est obligé, pour les satisfaire, de porter son corps dans une cha-

loupe à deux milles du rivage, et de le jeter dans la mer. Un négociant portugais, étant mort dans une de leurs villes, ne laissa pas d'y être enterré par le crédit de ses amis, et demeura tranquille pendant quatre mois dans sa sépulture; mais il arriva cette année que les pluies, qui commencent ordinairement au mois de décembre, retardèrent de deux mois entiers. Les mokissos ou prêtres sorciers ne manquèrent point d'attribuer cet événement au mépris qu'on avait fait des lois en faveur du Portugais. Son corps fut exhumé avec diverses cérémonies, et précipité dans les flots. Trois jours après, suivant Battel, on vit tomber la pluie en abondance: car il fallait bien qu'elle tombât après deux mois de retard.

Loango était autrefois soumis au roi de Congo; mais un gouverneur du pays, s'étant fait proclamer roi, envahit une si grande partie des états de son souverain, que le royaume de Loango est aujourd'hui fort étendu et tout à fait indépendant; mais il est toujours regardé comme faisant partie du pays de Congo.

Les rois de Loango sont respectés comme des dieux, et portent le titre de *samba* et de *pango*, qui signifie, dans le langage du pays, dieu ou divinité. Les sujets sont persuadés que leur prince a le pouvoir de faire tomber la pluie du ciel. Ils s'assemblent au mois de décembre pour l'avertir que c'est le temps où les terres en ont besoin; ils le supplient de ne pas différer cette faveur, et chacun lui apporte un présent dans cette vue. Le monarque indique un jour auquel tous ses nobles doivent se présenter devant lui armés comme en guerre, avec tous leurs gens. Ils commencent les cérémonies de cette fête par des exercices militaires, et rendent à genoux leur hommage au roi, qui les remercie de leur soumission et de leur fidélité. Ensuite on étend à terre un tapis d'environ quatre-vingts pieds de circuit, sur lequel est placé le trône où il est assis. Alors il commande à ses officiers de faire entendre leurs tambours et leurs trompettes. Les tambours sont si gros, qu'un homme seul ne suffit pas pour les porter; les trompettes sont des dents d'éléphant d'une grandeur extraordinaire, creusées et polies avec beaucoup d'art. Le bruit de cette musique est effroyable. Après ce concert barbare, le roi se lève, et lance une flèche vers le ciel. S'il pleut le même jour, les réjouissances et les acclamations sont poussées jusqu'à l'extravagance.

L'usage absurde et barbare des épreuves juridiques, qui domine dans toute la Guinée, n'est pas moins en usage à Loango. L'engagement le plus solennel se fait en avalant la liqueur de Bonda.

Cette liqueur, qui se nomme aussi imbonda, est le suc d'une racine. On la râpe dans l'eau; après y avoir long-temps fermenté, elle forme une liqueur aussi amère que le fiel. Si on en râpe trop dans une petite quantité d'eau, elle

cause une suppression d'urine, et, gagnant la tête, elle y répand des vapeurs si puissantes, qu'elle renverse infailliblement celui qui l'avale. C'est le cas où il est déclaré coupable.

La liqueur de Bonda sert aussi à découvrir la cause des événements. Les nègres de Loango s'imaginent que peu de personnes finissent leur vie par une mort naturelle; ils croient que tout le monde meurt par sa faute ou par celle d'autrui. Si quelqu'un tombe dans l'eau et se noie, ils en accusent quelques sortiléges. S'ils apprennent qu'une panthère ait dévoré quelqu'un, ils assurent que c'est un dakkin ou un sorcier qui s'est revêtu de la peau de cet animal. Lorsqu'une maison est consumée par un incendie, ils racontent gravement que quelque mokisso y a mis le feu. Ils ne sont pas moins persuadés, lorsque la saison des pluies arrive trop tard, que c'est l'effet du mécontentement de quelque mokisso, qu'on laisse manquer de quelque chose d'utile ou d'agréable. Comme il paraît important de découvrir la vérité, on a recours à la liqueur de Bonda. Les personnes intéressées s'adressent au roi pour le prier de nommer un ministre, et cette faveur coûte une certaine somme. Les ministres de Bonda sont au nombre de neuf ou dix, qui se tiennent ordinairement assis dans les grandes rues. Vers trois heures après midi, l'accusateur leur apporte les noms de ceux qu'il soupçonne, et jure par les mokissos que ses dépositions sont sincères. Les accusés sont cités avec toute leur famille, car il arrive rarement que l'accusation tombe sur un seul, et souvent tout le voisinage y est compris. Ils se rangent sur une ou plusieurs lignes pour s'approcher successivement du ministre, qui ne cesse point, pendant les préparatifs, de battre sur un petit tambour. Chacun reçoit sa portion de liqueur, l'avale et reprend sa place.

Alors le ministre se lève, et lance sur eux de petits bâtons de bananier, en les sommant de tomber, s'ils sont coupables, ou de se soutenir sur leurs jambes et d'uriner librement, s'ils n'ont rien à se reprocher. Il coupe ensuite une de ces mêmes racines dont la liqueur est composée, et jette les pièces devant lui. Tous les accusés sont obligés de marcher dessus d'un pas ferme. Si quelqu'un a le malheur de tomber, l'assemblée pousse un grand cri, et remercie les mokissos de l'éclaircissement qu'ils accordent à la vérité. Ses accusateurs le conduisent devant le roi, après l'avoir dépouillé de ses habits, qui sont l'unique salaire du ministre. La sentence est prononcée aussitôt, et le condamne ordinairement au supplice. On le mène à quelque distance de la ville, où son sort est d'être coupé en pièces au milieu d'un grand chemin. On accorde aux personnes riches la liberté de faire avaler la liqueur par un de leurs esclaves. S'il tombe, le maître est obligé d'avaler la liqueur à son tour. On donne l'antidote à l'esclave, et si le maître tombe, ses richesses ne le garan-

tissent point de la mort. Cependant, lorsque le crime est leger, il achète sa grâce en donnant quelques esclaves. Au reste, tous les voyageurs reconnaissent que cette pratique est mêlée de beaucoup d'artifice et d'imposture. Les ministres font tomber l'effet du poison sur leurs ennemis, ou sur ceux dont la ruine peut leur être de quelque utilité. Ils se laissent gagner par des présents pour noircir l'innocence ou pour sauver les coupables. Si les accusés sont des étrangers à l'égard desquels ils soient sans prévention, c'est ordinairement sur le plus pauvre qu'ils font tomber la peine du crime. Maîtres de préparer la liqueur, ils donnent la plus forte dose à ceux qu'ils veulent perdre, quoique cette odieuse prévarication se fasse avec tant d'adresse que personne ne s'en aperçoit. Il ne se passe point de semaine où la cérémonie de l'épreuve ne se renouvelle à Loango, et elle y fait périr un grand nombre d'innocents.

Les femmes du roi n'en sont point exemptes, surtout dans les cas où leur fidélité paraît suspecte. La grossesse en est un qui favorise le plus les soupçons. Lorsqu'une femme du roi devient grosse, toute la sagesse de sa conduite n'empêche pas qu'on ne fasse avaler la bonda pour elle à quelque esclave. S'il tombe, elle est condamnée au feu, et l'adultère est enterré vif. Suivant le récit des nègres de Loango, leur roi n'a pas moins de sept mille femmes. Il nomme entre elles une des plus graves et des plus expérimentées, qu'il honore du titre de sa mère, et qui est plus respectée que celle à qui cette qualité appartient par le droit de la nature. Cette matrone, que le peuple appelle *makonda*, jouit d'une autorité si distinguée, que, dans toutes les affaires d'importance, le roi est obligé de prendre ses conseils. S'il l'offense, ou s'il lui refuse ce qu'elle désire, elle a le droit de lui ôter la vie de ses propres mains. Lorsque son âge lui laisse du goût pour le plaisir, elle peut choisir l'homme qui lui plaît, et ses enfants sont comptés parmi ceux du sang royal. L'amant sur lequel tombe son choix est puni de mort s'il est surpris avec une autre femme.

Une loi défend sous peine de mort de regarder boire ou manger le roi. On rapporte un exemple encore plus étrange que celui que nous avons déjà cité de l'atrocité du traitement que l'on fait éprouver aux malheureux qui par hasard enfreignent cet usage. Un fils du roi, âgé de onze ou douze ans, étant entré dans la salle tandis que son père buvait, fut saisi par l'ordre de ce prince, revêtu sur-le-champ d'un habit fort riche, et traité avec toutes sortes de liqueurs et d'aliments. Mais aussitôt qu'il eut achevé ce funeste repas, il fut coupé en quatre quartiers, qui furent portés dans toutes les villes, avec une proclamation qui apprenait au public la cause de son supplice. Ce trait exécrable est confirmé par une barbarie de la même nature que rapporte un témoin. Un autre fils du roi, mais plus jeune, ayant couru vers son père pour

l'embrasser dans les mêmes circonstances, le grand-prêtre demanda qu'il fût puni de mort. Le roi y consentit, et sur-le-champ ce malheureux enfant eut la tête fendue d'un coup de hache. Le grand-prêtre recueillit quelques gouttes de son sang dont il frotta les bras du roi, pour détourner les malheurs d'un tel présage. Cette loi s'étend jusqu'aux bêtes. Les Portugais de Loango avaient fait présent au roi d'un fort beau chien de l'Europe, qui, n'étant pas bien gardé, entra dans la salle du festin pour caresser son maître : il fut massacré sur-le-champ.

Cet usage vient d'une opinion superstitieuse et généralement établie dans la nation, que le roi mourrait subitement si quelqu'un l'avait vu boire ou manger. On croit détourner le malheur dont il est menacé en faisant mourir le coupable à sa place. Quoiqu'il mange toujours seul, il lui arrive quelquefois de boire en compagnie; mais ceux qui lui présentent la coupe tournent aussitôt le visage contre terre, jusqu'à ce qu'il ait cessé de boire. Si ses courtisans boivent dans la même salle, ils sont obligés de tourner le dos pendant qu'ils ont le verre à la bouche. Il n'est permis à personne de boire dans le verre dont le roi s'est servi, ni de toucher aux aliments dont il a goûté. Tout ce qui sort de sa table doit être enterré sur-le-champ.

Il y a des crieurs publics dont l'office est de proclamer les ordres du roi dans la ville, et de publier ce qu'on a perdu ou trouvé. Battel parle d'une sonnette du roi, qui ressemble à celles des vaches de l'Europe, et dont le son est si redoutable aux voleurs, qu'ils n'osent garder un moment leurs vols après l'avoir entendue. Ce voyageur, étant logé dans une petite maison à la mode du pays, avait suspendu son fusil au mur. Il lui fut enlevé dans son absence. Sur ses plaintes, le roi fit sonner la cloche, et dès le matin du jour suivant le fusil se trouva devant la porte de Battel.

Vis-à-vis le trône du roi sont assis quelques nains, le dos tourné vers lui. Ils ont la tête d'une prodigieuse grosseur, et pour se rendre encore plus difformes, ils sont enveloppés dans un peau de quelque bête féroce.

Les images ou les statues s'appellent, ainsi que les prêtres, mokissos, comme on l'a déjà vu. Les nègres se font instruire par les prêtres dans l'art de faire des mokissos. Lorsqu'un particulier se croit obligé de créer une nouvelle divinité, il assemble tous ses amis et tous ses voisins. Il demande leur assistance pour bâtir une hutte de branches de palmier, dans laquelle il se renferme pendant quinze jours, dont il doit passer neuf sans parler; et pour mieux garder le silence, il porte deux plumes de perroquets aux deux coins de la bouche. Si quelqu'un le salue, au lieu de battre les mains suivant l'usage, il frappe d'un petit bâton sur un bloc qu'il tient sur ses genoux, et sur lequel est gravée la figure d'une tête d'homme.

Au bout des quinze jours, toute l'assemblée se rend dans un lieu plat et uni, où il ne croît aucun arbre, avec un *dembé* ou un tambour, autour duquel on trace un cercle. Le tambour commence à battre et à chanter. Lorsqu'il paraît bien échauffé de cet exercice, le prêtre donne le signal de la danse, et tout le monde, à son exemple, se met à danser en chantant les louanges des mokissos. L'adorateur entre en danse aussitôt que les autres ont fini, et continue pendant deux ou trois jours, au son du même tambour, sans autre interruption que celle nécessitée par les besoins indispensables de la nature, tels que la nourriture et le sommeil. Enfin le prêtre reparaît au bout du terme, et, poussant des cris furieux, il prononce des paroles mystérieuses; il fait de temps en temps des raies blanches et rouges sur les tempes de l'adorateur, sur les paupières et sur l'estomac, et successivement sur chaque membre, pour le rendre capable de recevoir le mokisso. L'adorateur est agité tout d'un coup par des convulsions violentes, se donne mille mouvements extraordinaires, fait d'affreuses grimaces, jette des cris horribles, prend du feu dans ses mains, et le mord en grinçant les dents, mais sans paraître en ressentir aucun mal. Quelquefois il est entraîné comme malgré lui dans des lieux déserts, où il se couvre le corps de feuilles vertes. Ses amis le cherchent, battent le tambour pour le retrouver, et passent quelquefois plusieurs jours sans le revoir. Cependant, s'il entend le bruit du tambour, il revient volontairement. On le transporte à sa maison, où il demeure couché pendant plusieurs jours sans mouvement et comme mort. Le prêtre choisit un moment pour lui demander quel engagement il veut prendre avec son mokisso. Il répond en jetant des flots d'écume et avec des marques d'une extrême agitation. Alors on recommence à chanter et à danser autour de lui; enfin le prêtre lui met un anneau de fer autour du bras, pour lui rappeler constamment la mémoire de ses promesses. Cet anneau devient si sacré pour les negres qui ont essuyé la cérémonie du mokisso, que dans les occasions importantes ils jurent par leur anneau, et tous les jours on reconnaît qu'ils perdraient plutôt la vie que de violer ce serment. Le voyageur qui raconte ces cérémonies ne doute pas que ce ne soit une manière solennelle de se donner au diable. Ce qu'on doit observer, c'est que l'espèce d'hommes qu'on nomme convulsionnaires, énergumènes, démoniaques, joue à peu près les mêmes farces chez tous les peuples barbares.

Il paraît que les peuples de Loango sont les plus superstitieux de toute l'Afrique. En voyageant pour le commerce, ils portent dans une marche de quarante ou cinquante milles un sac rempli de misérables reliques, qui pèsent quelquefois dix ou douze livres. Quoique ce poids, joint à leur charge, soit capable d'épuiser leurs forces, ils ne veulent pas convenir qu'ils en ressentent la

moindre fatigue; au contraire, ils assurent que ce précieux fardeau sert à les rendre plus légers.

Le royaume de Congo n'a pas de plus belle et de plus grande rivière que celle de Zaïre. Cette fameuse rivière tire, dit-on, ses eaux du lac de Zambré. On voit dans ce grand lac plusieurs sortes de monstres, entre lesquels (si on en croit le missionnaire Mérolla) il s'en trouve un de figure humaine, auquel il ne manque que le langage et la raison. Le P. François de Paris, missionnaire capucin, qui faisait sa résidence dans le pays de Matomba, rejetait toutes ces histoires de monstres comme autant de fictions des nègres; mais la reine Zinga, informée de ses doutes, l'invita un jour à la pêche. A peine eut-on jeté les filets, qu'on découvrit sur la surface de l'eau trois de ces poissons monstrueux. Il fut impossible d'en prendre plus d'un. C'était une femelle. La couleur de sa peau était noire; ses cheveux longs et de la même couleur; ses ongles d'une longueur singulière. Mérolla conjecture qu'ils lui servaient à nager. Elle ne vécut que vingt-quatre heures hors de l'eau, et, dans cet intervalle, elle refusa toute sorte de nourriture. Si cette espèce de monstre existe, c'est elle qui a servi de fondement aux contes arabes sur ce qu'ils appellent *l'homme de la mer*.

Il y a peu de régions aussi peuplées que le royaume de Congo; Carli assure hardiment que ses habitants sont innombrables. Les Mosicongos (tel est le nom qu'ils se donnent eux-mêmes) sont communément noirs, quoiqu'il s'en trouve un grand nombre de couleur olivâtre; la plupart ont les cheveux noirs et frisés, mais il s'en trouve aussi qui les ont roux. Leur taille est moyenne, et, sauf la couleur, ils ont beaucoup de ressemblance avec les Portugais. Les uns ont la prunelle des yeux noire, d'autres d'un vert de mer; leurs lèvres ne sont pas grosses et pendantes comme celles des Nubiens et des autres nègres.

Quand le roi et les principaux seigneurs du royaume ont embrassé le christianisme, ils ont adopté l'habillement portugais; ils ont pris les manteaux à l'espagnole, le chapeau, la veste de soie, les mules de velours ou de maroquin, et les bottines à la portugaise, avec des épées aussi longues qu'on en ait jamais porté dans la Castille. La nécessité borne encore les pauvres à leurs anciens habits; mais les femmes de distinction imitent les usages des femmes de Lisbonne.

Ils n'ont aucune trace des sciences, ni la moindre inclination à les cultiver; on ne trouve point parmi eux d'anciennes histoires de leur pays, ni des registres des temps éloignés, où la mémoire et le nom de leurs rois soient conservés. Jusqu'à l'arrivée des Portugais, ils n'avaient pas connu l'art de l'écriture; la date des faits était la mort de quelque personne remarquable : Cela est arrivé, disaient-ils, avant ou après la mort d'un tel. Ils comptaient les an-

nées par les *kossionos*, ou les hivers, qui commencent pour eux au mois de mai et finissent au mois de novembre; leurs mois par les pleines lunes, et les jours de la semaine par leurs marchés. Mais ils ne poussaient pas plus loin la division des temps. De même, ils n'avaient pas d'autres règles pour juger de la grandeur d'un pays que le nombre des marches ou des journées, qu'ils distinguaient seulement par le terme de voyage *libre* ou *chargé*.

Mérolla nous représente une de leurs fêtes. Ils choisissent ordinairement le temps de la nuit, et s'assemblent en fort grand nombre. Leur posture favorite est d'être assis en rond; mais ils choisissent quelque arbre épais, sous lequel ils se placent sur l'herbe. Le centre du cercle est occupé par un grand plat de bois qui contient quelque mélange de leur goût. L'ancien de la troupe, qu'ils appellent *makolontou*, divise les portions, et les distribue avec une égalité qui ne laisse aucun sujet de plainte. Ils n'emploient pour boire ni verres ni tasses. Le makolontou prend le flacon qu'ils appellent *moringo*, le porte successivement à la bouche de tous les convives, laisse boire à chacun la mesure qu'il juge convenable, et le remet à sa place. Cette méthode s'observe jusqu'au dernier moment de la fête.

Mais, ce qui parut beaucoup plus surprenant à Mérolla, il ne passait personne près de l'assemblée qui ne se plaçât sans façon dans le cercle, et qui ne reçût sa portion comme les autres, quoiqu'il fût arrivé après la distribution. Le makolontou prenait sur chaque part de quoi composer celle de l'étranger. On apprit à Mérolla que cette cérémonie ne s'observe pas moins quand les passants se présentent en plus grand nombre. Ils se lèvent aussitôt que le plat est vide, et continuent leur chemin, sans prendre congé de l'assemblée et sans dire un mot de remercîment. Les voyageurs profitent de ces rencontres pour ménager leurs propres provisions. Il n'est pas moins étrange que l'assemblée ne fasse pas la moindre question à ces nouveaux venus, pour savoir d'eux où ils vont et d'où ils viennent. Tout se passe avec un silence admirable. « On croirait, dit Mérolla, qu'ils veulent imiter les Locriens, anciens peuples d'Achaïe, qui, suivant le témoignage de Plutarque, punissaient d'une amende ceux qui se rendaient importuns par leurs questions. »

Quoique le christianisme ait fait de grands progrès dans le royaume de Congo, la seule contrée de l'Afrique où les Portugais aient envoyé des missionnaires, quoique les mariages y soient célébrés avec les cérémonies de l'église romaine, il a toujours été fort difficile de faire perdre aux habitants le goût du concubinage. Malgré les plaintes et les reproches des missionnaires, ils prennent autant de maîtresses qu'ils en peuvent entretenir. L'ancien usage des nègres de Sogno était de vivre quelque temps avec leurs femmes avant de s'engager dans le mariage, pour apprendre à se connaître mutuellement par

cette épreuve. La méthode chrétienne leur paraît contraire au bien de la société, parce qu'elle ne permet point qu'on s'assure auparavant de la fécondité d'une femme ni des autres qualités convenables à l'état conjugal; aussi les missionnaires n'ont-ils pas peu de peine à leur faire abandonner la pratique de leurs ancêtres, qui consiste dans un traité fort simple. Les parents d'un jeune homme envoient à ceux d'une jeune fille pour laquelle il prend de l'inclination un présent qui passe pour dot, et leur font proposer leur alliance. Ce présent est accompagné d'un grand flacon de vin de palmier. Le vin doit être bu par les parents de la fille avant que le présent soit accepté; condition si nécessaire, que, si le père et la mère ne le buvaient pas, leur conduite passerait pour un outrage. Ensuite le père fait sa réponse. S'il retient le présent, il n'y pas besoin d'autres explications pour marquer son consentement. Le jeune homme et tous ses amis se rendent aussitôt à sa maison, et reçoivent sa fille de ses propres mains. Mais si quelques semaines d'épreuves et d'observation font connaître au mari qu'il s'est trompé dans son choix, il renvoie sa femme, et se fait restituer son présent. Si les sujets de mécontentement viennent de lui, il perd son droit à la restitution. Mais de quelque côté qu'ils puissent venir, la jeune femme n'en est pas regardée avec plus de mépris et ne trouve pas moins l'occasion de subir bientôt une nouvelle épreuve.

Les femmes ont droit aussi de mettre leurs maris à l'essai, et on reconnaît tous les jours qu'elles sont plus inconstantes et plus opiniâtres que les hommes, car on les voit profiter plus souvent de la liberté qu'elles ont de se retirer avant la célébration du mariage, quoique leurs maris n'épargnent rien pour les retenir.

Une femme qui laisse prendre sa pipe par un homme, et qui lui permet de s'en servir un moment, lui donne des droits sur elle, et s'engage à lui accorder ses faveurs. Dans le cas de l'adultère, la loi condamne l'amant à donner la valeur d'un esclave au mari, et la femme à demander pardon de son crime, sans quoi le mari obtiendrait facilement la permission du divorce.

L'économie domestique a ses lois, qui sont uniformes dans toute la nation. Le mari est obligé de se pourvoir d'une maison, de vêtir sa femme et ses enfants suivant sa condition, d'émonder les arbres, de défricher les champs et de fournir sa maison de vin de palmier.

Le devoir des femmes est de faire les provisions pour tout ce qui concerne la nourriture, et par conséquent d'aller au marché. Aussitôt que la saison des pluies est arrivée, elles vont travailler aux champs jusqu'à midi, pendant que les maris se reposent tranquillement dans leurs huttes. A leur retour, elles préparent leur dîner. S'il manque quelque chose pour la subsistance de la

famille, elles doivent l'acheter sur-le-champ de leur propre bourse, ou se le procurer par des échanges. Le mari est assis seul à table, tandis que sa femme et ses enfants sont debout pour le servir. Après son dîner, elle mange ses restes, mais sans cesser de se tenir debout, par la force d'une ancienne tradition qui leur persuade que les femmes sont faites pour servir les hommes et pour leur obéir.

Dans la première jeunesse des nègres, on les lie avec de certaines cordes faites par les sorciers ou les prêtres du pays, et cette cérémonie est accompagnée de quelques paroles mystérieuses.

Lorsque les missionnaires trouvent ces cordes magiques sur les enfants qu'on présente au baptême, ils obligent les mères de se mettre à genoux, et leur font donner le fouet jusqu'à ce qu'elles aient reconnu leur erreur. Une femme que le missionnaire Carli avait condamnée à ce châtiment s'écria sous les verges : « Pardon, mon père, pour l'amour de Dieu. J'ai ôté trois de ces cordes en venant à l'église, et c'est par oubli que j'ai laissé la quatrième. »

Les negres qui n'ont point embrassé le christianisme, ou qui ne sont pas fermes dans la foi, présentent leurs enfants aux sorciers dès le moment de leur naissance.

L'ascendant des sorciers sur les nègres va jusqu'à leur interdire l'usage de la chair de certains animaux, et de tels fruits ou de tels légumes, et leur imposer d'autres obligations ridicules. Ce joug religieux porte le nom de kédjilla. Rien n'approche de la soumission des jeunes nègres pour les ordonnances de leurs prêtres. Ils passeraient plutôt deux jours à jeun que de toucher aux aliments qui leur sont défendus, et si leurs parents ont négligé de les assujettir au kédjilla dans leur enfance, à peine sont-ils maîtres d'eux-mêmes, qu'ils se hâtent de le demander au prêtre ou au sorcier, persuadés qu'une prompte mort serait le châtiment du moindre délai volontaire. Mérolla raconte qu'un jeune nègre, étant en voyage, s'arrêta le soir chez un ami qui lui offrit à souper un canard sauvage, parce qu'il le croyait meilleur que les canards domestiques. Le jeune étranger demanda de bonne foi si c'était un canard privé On lui répondit que c'en était un. Il en mangea de bon appétit comme un voyageur affamé. Quatre ans après, les deux amis s'étant rencontrés, celui qui avait trompé l'autre lui demanda s'il voulait manger avec lui d'un canard sauvage. Le jeune homme, qui n'était point encore marié, s'en défendit, parce que c'était son kédjilla. « Quel scrupule, lui dit son ami ; et pourquoi refuser aujourd'hui ce que vous acceptâtes il y a quatre ans à ma table ? » Cette declaration fut un coup de foudre qui fit trembler le jeune nègre de tous ses membres, et qui lui troubla l'imagination jusqu'à lui causer la mort dans l'espace de vingt-quatre heures.

Le royaume de Congo n'a point de médecins ni d'apothicaires, ni même d'autres remèdes que les simples, l'écorce des arbres, les racines, les eaux et l'huile, qu'on fait prendre aux malades presque indifféremment pour toutes sortes de maladies. Le climat d'ailleurs est sain, et les habitants sont sobres.

Dans les royaumes de Kakongo et d'Angoï, l'usage ne permet pas d'ensevelir un parent, si toute la famille ne se trouve assemblée; l'éloignement des lieux n'est pas même un sujet d'exception. Les funérailles commencent par le sacrifice de quelques poules, du sang desquelles on arrose le dehors et le dedans de la maison. Ensuite on jette les cadavres par dessus le toit, pour empêcher que l'âme du mort ne fasse le *zombi*, c'est-à-dire qu'elle ne revienne troubler les habitants par des apparitions, car on est persuadé que celui qui verrait l'âme d'un mort tomberait mort lui-même sur-le-champ. Cette persuasion est si fortement gravée dans l'esprit des nègres, que l'imagination seule a souvent produit tous les effets de la réalité. Ils assurent aussi que le premier mort appelle le second, surtout lorsqu'ils ont eu quelque démêlé pendant leur vie.

Après la cérémonie des poules, on continue de faire des lamentations sur le cadavre, et si la douleur ne fournit pas des larmes, on a soin de se mettre du poivre dans le nez, ce qui les fait couler en abondance. Lorsqu'on a crié et pleuré quelque temps, on passe tout d'un coup de la tristesse à la joie, en faisant bonne chère aux frais des plus proches parents du mort, qui demeure pendant ce temps-là sans sepulture. On cesse de boire et de manger, mais c'est pour suivre le son des tambours, qui invite toute l'assemblée à danser : le bal commence. Aussitôt qu'il est fini, on se retire dans des lieux indiques, où tous les spectateurs des deux sexes sont renfermés ensemble dans l'obscurité, avec la liberté de se mêler sans distinction. Comme le signal de cette cérémonie se donne au son des tambours, l'ardeur du peuple est incroyable pour se rendre à l'assemblée. Il est presque impossible aux meres d'arrêter leurs filles, et plus encore aux maîtres de retenir leurs esclaves; les murs et les chaînes sont des obstacles trop faibles. Mais ce qui doit paraître encore plus étrange, si c'est le maître d'une maison qui est mort, sa femme se livre à ceux qui demandent ses faveurs, a la seule condition de ne pas prononcer un seul mot tandis qu'on est seul avec elle.

MOEURS ET USAGES DES IOLOFS, DES FOULAS, ET DES MANDINGUES.

Nous allons rassembler ici les observations les plus importantes des voyageurs sur ces trois nations. Les Iolofs habitent le long de l'Océan, entre le fleuve du Sénégal et la Gambie. Les Foulas sont situés au nord, au sud et à l'est du Sénegal. Les Mandingues occupent les deux bords de la Gambie, et se mêlent partout aux deux autres nations.

Une des principales qualités qui se font remarquer dans les Iolofs, et qui paraît leur être commune avec tous les nègres de la côte, c'est, comme on l'a déjà dit, le penchant au vol; mais ils ont une adresse à voler qui leur est particulière.

Ce n'est pas sur les mains d'un voleur qu'il faut avoir les yeux ouverts, c'est sur ses pieds. Comme la plupart des negres marchent pieds nus, ils acquièrent autant d'adresse dans cette partie que nous en avons aux mains; ils ramassent une épingle à terre. S'ils voient un morceau de fer, un couteau, des ciseaux, et toute autre chose, ils s'en approchent; ils tournent le dos à la proie qu'ils ont en vue; ils vous regardent en tenant les mains ouvertes. Pendant ce temps, ils saisissent l'instrument avec le gros orteil, et, pliant le genou, ils lèvent le pied par derrière jusqu'à leurs pagnes, qui servent à cacher le vol; la main achève de le mettre en sûreté.

Ils n'ont pas plus de probité à l'égard de leurs compatriotes de l'intérieur des terres, qu'ils appellent montagnards. Lorsqu'ils les voient arriver pour le commerce, sous prétexte de servir à transporter leurs marchandises ou de leur rendre l'office d'interprétes, ils leurs dérobent une partie de ce qu'ils ont apporté.

Leur avidité barbare va bien plus loin, car il s'en trouve qui vendent leurs enfants, leurs parents et leurs voisins. Pour cette perfidie, on s'adresse à ceux qui ne peuvent se faire entendre des Français. Ils les conduisent au comptoir pour y porter quelque chose, et, feignant que ce sont des esclaves achetés, ils les vendent, sans que ces malheureuses victimes puissent s'en défier, jusqu'au moment qu'on les enferme ou qu'on les charge de chaînes. Un vieux nègre, ayant résolu de vendre son fils, le conduisit au comptoir; mais le fils, qui se défia de ce dessein, se hâta de tirer un facteur à l'écart et de vendre lui-même son père. Lorsque ce vieillard se vit environné de marchands prêts à l'enchaîner, il s'écria qu'il etait le père de celui qui l'avait vendu. Le fils

protesta le contraire, et le marché demeura conclu; mais celui-ci, retournant en triomphe, rencontra le chef du canton, qui le dépouilla de ses richesses mal acquises, et vint le vendre au même marché. Tous ces crimes sont la suite d'un plus grand, celui de les acheter.

Quantité de petits nègres des deux sexes sont enlevés tous les jours par leurs voisins, lorsqu'ils s'écartent dans les bois, sur les chemins, ou dans les plantations, pour chasser les oiseaux qui viennent manger le millet et les autres grains. Dans les temps de famine, un grand nombre de nègres se vendent eux-mêmes pour s'assurer du moins la vie.

Leur pauvreté est extrême. Ils ont pour tout bien quelques bestiaux. Les plus riches n'en ont pas plus de quarante ou cinquante, avec deux ou trois chevaux, et le même nombre d'esclaves. Il est très rare qu'on leur trouve de l'or pour la valeur de onze ou douze pistoles.

Dans quelques pays des negres, la couronne est héréditaire; dans d autres, elle est élective. A la mort d'un prince héréditaire, c'est son frere, et non son fils, qui lui succède; mais, après la mort du frère, le fils est appelé au trône, et le laisse de même à son frère. Dans quelques pays héréditaires, c'est au premier neveu par les sœurs que tombe la succession, parce que la propagation du sang royal ne leur paraît certaine que par cette voie, tant ils comptent peu sur la fidélité des femmes.

Dans les royaumes électifs, trois ou quatre des plus grands personnages de la nation s'assemblent, après la mort du roi, pour lui choisir un successeur, et se réservent le pouvoir de le déposer ou de le bannir lorsqu'il manque à ses obligations. Cet usage devient la source d'une infinité de guerres civiles, parce qu'un roi déposé entreprend ordinairement de se rétablir malgré les constitutions.

Il n'y a point dans l'univers d'autorité plus absolue et plus respectee que celle de ces monarques nègres. Elle ne se soutient que par la rigueur. Les punitions, pour les moindres défauts de respect ou d'obéissance, sont la mort, la confiscation des biens, et l'esclavage de toute la famille des coupables. Le peuple est moins à plaindre que les grands, parce que, dans ces occasions, il n'a que l'esclavage à redouter. Barbot raconte que, sous les plus legers pretextes, sans égard pour le rang ni pour la profession, un roi fait vendre à son gré ses sujets. L'alcade de Rufisque vendit aux Français de Gorée, par l'ordre exprès du damel, un marabout qui avait manque à quelque devoir du pays. Ce malheureux prêtre fut plus de deux mois sur le vaisseau sans vouloir prononcer une parole. Comme la volonté des princes est une loi souveraine, ils imposent des taxes arbitraires, qui réduisent tous leurs sujets à la dernière pauvreté.

Dans le royaume de Barsalli ou Boursalum, il n'y a que le roi et sa famille qui aient le droit de coucher sous des espèces d'étoffes qui servent de défenses contre les mouches et les mosquites. L'infraction de cette loi est punie de l'esclavage. Un Iolof qui aurait la hardiesse de s'asseoir sans ordre sur la même natte que la famille royale est sujet au même châtiment. L'orgueil et la tyrannie siégent donc sur des nattes comme sur la pourpre ! Mais, malgré tant de hauteur, les princes iolofs sont des mendiants si peu capables de honte, que, s'ils aperçoivent à l'étranger qui les visite quelque chose qui leur plaise, comme un manteau, des bas, des souliers, une épée, un chapeau, etc., ils demandent successivement qu'on leur permette d'en faire l'essai, et se mettent par degrés en possession de toute la parure.

Les épreuves du fer chaud et de l'eau bouillante, ces anciens monuments de notre barbarie, se retrouvent dans la jurisprudence des nègres, et la corruption, qui déshonore si souvent la nôtre, ne leur est pas étrangère.

Deux petits rois, oncle et neveu, tous deux tributaires du damel, étant en contestation pour les droits de leur souveraineté, résolurent de remettre la décision de leur différend au sort des armes ou à la sentence du damel, et, ce prince leur ayant fait défendre les voies violentes, ils furent obligés de venir à celles de l'autorité. Le jour marqué pour leurs explications, ils se rendirent dans une grande place qui est vis-à-vis du palais royal, tous deux accompagnés d'un nombreux cortége, qui formait deux bataillons armés de dards, de flèches, de zagaies et de couteaux à la mauresque. Ils se postèrent l'un vis-à-vis de l'autre, à trente pas de distance. Le damel parut bientôt à la tête de six cents hommes. Il montait un fort beau cheval de Barbarie, et alla se placer au milieu des deux rivaux. Quoiqu'ils parlassent tous la même langue, ils employèrent des interprètes pour s'expliquer. Le neveu, qui était fils du dernier roi, finit sa harangue en représentant que les domaines contestés devaient lui appartenir de plein droit, puisque le Ciel les avait donnés à son père, et qu'il attendait par conséquent de l'équité du damel la confirmation d'un titre qui ne pouvait lui être disputé sans injustice. Après l'avoir écouté fort attentivement, le damel lui répondit d'un air majestueux : « Ce que le Ciel vous a donné, je vous le donne à son exemple. » Une réponse si positive dissipa aussitôt le parti opposé. Les guiriots, avec leurs instruments et leurs tambours, célébrèrent les louanges du vainqueur. Ils lui répétèrent mille fois que le damel lui avait rendu justice, qu'il était plus beau, plus riche, plus puissant et plus courageux que son rival. Mais, tandis qu'il n'était occupé que de son bonheur, il fut surpris de s'en voir dépouillé le jour suivant. Le damel, corrompu par des présents, révoqua la sentence qu'il avait portée, et

rétablit l'oncle à la place du neveu. Ce revers de fortune fit changer d'objet aux chants des guiriots ; toutes leurs louanges furent pour celui qu'ils avaient décrié par leurs satires.

Les rois des nègres entreprennent la guerre sur les moindres prétextes ; mais les batailles ne sont que des escarmouches. Dans tout le royaume du damel, à peine se trouverait-il assez de chevaux pour former deux cents hommes de cavalerie. Ce prince n'a pas besoin de provisions de bouche quand il est en campagne : toutes les femmes lui fournissent des vivres sur son passage.

Les armes de la cavalerie sont la zagaie, sorte de javeline fort longue, et trois ou quatre dards de la forme des flèches, avec cette différence que la tête en est plus grosse, et qu'étant dentelée, elle déchire la blessure lorsqu'on la retire après le coup. Tous les cavaliers sont si chargés de grisgris, qu'ils ne peuvent faire quatre pas s'ils sont démontés ; ils lancent assez loin leurs zagaies. Avec ces armes, ils ont un cimeterre et un couteau à la mauresque, long d'une coudée sur deux doigts de largeur. Quoique chargés de tant d'instruments, ils ont les bras et les mains libres, de sorte qu'ils peuvent charger avec beaucoup de vigueur.

L'infanterie est armée d'un cimeterre, d'une javeline et d'un carquois rempli de cinquante ou soixante flèches empoisonnées, dont les blessures causent infailliblement la mort, pour peu que les remèdes soient différés. Les dents de ces flèches n'ont pas des effets moins dangereux, puisque, ne pouvant être retirées, il faut qu'elles traversent la partie dans laquelle elles sont entrées. L'arc est composé d'un roseau fort dur qui ressemble au bambou ; la corde est d'une autre sorte de bois, et est jointe à l'arc avec beaucoup d'art. Les nègres, en général, se servent de leurs arcs avec tant d'adresse, que de cinquante pas ils sont sûrs de frapper un écu. Ils marchent sans ordre et sans discipline au milieu même du pays qu'ils attaquent. Leurs guiriots les excitent au combat par le son de leurs instruments.

Lorsqu'ils sont à la portée de leurs armes, l'infanterie fait une décharge de ses flèches, et la cavalerie lance ses dards ; on en vient ensuite à la zagaie. Ils épargnent néanmoins leurs ennemis dans l'espérance de faire un plus grand nombre d'esclaves : c'est le sort de tous les prisonniers sans exception d'âge ni de rang. Malgré les ménagements qu'ils observent dans la mêlée, comme ils combattent nus et qu'ils sont fort adroits, leurs guerres sont toujours fort sanglantes. D'ailleurs ils aiment mieux perdre la vie que de s'exposer au moindre reproche de lâcheté, et ce motif les anime autant que la crainte de l'esclavage.

Si le premier choc ne décide pas de la victoire, ils renouvellent souvent le combat pendant plusieurs jours. Enfin, lorsqu'ils commencent à se lasser

de verser du sang, ils envoient de chaque côté des maraboûts pour négocier la paix, et s'ils conviennent des articles, ils jurent sur l'Alcoran et par Mahomet d'être fidèles à les observer. Il n'y a jamais de composition pour les prisonniers. Ceux qui ont le malheur d'être pris demeurent les esclaves de celui qui les a touchés le premier.

Si l'on veut avoir une idée de ces misérables brigands, que les historiens appellent *rois*, il n'y a qu'à voir dans Le Maire et dans Moore le portrait qu'ils tracent des princes qui, de leur temps, régnaient en Afrique.

Le roi, qui porte le titre de Brack, et qui gouverne la contrée que nous nommons Oualo, est si pauvre, dit Le Maire, qu'il manque souvent de millet pour se nourrir. Il aime les chevaux jusqu'à se priver de la nourriture pour fournir à leur entretien, comme maître Jacques dans *l'Avare ;* il leur donne le grain dont il devrait se nourrir, et se contente ordinairement d'une pipe de tabac et quelques verres d'eau-de-vie. La nécessité le force souvent de faire des incursions dans les cantons les plus faibles de son voisinage, où il enlève les bestiaux et des esclaves, qu'il vend aux Français pour de l'eau-de-vie. Lorsqu'il voit baisser sa provision de cette liqueur, il enferme le reste dans une petite cantine dont il donne la clef à quelqu'un de ses favoris, avec ordre de la porter à vingt ou trente lieues de sa demeure, pour se mettre lui-même dans la nécessité de s'en priver. S'il exerce sa tyrannie sur ses voisins, il garde encore moins de ménagements pour ses propres sujets. Son usage est d'aller de ville en ville avec toute sa cour, qui est composée d'environ deux cents nègres, la plupart infectés de tous les vices des blancs, et de demeurer dans chaque lieu jusqu'à ce qu'il en ait mangé toutes les provisions. Ceux qui ont la hardiesse de s'en plaindre sont vendus pour l'esclavage.

Ceux des Iolofs qui bordent immédiatement la Gambie habitent les royaumes de Barsalli et du Bas Yani. Le roi de Barsalli gouverne avec une autorité absolue, et sa famille est si respectée, que tous ses peuples se prosternent la face contre terre lorsqu'ils paraissent devant quelque personne de son sang. Cependant il vit dans l'égalité avec sa milice. Chaque soldat a la même part au butin de la guerre, et le roi ne prend que ce qui est nécessaire à ses besoins. Cette loi, qu'il s'est imposée, ne lui permet guère de quitter les armes, car aussitôt qu'il a consommé les fruits d'une guerre, il est obligé, pour satisfaire son avidité et celle de ses gens, de chercher quelque nouvelle proie.

En 1732, c'est-à-dire dans le temps que Moore était en Afrique, le roi de Barsalli était un prince d'une humeur si emportée qu'au moindre ressentiment il ne faisait pas difficulté de tirer sur celui dont il se croyait offensé. Moore n'ajoute pas si c'était un coup de flèche ou d'arme à feu ; mais cette fureur était d'autant plus dangereuse, que le roi tirait fort adroitement. Quel-

quefois, lorsqu'il se rendait, sur une chaloupe de la Compagnie, à Cahone, qui était une de ses propres villes, il se faisait un amusement de tirer sur tous les canots qui passaient, et, dans la journée, il tuait toujours un homme ou deux. Quoiqu'il eût un grand nombre de femmes, il n'en menait jamais plus de deux avec lui. Il avait plusieurs frères, mais il était rare qu'il leur parlât ou qu'il les reçût même dans sa compagnie. S'ils obtenaient cet honneur, ils n'étaient pas dispensés de la loi commune, qui oblige tous les nègres de se jeter de la poussière sur le front lorsqu'ils approchent de leur roi. Cependant ils sont les héritiers de la couronne après lui; mais, dans le royaume de Barsalli, elle est ordinairement disputée par les enfants du roi mort, et c'est au plus fort qu'elle demeure.

On peut prendre une grande idée de leur adresse à dompter et à manéger les chevaux, si l'on en juge par ce que raconte Moore d'un des princes de Barsalli qu'il nomme Hamant Sica. Il montait un cheval blanc de lait d'une grande beauté, avec la crinière longue et une des plus belles queues du monde. Les étriers de Hamant étaient courts, de la largeur et de la longueur de ses pieds; de sorte qu'il pouvait se lever facilement et s'y soutenir en courant à toute bride, tirer un fusil, lancer son dard ou sa zagaie avec autant de liberté qu'à pied. Il portait toujours à la main une lance de douze pieds de long, qu'il tenait droite et appuyée par le bas sur son étrier, entre ses orteils; mais lorsqu'il exerçait son cheval, en lui faisant faire des courbettes, il la secouait au dessus de sa tête, comme s'il eût été prêt à combattre. Je l'ai vu plusieurs fois, dit Moore, monté sur ce beau cheval auquel il faisait faire des exercices surprenants; il le faisait quelquefois avancer quarante ou cinquante pas sur les deux pieds de derrière, sans toucher la terre avec ceux de devant; quelquefois, lui faisant courber les jambes, il le faisait passer ventre à terre sous les portes des Mandingues, qui n'ont pas plus de quatre pieds de hauteur.

On a déjà vu que les Foulas du siratik occupent un pays fort étendu, sous le gouvernement d'un roi qui leur est propre; mais ceux qui habitent les deux bords de la Gambie vivent dans la dépendance des Mandingues, parmi lesquels ils ont formé des établissements par intervalles. Il y a beaucoup d'apparence que c'est la famine ou la guerre qui les a chassés de leur pays. Les voyageurs disent beaucoup plus de bien de ces Foulas de la Gambie que de tous les autres nègres du même pays.

Quoiqu'ils aient quelques habitations fixes, la plupart mènent une vie errante, avec leurs bestiaux, qu'ils conduisent dans les cantons bas ou élevés, suivant qu'ils y sont forcés par les pluies. Lorsqu'ils rencontrent quelque bon pâturage, ils s'y établissent avec la permission du roi, et y restent tant qu'il

y a de l'herbe. La vie des hommes est fort pénible. Outre le travail de leur profession, ils ont sans cesse à se défendre contre les bêtes féroces sur la terre, et contre les crocodiles sur le bord des rivières. La nuit ils rassemblent leurs bestiaux au centre de leurs tentes et de leurs cabanes ; ils allument quantité de feux, et font la garde autour du troupeau. Jobson, ayant eu occasion de traiter souvent avec eux pour des vaches et des chèvres, faisait avertir le chef d'un de ces troupeaux, qui se présentait couvert de mouches dans toutes les parties du corps, surtout aux mains et au visage. Quoiqu'elles fussent de la même espèce que celles qui tourmentent les chevaux en Europe, il en était si peu incommodé, qu'il ne prenait pas la peine de lever la main pour les chasser, tandis que Jobson, piqué jusqu'au sang, était forcé de s'en défendre avec une branche d'arbre.

Ces peuples ressemblent beaucoup aux Arabes, dont la langue s'apprend dans leurs écoles, et en général ils sont plus versés dans cette langue que les Européens dans la langue latine ; ils la parlent presque tous, quoiqu'ils aient leur propre langue, qui se nomme le foula.

Ils ont des chefs qui les gouvernent avec douceur ; ils vivent en société et bâtissent des villes, sans être assujettis au prince dans les terres duquel ils s'établissent. S'ils reçoivent quelque mauvais traitement de lui ou de sa nation, ils détruisent leur ville pour aller s'établir dans quelque autre lieu. La forme de leur gouvernement se soutient sans peine, parce qu'ils sont d'un caractère doux et paisible. Ils ont des notions si parfaites de justice et de bonne foi, que celui qui les blesse est regardé avec horreur de toute la nation, et ne trouve personne qui prenne parti pour lui contre le chef. Comme on n'a pas de passion dans ce pays pour la propriété des terres, et que les Foulas d'ailleurs se mêlent peu de l'agriculture, les rois leur accordent volontiers la liberté de s'établir dans leurs états. Ils ne cultivent que les environs de leurs villes ou de leurs camps, pour en tirer les produits qui leur sont véritablement nécessaires : c'est du tabac, du coton, du maïs, du riz, du millet et d'autres sortes de grains.

L'industrie et la frugalité des Foulas leur font recueillir plus de blé et de coton qu'ils n'en consomment ; ils les vendent à bon marché. Ils sont très hospitaliers, mais entre eux. Qu'un Foula tombe dans l'esclavage, tous les autres se réunissent pour racheter sa liberté. Ils ne laissent jamais un homme de leur nation dans le besoin ; ils prennent soin des vieillards, des aveugles et des boiteux. Leurs armes sont la lance, la zagaie, l'arc et les flèches, des coutelas fort courts qu'ils appellent *fongs*, et même le fusil dans l'occasion. Il se servent de tous ces instruments avec beaucoup d'adresse. On les voit chercher ordinairement à s'établir près de quelque ville des Mandingos. Ils

sont encore attachés au paganisme, et ne se font pas faute de boire de l'eau-de-vie ou d'autres liqueurs.

Leur industrie pour élever et nourrir des bestiaux est si reconnue, que les Mandingues leur abandonnent le soin de leurs troupeaux.

Ils ont pourtant leurs superstitions comme les autres nègres. S'ils apprennent qu'on ait fait bouillir le lait de leurs vaches, ils s'obstinent à n'en plus vendre, du moins à celui qui l'aurait acheté pour en faire cet usage, parce qu'ils attribuent à l'action du feu une vertu éloignée qui peut faire mourir leurs bestiaux.

Les Mandingues seraient souvent exposés à mourir de faim, sans le secours des Foulas. Ils tirent d'eux, par des échanges, une partie de leurs provisions. On ne connaît pas non plus d'autre peuple que les Foulas qui ait l'art de faire du beurre sur la rivière de Gambie. Ils le vendent pour diverses sortes de marchandises, mais surtout pour du sel.

Leur habillement n'est pas moins particulier à leur nation que leur commerce. Ils n'emploient pas d'autres étoffes que celles de leurs propres manufactures : elles sont de coton blanc, et leurs femmes ont soin de les entretenir avec beaucoup de propreté. Il n'y en a pas moins dans l'intérieur de leurs cabanes, où l'odorat n'a rien à souffrir, non plus que les yeux. On reconnaît aussi de la régularité dans l'ordre de ces petits édifices ; il y a toujours de l'un à l'autre assez de distance pour les garantir de la communication du feu. Les rues sont fort bien ouvertes, et les passages libres ; ce qui ne se trouve guère dans les villes des Mandingues. La plupart des habitations des Foulas sont bâties sur le même modèle.

La plus nombreuse de toutes les nations qui habitent les bords de la Gambie, et toute l'étendue même de cette côte, porte le nom de Mandingues. Ils sont vifs et enjoués, passionnés pour la danse, et pourtant querelleurs. Cette nation, distribuée dans toutes les parties du pays, vient de l'intérieur des terres et du pays de Mandinga. Ils sont les plus zélés mahométans d'entre tous les nègres ; ils ne connaissent pas l'usage du vin ni de l'eau-de-vie. Ils sont aussi les plus instruits de toutes ces régions de l'Afrique. Le principal commerce du pays est entre leurs mains.

Dans l'économie du ménage, le soin du riz est abandonné aux femmes. Après en avoir mis à part ce qui leur paraît suffisant pour la subsistance de la famille, elles ont le droit de vendre le reste et d'en garder le prix, sans que les maris aient celui de s'en mêler. Le même usage est établi pour la volaille, dont elles élèvent une grande quantité.

On voit des Mandingues qui mettent leur gloire à nourrir un grand nombre d'esclaves. Ils leur rendent la vie si douce, qu'on a peine quelquefois à

les distinguer de leurs maîtres, surtout les femmes, qui sont ornées de colliers d'ambre, de corail et d'argent, comme si l'unique soin de leur esclavage était de se parer. La plupart de ces esclaves sont nés dans les familles.

Tous les royaumes de la Gambie ont quantité de seigneurs particuliers, qui sont comme les rois des villes où ils font leur demeure. Leur principal droit est d'avoir en propriété tous les palmiers et les *siboas* qui croissent dans le pays; de sorte que, sans leur permission, personne n'ose en tirer le vin ni couper la moindre branche. Ils accordent cette liberté à quelques habitants, en se réservant dans la semaine deux jours de leur travail. Les blancs même sont obligés d'obtenir d'eux une permission formelle pour couper des feuilles de siboa et de l'herbe lorsqu'ils ont à couvrir quelque maison.

On compte les richesses des Mandingues par le nombre de leurs esclaves. Pour en fournir aux Européens, leur méthode est d'envoyer une troupe de gardes autour de quelque village, avec ordre d'enlever le nombre des habitants dont ils ont besoin. On lie les mains derrière le dos à ces misérables victimes pour les conduire droit aux vaisseaux, et lorsqu'ils y ont reçu la marque du bâtiment, ils disparaissent pour jamais. On transporte ordinairement les enfants dans des sacs, et l'on met un bâillon aux hommes et aux femmes, de peur qu'en traversant les villages ils n'y répandent l'alarme par leurs cris. Ce n'est pas dans les lieux voisins des comptoirs qu'on exerce ces violences, l'intérêt des princes n'est pas de les ruiner; mais les villes intérieures du pays sont traitées sans ménagement. Il arrive quelquefois que les prisonniers s'échappent des mains de leurs gardes, et que, rassemblant les habitants par leurs cris, ils poursuivent ensemble les ministres du roi. S'ils peuvent les arrêter, leur vengeance est de les conduire à la ville royale. Le roi ne manque jamais de désavouer leur commission; mais pour ne rien perdre de ses espérances, et sous prétexte de justice, il vend sur-le-champ les coupables pour l'esclavage, et si les habitants arrêtés paraissent devant le roi pour rendre témoignage contre leurs ravisseurs, ils sont aussi vendus, comme si le malheur qu'ils ont souffert devenait un droit sur leur liberté.

On rapporte un usage singulier du royaume de Baol. Lorsqu'il est question de délibérer sur quelque affaire importante, le roi fait assembler son conseil dans la plus épaisse forêt qui soit près de sa résidence. Là, on creuse dans la terre un grand trou, sur les bords duquel tous les conseillers prennent séance, et, la tête baissée vers le fond, ils écoutent ce que le roi leur propose. Les sentiments se recueillent et les résolutions se prennent dans la même situation. Lorsque le conseil est fini, on rebouche soigneusement le trou de la même terre qu'on en a tirée, pour signifier que tous les discours qu'on y a tenus y demeurent ensevelis. La moindre indiscrétion est punie du dernier sup-

plice, ce qui probablement contribue plus que la cérémonie du fossé à rendre les secrets impénétrables.

L'habillement populaire, dans cette partie de l'Afrique dont nous parlons, consiste dans une pagne qui couvre la ceinture. C'est à peu près l'habillement de toutes les nations nègres, avec quelques variations. Les plus riches y joignent une espèce de chemise de coton fort courte, et dont les manches sont très larges.

Leur bonnet, quand ils en ont, ressemble au capuchon d'un jacobin. Le peuple marche pieds nus; mais les personnes de qualité ont des sandales de cuir, de la forme de nos semelles de souliers, attachées au gros orteil avec une courroie. Quoique leurs cheveux soient courts, ils les ornent assez agréablement de grisgris, de brins d'argent, de cuivre, de corail, etc. Ils ont aux oreilles des pendants d'étain, d'argent et de cuivre. Ceux qui descendent d'une race servile n'ont pas la liberté de porter leurs cheveux.

Les femmes et les filles sont nues de la ceinture jusqu'à la tête, à moins que le froid ne les oblige de se vêtir. Le reste du corps est couvert d'une pagne, qui est de toile ou d'étoffe, de la grandeur de nos serviettes d'Europe, et qui leur descend jusqu'au mollet. Elles se parent la tête de corail et d'autres bagatelles éclatantes, et leurs cheveux sont rangés avec assez d'art pour fournir une espèce de coiffure d'un demi-pied de hauteur. Les plus hautes passent pour les plus belles. Ainsi, les anciennes modes de Paris sont aujourd'hui celles d'Afrique. Jusqu'à l'âge de onze ou douze ans, les garçons et les filles sont entièrement nus.

Les nègres ne boivent ordinairement que de l'eau, quoiqu'ils usent quelquefois de vin de palmier, et d'une sorte de bière qu'ils appellent *boullo*, composée des grains du pays. Mais ils ont une passion si ardente pour les liqueurs fortes des Européens, qu'ils vendent jusqu'à leurs habits pour en acheter. L'exemple des hommes n'empêche pas que les femmes ne soient plus réservées, et ne les autorise pas même à toucher l'eau-de-vie de leurs lèvres, à l'exception de quelques favorites des princes, que leur situation met au dessus de l'usage.

Ils n'ont pas proprement de pain; ils mangent leurs grains cuits au lait et à l'eau. Le plus grand usage qu'ils fassent du maïs est lorsqu'il est vert; ils le font rôtir sur les charbons dans les épis, et l'avalent comme des pois verts. Ils emploient ordinairement leur riz, à faire du pilau, suivant l'usage des Turcs. Enfin, ils n'avaient ni l'usage du pain, ni celui de la pâtisserie; mais, en se familiarisant avec les Européens, leurs femmes ont appris d'eux l'art d'en faire, et le pratiquent aujourd'hui avec succès.

On trouve beaucoup de variations dans les voyageurs sur la forme du ma-

riage des nègres ; mais il faut l'attribuer moins à l'incertitude des témoignages qu'à l'inconstance des usages mêmes, qui ne sont pas établis avec assez d'uniformité pour ne pas recevoir beaucoup de changements et d'altérations. Jobson nous apprend que tout nègre est en droit de contracter avec une fille qui est en âge d'être mariée, mais que ce n'est jamais sans la participation et même sans le consentement des parents, entre les mains desquels il doit déposer la dot dont on est convenu. Le roi, ou le principal seigneur du canton, tire aussi quelques droits pour la ratification du traité. Alors le mari, accompagné de quelques amis de son âge, s'approche le soir, au clair de la lune, de la maison de sa femme, et cherche le moyen de l'enlever ; il y réussit toujours, malgré sa résistance et ses cris, qui n'ont rien de sérieux. Elle demeure quelque temps enfermée dans sa maison, et plusieurs mois après, elle ne sort jamais sans un voile qui doit lui couvrir toute la tête, à l'exception d'un œil. Sa dot est réservée pour le cas où elle survivrait à son mari, parce que l'usage oblige les veuves qui se remarient d'acheter un homme, comme elles ont été achetées pour leur premier mariage.

Quand la jeune femme est conduite à son mari, il lui offre la main pour la recevoir dans sa maison ; mais il lui ordonne immédiatement d'aller chercher de l'eau, du bois et les autres nécessités du ménage. Elle obéit respectueusement. Le mari se met à souper ; elle ne soupe qu'après lui, et, demeurant en silence, elle attend son ordre pour l'aller trouver au lit. C'est un usage constant chez les nègres que les femmes ne mangent jamais avec les hommes. On retrouve partout l'esclavage des femmes, qui a été général dans le monde jusqu'au temps de la perfection des sociétés, et l'est encore dans tout l'Orient.

La dot consiste souvent en quelques veaux, qui doivent être donnés au père, et qui ne surpassent jamais le nombre de cinq. Le mari et la femme se mettent sur-le-champ au lit. Si la femme est garantie vierge, on couvre le lit d'un drap de coton blanc, et les marques sanglantes de la virginité sont exposées aux yeux de l'assemblée ; ensuite on porte le drap en procession dans toute la ville, au son des instruments, qui font retentir les louanges de la jeune femme et ses plaisirs. Mais si la virginité ne se déclare pas par des preuves, le père est obligé, sur la demande du mari, de reprendre sa fille et de rendre les veaux. Cette disgrâce est rare, parce qu'on prend soin d'examiner la fille avant le mariage, et qu'elle n'est demandée qu'après une parfaite conviction ; d'ailleurs le malheur d'une fille n'est jamais irréparable : si elle ne peut demeurer femme de celui qui l'avait épousée, elle devient la concubine d'un autre, et le père est toujours sûr de trouver des marchands qui la recherchent.

Barbot observe qu'en Afrique, comme en Europe, les goûts sont fort par-

tagés sur ce qui rend une femme aimable. Les uns veulent des vierges, d'autres comptent pour rien cette qualité.

Tous les voyageurs conviennent qu'un nègre peut prendre autant de femmes qu'il est capable d'en nourrir, mais qu'il n'y en a qu'une qui jouisse des priviléges du mariage, et qui ne s'éloigne jamais du mari. Du temps de Jobson, les Anglais donnaient à ces véritables épouses le nom de *handwifes*, c'est-à-dire femmes de la main, parce qu'ils les trouvaient sans cesse à côté de leurs maris. Elles sont dispensées de plusieurs travaux pénibles qui sont le partage des autres; cependant elles ne mangent ni avec leurs maris, ni en leur présence. Jobson parle avec étonnement de la bonne intelligence qui règne entre toutes ces femmes; elles se retirent le soir dans leurs cabanes; elles y attendent l'ordre de leur mari commun, et le matin elles vont le saluer à genoux, en mettant la main sur sa cuisse. L'épouse légitime, c'est-à-dire celle qui a été épousée la première, a l'autorité sur toutes les autres, à moins qu'elle ne soit sans enfants.

Dans le cas d'adultère, les deux coupables sont vendus pour l'esclavage étranger, sans espérance d'être jamais rachetés. Cette punition est celle des plus grands crimes, car les supplices capitaux sont rares parmi les nègres. On prend soin que ces esclaves soient vendus aux Portugais, parce qu'on est sûr alors qu'ils seront transportés au delà des mers.

Malgré la rigueur de ces lois, la plupart des nègres se trouvent honorés que les blancs de quelque distinction daignent coucher avec leurs femmes, leurs sœurs et leurs filles. Ils les offrent souvent aux principaux officiers des comptoirs. Le Maire, Jannequin, et d'autres voyageurs, rendent là dessus le même témoignage. Barbot ajoute seulement que c'est l'intérêt qui les rend si lâches, et qu'il n'y a rien de sacré qui les arrête lorsqu'ils espèrent quelque profit.

Le Maire raconte que leurs femmes ont beaucoup d'inclination pour la galanterie, qu'elles sont passionnées pour les caresses des blancs. Cependant elles ont le cœur mercenaire, et toutes leurs faveurs doivent être payées. Mais Barbot assure qu'elles se contentent d'un prix fort léger. Elles ont, dit-il, la taille belle, les yeux vifs, la couleur d'un noir fort brillant, et l'air extrêmement lascif. Cette passion, qu'elles déguisent peu, pour le commerce des blancs, trouble souvent la tranquillité des mariages.

Les travaux pénibles du ménage sont le partage des femmes. Non seulement elles préparent les aliments et les liqueurs, mais elles sont chargées de la culture des grains et du tabac, de broyer le millet, de filer et de sécher le coton, de fabriquer des étoffes, de fournir la maison d'eau et de bois, de prendre soin des bestiaux, enfin de tout ce qui appartient à l'autre sexe dans



des régions mieux policées. Tandis que les hommes passent le temps dans une conversation oisive, ce sont leurs femmes qui veillent à les garantir des mouches, et qui leur servent la pipe et le tabac.

Entre les nègres mahométans, il y a des degrés de parenté qui ôtent la liberté de se marier. Un homme ne peut épouser deux sœurs. Le damel, qui avait violé cette loi, reçut en secret la censure et les reproches des marabouts

La facilité des femmes à se délivrer de leur fruit dans l'accouchement paraîtrait incroyable, si elle n'était attestée par tous les voyageurs. Elles ne jettent pas un cri; elles ne poussent pas même un soupir. Après le travail, elles se lavent long-temps; l'enfant est lavé avec le même soin. On l'enveloppe dans une pagne, sans aucun lange qui le serre, dans l'opinion que cette contrainte n'est propre qu'à le rendre tortu ou difforme. Dès le douzième ou le quinzième jour de sa naissance, la mère commence à le porter sur son dos, et ne le quitte jamais, de quelque travail qu'elle soit occupée. On voit ordinairement sortir les femmes le jour même ou le lendemain de leur délivrance. Chaque jour au matin, l'enfant est lavé dans l'eau froide et frotté d'huile de palmier. Jusqu'au temps où la mère commence à le porter sur le dos, on le laisse ramper nu sur la terre, sans autre attention que celle de le nourrir.

Quelques auteurs attribuent leurs nez plats et la forme de leur ventre à cette manière de les porter, qui les expose a heurter le nez contre le dos de leur mère, lorsqu'elle se lève ou qu'elle se baisse, et qui leur fait avancer le ventre pour reculer la tête. Moore reconnaît qu'ils ne naissent point avec le nez plat et les grosses lèvres. Au contraire, il assure qu'à l'exception de la couleur, leurs idées de beauté sont les mêmes qu'en France, c'est-à-dire qu'ils aiment de grands yeux, une petite bouche, de belles lèvres et un nez bien proportionné. On voit des négresses aussi bien faites et d'une taille aussi fine que les plus belles femmes de l'Europe. Elles ont la peau extrêmement douce, et communément plus d'esprit que les hommes.

Leur tendresse est excessive pour leurs enfants. Elles ne leur épargnent aucun soin jusqu'à ce qu'ils soient en état de marcher seuls. Alors, sans relâcher rien de leur attention pour les nourrir et les élever, elles paraissent s'embarrasser peu de leur instruction. Ils se fortifient en croissant, et leur constitution devient si vigoureuse, qu'ils ne connaissent guère d'autre maladie que la petite vérole. Mais comme ils sont élevés dans une oisiveté continuelle, ils deviennent si paresseux, que, s'ils n'étaient pas pressés par la nécessité, ils ne prendraient pas la peine de cultiver leurs terres. Aussi leur travail ne surpasse-t-il guère leurs besoins. Si le pays n'était extrêmement fertile, ils seraient exposés tous les ans à la famine et forcés de se vendre à

ceux qui leur offriraient des aliments. Ils ont de l'aversion pour toutes sortes d'exercices, excepté la danse, dont ils ne se lassent jamais.

Les jeunes filles affectent beaucoup de modestie et de réserve, surtout lorsqu'elles sont en compagnie. Mais prenez-les à part, vous les trouvez fort obligeantes et disposées à ne rien refuser, pour quelques grains de corail, ou pour un mouchoir de soie. Celles qui se croient de race portugaise, et qui prétendent aussi à la qualité de chrétiennes, sont plus réservées que les Mandingues, quoiqu'elles ne se fassent pas scrupule de vivre, sans la cérémonie du mariage, avec un blanc qui est capable de les entretenir. Une femme, après avoir mis au monde un enfant, demeure privée pendant trois ans du commerce de son mari, du moins si son fruit vit aussi long-temps. Elle le sèvre alors, et reprend ses droits au lit conjugal. L'opinion commune est que le lait des femmes s'altère par le commerce des hommes, et que les enfants en contractent de grandes maladies. Cependant Jobson doute que de vingt femmes il y en ait une qui soit capable d'une si longue privation. Il en a vu soupçonner un grand nombre de manquer à la fidélité de leur état, par la seule raison que l'enfant qu'elles allaitaient ne jouissait pas d'une bonne santé.

Aussitôt qu'un nègre a rendu le dernier soupir, sa famille donne avis de sa mort au voisinage, par des cris aigus et des lamentations qui attirent beaucoup de monde autour de sa cabane; les cris des assistants se joignent à ceux de la famille. Mais pour les funérailles chaque canton a ses propres usages.

En général, ils y apportent tous beaucoup de formalités et de cérémonies. Un marabout lave le corps, et le couvre des meilleurs habits qu'il ait portés pendant sa vie. Les parents et les voisins viennent faire successivement leurs lamentations, et proposer au mort plusieurs questions ridicules. L'un lui demande s'il n'était pas content de vivre avec eux, et quel tort on lui a jamais fait, s'il n'était pas assez riche, s'il n'avait pas d'assez belles femmes, etc. Ne recevant point de réponse, ils se retirent l'un après l'autre, après la même cérémonie. D'un autre côté, les guiriots chantent les louanges du mort.

L'usage général est de faire un folgar pour toute l'assemblée. On tue quelques veaux; on vend des esclaves pour acheter de l'eau-de-vie. Après la fête, on ôte le toit de la cabane où le mort doit être enterré (c'est celle qui lui servait de demeure), et les cris et les plaintes recommencent. Quatre personnes soutenant une pièce d'étoffe carrée qui cache le corps à la vue des assistants, le marabout lui prononce quelques mots dans l'oreille; après quoi il est couvert de terre, et l'on replace le toit ou le dôme de la maison, auquel on attache un morceau d'étoffe de la couleur que les parents aiment le plus. Nous avons déjà vu que le folgar était le bal des nègres. Ainsi, ces peuples pleurent leurs morts en donnant le bal et en buvant l'eau-de-vie. C'est qu'ils aiment l'eau-

de-vie et la danse, et que chez les peuples barbares vous verrez toujours les usages conformes aux penchants.

A la mort d'un roi ou d'un grand, on fixe un temps pour les cris : c'est ordinairement un mois ou quinze jours après le décès. Ces cris ne sont pas plus une preuve de la douleur des peuples que les oraisons funèbres parmi nous ne sont une preuve du mérite des rois.

Tous les habitants de cette partie de l'Afrique sont passionnés pour la musique et la danse. Ils ont inventé plusieurs sortes d'instruments qui répondent à ceux de l'Europe, mais qui sont fort éloignés de la même perfection. Ils ont des trompettes, des tambours, des flûtes et des flageolets.

Leurs tambours sont des troncs d'arbres creusés, et couverts du côté de l'ouverture d'une peau de chèvre ou de brebis assez bien tendue. Quelquefois ils ne se servent que de leurs doigts pour battre; mais plus souvent ils emploient deux bâtons à tête ronde et de grosseur inégale, d'un bois fort dur et fort pesant, tel que le courbaril ou l'ébène. La longueur et le diamètre des tambours sont aussi différents, pour mettre de la variété dans les tons. On en voit de cinq pieds de long, et de vingt ou trente pouces de diamètre; mais en général le son en est mort, et moins propre à rejouir les oreilles ou à réveiller le courage, qu'à causer de la tristesse et de la langueur. Cependant c'est le seul instrument favori, et comme l'âme de toutes les fêtes.

Dans la plupart des villes, les nègres ont un grand instrument qui a quelque ressemblance avec leur tambour, et qu'ils nomment *tong-tong*. On ne le fait entendre qu'à l'approche de l'ennemi, ou dans les occasions extraordinaires, pour répandre l'alarme dans les habitations voisines. Le bruit du tong-tong se communique jusqu'à six ou sept milles.

Les flûtes et les flageolets des nègres ne sont que des roseaux percés; ils s'en servent comme les sauvages de l'Amérique, c'est-à-dire fort mal, et toujours sur les mêmes tons : ils n'en tireraient pas d'autres de nos flûtes d'Europe.

Mais leur principal instrument est celui qu'ils nomment *balafo*, que Jobson nomme *ballard*. Il est élevé d'un pied au dessus de la terre et creux par dessous. Du côté supérieur, il a sept petites clefs de bois rangées comme celles d'un orgue, auxquelles sont attachées autant de cordes et de fils d'archal de la grosseur d'un tuyau de plume et de la longueur d'un pied, qui fait toute la largeur de l'instrument. A l'autre extrémité sont deux gourdes suspendues comme deux bouteilles, qui reçoivent et redoublent le son. Le musicien est assis par terre vis-à-vis le milieu du balafo, et frappe les clefs avec deux bâtons d'un pied de longueur, au bout desquels est attachée une balle ronde, couverte d'étoffe, pour empêcher que le son n'ait trop d'éclat. Au long des

bras, il a quelques anneaux de fer, d'où pendent quantité d'autres anneaux qui en soutiennent de plus petits, et d'autres pièces du même métal. Le mouvement que cette chaîne reçoit de l'exercice du bras produit une espèce de son musical, qui se joint à celui de l'instrument, et qui forme un retentissement commun dans les gourdes. Le bruit en doit être fort grand, puisque Jobson l'entendait quelquefois d'un bon mille d'Angleterre.

Le balafo, suivant cette description, doit être le même instrument que Le Maire fait consister dans une rangée de cordes de différentes grandeurs, tendues, dit-il, comme celles de l'épinette. Il jugea qu'entre des mains capables de le toucher, il serait fort harmonieux. Moore raconte qu'ayant été reçu à Nakkaouay, sur la Gambie, au son d'un balafo, il lui trouva dans l'éloignement beaucoup de ressemblance avec l'orgue; mais la description qu'il en donne paraît un peu différente. Il était composé, dit-il, d'environ vingt tuyaux d'un bois fort dur et fort poli, dont la longueur et la grosseur allaient en diminuant. Ils étaient joints ensemble avec de petites courroies d'un cuir fort mince, cordonnées autour de plusieurs petites verges de bois. Sous les tuyaux étaient attachées douze ou quinze calebasses de grosseur inégale, qui produisaient le même effet que le ventre d'un clavecin. Les nègres, ajoute Moore, frappent sur cet instrument avec deux baguettes couvertes d'une peau fort mince de l'arbre qui se nomme siboa, ou d'un cuir léger pour adoucir le son.

Ceux qui font profession de jouer du balafo sont des nègres d'un caractère singulier, et qui paraissent également faits pour la poésie et pour la musique. On les comparerait volontiers aux anciens bardes des Iles Britanniques. Tous les voyageurs français qui ont décrit le pays des Iolofs et des Foulas les ont nommés guiriots. Jobson leur donne le nom de djeddis, qu'il rend en anglais par *fiddlers* ou ménétriers. Peut-être celui de guiriot est-il en usage parmi les Iolofs, et celui de djeddis parmi les Mandingues.

Barbot dit que, dans la langue des nègres du Sénégal, guiriot signifie bouffon, et que le caractère de ceux qui sont distingués par ce nom répond assez à cette idée. Les rois et les seigneurs du pays en ont toujours près d'eux un certain nombre, pour leur propre amusement et pour celui des étrangers qui paraissent à leur cour. Jobson observe que tous les princes et les nègres de quelque distinction sur la Gambie ne rendaient jamais de visite aux Anglais sans être suivis de leurs djeddis ou de leur musique. Il les compare aux joueurs de harpe gallois. Leur usage est de s'asseoir à terre, comme eux, un peu éloignés des auditeurs. Ils accompagnent leurs instruments de diverses chansons, dont le sujet ordinaire est l'antiquité, la noblesse et les exploits de leur prince. Ils en composent aussi sur les événements, et l'espoir des moindres présents leur faisait faire souvent des impromptus à l'honneur des Anglais.

Les guiriots ont seuls le glorieux privilége de porter l'*olamba*, tambour royal, d'une grandeur extraordinaire dans toutes ses dimensions, et marchent à la guerre, devant le roi, avec cet instrument, comme autrefois Tyrtée devant les Spartiates. Dans tous les temps, on a employé la louange à exciter la valeur.

Les nègres sont si sensibles aux louanges des guiriots, qu'ils les paient fort libéralement; Barbot leur a vu pousser la reconnaissance jusqu'à se dépouiller de leurs habits pour les donner à ces flatteurs. Mais un guiriot qui n'obtiendrait rien de ceux qu'il a loués ne manquerait pas de changer ses louanges en satires, et d'aller publier dans les villages tout ce qu'il peut inventer d'ignominieux pour ceux qui ont trompé ses espérances; ce qui passe pour le dernier affront parmi les nègres. On regarde comme un honneur extraordinaire d'être loué par le guiriot du roi. C'est le poète lauréat du pays. On ne croit pas le récompenser trop en lui donnant deux ou trois veaux, et quelquefois la moitié de ce qu'on possède. Il paraît que chez les nègres on doit ambitionner beaucoup l'état de guiriot.

Les chansons et les discours ordinaires des guiriots consistent à répéter cent fois : Il est grand homme, il est grand seigneur, il est riche, il est puissant, il est généreux; il a prodigué le *sangara*, nom qu'ils donnent à l'eau-de-vie, et d'autres lieux communs de la même nature, avec des grimaces et des cris insupportables. Entre plusieurs expressions de cette sorte qu'un musicien nègre adressait à quelques Français, il leur dit qu'ils étaient les esclaves de la tête du roi, et ce compliment fut regardé dans le pays comme un trait merveilleux. Quand la vanité est grossière, le goût n'est pas fort délicat, et ces guiriots, sans être bien fins, ont pu s'apercevoir que, pour la plupart des hommes, il valait mieux répéter la louange que la varier.

Les guiriots acquièrent ainsi des richesses qui les distinguent beaucoup du commun des nègres. Leurs femmes sont souvent mieux parées en verroteries de toutes sortes que les reines et les princesses; mais la plupart poussent à l'excès le déréglement des mœurs. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'avec tant de passion pour la musique et tant de libéralité à la payer, les nègres méprisent les guiriots jusqu'à leur refuser les honneurs communs de la sépulture. Au lieu de les enterrer, ils mettent leurs corps dans le trou de quelque arbre creux, où ils ne sont pas long-temps à pourrir. Ils donnent pour raison de cette conduite que les guiriots vivent dans un commerce familier avec le diable, que les nègres nomment Horey. Il est assez singulier que l'on retrouve chez les barbares du Sénégal la même inconséquence qui porte quelques nations de l'Europe à flétrir les talents du théâtre, qui font le charme des sociétés cultivées, et à croire quelque chose de diabolique à ceux qui ont l'art

d'amuser les autres. Au reste, il paraît que tous les peuples de cette partie de l'Afrique sont dans les mêmes principes sur la profession des guiriots, car ils se croiraient déshonorés d'avoir touché quelque instrument.

La danse n'est pas moins chère aux nègres que la musique. Dans quelque lieu que le balafo se fasse entendre, on est sûr de rencontrer un grand concours du peuple, qui s'assemble pour danser nuit et jour, jusqu'à ce que le musicien soit épuisé de fatigue. Les femmes ne se lassent point de cet exercice. Elles ont les pieds légers et les genoux fort souples; elles penchent la tête d'un air gracieux; leurs mouvements sont vifs et leurs attitudes agréables. Elles dansent ordinairement seules, et les assistants leur applaudissent ordinairement en battant des mains par intervalles, comme pour soutenir la mesure. Les hommes dansent l'épée à la main, en la secouant et la faisant briller en l'air, avec d'autres galanteries dans le goût de leur nation.

Mais, sans le secours du balafo, les femmes, qui ont l'humeur généralement vive et gaie, prennent plaisir à danser le soir, surtout aux changements de lune. Elles dansent en rond en battant des mains, et chantent tout ce qui leur vient dans l'esprit sans sortir de leur première place, à l'exception de celles qui sont au milieu du cercle. Les plus jeunes, qui se saisissent ordinairement de cette place, tiennent, en dansant, une main sur la tête et l'autre sur le côté, et jettent le corps en avant en battant du pied contre terre. Leurs postures sont fort lascives, surtout lorsqu'un jeune homme danse avec elles. Dans ces bals fréquents, une calebasse ou un chaudron leur sert d'instrument de musique, car elles aiment beaucoup le bruit.

La lutte est un autre de leurs exercices. Les combattants s'approchent et s'efforcent de se renverser l'un l'autre avec des gestes et des postures fort ridicules. Dans ces occasions, il y en a toujours un qui fait l'office de guiriot, et qui bat un tambour ou un chaudron pour animer les athlètes, tandis que les autres applaudissent à l'adresse et au courage.

Les exercices utiles des nègres sont la pêche et la chasse. La plupart de ceux qui habitent les bords des rivières font leur unique occupation de la pêche, et forment leurs enfants à la même profession. Ils ont des pirogues ou de petites barques composées d'un tronc d'arbre qu'ils ont l'art de creuser, et dont les plus grandes contiennent dix ou douze hommes. Leur longueur est ordinairement de trente pieds, sur deux pieds et demi de largeur. Elles vont à rames et à voiles. Il n'est pas rare qu'un coup de vent les renverse; mais les nègres sont si bons nageurs, qu'ils s'en alarment peu. Ils redressent aussitôt leur pirogue avec leurs épaules, sans paraître plus embarrassés que s'il n'était rien arrivé. Une flèche n'est pas plus prompte que ces petites barques; il n'y a pas de chaloupe de l'Europe qui puisse aller aussi vite.

Lorsque les nègres vont à la pêche, ils sont ordinairement deux dans une pirogue, et ne craignent pas de s'écarter jusqu'à six milles en mer. Ils n'emploient guère que la ligne; mais, pour le gros poisson, ils se servent d'un dard de fer au bout d'un bâton de la longueur d'une demi-pique, et, le tenant attaché avec une corde, ils n'ont pas de peine à le retirer après l'avoir lancé.

Ils font sécher le petit poisson entier, et mettent le grand en pièces; mais, comme ils ne le salent jamais, il se corrompt ordinairement avant d'être sec. C'est alors qu'ils le trouvent meilleur et plus délicat. Les pêcheurs vendent ce poisson dans l'intérieur des terres, et pourraient en tirer un profit considérable, s'ils avaient moins de paresse à le transporter; mais, les habitants et les pêcheurs redoutant également le travail, il demeure quelquefois sur le rivage jusqu'à ce qu'il soit entièrement corrompu.

Le nombre des pêcheurs est fort grand à Rufisque, et dans d'autres lieux sur les côtes voisines du Sénégal. Ils se mettent ordinairement trois dans une almadie ou une pirogue avec deux petits mâts, qui ont chacun deux voiles, et si le temps n'est pas orageux, ils se hasardent quelquefois quatre ou cinq lieues en mer. L'heure de leur départ est toujours le matin, avec le vent de terre. S'ils ont fini leur pêche, ils reviennent à midi avec le vent de mer. Lorsque le vent leur manque, ils se servent d'une sorte de pelle pointue, avec laquelle ils rament si vite, que la meilleure pinasse aurait peine à les suivre.

Avec la ligne, ils ont des filets de leur propre invention, composés, comme leurs lignes, d'un fil de coton. D'autres pêchent pendant la nuit, en tenant d'une main une longue pièce d'un bois combustible qui leur donne assez de clarté, et de l'autre un dard, dont ils ne manquent guère le poisson, lorsqu'il s'approche de la lumière. S'ils en trouvent de fort gros, ils les attachent avec une ligne à l'arrière de leur pirogue, et les amènent ainsi jusqu'au rivage.

Les nègres de la Gambie, du Sénégal et du cap Vert, sont excellents tireurs, quoique la plupart n'aient pas d'autres armes que leurs dards et leurs flèches, qui leur servent à tuer des cerfs, des lièvres, des pintades, des perdrix et d'autres sortes d'animaux. Ceux qui habitent plus loin dans les terres ont beaucoup moins d'habileté pour cet exercice, et n'y prennent pas tant de plaisir. Un facteur français de l'île Saint-Louis au Sénégal eut un jour la curiosité d'aller avec eux à la chasse de l'éléphant. Ils en trouvèrent un, qui fut percé de plus de deux cents coups de balles ou de flèches. Il ne laissa pas de s'échapper; mais le jour suivant il fut trouvé mort à cent pas du même lieu où il avait été tiré. Les nègres du Sénégal se joignent pour la chasse au nombre de soixante, armés chacun de six petites flèches et d'une grande.

Lorsqu'ils ont découvert la trace d'un éléphant, ils s'arrêtent pour l'attendre, et le bruit qu'il fait en brisant les branches ne tarde pas à le trahir. Alors il se mettent à le suivre, en lui décochant continuellement des flèches, jusqu'à ce que la perte de son sang leur fasse juger qu'il est fort affaibli. Ils s'en aperçoivent aussi à la faiblesse de ses efforts contre les obstacles qu'il trouve à sa fuite. Quelquefois l'animal s'échappe malgré toutes ses blessures; mais c'est ordinairement pour mourir quelques jours après dans le lieu où ses forces l'abandonnent. C'est à ces accidents qu'il faut attribuer la rencontre qu'on fait souvent dans les forêts de plusieurs dents d'éléphant. La chair est dévorée par d'autres bêtes, les os tombent en pourriture, et les dents sont les dernières parties qui résistent. Cependant comme elles ne peuvent être long-temps exposées aux injures de l'air sans s'altérer beaucoup, elles perdent quelque chose de leur prix.

Après l'idée qu'on a dû prendre de l'indolence naturelle des nègres, on ne s'attendra pas à leur trouver beaucoup d'ardeur et d'habileté pour les arts. Ils n'ont pas d'autres ouvriers que ceux qui sont absolument nécessaires au soutien de la vie, tels que des forgerons, des tisserands, des potiers de terre. Le métier de forgeron, qu'ils appellent *ferraro*, est le principal, parce qu'il est le plus indispensable. Ils ont chez eux des mines de fer, mais elles sont éloignées des côtes; de sorte que ceux qui habitent près de la mer achètent généralement ce métal des Européens.

Les forgerons n'ont pas d'ateliers qui méritent le nom de boutiques ni de forges; ils portent avec eux leurs ustensiles, et se mettent sous le premier arbre pour y travailler. Ils n'ont pas d'autre instrument qu'une petite enclume, une peau de bouc qui leur sert de soufflet, quelques marteaux, une paire de tenailles et deux ou trois limes. Leur indolence paraît jusqu'au milieu du travail, car ils sont assis, ils fument, ils s'entretiennent avec le premier venu. Comme leur enclume n'a que le pied en terre ou dans le sable, sans aucun soutien pour la fixer, quelques coups la renversent, et le temps se perd à la redresser. Ordinairement ils sont trois au travail d'une même forge. L'unique occupation de l'un est de souffler continuellement. Leurs soufflets sont composés d'une peau de bouc coupée en deux, ou de deux peaux jointes ensemble, avec un passage à l'extrémité pour le tuyau. Ils n'emploient le plus souvent que du bois, faute de charbon. Le nègre dont l'emploi est de souffler se tient assis derrière les soufflets, et les presse alternativement des coudes et des genoux. Les deux autres sont assis de leur côté avec l'enclume au milieu d'eux, et frappent aussi négligemment sur le métal que s'ils appréhendaient de le blesser. Ils ne laissent pas de forger d'assez jolis ouvrages en or et en argent. Ils font des couteaux, des haches, des crocs, des pelles, des scies,

des poignées de sabres, de petites plaques pour l'ornement de leurs fourreaux et de leurs étuis, et quantité d'autres petits ouvrages de fer, auxquels ils donnent une aussi bonne trempe que les Européens. Ainsi, l'on ne saurait douter qu'ils ne pussent acquérir plus d'habileté, s'ils avaient moins de paresse avec un peu plus d'instruction. Ils forgent encore l'espèce de pelle ou de bêche avec laquelle ils cultivent la terre. Le fer de l'Europe leur sert à fabriquer de courtes épées et les têtes de leurs zagaies et de leurs dards; ils en forment aussi la pointe barbelue de leurs flèches empoisonnées. L'ouvrage est assez propre dans la plupart de ces armes. Mais la plus grande utilité qu'ils tirent du fer est pour l'agriculture; ils en composent une sorte de pelle, avec laquelle ils grattent la terre plutôt qu'ils ne l'ouvrent. Jobson employa un de ces forgerons nègres pour briser une barre de fer en plusieurs parties de longueur convenable pour le commerce. Le nègre apporta toute sa boutique sur la rive: elle consistait dans une paire de soufflets, et une petite enclume, qu'il enfonça dans la terre sous un arbre fort touffu. Il fit un trou pour y placer ses soufflets, en faisant passer les tuyaux dans un autre trou voisin, qui était destiné à contenir le charbon. Un petit nègre ne cessait pas de souffler. Le fer fut coupé suivant les ordres de Jobson; mais il avertit qu'il ne faut pas perdre le forgeron de vue, si l'on ne veut pas qu'il dérobe une partie de la matière.

Après le forgeron, leur principal artisan est le *sépatero*, qui fait les grisgris, c'est-à-dire de petites boîtes ou de petits étuis où les nègres renferment certains caractères écrits sur du papier par les marabouts. Ces étuis sont de cuir et de différentes formes, et passeraient dans tous les pays du monde pour un ouvrage curieux. Les mêmes ouvriers font des selles et des brides. Celles-ci, suivant le même auteur, sont aussi bien taillées que les brides d'Angleterre; d'où l'on doit conclure qu'ils ont l'art de préparer le cuir; mais ils ne l'exercent que sur les peaux de boucs et de daims, qu'ils savent teindre aussi de différentes couleurs. Ils n'ont jamais pu parvenir à préparer les grandes peaux. Les plus ingénieux et les plus entendus s'imaginent, en maniant le drap d'Angleterre, qu'il est composé de leur cuir, mais qu'on se garde soigneusement de le travailler en leur présence, de peur qu'ils n'apprennent les secrets de l'Europe. Ils disent la même chose du papier et de quantité d'autres marchandises, qu'ils croient faites de leurs dents d'éléphant. Moore assure qu'outre les selles, les brides et les étuis pour les grisgris, ils font des fourreaux d'epée, des sandales, des boucliers, des carquois, avec beaucoup de propreté; que leurs selles sont couvertes de beau maroquin rouge relevé de plaques d'argent, qu'elles ont des étriers fort courts et qu'elles sont sans croupière.

Le troisième métier, suivant Jobson, consiste à préparer la terre pour faire les murs des édifices, et des vases de différentes sortes à l'usage de la cuisine.

Pour tous les autres besoins, ils emploient des calebasses, excepté néanmoins pour leurs pipes, qui sont aussi de terre et d'une forme assez agréable. Ils y apportent d'autant plus de soin, que c'est un instrument d'usage continuel, sans lequel on ne voit guère paraître aucun nègre de l'un ou de l'autre sexe. La partie de terre, qui est la tête, peut contenir une demi-once de tabac. La longueur du col est de deux doigts; on y insère un roseau, qui a quelquefois plus d'une aune de long, et qui est le canal de la fumée.

Jobson ne donne que ces trois métiers aux nègres; mais Labat y joint les tisserands et les regarde comme les premiers artisans du pays. Il met dans cette profession les femmes et les filles, qui filent le coton, qui le travaillent avec beaucoup d'adresse, qui le teignent en bleu ou en noir, ou qui lui laissent sa blancheur naturelle. Leur art se borne à ces trois couleurs. Elles ne peuvent donner à leurs pièces plus de cinq ou six pouces de largeur. La longueur est depuis deux aunes jusqu'à quatre; mais elles savent les coudre ensemble pour les rendre aussi longues et larges qu'on le desire.

Moore ne s'accorde pas ici tout à fait avec Labat. Les Iolofs, suivant ce voyageur anglais, font les plus belles étoffes du pays. Leurs pièces sont généralement longues de vingt-sept aunes, et n'ont jamais plus de neuf pouces de largeur. Ils les coupent de la longueur qui convient à leurs besoins, et, pour les élargir, ils savent les coudre ensemble avec beaucoup de propreté. Les femmes n'emploient que la main pour nettoyer le coton qui sort de sa cosse. Elles le filent avec le rouet et la quenouille. Leur manière de le travailler est si simple, qu'elles ne connaissent pas d'autre instrument que la navette. Elles font des garnitures entières, c'est-à-dire tout ce qui est nécessaire à l'habillement d'un homme ou d'une femme, par exemple une pièce d'environ trois aunes de long sur une aune et demie de largeur pour couvrir les épaules et le corps, et une autre pièce à peu près de la même grandeur, qui sert depuis la ceinture jusqu'en bas. Ainsi, deux pièces forment tout l'habillement d'un nègre, et peuvent servir également aux hommes et aux femmes, parce que la différence ne consiste que dans la manière de les porter. Moore vit deux de ces pièces si bien travaillées et d'une si belle teinture, qu'elles furent évaluées trente livres sterling. Les couleurs sont le bleu et le jaune : pour la première, les Iolofs emploient l'indigo, et pour l'autre différentes écorces d'arbres. Moore ne leur a jamais vu de couleur rouge.

A l'égard des objets usuels qui n'entrent pas dans le commerce, Jobson dit que les nègres les font tous par leurs propres mains. Les nattes sont l'ouvrage des femmes. Elles sont entre eux d'un usage général : c'est sur leurs nattes que les nègres passent la moitié de leur vie, qu'ils boivent, qu'ils mangent, qu'ils se reposent et qu'ils dorment. Au marché de Mansegar,

Jobson remarque qu'au lieu d'argent, dont les nègres sont mal pourvus, c'étaient des nattes qui passaient pour la monnaie courante : ainsi, pour s'informer du prix d'une chose, on demandait combien elle valait de nattes. Le Maire raconte que les nègres tiennent des marchés, mais que les objets qu'ils y étalent sont de très petite valeur, et qu'ils viennent quelquefois de six à sept lieues pour apporter un peu de coton, quelques légumes, tels que des pois et de la vesce, des plats de bois et des nattes. Un jour il vit une femme qui était venue de six lieues avec une seule barre de fer d'un demi-pied de long.

La plupart de leurs villes sont rondes dans leur forme, et leurs maisons sont composées d'une sorte de terre rougeâtre qui se durcit beaucoup par l'usage. Le pays est rempli de cette terre, qui ferait d'excellentes briques, si elle était bien travaillée. On voit des cabanes entièrement bâties de roseaux, comme toutes les autres en sont couvertes. Ils leur donnent généralement la forme ronde, parce qu'ils la croient plus capable de résister aux orages et aux pluies. Les villes ou villages sont environnés d'une ou deux haies de roseaux, de la hauteur de six pieds, pour servir de rempart contre les bêtes féroces, ce qui n'empêche pas que les habitants ne soient quelquefois obligés d'allumer des feux et de battre leurs tambours en poussant de grands cris pour chasser des ennemis si dangereux ; réponse péremptoire à ceux qui prétendent que les bêtes n'attaquent point l'homme.

Les Mandingues ont l'usage de bâtir leurs maisons l'une contre l'autre, ce qui devient l'occasion d'une infinité d'incendies. Si vous leur demandez pourquoi ils n'y mettent pas plus de distance, ils répondent que c'était la méthode de leurs ancêtres, qui étaient plus sages qu'eux. Il n'y a point de réponse plus commune en fait d'administration que cette réponse des Mandingues.

Les huttes des nègres se nomment *kombets*. Un kombet est distribué en plusieurs parties, dont l'une sert de cuisine, l'autre de salle à manger, une autre de chambre de lit, avec des ouvertures pour la communication. Les maisons des seigneurs, suivant Le Maire, ont quelquefois quarante ou cinquante de ces pavillons. Celle des rois n'en a pas moins de cent, mais couverts de paille comme les plus pauvres. Le commun des nègres en a deux ou trois. L'enclos des personnes de qualité est une palissade ou d'épines ou de roseaux, soutenue de distance en distance par des piliers. Leurs kombets communiquent de l'un à l'autre par des routes qui s'entrelacent en forme de labyrinthe. Dans l'intérieur de l'enclos il se trouve ordinairement de fort beaux arbres, mais sans ordre et dispersés comme au hasard, à moins que la maison, comme celle de plusieurs princes, n'ait été bâtie exprès dans le voisinage de quelque petit bois, dont une partie se trouve renfermée dans l'enclos.

Le palais du damel, ou du roi de Cayor, se distingue par sa magnificence. Avant la première porte de l'enclos, on trouve une grande et belle place pour exercer ses chevaux, quoiqu'il n'en ait pas plus de dix ou douze. Au long de l'enclos, les seigneurs ont des huttes, qui composent comme l'avant-garde de celle du roi. Une longue allée de baobas conduit de la première place au palais. Des deux côtés de cette avenue, sont les logements des officiers et des principaux domestiques du roi, entourés chacun d'une palissade, ce qui forme beaucoup de détours avant qu'on arrive à son appartement; mais le respect seul empêche les sujets d'en approcher. Toutes ses femmes ont aussi des kombets particuliers, où elles ont cinq ou six esclaves pour les servir. Il voit celle chez qui son caprice le porte, sans autre règle que celle de ses désirs. Les autres n'en témoignent jamais de jalousie. Cependant il y en a toujours une qui est traitée en favorite, et lorsqu'il en est fatigué, il l'envoie dans quelque village, en lui assignant les fonds nécessaires pour son entretien. Sa place est aussitôt occupée. De trente femmes que ce prince entretient, il en avait envoyé successivement la moitié dans ces demeures étrangères.

Rien n'est si pauvre que l'ameublement des nègres. C'est un coffre pour renfermer leurs habits, une natte élevée sur quelques pieux pour leur servir de lit, une ou deux jattes qui contiennent de l'eau, quelques calebasses, deux ou trois mortiers de bois pour broyer le maïs et le riz, un panier pour l'y renfermer, et quelques plats de bois pour servir le couscous aux heures du repas. Les nègres de distinction ne sont jamais sans une estrade ou une sorte de banc élevé de deux ou trois pieds, et couvert de belles nattes, sur lesquelles ils sont assis pendant le jour. Les palais des rois et des princes sont un peu mieux meublés, parce qu'il y en a peu qui n'emploient à cet usage une partie des marchandises qu'ils achètent des Européens.

Jobson rapporte que l'agriculture est l'office de tous les nègres, sans exception de rang et de condition; les rois et les chefs des villes en sont seuls exempts. Ils se mettent l'un à la suite de l'autre pour former les sillons; de sorte que, chacun levant à peu près la même quantité de terre, le travail n'est pénible pour personne. Ces sillons sont faits avec autant d'ordre et de propreté qu'en Europe. Ils y jettent la semence et les remplissent aussitôt de la même terre; leur industrie ne s'étend pas plus loin. Cependant ils donnent plus de soins au riz, qu'ils sèment d'abord dans de petites pièces de terres basses et marécageuses, et qu'ils prennent la peine de transplanter: aussi croît-il en abondance.

Ils observent des saisons pour semer leurs grains, surtout pour planter le tabac, dont chaque famille cultive sa provision autour de ses cabanes. Ils

n'apportent pas moins de soin à la culture du coton, et la plupart des villages en ont des champs entiers.

Comme ils n'ont pas de pluie depuis le mois de septembre jusqu'à la fin de mai, la terre est si dure dans cet intervalle, qu'ils ne peuvent la cultiver. Les pluies commencent vers la fin de mai, et continuent dans le mois de juin avec une grande violence, un tonnerre et des éclairs épouvantables, et la terre ne pouvant manquer d'être assez amollie, c'est la saison du labourage. Le plus mauvais temps, c'est-à-dire l'extrême violence des eaux, se fait ordinairement sentir depuis le milieu de juin jusqu'à la fin de septembre : c'est alors que les rivières s'élèvent de trente pieds perpendiculaires ; mais, jusqu'à la fin d'octobre, les pluies et les eaux diminuent par degrés comme elles ont commencé.

Pour semer le millet, les nègres mettent un genou à terre, font de petits trous comme on en fait en Europe pour planter des pois, y jettent trois ou quatre grains, et bouchent chaque trou de la même terre. D'autres ouvrent des sillons en ligne droite, y jettent leur millet et les couvrent de même ; mais la première de ces deux méthodes est plus commune, parce que plus le grain est enfoncé dans la terre, plus il est en sûreté contre les oiseaux, dont le nombre est incroyable.

Le temps ou les nègres sèment est pour eux une saison de fêtes, pendant laquelle il se traitent les uns les autres. Leurs terres sont si fertiles, que la moisson du millet se fait dès le mois de septembre, et c'est encore l'occasion d'une infinité de réjouissances.

Les rois étant maîtres absolus de toutes les terres, chaque famille est obligée de s'adresser à eux ou à leurs alcades pour se faire assigner la portion dont elle doit tirer sa subsistance. Les nègres sont si paresseux, qu'ils ne cultivent point assez de terre pour leur usage, et que, leur moisson ne suffisant pas à leurs besoins, ils vivent d'une racine noire qu'ils font sécher jusqu'à ce qu'elle ait perdu son goût naturel, et des pistaches de terre. Si leur moisson manque, ils ne peuvent éviter la plus affreuse famine, et les Européens en ont vu souvent des exemples.

Ils se laissèrent séduire une fois par les promesses d'un de leurs marabouts, de la tribu des Arabes, qui, sous le voile de la religion, s'était rendu maître d'un grand pays entre les états du siratik et les Sérères. Cet imposteur trouva le moyen de leur persuader qu'il était inspiré du Ciel pour les venger de la tyrannie de leurs princes. Il leur promit des forces miraculeuses pour les soutenir dans leur révolte, et, ce qui fit sur eux encore plus d'impression, il leur garantit que leurs terres produiraient chaque année une moisson abondante, sans qu'ils prissent la peine de les cultiver. La paresse

des nègres ne résista point à des offres si flatteuses. Ils se rangèrent sous les étendards du marabout, et les sujets du damel, qui furent les plus ardents, parvinrent à détrôner leur souverain. Ils attendirent pendant deux ans les miraculeuses moissons du marabout; mais la famine devint si terrible, que, faute d'aliments, ils furent contraints de se manger les uns les autres, ou de se livrer volontairement à l'esclavage pour éviter la mort. Une si triste expérience leur ayant fait ouvrir les yeux sur leur folie, ils chassèrent l'usurpateur, et remirent le damel en possession de sa couronne.

Nous avons déjà parlé de leurs armes; ils y ont moins de confiance qu'à leurs grisgris, avec lesquels, malgré l'expérience journalière, ils s'obstinent à se croire invulnérables et supérieurs à leurs ennemis. Les Européens sont les seuls qu'ils désespèrent de vaincre, parce qu'ils ont éprouvé qu'aucun grisgris n'est à l'épreuve des armes à feu, auxquelles ils donnent le nom imitatif de *pouffs*.

Les nègres qui habitent sur les rives du Sénégal sont mahométans, convertis par les Maures. Ceux du royaume de Mandinga, dont le zèle est plus ardent, sont depuis long-temps les missionnaires de cette religion. Tous les autres nègres, du moins ceux avec qui les Européens ont des relations de commerce, depuis la Gambie jusqu'en Guinée, sont idolâtres, à l'exception des Sérères et de quelques autres, qui n'ont aucune apparence de religion.

On en voit beaucoup qui ne veulent pas souffrir qu'on tue les lézards autour de leurs maisons. Ils sont persuadés que ce sont les âmes de leur père, de leur mère et de leurs proches parents, qui viennent faire le folgar, c'est-à-dire se réjouir avec eux. On voit que l'opinion de la métempsycose leur est familière.

Le mahométisme établi par les nègres est imparfait, autant par l'ignorance de ceux qui l'enseignent que par le libertinage des prosélytes. Il consiste dans la croyance de l'unité de Dieu, et dans deux ou trois pratiques cérémoniales, telles que le ramadan ou le carême, le bayram ou pâques, et la circoncision.

Jobson observe que les habitants naturels de la Gambie adorent un seul Dieu, sous le nom d'Allah; qu'ils n'ont point de peintures ni d'images à la ressemblance de la Divinité; qu'ils reconnaissent la mission de Mahomet, sans qu'ils invoquent jamais son nom; qu'ils comptent les années par les pluies, et qu'ils ont des noms particuliers pour chaque jour de la semaine; qu'ils donnent le nom de sabbat au vendredi, mais qu'ils l'observent si peu régulièrement, que leur commerce et leurs occupations ordinaires n'en reçoivent pas d'interruption.

Ils ont quelques traditions confuses de la personne de Jésus-Christ. Ils parlent de lui comme d'un prophète qui s'est rendu célèbre par un grand nom-

bre de miracles; mais ce qu'ils racontent de sa sainteté et de sa puissance est un tissu de fables sans vraisemblance et sans ordre. Ils lui donnent le nom d'Issa; ils nomment sa mère Maria. La sainteté, la bonté, la justice, sont des qualités qu'ils lui attribuent dans le plus haut degré; mais il leur paraît impossible qu'il soit le fils de Dieu, parce que Dieu, disent-ils, ne peut être vu par les hommes. La doctrine de l'incarnation leur paraît scandaleuse; elle suppose, dans leurs idées, que Dieu soit capable d'une liaison charnelle avec les femmes. Une prophétie qui subsiste depuis long-temps dans leur nation leur annonçait qu'ils seraient subjugués par un peuple blanc.

Les nègres croient aussi à la prédestination, et ils mettent toutes leurs infortunes sur le compte de la Providence. Qu'un nègre en assassine un autre, ils croient que c'est Dieu qui est l'auteur du meurtre. Cependant ils se saisissent du meurtrier et le vendent pour l'esclavage.

A l'égard de leur dévotion et de la forme de leur culte, Le Maire observe que le commun du peuple n'a pas de pratiques réglées qui puissent porter le nom de culte religieux; mais les personnes de distinction affectent plus de zèle, et ne sont jamais sans un marabout, qui a beaucoup d'ascendant sur leur esprit et leur conduite.

On sait que les mahométans d'Asie font le salam ou la prière cinq fois le jour et la nuit. Le vendredi, qui est le jour de leur sabbat, ils la font sept fois; mais ceux des nègres qui sont bons mahométans se contentent de prier trois fois le jour, c'est-à-dire le matin, à midi et le soir. Chaque village a son marabout ou prêtre, qui les rassemble pour ce devoir. Le lieu de leurs assemblées est un champ qui leur sert de mosquée. Là, après les ablutions ordonnées par l'Alcoran, ils se rangent en plusieurs lignes derrière le prêtre, dont ils imitent les mouvements et les gestes. Ils ont le visage tourné vers l'orient; mais lorsqu'ils sont fatigués de leur posture, ils s'accroupissent à la manière des femmes, en tournant le visage vers l'ouest.

Le marabout étend les bras, répète plusieurs mots d'une voix si lente et si haute, que toute l'assemblée peut les répéter après lui; il se met à genoux, baise la terre, recommence trois fois cette cérémonie, et tout ce qu'il fait est imité par les assistants. Ensuite il se met à genoux pour la quatrième fois, et fait quelque temps sa prière en silence. Il se relève, et, traçant du doigt, autour de lui, un cercle dans lequel il imprime plusieurs caractères, il les baise respectueusement; après quoi, la tête appuyée sur les deux mains, et les yeux fixés contre terre, il passe quelques moments dans une profonde méditation. Enfin, il prend du sable et de la poussière, se la jette sur la tête et sur le visage, et commence à prier d'une voix haute, en touchant la terre du doigt et le levant au front. Pendant toutes ces formalités, il répète

plusieurs fois ces mots, *Salam-aleck*, c'est-à-dire Je vous salue. Il se lève : toute l'assemblée suit son exemple, et chacun se retire. La modestie, le respect et l'attention qu'ils apportent à cet exercice causent une juste admiration à nos voyageurs. La prière dure une grande demi-heure, et se renouvelle trois fois le jour. Il n'y a point d'affaire ni de compagnie qui leur en fasse oublier le temps. S'ils ne peuvent assister à l'assemblée, ils se retirent à l'écart pour observer les mêmes pratiques, et lorsqu'ils manquent d'eau pour leur ablution, ils emploient de la terre. Brue, qui fut plusieurs fois témoin de leurs cérémonies, eut la curiosité de demander aux marabouts quel était le sens de leurs postures et de leurs prières. Ils lui répondirent qu'ils adoraient Dieu en se prosternant devant lui ; que cette humiliation était un aveu de leur néant aux yeux du premier Être, et qu'ils le priaient de pardonner leurs fautes et de leur accorder les commodités dont ils avaient besoin, telles qu'une femme, des enfants, une moisson abondante, la victoire sur leurs ennemis, une bonne pêche, la santé, et l'exemption de toutes sortes de dangers.

Aussitôt qu'ils voient paraître la première lune de l'équinoxe d'automne, ils la saluent en crachant dans leurs mains et en les étendant vers le ciel ; ensuite ils les tournent plusieurs fois autour de leur tête, et répètent à deux ou trois reprises la même cérémonie. En général, les mahométans rendent beaucoup de respect à la nouvelle lune, la saluent aussitôt qu'ils la voient paraître, ouvrent leur bourse, et demandent au Ciel que leurs richesses puissent augmenter avec les quartiers de la lune.

Le ramadan ou le carême des mahométans nègres est observé avec beaucoup de rigueur. Ils ne mangent et ne boivent qu'après le coucher du soleil. Les dévots n'avaleraient pas même leur salive, et se couvrent la bouche d'un morceau d'étoffe, de peur qu'il n'y entre une mouche. Malgré la passion qu'ils ont pour le tabac, ils ne touchent point à leur pipe. Mais lorsque la nuit arrive, ils se dédommagent de l'abstinence du jour. Les grands et les riches passent ensuite toute la journée à dormir.

Lorsque le mois du ramadan approche de sa fin, ils proclament le Tabasket, c'est-à-dire la plus grande fête des mahométans nègres, comme des Turcs et des Persans, qui lui donnent le nom de Bayram. Brue, qui en avait été témoin, nous a laissé la description de cette fête, qui est proprement leur carnaval.

Un peu avant le coucher du soleil, on vit paraître six marabouts, ou prêtres mahométans, revêtus de tuniques blanches qui ressemblent à nos surplis ; elles leur descendent jusqu'au milieu des jambes, et le bas est bordé de laine rouge. Ils marchaient en rang, avec une longue zagaie à la main, précédés

de cinq grands bœufs, qui étaient couverts d'un beau drap de coton et couronnés de feuilles, chacun conduit par deux nègres, comme on conduit dans les rues de Paris ce qu'on appelle le bœuf gras. Les fêtes populaires ont partout des rapports, d'un bout du monde à l'autre. Les chefs des cinq villages dont la ville de Boucar est composée suivaient les prêtres sur une seule ligne, parés de leurs plus riches habits, armés de zagaies, de sabres, de poignards et de boucliers. Ils étaient suivis eux-mêmes de tous les habitants, leurs sujets, cinq sur chaque rang. Lorsque la procession fut arrivée au bord de la rivière, les bœufs furent attachés à des poteaux, et le plus ancien marabout cria trois fois à haute voix : *Salam-aleck!* qui est l'exhortation à la prière; ensuite, mettant bas sa zagaie, il étendit le bras vers l'est. Les autres prêtres suivirent son exemple et commencèrent la prière de concert. Ils se levèrent et reprirent leurs armes. Alors l'ancien marabout donna ordre aux nègres d'amener les bœufs et de les renverser par terre, ce qui fut exécuté à l'instant. Ils les attachèrent à terre par les cornes, et, leur tournant la tête à l'est, ils leur coupèrent la gorge avec beaucoup de précaution, pour empêcher que ces animaux ne les regardassent tandis que leur sang coulait, parce que c'est pour eux un fort mauvais présage. Ils prennent soin, pour se garantir de leurs regards, de leur jeter du sable dans les yeux. Aussitôt que le sacrifice est achevé, et les victimes écorchées, ils les coupent en pièces, et chaque village emporte celles de son bœuf. Après cette cérémonie, le folgar commence; le folgar fait place au festin, et les réjouissances durent trois jours.

La circoncision est une pratique rigoureusement observée parmi les mahométans nègres. Elle se fait aux mâles vers l'âge de quatorze ou quinze ans, pour leur donner le temps de se fortifier contre l'opération, et d'être bien instruits dans la profession de leur foi. On attend aussi pour cette sanglante cérémonie qu'il y ait un grand nombre de jeunes gens rassemblés, ou que le fils de quelque roi et d'autres grands aient atteint l'âge de la circoncision. Alors on avertit que tous les sujets du même roi, ses alliés et ses voisins, peuvent amener leurs enfants, car l'éclat de la fête répond au nombre des acteurs, et les chefs d'une nation souhaitent toujours que l'assemblée soit nombreuse, parce que, dans ces occasions, les jeunes gens forment des liaisons et des amitiés qui durent autant que leur vie.

Quoiqu'il n'y ait pas de temps réglé pour la cérémonie, on observe de ne jamais choisir la saison des grandes chaleurs, ni celle des pluies, ni le ramadan, qui ne sont pas des temps propres à la joie. On a soin aussi de prendre le décours de la lune, dans l'idée que l'opération est alors moins douloureuse, et la plaie plus facile à guérir.

Brue nous donne une description exacte de la cérémonie ; il y avait assisté dans l'île de Jean Barre, près de Fort-Saint-Louis, et les plus petits détails n'avaient point échappé à ses observations.

Le lieu de la scène était un champ fort agréable, environné de beaux arbres, à trois cents pas du village de Jean Barre, riche nègre, qui servait d'interprète à la Compagnie française, et dont le fils était le principal des jeunes gens qui devaient être circoncis. On choisit toujours un endroit éloigné des habitations, à cause des femmes, qui sont absolument exclues de l'assemblée. Lorsque Brue se fut assis avec les gens de sa suite sur un banc qui avait été préparé pour lui, la procession commença dans l'ordre suivant : les guiriots ou musiciens faisaient l'avant-garde, en battant une marche lente et grave, sans y joindre leur chant ; ils étaient suivis de tous les marabouts des villages voisins, qui marchaient deux à deux, en robes de coton blanc, et leur zagaie à la main. Après les marabouts, on vit venir, à quelque distance, tous les jeunes gens qui devaient être circoncis ; ils étaient vêtus de longues pagnes de coton, croisées par devant, mais sans haut-de-chausses ; ils marchaient sur une seule ligne, c'est-à-dire l'un après l'autre, accompagnés chacun de deux parents ou de deux amis, pour servir de témoins à leur profession de foi, ou pour les encourager à souffrir courageusement l'opération. Yamsek, nègre de distinction, qui devait être l'exécuteur, suivait immédiatement, avec Jean Barre, chef de la fête. Cette marche était fermée par un corps de deux mille nègres bien armés. Au milieu du champ, fort près du lieu où les Français étaient assis, on avait placé une planche sur une petite élévation. Les prêtres et les chefs des villages se rangèrent sur deux lignes, de chaque côté de la planche, et tous les candidats, avec leurs parrains, demeurèrent au centre, dans le même ordre que celui de leur marche. Le reste des nègres formait un cercle autour des prêtres et des victimes.

Aussitôt que l'ordre et le silence furent bien établis, le principal marabout fit le salam ou la prière ; tous les assistants répétaient ses paroles d'une voix claire et intelligible, avec autant de respect que d'attention. Après cet exercice, Guiopo, fils de Jean Barre, fut annoncé par ses deux parrains, qui le firent monter sur la planche, en le soutenant des deux côtés. Yamsek fit heureusement l'opération. Guiopo descendit immédiatement après, suivi de ses deux parrains, et branlant sa zagaie d'un air riant. Il se retira derrière les marabouts, pour laisser saigner sa plaie, pendant que les autres jeunes gens allèrent se présenter successivement à l'exécuteur.

Lorsque la blessure a jeté assez de sang, on la lave plusieurs fois le jour avec de l'eau fraîche, jusqu'à ce qu'elle se ferme d'elle même, ce qui ne demande ordinairement que dix ou douze jours. Pendant l'opération, le candi-

dat doit tenir le pouce droit élevé, et prononcer la formule de foi mahométane. Les plus fermes la prononcent d'une voix haute; ils affectent même de la gaîté après la cérémonie; mais il est aisé de juger à leur marche qu'ils souffrent une vive douleur. La plupart ne peuvent se retirer sans être soutenus par les parrains.

Quoique la circoncision ne soit pas ordonnée pour les femmes, les docteurs mandingues les admettent à la participation de ce privilége; ce sont leurs propres femmes qui font l'office de prêtresses. Mais cet usage n'est pas universel parmi les nègres.

Moore explique la cérémonie de la circoncision en fort peu de mots; mais il ajoute une circonstance singulière, et qui peut donner une idée de la politique du sacerdoce nègre. Un peu avant la saison des pluies, dit-il, on circoncit un grand nombre de jeunes gens de l'âge de douze ou de quatorze ans. Après l'opération, ils portent un habit différent de l'usage ordinaire, et chaque royaume a le sien. Depuis la circoncision jusqu'au temps des pluies, les jeunes circoncis ont la liberté de commettre toutes sortes d'excès sans être soumis au châtiment de la justice. Lorsque les pluies commencent, ils sont obligés de rentrer dans l'ordre et de reprendre l'habit commun de leur nation. Cette licence accordée aux circoncis semble faite pour perpétuer l'usage de la circoncision et en balancer le désagrément.

Les Mandingues croient que la cause des éclipses de la lune est l'interposition d'une panthère qui met sa patte entre la lune et la terre. Dans ces occasions, ils ne cessent pas de chanter et de danser en l'honneur de leur prophète Mahomet; mais il ne paraît pas que leurs mouvements soient l'effet de la crainte.

En général, ils sont extrêmement livrés à la superstition. Lorsqu'ils ont un voyage à faire, ils égorgent un poulet, et les observations qu'ils font sur les entrailles leur servent de règle pour avancer ou différer leur départ. Ils n'ont pas moins d'égard pour certains jours de la semaine qu'ils regardent comme malheureux; rien ne serait capable de les leur faire choisir pour une entreprise d'importance. Voilà les superstitions des fameux Romains qui se retrouvent chez les hordes noires. Ces poulets sacrés, qui nous font rire chez les nègres, ces présages, ces jours malheureux, sont pourtant fort imposants dans vingt endroits de l'histoire romaine, grâce au génie des Tite-Live et des Salluste, tant l'éloquence produit d'illusion! tant le nom de Rome et l'antiquité commandent à notre imagination! Car, dans le fait, l'appétit des poulets, qui décidait, chez les Romains, du jour d'une bataille, est tout aussi ridicule que la patte de la panthère qui éclipse la lune.

Moore raconte que, pendant tout le temps qu'il passa dans leur pays, ils

étaient persuadés que les sorciers avaient répandu des influences malignes dans l'air et dans les eaux, qu'il ne mourait personne qui ne fût tué par ces ennemis publics, à l'exception d'un misérable qu'il vit enterrer, et que tous les nègres croyaient être tué par Dieu même, pour avoir violé son serment ou son vœu. L'usage des vœux est fort commun dans toutes ces nations. On leur voit porter autour du bras des manilles de fer, pour marque de leur engagement et pour s'en rappeler la mémoire. Celui qu'ils accusaient de parjure avait fait vœu de ne jamais vendre un esclave dont on lui avait fait présent, et portait une manille dans la crainte de l'oublier; mais ses besoins et ceux de sa famille l'ayant emporté sur son serment, sa mort, qui arriva quelques jours après, fut regardée par tous les nègres comme un effet signalé de la vengeance du Ciel.

Entre une infinité d'autres superstitions, la plus commune et la plus remarquable est celle des grisgris, dont nous avons déjà parlé. Chaque grisgris a sa vertu particulière, l'un contre le péril de se noyer, l'autre contre la blessure des zagaies ou la morsure des serpents; il y en a qui doivent rendre invulnérable, aider les plongeurs et les nageurs, procurer une pêche abondante; d'autres éloignent l'occasion de tomber dans l'esclavage, procurent de belles femmes et beaucoup d'enfants. Enfin les marabouts inventent des grisgris en faveur de tous les désirs et contre toutes les craintes. On sait d'ailleurs que, sur l'article des superstitions, il n'y a guère de peuple sur la terre qui ait droit de se moquer des nègres.

Moore remarque qu'en allant à la guerre, le plus pauvre nègre achète un grisgris des marabouts, pour se garantir de toutes sortes de blessures. Si le charme manque de pouvoir, les marabouts en rejettent la faute sur la mauvaise conduite des negres, que Mahomet n'a pas jugés dignes de sa protection. Les prophètes des croisades se justifiaient de la même manière, ce qui est un moyen sûr de n'avoir jamais tort : les marabouts se ressemblent en tout temps et en tous lieux. Moore assure qu'ils s'enrichissent tous en peu de temps. Le Maire dit que les marabouts ruinent les nègres, en leur faisant payer jusqu'à trois esclaves et quatre ou cinq veaux pour un grisgris, suivant les qualités qu'ils lui attribuent.

Les grisgris de la tête se portent en couronne; ceux du cou se portent en forme de colliers. Les épaules et les bras n'en sont pas moins garnis; de sorte que cette religieuse parure devient un véritable fardeau. Les rois en sont plus chargés qu'aucun de leurs sujets; Moore prétend que le poids en monte souvent jusqu'à trente livres.

Au reste, ces grisgris pourraient en un sens rendre invulnérable, s'il est vrai, comme le disent les voyageurs, que leur multitude et leur grandeur

forment une cuirasse que la zagaie aurait peine à pénétrer. Les grands en ont la tête et le corps tellement couverts, qu'étant presque incapables de se remuer, ils ne peuvent monter à cheval qu'avec le secours d'autrui. Le grisgris du dos et celui de l'estomac sont de la grandeur d'un livre in-4°, et d'un pouce d'épaisseur. Une main de papier est moins épaisse, et l'on assure qu'il n'y a point d'épée qui pût les percer.

Le Moumbo-Dioumbo est une idole mystérieuse des nègres, inventée par les maris pour contenir leurs femmes dans la soumission. Elles ont tant de simplicité et d'ignorance, qu'elles prennent cette machine pour un homme farouche; c'est ainsi que parmi nous on fait peur aux enfants en leur parlant du loup-garou. Elle est revêtue d'une longue robe d'écorce d'arbre, avec une toque de paille sur la tête. Sa hauteur est de huit ou neuf pieds. Peu de nègres ont l'art de lui faire pousser les sons qui lui sont propres; on ne les entend jamais que pendant la nuit, et l'obscurité aide beaucoup à l'imposture. Lorsque les hommes ont quelque différend avec les femmes, on s'adresse au Moumbo-Dioumbo, qui décide ordinairement la difficulté en faveur des maris.

Le nègre qui agit sous la figure monstrueuse du Moumbo-Dioumbo jouit d'une autorité absolue, et s'attire tant de respect, que personne ne paraît couvert en sa présence. Lorsque les femmes le voient ou l'entendent, elles prennent la fuite et se cachent soigneusement; mais si les maris ont quelque liaison avec l'acteur, il fait porter ses ordres aux femmes, et les force de reparaître. Alors il leur commande de s'asseoir, et les fait chanter ou danser, suivant son caprice. Si quelques unes refusent d'obéir, il les envoie chercher par d'autres nègres qui exécutent ses lois, et leur désobéissance est punie par le fouet. Ceux qui sont initiés dans le mystère du Moumbo-Dioumbo s'engagent par un serment solennel à ne le jamais révéler aux femmes, ni même aux autres nègres qui ne sont pas de la société. On n'y peut être reçu avant l'âge de seize ans. Le peuple jure par cette idole, et n'a pas de serment plus respecté.

Vers l'an 1727, le roi de Diagra, ayant une femme curieuse, eut la faiblesse de lui révéler le secret du Moumbo-Dioumbo. Elle n'eut rien de plus pressé que d'en informer toutes ses compagnes. Le bruit alla jusqu'aux oreilles de quelques seigneurs nègres, qui n'étaient pas bien disposes pour le roi. Ils s'assemblèrent pour délibérer sur une affaire de cette importance, et, ne doutant pas que leurs femmes ne devinssent fort difficiles à gouverner, si la crainte du Moumbo-Dioumbo ne les arrêtait plus, ils prirent une résolution très hardie, qui ne fut pas exécutée avec moins d'audace. Ils se rendirent à la ville royale avec l'idole; là, prenant l'air d'autorité i est propre à la religion

dans tous les pays du monde, ils firent avertir le roi de venir parler à l'idole. Ce faible prince n'ayant osé refuser d'obéir, Moumbo-Dioumbo lui reprocha son crime, et lui donna ordre de faire paraître sa femme. A peine eut-elle paru, que, par la sentence du Moumbo-Dioumbo, ils furent poignardés tous deux. Le Moumbo-Dioumbo est une terrible leçon, si l'on sait l'entendre.

Il y a peu de villes considérables qui n'aient une figure du Moumbo-Dioumbo. Pendant le jour, elle demeure sur un poteau, dans quelque lieu voisin de la ville, jusqu'à la nuit, qui est le temps de ses opérations.

Il nous reste à parler des marabouts ou des prêtres nègres. Ils s'attachent sur plusieurs points à la loi du Lévitique, dont ils ont quelque connaissance. Ils ont des villes et des terres particulières à leur tribu, où ils n'admettent pas d'autres nègres que leurs esclaves. Leurs mariages ne se font qu'entre les hommes et les femmes de leur race, et tous leurs enfants sont élevés pour la prêtrise. Labat les représente comme de scrupuleux observateurs de tous les préceptes de l'Alcoran : ils s'abstiennent de vin et de liqueurs spiritueuses ; ils observent le ramadan avec beaucoup d'exactitude. Ils ont plus de douceur et de politesse que le commun des nègres. Ils aiment le commerce, et se plaisent à voyager dans cette vue. Leur honnêteté et leur bonne foi sont généralement reconnues dans les affaires. La charité est une vertu qu'ils ne violent jamais entre eux, et jamais ils ne souffrent qu'un homme de leur tribu soit vendu pour l'esclavage, s'il n'a mérité ce châtiment par quelque grand crime. Voilà du moins ce que les historiens que nous suivons ici appellent charité. On peut observer que, si les marabouts ne la pratiquent qu'envers leurs confrères, ils n'en ont pas souvent l'occasion, puisque le commerce des grisgris, tel qu'on l'a représenté, doit les rendre les plus riches de tous les nègres.

Entre plusieurs bonnes qualités des marabouts, Jobson loue beaucoup leur tempérance. A cette seule marque, dit-il, on les distingue aisément des autres nègres. Ils se réduisent à l'eau pure, sans excepter les cas de maladie et de nécessité. Dans le voyage que l'auteur fit sur la Gambie, un marabout qu'il avait pris avec lui, ayant voulu prêter la main aux gens de l'équipage pour traverser une basse, fut entraîné par un courant qui mit sa vie dans un grand danger. Il disparut deux fois dans l'eau, et les Anglais ne l'ayant remis à bord qu'avec beaucoup de peine, il y demeura quelque temps sans connaissance. Dans cet état, ceux qui le secouraient ayant porté à sa bouche un flacon d'eau-de-vie, il ferma constamment les lèvres à la seule odeur de cette liqueur, et lorsqu'il eut rappelé ses sens, il demanda, avec un mélange de colère et d'inquiétude, s'il avait eu le malheur d'en avaler. On lui répondit qu'il s'y était opposé avec trop d'obstination. « J'aimerais mieux être mort, dit-il à Jobson, que d'en avoir avalé une seule goutte. »

Cet excès de scrupule s'étend jusqu'à leurs enfants; non seulement ils ne leur permettent pas de toucher au vin ni aux liqueurs fortes, mais ils ne souffrent pas même qu'on leur présente du raisin, du sucre, ni aucune confiture.

Le même auteur ajoute que le respect des rois et des grands pour les marabouts ne le cède guère à celui du peuple. Si les personnes de la plus haute distinction rencontrent un marabout en chemin, elles forment un cercle autour de lui, et se mettent à genoux pour faire la prière et recevoir sa bénédiction. Le même usage se pratique dans la chambre du roi lorsqu'il y entre un marabout. Labat dit que les nègres en général, mais surtout ceux du Sénégal, ont tant de respect pour leurs prêtres, qu'ils croient que ceux qui les offensent meurent dans l'espace de trois jours. Il est probable que les marabouts ne combattent pas cette opinion.

Les marabouts apprennent à lire et à écrire à leurs enfants, dans un livre composé d'une petite planche de bois fort unie, où la leçon est écrite avec une sorte d'encre noire et un roseau taillé comme une plume. Leurs caractères ressemblent à ceux de la langue arabe; Jobson, n'étant pas capable de les lire, en apporta plusieurs exemples en Angleterre. Cependant il observe que leur religion et leurs lois sont écrites dans une langue particulière, et fort différente de la langue vulgaire; que les laïques nègres, de quelque rang qu'ils soient, ne savent ni lire ni écrire, et qu'ils n'ont, par conséquent, ni caractères ni livres. Le grand livre de la loi est un manuscrit, dont les marabouts s'exercent à faire des copies pour leur propre usage. Les rois mahométans en obtiennent à grand prix, et se font un honneur de les porter, malgré la pesanteur du fardeau. Jobson a vu plusieurs marabouts qui en étaient chargés aussi dans leurs voyages.

Quand les élèves ont lu l'Alcoran, ils passent eux-mêmes pour autant de docteurs. Ils apprennent ensuite à écrire en arabe, car la langue du pays n'a pas de caractères. Les marabouts ne sont pas seulement prêtres, ils sont marchands, et font la plus grande partie du commerce du pays.

Ceux de Sétiko firent leurs efforts pour ôter au capitaine Jobson la pensée de remonter plus loin sur la Gambie; ils lui représentèrent les difficultés et les dangers de ce voyage avec d'autant plus d'exagération, que, dans la vue de s'assurer tous les avantages de ce commerce, ils s'étaient procuré avec beaucoup de peine et de dépense une grande quantité d'ânes pour le transport de leurs marchandises. Leur méthode, en voyageant, est de suivre leurs ânes à pied, et de marcher du même pas que ces animaux. Ils partent à la pointe du jour, qui, dans ces climats, ne précède guère le lever du soleil. Leur marche dure trois heures, après lesquelles ils se reposent pendant la chaleur du

jour. Ils recommencent à marcher deux heures avant la nuit, et la crainte des bêtes féroces ne leur permet pas de se hasarder dans l'obscurité, excepté pendant les clairs de lune, qui leur paraissent un temps fort commode pour les voyageurs. Ils s'arrêtent deux ou trois jours près des grandes villes, et, déchargeant leurs marchandises, qu'ils étalent sous quelques arbres, ils font une espèce de foire pour la ville voisine. Dans ces occasions, ils n'ont pas d'autre logement que leurs paquets, entre lesquels ils passent la nuit sur des nattes

---

Détails sur le royaume de Juida et ses habitants.

La côte des Esclaves comprend plusieurs petits royaumes, qui tous font le commerce des esclaves. Nous ne nous arrêterons que sur celui de Juida : c'est le centre de ce commerce, et le pays le plus fréquenté et le mieux connu des Européens sous cette latitude.

Tous les Européens qui ont fait le voyage de Juida conviennent que c'est une des plus délicieuses contrées de l'univers. Les arbres y sont d'une grandeur et d'une beauté admirables, sans être masqués, comme dans les autres parties de la Guinée, par des buissons et de mauvaises plantes. La verdure des campagnes, qui ne sont divisées que par des bosquets ou par des sentiers fort agréables, et la multitude des villages qui se présentent dans un si bel espace, forment la plus charmante perspective qu'on puisse imaginer. Il n'y a ni montagnes ni collines qui arrêtent la vue; tout le pays s'élève doucement jusqu'à trente ou quarante milles de la côte, comme un large et magnifique amphithéâtre, d'où les yeux se promènent jusqu'à la mer. Plus on avance, plus on le trouve peuplé. C'est la véritable image des Champs-Élysées; du moins les voyageurs osent donner ce nom à cette belle contrée, sans réfléchir qu'un pays où l'on trafique sans cesse de la liberté des hommes rappelle plutôt l'idée de l'enfer que celle de l'Élysée.

A ceux qui viennent de la mer cette contrée présente un spectacle charmant c'est un mélange de petits bois et de grands arbres; ce sont des groupes de bananiers, de figuiers, d'orangers, etc., au travers desquels on découvre les toits d'un nombre infini de villages, dont les maisons, couvertes de paille et couronnées de cannes, forment un très beau paysage.

Les nègres de Juida, bien différents de la plupart des peuples de Guinée, n'abandonnent que les terres absolument stériles ; tout est cultivé, semé, planté, jusqu'aux enclos de leurs villages et de leurs maisons. Leur activité va si loin, que le jour de leur moisson ils recommencent à semer, sans laisser à la terre un moment de repos. Aussi leur terroir est-il si fertile, qu'il produit deux ou trois fois l'année. Les pois succèdent au riz, le millet vient après les pois, le maïs après le millet, les patates et les ignames après le maïs. Les bords des fossés, des haies et des enclos, sont plantés de melons et de légumes : il ne reste pas un pouce de terre en friche. Leurs grands chemins ne sont que des sentiers. La méthode commune pour cultiver la terre est de l'ouvrir en sillons : la rosée qui se rassemble au fond de ces ouvertures et l'ardeur du soleil qui en échauffe les côtés hâtent beaucoup plus les progrès de leurs plantes et de leurs semences que dans un terroir plat.

Avec si peu d'étendue, le royaume de Juida est divisé en vingt-six provinces ou gouvernements, qui tirent leurs noms des principales villes. Ces petits états sont distribués entre les principaux seigneurs du pays, et deviennent héréditaires dans leurs familles. Le roi, qui n'est que leur chef, gouverne particulièrement la province de Sabi ou Xavier, c'est-à-dire celle qui passe pour la première du royaume, comme la ville du même nom en est la capitale.

Tout le pays est si rempli de villages et si peuplé, qu'il ne paraît composer qu'une seule ville divisée en autant de quartiers, et partagée seulement par des terres cultivées, qu'on prendrait pour des jardins.

Aussitôt que les nègres voient entrer dans la rade un vaisseau de l'Europe, ils méprisent tous les dangers pour apporter à bord du poisson ; l'expérience les rend sûrs d'être bien payés, et d'obtenir quelques verres d'eau-de-vie par-dessus. C'est par leurs pirogues que les capitaines de chaque nation écrivent aux directeurs généraux pour leur donner avis de leur arrivée. Après avoir réglé les signaux de mer et de terre, et fait dresser des tentes sur le rivage, le capitaine se met dans sa chaloupe pour s'avancer à cent pas de la barre, c'est-à-dire jusqu'au lieu où commence la grande agitation des vagues ; il y trouve une pirogue qui l'attend. Les personnes sensées se dépouillent de leurs habits jusqu'à la chemise, parce que le moindre de tous les maux qu'on peut craindre est d'être bien mouillé de la troisième vague ; toute l'adresse des rameurs ne peut garantir la pirogue d'être couverte d'eau, et l'on est inondé depuis la tête jusqu'aux pieds. Les nègres sautent dehors, et, secondés par ceux qui les attendent au rivage, ils mettent la pirogue et tous les passagers sur le sable.

Après avoir débarqué les marchandises, on les place sous des tentes que les capitaines font dresser sur le rivage. Au sommet de ces tentes, on élève

des pavillons qui servent à donner les signaux réglés entre les marchands qui sont à terre et les barques qui demeurent à l'ancre au delà de la barre, car, malgré le peu de distance, il n'en est pas moins impossible de se faire entendre en criant, et même avec le porte-voix : le bruit des vagues qui se brisent incessamment contre la rade l'emporte sur celui du tonnerre.

Il se tient tous les quatre jours un grand marché à Sabi ou Xavier, dans différents endroits de cette ville. Il s'en tient un autre dans la province d'Aploga, où la foule est si grande, qu'on n'y voit pas ordinairement moins de cinq ou six mille marchands.

Ces marchés sont réglés avec tant d'ordre et de sagesse, qu'il ne s'y passe jamais rien contre les lois. Chaque espèce de marchands et de marchandises a sa place assignée. Il est permis à ceux qui achètent de marchander aussi long-temps qu'il leur plaît, mais sans tumulte et sans fraude. Le roi nomme un juge, assisté de quatre officiers bien armés, qui a non seulement le droit d'inspection sur toutes sortes de commerce, mais celui d'écouter les plaintes et de les terminer par une courte décision, en vendant pour l'esclavage ceux qui sont convaincus de vol, ou d'avoir troublé le repos public. Outre ce magistrat, un grand du royaume, nommé *konagongla*, est chargé du soin de la monnaie ou des bedjis. Cet officier examine les cordons, et s'il y trouve une coquille de moins, il les confisque au profit du roi.

Les marchés sont environnés de petites baraques qui sont occupées par des cuisiniers ou des traiteurs, pour la commodité du public. Il ne manque rien dans tous ces marchés. On y vend des esclaves de tous les âges et des deux sexes, des bœufs et des vaches, des moutons, des chèvres, des chiens, de la volaille, et des oiseaux de toute espèce; des singes et d'autres animaux; des draps de l'Europe, des toiles, de la laine et du coton, des calicots ou toiles des Indes, des étoffes de soie, des épices, des merceries, de la porcelaine de la Chine, de l'or en poudre et en lingots, du fer en barre et en œuvre; enfin toutes sortes de marchandises d'Europe, d'Asie et d'Afrique, à des prix fort raisonnables. Cette abondance est d'autant plus surprenante, qu'une partie de tous ces biens est achetée de la seconde ou de la troisième main par des marchands qui les vont revendre à trois ou quatre cents lieues du pays.

Les principales marchandises du royaume de Juida sont les étoffes de la fabrique des femmes, les nattes, les paniers, les cruches pour le peytou, les calebasses de toutes sortes de grandeurs, les plats et les tasses de bois, les pagnes rouges et bleues, la malaguette, le sel, l'huile de palmier, le kanki et d'autres denrées.

Le commerce des esclaves est exercé par les hommes, et celui de toutes

les autres marchandises par les femmes. Nos plus fins marchands pourraient recevoir des leçons de ces habiles négresses, soit dans l'art du débit, soit dans celui des comptes; aussi les hommes se reposent-ils entièrement sur leur conduite.

La monnaie courante dans tous les marchés est de la poudre d'or ou des bedjis. Comme on ne connaît pas l'usage du crédit, les marchands n'ont pas l'embarras des livres de compte.

Les Européens, les seigneurs de Juida et les nègres riches se font porter dans des hamacs sur les épaules de leurs esclaves. C'est du Brésil que viennent les plus beaux hamacs. Ils sont de coton : les uns sont d'un tissu continu, comme le drap; les autres à jour, comme nos filets pour la pêche. Leur longueur ordinaire est de sept pieds, sur dix, douze et quatorze de largeur. Aux deux extrémités il y a cinquante ou soixante nœuds d'un tissu de soie ou de coton, que les nègres appellent rubans, chacun de la longueur de trois pieds. Tous les rubans de chaque bout s'unissent pour composer une chaîne, au travers de laquelle on passe une corde, qu'on attache des deux côtés au bout d'une perche de bambou longue de quinze ou seize pieds; de sorte que le hamac suspendu prend la forme d'un demi-cercle. Deux esclaves portent les deux extrémités de la perche sur leur tête. La personne qui se fait porter s'assied ou se couche de toute sa longueur dans le hamac; mais elle ne se met pas en ligne directe, parce que, dans cette situation, elle aurait le corps plié et les pieds aussi hauts que la tête : sa position est diagonale, c'est-à-dire qu'ayant la tête et les pieds d'un coin à l'autre, elle est aussi commodément que dans un lit. Les personnes de distinction se servent d'un oreiller qui leur soutient la tête.

Les hamacs qu'on apporte du Brésil sont de différentes couleurs et fort bien travaillés, avec des soupentes et des franges de la même étoffe, qui tombent des deux côtés, et leur donnent fort bonne grâce. On s'y sert ordinairement d'un parasol qu'on tient à la main. Si l'on voyage pendant la nuit, on passe sur la perche une toile cirée pour se garantir de la rosée, qui est dangereuse dans ce pays. Il n'y a point de litière où l'on dorme si commodément que dans cette voiture.

Lorsque les directeurs sortent du comptoir pour la promenade ou pour quelque voyage, ils sont toujours escortés d'un capitaine nègre, ou d'un seigneur qui protége leur nation, et qui suit immédiatement dans son hamac. A la tête du convoi, un nègre porte l'enseigne de la nation. Il est suivi d'une garde de cent ou deux cents nègres, avec leurs tambours et leurs trompettes. Ceux qui ont des fusils tirent continuellement; les tambours battent, les trompettes sonnent, et la marche n'est qu'une danse continuelle.

Le climat ne laisse point aux Européens le choix d'une autre voiture : ils ne pourraient faire un mille à pied dans l'espace d'un jour sans être affaiblis dangereusement par l'excès de la chaleur; au lieu qu'ils sont fort soulagés dans un hamac par la toile qui les couvre, et par le mouvement de l'air, que leurs porteurs agitent continuellement.

Les habitants naturels de cette contrée sont généralement de haute taille, bien faits et robustes. Leur couleur n'est pas d'un noir de jais si luisant que sur la côte d'Or, et l'est encore moins que sur le Sénégal et sur la Gambie. Ils sont beaucoup plus industrieux et plus capables de travail, sans être moins ignorants.

Avec peu de lumières, ils sont pourtant très civilisés et très polis; Bosman les met fort au dessus de tous les autres nègres, autant pour les mauvaises que pour les bonnes qualités.

Les devoirs mutuels de la civilité sont si bien établis entre eux, et leur respect va si loin pour leurs supérieurs, que, dans les visites qu'ils leur rendent, ou dans une simple rencontre, l'inférieur se jette à genoux, baise trois fois la terre, en frappant des mains, souhaite le bonjour à celui qu'il se croit obligé d'honorer, et le félicite sur sa santé ou sur d'autres avantages dont il le voit jouir. D'un autre côté, le supérieur, sans changer de posture, fait une réponse obligeante, bat doucement les mains, et souhaite aussi le bonjour. L'inférieur ne cesse pas de demeurer assis à terre ou prosterné, jusqu'à ce que l'autre le quitte ou lui témoigne que c'est assez. Si c'est l'inférieur que ses affaires obligent de partir le premier, il en demande la permission et se retire en rampant : car on regarderait comme un crime dans la nation de paraître debout ou de s'asseoir sur un banc devant ses supérieurs. Les enfants ne sont pas moins respectueux pour leur père, et les femmes pour leur mari : ils ne leur présentent et ne reçoivent rien d'eux sans se mettre à genoux, et sans employer les deux mains, ce qui passe encore pour une plus grande marque de soumission. S'ils leur parlent, c'est en se couvrant la bouche de la main, dans la crainte de les incommoder par leur haleine.

Deux personnes d'égale condition qui se rencontrent commencent par se mettre à genoux et frappent des mains, après quoi elles se saluent, en faisant des vœux pour leur bonheur et leur santé mutuels. Qu'une personne de distinction éternue, toutes les personnes présentes tombent à genoux, baisent la terre, frappent des mains et lui souhaitent toutes sortes de prospérités. Un nègre qui reçoit quelque présent de son supérieur frappe des mains, baise la terre et fait un remerciment fort affectueux. Enfin les distinctions de rang et les gradations de respect sont aussi bien observées entre les nègres de Juida que dans aucun autre endroit du monde; ils sont en cela bien dif-

férents de ceux de la côte d'Or, qui vivent ensemble comme des brutes, sans aucune idée de bienséance et de politesse.

Les mêmes cérémonies se répètent scrupuleusement chaque fois qu'on se rencontre, fût-ce vingt fois le jour, et la négligence dans ces usages est punie par une amende. Toute la nation, dit Desmarchais, marque une complaisance et une considération singulières pour les Français. Le dernier roi de Juida portait si loin ce sentiment, qu'un de ses principaux officiers ayant insulté un Français et levé la canne pour le frapper, il lui fit couper la tête sur-le-champ, sans se laisser fléchir par les ardentes sollicitations du directeur français en faveur du coupable.

Les Chinois même ne portent pas plus loin les formalités du cérémonial, et ne les observent pas avec plus de rigueur. Un nègre de Juida qui se propose de rendre visite à son supérieur envoie d'abord chez lui pour lui faire demander sa permission et l'heure qui lui convient; après avoir reçu sa réponse, il sort accompagné de tous ses domestiques et de ses instruments musicaux, si sa condition lui permet d'en avoir. Ce cortége marche devant lui lentement et en fort bon état; il ferme la marche, porté par deux esclaves sur son hamac. Lorsqu'il est arrivé à quelques pas du terme, il descend et s'avance à la première porte, où il trouve des domestiques de la maison. Alors il fait cesser la musique, et se prosterne à terre avec tout son train; les domestiques qui sont venus pour le recevoir se mettent dans la même posture; on dispute long-temps à qui se levera le premier; il entre enfin dans la première cour, il y laisse le gros de ses gens, et n'en prend qu'un petit nombre à sa suite.

Les domestiques de la maison l'ayant introduit dans la salle d'audience, il y trouve le maître assis, qui ne fait pas le moindre mouvement pour quitter sa position; il se met à genoux devant lui, baise la terre, frappe des mains, et souhaite à son seigneur une longue vie avec toutes sortes de prospérités. Il répète trois fois cette cérémonie, après quoi l'autre, sans se remuer, lui dit de s'asseoir, et le fait placer vis-à-vis de lui sur une natte ou sur une chaise, suivant la manière dont il est assis lui-même. Il commence alors la conversation. Lorsqu'elle a duré son temps, il fait signe à ses gens d'apporter des liqueurs et les présente à son hôte: c'est le signal de la retraite. L'étranger recommence alors ses génuflexions avec les mêmes compliments, et se retire. Les domestiques de la maison le conduisent jusqu'à la porte, et le pressent de remonter dans son hamac; mais il s'en défend, et de part et d'autre on se prosterne comme à l'arrivée. Il monte ensuite dans le hamac; les instruments recommencent à jouer, et le convoi se remet en marche dans le même ordre qu'il est venu. Il paraît, par ce détail, que la politesse des inférieurs

est très soumise, et celle des supérieurs très humiliante. Quoi qu'en disent les voyageurs, ce n'est pas là un chef-d'œuvre de l'urbanité; celle de l'Europe est infiniment mieux entendue, puisqu'elle consiste à établir, autant qu'il est possible, les apparences de l'égalité.

Mais si les habitants de Juida surpassent tous les autres nègres en industrie comme en politesse, ils l'emportent beaucoup aussi par le goût et la subtilité qu'ils ont pour le vol. A l'arrivée de Bosman dans ce comptoir, le roi lui déclara que ses sujets ne ressemblaient point à ceux d'Ardra et des autres pays voisins, qui étaient capables, au moindre mécontentement, d'empoisonner les Européens. « C'est, lui dit le prince, ce que vous ne devez jamais craindre ici; mais je vous avertis de prendre garde à vos marchandises, car mon peuple est fort enclin au vol, et ne vous laissera que ce qu'il ne pourra prendre. » Bosman, charmé de cette franchise, résolut d'être si attentif, qu'on ne pût le tromper aisément; mais il éprouva bientôt que l'adresse des habitants surpassait toutes ses précautions. Il ajoute qu'à l'exception de deux ou trois des principaux seigneurs du pays, toute la nation de Juida n'est qu'une troupe de voleurs, d'une expérience si consommée dans leur profession, que, de l'aveu des Français, ils entendent mieux cet art que les plus habiles filous de Paris.

Les nègres de Juida sont généralement mieux vêtus que ceux de la côte d'Or; mais ils n'ont pas d'ornements d'or et d'argent: leur pays ne produit aucun de ces précieux métaux, et les habitants n'en connaissent pas même le prix.

Le blé des nègres de Juida est le millet. Ils ont l'art de le moudre entre deux pierres, qu'ils appellent pierres de kanki, à peu près comme les peintres broient leurs couleurs; de la farine, pétrie avec un peu d'eau, ils composent des morceaux de pâte, qu'ils font bouillir dans un pot de terre, ou cuire au feu sur un fer ou une pierre. Cette espece de pain, qu'ils appellent *kanki*, se mange avec un peu d'huile de palmier. Une calebasse de *peytou*, et quelques ignames ou quelques patates, qu'ils y joignent, sont la nourriture ordinaire du plus grand nombre.

Usages. Superstitions. Serpent fétiche. Prêtres et prêtresses. Election des prêtresses.

La plupart des usages de Juida ont beaucoup de ressemblance avec ceux de la côte d'Or, à l'exception de ce qui regarde le culte religieux.

Les hommes ont communément un plus grand nombre de femmes que sur la côte d'Or. Sans être extrêmement fécondes, elles sont fort éloignees d'être stériles, et non seulement les hommes sont ardents et robustes, mais ils em-

ploient divers ingrédients pour exciter la nature. Bosman a vu des nègres qui se glorifiaient d'avoir plus de deux cents enfants. Ayant demandé un jour au capitaine Agoci, qui servait depuis plusieurs années d'interprète aux Hollandais, si sa famille était nombreuse, parce qu'il était toujours suivi de quantité d'enfants, le nègre répondit avec un soupir qu'il n'en avait que soixante-dix, et qu'il lui en était mort le même nombre. Le roi, qui était témoin de cette conversation, assura Bosman qu'un de ses vice-rois avait repoussé un puissant ennemi sans autres auxiliaires que ses fils et ses petits-fils, avec tous ses esclaves, et que cette famille était composée de deux mille hommes, au nombre desquels il ne comptait ni les filles ni plusieurs enfants morts. Cela rappelle les guerres de famille entre les patriarches. Il ne faut pas s'étonner que le pays soit si peuplé, et qu'il en sorte annuellement un si grand nombre d'esclaves.

D'ailleurs, les richesses consistent dans la multitude des enfants; mais les pères en disposent à leur gré, et, ne réservant quelquefois que l'aîné des mâles, ils vendent tout le reste pour l'esclavage. Un royaume de si peu d'étendue fournit tous les mois un millier d'esclaves au marché.

La circoncision des enfants est une pratique établie dans cette contrée, sans que les habitants en puissent apporter d'autre raison que l'usage de leurs pères, dont ils en ont reçu l'exemple; on soumet même quelques filles à cette cérémonie sanglante.

A la mort d'un père, l'aîné des fils hérite non seulement de tous ses biens et de ses bestiaux, mais même de ses femmes, avec lesquelles il commence aussitôt à vivre en qualité de mari. Sa mère seule est exceptée; elle devient maîtresse d'elle-même, dans un logement séparé, avec un fonds réglé pour sa subsistance. Cet usage n'est pas moins établi pour le peuple que pour le roi et les seigneurs.

L'application extraordinaire que les nègres de Juida apportent au commerce et à l'agriculture ne leur ôte pas le goût du plaisir et de l'amusement. Leur principale passion dans ce genre est pour le jeu; Bosman rapporte qu'ils y risquent volontiers tout ce qu'ils possedent, et qu'après avoir perdu leur argent et leurs marchandises, ils sont capables de jouer leurs femmes, leurs enfants, et de finir par se jouer eux-mêmes.

Desmarchais observe en effet qu'avec autant de passion pour le jeu que les Chinois, ils se dispensent de les imiter sur un seul point : c'est qu'au lieu de se pendre après avoir tout perdu, ils jouent leur propre corps, et sont vendus par celui que la fortune favorise. Ce désordre avait engagé un de leurs rois à défendre tous les jeux de hasard sous peine de l'esclavage.

Ils appréhendent tellement la mort, qu'ils ne peuvent en entendre parler,

dans la crainte de hâter son arrivée en prononçant son nom ; c'est un crime capital de la nommer devant le roi et les grands. Bosman, dans son premier voyage, se disposant à partir, demanda au roi, qui lui devait environ cent livres sterling (2400 fr.), de qui il recevrait cette somme à son retour, en cas de mort. Tous les assistants parurent extrêmement surpris à cette question ; mais le roi, qui entendait un peu la langue portugaise, considérant que Bosman ignorait les usages du pays, lui répondit avec un sourire : « Soyez là-dessus sans inquiétude ; vous ne me trouverez pas mort, car je vivrai toujours. » Bosman s'aperçut fort bien qu'il avait commis une imprudence. Lorsqu'il fut retourné au comptoir, son interprète lui apprit qu'il était défendu, sous peine de la vie, de parler de mort en présence du roi, et, bien plus, de parler de la sienne. Cependant étant devenu plus familier avec ce prince, dans son second et dans son troisième voyage, il prit la liberté de railler souvent les seigneurs de la cour sur la crainte qu'ils avaient de la mort ; il parvint à les faire rire de leur propre faiblesse, et le roi même prenait plaisir à l'entendre ; mais les nègres n'en étaient pas moins réservés, et n'osaient ouvrir la bouche sur le même sujet.

Ils sont persuadés qu'il existe un être dont l'univers est l'ouvrage, et qui mérite par conséquent d'être préféré aux fétiches, qui sont eux-mêmes ses créatures ; mais ils ne le prient point, et ne lui offrent point de sacrifices. Ce grand Dieu, disent-ils, est trop élevé au dessus d'eux pour s'occuper de leur situation ; il a confié le gouvernement du monde aux fétiches, qui sont des puissances subordonnées auxquelles les nègres doivent s'adresser.

Les nègres les plus sensés de Juida, du moins entre les grands, ont une idée confuse de l'existence d'un seul Dieu, qu'ils placent dans le ciel ; ils lui attribuent le soin de punir le mal et de récompenser le bien ; ils croient que le tonnerre vient de lui ; ils reconnaissent que les blancs, qui lui adressent leur culte, sont beaucoup plus heureux que les nègres, dont le partage est de servir le diable, méchante et pernicieuse puissance qu'ils n'ont pas la hardiesse d'abandonner, parce qu'ils redoutent la fureur de la populace.

Les habitants de Juida ont quelques notions de l'enfer, du diable, et de l'apparition des esprits ; ils admettent l'enfer dans un lieu souterrain où les méchants sont punis par le feu.

Les fétiches de Juida peuvent être divisés en deux classes, celle des grands et celle des petits. La première classe est celle des fétiches publics : le serpent, les arbres, la mer et l'Agoye.

L'Agoye est une hideuse figure de terre noire qui ressemble plus à un crapaud qu'à un homme. C'est la divinité qui préside aux conseils ; l'usage est de la consulter avant de former une entreprise. Ceux qui ont besoin de ses

inspirations s'adressent d'abord au sacrificateur, et lui expliquent le sujet qui les amène; ensuite ils offrent leur présent à l'Agoye, sans oublier de payer le droit du prêtre. Celui-ci fait quantité de grimaces, que le suppliant regarde avec beaucoup de respect; il jette des balles au hasard d'un plat dans l'autre, jusqu'à ce que le nombre se trouve impair dans chaque plat; il répète plusieurs fois cette opération, et si le nombre continue d'être impair, il déclare que l'entreprise est heureuse. La prévention des nègres est si forte, que, si leurs espérances sont trompées, comme il arrive souvent, ils en rejettent la faute sur eux-mêmes, sans accuser jamais l'Agoye.

Il y a une multitude innombrable de grands fétiches, entre lesquels se partagent les adorations, chaque particulier choisissant ceux qui lui inspirent le plus de confiance. Les plus communs sont de terre grasse, parce qu'il est aisé de faire prendre toutes sortes de formes à cette terre.

Desmarchais donne une description fort exacte de l'espèce de serpent qui fait le principal objet de la religion de Juida, et qu'on nomme serpent fétiche. Cette espèce a la tête grosse et ronde, les yeux bleus et fort ouverts, la langue courte et pointue comme un dard, le mouvement d'une grande lenteur, excepté lorsqu'elle attaque un serpent venimeux; elle a la queue petite et pointue, la peau fort belle; le fond de sa couleur est un blanc sale, avec un mélange agréable de raies et de taches jaunes, bleues et brunes. Ces serpents sont d'une douceur surprenante : on peut marcher sur eux sans crainte, ils se retirent sans aucune marque de colère.

Ils sont si privés, qu'ils se laissent prendre et manier. Leur unique antipathie est contre les serpents venimeux, dont la morsure est dangereuse; ils les attaquent dans quelque lieu qu'ils les rencontrent, et semblent prendre plaisir à délivrer les hommes de leur poison. Les blancs même ne font pas difficulté de manier ces innocentes créatures, et badinent avec elles sans le moindre danger. Il ne faut pas craindre de les confondre avec les autres. L'espèce de serpents venimeux est noire, longue de deux brasses, et d'un pouce et demi de diamètre; ils ont la tête plate et deux dents crochues; ils rampent toujours la tête levée et la gueule ouverte, attaquant tout ce qui se présente. Le serpent sacré a moins de longueur, il n'a point ordinairement plus de sept pieds et demi; mais il est aussi gros que la cuisse d'un homme. Les nègres assurent que le premier père de cette race est encore vivant, et qu'il est d'une prodigieuse grosseur.

Bosman prétend avoir observé que ces serpents ne peuvent mordre ni piquer; il traite de chimère l'opinion des nègres, qui regardent leur morsure comme un préservatif contre celle des autres serpents; il assure, au contraire, qu'ils ne peuvent se défendre eux-mêmes du poison des autres, et que

dans les combats qu'ils leur livrent souvent, quoique beaucoup plus gros et plus vigoureux, ils seraient rarement vainqueurs, si ces rencontres n'arrivaient ordinairement près des villes et des villages, où le secours de leurs adorateurs les fait triompher de leur ennemi. Une des principales raisons qui les a fait choisir aux nègres pour l'objet de leur culte est la bonté de leur naturel. C'est un crime capital de leur nuire ou de les outrager volontairement; mais s'il arrive par hasard qu'on marche dessus, ils se retirent, comme nous l'avons dit, avec plus de frayeur que de colère, ou s'ils mordent, la blessure est toujours sans danger.

Ce serpent vient d'Ardra dans son origine, et voici ce que l'on rapporte sur l'introduction de son culte. L'armée de Juida étant près de livrer bataille à celle d'Ardra, il sortit de celle-ci un gros serpent qui se retira dans l'autre. Non seulement sa forme n'avait rien d'effrayant, mais il parut si doux et si privé, que tout le monde fut porté à le caresser. Le grand sacrificateur le prit dans ses bras et le leva pour le faire voir à toute l'armée. La vue de ce prodige fit tomber tous les nègres à genoux; ils adorèrent leur nouvelle divinité, et fondant sur leurs ennemis avec un redoublement de courage, ils remportèrent une victoire complète. Toute la nation ne manqua point d'attribuer un succès si mémorable à la vertu du serpent : il fut rapporté avec toutes sortes d'honneurs; on lui bâtit un temple, on assigna un fonds pour sa subsistance, et bientôt ce nouveau fétiche prit l'ascendant sur toutes les anciennes divinités; son culte ne fit ensuite qu'augmenter à proportion des faveurs dont on se crut redevable à sa protection. Les trois anciens fétiches avaient leur département séparé : on s'adressait à la mer pour obtenir une heureuse pêche, aux arbres pour la santé, et à l'Agoye pour les conseils; mais le serpent préside au commerce, à la guerre, à l'agriculture, aux maladies, à la stérilité, etc. Le premier édifice qu'on avait bâti pour le recevoir parut bientôt trop petit. On prit le parti de lui élever une nouveau temple, avec de grandes cours et des appartements spacieux; on établit un grand-pontife et des prêtres pour le servir. Tous les ans on choisit quelques belles filles qui lui sont consacrées.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les nègres de Juida sont persuadés que le serpent qu'ils adorent aujourd'hui est le même qui fut apporté par leurs ancêtres, et qui leur fit gagner une glorieuse victoire. La postérité de ce noble animal est devenue fort nombreuse, et n'a pas dégénéré des bonnes qualités de son premier père. Quoiqu'elle soit moins honorée que le chef, il n'y a pas de nègre qui ne se croie fort heureux de rencontrer des serpents de cette espèce, et qui ne les loge ou ne les nourrisse avec joie. Ils les régalent avec du lait. Si c'est une femelle, et qu'ils s'aperçoivent qu'elle

soit pleine, ils lui construisent un nid pour mettre ses petits au monde, et prennent soin de les élever jusqu'à ce qu'ils soient en état de chercher leur nourriture. Comme ils sont incapables de nuire, personne n'est porté à les insulter; mais s'il arrivait à quelqu'un, nègre ou blanc, d'en tuer ou d'en blesser un, toute la nation serait prompte à se soulever. Le coupable, s'il était nègre, serait assommé ou brûlé sur-le-champ, et tous ses biens confisqués; si c'était un blanc, et qu'il eût le bonheur de se dérober à la furie du peuple, il en coûterait une bonne somme à sa nation pour lui procurer la liberté de reparaître.

Cette superstition fut cause d'un accident fort tragique, qui est confirmé par les témoignages réunis de Bosman et de Barbot. Lorsque les Anglais commencèrent à s'établir dans le royaume de Juida, un capitaine de leur nation ayant débarqué des marchandises sur le rivage, ses gens trouvèrent, pendant la nuit, un serpent fétiche, qu'ils tuèrent et qu'ils jetèrent devant leur porte sans se défier des conséquences. Le lendemain, quelques nègres qui reconnurent le sacrilége, et qui apprirent quels en étaient les auteurs par la confession même des Anglais, ne tardèrent point à répandre cette funeste nouvelle dans la nation. Tous les habitants du canton se rassemblèrent; ils fondirent sur le comptoir naissant, massacrèrent les Anglais jusqu'au dernier, et détruisirent par le feu l'édifice et les marchandises.

Cette barbarie éloigna pendant quelque temps les Anglais de la côte. Dans l'intervalle, les nègres prirent l'habitude de montrer aux Européens qui arrivaient dans leur pays quelques uns de leurs serpents fétiches, en les suppliant de les respecter, parce qu'ils étaient sacrés. Une précaution si nécessaire a garanti les étrangers de toutes sortes d'accidents; mais un blanc qui tuerait aujourd'hui quelque serpent fétiche n'aurait pas d'autre ressource que de s'adresser promptement au roi, et de lui protester qu'il l'a fait sans dessein; son crime paraîtrait expié par le repentir, et par une amende qu'on l'obligerait de payer aux prêtres. Encore Bosman ne lui conseille-t-il pas de s'exposer dans ces circonstances aux yeux de la populace, qui devient capable de toutes sortes d'outrages lorsqu'elle est excitée par les prêtres.

Vers le même temps, un nègre d'Akambo, qui se trouvait dans le pays de Juida, prit un serpent sur un bâton, parce qu'il n'osait y toucher de la main, et le porta dans sa cabane sans lui avoir causé le moindre mal. Il fut aperçu par deux nègres du pays, qui poussèrent aussitôt des cris affreux et capables de soulever tout le canton. On vit accourir un grand nombre d'habitants armés de massues, d'épées et de zagaies, qui auraient massacré sur-le-champ le malheureux Akambo, si le roi, informé de son innocence, n'eût envoyé quelques seigneurs pour l'arracher à cette troupe de furieux.

Quoique ces serpents ne soient pas capables de nuire, ils ne laissent pas d'être fort incommodes par l'excès de la familiarité à laquelle ils s'accoutument. Dans les grandes chaleurs, ils entrent quelquefois cinq ou six ensemble jusqu'au fond des maisons, et même dans les lits. S'ils trouvent dans un lit qui n'est pas bien remué quelque place où ils puissent se nicher, ils y demeurent cinq ou six jours entiers, et souvent ils y font leurs petits. A la vérité, l'embarras n'est pas grand pour s'en défaire. On appelle un nègre, qui prend doucement ces fétiches, et qui les met à la porte; mais s'ils se trouvent placés sur quelque solive, ou dans quelque lieu élevé des maisons, quoiqu'elles ne soient que d'un seul étage, il n'est pas aisé d'engager le nègre à les en chasser; on est obligé fort souvent de les y laisser tranquilles, jusqu'à ce qu'ils en sortent d'eux-mêmes.

Un serpent se plaça un jour au dessus de la table où Bosman avait coutume de prendre ses repas, et quoiqu'il fût à la portée de la main, il ne se trouva personne qui eût la hardiesse d'y toucher. Plusieurs jours après Bosman eut à dîner quelques seigneurs du pays; on parla de serpents; il leva les yeux sur celui qui était au dessus de sa tête, et le faisant remarquer à ses hôtes, il leur dit que ce pauvre fétiche, n'ayant pas mangé depuis douze ou quinze jours, était menacé de mourir de faim, s'il ne changeait de demeure. Ils répondirent qu'ils le croyaient plus sensé, et qu'il ne fallait pas douter qu'en secret il ne trouvât le moyen de s'approcher des plats. La raillerie ne fut pas poussée plus loin; mais le jour suivant, Bosman se plaignit au roi, devant les mêmes seigneurs, qu'un de ses fétiches eût pris la hardiesse de manger depuis quinze jours à sa table sans être invité; il ajouta que, si cet effronté parasite ne payait pas quelque chose pour sa pension et son logement, les Hollandais seraient forcés de le congédier. Le roi, qui aimait cette espèce de badinage, le pria de laisser le fétiche tranquille, et promit de contribuer à sa subsistance. Dès le soir il envoya un bœuf gras à Bosman.

Les animaux qui tueraient ou blesseraient un serpent fétiche ne seraient pas plus à couvert du châtiment que les hommes. En 1697, un porc qui avait été tourmenté par un serpent se jeta dessus et le dévora. Nicolas Pell, facteur hollandais, qui fut témoin de cette scène, ne put être assez prompt pour l'empêcher. Les prêtres portèrent leur plainte au roi, et personne n'osant prendre la défense des porcs, ils obtinrent de ce prince une sentence qui condamnait à mort tous les porcs du royaume. Des milliers de nègres, armés d'épées et de massues, commencèrent aussitôt cette sanglante exécution. En vain les maîtres représentèrent l'innocence de leurs troupeaux, toute la race eût été détruite, si le roi, qui n'avait pas l'humeur sanguinaire, n'eût arrêté le massacre par un contre-ordre. Le motif qu'il donna aux prêtres pour jus-

tifier son indulgence fut qu'il y avait assez de sang innocent répandu, et que le fétiche devait être satisfait d'un si beau sacrifice. Bosman, dans un second voyage, vit un autre carnage de porcs à la même occasion. Aussitôt que le maïs commence à verdir, et qu'il est de la hauteur d'un pied, il est ordonné de tenir les porcs renfermés, sous peine de confiscation. C'est dans cette saison que les serpents mettent bas leurs petits, et le lieu qu'ils choisissent est ordinairement quelque champ de verdure. Les gardes et les domestiques du roi parcourent alors tout le pays; ils font main basse sur les porcs avec d'autant plus de rigueur, que tout ce qu'ils tuent leur appartient. Les serpents noirs détruisent encore plus de fétiches que les porcs, sans quoi ces ridicules divinités multiplieraient tant, que tout le royaume en serait couvert.

Dans toutes les parties du royaume, il y a des loges ou des temples pour l'habitation et l'entretien des serpents; mais la principale loge, ou le temple cathédral, est située à deux milles de la ville royale de Sabi ou de Xavier, sous un grand et bel arbre. C'est dans ce sanctuaire que le chef et le plus gros des serpents fait sa résidence. Il doit être fort vieux, suivant le récit des nègres, qui le regardent comme le premier père de tous les autres. On assure qu'il est de la grosseur d'un homme et d'une longueur incroyable.

Les plus grandes fêtes qu'on célèbre en l'honneur du serpent sont deux processions solennelles qui suivent immédiatement le couronnement du roi. C'est la mère de ce prince qui préside à la première, et, trois mois après, il conduit lui-même la seconde. Chaque année il s'en fait une autre, qui a le grand-maître de la maison du roi pour guide. Mais la vue du serpent est une faveur que les prêtres n'accordent pas même au roi. Il ne lui est pas permis d'entrer dans l'édifice; il rend ses adorations par la bouche du grand-prêtre, qui lui rapporte les réponses de la divinité. Ensuite la procession retourne à Sabi dans le même ordre.

Tous les ans, depuis le temps où l'on sème le maïs jusqu'à ce qu'il soit élevé de la hauteur d'un homme, le roi et les prêtres profitent successivement de la superstition publique. Le peuple, dont la crédulité n'a pas de bornes, s'imagine que, dans cet intervalle, le serpent se fait une occupation tous les soirs et pendant la nuit de rechercher toutes les jolies filles pour lesquelles il conçoit de l'inclination, et qu'il leur inspire une sorte de fureur qui demande de grands soins pour être guérie. Alors les parents sont obligés de mener ces filles dans un édifice qu'on bâtit près du temple, où elles doivent passer plusieurs mois pour attendre leur rétablissement. Lorsque le temps des remèdes est expiré, et que les filles se croient guéries d'un mal dont elles n'ont pas ressenti la moindre atteinte, elles obtiennent la liberté de sortir; mais ce n'est qu'après avoir payé les frais prétendus du loge-

ment et des autres soins. L'une portant l'autre, cette dépense monte à la valeur de cinq livres sterling (120 fr.), et comme le nombre des prisonnières est toujours fort grand, la somme totale doit être considérable. Chaque village a son édifice particulier pour cet usage, et les plus peuplés en ont deux ou trois. Il faut convenir que les prêtres nègres ne sont pas maladroits: ils se font amener les filles et se font encore payer de leurs plaisirs. Nous avons déjà dit qu'en Guinée il fallait être guiriot; mais il semble qu'il vaut encore mieux être prêtre.

Un nègre assez sensé dont Bosman gagna la confiance et l'amitié lui découvrit naturellement le fond du mystère. Les prêtres ont l'adresse d'engager les filles, par des présents ou des menaces, à pousser des cris affreux dans les rues, pour feindre ensuite que le serpent les a touchées, et qu'il leur a commandé de se rendre à l'édifice. Avant qu'on ait pu venir au secours, elles prétendent que le serpent a disparu, et, continuant de donner les mêmes marques de fureur, elles mettent leurs parents dans la nécessité d'obéir à l'ordre du fétiche. Lorsqu'elles sortent du lieu de leur retraite, elles sont menacées d'être brûlées vives, si elles révèlent le secret. La plupart s'en trouvent assez bien pour n'avoir aucun intérêt à le découvrir, et celles même qui auraient eu quelque sujet de mécontentement sont persuadées que les prêtres sont assez puissants pour exécuter leurs menaces.

Le même nègre apprit à Bosman ce qui lui était arrivé avec une de ses propres femmes. Elle était jolie, et, s'étant laissé séduire par un prêtre, elle s'était mise à crier pendant la nuit, à faire la furieuse et à briser tout ce qui se présentait autour d'elle; mais le nègre, qui n'ignorait pas la cause de sa maladie, la prit par la main comme s'il eût été résolu de la mener au temple du serpent, et la conduisit au contraire à des marchands brandebourgeois qui faisaient alors leur cargaison d'esclaves sur la côte. Lorsqu'elle s'aperçut qu'il était sérieusement disposé à la vendre, sa folie l'abandonna au même instant. Elle se jeta aux pieds de son mari, elle lui demanda pardon avec beaucoup de larmes, et lui ayant promis solennellement de ne jamais retomber dans la même faute, elle obtint grâce pour la première. Le nègre convenait que cette démarche avait été fort hardie, et que, si les prêtres en avaient eu le moindre soupçon, elle lui aurait peut-être coûté la vie.

Le ministère de la religion est partagé entre les deux sexes. Les prêtres et les prêtresses sont si respectés, que ce seul titre les met à couvert du dernier supplice pour toutes sortes de crimes. Cependant un de leurs rois ne fit pas difficulté de violer cet usage, du consentement de tous les grands. Un prêtre s'étant engagé dans une conspiration contre l'état et contre la personne du roi, ce prince le fit punir de mort avec plusieurs autres coupables.

Les fétichères, ou les prêtres, ont un chef qui les gouverne, et qui n'est pas moins considéré que le roi. Son pouvoir balance même assez souvent l'autorité royale, parce que, dans l'opinion qu'il converse familièrement avec le grand fétiche, tous les habitants le croient capable de leur causer beaucoup de mal ou de bien. Il profite habilement de cette prévention pour humilier le roi, et pour forcer également le maître et les sujets de fournir à tous ses besoins.

Le grand-prêtre ou le grand-sacrificateur est le seul qui puisse entrer dans l'appartement secret du serpent, et le roi même ne voit cette idole redoutée qu'une fois dans le cours de son règne, lorsqu'il lui présente les offrandes, trois mois après son couronnement. Le grand-sacerdoce est héréditaire dans une même famille, dont le chef joint cette dignité suprême à celle de grand du royaume et de gouverneur de province. Tous les autres prêtres sont dépendants de lui et soumis à ses ordres; leur tribu est fort nombreuse.

Les femmes qui sont élevées à l'ordre de *bétas* ou de prêtresses affectent beaucoup de fierté, quoiqu'elles soient nées souvent d'une concubine esclave; elles se qualifient particulièrement du titre d'enfants de Dieu. Tandis que toutes les autres femmes rendent à leurs maris des hommages serviles, les bétas exercent un empire absolu sur les leurs et sur leurs biens; elles sont en droit d'exiger qu'ils les servent et qu'ils leur parlent à genoux. Aussi les plus sensés d'entre les nègres n'épousent-ils guère de prêtresses, et consentent-ils encore moins que leurs femmes soient élevées à cette dignité. Cependant, s'il arrive qu'elles soient choisies sans leur participation, la loi leur défend de s'y opposer, sous peine d'une rigoureuse censure, et de passer pour gens irreligieux qui veulent troubler l'ordre du culte public.

Desmarchais rapporte les formalités qui s'observent dans l'élection des prêtresses. On choisit chaque année un certain nombre de jeunes vierges, qui sont séparées des autres femmes et consacrées au serpent. Les vieilles prêtresses sont chargées de ce soin. Elles prennent le temps où le maïs commence à verdir, et, sortant de leurs maisons, qui sont à peu de distance de la ville, armées de grosses massues, elles entrent dans les rues, en plusieurs bandes de trente ou quarante; elles y courent comme des furieuses, depuis huit heures du soir jusqu'à minuit, en criant : *Nigo bodiname!* c'est-à-dire, dans leur langue, arrêtez, prenez. Toutes les jeunes filles de l'âge de huit ans jusqu'à douze qu'elles peuvent arrêter dans cet intervalle leur appartiennent de droit, et, pourvu qu'elles n'entrent point dans les cours ou dans les maisons, il n'est permis à personne de leur résister; elles seraient soutenues par les prêtres, qui achèveraient de tuer impitoyablement ceux qu'elles n'auraient pas déjà tués de leurs massues.

Les jeunes filles sont traitées d'abord avec beaucoup de douceur dans leur cloître, on leur fait apprendre les danses et les chants sacrés qui servent au culte du serpent; mais la dernière partie de ce noviciat est très sanglante. Elle consiste à leur imprimer dans toutes les parties du corps, avec des pointes de fer, des figures de fleurs, d'animaux, et surtout de serpents. Comme cette opération ne se fait pas sans de vives douleurs et sans une grande effusion de sang, elle est suivie fort souvent de fièvres dangereuses. Les cris touchent peu ces impitoyables vieilles, et personne n'osant approcher de leurs maisons, elles sont sûres de n'être pas troublées dans cette barbare cérémonie. La peau devient fort belle après la guérison de tant de blessures, on la prendrait pour un satin noir à fleurs. Mais la principale beauté de ce tatouage, aux yeux des negres, est de marquer une consécration perpétuelle au service du serpent.

Les jeunes filles rentrent ensuite dans leurs familles, avec la liberté de retourner quelquefois au lieu de leur consécration, pour y répéter les instructions qu'elles ont reçues. Lorsqu'elles deviennent nubiles, c'est-à-dire vers l'âge de quatorze ou quinze ans, on célèbre la cérémonie de leurs noces avec le serpent. Les parents, fiers d'une si belle alliance, leur donnent les plus belles pagnes et la plus riche parure qu'ils puissent se procurer dans leur condition. Elles sont menées au temple. Dès la nuit suivante, on les fait descendre dans un caveau bien voûté, où l'on dit qu'elles trouvent deux ou trois serpents qui les épousent par commission. Pendant que le mystère s'accomplit, leurs compagnes et les autres prêtresses dansent et chantent au son des instruments, mais trop loin du caveau pour entendre ce qui s'y passe. Une heure après, elles sont rappelées sous le nom de femmes du grand serpent, qu'elles continuent de porter toute leur vie.

Gouvernement. Lois. Le roi; ses femmes. Funérailles du roi.

C'est entre les mains du roi et des grands que réside l'autorité suprême, avec l'administration civile et militaire; mais, dans les cas de crime, le roi fait assembler son conseil, qui est composé de plusieurs personnes choisies, leur expose le fait et recueille les opinions. Si la pluralité des suffrages s'accorde avec ses idées, la sentence est exécutée sur-le-champ; sinon il se réserve le droit de juger, en vertu de son pouvoir souverain.

Il y a peu de crimes capitaux dans le royaume de Juida; le meurtre et l'adultère avec les femmes du roi sont les seuls qui soient distingués par ce nom. Quoique les négres craignent beaucoup la mort, ils s'y exposent quelquefois par l'une ou l'autre de ces deux voies.



Roi de Juida

Le roi fit arrêter un jour, dans son palais, un jeune homme qui s'y était enfermé en habit de femme, et qui avait obtenu les faveurs de plusieurs princesses. La crainte d'être découvert lui avait fait prendre la résolution de passer dans quelque autre pays; mais un reste d'inclination l'ayant retenu deux jours près d'une femme, il fut surpris avec elle. Il n'y eut point de supplice assez cruel pour lui arracher le nom de ses autres maîtresses. Il fut condamné au feu; mais lorsqu'il fut au lieu de l'exécution, il ne put s'empêcher de rire en voyant plusieurs femmes, qui avaient eu de la faiblesse pour lui, fort empressées à porter du bois pour son bûcher. Il déclara publiquement quelles étaient là dessus ses idées, mais sans faire connaître les coupables par leurs noms. La fermeté et la grandeur d'âme de ce jeune homme, incapable de trahir ce qu'il avait aimé, méritaient un meilleur sort; mais ses maîtresses ne méritaient guère un amant si généreux.

La rigueur de la loi sur cet article rend les femmes extrêmement circonspectes dans leurs intrigues, surtout celles du roi. Elles se croient obligées de s'aider mutuellement pour toutes sortes de services; mais l'attention des hommes est si exacte sur leur conduite, qu'elles échappent rarement à la punition. La sentence de mort suit immédiatement le crime, et les circonstances de l'exécution sont terribles. Les officiers du roi font creuser deux fosses, longues de six ou sept pieds, sur quatre de largeur et cinq de profondeur; elles sont si près l'une de l'autre, que les deux criminels peuvent se voir et se parler. Au milieu de l'une, on plante un pieu auquel on attache la femme, les bras derrière le dos; elle est liée aussi par les genoux et par les pieds. Au fond de l'autre fosse, les femmes du roi font un amas de petits fagots. On plante aux deux bouts deux petites fourches de bois. L'amant est lié contre une broche de fer, et serré si fortement, qu'il ne se peut remuer. On place la broche sur les deux fourches de bois, qui servent comme de chenets; alors on met le feu aux fagots : ils sont disposés de manière que l'extrémité de la flamme touche au corps et rôtit le coupable par un feu lent. Ce supplice serait d'une horrible cruauté, si l'on ne prenait soin de lui tourner la tête vers le fond de la fosse; de sorte qu'il est le plus souvent étouffé par la fumée avant qu'il ait pu ressentir l'ardeur du feu. Lorsqu'il ne donne plus aucun signe de vie, on délie le corps, on le jette dans la fosse, et sur-le-champ elle est remplie de terre.

Aussitôt que l'homme est mort, les femmes sortent du palais au nombre de cinquante ou soixante, aussi richement vêtues qu'aux plus grands jours de fêtes. Elles sont escortées par les gardes du roi, au son des tambours et des flûtes; chacune porte sur la tête un grand pot rempli d'eau bouillante, qu'elles vont jeter, l'une après l'autre, sur la tête de leur malheureuse com

pagne. Comme il est impossible qu'elle ne meure pas dans le cours de ce supplice, on délie aussitôt le corps, on arrache le pieu, et l'on jette l'un et l'autre dans la fosse, qui est remplie de pierres et de terre.

Le roi se sert quelquefois de ses femmes pour l'exécution des arrêts qu'il prononce. Il en détache trois ou quatre cents, avec ordre de piller la maison du criminel, et de la détruire jusqu'aux fondements. Comme il est défendu de les toucher sous peine de mort, elles remplissent tranquillement leur commission. Un nègre fut informé qu'on le chargeait de certains crimes, et que les ordres étaient déjà donnés pour le pillage et la ruine de sa maison. Son malheur était si pressant, qu'il ne lui restait pas même le temps de se justifier; mais, se rendant témoignage de son innocence, loin de prendre la fuite, il résolut d'attendre chez lui les femmes du roi. Elles parurent bientôt, et, surprises de le voir, elles le pressèrent de se retirer, pour leur laisser la liberté d'exécuter leurs ordres. Au lieu d'obéir, il avait placé autour de lui deux milliers de poudre, et leur déclarant qu'il n'avait rien à se reprocher, il jura que, si elles s'approchaient, il allait se faire sauter avec tout ce qui était autour de lui. Cette menace leur causa tant d'effroi, qu'elles se hâtèrent de retourner au palais pour rendre compte au roi du mauvais succès de leur entreprise. Les amis du nègre l'avaient servi dans l'intervalle, et les preuves de son innocence parurent si claires, qu'elles firent révoquer la sentence. Les rois ont établi la même méthode pour humilier quelquefois les grands : lorsqu'ils sont choqués de leur orgueil, ils envoient deux ou trois mille femmes pour ravager les terres de ceux qui manquent de soumission pour leurs ordres, ou qui rejettent des propositions raisonnables. Le respect va si loin pour les femmes, que, personne n'osant les toucher, dans la crainte de se rendre coupable d'un nouveau crime, le rebelle aime mieux prêter l'oreille à des propositions d'accommodement que de se voir dévorer par une légion de furies, ou de violer une loi fondamentale de l'état.

La plupart des autres crimes sont punis par une amende pécuniaire au profit du roi.

La loi du talion est fort en usage; le meurtre est puni par la mort du meurtrier, et la mutilation par la perte du même membre. A force de sollicitations, on obtient quelquefois du roi le changement du dernier supplice en un bannissement.

Le royaume est héréditaire, et passe toujours à l'aîné des fils, à moins que, par des raisons essentielles d'état, les grands ne se croient obligés de choisir un de ses frères.

Une autre loi, qui n'est pas moins inviolable, c'est qu'aussitôt que le successeur est né, les grands le transportent dans la province de Zinghé, sur

la frontière du royaume, à l'ouest, pour y être élevé comme un simple particulier, sans aucune connaissance de son rang et des droits de sa naissance, et sans recevoir les instructions qui conviennent au gouvernement. Personne n'a la liberté de le visiter ni de recevoir ses visites. Ceux qui sont chargés de sa conduite n'ignorent pas qu'il est fils de roi; mais ils sont obligés, sous peine de mort, de ne lui en rien apprendre, et de le traiter comme un de leurs enfants. Le roi qui occupait le trône du temps de Desmarchais gardait les pourceaux du nègre qu'il prenait pour son pere, lorsque les grands vinrent le reconnaître pour leur souverain après la mort de son prédécesseur. Il ne faut pas chercher les motifs de cette education dans des considérations morales qui sont fort loin des nègres. Comme ce jeune prince se trouve appelé au gouvernement d'un royaume dont il ignore les intérêts et les maximes, il est obligé de prendre l'avis des grands dans toutes sortes d'occasions, et de se remettre sur eux du soin de l'administration : ainsi, le pouvoir se perpétue d'autant plus sûrement entre leurs mains, que leurs dignités et leurs titres sont héréditaires, et que c'est toujours l'aîné des enfants mâles qui succede au rang et à la fortune de son père. Il est vrai qu'il n'est pas trop convenable que le fils et l'héritier d'un roi garde les pourceaux; mais l'éducation que les princes reçoivent dans leur palais est ordinairement plus mauvaise que celle qu'ils auraient partout ailleurs, et ils ne peuvent y remédier que par l'éducation de l'expérience, qui, malheureusement, est un peu tardive.

On ne sait jamais dans quelle partie du palais le roi passe la nuit. Bosman, ayant demandé un jour à son principal officier où était la chambre à coucher du roi, n'obtint pour réponse qu'une question : « Où croyez-vous que Dieu dorme? Il est aussi facile, ajouta-t-il, de savoir où le roi dort. » C'est apparemment pour augmenter le respect du peuple qu'on le laisse dans cette ignorance, ou pour éloigner du roi d'autres sortes de périls, par l'incertitude où l'on serait de le trouver, si l'on en voulait à sa vie.

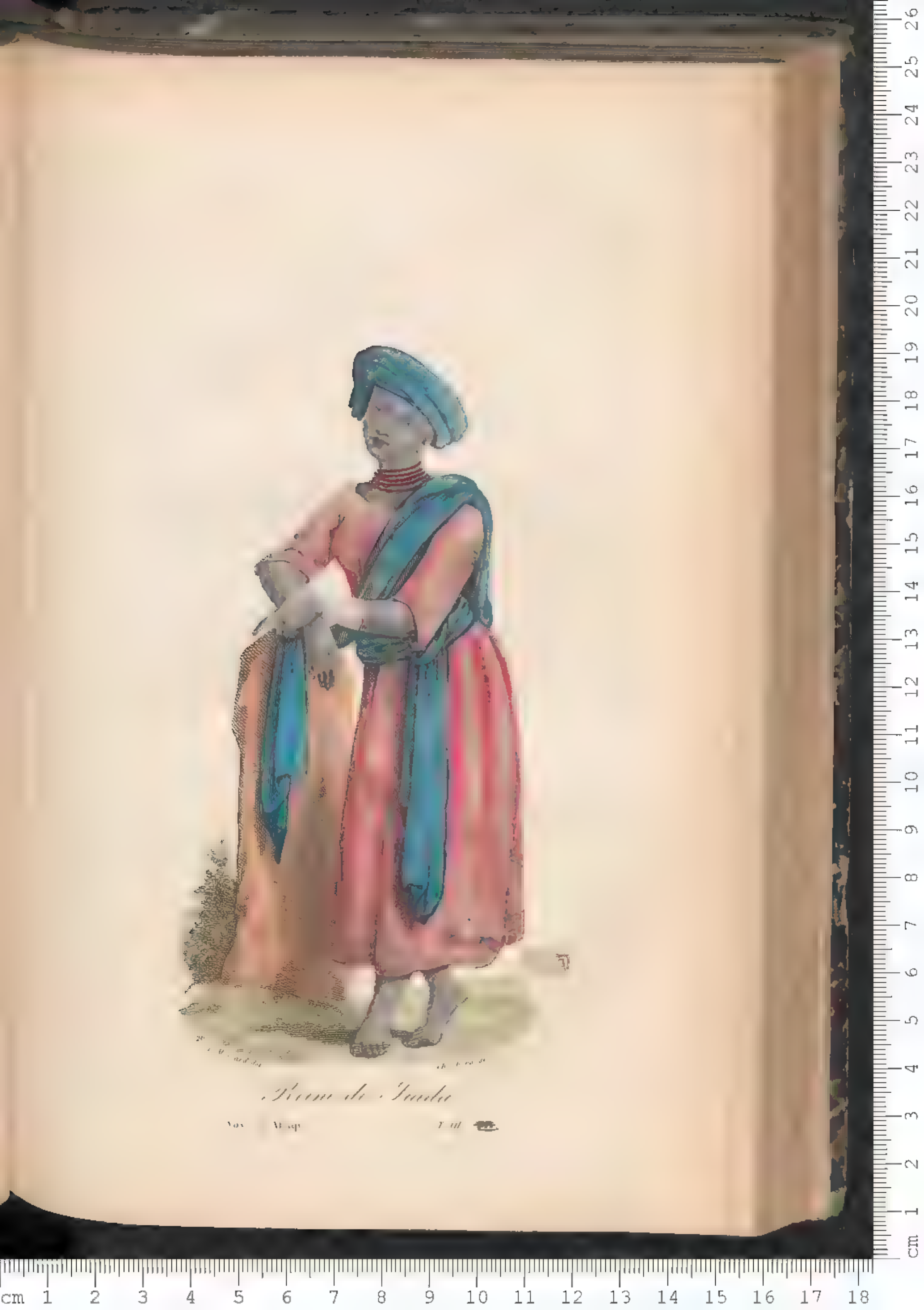
La couleur rouge est réservée si particulièrement pour la cour, qu'en fil et en laine, comme en soie et en coton, il n'y a que le roi, ses femmes et ses domestiques qui aient le droit de la porter; les femmes du palais ont toujours, par dessus leur pagne, une écharpe de cette couleur, large de dix doigts, et longue de dix aunes, qui est liée devant elles, et dont elles laissent pendre les deux bouts.

Tous les officiers de la maison du roi joignent le titre de capitaine au nom de leur emploi. Ainsi le grand-maître d'hôtel se nomme capitaine de la table; le pourvoyeur, capitaine des vivres; l'echanson, capitaine du vin, etc. Personne ne voit manger le roi; il est même défendu, sous peine de mort, de le regarder lorsqu'il boit. Un officier donne le signal avec deux baguettes de fer,

et tous les assistants sont obligés de se prosterner le visage contre terre. Celui qui présente la coupe doit avoir le dos tourné vers le roi, et le servir dans cette posture. On prétend que cet usage est institué pour mettre sa vie à couvert de toutes sortes de charmes et de sortiléges. Un jeune enfant que le roi aimait beaucoup, et qui s'était endormi près de lui, eut le malheur de s'éveiller au bruit des deux baguettes, et de lever les yeux sur la coupe au moment que le roi la touchait de ses lèvres. Le grand-prêtre, qui s'en aperçut, fit tuer aussitôt l'enfant et jeter quelques gouttes de son sang sur les habits du roi, pour expier le crime et prévenir de redoutables conséquences. Le roi est toujours servi à genoux. On rend les mêmes respects aux plats qui vont à sa table et qui en sortent, c'est-à-dire qu'à l'approche de l'officier qui les conduit, tout le monde se prosterne et baisse le visage jusqu'à terre. C'est un si grand crime d'avoir jeté les yeux sur les aliments du roi, que le coupable est puni de mort, et toute sa famille condamnée à l'esclavage. Il faut supposer néanmoins, ajoute fort sensément d'Elbée, que les cuisiniers et les officiers qui portent les vivres sont exempts de cette loi.

Quoique les femmes du roi soient en fort grand nombre, il n'y en a qu'une qui soit honorée du titre de reine, c'est celle qui devient mère du premier enfant mâle. Les autres sont moins ses compagnes que ses esclaves; l'autorité qu'elle a sur elles est si étendue, qu'elle les vend quelquefois pour l'esclavage, sans consulter même le roi, qui ferme les yeux sur cette violence.

Le roi passe sa vie avec ses femmes. Il en a toujours six de la première classe, richement vêtues et couvertes de joyaux, qui se tiennent à genoux près de lui; dans cette posture, elles s'efforcent de l'amuser par leur entretien. Elles l'habillent, elles le servent à table, avec une vive émulation pour lui plaire. S'il s'en trouve une qui excite ses désirs, il la touche doucement; il frappe des mains, et ce signal avertit les autres qu'elles doivent se retirer. Elles attendent qu'il les rappelle, ou qu'il en demande six autres. Ainsi, la scène change continuellement, au moindre signe de sa volonté. Ses femmes sont distinguées en trois classes. La première classe est composée des plus belles et des plus jeunes, et le nombre n'en est pas borné. Celle qui devient mère du premier fils passe pour la reine, c'est-à-dire pour la principale femme du palais, et sert de chef à toutes les autres. Elle commande dans toute l'étendue de la maison royale, sans autre supérieure que la reine-mère, dont l'autorité dépend du plus ou du moins d'ascendant qu'elle a su conserver sur le roi son fils. Cette reine-mère a son appartement séparé, avec un revenu fixe pour son entretien. Lorsqu'elle s'attire un peu de considération, les présents lui viennent en abondance; mais elle est condamnée pour toute sa vie au veuvage.



Brame de l'Inde

La seconde classe comprend celles qui ont eu des enfants du roi, ou que leur âge et leurs maladies ne rendent plus propres à son amusement.

La troisième est composée de celles qui servent les autres; elles ne laissent pas d'être comptées au nombre des femmes du roi, et d'être obligées, sous peine de mort, non seulement à ne lier aucun commerce avec d'autres hommes, mais à ne jamais sortir du palais sans sa permission.

Si le roi sort du palais avec ses femmes, elles sont obligées d'avertir, par un cri, les hommes qu'elles aperçoivent sur la route: un nègre, qui sent aussitôt le péril, tombe à genoux, se prosterne contre terre, et laisse passer cette dangereuse troupe, sans avoir la hardiesse de lever les yeux.

Philips observa souvent qu'à l'approche des femmes du roi tous les nègres abandonnaient le chemin. S'ils voyaient un Anglais s'avancer du même côté, ils l'avertissaient, par divers signes, de retourner, ou de se retirer à l'écart. Les Anglais croyaient satisfaire au devoir en s'arrêtant; ils avaient le plaisir de voir toutes ces femmes qui les saluaient à leur passage, qui baissaient la tête, qui baisaient les mains, et qui faisaient entendre de grands éclats de rire, avec d'autres marques de contentement et d'admiration.

Malgré tous les respects que le peuple rend aux femmes du roi, ce prince les traite lui-même avec peu de considération; il les emploie, comme autant d'esclaves, à toutes sortes de services; il les vend aux marchands de l'Europe sans autre régle que son caprice, et si l'on en croit Desmarchais, le palais royal est moins un sérail qu'une de ces loges que les Français du pays appellent captiveries. Il assure que, si le roi n'a point d'esclaves dans ses prisons, il ne balance point à prendre une partie de ses femmes, auxquelles il fait donner aussitôt la marque de la Compagnie, qui les arrête et qui les fait partir sans regret pour l'Amérique. Philips confirme ce témoignage. En 1693, dit-il, faute d'esclaves ordinaires pour en fournir aux vaisseaux, le roi vendit trois ou quatre cents de ses propres femmes, et parut fort satisfait d'avoir rendu la cargaison complète. On ne saurait douter de la vérité de ce récit; cependant les Hollandais n'ont jamais obtenu de ces cargaisons de reines, et Bosman, qui était sur la côte vers le même temps, raconte seulement qu'à la moindre occasion de dégoût, le roi vend quelquefois dix-huit ou vingt de ses femmes; il ajoute que ce retranchement n'en diminue pas le nombre, parce que trois de ses principaux capitaines ont pour unique office de remplir continuellement les vides. Lorsqu'ils découvrent une jeune et belle fille, leur devoir est de la présenter au roi. Chaque famille se croit honorée de contribuer aux plaisirs de son maître. Une fille que son mauvais sort condamne à cet emploi obtient deux ou trois fois l'honneur d'être caressée par ce prince; après quoi elle est ordinaire-

ment négligée pendant tout le reste de sa vie : aussi la plupart des femmes sont-elles fort éloignées de regarder le titre de femme du roi comme une grande fortune ; il s'en trouve même qui préfèrent une prompte mort aux misères de cette condition. Bosman rapporte qu'un des trois capitaines ayant jeté les yeux sur une jeune fille, et se disposant à se saisir d'elle pour la conduire au roi, l'horreur qu'elle conçut pour leur dessein lui fit prendre la fuite : ils la poursuivirent ; mais lorsqu'elle désespéra de pouvoir leur échapper, elle tourna vers un puits qui se présenta dans sa course, et s'y étant jetée volontairement, elle y fut noyée avant qu'on pût la secourir.

Dès que la mort du monarque est publiée, c'est un signal de liberté qui met tout le peuple en droit de se conduire au gré de ses caprices ; les lois, l'ordre et le gouvernement paraissent suspendus ; ceux qui ont des haines et d'autres passions à satisfaire prennent ce temps pour commettre toutes sortes d'excès : aussi les habitants sensés se renferment-ils dans leurs maisons, parce qu'ils ne peuvent en sortir sans s'exposer au risque d'être volés ou maltraités ; il n'y a que les grands et les Européens qui puissent paraître sans danger, encore ne doivent-ils leur sûreté qu'à leur cortége, qui est assez bien armé pour les garantir des insultes de la populace ; les femmes ne peuvent faire un pas sans avoir quelque outrage à redouter. Enfin le désordre et le tumulte sont extrêmes ; heureusement qu'ils ne durent pas plus de quatre ou cinq jours après la publication de la mort du roi. Les grands emploient ce temps à chercher le prince qui doit lui succéder. Ils l'amènent au palais ; une décharge de l'artillerie avertit le peuple qu'on lui a donné un nouveau roi : au même instant tout rentre dans l'ordre, le commerce renaît, les marchés sont rouverts, et chacun retourne à ses occupations ordinaires.

Aussitôt que le nouveau roi s'est mis en possession du palais, il donne des ordres pour les funérailles de son père. Cette cérémonie est annoncée par trois décharges de cinq pieces de canon, l'une à la pointe du jour, l'autre à midi, et la troisième au coucher du soleil. La dernière est suivie d'une infinité de cris lugubres, surtout dans le palais et parmi les femmes. Le grand sacrificateur, qui a la direction de cette pompe funèbre, fait creuser une fosse de quinze pieds carrés et cinq pieds de profondeur. Au centre, on fait, en forme de caveau, une ouverture de huit pieds carrés, au milieu de laquelle on place le corps du roi avec beaucoup de cérémonies. Alors le grand sacrificateur choisit huit des principales femmes, qui sont vêtues de riches habits et chargées de toutes sortes de provisions, pour accompagner le mort dans l'autre monde. On les conduit à la fosse, où elle sont enterrées vives, c'est-à-dire étouffées presque aussitôt par la grande quantité de terre qu'on jette dans le caveau.

Après les femmes, on amène les hommes qui sont destinés au même sort. Le nombre n'en est pas fixé, il dépend de la volonté du nouveau roi et du grand sacrificateur ; mais, comme tout le monde ignore sur qui leur choix doit tomber, les domestiques du roi mort se tiennent à l'écart dans ces circonstances, et ne reparaissent qu'après la cérémonie. De tous les officiers du palais, il n'y en a qu'un dont le sort soit réglé par sa condition, et qui ne peut éviter de suivre son maître au tombeau : c'est celui qui porte le titre de favori. L'état de cet homme est fort étrange. Il n'est revêtu d'aucun office à la cour ; il n'a pas même la liberté d'y entrer, si ce n'est pour demander quelque faveur : il s'adresse alors au grand sacrificateur, qui en informe le roi, et toutes ses demandes lui sont accordées. Il a d'ailleurs quantité de droits qui lui attirent beaucoup de distinction. Dans les marchés il prend tout ce qui convient à son usage, et les Européens sont seuls exempts de cette tyrannie. Son habit est une robe à grandes manches, avec un capuchon qui ressemble à celui des Bénédictins ; il porte une canne à la main. Il est exempt de toutes sortes de taxes et de travaux. Cette liberté absolue, jointe aux témoignages de respect qu'il reçoit de tous les nègres, rendrait sa vie fort heureuse, si elle ne dépendait pas de celle d'autrui ; mais elle doit être empoisonnée continuellement par l'idée du sort qui le menace. A peine le roi est-il mort qu'on le garde soigneusement à vue, et sa tête est la première qui tombe. aussitôt que les femmes ont disparu dans le tombeau.

BRUCE.

VOYAGE EN ABYSSINIE.

Arrivée à Gondar. Description de cette ville. Entrée triomphale du roi. Audience que Bruce obtient de ce monarque.

Le principal objet du voyage de Bruce en Afrique était la découverte des sources du Nil, et cette entreprise, qu'il mena à bonne fin et contre laquelle étaient venus échouer jusque alors tous les efforts des voyageurs et des conquérants, a immortalisé son nom. La relation de ses longues courses offre aujourd'hui peu d'intérêt ; nous en extrairons seulement les détails qu'il nous a laissés sur l'Abyssinie, et nous le prendrons au moment de son arrrivée à Gondar, la capitale de ce royaume.

En arrivant sur les bords de l'Angrab, dit-il, nous fûmes extrêmement étonnés que personne ne fût venu au devant de nous de la part de Pétros, frère du bon Janni; mais nous apprîmes ensuite que ce Grec, effrayé des menaces que les prêtres abyssiniens faisaient entendre sur ce qu'un Franc (nom qu'on donne en Afrique à tous les Européens) osait venir à Gondar, était soudain parti pour Ibaba, afin de savoir du ras Michaël ce qu'il y avait à faire pour nous. Ce départ me fit beaucoup de peine. Je ne savais à qui m'adresser; les lettres que j'avais pour le roi et le ras Michaël ne m'étaient en ce moment d'aucune utilité, puisque l'un et l'autre n'étaient pas à Gondar, et malheureusement Petros et les autres Grecs pour qui j'en avais aussi se trouvaient également absents.

Plusieurs mahométans vinrent joindre la caravane; ils étaient instruits d'avance de ma venue, et je ne balançai pas à leur faire part de l'embarras où je me trouvais. Janni m'avait donné des lettres pour le négadé-ras Mahomet, chef des Maures de Gondar, et le principal négociant d'Abyssinie ; mais il se trouvait absent, comme le reste de ceux à qui j'étais recommandé. Cependant un de ses frères, homme d'esprit, loyal et très prévenant, me dit que je ne devais pas me décourager, qu'il fallait continuer à porter l'habit mahométan que j'avais gardé jusque alors; qu'on avait préparé une maison pour

Mahomet-Gibberti et pour les gens de sa suite, et qu'il m'en allait mettre en possession, parce que j'y serais à l'abri des insultes des prêtres, jusqu'à ce que Petros et le ras fussent de retour. J'embrassai ce parti avec beaucoup d'ardeur, parce que je ne voulais rien avoir à démêler avec des prêtres fanatiques, avant d'avoir obtenu la protection du gouvernement et des gens en état de me défendre. Ainsi, après avoir examiné les mesures qu'il convenait de prendre sur cela, je m'abandonnai entièrement à la conduite de mon nouvel ami Hagi-Saleh.

Nous marchâmes quelque temps le long de l'Angrab, ayant la montagne où est bâti Gondar à notre droite, et bientôt nous arrivâmes dans l'endroit où un ruisseau nommé le Kahha se jette dans la rivière, et où l'on trouve cette partie de la capitale qu'on appelle la Ville-Maure. Le voisinage des eaux courantes est toujours choisi par les mahométans à cause de leurs fréquentes ablutions. La Ville-Maure contient environ trois mille maisons, dont plusieurs sont spacieuses et commodes ; celle où l'on me logea était extrêmement propre. On ne manqua pas de me pourvoir de farine, de miel et de toutes les autres provisions nécessaires aux chrétiens comme aux mahométans ; de sorte que j'eus tout lieu d'être satisfait. Quant à la viande, quoiqu'il y en eût en abondance, je ne pus en toucher un seul morceau, parce qu'elle avait été tuée par les mahométans, et que, si j'en avais mangé, on aurait regardé cela comme une renonciation au christianisme.

Gondar, capitale de l'Abyssinie, est bâti sur une montagne très haute, dont le sommet est assez plat. Cette ville contient environ dix mille familles en temps de paix. La plupart des maisons sont d'argile, avec un toit de chaume en forme de cône, ainsi qu'il est d'usage partout où tombent les pluies du tropique. A l'occident de la ville, on distingue le palais du roi, qui était jadis bien plus imposant qu'il n'est aujourd'hui : c'était un grand bâtiment carré à quatre étages, et flanqué de quatre tours carrées, d'où la vue s'étendait du côté du midi sur toute la campagne, jusqu'au lac Tzana ; mais cet édifice, brûlé à différentes reprises, n'offre presque plus qu'un monceau de ruines. On n'habite que dans les deux premiers étages, où est une salle d'audience de plus de cent vingt pieds de long.

Divers monarques ont fait bâtir des appartements autour du palais, tous en argile, et à la mode du pays ; ce qui forme un contraste singulier avec le principal édifice, qui fut bâti sous le règne de Facilidas par des ouvriers venus des Indes, et par quelques Abyssiniens qui avaient mieux aimé profiter des talents des jésuites pour l'architecture, que d'embrasser leur religion.

Le palais et toutes les maisons qui sont tout autour se trouvent renfermés par un mur de pierres de trente pieds de hauteur, dans lequel il y a des ou-

voitures à la partie supérieure. L'intervalle de ce mur aux maisons est recouvert d'un parapet : on peut, en faisant le tour, voir tout ce qui se passe au dehors. Il paraît n'y avoir jamais eu d'embrasures pour du canon. Les quatre côtés de ce mur ont plus d'un mille et demi de longueur.

Le domestique que le bon Janni m'avait donné à Adowa pour m'accompagner avait une lettre de son maître pour Ayto-Aylo, le patron de tous les Grecs et même des catholiques qui s'étaient hasardés à entrer en Abyssinie, et qui avaient toujours été forcés à en sortir bientôt après. Quoiqu'il parût avoir une grande vénération pour les prêtres, Ayto-Aylo détestait en secret ceux de son pays; il disait que; s'il y avait un moyen sûr de se rendre à Jérusalem, il renoncerait à ses grands biens et au rang qu'il avait en Abyssinie, et qu'avec le peu d'argent qu'il pourrait ramasser il irait passer le reste de ses jours parmi les moines du couvent du Saint-Sépulcre, au nombre desquels il se comptait déjà. Ce n'était peut-être qu'un effet de son ardente imagination; mais comme il se persuadait qu'il exécuterait un jour le projet d'aller vivre à Jérusalem, comme il avait droit de l'espérer, ou bien à Rome, pour laquelle il avait encore plus d'inclination, il s'était toujours montré le défenseur des Européens de toutes les communions qui avaient eu le malheur d'être jetés dans son pays.

Le 15 février il était déjà sept heures du soir, quand Hagi-Saleh fut très effrayé d'entendre à sa porte un grand nombre d'hommes armés; mais sa surprise fut encore bien plus grande quand il vit Ayto-Aylo, qui n'avait jamais mis le pied dans la Ville-Maure, descendre de sa mule et se découvrir la tête et les épaules, comme s'il s'était approché d'une personne de la première distinction. Je m'amusais à lire en ce moment le prophète Enoch, que Janni m'avait procuré à Adowa, et les dictionnaires de Wemmer et de Ludolf étaient ouverts devant moi. Yasine, assis à mon côté, me racontait les nouvelles qu'il avait apprises, et il connaissait fort bien Ayto-Aylo, qui l'avait chargé de ses commissions auprès de ses facteurs en Arabie. Ayto-Aylo s'avança, et soudain il y eut entre nous un combat de civilités : je me levai et voulus rester debout jusqu'à ce qu'il se fût couvert, et lui ne voulut point s'asseoir que je ne fusse assis. Après cela Aylo eut la curiosité de me demander quels livres je lisais, et il fut bien étonné de voir que l'un de ces livres était abyssinien, et que les autres me procuraient des secours européens pour l'entendre. Il savait parfaitement le tigréen et l'amharic; il savait même un peu l'arabe, c'est-à-dire qu'il le comprenait, car il ne pouvait ni le lire ni l'écrire, et il le parlait même fort mal, étant embarrassé pour trouver les mots.

Le commencement de notre conversation fut en arabe et un peu gêné : nous avions cependant un grand nombre d'interprètes dans toutes les langues.

La première contrainte étant écartée, nous commençâmes à parler géez, langue qui, depuis l'élévation de Michaël à la dignité de ras, était devenue la plus usitée à Gondar. Aylo, fort étonné de m'entendre parler très aisément cette langue, dit : « Les Grecs sont de pauvres gens : Petros ne s'explique pas aussi bien en géez que cet homme. » Ensuite, s'adressant à Saleh et au reste de la compagnie, il répéta plusieurs fois : « Allons, il réussira, s'il peut être écouté ; il n'y a rien à craindre pour lui, il fera son chemin. »

Aylo m'apprit que Welled-Hawaryat, fils de Michaël, était arrivé du camp avec la fièvre, et qu'on craignait qu'il n'eût la petite vérole; et il ajouta que, comme Janni leur avait mandé que j'avais sauvé la vie a beaucoup de jeunes gens d'Adowa en traitant cette maladie d'une manière nouvelle, l'iteghé désirait que j'allasse le lendemain matin voir le malade, et qu'ainsi il me conduirait au palais de Koscam, et me présenterait à cette reine. Je lui dis que j'étais prêt à suivre ses conseils, et que l'absence des Grecs, l'absence de Mahomet-Gibberti, et surtout les craintes de Petros, m'inquiétaient beaucoup. Alors il me répondit en souriant qui ni Petros ni lui n'avaient envie de nuire; mais que malheureusement ils étaient l'un et l'autre de grands poltrons, qui croyaient toujours les choses plus mauvaises qu'elles n'étaient réellement; que Petros avait été effrayé d'une conversation qu'il avait eue à Koscam avec l'abba Salama, dans laquelle ce prélat lui avait témoigné en parlant de moi combien il était fâché qu'on permît à un Franc de venir à Gondar. « Mais, ajouta Ayto-Aylo, nous verrons d'ici à un ou deux jours ce qu'il faudra faire. Le ras Michaël et l'abba Salama ne sont point amis, et si vous pouvez guérir Welled-Hawaryat, fils de Michaël, je vous réponds de lui ; un seul mot du ras suffirait pour fermer la bouche de cent abbas Salama. » Il est inutile que je rapporte la suite de notre entretien, qui roula sur des sujets indifférents. Ayto-Aylo but beaucoup d'eau avec de la capillaire, et je demeurai avec lui jusque après minuit.

L'abba Salama, dont j'aurai souvent occasion de parler, était revêtu de l'emploi d'acab-saat, ou gardien du feu. C'est la troisième dignité de l'église et la première place ecclésiastique de la cour ; elle donne un grand revenu et beaucoup de crédit. Quoique Salama eût fait vœu de pauvreté et de chasteté, il était fort riche et menait une vie scandaleuse ; on lui comptait alors à Gondar plus de soixante-dix maîtresses. Sa manière de séduire les femmes était non moins étrange que le nombre de celles qu'il avait séduites : il n'employait pour cela ni les dons, ni les assiduités, ni la flatterie, moyens ordinaires des amants ; mais quand il avait jeté les yeux sur une femme, il la forçait de lui accorder ses faveurs sous peine d'excommunication. Plein d'éloquence et de hardiesse, il était au nombre des favoris de l'iteghé, dans les con-

seils de laquelle il avait été admis avec Lubo et Brulhé : aussi avait-il été un des principaux auteurs de la mort du kasmati Eshté, et il osait se vanter de ce meurtre jusque dans le palais de la reine, sœur de l'infortuné kasmati. Salama était de petite taille ; il avait un teint clair et des manières assez agréables. Il n'aimait point le vin, mais il était gourmand à l'excès, et il portait même le goût de la bonne chère à un point inconnu avant lui en Abyssinie ; enfin il s'était déclaré le mortel ennemi de tous les Européens, qu'il désignait sous le nom de Francs. Aussi les Grecs, se réunissant contre lui, et profitant des moments favorables, lui avaient souvent fait courir risque de voir renverser sa fortune.

Le lendemain matin, m'étant habillé en Maure, et ayant pris Hagi-Saleh et Yasine avec moi, je me rendis vers les dix heures chez Ayto-Aylo. Il avait devant lui plusieurs assiettes remplies de pain, de beurre fondu et de miel : nous en mangeâmes une, lui et moi, et il fit donner le reste aux Maures et aux autres personnes qui étaient là. Ayto-Aylo avait alors auprès de lui un des prêtres du palais de Koscam, avec lequel nous partîmes tous ensemble, dès que nous eûmes fini de déjeuner. Je montai Mirza, mon cheval favori, et le reste de la troupe était sur des mules. Aylo, petit, mais bien fait, avait été un des meilleurs cavaliers d'Abyssinie avant l'accident qui lui était arrivé au Sennaar. Il savait bien ce qu'il fallait pour faire un bon écuyer, et il était curieux de voir à cheval un homme de haute taille ; mais il ignorait absolument l'avantage des harnais arabes, et la manière de se servir de la bride, des étriers et des éperons, pour rendre docile un cheval vigoureux et emporté. Aussi je lui causai un extrême plaisir lorsque nous arrivâmes dans la plaine d'Aylo-Meydan, et que je lui montrai les différents pas de mon cheval. Il ne put s'empêcher de jeter des cris de frayeur quand il vit Mirza se dresser sur ses jambes de derrière, et faire le saut de mouton en avant ou de côté.

Nous traversâmes le ruisseau de Saint-Raphaël, qui sépare de la ville de Gondar un faubourg où est la maison de l'Abuna, et ayant alors devant nous le palais de Koscam, nous ôtâmes nos turbans, et nous marchâmes la tête nue, et d'un pas beaucoup plus lent. Aylo, conseiller et ami de l'iteghé, était tout puissant auprès d'elle : ainsi nous étions sûrs d'être reçus au palais sans difficulté. Nous mîmes pied à terre, et on nous conduisit dans une salle basse. Aylo nous quitta, et se rendit soudain auprès de la reine pour s'informer de Welled-Hawaryat. Leur entretien dura au moins deux heures ; après quoi Aylo revint, et nous dit que Welled-Hawaryat se trouvait beaucoup mieux, grâce à une médecine que lui avait donnée un saint du Waldubba, médecine dont la vertu consistait en quelques caractères écrits avec de l'encre ordinaire sur une assiette d'étain, et qui étaient détrempés et emportés par la liqueur

donnée au malade. Cependant on convenait que Welled-Hawaryat avait la petite vérole, et tout le bien que lui avait fait sa médecine était de lui avoir donné assez d'appétit pour lui faire manger beaucoup de viande de bœuf crue, au lieu qu'avant de la prendre il ne voulait rien manger, et ne demandait qu'à boire. Aylo me dit qu'il resterait à Koscam jusqu'au soir; il me pria de venir alors le trouver dans sa maison, et si Petros était de retour, de le mener avec moi.

Petros était déjà arrivé, et je le trouvai en entrant dans la maison d'Hagi-Saleh. Quoiqu'il témoignât combien il était satisfait de me voir, on lisait malgré lui sur son visage qu'il n'avait pas eu tout le succès qu'il souhaitait auprès du ras Michaël, ou que quelque chose l'avait effrayé de nouveau. En effet, quand il s'était rendu à la tente du ras, il avait aperçu la peau de l'infortuné Woosheka, son ancien ami, qu'on faisait sécher sur un arbre, et qui était balancée par les vents. Saisi d'horreur à cet aspect, le pauvre Petros avait eu des mouvements convulsifs qui lui avaient ôté l'usage de ses sens, et l'avaient tout à la fois fait pleurer et rire d'une manière affreuse.

Il y avait trois jours qu'il était parti d'Ibaba; comme c'était en allant vers la tente de Michaël qu'il aperçut la peau de Woosheka, il lui fut impossible de parler de moi au ras; la crainte l'empêcha de prononcer mon nom devant lui. Mais en le quittant, il se rendit auprès du négadé-ras Mahomet, qui le conduisit chez Kefla Yasous. Ces deux officiers, sachant alors quelle était la cause de sa frayeur, le quittèrent, et allèrent ensemble informer le ras de mon arrivée, de la crainte que m'inspirait la conduite de l'abba Salama, et du parti que j'avais pris de me loger chez Hagi-Saleh, dans la Ville-Maure. Le ras leur répondit: « L'abba Salama est un âne, et ceux qui le craignent sont encore pires. Ne commandé-je donc dans Gondar que lorsque j'y suis? Mon chien doit être plus respecté que l'abba Salama. » Puis, après un moment de silence, Michaël continua: « Que le Yagoubé demeure dans la Ville-Maure, où il est; Saleh ne permettra point que les prêtres l'y troublent. » Le négadé-ras Mahomet se mit à rire, et répondit: « Oh! pour cela nous en répondons. »

Ce discours fut rendu à Petros, qui, sans voir le ras Michaël, s'en revint aussitôt poursuivi par l'image sanglante de son ami Woosheka.

Quand j'arrivai à Koscam pour soigner les malades de la famille royale, mon premier avis fut qu'Ozoro-Esther et ses deux fils, dont elle avait eu l'un de Mariam-Barea et l'autre du ras Michaël, devaient s'éloigner du palais, et aller loger dans une maison appartenant autrefois au basha Eusebius, oncl d'Ozoro-Esther, afin que les personnes de la famille de l'iteghé qui n'avaient point encore été attaquées de la maladie s'y dérobassent. Cependant,

comme l'aîné de ses enfants commençait à se plaindre, l'iteghé ne voulut point permettre qu'il sortît du palais, et il fut résolu que tout le monde y resterait.

Je mis tous les domestiques à l'ouvrage; il ne manquait pas d'appartements. Je fis ouvrir toutes les portes et les fenêtres, laver le parquet avec de l'eau et du vinaigre, et fumiger partout avec une grande quantité d'encens et de myrrhe, ainsi que me l'avait indiqué à Alep mon vertueux et savant ami le docteur Russel.

D'après un usage fatal, communément pratiqué en Abyssinie et dans presque tout l'Orient, on prive les malades de l'avantage de respirer le moindre air; de plus, en Abyssinie, on les fait boire très chaud, on allume du feu dans leur chambre, on les charge de couvertures, on ferme toutes les portes au point d'intercepter même le jour, et d'être obligé d'avoir constamment des chandelles allumées, qui augmentent beaucoup la chaleur.

La jeune Ayabdar, seule fille qui restât à Ozoro-Altash, et le fils de Mariam-Barea tombèrent malades au même instant, et furent bientôt heureusement rétablis, quoique l'un et l'autre restassent très marqués de la petite vérole. Une fille du kasmati Boro et de la fille du kasmati Eshte mourut; la mère de cet enfant lui survécut, mais elle fut long-temps au bord de la tombe.

Je ne dois pas oublier de dire qu'au bout de trois jours que je fus auprès des malades, un cavalier arriva du camp avec une lettre de Michael à Hagi-Saleh, par laquelle il lui donnait ordre de me conduire à Koscam, et une autre lettre pour moi, écrite en arabe par le négadé-ras Mahomet, de la part de Michael, lettre polie, mais contenant le commandement positif de me rendre immédiatement au palais de l'iteghé, et de n'en pas bouger jusqu'à nouvel ordre, sous quelque prétexte que ce pût être.

Quand nos malades furent convalescents, on les transporta dans une grande maison du kasmati Eshté, hors de l'enceinte de Koscam; on lava et fumigea bien tous leurs appartements dans le palais, et ensuite on les y ramena. L'on me fit alors présent de la jolie maison qui avait appartenu au basha Eusebius, et qui était voisine du palais.

Le 8 ou le 9 mars j'allai au devant du ras, et je le rencontrai à Azazo. Il était couvert d'une grosse toile de coton assez malpropre qu'il s'était jetée négligemment autour du corps, et il portait une espèce de serviette roulée autour de la tête. Il était vieux, maigre, et avait les yeux malades et l'air très fatigué; il montait une mule excellente, qui allait avec vitesse et qui ne le fatiguait nullement. Comme je vis qu'il allait s'arrêter dans un endroit marqué par quatre lances en croix plantées sur une éminence, et ayant une toile par dessus qui formait une espèce de tente, je ne lui parlai point jus-

qu'à ce qu'il mit pied à terre. Je n'étais accompagné que de Petros, du prêtre grec et de quelques domestiques.

Nous mîmes pied à terre au même instant que le ras, mais à quelque distance de lui, et avec une certaine inquiétude; puis nous chargeâmes le prêtre grec, qui était aimé de lui, d'aller lui apprendre qui j'étais, et lui dire que je venais pour le voir. Aussitôt les soldats ouvrirent leurs rangs : je m'avançai vers Michaël, et je pris sa main, que je baisai. Il me contempla d'un œil fixe pendant une demi-minute, et il me répéta en tigréen le salut ordinaire : « Comment vous portez-vous? J'espère que vous vous portez bien. » Ensuite il me montra du doigt la place où je devais m'asseoir. Mille bouches s'ouvrirent alors pour lui porter mille plaintes différentes : il donna une foule d'ordres. Je fus presque étouffé; mais Michaël ne fit pas la moindre attention à moi, ni ne me demanda des nouvelles de sa famille. Quelques minutes après, le roi arriva et passa à notre gauche. Le ras se leva, ôta la serviette qu'il avait autour de la tête, et se fit soutenir sur la porte de sa tente jusqu'à ce que le monarque se fût éloigné; ensuite il vint reprendre sa place.

Le lendemain, qui était le 10 de mars, l'armée entra en triomphe dans la ville; le ras était à cheval, à la tête des troupes du Tigré. Il avait la tête découverte et un manteau de velours noir garni d'une frange d'argent sur les épaules. Un enfant marchait à sa droite, et portait une baguette d'environ cinq pieds et demi de long, assez semblable aux bâtons des grands officiers de la cour d'Angleterre. Immédiatement après le ras, venaient tous les guerriers qui avaient tué quelque ennemi ou enlevé des dépouilles, et ils avaient à leurs fusils et à leurs lances autant de morceaux d'écarlate qu'ils avaient tué d'hommes.

Une chose singulière que je remarquai dans cette entrée triomphale, c'était la coiffure des gouverneurs de provinces. Ils avaient sur le front un large bandeau, qui allait se nouer derrière la tête, et au milieu duquel s'élevait un cœur d'argent doré, d'environ quatre pouces de long, et qui avait précisément la forme de nos éteignoirs de flambeau. Cet ornement s'appelle dans leur langue *kirn*, c'est-à-dire la corne, et on ne le porte que dans les grandes cérémonies qui suivent les victoires.

Après les officiers dont je viens de faire mention, paraissait le roi, le front ceint d'un bandeau de mousseline d'environ trois pouces de large, qui était noué par derrière avec un double nœud, et dont les bouts tombaient d'environ deux pieds sur les épaules. Autour de ce prince on voyait les grands officiers de l'état, et toute la jeune noblesse qui n'avait point encore de commandement, et à sa suite venaient les troupes de sa maison.

Plus loin marchait le kanitz-kitzera, c'est-à-dire le bourreau de l'armée,

accompagné de tous ses aides. Ensuite on voyait, au milieu des équipages du roi et du ras, un homme portant au bout d'un grand bâton la peau empaillée du malheureux Woosheka. Après cela, cette peau fut pendue aux branches d'un arbre qui est devant le palais du roi, et qui sert à ces sortes d'exécutions.

A l'arrivée du roi et du ras tous les grands s'empressèrent d'aller leur rendre leurs hommages. Ayto-Aylo fut un des plus assidus auprès d'eux, et Ozoro-Esther alla demeurer à Gondar; mais, d'après mes conseils, elle laissa ses enfants dans le palais de Koscam.

Nous étions déjà au 13 mars que je n'avais encore entendu parler ni d'Ozoro-Esther, ni du ras, quoique j'eusse été me loger à Gondar, dans une maison voisine de celle de Petros. J'allais une fois par jour voir les enfants à Koscam, et j'étais toujours accueilli de la manière la plus amicale par l'iteghé, qui avait eu soin de donner des ordres pour que j'eusse à dîner toutes les fois que je me présenterais chez elle, sans cérémonie, et comme un officier de sa maison.

Mais, d'ailleurs, je n'ai jamais été en apparence plus négligé qu'en ce temps-là par tout le monde, excepté par les Maures : ils se montraient excessivement reconnaissants des soins que j'avais pris de leurs enfants malades, et ils auraient bien voulu que je revinsse habiter leur quartier.

Le 14 mars je montai à cheval avec Ayto-Heikel, chambellan de la reine, pour me rendre à Koscam, où les jeunes malades étaient hors de danger, mais encore faibles. Pendant ce temps-là, le ras me fit dire d'aller lui parler, et de charger un homme du présent que je destinais au roi, pour qu'il allât m'attendre au palais, où je me rendrais en sortant de chez lui. On répondit chez moi que j'étais allé à Koscam pour voir, comme à mon ordinaire, les enfants convalescents, circonstance qui, quoiqu'elle contrariât un peu le ras, ne me nuisit point auprès de lui. L'audience que je devais obtenir de Michaël était fixée à cinq heures; on me le fit dire à Koscam. J'arrivai un peu avant, et je rencontrai à la porte du ras mon ami Ayto-Aylo, qui me dit en me serrant la main : « Ne refusez rien; vous ferez comme vous voudrez par la suite. »

J'entrai, et je trouvai le vieillard assis sur un sopha. Ses cheveux blancs étaient frisés et formaient plusieurs boucles; il paraissait pensif, mais assez content; il avait le visage décharné et les yeux très vifs, mais un peu malades. Je jugeai qu'il devait avoir au moins six pieds de haut, quoiqu'on ne pût pas trop en être sûr, puisqu'il était estropié de manière à ne pouvoir guère se tenir debout. Ses manières étaient libres et dégagées; et enfin je lui trouvai une parfaite ressemblance, tant pour les traits du visage que pour le

reste de sa personne, avec mon digne et savant ami M. de Buffon. Il aurait fallu être bien mauvais physionomiste pour ne pas lire dans ses yeux tout ce qu'il était ; chacun de ses regards exprimait un sentiment. Il semblait n'avoir pas d'autre langage, et dans le fait, il parlait fort peu. Je voulus, suivant l'usage, me prosterner devant lui et baiser la terre, mais il parut ne pas s'en soucier ; il me tendit la main, prit la mienne et me releva.

Je m'assis avec Aylo, trois ou quatre umbares (juges suprêmes), Petros et Ayto-Heikel, chambellan de la reine. Un azage de la maison du roi vint dire quelques mots à l'oreille de Michaël, ce qui m'empêcha de parler comme je m'y étais préparé et d'offrir le présent qu'un homme tenait derrière moi. Le ras prit la parole le premier, et me dit : « Yagoubé, car je crois que c'est votre nom, écoutez ce que j'ai à vous dire, et souvenez-vous bien de ce que je vous recommande. On m'a dit que vous étiez un homme dont la principale occupation était d'errer dans la campagne et dans les endroits les plus solitaires pour y chercher des arbres et des plantes, et passer la nuit seul à observer les astres des cieux. Les autres pays ne ressemblent point à celui-ci, qui n'a pourtant jamais été aussi dangereux qu'il est à present. Les malheureux habitants de ces contrées sont ennemis naturels de tous les étrangers; s'ils vous voient seul chez vous, leur première pensée portera sur les moyens de se défaire de vous, et quoique cela ne leur soit d'aucun avantage, ils voudront toujours vous assassiner, pour le seul plaisir de faire du mal. — Le diable est bien enraciné dans leur cœur ! » dit une voix qui se fit entendre dans un coin de la chambre, et que je pris pour celle d'un prêtre. « Ainsi, poursuivit le ras, d'après une longue conversation avec votre ami Aylo, dont je sais que vous voulez heureusement suivre les conseils, comme nous devrions tous faire, j'ai songé à vous mettre dans la situation où vous pourrez le mieux suivre vos inclinations, sans être inquiété par les moines au sujet de la religion, et sans craindre qu'on cherche à vous tuer pour vous enlever votre argent. »

— « Que sont les moines ? dit la même voix qui avait déjà parlé au coin de la chambre. Les moines ne se mêleront jamais des affaires d'un homme tel que celui-là. — Le roi, continua Michaël, sans faire attention à celui qui l'interrompait, le roi vous a nommé baalomaal et commandant de la cavalerie Koccob (la cavalerie noire), place que j'avais eu intention de donner à Francis, l'un de mes vieux guerriers ; mais Francis est pauvre, et nous le pourvoirons mieux, car cet emploi est très honorable, mais peu lucratif. — Ras, répondit Francis, qui se tenait un peu en arrière, il sera en de plus dignes mains que les miennes et celles de l'Arménien, ou même d'aucun autre homme qui l'ait possédé depuis le règne d'Hatzé-Menas ; je vous répète ce que j'ai dit aujourd'hui au roi. — Fort bien ! Francis, s'écria le ras ; il

sied à un brave guerrier comme vous de dire la vérité, quand même il parle contre lui. Pour vous, Yagoubé, allez trouver le roi pour lui rendre grâce de l'emploi qu'il vous accorde; prosternez-vous devant lui, car je vois que vous êtes déjà instruit de cette cérémonie; Aylo et Heikel vous accompagneront. Le roi me témoigna hier au soir sa surprise de ce qu'il ne vous avait pas encore vu : Tecla-Mariam, secrétaire du monarque, qui est venu ici aujourd'hui avec votre brevet, est également étonné de ce que vous ne vous êtes pas encore présenté. »

L'homme qui avait élevé la voix dans le coin de la chambre, et que j'avais cru un prêtre, était ce même Tecla-Mariam, l'un des scribes. Lorsqu'ils ne sont point en présence du roi, les scribes, ainsi que les prêtres, ont le droit de couvrir leur tête, et c'était là la cause de ma méprise.

J'offris au ras un présent, qu'à peine il regarda, parce que beaucoup de gens attirés par la curiosité ou par des affaires se pressaient à la porte pour entrer; je distinguai dans la foule l'abba Salama. Tous ceux qui étaient venus avec moi étaient déjà sortis, et moi seul j'avais de la peine à passer, parce que les gens qui entraient me barraient presque le chemin, quand le ras, s'apercevant que je demeurais derrière, cria : « Qu'on ferme la porte! » Puis il me dit à voix basse : « Avez-vous quelque chose de particulier à me dire? — Je vois que vous êtes en affaire, ras, lui répondis-je; mais je parlerai à Ozoro-Esther. » Soudain il reprit avec vivacité : « Vous avez raison, Yagoubé, il faut plus d'un moment pour arranger cette affaire avec vous. Le fils d'Esther vivra-t-il? — La vie de l'homme, repris-je, est entre les mains de Dieu; mais j'espère que le plus grand danger du fils d'Ozoro est passé. » Aussitôt Michaël appela un de ses officiers et lui dit : « Conduisez Yagoubé auprès d'Ozoro-Esther. »

En sortant de chez Ozoro-Esther je me rendis aussi chez le roi, où je trouvai Aylo et Heikel à la porte de la salle d'audience. Tecla-Mariam s'avança jusqu'au pied du trône; je le suivis, et me prosternai devant le jeune monarque. « Je vous amène, dit Tecla-Mariam au roi, un de vos serviteurs, qui vient d'un pays si éloigné, que, si vous le laissez jamais s'en retourner, nous ne pourrons ni le suivre, ni savoir où il faudra l'aller chercher. » Ces paroles furent prononcées d'un ton facétieux par un vieux serviteur accoutumé à la familiarité de son maître; mais le roi ne répondit rien, du moins autant que j'en pus juger, car sa bouche était couverte; il ne changea même point de contenance.

Cinq jeunes hommes se tenaient debout de chaque côté du trône, deux à droite et trois à gauche; l'un de ces jeunes gens, qui était fils de Tecla-Mariam, et qui devint par la suite mon intime ami, s'avança de la gauche, où

il était le premier, et, me prenant par la main, me plaça au dessus de lui. S'apercevant ensuite que je n'avais point de coutelas à la ceinture, il tira le sien et me le donna. Lorsque je fus ainsi placé, je baisai de nouveau la terre.

Le trône du roi était dans une espèce d'alcôve. Tous ceux qui se trouvaient hors de la vue du monarque s'assirent. On commença à m'adresser les questions d'usage sur Jérusalem et le reste de la Terre-Sainte; on me demanda où était mon pays, ce qu'il m'était impossible de faire comprendre, car les Abyssiniens ne connaissent pas d'autre contrée que la leur. On me demanda pourquoi je venais de si loin; si la lune et les étoiles du lieu de ma naissance, mais surtout la lune, étaient les mêmes que les leurs, et une foule d'autres choses tout aussi vagues, tout aussi absurdes que celles-là.

Je voulus plusieurs fois prendre mon présent des mains de l'homme qui le portait pour l'offrir au monarque et me retirer, mais le roi s'y opposa toujours par un signe, et enfin j'étais si fatigué de me tenir debout, que je m'appuyai contre le mur. Aylo tombait de sommeil, et Heikel et les Grecs maudissaient du fond du cœur leur jeune maître de ce qu'il les empêchait d'aller manger l'excellent souper qu'Anthulé, son trésorier, nous avait fait préparer. Le roi savait fort bien tout cela, ainsi que nous l'apprîmes par la suite; mais il avait résolu d'essayer notre patience. A la fin, Ayto-Aylo se glissa furtivement dehors et alla se coucher; le reste des spectateurs en fit autant; il n'y eut que ceux qui m'avaient accompagné qui ne purent pas s'en aller, et qui étaient près de mourir de soif et de lassitude. Les personnes qui n'étaient pas vues du monarque prirent alors le parti de charger Tecla-Mariam d'aller dire tout bas au roi que j'étais malade. Tecla-Mariam y alla, mais le monarque parut n'y pas faire attention : il était dix heures du soir et il ne songeait pas à s'aller mettre au lit.

Tant qu'il y eut dans la salle d'audience des spectateurs étrangers à la cérémonie, le roi parla par l'organe d'un officier appelé *kal-hatzé*, c'est-à-dire la voix ou la parole du roi; mais quand nous ne restâmes que neuf ou dix, y compris les domestiques de sa chambre, il découvrit sa bouche et tout son visage, et il parla lui-même. Ses questions portèrent d'abord sur Jérusalem, ensuite sur les chevaux, sur l'art de se servir des armes à feu, sur les Indes et sur l'étendue que je pouvais contempler dans les cieux avec mes télescopes; et toutes les fois que je ne répondais pas exactement à ses questions, il me les répétait d'une manière encore plus circonstanciée. J'étais vraiment désespéré, j'avais peine à répondre un seul mot; je déplorais intérieurement le malheur que j'avais eu d'être nommé à un emploi qui m'attachait à la cour, et je faisais des vœux bien sincères pour que ce fût le dernier.

Cependant tous les Grecs qui m'avaient accompagné, ne pouvant plus y tenir, s'avancèrent au coin de l'alcôve, et parurent devant le trône. Le roi sembla étonné de les voir là, et leur dit qu'il croyait qu'ils s'étaient retirés depuis long-temps. Ils répondirent que non, que leur intention était de ne s'en aller qu'avec moi; mais le monarque leur répliqua que ce n'était pas possible, parce qu'un des devoirs de ma charge était de garder la porte de sa chambre à coucher cette nuit-là.

Je crois que, quand j'entendis ces paroles, je l'aurais presque tué. Alors Ayto-Heikel, reprenant courage, s'avança vers lui, sous prétexte qu'il lui portait un message de la part de l'iteghé, et lui parla à l'oreille, pour lui dire sans doute que le ras le désapprouvait. Le jeune prince se mit alors à rire, en disant qu'il croyait que nous avions déjà soupé, et il nous congédia.

Désolés de la longue audience du roi, et pleins de cette sorte de colère qu'excitent ordinairement l'impatience et la faim, nous allâmes tous ensemble souper chez Anthulé, qui nous avait invités. Nous menâmes avec nous trois de mes nouveaux confrères, trois baalomaals, parmi lesquels il y en avait un qui, quoiqu'il en eût rempli la place dans la cérémonie, n'en avait point le titre : il se nommait Guebra-Mascal; il était fils d'une sœur du ras, et commandait un tiers des soldats du Tigré qui avaient des armes à feu, c'est-à-dire environ deux mille hommes. Guebra-Mascal avait la réputation d'être le meilleur officier en ce genre. Agé d'une trentaine d'années, carré, mais assez bien fait, ayant des manières peu agréables, le nez aplati, la bouche grande, le teint fort basané et le visage couvert de marques de petite vérole, il était rempli de présomption, et il avait une si haute opinion de ses connaissances sur l'usage des armes à feu, qu'il ne se faisait pas scrupule de dire que le ras Michaël lui devait toutes ses victoires. C'était effectivement parce qu'il passait pour un excellent officier qu'on le souffrait à Gondar, car il était soupçonné d'avoir eu des liaisons en Tigré avec une des femmes du ras son oncle, et d'avoir même eu un enfant d'elle; aussi le ras avait répudié cette femme sans vouloir reconnaître l'enfant.

Guebra-Mascal soupa ce soir-là avec nous, et de là vint une des affaires les plus sérieuses que j'aie jamais eues. Guebra-Mascal ne cessa de vanter, suivant sa coutume, son adresse pour le fusil et tout ce qu'il avait fait avec cette arme admirable. Petros lui dit en plaisantant : « Vous avez naturellement le génie des armes à feu, mais vous n'avez pas encore eu occasion d'apprendre à les manier. Maintenant que Yacoubé est ici, il vous montrera des choses qui mériteront qu'on en parle. » On avait beaucoup bu, et je crus entendre que Guebra-Mascal répondait à mon sujet quelques paroles dédaigneuses. « Guebra-Mascal, lui dis-je aussitôt, je crois que je dois juger, d'après vos dis-

cours, que vous ne vous connaissez ni en fusils ni en hommes. Chacun de mes fusils, dans les mains de mon domestique, tuerait le double de ce que les vôtres pourraient tuer. Pour celui dont je me sers moi-même, il ne vaudrait pas la peine que j'y misse une balle pour m'essayer avec vous; chargé seulement avec un bout de chandelle de suif, il ferait plus d'effet que le meilleur des vôtres avec une balle de fer, malgré toute l'adresse et toute l'expérience que vous prétendez avoir. »

Guebra-Mascal me répondit que j'étais un Franc et un menteur. Je me levai soudain, et il me lança un coup de pied. Furieux que j'étais, je me précipitai sur lui, et le saisissant à la gorge, je l'étendis sur le parquet. Les Abyssiniens ne savent ni lutter, ni combattre à coups de poing. Guebra-Mascal ne fut pas plus tôt à terre qu'il tira son coutelas, et voulut m'en porter un coup au visage; mais comme son bras n'était pas entièrement libre, tout ce qu'il put faire fut de me blesser légèrement sur le haut de la tête, de sorte qu'aussitôt le sang m'inonda le visage. Je ne l'avais pas encore frappé; mais dès que je sentis couler mon sang, je lui arrachai son coutelas, et ma première intention fut de le tuer. Heureusement que la Providence m'inspira mieux! Au lieu de me servir de la lame du coutelas, je frappai avec le manche la face de mon adversaire, et je le meurtris si violemment que les cicatrices de ces blessures furent depuis aisées à distinguer parmi celles de la petite vérole.

Une aventure si imprévue, si fâcheuse, eut bientôt détruit les effets du vin. Il s'éleva sur cela mille opinions différentes. L'heure était trop indue pour réveiller personne dans le palais du roi, ni dans la maison du ras; malgré cela, il y avait des gens de notre troupe qui disaient qu'il fallait nous envoyer immédiatement au roi, parce que nous étions dans l'enceinte de son palais, où quiconque lève la main doit être puni de mort. Ayto-Heikel me conseilla, quoiqu'il fût très tard, de me rendre soudain à Koscam. Petros disait que je devais aller chez Ayto-Aylo, et les deux baalomaals voulaient me retenir dans le palais. Anthulé, dans la maison de qui j'étais, et qui se sentait vivement offensé de ce qu'on lui avait ainsi manqué, me pria de demeurer chez lui, parce que j'étais sérieusement blessé, et que, comme tous ceux qui étaient là voyaient mon sang, ils en rendraient compte le lendemain au roi, et arrangeraient plus facilement l'affaire. Mais tous ces avis, qui semblaient assez sages aux autres, me parurent dangereux à moi seul, parce qu'ils pouvaient faire penser que je me croyais coupable, tandis que j'étais au contraire bien persuadé de ne pas l'être.

Je me décidai donc à aller coucher dans ma propre maison; en conséquence je me lavai le visage et la tête avec de l'eau et du vinaigre, et je trou-

vai que ma blessure ne saignait déjà plus; ensuite je m'enveloppai dans mon manteau. Je me rendis chez moi sans accident, et je me mis au lit. Mais Ayto-Heikel et Petros n'étaient pas tranquilles, et quoiqu'il fût plus de minuit, ils allèrent réveiller Ayto-Aylo pour lui apprendre mon aventure. Aussi à peine était-il jour, que cet ami fut dans ma chambre. Guebra-Maseal s'était enfui chez Keffa-Yasous, l'un de ses parents; mais peu après l'arrivée d'Aylo, on vint nous apprendre qu'il avait été arrêté et mis aux fers dans la maison du ras.

Tous ces jeunes Abyssiniens semblaient avoir mon affaire à cœur plus que je ne le souhaitais, parce que je craignais que cela n'excitât quelque nouvelle querelle. Je n'ai de ma vie jamais été aussi triste, aussi accablé; je ne me représentais nuit et jour qu'un avenir sinistre; je fus vingt fois prêt à reprendre le chemin du Tigré, et ce qui me fortifiait surtout dans cette idée, c'est la perte que je venais de faire d'un jeune homme que j'avais eu auprès de moi depuis mon voyage en Barbarie, et qui m'avait aidé dans mes plans d'architecture que j'y avais levés pour le roi d'Angleterre. Ce jeune homme continuait en Abyssinie à perfectionner ses dessins, quand les suites d'une dyssenterie dont il avait été attaqué dans l'Arabie Heureuse le firent mourir à Gondar.

Le ras, Ozoro-Esther, Ozoro-Altash, régalèrent tout le monde, et chaque jour on tuait en abondance des bœufs, des veaux, des moutons, des chevreaux. La ville entière avait l'air d'un marché perpétuel; on voyait dans toutes les rues les gens du bas peuple chargés de viandes crues, et le vin et les autres espèces de boissons ruisselaient de tous côtés. Le ras m'obligeait de dîner tous les jours avec lui, et il était sûr alors de me donner un violent mal de tête, à force de me faire boire de l'hydromel, liqueur que je n'ai jamais pu m'accoutumer à trouver bonne.

L'après-dîner nous nous rendions chez les dames de la cour, où il ne régnait pas moins de désordre que chez le ras. Toutes les femmes mariées mangeaient, buvaient et paraissaient la pipe à la bouche comme les hommes. Il est impossible, sans passer les bornes de la décence, de donner une juste idée de ces bacchanales.

Comme je puis dire que j'ai été bien établi dans ce pays-là, et que j'ai eu occasion d'en connaître l'état, les mœurs et le gouvernement, je vais présenter les détails qui m'ont paru les plus dignes d'attention.

Usages d'Abyssinie qui ressemblent à ceux qu'on trouve établis en Perse, etc. Description d'un banquet sanglant

La couronne d'Abyssinie est et a toujours été héréditaire dans une famille particulière qui descend, dit-on, en droite ligne de Salomon et de la reine de Saba, *négesta azab*, c'est-à-dire reine du Midi. Cependant cette couronne est élective dans cette même famille, et il n'y a ni loi ni coutume qui oblige de la décerner de preférence au fils aîné du roi.

La primogéniture n'est donc point un droit; l'usage lui a même été contraire. Quand un roi meurt, si ses fils sont assez avancés en âge pour être en état de régner, et qu'ils n'aient point été relégués sur la montagne, l'aîné ou le cadet, aidé par les amis de son père, s'empare ordinairement du trône; mais si les héritiers sont sur la montagne, le premier ministre choisit seul le roi, qui passe alors pour avoir été appelé par la nation; et comme les désirs et les intérêts de ce ministre sont de maintenir sa puissance le plus long-temps possible, il ne manque jamais de décerner la couronne à un enfant sous lequel il peut gouverner l'empire à son gré, et dont il prolonge ordinairement la minorité durant sa vie entière.

Le roi est, à son couronnement, oint d'huile d'olive qu'on lui verse sur le sommet de la tête, et pour la faire pénétrer dans ses longs cheveux, il se frotte avec ses deux mains assez indécemment, et à peu près de la même manière que ses soldats se frottent la tête avec du beurre.

La couronne d'Abyssinie ressemble à une mitre d'évêque : c'est une espèce de casque qui couvre le front, les joues et le cou; elle est doublée de taffetas bleu, et le dessus est d'or et d'argent travaillé à filigrane, d'une manière supérieure.

Au haut de la couronne il y a une boule de verre rouge, dans laquelle sont plusieurs clochettes de différentes couleurs.

Autrefois on ne voyait jamais le visage du roi, ni aucune partie de son corps, à l'exception du pied, qu'il laissait paraître de temps en temps. Il s'assied dans une espèce d'alcôve ou de balcon, dont le devant est garni de jalousies et de rideaux, et en outre il couvre son visage toutes les fois qu'il donne des audiences publiques ou qu'il rend la justice. Lorsqu'il craint quelque trahison, son balcon est totalement fermé, et il parle par un trou qui est à côté, à un officier qu'on appelle le *kal-hatze*, la voix ou la parole du roi, et qui va porter les discours du monarque aux juges assis autour de la table du conseil.

Le roi va régulièrement tous les jours à l'église : ses gardes prennent alors possession de toutes les avenues et des portes où il doit passer, et comme il est à pied, personne n'a droit de l'accompagner que deux de ses chambellans, sur lesquels il s'appuie. Il baise le seuil et les côtés de la porte de l'église, ainsi que les marches de l'autel, après quoi il s'en retourne soudain dans son palais, soit qu'on célèbre quelque service dans l'église, soit qu'on n'en célèbre pas. Il monte les degrés de la salle d'audience sur une mule, et ne met pied à terre que sur un tapis de Perse qui est devant le trône, et sur lequel j'ai vu quelquefois cette mule commettre de grandes incongruités.

Tous les matins avant le jour un officier appelé le *serach-massery* s'arme d'un long fouet, qu'il fait claquer devant la porte du palais, en faisant plus de bruit que ne pourraient en faire vingt postillons français. Il chasse, par ce moyen, les hyènes et les autres bêtes féroces qui infestent la ville pendant la nuit, et en même temps il donne le signal du lever du roi. Le monarque se place à jeun sur son trône pour rendre la justice, jusqu'à huit heures, et à huit heures il va déjeuner.

Le roi choisit lui-même six nobles, auxquels on donne le titre de *baalomaal*, ou chambellans, et dont quatre se tiennent toujours auprès de sa personne; un septième, qui est le chef de ces six-là, s'appelle l'*azeleffa-el-camisha*, c'est-à-dire serviteur de la tunique : c'est lui qui est maître de la garde-robe, et premier officier de la chambre. Ces sept officiers, les esclaves noirs et quelques autres personnes, servent le monarque dans l'intérieur du palais, et vivent avec lui dans une familiarité à laquelle ne peuvent jamais parvenir le reste de ses sujets.

Quand le roi assemble son conseil pour délibérer sur des objets importants, il se tient dans une espèce de loge fermée, au bout de la table du conseil ; les personnes qui y assistent sont rangées autour de la table, suivant leur rang, et donnent leur voix, en commençant toujours par le plus jeune, ou du moins le dernier officier. Les premiers qui parlent sont les shalakas, ou colonels des troupes de la maison du roi; ensuite vient le grand-échanson, puis le badjerund, c'est-à-dire le garde de cet appartement du palais appelé *la maison du lion*, puis le garde de l'appartement où se font les banquets royaux. Après ceux-là vient le *lika-magwass*, c'est-à-dire l'officier qui a coutume de précéder le roi pour écarter la foule.

A la guerre le lika-magwass porte l'épée et le bouclier du roi, et rôde toujours autour de lui, à une certaine distance. Il tient au moins un bouclier d'argent et une épée dont la pointe est du même métal, pour les princes qui, craignant de s'exposer, ne veulent pas se servir d'armes plus redoutables. Mais, de mon temps, il n'en était pas ainsi : le roi portait lui-même son bou-

clier noir, sans ornement, et de bonne peau de buffle, ainsi qu'une épée d'excellent acier ; ses armes d'argent ne paraissaient qu'à la fin de la campagne, et alors elles étaient dans les mains du lika-magwass. Jadis les rois d'Abyssinie étaient respectés de l'ennemi, au milieu des guerres les plus sanglantes, lors même qu'ils combattaient contre leurs sujets révoltés.

Les attributs de la royauté sont un cheval blanc, dont la tête est parée de clochettes d'argent, un bouclier d'argent, et un bandeau d'étoffe de soie blanche, ou bien plus souvent de mousseline, qui lui couvre le front, se noue par un double nœud derrière la tête, et dont les bouts flottent sur les épaules.

Après le lika-magwass, le palambaras donne sa voix dans le conseil, puis le fit-auraris, puis le gera-kasmati, et le kanya-kasmati, dont les titres dérivent de l'ordre qu'ils observent dans les campements, l'un étant toujours à gauche, et l'autre à droite de la tente du roi. car *kanya* et *gera* veulent dire la droite et la gauche. Ensuite vient le dakakin billetina-gueta, ou le second chambellan ; puis le secrétaire des commandements ; puis les azages, ou généraux de la droite et de la gauche ; puis le rak-massery ; puis le basha ; puis le kasmati du Damot, celui du Samen, celui de l'Ambara, et, le dernier de tous, celui du Tigré, devant lequel une coupe d'or est posée sur un carreau. Le kasmati du Tigré porte le titre de nebrit, comme étant gouverneur d'Axum et gardien du livre de la loi, qu'on suppose y être encore conservé.

Après le gouverneur du Tigré parle l'acab-saat, c'est-à-dire le gardien du feu ou le premier ecclésiastique de la maison du roi. On a prétendu que l'acab-saat devait se tenir auprès du roi pendant les repas, et qu'il était le maître de faire retirer le manger et le boire de devant le monarque, si ce prince paraissait disposé à s'y livrer avec trop d'excès. J'ignore si tel est en effet son droit, mais je sais bien que je ne le lui ai jamais vu exercer, et autant que j'ai pu en être instruit, il ne s'en servait pas davantage sous les prédécesseurs du monarque qui régnait de mon temps en Abyssinie. D'ailleurs jamais le roi ne mange en public, et il n'est servi que par ses esclaves ; mais si un de ses sujets avait le droit d'assister à ses repas et de le contrôler, comme je crois qu'il ne l'a point, il y a apparence que ce ne serait pas là le moment que le prince choisirait pour s'abandonner à des excès.

L'acab-saat est immédiatement suivi par le grand-maître de la maison du roi, et enfin par le betwudet ou ras. Quand ils ont tous opiné, le monarque, toujours dans son balcon, dit ce qu'il juge à propos, et se fait entendre au conseil par l'organe du kal-hatzé.

On trouve en Abyssinie divers usages que quelques auteurs ont crus longtemps particuliers aux anciens peuples chez lesquels on les a d'abord remarqués, et que des écrivains moins savants ont jugés originaires de l'Abyssinie

même. Je commencerai par faire mention de ceux qui ont rapport au roi et à la cour.

Les rois de Perse, ainsi que les rois d'Abyssinie, ne pouvaient être élus que dans une seule famille, et cette famille était celle des Arsacides, après l'extinction de laquelle on choisit celle de Darius. Le titre du roi d'Abyssinie est celui de roi des rois, et le prophète Daniel nous apprend que Nabuchadnezzar portait le même titre. La primogéniture n'est point un droit en Abyssinie, les cadets de la famille royale ont le même droit à être élus que les aînés, et il en était de même en Perse.

Les Perses accordaient une sorte de préférence aux enfants légitimes de leurs rois sur les bâtards; mais il y a pourtant des exemples qui prouvent que ces derniers l'emportaient quelquefois sur les autres: Darius, quoique fils naturel de Xercès, fut préféré par le peuple à son frère Isogias, qui était légitime. On a vu souvent la même chose chez les Abyssiniens: plusieurs de leurs rois ont été des enfants d'adultère, et d'autres de simples fils naturels que des partis ont portés sur le trône, toujours sous prétexte qu'ils y étaient appelés par le cri du peuple.

Quoique les rois des Perses eussent divers palais où ils résidaient en différents temps de l'année, Pasagarda, capitale de leurs premiers souverains, était regardée comme le seul endroit où devait se faire leur couronnement: en Abyssinie l'antique cité d'Axum a le même privilége.

Une autre cérémonie très remarquable, et commune à ces deux anciens peuples, est celle de l'adoration, qui de nos jours est encore rigoureusement observée en Abyssinie toutes les fois qu'on paraît en présence du monarque. Il ne suffit pas de fléchir le genou, il faut qu'on se prosterne: on commence par se laisser tomber sur ses genoux, puis sur ses mains; après quoi on incline sa tête et son corps jusqu'à ce que le front touche à terre, et si on a une réponse à attendre, on reste dans cette posture jusqu'à ce que le roi ordonne de se relever.

Quoique le refus de se soumettre à cette cérémonie eût été regardé chez les Perses et chez les Abyssiniens comme une espèce de rébellion et d'insulte faite au monarque, si ce refus était venu de ses sujets, il paraît pourtant qu'en Abyssinie il a été quelquefois permis aux étrangers de se dispenser de l'adoration. Je me souviens d'avoir vu un mahométan, envoyé deux fois par le shérif de la Mecque en Abyssinie, ne vouloir rendre hommage au roi qu'en croisant ses bras sur sa poitrine, et en inclinant un peu sa tête, et on jugea à la cour de Gondar que ce n'était nullement manquer au roi d'Abyssinie, puisque l'envoyé ne se présentait pas autrement devant son légitime souverain.

J'ai déjà eu occasion de dire en passant que le roi d'Abyssinie n'est point

visible quand il tient conseil. Voici de quelle manière la chose se passe. Autrefois il était dans une chambre particulière qui communiquait à la salle du conseil par deux grandes fenêtres à volets pliants, élevées de trois pieds au dessus du parquet. Ces fenêtres ou portes étaient garnies de barreaux comme une cage, et couvertes d'un rideau de taffetas très clair; de sorte qu'en fermant les autres ouvertures de cet appartement, le monarque était dans l'obscurité, et voyait aisément toutes les personnes qui étaient dans la chambre voisine, sans pouvoir être vu lui-même.

Justin nous dit que les rois des Perses se cachaient pour donner une plus haute idée de leur majesté, et que sous Déjocès, roi des Mèdes, on publia une loi qui défendait de porter les yeux sur la personne du monarque. Il en était presque de même en Abyssinie; mais les guerres continuelles qui ont désolé cet empire depuis que les mahométans se sont emparés du royaume d'Adel ont fait négliger cette coutume, qui n'est presque plus usitée que dans les grandes cérémonies, et quand le roi assemble son conseil. Nous voyons dans l'histoire que souvent l'armée et la nation entière n'ont dû leur salut qu'à la valeur de leurs monarques et à la manière dont ils s'exposaient dans les combats, ce qui eût été sans doute bien différent, si ces princes avaient observé l'ancien usage de demeurer invisibles; cependant quand ce prince monte à cheval, ou qu'il donne quelque audience dans son palais, il a la tête et le front entièrement couverts, et il tient une de ses mains sur sa bouche, de sorte qu'on ne lui voit que les yeux; ses pieds sont aussi presque toujours cachés.

Nous voyons dans Apulée que cette coutume était pareillement établie chez les Perses, et qu'elle donna aux mages occasion de placer sur le trône de Cambyse Oropaste son frère, au lieu de Smerdis, qui aurait dû lui succéder. Le visage du roi étant couvert, on ne put d'abord pas s'apercevoir de la supercherie.

Il y a un usage bien singulier en Abyssinie, c'est qu'il faut que les portes et les fenêtres du roi soient incessamment assaillies de gens qui pleurent, se lamentent et demandent justice à grands cris, dans tous les différents idiomes de l'empire, pour être admis en présence du monarque, et faire cesser les torts prétendus dont ils se plaignent. Dans un pays aussi mal gouverné et exposé constamment à tous les malheurs de la guerre, on peut bien imaginer qu'il ne manque pas de gens qui ont de justes raisons de se plaindre; mais si par hasard il ne s'en trouve pas assez, comme par exemple dans le fort de la saison des pluies, où l'on a peine à approcher de la capitale et à se tenir dehors, il y a une bande de misérables qu'on paie pour crier et se lamenter, comme s'ils avaient été véritablement opprimés. Cet usage est, dit-on,

établi pour l'honneur de la majesté royale, et pour que le prince ne soit pas solitairement abandonné dans son palais à une tranquillité oiseuse. Pour moi, j'avoue que de toutes leurs coutumes c'est celle qui me paraissait la plus absurde et la plus insupportable. Aussi, quand le roi, qui connaissait ma façon de penser à cet égard, n'avait point de monde chez lui, il s'amusait à mes dépens d'une manière plus bizarre que royale.

Durant la saison des pluies, je me renfermais quelquefois dans mon appartement pour travailler plus à mon aise, et alors j'entendais tout à coup quatre ou cinq personnes qui se mettaient à gémir, à crier, à implorer ma protection, comme si elles eussent été, les unes accablées de la plus amère douleur, les autres prêtes à souffrir la mort, d'autres même au moment d'expirer, et cet horrible concert était si bien exécuté, qu'il semblait que leurs larmes, leurs sanglots, leurs plaintes ne pussent être que l'effet d'une douleur réelle. Alors j'ordonnais aux sentinelles qui étaient à ma porte de faire entrer quelqu'un de ces malheureux, que je croyais venir de loin, pour m'informer du sujet de son affliction ; mais il se trouvait presque toujours que c'était un de mes gens ou quelque autre domestique connu, et lorsque par hasard c'était un étranger, et que je lui demandais ce qui l'affligeait si fort, il me répondait froidement que ce n'était rien, qu'il avait dormi dans l'écurie, et qu'à son réveil, apprenant des soldats que j'étais retiré chez moi, il était venu avec ses compagnons crier, se plaindre sous mes fenêtres, afin de me faire honneur aux yeux du peuple, et empêcher que je ne m'abandonnasse à l'ennui et à la mélancolie, étant trop tranquille chez moi ; qu'ainsi il espérait que je voudrais bien lui faire donner à boire pour qu'il pût continuer à crier avec un peu plus de courage. En entendant parler ainsi, je ne pouvais m'empêcher d'éprouver de violents accès de colère ; et l'on ne manquait pas d'en rendre compte au roi, qui en riait de tout son cœur. Quelquefois même ce prince se tenait caché pendant ces scènes aux environs de chez moi, pour pouvoir être lui-même témoin de ma mauvaise humeur.

Que ces plaintes soient véritables ou feintes, elles ont toujours pour refrain : *Rete O Jan hoi*, ce qui, répété très rapidement, ressemble à *prete Janni* (prêtre Jean), titre qu'on a donné en Europe au roi d'Abyssinie, et dont on ne connaissait pas l'étymologie. Ces mots signifient dans la langue du pays : Rends-moi justice, ô mon roi !

Hérodote nous raconte que chez les Perses le peuple accourait en foule devant les portes du palais pour crier et se lamenter ; Intaphernes vint ainsi faire entendre ses plaintes à la porte du roi.

J'ai parlé du conseil qu'on tient en Abyssinie dans les temps de trouble, conseil où le roi, toujours invisible, est présent, donne son avis par l'organe

d'un officier appelé le *kal-hatzé* : aussitôt que cet officier prononce les paroles du roi, tout le conseil se lève pour l'écouter, et si le roi y assistait ouvertement, tout le monde serait obligé de se tenir debout durant toute la séance.

Dans ces conseils le roi se range tantôt du côté de la majorité, tantôt du côté opposé; mais quand la majorité est contre lui, il punit souvent ceux qui la composent en les envoyant en prison à l'issue du conseil. Quoiqu'il soit dit que les avis seront adoptés à la pluralité des voix, il n'en est pas moins vrai que le roi a le droit de donner toujours la prépondérance au parti dont il se range, et je pense que c'est une des usurpations de l'autorité souveraine contraire à la constitution primitive. Il en était de même chez les Perses.

Je vais à présent comparer les ornements et la manière de se parer des deux rois. Le monarque abyssinien porte les cheveux longs, et les anciens rois des Perses les portaient ainsi, suivant le témoignage de Suétone et d'Aurélius Victor.

Le diadème, attribut de la royauté chez les Perses comme chez les Abyssiniens, avait exactement la même forme, et était porté de la même manière. Le roi d'Abyssinie le porte quand il est en marche, non seulement comme une marque distinctive de son rang, mais parce qu'il en est bien moins incommodé, surtout dans les pays chauds, qu'il ne le serait d'un ornement plus pesant. Ce bandeau est posé sur le front et noué par derrière, de manière que le sommet de la tête reste à découvert. Les Abyssiniens ne pourraient mettre quelque chose sur leur tête, et surtout quelque chose de blanc, sans faire un sanglant outrage au monarque; il n'y a que les prêtres qui ont droit de porter de grands turbans de mousseline, et les mahométans, qui portent des bonnets et des turbans blancs par dessus.

Le trône des rois d'Abyssinie était autrefois d'or ; ce trône formait un carré long, assez semblable à nos sophas; on le recouvrait de tapis de Perse, de Damas, et d'étoffes brochées en or; il y avait des marches sur le devant; enfin il est encore assez richement orné, quoique les guerres aient fait diminuer l'ancienne magnificence. Il y avait un autre trône portatif, qui était un tabouret d'or, à peu près pareil aux chaises curules que nous voyons représentées sur les médailles des Romains. Dans la guerre du Begemder, ce trône fut remplacé par un trône de la même forme, incrusté en or et supérieurement travaillé. Xercès, assistant à un combat naval, était, dit-on, assis sur un tabouret d'or.

En Abyssinie c'est un crime de haute trahison que de s'asseoir sur le siége du roi, et quiconque le ferait serait soudain mis en pièces, à moins qu'on ne fût bien sûr qu'il était fou.

Par une loi fondamentale de l'état, tous les enfants de la famille royale qui ont quelque difformité ou quelque défaut de corps ne peuvent monter sur le trône d'Abyssinie; aussi, dès que quelqu'un des princes s'échappe de la montagne de Wechné, et est repris, on le fait ordinairement mutiler, pour qu'il soit désormais regardé comme incapable de régner. Les Perses avaient la même loi; Procope dit que Zamès, fils de Cabadès, fut exclu du trône parce qu'il était borgne, la loi perse ne permettant pas que ceux qui avaient la moindre imperfection corporelle pussent régner.

Les rois d'Abyssinie se font rarement voir à leurs sujets. Justin observe que les Perses cachaient la personne de leurs rois, afin d'augmenter le respect dû à leur majesté. Une loi de Dejocès, roi des Medes, loi que j'ai déjà citée, défendait de voir le monarque. Cet usage remontait même au temps de Sémiramis, puisque Ninias, son fils, vieillit dans le palais sans avoir été ni connu ni vu au dehors.

Cet usage absurde a été la source d'une infinité d'abus. Chez les Perses il y avait deux officiers appelés l'œil du roi et l'oreille du roi, et qui étaient chargés du dangereux emploi de voir et d'entendre pour leur monarque. J'ai déjà dit qu'en Abyssinie il y a un officier qui s'appelle la voix du roi, et, le roi n'étant point vu, cet officier parle toujours à la troisième personne. Tout ce qui émane du souverain commence par ces mots : « Écoutez ce que le roi vous dit », et ce qui suit ce préambule a toujours force de loi.

De grandes, de solennelles parties de chasse ont toujours eu lieu chez les rois des Perses et des Abyssiniens, et alors il fut long-temps regardé comme un crime pour un sujet de frapper le gibier avant que le roi lui eût déjà lancé son dard; mais Artaxercès-Longuemain abolit cette absurde coutume dans ses états, et Yasous le Grand en fit de même en Abyssinie au commencement du dernier siècle.

Les rois d'Abyssinie sont au dessus de toutes les lois; ils jouissent d'une autorité sans bornes en matière ecclésiastique comme en matière civile; toutes les terres de leur royaume, et la personne même de leurs sujets, leur appartiennent, parce que tout Abyssinien naît esclave du prince, et s'il jouit ensuite de quelque rang dans la société, ce n'est jamais que par un don du monarque, et non à cause de ses parents, qui sont comptés pour rien. On sait que les Perses avaient de pareils usages.

On fait en Abyssinie différentes sortes de pain, parce qu'il y a différentes espèces de teff et de tocusso, dont la qualité varie encore beaucoup dans chaque espèce. Le roi d'Abyssinie mange du pain de froment, non pas de toutes sortes de froment, mais seulement de celui qu'on recueille dans la province de Dembea, et qu'on appelle spécialement la nourriture du roi. Il

en était de même chez les Perses : Hérodote dit que le roi mangeait du pain de froment, et Strabon nous apprend que ce pain était d'une espèce particulière de froment.

Il y a en Abyssinie, ainsi que je l'ai déjà dit, un officier appelé le *serach-massery*, dont l'emploi est de veiller toute la nuit à la porte du roi, et de faire claquer un grand fouet, le matin à la pointe du jour, pour chasser les bêtes féroces qui sont entrées dans la ville pendant les ténèbres ; ces coups de fouet servent en même temps de signal pour annoncer le lever du roi, qui se place alors sur son trône pour rendre la justice. Ainsi en Perse un officier entrait dans la chambre du roi, et lui disait : « Réveille-toi, ô roi ! et occupe-toi des affaires dont Orosmades t'a chargé de prendre soin. »

Le roi d'Abyssinie ne marche jamais quand il est hors de son palais ; il ne pose pas même le pied à terre, et s'il veut descendre de cheval, un de ses domestiques vient lui présenter un escabeau qu'il tient tout prêt pour cela. Il se rend à cheval de son appartement dans la salle d'audience, et il descend auprès de son trône ou du siége placé dans l'alcôve de sa tente. Athénée raconte que chez les Perses le roi ne posait pas non plus les pieds à terre hors de son palais.

Le monarque abyssinien juge souvent lui-même les crimes capitaux, et son jugement est toujours regardé comme favorable.

Jamais le roi ne condamne un homme à mourir la première fois qu'il est coupable, à moins que cet homme n'ait commis un parricide ou un sacrilége. En général la vie et le mérite du prisonnier sont mis en balance avec la faute qu'il a commise : de sorte que, s'il a été plus utile à l'état par sa conduite passée qu'il ne lui a nui par le mal qu'il vient de faire, il peut être sûr d'être absous dès que le roi le juge seul.

Dans toutes leurs expéditions les rois des Perses se faisaient suivre par des juges. Nous trouvons dans l'historien que je viens de citer que, lorsque Cambyse était en Égypte, les juges qui l'accompagnaient condamnèrent à mort dix des principaux Égyptiens par chacun des Perses qui avaient été tués par les habitants de Memphis. De même, six juges accompagnent toujours le roi d'Abyssinie lorsqu'il entre en campagne, et tous les rebelles qu'on prend les armes à la main sont jugés sur-le-champ.

Dans les deux royaumes que je compare ici, les personnes distinguées par la faveur du monarque, ou illustrées par quelques actions éclatantes, ont toujours été décorées de chaînes d'or, d'épées et de bracelets. En Abyssinie ce sont les récompenses des services rendus à la guerre ; cependant Poncet reçut une chaîne de Yasous le Grand. La veille de la bataille de Serbraxos, le ras Michael fit présent à Ayto-Engedan d'une bride et d'une selle garnies de

plaques d'argent, et le lendemain de cette bataille je fus honoré moi-même d'une chaîne d'or que le roi me donna après ma réconciliation avec Guebra-Mascal.

Un étranger de distinction, et recommandé comme je l'étais, ne demandant pas de l'argent et n'attendant pas précisément des secours journaliers pour sa subsistance, est ordinairement pourvu de quelques villages qui lui fournissent les choses dont il peut manquer, sans qu'il s'adresse chaque fois au roi ou a ses ministres. On donna à Amha-Yasous, prince de Shoa, plusieurs villages pour l'entretien de sa maison : celui d'Emfras lui fournissait les viandes, un village du Karoota le vin, un village du Dembea le froment, un village du Begemder la toile de coton dont il habillait ses domestiques; ainsi du reste.

Lorsque je fus admis au nombre des officiers du roi, j'eus les différents villages appartenant aux postes que j'occupais, parmi lesquels il y avait un petit village composé d'environ dix-huit maisons et appelé Geesh, où naissent les sources du Nil. Je le demandai expressément, et le roi me l'accorda au lieu d'un autre village plus considérable que j'aurais pu avoir pour me fournir de miel; il me fut ensuite confirmé par le rebelle Waragna-Fasil, qui, à la vérité, ne voulait pas que mes revenus m'enrichissent, car il ne me permit d'en retirer que deux jarres de miel seulement, encore ce miel avait-il tellement le goût amer des lupins, qu'il ne put m'être d'aucun usage.

Dans cet empire, dès qu'un prisonnier est condamné pour un crime capital, on ne le ramène pas en prison, parce qu'on regarderait ce délai trop cruel; mais on le conduit immédiatement au lieu du supplice, et son arrêt est exécuté. On en a déjà vu plusieurs exemples dans les annales d'Abyssinie. Lorsque le roi revint du Tigré et rentra dans Gondar, il condamna lui-même à mort l'acab-saat abba Salama, qui soudain fut pendu à un arbre avec ses habits de prêtre, devant la porte du palais. Le même jour, Chremation, frère de l'usurpateur Socinios; Guebra-Danghel, gendre du ras Michaël, et plusieurs autres rebelles, subirent le même sort. Tel était pareillement l'usage des Perses.

Le principal supplice en Abyssinie est la croix. Un supplice plus terrible encore, c'est celui d'être écorché vif. Cet usage barbare subsiste encore en Abyssinie, et nous en avons la preuve par l'histoire du brave Woosheka, fait prisonnier pendant la campagne de 1769. La mort cruelle de cet infortuné fut un sacrifice fait à la vengeance de la belle Ozoro-Esther, qui, toute sensible et douce qu'elle était, ne put jamais pardonner à celui qu'elle regardait comme l'instrument de la perte de son époux.

Les Abyssiniens font aussi mourir les criminels en les lapidant. Ce sup-

plice est assez ordinairement réservé aux etrangers, qu'ils appellent Francs, et surtout lorsqu'on les croit coupables en matière de religion. Les prêtres catholiques qu'on découvrit en Abyssinie, il n'y a que peu d'années, furent lapidés, et leurs corps sont encore dans les rues de Gondar, ensevelis sous les monceaux de pierres qui servirent à leur donner la mort. On voit trois de ces gros monceaux de pierres pres de l'église d'Abbo.

Parmi les châtiments capitaux qu'on inflige en Abyssinie, nous pouvons compter celui d'arracher les yeux, usage barbare que j'ai vu souvent pratiquer dans le peu de séjour que j'ai fait dans ces contrées. C'est ordinairement la punition des rebelles. Après la sanglante bataille de Fagitta, douze chefs gallas, que le ras Michaël avait fait prisonniers, eurent les yeux arrachés, et furent ensuite poussés dans la campagne pour qu'ils y mourussent de faim, ou qu'ils y fussent dévorés par les lions et les hyènes. Plusieurs autres prisonniers de distinction, plusieurs nobles du Tigré, subirent le même sort; et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'aucun d'eux ne mourut dans l'instant ni à la suite du supplice, qui s'opère pourtant toujours avec des pinces de fer et de la manière la plus cruelle.

Le corps des personnes qu'on fait mourir en Abyssinie pour crime de haute trahison, de meurtre ou de violence, est communément exposé sur les places publiques et dans les grands chemins, et fort rarement enterré. Les rues de Gondar sont pavées des membres et des carcasses de ces malheureux, qui y attirent tant d'animaux féroces pendant la nuit, qu'il est très dangereux de sortir. Cette horrible coutume d'abandonner les cadavres des criminels est en pleine vigueur à Gondar. Les chiens s'emparent souvent de quelques membres, qu'ils charrient aussitôt dans les cours et dans les appartements pour pouvoir les dévorer avec plus de sécurité, ce qui ne manquait pas de me révolter; mais ils y revenaient si souvent, que j'étais enfin obligé de leur laisser le champ libre.

Quoique les Abyssiniens aient eu de tout temps beaucoup de rapports avec l'Égypte, ils ne paraissent pas avoir jamais fait usage du papier; mais, à l'imitation des Perses, ils se sont toujours servis et ils se servent encore pour écrire de peaux d'animaux.

Les Abyssiniens ne mangent ni ne boivent jamais avec les étrangers, quoiqu'ils n'aient maintenant aucune raison de s'en abstenir. La loi qui le leur défendait jadis est abolie, mais ils restent soumis à leur ancien préjugé. Ils brisent, ou du moins ils purifient avec soin leurs vases, lorsque quelque étranger s'en est servi pour manger ou pour boire, et cette coutume, qu'ils ont imitée des Égyptiens, ils la conservent, quoique le motif religieux qui y a donné naissance ne subsiste plus en Égypte.

Quelques historiens prétendent qu'autrefois toutes les femmes égyptiennes jouissaient de la liberté d'avoir commerce avec tous les hommes, ce qui n'était pas ordinaire chez les autres nations orientales. Nous pouvons croire que cette coutume des Égyptiens leur venait de l'Abyssinie, car en Abyssinie les femmes vivent comme si elles étaient communes à tout le monde, et leurs plaisirs n'ont d'autres bornes que leur volonté. Cependant elles prétendent avoir pour principe, quand elles se marient, de n'appartenir qu'à un seul homme; mais elles ne s'en contraignent pas davantage, et ce devoir est, comme la plupart des autres, un objet de plaisanterie. Hérodote nous dit que de son temps il en était de même en Égypte.

Les Égyptiens comptaient pour rien l'état et le rang de la mère; l'enfant suivait la condition de son père, libre ou esclave. La même chose a encore lieu en Abyssinie. Le fils du roi et d'une négresse esclave, achetée ou prise à la guerre, n'a pas moins droit à la couronne que vingt autres enfants du même monarque, nés des mères les plus nobles de l'empire.

Jadis en Égypte les hommes ne se mêlaient ni de vendre ni d'acheter. Il en est encore de même en Abyssinie. C'est une espèce d'infamie pour un homme d'aller acheter quelque chose au marché. Il ne peut non plus, ni charrier de l'eau, ni pétrir du pain; mais il lave ses vêtements et ceux des femmes, sans que celles-ci puissent l'aider. Les hommes abyssiniens charrient toujours sur leur tête les fardeaux qu'ils ont à porter, et les femmes les charrient sur leurs épaules, différence qui avait également lieu en Égypte.

Il est certain que l'usage d'employer les femmes à vendre et à acheter doit avoir cessé dès que la jalousie a commencé et que l'on a voulu renfermer ce sexe : aussi y a-t-il long-temps qu'il n'a plus lieu en Égypte; mais, par la raison contraire, il subsiste en Abyssinie.

C'était un sacrilége en Égypte de manger un veau, et la raison en était bien naturelle : les Égyptiens adoraient la vache. Aujourd'hui même, en Abyssinie, personne ne mange du veau, quoiqu'on n'y fasse aucune difficulté de manger des bœufs et des vaches. Le principe égyptien est détruit, mais le préjugé reste.

Les Abyssiniens ne mangent ni des oiseaux sauvages, ni des oiseaux marins, ni même des oies, qui étaient regardées en Égypte comme un mets très délicat. La raison de cette différence vient de ce que, lors de leur conversion au judaïsme, ils furent obligés de renoncer à celles de leurs coutumes qui se trouvaient contraires aux lois de Moïse.

C'est ici que je veux remarquer une coutume contre nature qui est généralement pratiquée en Abyssinie, et qui, dans les premiers siècles, semble avoir été commune à tous les peuples du monde. Je ne croyais pas que les

personnes qui avaient les plus légères notions historiques pussent ignorer combien cette coutume avait eu d'empire dans l'Orient ; cependant j'ai vu qu'elle était assez peu connue; mais ce qui m'a surpris bien davantage, et qui est bien moins pardonnable, c'est qu'on ignore jusqu'aux premières lois par lesquelles Dieu l'a défendue.

Je rencontrai dans une de mes courses trois voyageurs qui avaient l'air de trois soldats et qui faisaient marcher devant eux une vache : ils firent halte au bord d'un ruisseau, et l'un d'eux coupa quelques tranches de viande sur le bas de la croupe de cette pauvre vache, après quoi ils la firent marcher comme auparavant. Quand je fus de retour en Angleterre, et que je racontai ce fait, on jeta les hauts cris, et des gens à qui les mœurs et les coutumes de l'Abyssinie étaient parfaitement étrangères soutinrent que la chose était impossible. Les jésuites qui ont séjourné plus de cent ans avant moi parmi les Abyssiniens racontent presque à chaque page de leur relation que ce peuple mange de la chair crue, et cependant mes contradicteurs n'en savaient rien. Poncet en a aussi parlé, mais le voyage de Poncet n'est pas lu. Enfin, si quelqu'un des auteurs qui ont écrit sur l'Éthiopie n'en a pas fait mention, c'est qu'il a cru que la chose était trop connue pour mériter qu'on la répétât encore.

Dans la capitale, où chacun est en tout temps à l'abri de toutes surprises, ou dans la campagne, dans les villages, quand les pluies constantes inondent tellement les vallées qu'il est impossible de les traverser même à cheval, et que personne n'ose se hasarder à quitter son habitation de peur d'être emporté par des torrents soudains et passagers qui tombent du haut des montagnes au moment où la pluie redouble; enfin, quand on peut dire qu'on est en sûreté chez soi, et que l'épée et le bouclier sont suspendus dans le repos, les principaux habitants des villages, comme les citoyens des villes et les gens qui fréquentent la cour, se réunissent entre amis, tant hommes que femmes, pour dîner ensemble.

On place dans une grande salle une longue table entourée de bancs, sur lesquels les convives s'asseyent. L'usage des tables et des bancs a été introduit en Abyssinie par les Portugais. Autrefois on ne se servait dans les maisons que de cuirs de bœufs qu'on étendait à terre, et sur lesquels on se couchait à demi, comme on le fait encore à l'armée et dans la campagne. On conduit à la porte de la salle à manger une vache ou un taureau, suivant que la compagnie est nombreuse, et quand on a bien lié les pieds de l'animal, on lui fend la peau qui lui pend sous la gorge et que nous appelons le fanon, mais on la fend de manière à n'arriver qu'à la partie grasse qui compose ce fanon, et à se contenter de percer quelques petites veines d'où l'on fait cou-

ler à terre cinq ou six gouttes de sang seulement. On fait en sorte de tenir l'animal en vie jusqu'à ce qu'on ait achevé de le dévorer. Quand ils croient avoir satisfait à la loi de Moïse, en répandant à terre quelques gouttes du sang de l'animal, deux ou trois de la troupe se mettent à leur sanglant ouvrage. Ils commencent par lui lever la peau de chaque côté du dos ; ensuite, enfonçant leurs doigts entre cuir et chair, ils l'écorchent jusqu'à la moitié des côtes et sur la croupe, coupant toujours la peau dans les endroits où ils seraient gênés pour la lever ; puis ils dépècent la viande sans toucher aux os, et les mugissements plaintifs du pauvre animal sont le signal auquel on se met à table.

Au lieu d'assiettes on sert devant chaque convive des gâteaux ronds de l'épaisseur d'environ un demi-travers de doigt. C'est une espèce de pain sans levain, d un goût un peu aigre, mais agréable et facile à digérer. On le fait avec du teff; il est de différentes couleurs, tantôt bis, tantôt très blanc. Il y a communément deux ou trois de ces gâteaux vis-à-vis de chaque convive, avec quatre ou cinq pains bis ordinaires, dont les maitres se servent seulement pour s'essuyer les doigts en dinant, et que les esclaves mangent ensuite.

Dès que les convives sont assis, trois ou quatre domestiques s'avancent, portant chacun dans leurs mains un grand morceau de chair crue et saignante, qu'ils posent sur les gâteaux de teff, qui servent à la fois de plats et de nappe. Tous les hommes tiennent à la main le même coutelas dont ils font usage à la guerre, et les femmes ont de mauvais petits couteaux, à peu près pareils à ces couteaux de deux sous qu'on fabrique à Birmingham.

La compagnie est toujours placée de manière qu'un homme se trouve assis entre deux femmes. Les hommes coupent alors un morceau de viande, chacun de la grandeur des pièces de *beef-steak* anglaises, et l'on distingue encore facilement dans ces morceaux de viande le mouvement des fibres et des esprits vitaux. Les Abyssiniens d'une classe au dessus du commun ne touchent jamais eux-mêmes à leur manger : les femmes prennent la viande, la coupent d'abord par aiguillettes de la grosseur du petit doigt, et ensuite en petits morceaux carrés, qu'elles couvrent de sel fossile et de poivre noir, de la même espèce que le poivre de Cayenne, et qu'elles enveloppent dans un morceau de pain de teff.

Les hommes, ayant alors remis leurs coutelas dans leurs fourreaux, appuient leurs mains sur les genoux de chacune de leurs voisines, se tiennent le corps penché, la tête avancée, et la bouche ouverte comme des idiots, se tournant sans cesse du côté des mains qui leur présentent le morceau, et qui les empâtent si bien qu'ils courent grand risque d'être étouffés. C'est là

une marque de grandeur; celui qui avale les plus gros morceaux et qui fait le plus de bruit en les mâchant est regardé comme le mieux élevé et celui qui sait le mieux vivre. Aussi y a-t-il parmi eux un proverbe qui dit : « Les mendiants et les voleurs n'avalent que de petits morceaux sans faire du bruit. »

Dès qu'un homme a expédié le morceau présenté par une de ses voisines, ce qui est ordinairement fort prompt, il se tourne vers l'autre, et va ainsi alternativement jusqu'à ce qu'il ait pris sa réfection. Il ne boit jamais qu'après avoir achevé de manger, et, avant de boire, il roule deux ou trois petits morceaux de viande pareils à ceux qu'on lui a servis, et il les présente des deux mains à ses deux voisines, qui ouvrent la bouche toutes deux à la fois; par ce moyen il leur marque sa reconnaissance. Il commence à boire dans une grande et belle corne, pendant que les femmes continuent de manger; et quand elles ont fini, tout le monde boit à la ronde, en chantant « Vive la joie et la jeunesse! » On se livre à une gaîté bruyante et à des jeux qui finissent rarement sans querelle.

Cependant la malheureuse victime qu'on a déchirée et dévorée en partie saigne toujours, mais saigne peu, à la porte de ce barbare festin, parce que, tant qu'on peut enlever de viande sans toucher aux os, on ne coupe point les cuisses ni aucune des parties où sont les artères. Mais enfin on en vient là, et bientôt après que l'animal a perdu tout son sang, il devient si coriace, que les cannibales sont obligés de lui arracher le reste de sa chair avec les dents, et de la dévorer comme de vrais chiens.

Ceux qui ont dîné à table sont alors très animés; l'amour leur fait sentir tous ses feux, et tout se permet avec une excessive liberté. Point de pudeur, point de délais, point d'asyle secret et mystérieux pour satisfaire leurs désirs. L'autel de Bacchus devient celui où Vénus reçoit leurs sacrifices. Un couple d'amants descend de son banc pour se placer plus commodément. Aussitôt les deux hommes qui sont le plus près d'eux élèvent leurs manteaux, et les cachent aux autres convives; mais si l'on doit en croire le bruit qu'ils font, ils regardent comme une aussi grande honte de garder le silence en faisant l'amour qu'en mangeant. Quand ils ont repris leur place à table, tous les convives boivent à la santé du couple heureux, et son exemple est imité de chaque côté suivant qu'on se trouve placé. Tout cela se passe sans causer le moindre scandale, sans même qu'on se permette des paroles licencieuses ni des plaisanteries.

Les femmes qui assistent à ces festins sont pour la plupart distinguées par leur naissance et par leur caractère, et elles et leurs amants se donnent réciproquement le titre de *woodage*, qui répond précisément à ce qu'on appelle

en Italie un *sigisbé*. Je ne sais pas si je me trompe, mais il me semble que ce mot de *sigisbe*, ou l'usage qui l'a fait créer, est hébreu. Dans la langue hebraïque *schus chis beüm* signifie compagnon de l'épouse; la seule différence, c'est qu'en Europe les assiduités des sigisbés durent toujours, et que chez les Juifs elles cessaient quelques jours après la noce. L'aversion qu'ont nos dames pour le judaïsme les a sans doute engagées à prolonger cette pratique juive pour mieux la dénaturer.

Les anciens Égyptiens se purgeaient régulièrement trois fois par mois, et cette coutume s'est conservée parmi les Abyssiniens. Un arbre leur fournit le purgatif dont ils se servent.

Quoique les jésuites aient beaucoup parlé des mariages et de la polygamie des Abyssiniens, il n'en est pas moins certain qu'en Abyssinie on n'y connaît point ce que nous entendons par le mariage; mais, quand on se convient mutuellement, on se lie sans aucune cérémonie; on se quitte, on se reprend autant de fois qu'on veut, et même après qu'une femme qui a fait divorce avec son premier mari a eu des enfants d'un autre. Je me souviens d'avoir vu à Koscam, chez l'iteghé, une femme de la première qualité, et il y avait dans le même cercle sept hommes qui tous avaient été ses maris, et dont aucun n'était alors l'époux en titre.

Quand deux époux se séparent, ils partagent leurs enfants : le fils aîné revient à la mère, et la fille aînée au père. S'il n'y a qu'une seule fille, et que tous les autres enfants soient garçons, cette fille lui revient également. De même, si dans le nombre des enfants il n'y a qu'un seul garçon, ce garçon va de droit à la mère. Quand le nombre des enfants est inégal, après qu'on a choisi les deux aînés, les autres sont tirés au sort. Depuis le roi jusqu'au dernier de ses sujets, il n'y a point de distinction entre les enfants légitimes et les bâtards, car, si l'on supposait un premier mariage valide, tous les enfants qui proviendraient des autres seraient adultérins.

Voici toutes les cérémonies que suit le roi quand il choisit une femme. Il envoie chez elle un azage, et cet officier lui déclare que le roi désire qu'elle vienne habiter à l'instant dans son palais. Aussitôt elle se pare avec le plus de magnificence qu'il lui est possible, et elle obéit aux ordres du monarque, qui non seulement lui donne un appartement dans son palais, mais encore une maison dans l'endroit qu'elle préfère. Quand ce prince déclare une de ses femmes iteghé, cela ressemble un peu plus à un mariage, car, soit qu'il se trouve alors dans sa capitale, ou dans son camp, il ordonne à l'un des juges de prononcer en sa présence que lui, le roi, a choisi sa servante, qu'on nomme par son nom, pour reine, et alors on la couronne, mais sans l'oindre.

La couronne étant élective dans une seule famille, et la polygamie per-

tise, les héritiers se sont considérablement multipliés, et les disputes ont été si fréquentes, qu'il a fallu chercher un moyen de remédier à l'anarchie et à l'effusion du sang royal, qui sans cela seraient devenues inévitables. Ce moyen est doux et humain. On confine tous les princes de la race de Salomon sur une montagne très élevée, où le climat est salubre. On leur enseigne à lire et à écrire, mais leur éducation se borne à cela. L'état paie les frais de leur entretien, et en conséquence il leur est alloué sept cent cinquante pièces d'étoffes et trois mille onces d'or.

Cependant ces princes sont quelquefois sévèrement traités, et dans les temps de troubles on les met à mort sur le moindre soupçon. Tandis que j'étais en Abyssinie, leur revenu était si cruellement détourné par l'avare et dur ras Michaël, que quelques uns périrent, dit-on, de faim et de soif. Le roi lui-même, autant que je pus m'en apercevoir, ne montra jamais qu'il eût pour eux cette compassion qu'on aurait dû attendre d'un prince qui avait partagé leurs maux; peut-être cachait-il ses sentiments par crainte de son vieux et despotique ministre.

Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons nous empêcher de trouver heureuse la situation de ces princes, si nous la comparons à celle des princes de Nubie, leurs voisins. Ceux-ci ne sont point emprisonnés sur une montagne; mais à la mort du roi leur père, on les égorge tous, par l'ordre de celui qui monte sur le trône, et leurs enfants, s'ils en ont, sont exterminés comme eux. Le même usage a lieu dans tous les états nègres qui sont au midi du Sennaar, tels que ceux de Darfour, de Selé et de Bargima.

Les écrivains qui ont jusqu'à présent parlé des forces militaires de l'Abyssinie les ont beaucoup exagérées. Les armées les plus nombreuses qui sont entrées en campagne, à ce que m'ont dit les plus anciens officiers, étaient celles qui combattirent à la bataille de Serbraxos, et je crois que, quand ces armées campèrent au bord du lac Tzana, les troupes du roi avec celles des rebelles ne montaient guère qu'à environ cinquante mille hommes. Dans l'espace de quinze jours une grande partie déserta, et quand le roi sortit de Gondar, il ne restait pas plus de trente mille combattants.

Les étendards des Abyssiniens sont de grands bâtons passés dans une espèce de tube surmonté d'une boule trouée, d'où pend une étroite banderole d'étoffe de soie, taillée en queue d'hirondelle, et flottant au gré du vent. L'on vit pour la première fois dans la guerre du Begemder des drapeaux semblables à des pavillons de navire flotter en l'honneur du roi Théodore; ils étaient rouges, d'environ huit pieds de long et trois pieds de large; mais ils ne parurent que pendant deux jours, et ils eurent trop peu de succès pour faire espérer qu'ils deviendraient à la mode.

L'infanterie a des étendards peints de deux couleurs différentes, et par bandes qui se croisent en jaune et en blanc, ou en rouge et en vert; mais les étendards de la cavalerie portent un lion, rouge, vert ou blanc. La seule cavalerie noire est distinguée par un drapeau rouge où est peint un lion jaune, au dessus duquel il y a une étoile blanche.

La maison du roi est composée d'environ huit mille hommes d'infanterie, dont deux mille sont armés de fusils, et remplacent les archers. L'arc est mis de côté depuis cent ans, et il n'y a plus que les Shangallas-Waitos et quelques autres petites nations de barbares qui s'en servent.

Les deux mille fusiliers dont je viens de parler sont divisés en quatre corps, dont chacun est commandé par un *shalaka*, titre qui répond à celui de colonel. Il y a d'abord un officier par chaque vingtaine d'hommes, et un officier par chaque cinquantaine, de sorte que cinquante hommes sont commandés par trois officiers, cent par six, et cinq cents par trente, qui obéissent au shalaka. Ces corps s'appellent *bet*, mot qui signifie maison ou appartement. Chacun porte le nom d'un des appartements du roi : par exemple, il y a un appartement qui s'appelle *anbaza-bet*, ou l'appartement du lion, et la troupe du même nom en est spécialement chargée et y monte la garde; un autre appartement s'appelle *jan-bet*, c'est-à-dire la maison de l'éléphant, et a également un corps qui porte son nom; un troisième s'appelle *werk-sacala*, c'est-à-dire la maison de l'or, et sert à distinguer un troisième corps; ainsi du reste. Quant à la cavalerie, il est inutile que j'en dise rien ici, puisque j'en ai déjà parlé.

Il y a quatre corps que le roi commande en personne, et qui ne doivent former entre eux que le nombre de seize cents hommes. Ils sont composés d'étrangers, du moins quant aux officiers, et ils gardent le monarque quand il est en campagne. Dans les temps où le roi s'écarte un peu des règles ordinaires, ces corps ont quelquefois jusqu'à quatre ou cinq mille hommes, qui oppriment le pays, parce que leurs priviléges sont très étendus; mais quand le prince est faible, on les tient incomplets, parce qu'ils inspirent de la crainte et de la jalousie. C'est du moins ce qui avait lieu de mon temps.

Quand le roi veut entrer en campagne, il fait faire trois proclamations. La première est conçue en ces termes : « Achetez vos mules, tenez vos provisions prêtes, car après tel jour ceux qui me chercheront ici ne m'y trouveront pas. » La seconde a lieu une semaine ensuite, si les affaires l'exigent; voici ce qu'elle porte : « Abattez le *kantuffa* dans les quatre parties du monde, car je ne sais pas où je vais. » Ce kantuffa est un arbuste terrible qui embarrasse beaucoup dans leur marche le roi et la cavalerie, dont la longue chevelure et les habillements flottants s'accrochent à ses épines. La dernière proclamation

dit : « Je suis campé sur les bords de l'Angrab ou du Kahha. Quiconque ne viendra pas m'y joindre sera puni pour sept ans. » Je fus incertain de ce que signifiait ce terme de sept ans ; mais ensuite je me rappelai que les Juifs avaient tous les sept ans un jubilé, où les outrages, les dettes, les torts de toute espèce étaient oubliés.

Les pluies cessent ordinairement le 8 septembre, et les maladies font beaucoup de ravage jusque vers le 20 octobre, où la pluie recommence et tombe continuellement, mais modérément, pour s'arrêter le 8 de novembre, jour de la fête de saint Michel. Toutes les épidémies disparaissent avec les dernières pluies, et c'est l'époque où les armées entrent en campagne.

Religion. Circoncision. Excision, etc.

Il n'y a pas de pays au monde où l'on ait bâti autant d'églises qu'en Abyssinie. Quoique le terrain soit excessivement montueux, et qu'on ne puisse conséquemment y jouir que d'une vue très bornée, il est rare qu'on n'y voie pas cinq ou six églises à la fois ; mais si l'on se trouve par hasard dans quelque endroit élevé d'où la vue puisse s'étendre, on en découvre cinq fois autant. Chaque homme puissant qui laisse de quoi bâtir une église après sa mort, ou qui en a bâti une de son vivant, croit par ce moyen expier tout le mal qu'il a pu faire. Le roi en bâtit toujours un grand nombre. Dès qu'on remporte une victoire on élève soudain une église au milieu du champ infecté par les cadavres des vaincus.

Les Abyssiniens ont grand soin de placer les églises auprès des eaux courantes, car ils observent rigoureusement les lois mosaïques pour tout ce qui a rapport aux ablutions et aux purifications. Ils choisissent aussi, autant qu'ils le peuvent, le sommet des montagnes dont la forme est la mieux arrondie, la plus élégante, et où croît cette espèce de cèdre magnifique que nous appelons cèdre de Virginie, et qui dans la langue éthiopienne se nomme *arz*. Il est certain qu'il n'y a rien qui rende l'Abyssinie plus agréable à la vue et plus pittoresque que ces églises et ces bois de cèdres qui les environnent.

Parmi les bois de cèdres croissent de distance en distance ces autres beaux arbres que les Abyssiniens appellent *cussos*, qui s'élèvent à une très grande hauteur et qui offrent toujours un coup d'œil ravissant.

Toutes les églises sont rondes et couvertes d'un toit de chaume en forme conique ; tout autour un grand nombre de cèdres, qu'on a étêtés à environ huit pieds des murailles de l'église, et sur lesquels le toit vient s'appuyer, forment une colonnade circulaire où l'on peut se promener et se mettre à l'abri, soit lorsqu'il pleut, soit dans les moments de la grande chaleur. L'in-

térieur de l'église est, conformément à la loi de Moïse, divisé en plusieurs compartiments. Il y a d'abord une balustrade en rond, en dedans de laquelle on s'assied pour prier; puis dans la balustrade un carré fermé par un rideau, et au milieu de ce carré il y en a encore un autre, qui répond au saint des saints : ce dernier est si étroit, qu'il n'y a que les prêtres qui s'y placent. Toutes les fois qu'on entre dans l'église il faut être nu-pieds.

L'intérieur de l'église est toujours tapissé de tableaux en parchemin et attachés avec des clous, ce qui ressemble assez à ce que nous voyons en Angleterre dans les les cabarets de campagne. Ce genre de tableaux a été de tout temps connu des scribes, et n'approche pas, à beaucoup près, de nos plus mauvaises enseignes. Quelquefois les Abyssiniens font venir du Caire, pour leurs églises, des portraits de saints et d'autres peintures en parchemin qui ne valent pas mieux que celles qu'ils font chez eux : tout cela est pendu tout autour et forme une espèce de frise; on y voit saint George foulant aux pieds son dragon, et saint Démétrius combattant un lion. Les saints de l'Ancien-Testament marchent de pair avec ceux du Nouveau; les saints peuvent même n'être connus pour tels ni dans le Nouveau, ni dans l'Ancien. Il y a un saint Ponce-Pilate et sa femme, un saint Balaam et son ânesse, un saint Samson armé d'une mâchoire d'âne; ainsi du reste. Mais la chose qui me surprit le plus ce fut de voir sur la mitre d'un prêtre qui administrait les sacrements à Adowa une miniature carrée représentant Pharaon, monté sur un cheval, s'enfonçant dans la mer Rouge, et environné de fusils et de pistolets qui flottaient sur les eaux.

On ne voit jamais de figures sculptées dans les églises abyssiniennes, ce serait regardé comme une idolâtrie; on est même si scrupuleux à cet égard, qu'une croix qui a été faite pour mettre au dessus de la boule du *sendick* ou de l'étendard royal n'est pas portée, parce qu'elle donne un peu d'ombre. Quant aux peintures, il n'y a point de doute que les Abyssiniens n'en aient connu l'usage dès les premières années de leur conversion au christianisme.

Les Abyssiniens considèrent l'abuna comme le patriarche de leur église, car ils connaissent fort peu le patriarche d'Alexandrie. Comme l'abuna entend rarement la langue abyssinienne, il ne prend aucune part au gouvernement; il ne va même chez le roi que dans les jours de cérémonie. Sa plus grande occupation est l'ordination des ecclésiastiques. Beaucoup d'hommes et d'enfants se présentent tous à la fois devant lui, et se tiennent debout à une certaine distance, n'osant s'en approcher, par humilité. Il leur demande qui ils sont, et ils lui répondent qu'ils désirent d'être diacres; alors il fait quelques signes avec une petite croix de fer qu'il tient à la main, puis il souffle deux ou trois fois sur eux en disant : « Soyez diacres. »

C'est de la même manière que l'abuna fait des moines. Quand il passe à cheval, une troupe de gens s'assemblent à environ cinq cents pas de lui, et entonnent un cantique mélancolique. Il demande qui sont ces gens portant barbe. Ils répondent qu'ils désirent devenir moines. Il fait quelques signes avec sa croix de fer, souffle sur eux, et leur dit d'être moines.

Les moines abyssiniens ne vivent point dans des couvents, comme en Europe, mais dans de petites maisons particulières qu'ils bâtissent autour de leurs églises, et chacun d'eux cultive le petit champ qui lui est assigné pour vivre. Les prêtres jouissent d'une pension sans avoir besoin de travailler. Le roi nomme un intendant laïque pour percevoir tous les revenus des églises, et c'est sur ce revenu qu'on paie aux prêtres leur pension. Jamais l'abuna, ni aucun autre ecclésiastique, ne se mêle de l'administration des biens des églises.

J'ai déjà dit que les Agaazis, les prédécesseurs du peuple qui des montagnes d'Habab est venu s'établir dans le Tigré, étaient des pasteurs errants sur les bords de la mer Rouge, qu'ils parlaient le gécz, qu'ils étaient le seul peuple d'Abyssinie qui connût l'usage des lettres, et qu'ils pratiquaient tous, hommes et femmes, la circoncision. Ce qui a rapport à la circoncision des hommes est connu de toutes les personnes les moins versées dans l'histoire juive; mais la circoncision des femmes est, autant que je puis le savoir, une pratique des gentils, pratique bien plus généralement répandue que la première dans cette partie de l'Afrique, limitrophe de l'Égypte et de l'Arabie. Je l'appellerai l'excision, pour tâcher d'exprimer par un mot décent une opération singulière, et, suivant nos mœurs, fort peu décente.

L'excision est en usage chez les Falashas comme chez les Agaazis, aussi bien que la circoncision des hommes. Mais ces deux nations diffèrent sur la manière de les pratiquer.

Les Abyssiniens se servent pour circoncire d'un couteau très bien aiguisé. Ils ne déchirent rien avec les ongles, et ils ne répètent aucune parole, ni ils ne font aucune cérémonie religieuse durant l'opération, pour laquelle il n'y a point d'âge déterminé, et qui est faite ordinairement par une femme.

Quant aux Falashas, tantôt ils emploient un morceau de pierre ou un caillou bien tranchant, tantôt un couteau, un rasoir ou les ongles de leurs petits doigts, qu'ils laissent croître assez pour cela. Pendant le moment de l'opération le prêtre chante ces paroles : « Gloire soit à toi, ô mon Dieu! qui as ordonné la circoncision! » L'époque de la circoncision des Falashas est fixée au huitième jour de la naissance, et ils la regardent comme un rite religieux, dont l'institution remonte à Abraham, à qui Dieu la recommanda.

Mais les Abyssiniens pensent différemment : ils ne croient pas qu'il y ait

rien de pieux dans la circoncision, et quand on leur demande pourquoi ils l'observent, leur réponse est que Jésus-Christ et les apôtres étaient circoncis, mais qu'ils n'ont dit nulle part que ce fût nécessaire pour être sauvé. D'un autre côté, quand ils parlent de la répugnance invincible qu'ils ont pour manger ou boire avec des étrangers, ils disent que c'est parce que ces étrangers sont incirconcis; mais avec les Égyptiens et les Cophtes, qui sont également étrangers, ils ne font pas la même difficulté.

La manière indécente et barbare dont Samson prouva sa victoire est imitée par les habitants du Tigré, qui se sont toujours circoncis, parce que les nations répandues autour d'eux ne l'ont jamais été. Ils ne se contentent pas même d'enlever le prépuce à l'ennemi qu'ils ont vaincu, ils lui coupent la verge et toutes les parties de la génération, et ils viennent présenter à leurs généraux ces barbares trophées.

Dès que les Abyssiniennes perdent un parent ou un amant, elles se font sur chaque tempe une incision de la grandeur d'une pièce de quinze sous, avec l'ongle de leur petit doigt, qu'elles laissent croître exprès pour cela; de sorte qu'en Abyssinie on voit presque toujours sur le visage des femmes quelque cicatrice, et dans la saison où l'armée est en campagne, elles ont bien rarement le temps de laisser cicatriser leurs tempes.

Les Abyssiniens, ainsi que les anciens Égyptiens qui furent leur première colonie, ont continué, dans la computation du temps, à se servir de l'année solaire.

On ignore d'où dérivent les noms de leurs mois, mais il est certain qu'ils n'ont de signification dans aucune des langues qu'on parle en Abyssinie.

Les Abyssiniens font remonter leur calcul à la création du monde; mais ils ne s'accordent pas tout à fait sur cette époque ni avec les Grecs, ni avec aucune des nations orientales, qui comptent cinq mille cinq cent huit ans depuis la création jusqu'à la naissance du Christ. Ils adoptent bien les cinq mille cinq cents ans, mais ils rejettent les huit années de fraction.

Les Abyssiniens ont encore une autre manière de diviser le temps, qui leur est particulière : ils lisent chaque année dans leurs églises les quatre évangélistes, en commençant par saint Mathieu, passant à saint Marc, ensuite à saint Luc, et finissant par saint Jean; puis quand ils parlent d'un événement, ils disent qu'il arriva dans les jours de Mathieu, ou de Jean, c'est-à-dire dans le temps de l'année où l'évangile de Mathieu ou de Jean était lu dans les églises.

Ils divisent aussi le jour d'une manière bien arbitraire, mais surtout bien irrégulière. Le crépuscule est si court à Gondar qu'on a à peine le temps de s'en apercevoir, et en Shoa, où la cour a résidé long-temps, il est encore plus ra-

pide. Dès que le disque du soleil disparaît de l'horizon, il est absolument nuit, et toutes les étoiles font étinceler leurs feux. Les Abyssiniens choisissent le moment après ce crépuscule pour le commencement de leurs journées : ils l'appellent *naggé,* jusqu'au moment du crépuscule du matin. Ils se servent du mot *meset* pour exprimer l'instant même où le soleil commence à disparaître jusqu'à celui du lever des étoiles. Ils appellent le milieu du jour *kater,* mot très ancien, qui signifie le faîte ou le plus haut point d'une arche; et quand ils parlent de choses arrivées dans quelque autre moment de la journée, ils indiquent du doigt l'endroit où le soleil était alors.

LEVAILLANT.

VOYAGE DANS LE MIDI DE L'AFRIQUE.

La ville du Cap et ses habitants. Productions. Vents, pluies. Chasse périlleuse. Ile des Marmottes. Chasse au tigre. Montagnes de la Table et du Lion.

Parmi les explorateurs de l'Afrique Levaillant doit occuper un des premiers rangs. Naturaliste distingué, il fut encore judicieux observateur, et la relation de ses voyages fourmille de détails à la fois instructifs et amusants. Jeune encore il manifesta un violent amour pour l'étude de l'histoire naturelle, et tous ses efforts tendirent à satisfaire cette passion, qui devait l'immortaliser. Quand après bien des traverses il lui fut enfin permis de se livrer à ses goûts favoris, il ne crut pouvoir choisir un théâtre plus favorable pour ses opérations que le sud de l'Afrique, ces contrées si riches en productions naturelles. Il s'embarqua donc le 19 décembre 1780, et après trois mois dix jours de traversée il mouilla dans la baie de la Table.

J'étais impatient, dit-il, de connaître ce pays nouveau, où je me voyais transporté comme en songe. Tout se présentait à mes regards sous un aspect imposant, et déjà je mesurais de l'œil les déserts immenses où j'allais m'enfoncer.

La ville du Cap est située sur le penchant des montagnes de la Table et du Lion. Elle forme un amphithéâtre qui s'allonge jusque sur les bords de la mer. Les rues, quoique larges, ne sont point commodes, parce qu'elles sont mal pavées. Les maisons, presque toutes d'une bâtisse uniforme, sont belles et spacieuses; on les couvre de roseaux pour prévenir les accidents que pourraient occasionner des couvertures plus lourdes, lorsque les gros vents se font sentir. L'intérieur de ces maisons n'annonce point un luxe frivole; les meubles sont d'un goût simple et noble; jamais on n'y voit de tapisseries, quelques peintures et des glaces en font le principal ornement.

L'entrée de la ville par la place du Château offre un superbe coup d'œil. C'est là que sont assemblés en partie les plus beaux édifices; on y découvre

d'un côté le jardin de la Compagnie dans toute sa longueur, de l'autre les fontaines dont les eaux descendent de la Table par une crevasse qu'on aperçoit de la ville et de toute la rade. Ces eaux sont excellentes et fournissent avec abondance à la consommation des habitants, ainsi qu'à l'approvisionnement des navires qui sont en relâche.

En général, les hommes me parurent bien faits et les femmes charmantes. J'étais surpris de voir celles-ci se parer avec la recherche la plus minutieuse de l'élégance de nos dames françaises; mais elles n'ont ni leur ton ni leurs grâces. Comme ce sont toujours les esclaves qui donnent le sein aux enfants du maître, la grande familiarité qui règne entre eux influe beaucoup sur les mœurs et l'éducation. Celle des hommes est plus négligée encore, si l'on excepte les enfants des riches, qu'on envoie en Europe pour les faire instruire, car on ne voit au Cap d'autres instituteurs que des maîtres d'écriture.

Les femmes touchent presque toutes du clavecin, c'est leur unique talent. Elles aiment à chanter, et sont folles de la danse; aussi est-il rare qu'il n'y ait pas plusieurs bals par semaine. Les officiers des navires en relâche qui sont en rade leur procurent souvent ce plaisir. A mon arrivée, le gouverneur s'était mis dans l'usage de donner tous les mois un bal public, et les personnes distinguées de la ville suivaient son exemple.

J'étais étonné qu'il n'y eût ni café ni auberge dans une colonie où il arrive tant d'étrangers; mais il est vrai qu'on trouve à peu près à se loger chez tous les particuliers. Le prix ordinaire pour la chambre et la table est une piastre par jour, ce qui est assez cher quand on songe à la valeur modique des denrées du pays.

Quoi que puissent dire les enthousiastes du Cap, il me semble que nos fruits y ont bien dégénéré. Le raisin seul m'y parut délicieux; les cerises sont rares et mauvaises; les poires et les pommes ne valent pas mieux, et ne se conservent point. En revanche, les citrons et les oranges sont excellents, les figues délicates et saines; mais la petite banane, autrement le pisan, est de mauvais goût. Ne faut-il pas s'étonner que dans un aussi beau pays, sous un ciel aussi pur, si l'on excepte quelques baies assez fades, il ne se trouve aucun fruit indigène? L'asperge et l'artichaut ne croissent point au Cap, mais tous les autres légumes d'Europe y semblent naturalisés : on en jouirait toute l'année, si le vent du sud-est, qui règne pendant trois mois, ne desséchait la terre au point de la rendre incapable de toute espèce de culture; il souffle avec tant de furie, que pour préserver les plantes on est obligé de faire à tous les carreaux du jardin un entourage de forte charmille. La même chose se pratique à l'égard des jeunes arbres, qui, malgré ces précautions,

ne poussent jamais de branches du côté du vent, et se courbent toujours du côté opposé, ce qui leur donne une triste figure; en général, il est très difficile de les élever.

Le vent dont je viens de parler s'annonce au Cap par un petit nuage blanc qui s'attache d'abord à la cime de la montagne de la Table, du côté de celle du Diable. L'air commence alors à devenir plus frais. Peu à peu le nuage augmente et se développe; il grossit au point que tout le sommet de la Table en est couvert : on dit alors communément que la montagne a mis sa perruque. Cependant le nuage se précipite avec violence et pèse sur la ville : on croirait qu'un déluge va l'inonder et l'ensevelir; mais à mesure qu'il gagne le pied de la montagne, il se dissipe, il s'évapore, il semble même qu'il se réduise à rien. Le ciel continue d'être calme et serein sans interruption; il n'y a que la montagne qui se ressente de ce court moment de deuil, qui lui dérobe la présence du soleil.

La durée ordinaire de cette espèce d'orage est de trois jours consécutifs; quelquefois il continue sans relâche beaucoup plus long-temps. Souvent aussi il cesse tout d'un coup : l'atmosphère alors devient brûlante, et, pendant les trois mois qu'il règne, s'il lui arrive de cesser plusieurs fois de cette manière, c'est un pronostic assuré de beaucoup de maladies.

La saison des pluies commence ordinairement vers la fin d'avril. Elles sont plus abondantes et plus fréquentes à la ville que partout ailleurs dans les environs; en voici la raison naturelle : le vent du nord fait au Cap ce que fait en France celui du sud-ouest, il voiture les nuages, qui, passant sur la ville, vont s'arrêter et se briser contre la Table, le Diable et le Lion. Les pluies sont alors continuelles au Cap, tandis qu'à deux lieues à la ronde on jouit du plus beau ciel et du temps le plus sec. Quelquefois elles tombent sur toute la partie qui se trouve entre la baie de la Table et la baie Falso, à l'est de cette chaîne de monts énormes qui s'étendent jusqu'à l'extrémité de la pointe d'Afrique, tandis que le côté ouest est pur et sans nuages. C'est une faible image de ce qui arrive aux côtes de Coromandel et du Malabar, excepté qu'ici ce spectacle est plus merveilleux, parce qu'il est plus sensible et plus rapproché. En effet, de deux amis partant ensemble de la ville pour aller à la baie Falso, celui qui prend sa route à l'est de la montagne emporte son parapluie, celui qui va par l'ouest emporte son parasol. Ils arrivent au rendez-vous, l'un haletant et trempé de sueur, l'autre mouillé et glacé par la pluie.

Après un séjour de deux mois au Cap, je partis pour la baie de Saldanha. Quelques jours après mon arrivée, le commandant du poste me proposa de chasser avec lui. Le lendemain nous nous mîmes effectivement en route. Nous voyions beaucoup de gibier, et nous ne pûmes jamais parvenir à en join-

dre une seule pièce. Vers le déclin du jour, le hasard nous sépara , comme si le sort eût voulu me familiariser tout d'un coup avec les dangers que j'étais venu chercher de si loin , je reçus une leçon à laquelle je ne m'attendais guère, et je fis pour la première fois une épreuve un peu rude , qui fera frissonner plus d'un brave citadin. Les coups de fusil que je tirai çà et là éveillèrent une petite gazelle ; mon chien se mit à la poursuivre, et, s'arrêtant à un très gros buisson , il commença ses aboiements, tournant sans cesse autour du buisson. J'imaginai que la gazelle s'y était retirée ; j'accourus dans l'espérance de la tuer : ma présence et ma voix excitaient merveilleusement mon chien. J'attendais à chaque instant que la gazelle parût , mais , lassé de ne rien voir sortir, j'entrai moi-même dans l'épaisseur du buisson, frappant de côtes et d'autres avec mon fusil pour écarter les branches qui me coupaient le passage. Je n'exprimerai jamais comme je l'ai senti la stupeur et l'effroi qui me glacèrent lorsque , parvenu jusqu'au centre du fourré , je me vis face à face d'une énorme et furieuse panthère. Son geste , dès qu'elle m'aperçut, ses prunelles ardentes et fixées sur moi , son cou tendu , sa gueule à demi béante et le sourd hurlement qu'elle laissait échapper , semblaient trop annoncer ma destruction ; je me crus dévoré. La tranquillité courageuse de mon chien me sauva. Il tint l'animal en arrêt et le fit balancer entre sa fureur et sa crainte. Je reculai doucement jusqu'au bord du buisson ; mon admirable chien imitait tous mes mouvements , serrant de près son maître , et résolu sans doute de périr avec lui. Je regagnai la plaine et repris au plus vite le chemin du poste , regardant de temps en temps derrière moi. Cependant j'entendais dans l'éloignement des coups de fusil tirés par intervalle ; je jugeai bien qu'ils étaient de mon compagnon, qui me cherchait.

Il faisait nuit : je ne fus pas curieux de l'aller joindre , et le laissai tirer à son plaisir. Il arriva enfin , mais fort tard. Sa surprise, en me voyant sain et sauf et bien entier, fut égale à sa joie. Il m'avoua qu'il avait jugé , par la façon dont mon chien aboyait, que j'étais aux prises avec une hyène ou quelque tigre , et que, ne m'entendant point répondre à ses coups de fusil , il m'avait cru déchiré par morceaux. Cette aventure , lorsque je la lui eus racontée en détail , finit par nous faire beaucoup rire. Ce qu'il m'apprit à son tour sur ce que j'aurais dû tenter dans cette rencontre me fit regretter de n'avoir point tiré l'animal. Au reste , si nouveau dans la patrie des bêtes féroces, celle-là était la première que j'eusse ainsi contemplée , et j'ignorais complétement comment il fallait s'y prendre avec les panthères. C'est ainsi que j'amusais mes loisirs et me préparais insensiblement à de plus grands dangers !

Nous nous rendions fort souvent à l'île Schaapen , pour y tuer des lapins

Dans une de ces promenades, qui jusque là ne nous avaient procuré que de l'agrément, nous nous vîmes à deux doigts de la mort. Il s'éleva tout à coup, à côté de notre chaloupe, un cachalot qui nous fit une peur effroyable : il était si près, que, dans la crainte qu'en retombant il ne nous fît chavirer et ne nous engloutît à jamais sous son énorme poids, nos matelots sautèrent à l'eau ; mais celui qui était au gouvernail revira si lestement que nous évitâmes le monstre. Cet animal s'était élancé au moins de douze pieds hors de l'eau ; il nous arrosa tous en replongeant, et notre chaloupe reçut une si violente commotion, qu'elle faillit d'être submergée. Il est certain que, sans la présence d'esprit de notre pilote, aucun de nous n'échappait à la mort.

Le cachalot porte ordinairement soixante à quatre-vingts pieds de long, quelquefois davantage. Souvent il se dresse perpendiculairement au dessus de la mer, jusqu'à moitié de sa longueur, et lorsque cette lourde masse retombe, le bruit d'un coup de canon et le bruit de sa chute n'ont point de différence.

On découvre encore à l'entrée de la baie de Saldanha une petite île appelée *Dassen-Eyland* (île des Marmottes). J'ignore si, dans les temps antérieurs, on y voyait de ces animaux, mais je n'y en ai point trouvé. Une tradition commune à tous les voyageurs m'avait appris qu'un navire danois, contrarié par les vents, ne pouvant entrer dans la rade du Cap, était venu se mettre à l'abri dans cette baie, et qu'après quelque séjour, le capitaine y étant mort, son équipage l'avait enterré dans la petite île, et lui avait élevé un tombeau.

Toutes les fois que pour me rendre au Schaapen-Eyland je passais à la hauteur de cette île, un bruit sourd, qui avait quelque chose d'effrayant, venait frapper mon oreille. J'en parlai à mon capitaine. Il me répondit que, pour peu que cela me fît plaisir et m'intéressât, nous y ferions une descente ; qu'il serait curieux lui-même de voir le tombeau danois. Dès le matin il donna ses ordres ; nous partîmes.

A mesure que nous approchions, ce bruit sourd piquait notre curiosité, d'autant plus que la mer, se brisant avec violence contre les rochers qui formaient le rempart de cette île, ajoutait encore au bourdonnement, dont nous ne devinions pas la cause.

Arrivés enfin, je ne dirai pas que nous mîmes pied à terre, car nous fûmes obligés de le mettre à l'eau, tant la barre s'allongeait avec violence. Nous étions à tous moments couverts de son écume. Nous escaladâmes la roche avec beaucoup de peine et de danger, et parvînmes à son esplanade. Jamais spectacle semblable ne s'est offert ailleurs aux yeux d'un mortel ! Il s'éleva tout à coup de toute la surface de l'île une nuée impénétrable qui formait à qua-

rante pieds sur nos têtes un dais immense, ou plutôt un ciel d'oiseaux de toutes espèces et de toutes couleurs. Les cormorans, les mouettes, les hirondelles de mer, les pelicans, tout le peuple ailé qui borde cette partie de l'Afrique, était, je crois, rassemblé là. Tous ces croassements mêlés ensemble et modifiés suivant leurs différentes espèces formaient une musique horrible, je fus à tous moments forcé de m'envelopper la tête pour en diminuer les déchiremens et me donner un peu de relâche.

L'alarme fut d'autant plus générale parmi ces legions innombrables d'oiseaux, que nous avions principalement affaire aux femelles, puisque c'était le moment de la ponte. Elles avaient des nids, des œufs et des petits à défendre; c'étaient des harpies acharnées contre nous. Leurs cris nous assourdissaient; souvent elles s'abattaient à plein vol et nous rasaient le nez. Les coups de fusil redoublés ne les épouvantaient point; rien n'eût été capable d'écarter ce nuage; nous ne pouvions faire un pas sans écraser des œufs ou des petits, la terre en était jonchée.

Les cavernes et les crevasses des roches étaient habitées par des phocas et des mors, espèce de veaux et de lions marins. Nous tuâmes entre autres un de ces derniers, qui était monstrueux. Les plus petits abris servaient de retraite aux manchots, qui foisonnaient par dessus toutes les autres espèces. Nous emplîmes notre chaloupe de toutes les espèces d'animaux que nous avions sous la main. Les manchots ne furent pas oubliés. Nous en tirâmes beaucoup d'huile à brûler.

Nos matelots avaient aussi ramassé une prodigieuse quantité d'œufs, qui nous fournirent pour plusieurs jours un aliment que nous trouvions délicieux, et qui venaient interrompre fort à propos la monotonie de la nourriture sèche et trop uniforme du navire. Un soir que j'étais rentré de fort bonne heure, je trouvai à la maison un habitant que je ne connaissais point et qui m'attendait. Il se nommait Smith. Il était venu pour solliciter nos secours contre une panthère, qui, fixée depuis quelque temps dans son canton, enlevait régulièrement toutes les nuits quelque pièce de son bétail. Sa proposition me fit grand plaisir; je l'acceptai avec transports. Enchanté de faire en règle la chasse de cet animal, je comptais me venger sur lui de l'épouvante que m'avait causée son pareil dans la baie de Saldanha.

Jour pris pour le lendemain, nous déterminâmes quelques jeunes gens des environs à se joindre à nous. Je remarquai qu'ils ne s'y prêtaient point de trop bonne grâce. J'en fis honte aux plus récalcitrants, ce fut un coup d'aiguillon pour les autres. Nous réunîmes tous les chiens que nous pûmes trouver, et chacun s'arma de pied en cap. Toutes nos batteries ainsi dressées, comme s'il se fût agi d'une prise d'assaut, on se sépara. Je me mis sur mon

lit pour y dormir quelques heures, et me disposer à la fatigue du lendemain. Je ne pus fermer l'œil, d'impatience et d'aise. Dès la pointe du jour, je gagnai la plaine avec mon escorte. Smith et quelques amis nous attendaient; nous nous trouvâmes environ dix-huit chasseurs. Nos chiens réunis formaient une meute de pareil nombre. Nous apprîmes que la panthère avait encore enlevé un mouton pendant la nuit.

Un des canons de mon fusil était chargé de très gros plomb, l'autre de chevrotines. J'avais en outre une carabine chargée à balles. Mon Hottentot la portait et me suivait. Le pays, assez bien découvert, n'offrait que quelques buissons isolés de côté et d'autre; il fallait visiter avec des précautions tous ceux qui se trouvaient sur notre passage.

Après plus d'une heure de recherches, nous tombâmes sur le mouton, dont la panthère n'avait dévoré que la moitié. Une fois sûrs de la piste, l'animal n'était pas loin, et ne pouvait nous échapper. En effet, quelques instants après, nos chiens, qui jusque là n'avaient fait que battre confusément la campagne, tout à coup se réunirent, et, pressés ensemble, s'élancèrent à deux cents pas de nous vers un énorme buisson, où ils se mirent à aboyer, à hurler de toutes leurs forces.

Je sautai de mon cheval, que je remis à mon Hottentot, et, courant du côté du buisson, je m'établis sur un petit monticule qui en était à cinquante pas; mais, jetant les yeux derrière moi, je vis qu'il n'y avait pas un seul de mes compagnons qui fît bonne contenance. Jean Slaber, un des fils de mon hôte, colosse de six pieds, vint se ranger près de moi; il ne voulait point, disait-il, m'abandonner, même au péril de sa vie. Au battement de son cœur, aux traits effarés de son visage, je jugeai que le pauvre garçon comptait peu sur lui-même; je sentais, pour en tirer parti, qu'il avait besoin d'un homme ferme qui le rassurât. En effet, quelle que fût sa terreur, je pense qu'il se croyait en plus grande sécurité près de moi qu'au milieu de ses poltrons de camarades, que nous voyions divaguer dans la plaine, et se tenir à une distance respectueuse.

Ils m'avaient tous averti que, dans le cas où je joindrais l'animal d'assez près pour en être entendu, je ne devais point crier *saa, saa;* que ce mot mettait le tigre en fureur, et qu'il s'élançait de préférence sur celui qui l'avait prononcé. Mais en rase campagne, bien à découvert, et ne pouvant être surpris par l'animal, je me mis à crier plus de mille fois : *Saa! saa! saa!* autant pour exciter les chiens que pour l'arracher de son fort. Ce fut en vain : l'animal et la meute, également effrayés l'un de l'autre, n'osaient ni pénétrer ni sortir; parmi les chiens cependant, je remarquai des mâtins pour qui j'aurais parié, si leur courage eût secondé leurs forces. Ma seule chienne, la plus

petite de la troupe, se montrait toujours à la tête des autres. Elle seule s'avançait un peu dans le buisson; il est vrai que, reconnaissant ma voix, elle en était animée et plus acharnée que les autres.

L'affreux tigre poussait des hurlements terribles. A chaque instant je le croyais lancé. Les chiens, au moindre mouvement qu'il faisait sans doute, se jetaient avec précipitation en arrière, et détalaient à toutes jambes. Quelques coups de fusil tirés au hasard le déterminèrent enfin : il sortit brusquement. Cette apparition subite fut pour tout le monde un signal de décamper. Jean Slaber lui-même, qui, taillé comme un Hercule, aurait pu lutter avec l'animal et l'étouffer dans ses bras, perd tout à coup la tête; il cède à sa frayeur, s'enfuit vers les autres, et m'abandonne. Je reste seul avec mon Hottentot. Le tigre, pour gagner un autre buisson, passe à cinquante pas de nous, ayant tous les chiens à ses trousses. Nous le saluons de nos trois coups à son passage.

Le buisson dans lequel il se réfugiait était moins haut, moins grand et moins touffu que celui qu'il venait de quitter; des traces de sang me firent présumer que je l'avais touché, et l'acharnement redoublé des chiens m'en donna la preuve. Une partie de mon monde alors se rapprocha, mais le plus grand nombre avait tout à fait disparu.

L'animal fut encore harcelé pendant plus d'une heure; nous tirâmes au hasard dans le buisson plus de quarante coups de fusil : enfin lassé, impatienté même de ce manége qui ne finissait rien, je remontai à cheval et tournai avec précaution du côté opposé aux chiens. Je présumais qu'occupé à se défendre contre eux, il me serait aisé de le surprendre par derrière. Je ne m'étais pas trompé; je l'aperçus. Il était acculé, jouant des pattes pour tenir en respect ma petite chienne, qui venait aboyer jusqu'à la portée de sa griffe. Quand j'eus pris tout le temps nécessaire pour le bien ajuster, je lui lâchai ma carabine, que je laissai tomber pour me saisir promptement de mon fusil à deux coups, que je portais à l'arçon de ma selle. Cette précaution fut inutile : l'animal ne parut point, et, mon coup parti, je ne le vis même plus. Quoique sûr de l'avoir atteint, il y aurait eu de l'imprudence à pénétrer tout de suite dans ce fourré. Cependant on ne l'entendait point, je le soupçonnais ou mort ou dangereusement blessé. « Amis, criai-je alors à ceux de nos chasseurs qui s'étaient rapprochés, allons tous de front et sur une ligne serrée droit à lui; il faut bien, s'il vit encore, que tous nos coups lâchés ensemble le démontent, s'il se présente. Quel risque pouvons-nous courir ? » Il n'y eut qu'une voix pour me répondre, mais elle fut négative; ma proposition ne fut goûtée de personne. Indigné, furieux : « Camarade, dis-je à mon Hottentot, non moins animé que son maître, l'animal doit être ou mort ou très malade; monte

à cheval, approche-toi comme je l'ai fait, et tâche de découvrir dans quel état nous l'avons mis; je vais garder l'entrée. Pour cette fois, s'il veut s'échapper, je l'assomme : nous pouvons l'achever sans le secours de ces lâches. » Il ne fut pas plus tôt entré, qu'il me cria qu'il apercevait le tigre étendu de son long, sans aucun mouvement apparent, et qu'il le jugeait mort. Pour s'en assurer, il lui tira un dernier coup de sa carabine. J'accourus; tout mon corps frémissait d'aise et d'exaltation; mon brave Hottentot partageait mes vifs transports. La joie doublait nos forces. Nous traînâmes l'animal en plein air; il me semblait énorme. Je commençai par prendre en détail toutes ses dimensions. Je l'examinais et le retournais dans tous les sens; je l'admirais avec orgueil : c'était là mon coup d'essai, et le tigre, par hasard, se trouva monstrueux. Il était mâle; depuis l'extrémité de la queue jusqu'à la moustache il portait sept pieds deux pouces sur une circonférence de deux pieds dix pouces. Je lui reconnus tous les caractères de la panthère si bien décrits par Buffon; mais dans toute la colonie on ne le nomme pas autrement que le tigre. Cet usage a prévalu, quoique dans toute cette partie de l'Afrique on ne rencontre aucun tigre proprement dit, et qu'il y ait une grande différence entre l'un et l'autre de ces animaux; les Hottentots l'appellent *garou gama*, c'est-à-dire lion tacheté.

Quelques jours après, je pris congé de mes hôtes, et je revins au Cap.

Tandis qu'on travaillait à mes équipages, je visitai plus particulièrement la ville et les environs. Je me rendis plusieurs fois sur la montagne de la Table et sur celle du Lion. Quoique la première, vue de la baie, paraisse toucher à la ville, elle en est cependant éloignée de plus d'une lieue.

Le pied de cette montagne est encombré d'une grande quantité d'éclats de rocher qui paraissent en avoir fait partie et s'en être détachés; la base est un granit pur, et, jusqu'à son sommet, elle paraît être alternativement composée de couches horizontales de granit et de terre. D'après les mesures données par l'abbé de la Caille, elle s'élève à trois mille six cents pieds au dessus du niveau de la mer. On n'y peut monter que par la crevasse d'où découlent les eaux qui remplissent les fontaines de la ville. Cette route est pénible, surtout vers le haut, où la crevasse se rétrécit beaucoup et devient presque perpendiculaire. Il faut gravir pendant plus de deux heures pour gagner le sommet. Il offre alors une plate-forme très étendue, hérissée d'énormes rochers confusément amoncelés, et parsemée de différents arbustes; on dirait les ruines d'une ville immense. Le temps, les nuages et le vent semblent en avoir usé les parties les plus saillantes, ce qui donne au tout une figure baroque; j'y ai vu des cailloux de quartz aussi roulés que ceux qui vulgairement sont appelés galets, et qu'on ramasse sur le rivage.

Quand le ciel est pur et serein, on distingue du sommet de la Table les montagnes du Piquet, éloignées de trente lieues. Malgré cette distance elles paraissaient encore la surpasser en hauteur.

Lorsque les personnes qui vont pour la première fois à la montagne sont engagées dans la crevasse, elles se croient assaillies par une pluie ordinaire, quoique le temps soit beau, et il pleut réellement pour elles. C'est l'effet des gouttes d'eau qui, suintant continuellement des rochers supérieurs, tombent sur ceux qui sont plus bas, se heurtent, se divisent en une pluie d'autant plus fine qu'elle approche plus du pied de la montagne. Cette pluie est toujours plus abondante le matin que le reste de la journée; les fraîcheurs et les rosées de la nuit en expliquent aisément la cause.

On rencontre dans la crevasse, à un tiers ou environ de sa hauteur, une superbe nappe d'eau qui coule sur un rocher plat très étendu. On va de la ville se promener jusqu'à cette cascade; la route n'en est pas si fort escarpée que les dames même ne puissent se donner la satisfaction d'aller y jouir d'un coup d'œil charmant et pittoresque, d'un point de vue délicieux qui commence à cet endroit.

C'est un usage assez remarquable que dans les pays les plus chauds les esclaves font du feu partout où ils travaillent. Cela leur sert à allumer leurs pipes, à faire réchauffer ou cuire leur nourriture. Ceux du Cap chargés d'aller couper du bois pour la maison de leurs maîtres vont quelquefois le chercher sur les revers de la Table. Le soir en quittant l'ouvrage, s'ils négligent d'éteindre ces feux, ils se communiquent insensiblement de proche en proche à toutes les herbes et racines sèches; la trace gagne et s'étend de côté et d'autre, parvient à des enfoncements où le bois vert et le bois sec indistinctement s'allument et s'embrasent: ce sont alors autant de fournaises, de petits volcans, qui tiennent ensemble par les cordons de feu qui les ont unis. La flamme s'en échappe par tourbillons, et se nuance suivant que les différentes cavernes sont plus ou moins profondes. La nuit survient, et la ville et la rade et tous les environs jouissent d'un spectacle d'autant plus magnifique que, la cause en étant connue, on est exempt de ces terreurs profondes qu'imprimerait ailleurs un pareil phénomène, car la hauteur et l'étendue de cet embrasement donnent à la montagne un aspect plus effrayant que les laves du Vesuve dans leur plus grande force. Je n'ai vu qu'une seule fois cette majestueuse illumination, et je puis dire qu'elle m'a jeté dans le ravissement et l'extase. Tout ce qu'on pourrait imaginer pour éclairer les navires à vingt lieues en mer n'approcherait jamais de ce phare allumé au hasard par une misérable broussaille qu'a laissé brûler un nègre étourdi.

Il est impossible d'arriver à la montagne du Diable par celle de la Table,

quoiqu'elle n'en soit qu'une partie dont elle a été séparée par le sommet ou par des éboulements successifs, ou par des tremblements de terre; mais on arrive aisément à celle du Lion, qui, comme l'autre, est aussi une partie de la Table. Le sommet seul de la tête du Lion n'est praticable qu'au moyen d'une corde avec laquelle on se hisse avec peine. C'est de ce sommet qu'on signale les vaisseaux qui sont en pleine mer. Il y a toujours un serviteur de la Compagnie chargé de tirer un coup de canon pour chaque vaisseau qu'il aperçoit, et, par un signal convenu, la ville sait à l'instant si le navire vient de l'Inde ou de l'Europe.

J'allai visiter aussi le fameux territoire de Constance derrière la Table. Ce vignoble ne produit peut-être pas la dixième partie du vin qu'on débite sous son nom : il appartenait alors à M. Cloete. Les uns disent que les premiers plants sont originaires de Bourgogne, les autres de Madère, d'autres encore de Perse; ce qu'il y a de certain, c'est que ce vin bu au Cap est délicieux, qu'il perd beaucoup par le transport, et qu'après cinq ans il ne vaut plus rien.

A côté de Constance est un autre vignoble appelé le Petit Constance. C'est seulement depuis sept ou huit ans qu'il marche de pair avec son voisin. Il est même arrivé qu'on en a quelquefois payé la récolte plus cher aux ventes de la Compagnie. Comme il n'est séparé de l'autre que par une simple haie, qu'il jouit d'ailleurs de la même exposition, il est probable qu'il n'y avait jadis entre ces deux vins de différence que dans la façon de les travailler.

Tout l'espace compris entre la baie Falso et celle de la Table est orné de maisons de plaisance et de belles habitations, où l'on se borne à la culture des légumes, des fruits, et surtout du vin.

On offre toujours un *sopi*, c'est-à-dire un verre d'arac ou de genièvre, ou mieux encore d'eau-de-vie de France, à tous ceux qui se présentent dans une maison : le genièvre est cependant la boisson du matin le plus en usage. Avant de se mettre à table, l'étiquette veut encore qu'on offre un sopi, ou du vin blanc, dans lequel on a infusé de l'absinthe ou de l'aloès pour exciter l'appétit des convives.

A table on boit indistinctement de la bière ou du vin. A la fin du dessert les dames se lèvent et se retirent dans une pièce voisine ou sur le perron : alors on apporte des pipes, du tabac et de nouvelles bouteilles pour les hommes, tandis qu'on envoie présenter aux dames du café, du vin du Rhin ou de la Moselle, avec du sucre et de l'eau de Seltz. On commence ensuite des parties de jeu, ce qui n'empêche pas les hommes de boire et de fumer; et s'il arrive un coup intéressant ou piquant, c'est toujours le signal ou le prétexte d'une rasade de plus

Voyage a l'est du Cap et dans la Cafrerie.

Préparatifs et équipages. Keès, Rosette. Pays d'Auteniquois. Chute dans un piége, etc.

Les différents préparatifs de mon voyage touchaient à leur terme : j'en fis assembler toutes les provisions éparses, et elles étaient considérables. J'avais fait construire deux grands chariots à quatre roues, couverts d'une double toile à voiles. Cinq grandes caisses remplissaient exactement le fond de l'une de ces voitures, et pouvaient s'ouvrir sans déplacement; elles étaient surmontées d'un large matelas, sur lequel je me proposais de coucher durant la marche, s'il arrivait que le défaut de temps ou toute autre circonstance ne me permît pas de camper. Ce matelas se roulait en arrière sur la dernière caisse, et c'est là que je plaçais ordinairement un cabinet ou caisse à tiroirs, destiné à recevoir des insectes, papillons, et tous autres objets un peu fragiles et qui demandaient plus de ménagement.

C'est ce premier chariot qui portait presque tout mon arsenal; nous l'appelions le chariot-maître. Une des cinq caisses était remplie de grands flacons carrés, rangés en compartiment, et contenant chacun cinq à six livres de poudre : ce n'était que pour les besoins du moment; le magasin général était composé de plusieurs petits barils. Pour les préserver du feu ou de l'humidité, je les avais fait rouler séparément dans des peaux de moutons fraîchement écorchés : cette enveloppe, une fois séchée, était absolument impénétrable. Tout calculé, je pouvais compter sur quatre à cinq cents livres de poudre, et au moins deux mille de plomb et d'étain, tant en saumon que façonné. J'avais seize fusils, dont l'un, destiné pour la grande bête, comme l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, portait un quart de livre. Je m'étais muni, outre cela, de plusieurs paires de pistolets à deux coups, d'un grand cimeterre et d'un poignard.

Le second chariot offrait le plus plaisant attirail qu'il fût possible de voir; mais il ne m'était pas pour cela moins cher : c'était ma cuisine. Que de repas délicieux et paisibles, et que le souvenir de tous ces détails de ma vie domestique, si belle, si pleine de douces émotions, est encore cher à mon cœur! Ma batterie de cuisine consistait en un gril, une poêle à frire, deux grandes marmites, une chaudière, quelques plats et assiettes de porcelaine, des cafetières, des tasses, etc. Je m'étais en outre muni, pour moi personnel-

lement, de linge de toute espèce, d'une bonne provision de sucre, de café, de thé, et de quelques livres de chocolat.

J'avais aussi trois tonneaux d'eau-de-vie, et une forte provision de tabac, dont je devais fournir les Hottentots qui faisaient le voyage avec moi. Je voiturais encore une bonne pacotille de verroterie, de quincaillerie, et autres curiosités, pour faire, suivant l'occasion, des échanges ou des présents. Joignez à tout cet attirail de ma caravane une grande tente, une canonnière, les instruments nécessaires pour raccommoder mes voitures et pour couler du plomb; un cric, des clous, du fer en barres et en morceaux, des épingles, du fil, des aiguilles, quelques eaux spiritueuses, etc., et vous aurez une idée parfaite de ce ménage ambulant. Je ne dois pas oublier mon nécessaire, il m'a trop souvent amusé. Rien n'est comparable à l'étonnement qu'il causait aux sauvages. Je m'en servais toujours devant eux, et leurs discours à ce sujet ont plus d'une fois prolongé ma toilette, et m'ont fait passer d'agréables instants.

Mon train était composé de trente bœufs, vingt pour les deux voitures, et les dix autres pour relayer; de trois chevaux de chasse, de neuf chiens, et de cinq Hottentots. J'augmentai considérablement par la suite le nombre de mes animaux et de mes hommes; le nombre de ces derniers allait quelquefois jusqu'à quarante, augmentant ou diminuant suivant la chaleur de ma cuisine : car on rencontre des parasites jusque dans les déserts de l'Afrique.

Lorsque mes équipages furent en ordre, je pris congé de mes amis du Cap, et, le 18 décembre 1781, je me mis en route, escortant à cheval mon convoi Je me dirigeai vers la Hollande hottentote, suivant le plan que je m'étais tracé, et, au déclin du jour, je m'arrêtai au pied des hautes montagnes qui la bordent. C'est alors qu'entièrement livré à moi-même, n'attendant de secours et d'appui que de mon bras, je rentrai pour ainsi dire dans l'état primitif de l'homme, et respirai, pour la première fois de ma vie, l'air délicieux de la liberté.

Dans les premiers jours de sa marche, entièrement consacrés à l'histoire naturelle, Levaillant recruta quelques Hottentots, et acheta plusieurs bœufs, des chèvres, une vache pour se procurer du lait, et un coq dont il comptait se faire un réveil-matin naturel.

Cet animal, dit-il, qui couchait sans cesse ou sur ma tente, ou sur mon chariot, m'annonçait régulièrement le lever de l'aurore. Il s'apprivoisa bientôt, et il ne quittait jamais les environs de mon camp. Si le besoin de nourriture le faisait s'écarter un peu, l'approche de la nuit le ramenait toujours; quelquefois il était poursuivi par des espèces de fouines, je le voyais, moitié courant, moitié volant, battre en retraite de notre côté en criant de toute sa

force : alors un de mes gens, ou mes chiens meme, ne manquaient pas de courir à son secours.

Mais un animal qui m'a rendu des services bien plus essentiels, dont l'instinct touchant et simple semblait prévenir mes désirs, et consolait vraiment mes ennuis, c'est un singe de l'espèce si connue au Cap sous le nom de bawian. Il était très familier, et s'attacha particulièrement à moi. J'en fis mon dégustateur : lorsque nous trouvions quelque fruit ou racine inconnu à mes Hottentots, nous n'y touchions jamais que mon cher Keès n'en eût goûté : s'il les rejetait, nous les jugions ou désagréables ou dangereux, et nous les abandonnions.

Je chérissais dans Keès une qualité plus précieuse encore. C'était mon surveillant. Soit de jour, soit de nuit, le moindre signe de danger le réveillait à l'instant; par ses cris et ses mouvements de frayeur, nous étions toujours avertis de l'approche de l'ennemi avant que mes chiens s'en doutassent.

Souvent je le menais à la chasse. Que de folies et que de joie au signal du départ! Comme il venait caresser tendrement son ami! Comme le plaisir brillait dans sa prunelle ardente et mobile! Comme il devançait mes pas plein d'aise et d'impatience, allant et revenant sans cesse comme pour me faire hâter! Nous partions : chemin faisant, il s'amusait à grimper sur les arbres pour chercher de la gomme, qu'il aimait beaucoup; quelquefois il me découvrait du miel dans des trous de rochers ou dans des arbres creux. Mais quand il ne trouvait rien, et que la fatigue avait aiguisé son appétit, alors pour moi commençait une scène extrêmement comique. A défaut de gomme et de miel, il cherchait des racines, et les mangeait avec délices; mais par dessus toutes il préférait une espèce particulière que, malheureusement pour lui, j'avais trouvée exquise et très rafraîchissante, et que je voulais obstinément partager. Keès était rusé : lorsqu'il avait trouvé une de ces racines, si je n'étais pas à portée d'en prendre ma part, il se hâtait de la gruger, les yeux imperturbablement fixés sur moi. Il mesurait le temps qu'il avait pour la manger sur la distance que j'avais à franchir pour le joindre, et j'arrivais en effet trop tard. Quelquefois cependant, lorsque, trompé dans son calcul, il se voyait atteint plus tôt qu'il ne s'y était attendu, il cherchait vite à me cacher les morceaux; mais, au moyen d'un soufflet bien appliqué, je l'obligeais à restituer le vol, et il fallait bien alors qu'il reçût la loi du plus fort. Keès n'avait ni fiel ni rancune, et je lui faisais aisément comprendre combien son égoïsme était odieux.

Une singularité que je n'ai jamais pu comprendre, c'est qu'après le serpent l'animal qu'il craignait le plus était son semblable, soit qu'il sentît que son état privé l'eût dépouillé d'une partie de ses facultés, et que la peur

s'emparât de ses sens, soit qu'il fût jaloux et qu'il redoutât toute concurrence à mon amitié. Il entendait quelquefois ses pareils crier dans les montagnes; je ne sais pourquoi, avec toutes ses terreurs, il s'avisait de leur répondre. Ils approchaient à sa voix, et sitôt qu'il en apercevait un, il fuyait avec des cris horribles, et venait se fourrer entre nos jambes, implorant la protection de tout le monde et tremblant de tous ses membres. On avait beaucoup de peine à le calmer. Keès était sujet au larcin : c'est un défaut commun à presque tous les animaux domestiques; mais il se déguisait chez lui en un talent dont j'admirais moi-même les ressorts ingénieux. Il savait parfaitement dénouer les cordons d'un panier pour y prendre les provisions, et surtout le lait, qu'il aimait beaucoup.

Un jour, en arrivant à un campement où je me disposais à passer vingt-quatre heures, je m'aperçus, en faisant le dénombrement de mes chiens, qu'il m'en manquait un. C'était précisément une petite chienne de prédilection que je nommais Rosette. Son absence m'inquieta; c'était pour moi une perte réelle qui diminuait ma meute à propos de rien, et me privait de ma favorite, qui de son côté m'affectionnait beaucoup. Je m'informai de mes gens si quelqu'un ne l'avait pas remarquée en route. Un seul m'assura lui avoir donné à manger, mais dès le matin. Après une heure ou deux de vaines recherches, j'éparpillai mon monde pour l'appeler de tous côtés; je fis tirer des coups de fusil pour la remettre en voie, s'ils arrivaient jusqu'à elle. Tout cela ne réussissant pas, je pris le parti de faire monter à cheval un de mes Hottentots, et lui donnai ordre de reprendre le chemin que nous venions de faire, et de tâcher, à quelque prix que ce fût, de me ramener ma favorite.

Quatre heures s'étaient écoulées, quand nous vîmes arriver mon émissaire à toute bride. Il portait devant lui, sur l'arçon de la selle, une chaise et un grand panier. Rosette courait en avant, elle sauta sur moi et m'accabla de caresses. Mon homme me dit qu'il l'avait trouvée à deux lieues environ de notre halte, assise sur la route à côté de la chaise et du panier, qui s'étaient détachés de l'équipage sans qu'on s'en fût aperçu. J'avais ouï conter sur la fidélité des chiens des traits non moins extraordinaires que celui-ci, mais je n'en avais pas été témoin. J'avoue que le récit de mon Hottentot me toucha jusqu'aux larmes; je caressai de nouveau cette pauvre bête, et cette marque d'attachement qu'elle venait de me donner me la rendit encore plus chere. Elle eût péri de faim sur la place, ou serait devenue, la nuit, la proie du premier animal feroce qui l'aurait rencontrée.

Le 27 janvier 1792, nous arrivâmes à la rivière de Goût ou des Roseaux. Il n'était pas possible de la traverser : elle avait la largeur de la Seine vis-à-vis le Jardin du roi à Paris. Il fallait que de grands orages eussent inondé le pays

d'où elle découlait, car, dans cette saison, elle n'est ordinairement, comme les autres, qu'un ruisseau praticable. Ses bords sont garnis de grands arbres épineux, et l'on y trouve beaucoup de perdrix, et notamment la grande espèce que les habitants du Cap ont nommée faisan. Après trois jours de campement, ne voyant point diminuer cette rivière, et toujours impatient de pénétrer plus loin, je pris le parti de faire construire un large radeau. On abattit des arbres, et leurs écorces nous servirent à faire des cordages. Que de peine cette fatale opération nous causa ! Il fallut décharger les voitures, les démonter et les embarquer pièce à pièce; toutes mes bêtes traversèrent à la nage; en plusieurs voyages, mes effets, mon monde et moi, tout gagna la rive opposée, sans le plus petit désordre et le moindre accident.

Les voitures remontées et bien chargées, nous continuâmes notre route, et après avoir traversé la rivière Klein-Brake, nous gravîmes une montagne difficile et fort escarpée. Nous fûmes bien dédommagés de nos fatigues par le spectacle qui vint frapper nos regards, lorsque nous eûmes entièrement gagné son sommet. Nous admirâmes le plus beau pays de l'univers. Nous découvrions dans le lointain la chaîne de montagnes, couverte de grands bois qui bornent la vue du côté de l'ouest; sous nos pas, nous plongions sur une vallée immense, relevée par des collines agréables qui varient à l'infini, et moutonnent jusqu'à la mer; des prairies émaillées et les plus beaux pâturages ajoutaient encore à ce site magnifique. Ce pays porte le nom d'Auteniquois, ce qui, dans l'idiome hottentot, signifie homme chargé de miel; en effet, on ne peut y faire un pas sans rencontrer mille essaims d'abeilles. Les fleurs naissent par myriades; les parfums mélangés qui s'en échappent et viennent délicieusement frapper l'odorat, leurs couleurs, leur variété, l'air pur et frais qu'on respire, tout vous arrête et suspend vos pas. La nature a fait de ces beaux lieux un séjour de féerie. Le calice de presque toutes les fleurs est chargé de sucs exquis, dont les mouches, composent leur miel, qu'elles vont déposer partout dans des creux d'arbres et de rochers.

Ayant appris qu'il existait des touracos dans le pays, surtout dans une forêt voisine, et ne connaissant point cet oiseau, je me mis en quête. J'en découvris quelques uns. Cet oiseau, qui se perche toujours à l'extrémité des plus hautes branches, ne se trouvait jamais à la portée de mon fusil. Un après-dîner cependant j'en poursuivis un avec plus d'acharnement; sautillant de branche en branche et s'éloignant fort peu, il se moqua de moi pendant plus d'une heure, et me conduisit fort loin. Impatienté de son manége, et ne pouvant réussir à l'approcher, je lui lâchai mon coup hors de portée. J'eus la satisfaction de le voir tomber; ma joie fut inexprimable. Mais le plus fort n'était pas fait : il me fallait m'emparer de ma proie. J'avais bien remarqué l'endroit de

sa chute ; je courus à travers les broussailles et les épines pour le ramasser ; mes jambes et mes mains étaient déchirées et tout en sang. Arrivé sur la place je ne vis rien. J'eus beau fureter tour à tour les environs, aller, revenir, battre vingt fois les mêmes endroits, examinant scrupuleusement les moindres trous, les plus petits enfoncements, mes peines furent inutiles : je ne trouvais point mon touraco. Toutes mes recherches, toutes mes réflexions me conduisirent à penser que je n'avais fait peut-être que lui casser une aile, ce qui ne l'avait pas empêché de s'éloigner de l'endroit de sa chute. Je m'éloignai donc aussi, et me mis à rôder de nouveau dans tous les environs pendant plus d'une demi-heure : point de touraco.

J'étais au désespoir, et les broussailles épaisses et les buissons d'épines qui m'ensanglantaient jusqu'au visage m'avaient réellement agité de transports difficiles à décrire. Pour assouvir ma colère, je sens qu'il ne m'eût fallu rien moins dans un pareil moment qu'un lion ou quelque tigre à poursuivre. Un chétif oiseau, qu'après tant de peines et de désirs je venais enfin d'abattre, échapper et disparaître ainsi à mes yeux ! Je frappais la terre de mes pieds et de mon fusil. Tout à coup la terre s'enfonce ; je disparais moi-même et tombe avec mes armes dans une fosse de douze pieds de profondeur. L'étonnement et la douleur de la chute prirent la place de mes emportements. Je me vis au fond d'un de ces pièges recouverts que les Hottentots tendent aux bêtes féroces et particulièrement aux éléphants. Revenu à moi, je songeai aux moyens de me tirer d'embarras, trop heureux de ne m'être point empalé sur le pieu très aigu qu'ils plantent au fond du trou, plus heureux encore de n'y avoir point trouvé compagnie ; mais il pouvait à tous moments en arriver, surtout si j'étais contraint d'y passer la nuit, dont l'approche commençait à m'inspirer beaucoup de terreur, en contrariant et retardant la seule ressource que j'imaginais pour me sauver du puits fatal, sans secours étrangers : c'était d'ébouler la terre à l'un des côtés avec mon sabre et mes mains, et d'y faire des espèces de degrés ; mais cette opération pouvait traîner en longueur.

Dans la cruelle perplexité où j'étais, je pris le parti plus sage de ramasser et de charger mon fusil. Je tirai coup sur coup ; il était possible que je fusse entendu de mon camp, et je prêtais de temps en temps l'oreille avec une impatience et des palpitations mortelles. J'entendis enfin deux coups, qui me causèrent la joie la plus vive. Alors je continuai mon feu par intervalles, pour attirer à moi ceux qui m'avaient répondu. Ils arrivèrent tous armés jusqu'aux dents, pleins d'inquiétude et de trouble. Ils m'avaient cru poursuivi par quelque bête féroce ; ils me virent au contraire dans la plus piteuse situation, et pris sottement comme un renard. L'alarme fut bientôt dissipée. On coupa sur-le-champ une longue perche, qu'on me descendit, et au moyen de

laquelle je me hissai comme je pus et regagnai le bord. Ce petit accident, dont le Ciel ne m'eût pas sauvé comme le jeune Daniel, ne me fit pas oublier mon touraco. Avec mes chiens, qui avaient suivi la bande, je comptais bien le déterrer, en quelque lieu qu'il se fût caché. Je les conduisis sur la voie; ils le trouvèrent blotti sous une touffe de broussailles. Je mis la main dessus, et le plaisir de posséder enfin ce charmant animal me fit bientôt oublier ce qu'il m'avait coûté d'embarras et de dangers.

Vers la fin du mois, nous fûmes contrariés par les pluies; elles durèrent long-temps et presque sans relâche. Ces orages se succédaient avec rapidité; le tonnerre tomba plusieurs fois, près de nous, dans la forêt. L'eau nous gagnait insensiblement de toutes parts; pour comble de désagrément, dans une nuit, notre camp fut entièrement submergé. Nous quittâmes aussitôt le bois, pour aller nous établir plus haut en rase campagne. Je voyais, avec le plus amer chagrin, qu'il n'était pas possible de sortir de l'endroit où nous nous trouvions circonscrits. Ces petits ruisseaux, qui auparavant nous avaient paru si agréables et si riants, s'étaient changés en torrents furieux qui charriaient les sables, les arbres, les éclats de rochers; je sentais qu'à moins de s'exposer aux plus grands dangers il était impossible de les traverser. D'un autre côté, mes bœufs, harassés, transis, avaient deserté de mon camp; je ne savais par ou et comment envoyer après eux pour les rattraper. Ma situation n'était assurément point amusante; je passais de tristes moments. Déjà mes pauvres Hottentots, fatigués et malades, commençaient à murmurer. Plus de vivres, plus de gibier; ce que nous en tuions suffisait à peine à notre subsistance, parce que, resserrés par le torrent, qui grossissait chaque jour davantage, nous n'avions pas même la ressource de nos voisins pour en obtenir quelque assistance. Quelle position et quel affligeant appareil! on eût dit qu'un déluge universel allait inonder l'Afrique.

Je renfermais au dedans une partie de mes alarmes. Je voyais mes tristes compagnons promener leurs regards inquiets, et m'attester, par leur silence, tout ce qu'ils éprouvaient de craintes pour eux-mêmes. Jamais spectacle ne vint s'offrir sous des couleurs plus sombres: en un moment, nos charmantes promenades ravagées, dévastees par les eaux; ces jardins délicieux et riants changés en un désert inhabitable et noir! Dans cette detresse, je rassemblai toutes mes forces, et conjurai mes amis de chercher au moins nos bœufs dispersés et perdus, et de se déterminer à traverser l'un des torrents, au risque de tout ce qui pourrait en arriver. Par la plus étrange bizarrerie du sort, l'événement fatal qui nous menaçait d'une perte prochaine causa une partie de notre salut. L'un de mes Hottentots, en cherchant un passage, aperçut, au milieu des eaux, un buffle qui s'était probablement noyé la veille, car il

était encore assez frais. Il vint, avec des cris de joie, nous apporter cette heureuse nouvelle. Rien n'arrivait plus à propos. Nous tirâmes, non sans quelque péril, l'animal à bord : il fut dépecé sur la place ; on enleva les parties les plus saines ; mes chiens, qui jeûnaient depuis long-temps, trouvèrent dans celles que nous leur abandonnâmes de quoi se refaire et se ravitailler un peu ; nous les voyions revenir de la curée avec des ventres qu'ils avaient peine à porter. Un dernier trait ne saurait échapper à ma plume ; il peindra mieux encore l'état cruel où nous nous voyions réduits : nos chiens, qui n'étaient plus que des squelettes ambulants, épiaient nos démarches, et se traînaient sur nos pas, lorsque l'un de nous, pour obéir aux besoins de la nature, était forcé de s'éloigner ; je les ai vus se disputer avec acharnement cette nourriture révoltante.

Rien n'est durable, il est un terme au malheur comme à la félicité. La fin de mars amena du changement dans la saison ; les pluies devinrent moins fréquentes, les torrents baissèrent. Je fis partir quatre Hottentots pour aller à la découverte de mes bœufs ; au bout de deux ou trois jours, ils me les ramenèrent presque tous.

Après quelques jours de marche, nous arrivâmes près de la Swarte-Rivier, ou la rivière Noire ; elle était encore débordée par les pluies, et nous fûmes obligés de la passer sur des radeaux que nous construisîmes à l'instar de ceux que nous avions déjà précédemment faits. Des traces de buffles toutes fraîches nous firent séjourner à l'autre bord : j'eus enfin le plaisir d'en tuer un, et le Hottentot que j'avais mené avec moi en tua un autre. Ils furent aussitôt dépecés : je voulus qu'on les coupât par tranches fort minces, pour être plus aisément saupoudrés de sel, et exposés ensuite à l'air et au soleil. Les buissons, les branches, les chariots, tout ce qui nous environnait fut chargé des débris sanglants de nos buffles ; mais tout à coup, au milieu de notre opération et sans nous y être attendus, nous nous vîmes assaillis par des volées de milans, de vautours, de toutes sortes d'oiseaux de proie, qui arrachaient les morceaux et les disputaient avec acharnement à mes gens ; emportant chacun une pièce assez forte, ils s'en allaient, à dix pas de nous, sur une branche, la dévorer à nos yeux. Les coups de fusil ne les épouvantaient guère ; ils revenaient sans cesse à la charge, de telle sorte que, m'apercevant que je brûlais ma poudre fort inutilement, nous prîmes le parti de les écarter et de les chasser avec de grandes gaules jusqu'à ce que notre viande fût séchée.

A mesure que je m'éloignais des colonies et m'avançais dans les terres, tout prenait à mes regards une teinte nouvelle : les campagnes étaient plus magnifiques, le sol me semblait plus fécond et plus riche, la nature plus majestueuse et plus fière ; la hauteur des monts offrait, de toutes parts, des

sites et des points de vue charmants que je n'avais jamais rencontrés. Ce contraste avec les terres arides et brûlées du Cap me faisait croire que j'en étais à plus de mille lieues.

Jusqu'au 25 juin, je fis plusieurs campements dans différents endroits aux environs de la baie de Plettenberg.

Résolu de continuer mes excursions entre la chaîne de montagnes et la mer, j'allai reconnaître les lieux. Je cherchais et ne pouvais trouver nulle part un endroit par où mes chariots pussent passer librement : les forêts étaient d'une étendue et d'une épaisseur qui ne permettaient pas de s'y enfoncer. De leur côté mes Hottentots n'étaient pas plus heureux que moi dans leurs recherches ; nous ne trouvions absolument aucune issue. Je me décidai donc à traverser la chaîne des montagnes ; encore, pour s'y engager, fallait-il trouver le commencement d'un passage, et le moyen pour ces malheureux bœufs d'y tenir pied. J'eus beau courir, arpenter, divaguer sans cesse, toujours, de quelque côté que je me tournasse, des rochers à pic frappaient mes regards. Nous nous étions, sans le savoir, engagés dans une espèce de cul-de-sac dont on ne pouvait se tirer qu'en revenant sur ses pas. C'est le parti que nous fûmes obligés de prendre, et nous nous retrouvâmes au bois du Poort, d'où j'étais parti un mois auparavant.

Il faut souvent peu de chose pour rendre le calme à notre âme. Telle est l'heureuse instabilité de l'esprit humain ! Cette terre que je revoyais avec le plus amer regret, et qui me semblait âpre et si triste, prit tout à coup une face nouvelle et riante. Je vis sous mes pas des traces d'une troupe d'éléphants qui devaient avoir passé le jour même ; il n'en fallait pas davantage pour dissiper mes chagrins et me consoler du retard que j'éprouvais dans ma route. Nous plantâmes donc le piquet à cet endroit même.

Nous ne perdions pas un seul moment de vue la trace des animaux. Après quelques heures de fatigues et de marches pénibles au milieu des ronces, nous parvînmes à un endroit du bois fort découvert. Dans un espace assez étendu, il n'y avait que quelques arbrisseaux et du taillis. Nous nous arrêtons. Un de mes Hottentots, qui était monté sur un arbre pour observer, après avoir jeté les yeux de tous côtés, nous fait signe, en mettant un doigt sur sa bouche, de rester tranquilles. Il nous indique avec la main, qu'il ouvre et ferme plusieurs fois, le nombre d'éléphants qu'il aperçoit. Il descend. On tient conseil, et nous prenons le dessous du vent, pour approcher sans être découverts. Il me conduit si près à travers les broussailles, qu'il me met en présence d'un de ces énormes animaux. Nous nous touchions, pour ainsi dire, je ne l'apercevais pas ! non que la peur eût fasciné mes yeux : il fallait ici payer de sa personne et se préparer au danger. J'étais sur un petit tertre au

dessus de l'éléphant même. Mon brave Hottentot avait beau me le montrer du doigt, et me répéter vingt fois, d'un ton d'impatience et pressé, Le voilà! je ne le voyais toujours point; je portais la vue beaucoup plus loin, ne pouvant imaginer que ce que j'avais à vingt pas au dessous de moi pût être autre chose qu'une portion de rocher, puisque cette masse était entièrement immobile. A la fin, cependant, un léger mouvement frappa mes regards; la tête et les défenses de l'animal, qu'effaçait son énorme corps, se tournèrent avec inquiétude vers moi. Sans plus perdre de temps et mon avantage en belles contemplations, je pose vite mon gros fusil sur son pivot, et lui lâche mon coup au milieu du front : il tombe mort. Le bruit en fit sur-le-champ détaler une trentaine, qui s'enfuirent à toutes jambes. Rien n'était plus amusant que de voir le mouvement de leurs grandes oreilles, qui battaient l'air en proportion de la vitesse qu'ils mettaient dans leur course. Ce n'était là que le prélude d'une scène plus animée.

Je prenais plaisir à les examiner, lorsqu'il en passa un à côté de nous, qui reçut un coup de fusil d'un de mes gens. Aux excréments teints de sang qu'il répandit, je jugeai qu'il était dangereusement blessé. Nous commençâmes à le poursuivre. Il se couchait, se redressait, retombait; mais, toujours à ses trousses, nous le faisions relever à coups de fusil. L'animal nous avait conduits dans de hautes broussailles parsemées çà et là de troncs d'arbres morts et renversés. Au quatorzième coup, il revint furieux contre le Hottentot qui l'avait tiré; un autre l'ajusta d'un quinzième, qui ne fit qu'augmenter la rage de l'éléphant, et, regagnant au pied sur les côtes, il nous pria de prendre garde à nous. Je n'étais qu'à vingt-cinq pas; je portais mon fusil, qui pesait trente livres, outre mes munitions : je ne pouvais être aussi dispos que mes gens, qui, ne s'étant pas laissé emporter aussi loin, avaient d'autant plus d'avance pour échapper à la trompe vengeresse et se tirer d'affaire. Je fuyais, mais l'éléphant gagnait à chaque instant sur moi. Plus mort que vif, abandonné de tous les secours (un seul me suffisait dans ce moment pour me défendre), il ne me restait que le parti de me coucher, et de me blottir contre un gros tronc d'arbre renversé. J'y étais à peine que l'animal arrive, franchit l'obstacle, et, tout alarmé lui-même du bruit de mes gens, qu'il entendait devant lui, il s'arrête pour écouter. De la place où je m'étais caché, j'aurais bien pu le tirer, mon fusil heureusement se trouvait chargé; mais la bête avait reçu inutilement tant d'atteintes, elle se présentait à moi si défavorablement que, désespérant de l'abattre d'un seul coup, je restai immobile en attendant mon sort. Je l'observais cependant, résolu de lui vendre chèrement ma vie, si je le voyais revenir à moi. Mes gens, inquiets de leur maître, m'appelaient de tous côtés; je me gardais bien de répondre. Convaincus par mon

silence qu'ils avaient perdu leur chef, ils redoublent leurs cris et reviennent en désespérés. L'éléphant, effrayé, rebrousse aussitôt, et saute une seconde fois le tronc d'arbre à six pas au dessous de moi sans m'avoir aperçu. C'est alors que, me remettant en pied à mon tour, échauffé d'impatience, et voulant donner à mes Hottentots quelque signe de vie, je lui envoie un coup de fusil dans la culotte. Il disparut entièrement à mes regards, laissant partout sur son passage des traces certaines du cruel état où nous l'avions mis.

Un de mes Hottentots, nommé Klaas, jeune homme d'une bravoure et d'une fidélité à toute épreuve, m'ayant vu tout à coup disparaître, accourait à mon secours, et me cherchait vainement. Je l'entendais à travers les broussailles m'appeler d'une voix étouffée; puis, s'adressant à ses camarades, qui le suivaient d'un peu loin, humiliés, confondus, leur reprocher leur lâcheté au milieu du péril. Il accompagnait ses discours de gémissements et de sanglots si touchants, que, dans le moment le plus critique, je sentis mes yeux se mouiller, et l'attendrissement succéder aux glaces de l'effroi. Mon coup de fusil fut un signal de joie : je me vis à l'instant entouré des miens, et pressé dans les bras de mon cher Klaas avec des étreintes si vives, qu'il ne pouvait se détacher de mon corps.

Cependant la nuit approchait; nous nous hâtâmes de rejoindre l'éléphant, que j'avais eu le bonheur de tuer d'un seul coup. Nous n'avions rien pu faire de plus à propos; notre présence écarta quelques vautours et plusieurs petits animaux carnassiers, qui n'avaient point perdu de temps, et qui déjà commençaient à l'entamer. Nous fîmes plusieurs feux. Les provisions nous manquaient : mes gens tirèrent pour eux plusieurs grillades de l'éléphant, on apprêta pour moi quelques tronçons de la trompe; j'en mangeais pour la première fois, mais je me promis bien que ce ne serait pas la dernière, car je ne trouvais rien de plus exquis.

Mes gens me présentèrent, à mon déjeuner, un pied d'éléphant. La cuisson l'avait prodigieusement enflé, j'avais peine à en reconnaître la forme; mais il avait si bonne mine, il exhalait une odeur si suave, que je m'empressai d'en goûter : c'était bien un manger de roi. Quoique j'eusse entendu vanter les pieds de l'ours, je ne concevais pas comment un animal aussi matériel que l'éléphant pouvait donner un mets si fin, si délicat.

Je m'étais montré un peu trop généreux dans la distribution du tabac à mes gens : ils en avaient plus qu'il n'en fallait pour s'enivrer, si je les avais laissés faire; mais je roulais dans ma tête un moyen de les empêcher. Je m'étais aperçu que la troisième charge des pipes tirait à sa fin. Je n'eus pas plus tôt pris mon thé à la crème, que je me fis apporter un petit coffret, que je plaçai sur mes genoux. Je l'ouvris : jamais charlatan n'y eût mis autant d'adresse et

de mystère; j'en tirai ce noble et mélodieux instrument, inconnu peut-être à Paris, mais assez commun dans quelques provinces, et qu'on voit dans les mains de presque tous les écoliers et du peuple, en un mot une guimbarde. Je commençais à peine un air de Pont-Neuf, que je vis tout mon monde descendre silencieusement les pipes, et me considerer, bouche béante, le bras à demi tendu, les doigts écartés, dans l'attitude de ces gens qu'une bonne vieille vient d'ensorceler. Mais leur extase n'égalait point encore leur plaisir : toutes les oreilles dressées et les têtes immobiles, penchées de mon côté, ne perdaient pas le moindre son de l'instrument. Ils ne purent tenir à leur enthousiasme ; chacun insensiblement quitte sa place pour s'approcher et jouir de plus près : je crus voir le moment où tous ensemble allaient se prosterner devant le dieu qui opérait ces prodiges. Je riais en moi-même comme un fou, et faisais mes efforts pour ne pas éclater, ce qui eût bientôt dissipé le prestige.

Je fis servir un peu d'eau-de-vie en ce jour de gaîté, ou, pour mieux dire, de carnaval, et jusqu'aux bêtes domestiques, tout devait se ressentir de la folie commune et prendre part à nos orgies. Keès était dans ce moment à côté de moi : il aimait cette place; les soirs surtout il ne manquait pas de s'y rendre. Élevé comme enfant de famille, je l'avais passablement gâté ; je ne buvais ou ne mangeais rien que je ne partageasse toujours avec lui. S'il m'arrivait quelquefois de l'oublier, ennemi juré de mes distractions, il avait grand soin de m'arracher à mes rêveries par quelques coups de sa main ou le bruit de ses lèvres.

Il me vint dans l'idée de tromper son attente par une espiéglerie, sans autre motif que de lui causer une surprise et de m'amuser. On venait de lui verser sa portion dans son assiette; tandis qu'il se met en posture, j'allume à ma chandelle une déchirure de papier, que je lui glisse subtilement sous le ventre : l'eau-de-vie s'enflamme, Keès pousse un cri aigu, et saute à dix pas de moi, jurant de tout son pouvoir. J'eus beau le rappeler et lui promettre mille caresses, ne prenant conseil que de son dépit et de sa colère, il disparut et alla se coucher. Déjà la nuit était avancée; je reçus les adieux et les remercîments de tout mon monde, et chacun s'endormit profondément.

Je dois observer qu'à dater de cette peur terrible de mon Keès j'ai vainement employé tous les moyens de faire oublier à cet animal ce qui s'était passé, et de le ramener à sa liqueur favorite; jamais il n'en a voulu boire, il l'avait prise au contraire en aversion.

Visite aux Gonaquois. Episode de Narina. Mœurs des Gonaquois.

J'arrivai enfin sur les limites de la Cafrerie, et je fus assez heureux pour décider à m'y accompagner trois métis qui connaissaient parfaitement le pays et la langue des Cafres. L'un d'eux, nommé Hans, me donna, sur cette contrée, tous les renseignements que je pus désirer. Il m'apprit que le pays sur lequel je me trouvais actuellement était de la domination d'un puissant seigneur qui faisait sa résidence à trente lieues de nous, plus du côté du nord, et qu'il se nommait le roi Pharao. Il me conseillait de pénétrer jusqu'à lui, m'assurant que je n'avais rien à craindre, aucun risque à courir; il me disait au contraire que ces pauvres peuples me verraient avec plaisir.

J'imaginai de faire une députation au roi Pharao, et sur la première ouverture que j'en fis à Hans, il accepta la commission sans balancer. Quoique cette conduite me parût d'un assez bon augure, j'étais bien résolu cependant de prendre mes sûretés. Ce jeune métis me promit d'engager deux ou trois de ses amis à faire le voyage avec lui. Je lui donnai deux de mes plus fidèles Hottentots, Adams et Slanger : ils devaient rendre compte à ce roi de tout ce que j'avais fait depuis onze mois que j'avais quitté le Cap. Afin qu'il fût en état de juger que la curiosité seule me conduisait dans ses états, je chargeai mes messagers de lui dire que, né dans un autre monde, étranger surtout dans les lieux où je me trouvais actuellement, je n'étais, en aucune façon, ni l'ami ni le complice des colons qui lui faisaient la guerre; que je ne vivais pas même avec eux; que je désapprouvais hautement leur conduite; qu'en un mot il pouvait être assuré qu'aussi long-temps que je resterais dans son pays il n'aurait nul sujet de s'inquiéter de mes mouvements et de mes démarches. J'ajoutai que le gouvernement du Cap, à qui je rendais un compte fidèle de tout ce qui s'était passé sous mes yeux, s'empresserait de rétablir le calme dans son pays et la bonne harmonie entre lui et les colons.

Je me mis moi-même en route dans la matinée. Après trois heures de marche, nous trouvâmes les bords du Groot-Vis-Rivier, ou rivière du Poisson. La chaleur était excessive; la terre, de tous côtés couverte de gros cailloux roulés, rendait le chemin fort pénible pour les bœufs.

En côtoyant la rivière, nous nous approchions de son bord autant qu'il nous était possible, et dans le plus grand silence. Nous marchâmes ainsi trois bonnes heures sans avoir rien découvert. Enfin nous reconnûmes le pas d'un hippopotame qui devait avoir passé là pendant la nuit. Nous suivîmes cette trace l'espace d'une heure et demie; elle nous conduisit à l'endroit où l'animal s'était jeté à l'eau. A l'instant nous nous distribuâmes le long du

bord, à quelque distance les uns des autres, pour prêter l'oreille. Il partit un coup de fusil de celui de mes gens qui était le plus éloigné : nous courûmes à lui. Il avait vu et tiré l'animal, mais il l'avait manqué. Heureusement nous n'attendîmes pas long-temps sans le voir reparaître et l'entendre respirer : toute sa tête était hors de l'eau, mais il avait gagné vers la rive opposée. La rivière était fort large : deux de mes gens se mirent à la nage et la traversèrent dans l'espoir de forcer l'animal à tenir au moins le milieu, s'ils ne pouvaient l'amener à notre portée.

Cette épreuve réussit complétement ; mais l'hippopotame montrait tant de défiance, qu'à peine pour respirer sortait-il le bout du nez hors de l'eau. Changeant de place à tout instant, il ne se remontrait jamais dans l'endroit où nous l'attendions ; il replongeait si souvent et si vite, qu'il ne donnait pas même le temps de l'ajuster. Déjà nous avions tiré une trentaine de coups sans qu'aucun l'eût atteint. Les deux Hottentots qui avaient passé la rivière n'avaient point de fusils ; l'animal rusé, qui remarquait qu'on ne tirait point de leur côté, s'y tenait de préference. Je fis partir Pit, celui de mes chasseurs qui en dernier lieu venait de remporter le prix au blanc ; je lui commandai de passer la rivière hors de la vue de l'animal, de faire un détour pour rejoindre ses deux camarades, et surtout de ne point tirer sans être sûr de son coup. Il exécuta mes ordres avec beaucoup d'intelligence. L'animal, qui, de l'autre bord, se sentait hors de notre portée, n'avait point de défiance, et levait quelquefois sa tête presque entière hors de l'eau. Dans un de ces moments, Pit l'ajusta si bien, que l'hippopotame, en recevant le coup, replongea. Il était bien touché, j'en étais certain. Il reparut en effet bientôt, sortant la plus grande partie de son corps, et se débattant convulsivement : c'est alors que je lui envoyai une balle dans la poitrine. Il s'enfonça de nouveau, et ne reparut plus que vingt-sept minutes après : il était mort et dérivait au courant. Nos nageurs allèrent à lui et le poussèrent de notre côté jusqu'au bord du rivage.

Je ne peindrai point la joie commune, lorsque nous vîmes enfin ce monstrueux animal en notre possession. Mais mon monde et moi avions nos motifs qui ne se ressemblaient guère : la gourmandise le présentait aux yeux de mes gens comme un friand morceau dont ils allaient se gorger, tandis que la curiosité l'offrait à mon esprit comme un objet intéressant d'histoire naturelle, que je ne connaissais encore que par les livres et les gravures.

Le 18 nous passâmes une partie de la nuit à faire le coup de fusil, pour écarter les lions et la troupe vorace des hyènes. Je ne m'endormis que fort tard ; à mon réveil, quelle fut ma surprise de me voir entouré au milieu de mon camp d'une vingtaine de sauvages Gonaquois ! Cette visite et ses

suites méritent de plus amples détails. Dans ce simple récit, le lecteur puisera plus de vérités sur l'état positif d'un sauvage d'Afrique, que dans tous les discours des philosophes.

Le chef s'approcha pour me faire son compliment; les femmes, dans toute leur parure, marchaient derrière lui : elles étaient luisantes et fraîchement boughouées, c'est-à-dire qu'après s'être frottées avec de la graisse, elles s'étaient saupoudrées d'une poussière rouge qu'elles font avec une racine nommée dans le pays *boughou*, et qui porte une odeur assez agréable. Elles avaient toutes le visage peint de différentes manières. Chacune d'elles me fit un petit présent : l'une me donna des œufs d'autruche, une autre un jeune agneau; d'autres m'offrirent une abondante provision de lait dans des paniers qui me paraissaient être d'osier. Ce dernier cadeau m'étonna : « Du lait dans des paniers ! me disais-je; voilà une invention qui annonce bien de l'industrie ! »

Ces jolis paniers se fabriquent avec des roseaux si déliés, et d'une texture si serrée, qu'ils peuvent servir même à porter de l'eau; ils m'ont été pour cet usage d'une grande ressource dans la suite. Le chef des Gonaquois m'apprit qu'ils étaient l'ouvrage des Cafres, avec lesquels ils les échangent contre d'autres objets.

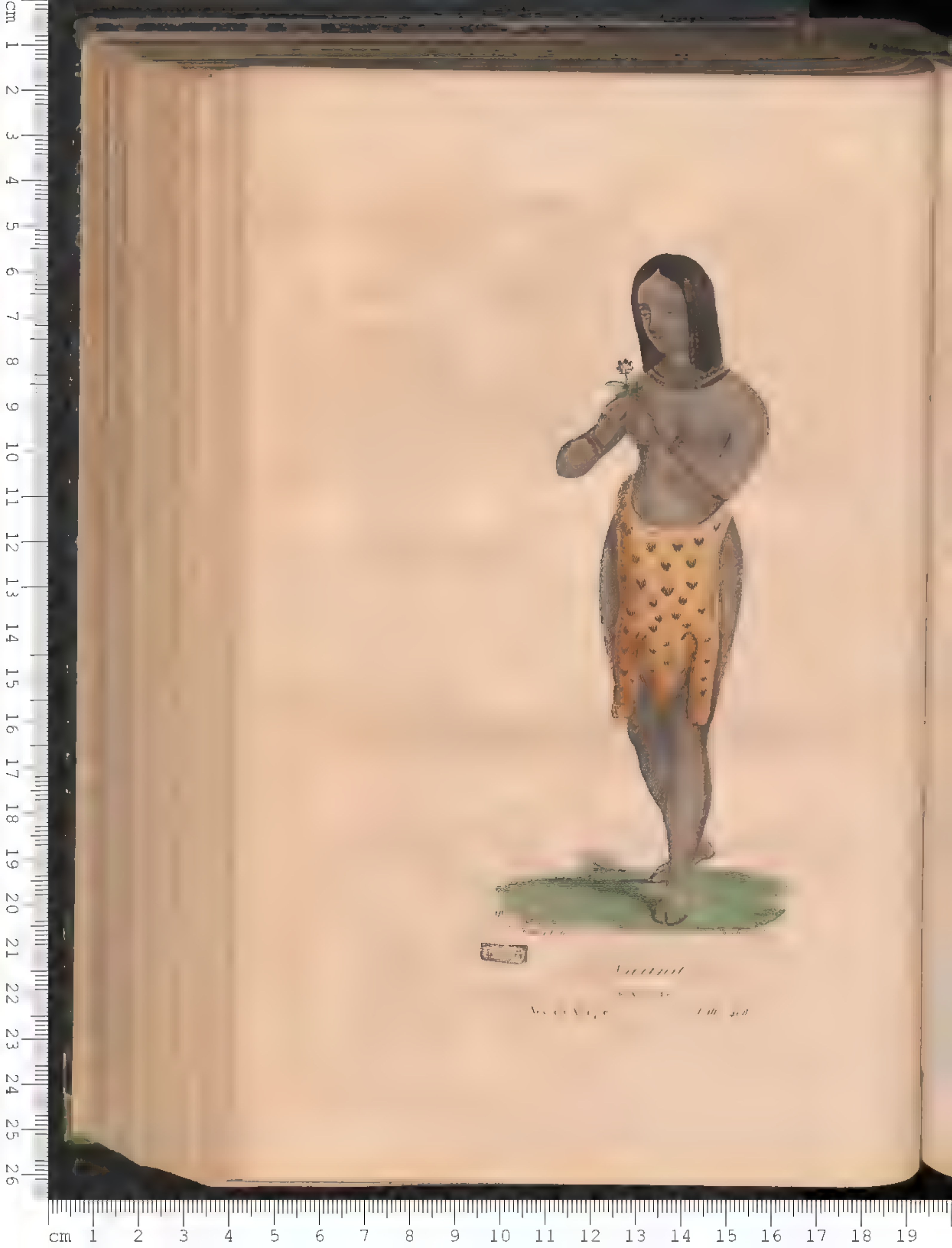
Ce chef se nommait Haabas. Il me fit présent d'une poignée de plumes d'autruche du choix le plus rare. Pour lui montrer le cas que je faisais de son présent, je détachai sur-le-champ le panache de la même espèce que je portais à mon chapeau, et je mis le sien à la place. Je remarquai dans les traits du bon vieillard toute la satisfaction qu'il en ressentait; il me témoigna par ses gestes et ses paroles combien il était enchanté de mon action.

Mon tour vint de prouver à ce chef ma reconnaissance. Je commençai par lui faire donner quelques livres de tabac. J'allais me procurer à peu de frais une scène délicieuse, et faire plus d'un heureux. D'un simple signe Haabas fit approcher tout son monde; dans un clin d'œil ils formèrent un cercle et s'accroupirent comme des singes. Tout le tabac fut distribué, et je remarquai avec beaucoup de plaisir que la portion que s'était réservée Haabas égalait tout au plus celle des autres. Je me sentis touché de cette bonhomie et de l'esprit d'équité que je voyais briller en lui d'une façon si naïve et si simple. J'ajoutai au présent que je venais de lui faire, pour lui personnellement, un couteau, un briquet, une boîte d'amadou et un collier de très gros grains de verroterie. Je donnai aux femmes des colliers et du fil de cuivre pour des bracelets. Au milieu de ces offrandes réciproques, et des sentiments affectueux qu'elles nous inspiraient mutuellement, je remarquai une jeune fille de seize ans. Confondue dans la foule, elle montrait moins d'empressement

à partager les joyaux que je distribuais à ses compagnes que de curiosité pour ma personne. Elle m'examinait avec une attention si marquée, que je m'approchai d'elle pour lui donner tout le temps de me considérer à son aise. Je lui trouvai la figure charmante; elle avait les plus fraîches et les plus belles dents du monde; sa taille élégante et svelte et les formes amoureuses de son corps auraient servi le pinceau d'Albane : c'était la plus jeune des Grâces sous la figure d'une Hottentote.

Les impressions de la beauté sont universelles, c'est une souveraine dont l'empire est partout. Je sentis, à la prodigalité de mes présents, que je pliais un peu sous sa puissance. Ma jeune sauvage se fut bientôt accoutumée à moi. Je venais de lui donner une ceinture, des bracelets, un collier de petits grains blancs, qui la paraient à ravir; je détachai de mon cou un mouchoir rouge, dont elle s'enveloppa la tête. Dans cet accoutrement elle était ce qu'en langage précieux on dirait délicieuse. Je me faisais un plaisir de la parer moi-même. Quand sa toilette fut achevée, elle me demanda quelques bijoux pour sa sœur, qui était restée à la horde. Elle montra du doigt sa mère, et m'apprit qu'elle n'avait plus de père. Je la fatiguais de questions, tant je trouvais de charme dans ses réponses. Rien n'égalait le plaisir que j'avais à la voir, si ce n'était celui que je prenais à l'entendre. Je lui demandai de rester avec moi, et lui fis toutes sortes de promesses. Mais quand je lui parlai surtout de l'emmener dans mon pays, où toutes les femmes sont des reines, et commandent à des hordes puissantes d'esclaves, loin de se laisser tenter, elle rejeta bien loin mes propositions, et se livra sans façon à quelques mouvements d'impatience et d'humeur. Un monarque n'eût pas vaincu sa résistance, et le chagrin que lui causait la seule idée d'abandonner sa famille et sa horde. Je finis par la prier de m'amener du moins sa sœur, qui aurait lieu d'être satisfaite à son tour. Elle me le promit. Dans ce moment ses yeux se fixèrent sur une chaise placée non loin de moi; elle me montra un couteau que j'y avais laissé par hasard. Je m'empressai de le lui offrir; elle le remit sur-le-champ à sa mère.

Elle était sans cesse occupée de ses atours, nouveaux pour elle; elle touchait ses bras, ses pieds, son collier, sa ceinture, passait vingt fois la main sur sa tête pour y toucher et reconnaître son mouchoir, qui lui plaisait beaucoup. J'ouvris mon nécessaire, et j'en tirai le miroir, que je mis devant elle : elle s'y regarda très attentivement et même avec complaisance; elle montrait assez par ses gestes et ses attitudes variées combien elle était satisfaite, je ne dis pas de sa figure, mais de ses ajustements, qui lui faisaient une impression toujours plus vive. Lors de sa toilette du matin et du départ de la horde pour me venir voir, elle s'était frotté les joues avec de la graisse et de la suie. Je



les lui fis laver et bien essuyer; mais je ne pus jamais lui persuader que les secours de son art nuisaient à la nature, qui l'avait créée très jolie. Quelque adresse que je misse dans mes raisonnements, quel que fût l'effet de sa complaisance à rendre à ses joues fraîches ce tendre velouté de la jeunesse, si fugitif et si léger, elle tenait à son vilain noir graisseux avec autant d'entêtement qu'en nos climats on tient au rouge, à toutes ces pâtes non moins dégoûtantes, si elles ne sont pas plus funestes.

Ma belle élève me pria de lui laisser mon miroir, et j'y consentis. Elle profitait à merveille de la faveur qu'elle s'était doucement acquise, pour me demander tout ce qui lui faisait plaisir. Je me laissais toujours entraîner; cependant je fus contraint de lui refuser plusieurs effets, autant par le besoin indispensable que j'en avais, que dans la crainte qu'elle n'en fît un usage dangereux pour elle-même. Mes boucles de jarretières l'avaient aussi tentée, le brillant des cailloux du Rhin parlait à ses yeux. J'aurais été charmé de lui en faire hommage. Combien ne désirais-je pas en ce moment les plus misérables attaches de fer pour remplacer ce meuble d'un luxe d'ailleurs fort inutile! Malheureusement c'était la seule paire que je possédasse. Je lui fis comprendre que ces boucles m'etaient absolument nécessaires; de ce moment il n'en fut plus question. Elle avait le bon esprit de n'être affectée d'aucun de mes refus; il suffisait que j'eusse une fois dit non pour qu'elle changeât d'objet.

Je trouvais son nom difficile à prononcer, désagréable à l'oreille, et très insignifiant pour mon esprit; je la débaptisai, et la nommai Narina, qui signifie fleur en langage hottentot. Je la priai de conserver ce beau nom, qui lui convenait à mille égards; elle me promit de le porter tant qu'elle vivrait, comme un souvenir de mon passage dans son pays et comme un témoignage de son amour, car ce sentiment dejà ne lui etait plus étranger, et dans son langage naïf et touchant elle me faisait assez connaître tout ce qu'a d'impérieux la première impression de la nature, et qu'au fond des déserts de l'Afrique il ne fallait pas même oser pour être heureux.

J'avais fait tuer un mouton et cuire une bonne quantité de notre hippopotame pour régaler nos hôtes. Ils se livrèrent à tous les accès de la gaîté; tout le monde dansa. Mes Hottentots, en hommes polis et galants, régalerent de leur musique les sauvages; les virtuoses firent entendre le goura, le jnoumjnoum, le rabouquin. L'heureuse guimbarde ne fut point oubliée. Cet instrument nouveau produisit sur les assistants la plus vive sensation. Narina, comme toutes les jolies femmes qui ne doutent de rien, voulut l'essayer; mais, comme toutes les jolies femmes, bientôt impatientée de la leçon, elle est loin d'elle l'instrument, qu'elle trouva détestable.

Toute cette journée se passa en fêtes, en folies. Mes gens distribuèrent leur ration d'eau-de-vie, indépendamment de celle que je leur avais fait particulièrement donner. Je vis avec plaisir que Narina n'en pouvait boire; cette sobriété redoubla l'intérêt qu'elle m'avait inspiré. Je déteste cette liqueur, et m'étonne comment nos femmes bravent ainsi par gentillesse le plus dégoûtant des poisons.

Je songeai à faire ramasser de bonne heure le bois nécessaire pour nos feux. Cette opération ne fut pas longue; les Gonaquois se mirent de la partie, et firent une ample provision pour eux-mêmes, car je leur avais permis de rester jusqu'au lendemain, et leur avais assigné, pour passer la nuit, une place éloignée de mon camp.

Le soir, lorsque ces feux furent allumés, je régalai mon monde avec du thé et du café. Narina prenait goût au thé, mais la couleur du café lui donnait de l'aversion pour cette liqueur. Je mis la main sur ses yeux, et lui fis avaler une demi-tasse : elle la trouva bonne, mais elle retournait de préférence au thé; elle y revenait même fort souvent. C'était de sa part une finesse dont je feignais de ne m'être pas aperçu, et qui m'amusait beaucoup. Je suis persuadé que cette boisson ne flattait pas infiniment son goût; mais elle se dépêchait de l'avaler pour arriver, dans le fond de la tasse, au morceau de sucre candi qu'elle m'avait vu y jeter.

Après ce goûter frugal, et les scènes piquantes qu'il me procurait, on se remit à la danse, et vers minuit le besoin du repos fit cesser les plaisirs.

Depuis quelque temps je couchais dans mon chariot pour éviter l'humidité des nuits; je fis au chef des Gonaquois la politesse de le garder dans mon camp, et j'arrangeai moi-même ce bon vieillard dans ma canonnière.

Le lecteur s'attend bien sans doute à voir ma favorite exceptée de la loi qui renvoyait toute la horde dans l'enceinte que je lui avais prescrite, et il ne croira point à ma continence. Narina se tenait près de moi et ne songeait guère à quitter son ami... Je lui montrai sa mère et ses compagnes qui s'éloignaient de nous, et... je reçus les adieux de Narina.

Je détachai deux de mes gens, armés, pour passer la nuit auprès de ces Gonaquois et les défendre contre l'approche des animaux carnassiers. Lorsque tout le monde se fut retiré, j'ordonnai qu'on ne laissât plus entrer ni sortir personne.

A mon réveil, j'allai visiter le camp de mes Gonaquois. L'aurore commençait à peine à briller. Roulés en pelotons sous leurs kros (manteaux de peaux), ils étaient tous plongés dans le plus profond sommeil. Narina était avec sa mère sur une natte que je leur avais fait donner pour les garantir de l'humidité. Les sept autres femmes, entassées les unes près des autres, for-

maient un groupe plaisant : on ne voyait ni pieds ni tête; tout était caché sous la couverture. Je leur souhaitai le bonjour par un coup de fusil lâché à leurs oreilles : je vis aussitôt toutes ces têtes effrayées sortir de dessous leurs kros et m'offrir le plus comique des tableaux. Cependant quelques uns des dormeurs ne se réveillèrent point, ce qui ne doit pas surprendre, car le sommeil pour les Hottentots est voisin de la léthargie.

Je les laissai reprendre à leur aise l'usage de leurs sens, et j'allai côtoyer la rivière pour tirer quelques oiseaux avant que la chaleur se fît sentir.

Après avoir déposé ma chasse dans ma tente, je retournai au camp de mes hôtes. Je n'y trouvai que les hommes, toutes les femmes avaient disparu. On m'apprit qu'elles venaient de partir pour se baigner. Curieux de voir cette cérémonie, je gagnai la rivière. Je ne perdis pas beaucoup de temps à les chercher : leurs voix et leurs éclats de rire m'eurent bientôt mis sur la piste. Je me glissai doucement entre les arbres et les broussailles, et j'arrivai tout près du bord sans être aperçu : elles nageaient toutes, folâtrant au milieu des eaux, et plongeant avec une adresse merveilleuse.

Lorsque j'eus examiné mes baigneuses à loisir, un coup de fusil que je tirai en me présentant à elles fit cesser leurs jeux. Toutes en même temps s'enfoncèrent dans l'eau, et ne montraient plus que le bout du nez. Je m'étais assis sur leurs habillements entassés; je prenais plaisir à les persifler, et leur faisais voir l'un après l'autre leurs petits tabliers, en les invitant à venir les chercher. La mère de Narina riait aux éclats de l'embarras de ses compagnes, ainsi prises au dépourvu. Elle était sortie de l'eau plus tôt que les autres, et se reposait sous un arbre en les attendant. Elles me supplièrent long-temps de m'éloigner; ce fut en vain. Il ne leur restait qu'un parti, qu'elles saisirent avec une adresse dont je fus étonné. Elles connaissaient tout l'ascendant qu'avait sur moi la belle Narina : la mère lui lança son tablier et son kros; elle s'habilla dans l'eau, et vint bientôt à moi, de l'air le plus tendre et le plus ingénu, me conjurer de me retirer quelques moments à l'écart pour donner le temps à ces femmes de reprendre leurs vêtements. Je feignis d'y mettre un peu de résistance; mais, me prenant par la main, Narina réussit à m'entraîner avec elle jusqu'à ce qu'étant hors de vue elle cria à ses compagnes qu'elles pouvaient sortir de l'eau et s'habiller.

Cependant nous cheminions vers ma tente, de plus en plus familiarisés, Narina folâtrant aussi librement avec moi qu'elle l'eût fait avec son frère, ses parents, ses compagnes; elle me plaisantait à sa manière, me tourmentait d'une façon très piquante, tantôt luttant de force avec moi pour se débarrasser de mes bras, tantôt franchissant, pour me fuir, les taillis, les ravines, les plus larges fossés. Jeune et vigoureux alors, rompu aux travaux les

plus pénibles, et menant une vie plus dure mille fois que ces sauvages même, j'eusse défié nos Hercules d'Europe; mais, soit que l'habitude et un reste de galanterie me fissent une loi de n'employer envers la jeune Narina que la moitié de mes forces, soit qu'en effet elle eût plus d'adresse et les mouvements plus souples, elle m'aurait contraint à lui demander grâce, et je pliais sous ses efforts; surtout lorsque, échappée à mes agaceries et mettant entre nous un peu d'intervalle, elle me défiait à la course et venait à s'élancer, avec quelle vitesse elle parcourait les chemins, et par cent détours revenait se cacher à la lisière du bois et me surprenait au passage!

Différents oiseaux que je voyais voltiger dans la forêt me forçaient à tous moments d'y rentrer. C'était le seul moyen qui me restât d'apaiser les fougues de ma jeune sauvage. Rien n'égalait le plaisir qu'elle éprouvait à me voir tirer des coups de fusil; je ne les lui épargnais pas, et, dans cette seule course, j'abattis une vingtaine d'oiseaux. Je n'avais point emmené de chien; Narina en faisait aisément l'office, saisissant admirablement bien les pièces qui n'étaient que blessées. Cependant je commençais à perdre de vue mon camp, et je m'étais laissé entraîner un peu loin. Tous ces jeux et les espiègleries de ma jeune compagne parvinrent enfin à m'égarer, et ne cessèrent que lorsqu'elle m'eut donné tout naturellement une bonne leçon et la meilleure réponse au tour si plaisant que je venais de lui jouer, il n'y avait qu'un moment, au bord de la rivière Groot-Vis. Nous venions de rejoindre son cours, qui me reconduisait infailliblement à mon camp. Un héron que je venais de tirer s'était abattu sur les bords de la rivière; entraîné par le courant, il gagnait le milieu et allait m'échapper. J'en eusse été d'autant plus désolé, qu'un de ses pareils, que j'avais eu beaucoup de peine à me procurer, avait été un jour, par la négligence d'un de mes gens, cruellement endommagé dans ma tente. Déjà j'étais à mi-corps dans la rivière; mais, embarrassé dans les herbes qui croissent sur les bords, et n'ayant pas encore oublié l'accident du Queur-Boom, je répugnais à me laisser entraîner plus avant. Narina, qui s'aperçut de mon embarras, et me voyait m'y prendre assez gauchement pour courir après mon oiseau, s'étonna que je craignisse si fort de me mettre au large. En un clin d'œil elle s'élance à la nage. Je rejoins la terre, que je venais de quitter. La cruelle, tenant mon oiseau à la main, m'appelle et m'invite à le venir chercher. Après cent débats et les plus vives instances, loin de le rendre à mes désirs, elle gagne comme un trait l'autre bord, et de là me nargue à son aise et se rit de ma poltronnerie. J'ai dit quelque part que je ne sais pas nager; s'il fut des circonstances où je dusse m'en plaindre, sans contredit il ne pouvait s'en rencontrer de plus mortifiante et qui dût m'exciter davantage à réparer cette négligence inexcusable de l'éducation.

Lorsque je vis que je ne pouvais rien obtenir de ma belle étourdie, je pris le parti de m'asseoir sur les bords de la rivière et de l'attendre patiemment. Elle fut bientôt lasse elle-même, et revint, non sans quelques plongeons, rejoindre le bord où j'étais. Rien ne l'effrayait de ma part : pendant sa traversée, je l'avais plusieurs fois couchée en joue ; elle n'en était que plus folle et plus entêtée à me refuser mon héron. Nous reprîmes enfin tous les deux plus paisiblement notre route jusqu'à ma tente.

Haabas se disposait à partir ; je le fis dîner avec tout son monde, et lui donnai en particulier une petite provision de tabac, ce qui lui fit grand plaisir. Narina me promit de m'apporter du lait et de m'amener sa sœur.

Dans les trente-six heures que je venais de passer avec ces Gonaquois, j'avais eu le temps de faire des observations qui me devenaient utiles, particulièrement sur leur parler. J'avais remarqué qu'ils clapent la langue comme les autres Hottentots ; avec un idiome semblable, ils avaient cependant des finales que ni mes gens ni moi ne comprenions pas toujours.

Ils différaient des miens par la teinte de leur peau plus foncée, par leur nez moins camus, leur taille plus haute, mieux prononcée, en un mot par un air et des formes plus nobles.

Lorsqu'ils abordent quelqu'un, ils présentent la main en disant : *Tabé* (je vous salue); ce mot et cette cérémonie, qui sont en usage chez les Cafres, n'ont point lieu chez les Hottentots proprement dits.

Cette affinité d'usages, de mœurs, et même de conformation, le voisinage de la grande Cafrerie et les éclaircissements que j'ai reçus par la suite, m'ont convaincu que ces hordes de Gonaquois, qui tiennent également du Cafre et du Hottentot, ne peuvent être que le produit de ces deux nations, qui se seront antérieurement croisées.

L'habillement des hommes Gonaquois, avec plus d'arrangement ou de symétrie, a la même forme que celui des Hottentots; mais comme ceux-là sont d'une stature plus élevée, ce n'est point avec des peaux de mouton, mais de veau, qu'ils se font des manteaux : ils les nomment également kros. Plusieurs d'entre eux portent à leur cou un morceau d'ivoire ou bien un os de mouton très blanc, et cette opposition des deux couleurs fait un bon effet et leur sied à merveille.

Lorsque les chaleurs sont excessives, les hommes se dépouillent de tout vêtement incommode, et ne conservent que ce qu'ils appellent leurs jakals. C'est un morceau de peau de l'animal ainsi nommé, dont ils couvrent les parties naturelles, et qui tient à la ceinture; ce voile, négligemment placé, n'est qu'un vain meuble qui sert assez mal leur pudeur.

Les femmes, plus coquettes que les hommes, se parent aussi bien davan

tage. Elles portent le kros comme eux; le tablier qui cache leur sexe est plus ample que celui des Hottentotes, il est aussi très artistement travaillé. Dans les chaleurs elles ne conservent que ce tablier avec une peau qui descend par derrière depuis la ceinture jusqu'aux mollets.

Les jeunes filles au dessous de neuf ans vont absolument nues; arrivées à cet âge, elles portent uniquement le petit tablier.

Il était nuit lorsque le Hottentot que j'avais envoyé avec Haabas arriva de sa horde; il était accompagné de deux nouveaux Gonaquois, qui m'amenaient un bœuf gras, que leur chef me priait d'accepter. Narina, en me faisant souvenir de mes promesses, m'envoyait une corbeille de lait de chèvre; elle savait que je l'aimais beaucoup.

Ce n'était plus ici ces Hottentots abâtardis et misérables qui languissent au sein des colonies, habitants méprisables et méprisés qui ne connaissent de leur antique origine que le vain nom, et ne jouissent qu'aux dépens de leur liberté d'un peu de paix qu'ils achètent bien cher par les travaux excessifs des habitations, et le despotisme de leurs chefs, toujours vendus au gouvernement! Je pouvais enfin admirer un peuple libre et brave, n'estimant rien que son indépendance, ne cédant point à des impulsions étrangeres à la nature, et faites pour blesser leur caractère franc, vraiment philanthropique et magnanime.

Tout étant prêt pour le départ et la visite que je désirais faire, je dépêchai deux de mes chasseurs avec leurs fusils pour prévenir la horde de mon arrivée, et bientôt moi-même, apres avoir déjeuné, je mis mon poignard à ma boutonnière, une paire de pistolets à ma ceinture, une autre à l'arçon de ma selle avec mon fusil à deux coups, et je montai à cheval. Klaas en fit autant; il portait ma carabine, et me suivait, conduisant quatre de mes chiens. Il était suivi à son tour de quatre chasseurs, qui escortaient un autre de mes gens, chargé de porter une cassette qui contenait deux mouchoirs rouges, des anneaux de cuivre, des couteaux, briquets et quelques autres présents que je voulais faire à la horde. Amiroo marchait a notre tête, pour nous guider.

Nous côtoyâmes d'abord la rivière en remontant pendant près d'une heure; après quoi, nous la faisant quitter, Amiroo nous conduisit, entre deux montagnes, dans une gorge étroite dont la longueur et les sinuosités n'avaient guère moins de deux lieues. Au bout de ce défilé, revenus à cinq ou six pas de la rivière, le pays s'ouvrit devant nous; et de là, me montrant du doigt une petite éminence sur laquelle j'apercevais un kraal, notre guide m'avertit que c'était celui de Haabas; nous n'en étions qu'à dix portées de fusil. Le chemin avait été plus long que je ne l'avais compté : nous avions employé trois grandes heures à cette marche.



Hottentote

T. III

Lorsque je ne me vis plus qu'à deux cents pas de la horde, je lâchai mes deux coups, et j'en fis faire autant à mes quatre chasseurs. Les deux autres, que j'avais envoyés en avant, répondirent à notre salut par leur décharge, et ce fut pour toute la horde le signal d'un cri de joie général. Je n'entremêlerai point de réflexions une scène aussi touchante; le lecteur sensible partage les douces émotions de mon âme, et préfère un récit tout véridique et tout simple. Je voyais tout le monde sortir des huttes et se rassembler en pelotons; mais à mesure que j'approchais, les femmes, les filles et les enfants disparaissaient, et chacun rentrait chez soi. Les hommes, restés seuls, ayant leur chef à leur tête, vinrent à ma rencontre. Mettant alors pied à terre, *Tabé*, *tabé*, Haabas (je vous salue, Haabas), dis-je au bon vieillard en prenant sa main, que je pressai dans la mienne. Il répondit à mon salut avec l'effusion d'un cœur reconnaissant et touché de cette marque d'honneur dont il etait le principal objet. J'essuyai le même cérémonial de la part de tous les hommes, excepté que, supprimant par respect le signe de la main, ils le remplacèrent par celui de la tête de bas en haut, et qu'en prononçant *tabé* ils accompagnaient ce mot d'un clapement plus sensible.

J'avais quitté mon cheval à l'ombre d'un gros arbre sous lequel on était venu me complimenter; je n'y restai que quelques minutes pour me rafraîchir. Je me faisais une fête de contempler cette horde intéressante, et je m'y rendis escorté de toute la troupe. A mesure que je passais devant une des huttes, qui, comme celles des Hottentots, n'ont qu'une ouverture fort basse, la maîtresse du logis, qui s'était d'abord montrée pour me voir venir de loin, se retirait aussitôt, de telle sorte qu'obligé de me baisser à tout moment pour examiner l'intérieur, c'était pour moi un spectacle très curieux que ces visages bruns immobiles et collés pour ainsi dire à la muraille, dans le plus profond de la hutte, n'offrant partout que des portraits à la silhouette.

Cependant elles s'apprivoisèrent peu à peu, et je me vis à la fin entouré. On me présenta du lait de tous les côtés. Narina n'etait point encore du nombre des curieuses. Je demandai de ses nouvelles; on courut pour la chercher. Elle arrivait portant une corbeille de lait de chèvre tout chaud, qu'elle vint m'offrir avec empressement. J'en bus de préférence, autant à cause des grâces naturelles qu'elle mit dans ce présent, que de la propreté qu'elle avait eu l'attention de donner à son vase, et que n'avaient point à beaucoup près les autres.

Du reste, toutes ces femmes, dans leur plus grande parure, graissées et bougHouees à frais, le visage peint de cent manieres différentes, montraient assez tout le bruit qu'avait fait dans la horde la nouvelle de mon arrivée,

et la considération singulière qu'elles avaient pour l'étranger. Narina s'était parée des présents que je lui avais faits; mais ce ne fut pas sans une extrême surprise que je m'aperçus qu'elle n'avait point suivi l'étiquette comme ses camarades, et qu'elle avait supprimé les onctions. Elle savait à quel point me déplaisait ce raffinement de coquetterie, et quoi qu'eût dû lui coûter cette privation, elle se l'était imposée pour me plaire. Elle me présenta sa sœur, qui me parut jolie; mais je ne lui trouvai point l'air agaçant de Narina, et ne sentis rien pour elle.

Arrivé chez Haabas, il me montra sa femme : elle n'avait rien qui la distinguât des autres, et je vis là, comme on le voit souvent ailleurs, que madame la commandante était richement vieille et laide. Cela n'empêcha point qu'en courtisan délié je lui présentasse un mouchoir rouge, qu'elle reçut sans façons, et dont elle ceignit sur-le-champ sa tête. J'ajoutai à cette offre un couteau et un briquet; mais, comme j'avais envie de connaître son goût, et que j'étais bien aise de voir une femme sauvage dans l'embarras du choix pour ses ajustements, je lui montrai toute ma pacotille de verroterie, la priant de choisir elle-même ce qui lui plairait davantage. Je ne jouis pas de la satisfaction que je m'étais promise : elle se jeta sans balancer sur des colliers blancs et des rouges, les autres couleurs, disait-elle, trop analogues à sa peau, ne faisant nul effet et n'étant pas de son goût. J'ai toujours remarqué qu'en général les sauvages ne font pas grand cas du noir et du bleu. Je lui donnai encore du gros fil de laiton pour deux paires de bracelets : cet article me parut être celui qu'elle estimait davantage.

Je fis ensuite la distribution du reste de la verroterie que j'avais apportée, et j'avoue de bonne foi que je manœuvrai de façon que les jeunes et les plus jolies furent les mieux partagées.

La femme de Haabas me présenta du lait pour me rafraîchir. On avait fait tuer un mouton pour moi et mes gens.

Le dîner fini, il ne me resta que le temps nécessaire pour me rendre chez moi avant la nuit. Ainsi, prenant congé de mes bons voisins après une kyrielle de tabés, je remontai à cheval. Presque toute la horde me suivait; mais, de plus en plus pressé par le temps, je piquai des deux, et en moins d'une heure Klaas et moi nous fûmes rendus au gîte. Le reste de mon monde arriva beaucoup plus tard. Une vingtaine de Gonaquois, tant hommes que femmes, que la curiosité attachait à leurs pas, les accompagnaient. Dans tout autre temps cette visite aurait pu me déplaire, mais pour le moment j'avais beaucoup de provisions, et vingt bouches de plus ne me dérangeaient en aucune façon.

On s'attend sans doute à retrouver encore au nombre des arrivants la

belle Narina ; mais ce qu'on ne devine point à coup sûr, et qui surprendra, c'est qu'elle garda si bien l'incognito, que ce ne fut que le lendemain seulement que j'appris par elle-même qu'elle était arrivée de la veille. La nuit fut entièrement consacrée à la danse et aux chants ; mais ne voulant priver personne d'une partie de plaisir que l'occasion seule avait formée, je ne me permis pas de les interrompre.

Je n'avais pu dormir de toute la nuit. Je me levai à la pointe du jour : quel fut mon étonnement quand j'aperçus Narina ! Elle paraissait plus embarrassée, plus honteuse que de coutume ; ce fut alors seulement, comme je l'ai dit, qu'elle m'avoua qu'elle était arrivée dès la veille, avec tous les autres. Je lui fis des reproches de s'être ainsi cachée de moi ; je la pressai de m'en dire la raison. Malgré mes vives instances, je ne pus obtenir une réponse positive ; son silence là-dessus alla jusqu'à l'obstination. Enfin, comme si elle eût craint d'avoir trop élevé ses espérances, elle devint plus timide à mesure qu'elle devinait les soupçons que je semblais former sur son compte. Cette réserve ingénue me la fit aimer davantage. Le café était prêt, je partageai mon déjeuner avec elle.

Les danses et la joie continuèrent encore toute cette journée, et la curiosité amena en détail la horde entière.

Le kraal de Haabas, à quatre cents pas environ de la rivière Groote-Vis, était situé sur le penchant d'une colline qui s'étendait par une pente insensible jusqu'au pied d'une chaîne de montagnes couvertes d'une forêt de très grands arbres. Un petit ruisseau le traversait par le milieu, et allait se perdre à la rivière. Toutes les huttes, au nombre à peu près de quarante, bâties sur un espace de six cents pieds carrés, formaient plusieurs demi-cercles. Elles étaient liées l'une à l'autre par de petits parcs particuliers. C'est là que chaque famille enferme pendant le jour les veaux et les agneaux, qu'ils ne laissent jamais suivre leurs mères, et qui ne tètent que le matin et le soir, temps auquel les femmes traient les vaches et les chèvres. Il y avait, outre cela, trois grands parcs bien entourés, destinés à contenir, pendant la nuit seulement, le troupeau général de la horde.

Les huttes, semblables pour la forme à celles des Hottentots des colonies, portent tout au plus de huit à neuf pieds de diamètre, sur cinq à six pieds de hauteur. Elles sont couvertes de peaux de bœufs ou de moutons, mais plus ordinairement de nattes. Elles n'ont qu'une seule ouverture, fort étroite et fort basse. C'est au milieu de ce four que la famille entretient son feu. La fumée épaisse qui remplit ces tanières, et qui n'a d'autre issue que la porte, jointe à la fétidité qu'elles conservent toujours, étoufferait l'Européen qui aurait le courage d'y rester deux minutes. L'habitude rend tout cela supportable à ces

sauvages. A la vérité ils n'y demeurent point pendant le jour, mais à l'approche de la nuit chacun gagne sa demeure, étend sa natte, la couvre d'une peau de mouton, et s'y dorlote aussi bien que le sensuel Européen le fait sur le duvet. Quand les nuits sont trop fraîches, on se sert pour couverture d'une peau pareille à celle sur laquelle on couche ; le Gonaquois en a toujours de rechange. Dès que le jour est venu, tous ces lits sont roulés et placés dans un coin de la hutte, si le temps est pur, on les expose à l'air et au soleil. On bat l'un après l'autre tous ces meubles, pour en faire tomber, non pas les punaises, comme en Europe, mais les insectes et une autre vermine non moins incommode, à laquelle la chaleur excessive du climat rend fort sujets ces sauvages, et dont ils ne sont pas maîtres avec tous leurs soins d'arrêter la foison. Lorsqu'ils n'ont pas pour l'instant d'occupation plus pressée, ils font une recherche plus exacte et plus scrupuleuse de cette vermine ; un coup de dent les délivre l'un après l'autre de ces petits animaux malfaisants. Cette méthode est plus facile et plus prompte.

J'ai avancé plus haut que les Gonaquoises mettent dans leur parure un air de coquetterie inconnu aux Hottentotes des colonies. Cependant leurs habillements ne diffèrent pas par la forme, si ce n'est que les premières les portent plus amples, et que le tablier de la pudeur, qu'elles nomment *neuyp kros*, est plus large et descend presque jusqu'aux genoux. Mais c'est dans les ornements, je pourrais dire dans les broderies prodiguées à ces habillements, que consistent la richesse et la magnificence dont elles se piquent. C'est dans l'arrangement surtout de ce tablier que brillent l'art et le goût de chacune d'elles. Rien n'est négligé. Plus leurs vêtements en général sont chargés de grains de rassades, plus ils sont estimés. Elles en ornent même les bonnets qu'elles portent : ils sont, autant qu'il est possible, en peau de zèbre, parce que la peau blanche de ce quadrupède, tranchée par des bandes brunes ou noires, donne du relief à leur physionomie, et, comme elles le disent très bien, ajoute plus de piquant à leurs charmes. Elles sont outre cela plus ou moins somptueuses, en proportion des verroteries qu'elles possèdent et dont elles surchargent leur corps. Bracelets, ceintures, colliers, elles ne s'épargnent rien lorsqu'elles veulent paraître. Elles font des tissus dont elles se garnissent les jambes en guise de brodequins. Celles qui ne peuvent atteindre à ce degré de magnificence se bornent, surtout pour les jambes, à les orner du même jonc dont elles fabriquent leurs nattes ou de peaux de bœuf coupées et arrondies à coups de maillet. C'est cet usage qui a donné lieu à plusieurs voyageurs de copier l'un de l'autre que ces peuples s'enveloppent les bras et les jambes avec des intestins, fraîchement arrachés du corps des animaux, et qu'ils dévorent ces garnitures à mesure qu'elles [illegible] en putréfaction ; erreur

grossière, et qui mérite d'être ensevelie avec les livres qui l'ont produite. Il est peut-être arrivé qu'un Hottentot excédé par la faim aura saisi cette ressource, le seul moyen de sauver ses jours, et dévoré ses courroies et ses sandales; mais de ce que les horreurs d'un siége ont contraint les hommes civilisés à se disputer les plus vils aliments, faut-il conclure que les hommes civilisés se nourrissent ordinairement de pourritures et de lambeaux?

Dans l'origine, les anneaux de cuir et les roseaux dont les Hottentots entouraient leurs jambes n'etaient qu'un préservatif indispensable contre la piqûre des ronces, des épines, et la morsure des serpents, qui abondent dans ces contrées de l'Afrique; mais le luxe transforme en abus les inventions les plus utiles. A ces peaux et à ces anneaux qui les servaient si bien, les femmes ont substitué la verroterie, dont la fragilité les preserve si mal. C'est ainsi que chez les sauvages, comme chez les nations les plus éclairées, se dégradent et se corrompent a la longue les institutions les plus sages et les mieux combinées. Le luxe des Hottentotes, tout mal entendu qu'il paraisse, annonce assez que la vanité appartient et s'étend à tous les climats, et qu'en depit même de la nature, partout la femme est toujours femme.

L'habitude de voir des Hottentotes ne m'a jamais familiarisé avec l'usage où elles sont de se peindre la figure de mille façons differentes; je le trouve hideux et repoussant. Je ne sais quels charmes elles prétendent recevoir de ce barbouillage, non seulement ridicule, mais fetide.

Les deux couleurs dont elles font surtout très grand cas sont le rouge et le noir. La première est composee avec une terre ocreuse qui se trouve dans plusieurs endroits; elles la mêlent et la délayent avec de la graisse. Cette terre ressemble beaucoup à la brique ou au tuileau mis en poudre. Le noir n'est autre chose que de la suie ou du charbon de bois tendre. Quelques femmes se contentent, à la vérité, de peindre seulement la proéminence des joues; mais la plupart se barbouillent la figure par compartiments symetriquement variés, et cette partie de la toilette demande beaucoup de temps.

Ces deux couleurs chéries des Hottentots sont toujours parfumees avec de la poudre de boughou. L'odorat d'un Europeen n'en est pas agreablement frappé; peut-être que celui d'un Hottentot ne trouverait pas moins insupportables nos odeurs, nos essences, et tous nos sachets. Mais du moins le boughou a sur notre rouge et nos pâtes l'avantage de n'être point pernicieux pour la peau; il n'attaque ni ne délabre les poitrines, et la Hottentote, qui ne connaît ni l'ambre, ni le musc, ni le benjoin, ne connaît pas non plus les vapeurs, les spasmes et la migraine.

Les hommes ne se peignent jamais le visage; mais souvent je les ai vus se servir de la préparation des deux couleurs melangées pour peindre leur levre

supérieure jusqu'aux narines, et jouir de l'avantage de respirer incessamment l'odeur. Les jeunes filles accordent quelquefois à leurs amants la faveur de leur en appliquer sous le nez, et, sur ce point, elles ont un genre de coquetterie fort touchant pour le cœur d'un novice Hottentot.

Qu'on se garde bien d'inférer de ce que j'ai dit des Hottentotes qu'elles soient tellement adonnées à leur toilette qu'elles négligent les occupations utiles et journalières auxquelles la nature et leurs usages les appellent; je n'ai entendu parler que de certains jours de fêtes, qui reviennent assez rarement. Séparées de l'Europe par l'immensité des mers, et des colonies hollandaises par les déserts, des montagnes et des rochers impraticables, trop de communication d'un peuple à l'autre ne les a point encore conduites à ces excès de notre dépravation; loin de cela, dès qu'elles jouissent du bonheur d'être mères, la nature leur parle un autre langage : elles prennent plus qu'en aucun pays l'esprit de leur état, et se livrent sans réserve aux soins impérieux qu'il exige.

Aussitôt qu'il est né, l'enfant ne quitte point le dos de sa mère. Elle y fixe ce cher fardeau avec un tablier qui le presse contre elle; un autre, attaché avec des courroies sous le derrière de l'enfant, le soutient et l'empêche de glisser. Ce second tablier, formé, comme l'autre, de peau de bête, ressemble assez à nos carnassières de chasse. On l'orne ordinairement avec des rassades, et voilà tout ce qui compose la layette du nouveau-né.

Soit que la mère aille à l'ouvrage, soit qu'elle se rende au bal et même qu'elle y danse, elle ne se débarrasse point de son enfant. Ce marmot, dont on n'aperçoit que la tête, ne pleure jamais, ne pousse aucun vagissement, si ce n'est lorsqu'il éprouve le besoin de téter. La mère alors le fait tourner et l'attire de côté, sans qu'il soit nécessaire qu'elle le demaillotte. Mais lorsqu'elle est avancée en âge ou qu'elle a eu plusieurs enfants, sans déplacer celui qu'elle porte, elle lui passe la mamelle par dessous le bras ou la lui donne par dessus l'épaule. L'enfant, satisfait, cesse alors de pleurer, et la nourrice continue sa danse.

Lorsque enfin l'on juge qu'il est en état de s'aider et de s'evertuer lui-même, on le pose à terre devant la hutte. A force de ramper il se développe, et de jour en jour il s'essaie à se tenir debout. Une première tentative en amène une seconde; il s'enhardit, et bientôt il est assez fort pour suivre sa mère.

Ce qui contribue encore à donner aux enfants des sauvages cette souplesse et cette force qui les distinguent, c'est le soin que prennent les mères de les frotter avec de la graisse de mouton. Les hommes faits ont besoin eux-mêmes d'user de cette précaution, qui rend à la peau la flexibilité que lui ôteraient l'impétuosité des vents et les ardeurs du soleil.

Moins favorisé par les productions des climats africains que les Caraïbes par ceux d'Amérique, le Hottentot n'a pas, comme ces derniers, le rocou, lui rend un service continuel. Tout le monde sait que cet arbre donne une espèce de fruit ou de silique qui s'ouvre en deux parties et laisse échapper une soixantaine de graines, dont la pellicule est graisseuse et rougeâtre. Le Caraïbe, qui va toujours nu, ne manque jamais de s'en frotter tous les matins, depuis les pieds jusqu'à la tête. Il se préserve, au moyen de cette onction, des atteintes du soleil et de la piqûre des moustiques, et intercepte la transpiration, trop abondante entre les tropiques.

Lorsqu'une Hottentote touche au moment d'accoucher, c'est une vieille femme de la horde qui vient lui prêter un ministère officieux. Ces couches sont toujours heureuses. On ne connaît point chez les sauvages l'opération césarienne et de la symphyse; on ne consulte point, on n'agite jamais la question de savoir s'il faut sauver l'enfant aux dépens des jours de la mère; et si, par un exemple extrêmement rare, on ne pouvait accorder la vie qu'à l'un des deux, certes d'horribles distinctions n'ordonneraient point l'assassinat d'une mère, et l'enfant ne serait pas épargné.

Les Hottentotes sont sujettes, ainsi que les Européennes, à des indispositions périodiques; toutes les circonstances qui les accompagnent sont absolument les mêmes. La femme ou fille gonaquoise qui s'aperçoit de son état quitte aussitôt la hutte de son mari ou de ses parents, se retire à quelque distance de la horde, n'a plus de communications avec eux, se construit une espèce de cabane, s'il fait frais, et s'y tient recluse jusqu'à ce que, purifiée par des bains, elle soit en état de se représenter. Comme, dans ces circonstances, l'habillement sauvage cache assez mal l'état d'une femme, elle serait exposée à des railleries piquantes, si quelqu'un s'en apercevait; il n'en faudrait même pas davantage pour inspirer à l'époux qu'elle s'est choisi des dégoûts qui finiraient par la plus prompte séparation.

Les filles n'ont jamais de commerce avec les hommes avant d'être capables d'enfanter. A douze ou treize ans une fille est nubile, et, dans ce cas, sitôt qu'un garçon convient à son cœur, elle reçoit de ses parents la permission d'habiter avec lui.

Dans un pays où tous les individus sont égaux en naissant, pourvu qu'ils soient hommes, toutes les conditions sont égales, ou plutôt il n'y a point de conditions. Le luxe et la vanité, qui dévorent les fortunes, et leur font éprouver tant de variations, sont nuls pour les sauvages. Bornés à des besoins simples, les moyens par lesquels ils se les procurent, n'étant pas exclusifs, peuvent être et sont effectivement employés par tous. Ainsi, toutes les combinaisons de l'orgueil pour la prospérité des familles et l'entassement

de dix fortunes dans un même coffre-fort n'y produisent aucune intrigue, aucun désordre, aucuns crimes. Les parents n'ayant pas de raison de s'opposer aux sentiments de prédilection qui entraînent un enfant vers un objet plutôt que vers un autre, tous les mariages, assortis par une inclination réciproque, ont toujours une issue heureuse, et comme, pour se soutenir, ils n'ont d'autres lois que l'amour, ils n'ont pour se rompre d'autres motifs que l'indifférence. Mais ces unions formées par la simple nature sont plus durables qu'on ne pense chez ces pasteurs, et leur amour pour leurs enfants rend deux époux de jour en jour plus nécessaires l'un à l'autre.

La formalité de ces mariages se réduisant donc à une promesse pure et simple de vivre ensemble tant qu'on se conviendra, l'engagement pris, deux jeunes gens sont tout à coup mari et femme. On tue des moutons, quelquefois un bœuf, pour célébrer une petite fête. Les parents donnent quelques bestiaux aux jeunes gens. Ceux-ci se construisent un logement; ils en prennent possession le jour même, pour y vivre ensemble autant de temps que l'amour entretiendra chez eux la bonne intelligence : car, s'il survient dans le ménage, comme je viens de le dire, quelque différend qui ne puisse s'apaiser que par la séparation, elle est bientôt prononcée. On se quitte, et chacun de son côté, cherchant fortune ailleurs, est libre de se remarier.

Le Gonaquois n'a d'autres vêtements que son kros et son jakal. Il marche toujours nu-tête, à moins qu'il ne pleuve ou qu'il n'ait froid : alors il porte un bonnet de cuir. Il orne ordinairement ses cheveux de quelques grains de verroterie, ou bien il y attache quelques plumes. J'en ai rencontré qui remplaçaient cette décoration par de petits morceaux de cuir découpé ; d'autres encore, ayant tué quelques petits quadrupèdes, en enflaient la vessie, et se l'attachaient comme une aigrette au dessus du front.

Tous, en général, font usage de sandales; ils les fixent avec des courroies. Ils ornent aussi, avec moins de profusion que les femmes, leurs jambes et leurs bras de bracelets d'ivoire, dont la blancheur les flatte infiniment, mais dont ils font pourtant moins de cas que des bracelets de gros laiton. Ils prennent tant de soin de ceux-ci, et les frottent si souvent, qu'ils deviennent très brillants et conservent le plus beau poli.

Ils sont adonnés à la chasse, et ils y déploient beaucoup d'adresse. Indépendamment des piéges qu'ils tendent au gros gibier, ils le guettent, l'attaquent, le tirent avec leurs flèches empoisonnées, ou le tuent avec leurs zagaies. Ces deux armes sont les seules dont ils se servent. L'animal qu'une flèche a touché ne tarde pas à ressentir les effets du poison, qui lui coagule le sang. Il est plus d'une fois arrivé à un éléphant ainsi blessé d'aller tomber à vingt ou trente lieues de l'endroit où il avait reçu le coup mortel. Sitôt que l'animal est expiré,

on se contente de couper toute la partie des chairs voisine de la plaie qu'on regarde comme dangereuse ; mais le reste ne se ressent en aucune manière des atteintes du poison. J'ai souvent mangé de ces viandes sans avoir éprouvé la plus légère incommodité ; mais j'avoue que je n'aurais pas voulu courir les mêmes risques à l'égard des animaux chez qui le poison aurait séjourné quelque temps.

A la première inspection de leurs flèches on ne soupçonnerait pas à quel point elles sont meurtrières. Elles n'ont ni la portée ni la longueur de celles dont les Caraïbes font usage en Amérique, mais leur petitesse même les rend d'autant plus dangereuses qu'il est impossible à l'œil de les apercevoir et de les suivre, et par conséquent de les éviter. La moindre blessure qu'elles font est toujours mortelle, si le poison touche le sang ou la chair déchirée. Le remède le plus sûr est la prompte amputation de la partie blessée, si c'est quelque membre; mais si la plaie est dans le corps, il faut périr.

Ces flèches sont faites de roseaux et très artistement travaillées. Elles n'ont guère que dix-huit pouces ou tout au plus deux pieds de longueur, au lieu que celles des Caraïbes portent six pieds. On arrondit un petit os de trois à quatre pouces de long, et d'un diamètre moindre que celui du roseau ; on l'implante dans ce roseau par l'un des bouts, mais sans le fixer. De cette manière, lorsque la flèche a pénétré dans un corps, on peut bien en retirer la baguette, mais le petit os ne vient point avec elle; il reste caché dans la plaie d'autant plus sûrement, qu'il est encore armé d'un petit crochet de fer placé sur son côté, de façon que par sa résistance et les nouvelles déchirures qu'il fait dans l'intérieur il rend inutiles tous les moyens que l'art voudrait imaginer pour le faire sortir. C'est ce même os qu'on enduit d'un poison qui a la fermeté du mastic, et à la pointe duquel on ajoute souvent encore un petit fer triangulaire et bien acéré, qui rend l'arme encore plus terrible.

Les arcs sont proportionnés aux flèches et n'ont que deux pieds et demi ou tout au plus trois de hauteur ; la corde en est faite avec des boyaux.

La zagaie est ordinairement une arme bien faible dans la main d'un Hottentot; mais en outre sa longueur la rend peu dangereuse. Comme on la voit fendre l'air, il est aisé de l'éviter. D'ailleurs au delà de quarante pas celui qui la lance n'est plus sûr de son coup, quoiqu'on puisse l'envoyer beaucoup plus loin. C'est dans la mêlée seulement qu'elle peut être de quelque utilité. Elle a la forme d'une lance comme la zagaie de tous les pays; mais, destinée à être jetée à l'ennemi ou au gibier, le bois de celle d'Afrique est plus léger, plus faible, et va toujours en diminuant d'épaisseur jusqu'à l'extrémité opposée au fer.

L'usage de cette arme est mal entendu, car le guerrier qui s'en sert avec le

plus d'adresse est aussi le plus tôt désarmé. Les Gonaquois et tous les autres Hottentots n'en portent jamais qu'une, et l'embarras qu'en général elle leur cause, ainsi que le mauvais parti qu'ils en tirent, fait assez connaître qu'elle n'est pas leur défense favorite, d'où l'on peut conclure que l'arc et les flèches sont les armes naturelles du Hottentot. J'en ai vu quelques uns plus habiles à lancer la zagaie, mais le plus grand nombre n'y entend rien.

Dès qu'un Hottentot expire, on l'ensevelit dans son plus mauvais kros, on ploie ses membres de manière que le cadavre en soit entièrement enveloppé. Ses parents le transportent à une certaine distance de la horde et le déposent dans une fosse creusée à cette intention et qui n'est jamais profonde. Ils le couvrent de terre, ensuite de pierres, s'ils en trouvent dans le canton. Il serait difficile qu'un pareil mausolée fût à l'abri des atteintes du chakal et de l'hyène : le cadavre est bientôt déterré et dévoré.

Si les auteurs qui ont avancé que les Hottentots adorent la lune avaient compris le sens des paroles qu'ils chantent à sa clarté, ils auraient senti qu'il n'est question ni d'hommages, ni de prières, ni d'invocations à cet astre paisible. Ils auraient reconnu que le sujet de ces chants était toujours une aventure arrivée à quelqu'un d'entre eux ou de la horde voisine, et qu'autant improvisateurs que les nègres, ils peuvent chanter toute une nuit sur le même sujet en répétant mille fois les mêmes mots. Ils préfèrent la nuit au jour, parce qu'elle est plus fraîche, et qu'elle invite à la danse, aux plaisirs.

Lorsqu'ils veulent se livrer à cet exercice, ils forment en se tenant par la main un cercle plus ou moins grand, en proportion du nombre des danseurs et des danseuses, toujours symétriquement mêlés. Cette chaîne se fait et tournoie de côté et d'autre; elle se quitte par intervalles pour marquer la mesure. De temps en temps chacun frappe des mains sans rompre pour cela la cadence. Les voix se réunissent aux instruments, et chantent continuellement : *Hoo ! hoo !* C'est le refrain général. Quelquefois un des danseurs, quittant le cercle, passe au centre; là il forme à lui seul une espèce de pas anglais, dont tout le mérite consiste à l'exécuter avec autant de vitesse que de précision, sans bouger de la place où son pied s'est posé. Ensuite on les voit tous se quitter les mains, se suivre nonchalamment les uns après les autres affectant un air triste et consterné, la tête penchée sur l'épaule, les yeux baissés vers la terre, qu'ils fixent attentivement. Le moment qui suit voit naître les démonstrations de la joie, de la gaîté la plus folle. Ce contraste les enchante, quand il est bien rendu. Tout cela n'est au fond qu'un assemblage alternatif de pantomimes très bouffonnes et très amusantes. Il faut observer que les danseurs font entendre sans cesse un bourdonnement sourd et monotone, qui

n'est interrompu que lorsqu'ils se réunissent aux spectateurs pour chanter en chorus le merveilleux *hoo! hoo!* qui paraît être l'âme et le point d'orgue de ce magnifique charivari. On finit assez ordinairement par un ballet général, c'est-à-dire que le cercle se rompt et qu'on danse pêle-mêle comme chacun l'entend. On voit alors l'adresse et la force briller dans tout leur jour, et les beaux danseurs répètent à l'envi des sauts périlleux.

Les instruments qui brillent là par excellence sont le goura, le joum-joum, le rabouquin et le romelpot.

Le goura a la forme d'un arc de Hottentot sauvage, il est de la même grandeur. On attache une corde de boyau à l'une de ses extrémités, et l'autre bout de la corde s'arrête par un nœud dans un tuyau de plume aplatie et fendue. Cette plume déployée forme un triangle isocèle très allongé, qui peut avoir environ deux pouces de longueur. C'est à la base de ce triangle qu'est percé le trou qui retient la corde, et la pointe, se repliant sur elle-même, s'attache avec une courroie fort mince à l'autre bout de l'arc. Cette corde peut être plus ou moins tendue, selon la volonté du musicien. Lorsque plusieurs gouras jouent ensemble, ils ne sont jamais montés à l'unisson. Tel est ce premier instrument, qu'on ne soupçonnerait point être un instrument à vent, quoiqu'il ne soit certainement que cela. On le tient à peu près comme le cor de chasse. Le bout de l'arc où se trouve la plume est à la portée de la bouche du joueur; il l'appuie sur cette plume, et, soit en aspirant, soit en expirant, il en tire des sons assez mélodieux. Mais les sauvages qui réussissent le mieux ne savent y jouer aucun air; ils ne font entendre que des sons flûtés ou lourés, tels que ceux qu'on tire d'une certaine manière du violon et du violoncelle.

Le goura change de nom quand il est joué par une femme, uniquement parce qu'elle change de manière de s'en servir; il se transforme en joum-joum. Assise à terre, elle le place perpendiculairement devant elle, de la même façon qu'on tient les harpes d'Europe; elle l'assujettit par le bas en passant un pied entre l'arc et la corde, observant de ne point la toucher. La main gauche tient l'arc par le milieu, et tandis que la bouche souffle sur la plume, de l'autre main la musicienne frappe la corde en différents endroits avec une petite baguette de cinq ou six pouces, ce qui opère quelque variété dans la modulation; mais il faut approcher l'oreille pour saisir distinctement la gradation des sons. Au reste, cette manière de tenir l'instrument m'a frappé; elle prête des grâces à la Hottentote qui en joue.

Le rabouquin est une planche triangulaire sur laquelle sont attachées trois cordes de boyau soutenues par un chevalet, et qui se tendent à volonté par le moyen de chevilles, comme nos instruments européens: ce n'est autre

chose qu'une guitare à trois cordes. Tout autre qu'un Hottentot en tirerait peut-être quelque parti et le rendrait agréable ; mais celui-ci se contente de le pincer avec ses doigts, et le fait sans suite, sans art, et même sans intention.

Le romelpot est le plus bruyant de tous les instruments de ces sauvages. C'est un tronc d'arbre creusé, qui porte deux ou trois pieds, plus ou moins, de hauteur ; à l'un des bouts on a tendu une peau de mouton bien tannée, qu'on frappe avec les mains, ou, pour parler plus clairement, avec les poings, quelquefois même avec un bâton. Cet instrument, qui se fait entendre de fort loin, n'est pas, à coup sûr, un chef-d'œuvre d'invention ; mais, dans quelque pays que ce soit, c'est assez la méthode de remplacer par du bruit ce qu'on ne peut obtenir du goût.

Un physionomiste, ou, si l'on veut, un bel esprit moderne, réjouirait les cercles en assignant au Hottentot, dans la chaîne des êtres, une place entre l'homme et l'orang-outang. Je ne puis consentir à lui donner ce portrait ; les qualités que j'estime en lui ne sauraient le dégrader à ce point, et je lui ai trouvé la figure assez belle, parce que je lui connais l'âme assez bonne. Il faut pourtant convenir qu'il a dans les traits un caractère particulier qui le sépare en quelque sorte du commun des hommes. Les pommettes de ses joues sont très proéminentes, de telle sorte que, son visage étant fort large dans cette partie, et la mâchoire, au contraire, excessivement étroite, sa physionomie va toujours en diminuant jusqu'au bout du menton. Cette configuration lui donne un air de maigreur qui fait paraître sa tête très disproportionnée et trop petite pour un corps ordinairement gras et bien fourni. Son nez, plat, n'a quelquefois pas six lignes dans sa plus grande élévation ; ses narines, en revanche, sont très ouvertes, et dépassent souvent en hauteur le dos de son nez. Sa bouche est grande et meublée de dents petites, bien perlées, et d'une blancheur éblouissante. Ses yeux, très beaux et bien ouverts, inclinent un peu du côté du nez comme ceux des Chinois. A l'œil, ainsi qu'au toucher, on voit que ses cheveux ressemblent à de la laine ; ils sont courts, frisés, d'un noir d'ébène. Il ne porte que très peu de poils ; encore a-t-il soin de s'épiler. Ses sourcils, naturellement dégarnis, sont exempts de ce soin. La barbe ne lui croît que sous le nez et à l'extrémité du menton. Il ne manque point de l'arracher à mesure qu'elle se montre ; cela lui donne un air efféminé, qui, joint à la douceur naturelle qui le caractérise, lui enlève cette imposante fierté qui a mérité à l'homme le superbe titre de roi de la nature.

Quant aux proportions du corps, le Hottentot est parfaitement moulé. Sa démarche est gracieuse et souple ; tous ses mouvements sont aisés, bien différent des sauvages de l'Amérique méridionale, qui ne paraissent avoir été qu'ébauchés par la nature.

Les femmes, avec des traits plus fins, ont cependant le même caractère de figure. Elles sont également très bien faites, ont la gorge admirablement placée et de la plus belle forme dans la fraîcheur des ans, les mains petites et les pieds bien modelés, quoiqu'elles ne portent point de sandales. Le timbre de leur voix est doux, et leur idiome, en passant par leur gosier, ne manque pas d'agrément. Elles se livrent, lorsqu'elles parlent, à une infinité de gestes qui prêtent à leurs bras du développement et des grâces.

Le Hottentot, naturellement timide, est également tres peu entreprenant. Son sang-froid flegmatique et son maintien réfléchi lui donnent un air de réserve qu'il ne dépose même pas dans les moments de sa plus grande joie, tandis qu'au contraire toutes les nations noires et basanées se livrent au plaisir avec l'abandon le plus expansif et la gaîté la plus vive.

Une insouciance profonde le porte à l'inaction et à la paresse. La garde de ses troupeaux et le soin de sa subsistance, voilà sa plus grande affaire. Il ne se livre point à la chasse en chasseur, mais en homme que son estomac presse et tourmente. Du reste, oubliant le passé, sans inquiétude sur l'avenir, le présent seul le frappe et l'intéresse.

Mais il est bon, serviable, et le plus généreux comme le plus hospitalier des peuples : quiconque voyage chez lui est assuré d'y trouver un gîte et la nourriture ; ils reçoivent, mais n'exigent pas. Si le voyageur a une longue route à faire; si, d'apres les éclaircissements qu'il demande, on connaît qu'il est sans espoir de rencontrer de si tôt d'autres hordes, on l'approvisionne autant que possible de toutes les choses dont il a besoin pour continuer sa marche et gagner pays.

Tels sont ces peuples, ou du moins tels ils m'ont paru, dans toute l'innocence des mœurs et de la vie pastorale. Ils offrent encore l'idee de l'espèce humaine en son enfance. Un trait sublime que je place ici, quoiqu'il appartienne à mon second voyage beaucoup plus au nord du Cap et vers la côte ouest, achèvera ce tableau que j'ai tracé dans toute la candeur et la vérité de mon âme.

Une horde assez considérable de Kaminou-Kois était venue visiter mon camp avec cette confiance que donnent toujours des intentions honnêtes et droites, et que possèdent les hommes que leurs semblables n'ont point encore trompés. Forcé de ménager mes provisions, il ne m'était pas possible de régaler tout ce monde avec de l'eau-de-vie ; la troupe était trop nombreuse, je ne pouvais, sans imprudence, me montrer généreux. J'en fis donner un verre au chef, et à ceux qui, par leur figure et plutôt encore par leur âge, me paraissaient les plus respectables. Mais à quelles ressources, à quels moyens n'a pas recours la bienfaisance, et qu'elle est ingénieuse quand elle veut se

communiquer! Quel fut mon étonnement lorsque, m'apercevant qu'ils conservaient la liqueur sans l'avaler, je les vis tous s'approcher de leurs camarades qui n'en avaient point reçu et la leur distribuer de bouche à bouche de la même manière dont les tendres oiseaux du ciel se donnent la becquée! Je l'avouerai, cette action inattendue me troubla; j'en demeurai stupéfait: à la vue de cette scène touchante, quel cœur dénaturé n'eût point senti couler les larmes de l'attendrissement!

Portrait, mœurs et usages des Cafres.

Les Cafres, que je visitai ensuite, sont généralement d'une taille plus haute que les Hottentots et même les Gonaquois. Je n'ai pas vu un seul homme au dessous de cinq pieds cinq pouces. Leur figure n'a point ces visages rétrécis par le bas, ni cette saillie des pommettes des joues si désagréable chez les Hottentots, et qui déjà commence à s'effacer chez les Gonaquois. Ils n'ont pas non plus cette face large et plate, ni les lèvres épaisses de leurs voisins les nègres de Mozambique; ils ont au contraire la figure ronde, un nez élevé, pas trop épaté, et une bouche meublée des plus belles dents du monde. Ils ont aussi de beaux yeux, et la couleur du corps d'un noir bruni.

Les Cafres travaillent et forgent eux-mêmes leurs zagaies; mais ne connaissant du fer que sa malléabilité, leur art ne remonte pas jusqu'à sa première fonte: ainsi c'est du fer déjà travaillé qu'il leur faut. Ils tirent admirablement bien parti des vieux canons de fusils, des cercles de tonneaux et de toute autre ferraille de ce genre. Ils portent des zagaies de deux espèces: les unes ont la tige du fer unie et tout à fait ronde; les autres, plus artistement, je devrais dire plus cruellement travaillées, ont cette tige carrée: les quatre angles en sont découpés en pointes qui s'inclinent, tandis que les alternes remontent en sens contraire; ce qui nécessite le déchirement des chairs, soit qu'elles entrent dans le corps, soit qu'on les en retire. On ne peut qu'admirer leur patience lorsqu'on songe qu'avec un bloc de granit ou la roche même qui leur sert d'enclume, et un morceau de la même matière pour marteau, on voit sortir de leurs mains des pièces aussi bien finies que si la main du plus habile armurier y avait passé. Je le défierais, avec toute l'adresse et les combinaisons de son génie, de rien faire, avec les deux seuls instruments dont je viens de parler, qui approchât de ce que font ces sauvages.

L'habitant de la Cafrerie vit si familièrement au milieu de ses bestiaux, et leur parle avec tant de douceur, qu'ils obéissent ponctuellement à sa voix: comme ils ne sont jamais tourmentés ni maltraités par leurs conducteurs, ces animaux pacifiques ne font jamais usage des armes que leur a données la na-



Femme Cafre

ture. Le maître chargé du soin de les instruire et de les panser n'attache pas même les femelles pour les traire ; si cependant le sentiment de la maternité parle avec force à leur instinct, et les engage à retenir leur lait pour leurs petits, le moyen dont se servent les Cafres pour les contraindre à le lâcher est plus simple et moins dégoûtant que celui du Hottentot. On passe une entrave à l'un des pieds de derrière de la bête ; un homme robuste l'attire en s'éloignant : gênée par cette attitude, elle laisse aussitôt couler son lait. On emploie le même moyen lorsqu'une vache est privée de son veau.

On reçoit le lait dans les paniers, qui sont particulièrement l'ouvrage des femmes. Leur capacité dépend de la fantaisie, mais leur forme est toujours la même ; très légers, et ne risquant jamais de se rompre, ils sont sans contredit préférables à nos vases, quelle qu'en soit la matière. Les femmes que j'avais alors dans mon camp n'avaient point oublié leurs outils ; elles avaient apporté des joncs, pour ne pas rester oisives. Je m'amusais à voir fabriquer ces jolis paniers, qu'elles s'empressaient d'échanger avec moi contre de la quincaillerie, dès qu'elles y avaient mis la dernière main.

Avant de faire couler le lait dans ces vases, on avait soin de les bien laver ; mais c'était moins dans un esprit de propreté que dans le dessein d'en resserrer la texture : car enfin, quelque prévenu que je sois pour les sauvages, en faisant profession de tout dire, je ne dois pas me taire, même sur leurs défauts. Avouons donc que les Cafres sont dans l'usage constant d'échauder leurs ustensiles avec leur propre urine, et qu'ils ne se donnent pas la peine d'aller chercher de l'eau, lorsqu'ils n'en ont point à leur portée.

Ce procédé, qu'on mettait en usage sous mes yeux, n'était guère ragoûtant. Tous les soirs on avait attention de m'apporter un panier de laitage, dont mes gens et mon Kees, moins difficiles que leur maître, trouvaient à faire leur profit. J'évitais cependant avec soin de laisser voir à mes voisins la répugnance invincible que m'inspiraient leurs cadeaux journaliers.

Pour revenir encore sur les traits du Cafre, si le préjugé fait grâce à la couleur de la peau, il est telle femme cafre qui peut passer pour très jolie à côté d'une Européenne.

Ces peuples ne rendent point leur visage ridicule en épilant leurs sourcils comme les Hottentots. Ils se tatouent beaucoup, particulièrement la figure. Leurs cheveux, très crépus, ne sont jamais graissés ; il n'en est pas de même du reste de leur corps : c'est un moyen qu'ils emploient dans la seule vue d'entretenir la souplesse et la vigueur.

Dans la parure, les hommes en général sont plus recherchés que les femmes. Ils aiment beaucoup la verroterie et les anneaux de cuivre ; presque toujours on leur voit, soit aux bras, soit aux jambes, des bracelets faits avec

des défenses d'éléphant : ils en scient en rouelles la partie creuse et laissent à ces anneaux naturels plus ou moins d'épaisseur. Il n'est plus question que de les polir et de les arrondir extérieurement. Ces gros anneaux ne pouvant s'ouvrir, il faut que la main puisse y passer pour les couler au bras ; ce qui fait qu'ils sont toujours aisés, et qu'ils jouent continuellement l'un sur l'autre. Si l'on donne à des enfants des anneaux moins larges, à mesure qu'ils grandissent le vide se remplit, et cette presque adhérence est un luxe qui flatte beaucoup ceux qu'on a ainsi décorés dès leur jeune âge. Ils se font encore des colliers avec des os d'animaux enfilés, auxquels ils savent donner la blancheur et le poli le plus parfait. Quelques uns se contentent de l'os entier d'une jambe de mouton, et cet ornement figure assez bien sur la poitrine : c'est une mouche sur le visage d'une jolie femme ; le Gonaquois a la même coquetterie. Quelquefois aussi ils remplacent cet os par une corne de gazelle ou toute autre chose, selon leur caprice. On verrait, je crois, autant de variétés et de bizarreries dans leurs ajustements qu'on en voit en Europe, s'ils avaient les mêmes moyens et les mêmes ressources. Ils sont assez constants dans leurs habillements, parce qu'ils ne pourraient remplacer par aucune étoffe les peaux dont ils se couvrent.

Il paraîtrait qu'ils sont moins pudiques que les Hottentots, parce qu'ils ne font point usage du jakal pour cacher les parties naturelles. Un petit capuchon de peau, qui ne couvre que le gland, loin de paraître modeste, annonce la plus grande indécence. Ce petit capuchon tient à une courroie qui s'attache à la ceinture uniquement pour ne pas le perdre : car, s'il ne craint pas de piqûres ou de morsures d'insectes, le Cafre s'inquiète peu que le capuchon soit en place ou non. Je n'ai vu qu'un seul homme qui portât, au lieu du capuchon, un étui de bois sculpté : c'était une nouvelle et ridicule mode qu'il avait prise chez un peuple de noirs éloigné de la Cafrerie. Dans la saison des chaleurs, le Cafre va toujours nu, il ne conserve que ses ornements ; dans les jours froids, il porte un kros de peau de veau ou de bœuf, qui souvent descend jusqu'à terre.

Une particularité qui peut-être ne se rencontre nulle part, et qui mérite de fixer l'attention, c'est que les femmes cafres ne font aucun cas de la parure. Comme elles sont, en comparaison des autres sauvages, bien faites et jolies, auraient-elles donc de plus le bon esprit de croire que les ornements sont moins faits pour ajouter à la beauté que pour masquer des imperfections ? Quoi qu'il en puisse être, on ne leur voit jamais l'étalage et la profusion de la coquetterie hottentote. Elles ne portent pas même de bracelets de cuivre ; leurs petits tabliers, plus courts encore que ceux des Gonaquoises, sont bordés de quelques rangs de verroterie : voilà leur grand luxe. La peau que

les Hottentotes portent sur les reins par derrière, les femmes cafres la font remonter jusqu'aux aisselles, et l'attachent au dessus de la gorge, qui en est couverte. Elles ont aussi, comme leurs maris, le kros ou manteau, soit de veau, soit de bœuf, mais presque toujours ras. Les uns et les autres ne s'en servent que dans la saison pluvieuse ou lorsqu'il fait froid. Ces peaux sont aussi maniables, aussi moelleuses que nos plus fines etoffes. Quant aux procédés de la mégisserie des Cafres, ils sont à peu près les mêmes que ceux des Hottentots.

Quel que soit le temps, quelle que soit la saison, jamais les deux sexes ne couvrent leur tête. J'ai quelquefois remarqué une plume fichée dans les cheveux, encore cette fantaisie est-elle fort rare.

Les précautions des femmes cafres, dans leurs accouchements et dans leurs incommodités périodiques, sont absolument semblables à celles des Gonaquoises ou Hottentotes.

Leurs occupations journalières se bornent à façonner de la poterie, qu'elles travaillent aussi adroitement que leurs maris. Celles que j'avais eues dans mon camp, y ayant trouvé de la terre glaise qui leur convenait, n'avaient point perdu cette occasion de se faire des marmites et autres vaisselles à leur usage; elles n'avaient même pas manqué, à leur départ, d'emporter une grande provision de cette terre, dont elles avaient chargé leurs bœufs. Ce sont encore ces femmes, comme je l'ai déjà dit, qui travaillent les paniers; ce sont elles qui préparent les champs à recevoir les semences : elles grattent la terre avec des pioches de bois, plutôt qu'elles ne la labourent.

Les cabanes cafres, plus spacieuses et plus élégantes que celles des Hottentots, ont aussi la forme plus régulière : c'est absolument un demi-globe parfaitement arrondi La carcasse en est faite avec une espèce de treillage bien solide et bien uni, parce qu'il doit durer long-temps; on l'enduit ensuite, tant en dedans qu'en dehors, d'une epèce de torchis ou d'amalgame de bouse et de glaise battus ensemble, et bien uniment répandus. Ces huttes offrent à l'œil un air de propreté que n'ont certainement point les demeures hottentotes; on les croirait badigeonnées. La seule ouverture qui soit à ces cabanes est tellement étroite et basse, qu'il faut se mettre à plat ventre pour y pénétrer. Cette coutume me parut d'abord extravagante et renchérir beaucoup sur celle des Hottentots; mais comme ces huttes ne servent absolument qu'à passer la nuit, il est plus facile de s'y clore et de s'y défendre, soit contre les animaux, soit contre les surprises de l'ennemi. Le sol intérieur est enduit comme les murs; dans le centre on ménage un petit âtre ou foyer circulairement entouré d'un rebord saillant de deux ou trois pouces pour contenir le feu et mettre la cabane à l'abri de ses atteintes. Dans le tour extérieur et

à cinq ou six pouces de la cabane, on creuse un petit canal profond d'un demi-pied, et qui porte autant de largeur. Ce canal est destiné à recevoir les eaux : cette précaution éloigne toute espèce d'humidité.

Une industrie mieux caractérisée, quelques arts, de nécessité première, il est vrai, un peu de culture, quelques dogmes religieux, annoncent dans le Cafre une nation plus civilisée que du côté du sud. La circoncision, qu'ils pratiquent généralement, prouverait assez, ou qu'ils doivent leur origine à d'anciens peuples dont ils ont dégénéré, ou qu'ils l'ont simplement imitée de voisins dont ils ne se souviennent plus : car, lorsqu'on leur parle de cette cérémonie, ce n'est, selon eux, ni par religion, ni par aucune autre cause mystique qu'ils la pratiquent. Ils ont pourtant une très haute idée de l'auteur des êtres et de sa puissance. Ils croient à une autre vie, à la punition des méchants, à la récompense des bons; mais ils n'ont point d'idée de la création : ils pensent que le monde a toujours existé, qu'il sera toujours ce qu'il est. Ils ne se livrent, du reste, à aucune pratique religieuse, ne prient jamais, en sorte qu'on pourrait très bien dire qu'ils n'ont pas de religion s'il n'y a point de religion sans culte. Ils sont eux-mêmes les instituteurs de leurs enfants, et n'ont point de prêtres. En revanche, ils ont des sorciers, que la plus grande partie révère et craint beaucoup. Je n'ai jamais joui de la satisfaction d'en joindre un seul; je doute fort, malgré tout leur crédit, qu'ils en imposent autant que les nôtres à la multitude.

Les Cafres se laissent gouverner par un chef général, ou, si l'on veut, une espèce de roi. Son pouvoir, comme j'ai eu occasion de l'observer, est très borné. Ne recevant point de subsides, il ne peut avoir aucune troupe à sa solde. Il est loin du despotisme : c'est le père d'un peuple libre; il n'est ni respecté ni craint, il est aimé. Souvent il est le moins riche de ses sujets, parce que, maître de prendre autant de femmes qu'il en veut, et ces femmes se faisant un honneur de lui appartenir, la dépense que son train royal occasionne, et qu'il est obligé de prendre dans sa caisse particulière, je veux dire dans son champ, ses bestiaux, ses fourrages, etc., souvent le ruine, et réduit ses propriétés à rien. Sa cabane n'est ni plus haute, ni mieux décorée que les autres. Il rassemble sa famille et son sérail autour de lui, ce qui compose un groupe de douze ou quinze huttes tout au plus. Les terres qui l'environnent sont ordinairement celles qu'il cultive. C'est un usage que chacun récolte lui-même ses grains pour en disposer à sa manière. C'est la nourriture favorite des Cafres : ils les écrasent et les broient entre deux pierres. C'est aussi pour cette raison que, chaque famille s'isolant pour avoir ses productions à sa portée, une horde seule qui ne serait pas fort nombreuse peut occuper souvent une lieue carrée de terrain.



L'éloignement des différentes hordes entre elles exige qu'on leur donne des chefs. C'est le roi qui les nomme. Lorsqu'il a à leur communiquer des avis intéressants pour la nation, il les fait venir et leur donne ses ordres, que je devrais appeler ses nouvelles; les différents chefs, porteurs de ces nouvelles, retournent chez eux pour en faire part aux leurs.

L'arme du Cafre, la simple lance ou zagaie, annonce en lui un caractère intrépide et grand. Il méprise et regarde comme indignes de son courage les flèches empoisonnées, si fort en usage chez ses voisins; il cherche toujours son ennemi face à face, il ne peut lancer sa zagaie qu'il ne soit à découvert. Le Hottentot, au contraire, caché sous une roche ou derrière un buisson, envoie la mort sans s'exposer à la recevoir. L'un est le tigre perfide qui fond traîtreusement sur sa proie, l'autre est le lion généreux qui s'annonce, se montre, attaque, et perit s'il n'est pas vainqueur. L'inégalité des armes n'est point capable de le faire balancer, son courage et son cœur sont tout pour lui. En guerre, à la vérité, il porte un bouclier d'environ trois pieds de hauteur, fait de peau de buffle prise dans la partie la plus épaisse. Cela lui suffit pour le défendre des flèches et même des zagaies; mais cette arme défensive ne le met pas à l'abri de la balle. Le Cafre manie encore avec beaucoup d'adresse une arme non moins terrible que la zagaie, lorsqu'il a joint son ennemi : c'est une massue de deux pieds et demi de hauteur, faite d'un seul morceau de bois ou racine de trois à quatre pouces de diamètre dans sa plus grande épaisseur, et qui va en diminuant par l'une des extrémités. Il frappe avec cet assommoir; quelquefois même il le lance à quinze ou vingt pas. Il est rare qu'il n'atteigne pas au but qu'il s'est proposé. J'ai vu l'un de ces sauvages tuer ainsi une perdrix dans le moment où elle s'élevait pour s'envoler. Ils nomment cette arme *kiri*.

Le pouvoir souverain est héréditaire dans la famille du roi : son fils aîné lui succède toujours; mais, à défaut d'héritiers mâles, ce ne sont point les frères, mais les plus proches neveux qui succèdent. Dans le cas où le souverain ne laisserait ni enfants, ni neveux, c'est alors parmi les chefs des différentes hordes qu'on choisit un roi. Quelquefois l'esprit de parti s'en mêle, et de là la fermentation et les brigues, qui finissent toujours par des scènes sanglantes.

La polygamie est d'usage chez les Cafres. Leurs mariages sont encore plus simples que ceux des Hottentots. Les parents du futur sont toujours contents du choix qu'il a fait; ceux de la future y regardent d'un peu plus près, mais il est rare qu'ils fassent de grandes difficultés. On se réjouit, on boit, on danse pendant des semaines entières, plus ou moins, selon la richesse des deux familles. Ces fêtes n'ont jamais lieu que pour de premières épousailles; les autres se font pour ainsi dire à la sourdine.

On n'enterre point ordinairement les morts; ils sont transportés hors du kraal par la famille, et déposés dans une fosse ouverte et commune à toute la horde. C'est là que les animaux viennent se repaître à loisir, ce qui purge l'air, que gâterait bientôt la corruption de plusieurs cadavres entassés. Les honneurs de la sépulture ne sont dus qu'au roi et aux chefs de chaque horde. On couvre leurs corps d'un tas de pierres amassées en forme de dôme.

Je ne connais point le caractère des Cafres relativement à l'amour, et je ne sais pas s'ils sont jaloux; tout ce que je crois, c'est qu'ils ne connaissent cette fureur que par rapport à leurs semblables, car ils cèdent volontiers leur femme, moyennant une petite rétribution, au premier blanc qui paraît la désirer. Hans m'avait fait plus d'une fois entendre que toutes celles que j'avais reçues dans mon camp étaient à mon service, et que je pouvais choisir. En effet, il n'était sorte d'agaceries auxquelles elles ne se livrassent devant leurs hommes pour m'attirer dans leurs piéges, et ceux-ci n'étaient peut-être scandalisés que de la froideur avec laquelle je paraissais recevoir ces caresses.

Le jour que j'avais fixé pour mon départ, ce jour heureux qui devait nous rapprocher du Cap, parut enfin. Je fis une revue générale de mes chariots, équipages, bœufs, attelages, etc. J'avais mis en ordre mes nouvelles collections, et repassé les plus anciennes; les balles que j'avais commandées, et le plomb nécessaire à la chasse étaient coulés; mes bœufs, qui depuis long-temps se reposaient et n'avaient pas manqué d'excellents pâturages, étaient a pleine peau et dans le meilleur état possible; en un mot, j'étais prêt à partir. J'accordai deux jours de plus pour prendre congé de nos bons voisins et nous divertir avec eux.

La nouvelle de ce départ définitif s'était répandue. Je vis bientôt arriver toute la horde par pelotons, hommes et femmes. Haabas etait à leur tête; tout ce qui avait pu marcher le suivait: ils accouraient pour nous faire leurs adieux et recevoir les nôtres. Que j'étais aise qu'ils vinssent passer ces deux derniers jours avec moi! Le bon Haabas me présenta quatre ou cinq Gonaquois d'une autre horde que la sienne, et qui, ayant ouï parler de moi, avaient été députés pour m'engager à aller visiter leur canton. Il était trop tard; mais j'adoucis mon refus en leur promettant de me souvenir de leur tendre invitation au premier voyage que j'entreprendrais dans ces contrées.

Tant que durerent ces quarante-huit heures on se livra de part et d'autre à tous les excès de la folie et du plaisir. Mon eau-de-vie ne fut pas épargnée, non plus que l'hydromel, que Haabas avait fait exprès préparer et apporter avec lui. Mais la belle Narina et sa sœur, qui étaient de la partie, ne prenaient aucune part à ces orgies, tout innocentes qu'elles fussent. La tristesse avait sur-

tout voilé les traits de Narina. Je la consolai comme je pus; je l'accablai de présents, je lui en remis pour sa sœur, sa mère et tous ses amis, en un mot je me défis dans ce moment de presque tous mes bijoux; mais la parure n'était pas ce qui l'occupait en ce moment.

Le 1 décembre arriva; je partis... Je tenterais vainement de peindre la consternation de ces malheureux Gonaquois; on eût dit que je les livrais aux bêtes féroces, et qu'ils perdaient tout en me perdant.

Excursion dans les environs du Cap. Mœurs des colons

A peine de retour au Cap, Levaillant, entraîné par son esprit aventureux, s'occupa des préparatifs d'un second voyage, et se remit bientôt en route pour parcourir la Hollande hottentote, et étudier les mœurs des colons. Parmi les pays qu'il traversa, il en est un qui devait particulièrement l'intéresser: c'est le Fransche-Hoeck (le Coin français).

Le Fransche-Hoeck, dit-il, est dans une gorge de montagnes, entre le Stellembosch et le Dragestein. Il a reçu son nom des réfugiés qui vinrent le défricher sur la fin du siècle dernier. Le terrain en est bon, et fournit beaucoup de blé et de vin. C'est là que se mange le meilleur pain des colonies; ce n'est pas que le blé y soit meilleur qu'en tout autre lieu, mais c'est parce que la méthode française apportée par les émigrants s'y est conservée de père en fils sans altération. C'est là tout ce qui leur reste du souvenir de leur ancienne et cruelle patrie. Je n'ai trouvé dans ce canton qu'un seul vieillard qui parlât français; plusieurs familles cependant conservent et écrivent encore leurs noms primitifs.

Je ne vis pas sans intérêt cette race de réfugiés français, naguère persécutés dans leur injuste patrie, dépouillés, proscrits, avilis, chassés par elle comme des hordes de misérables, victimes du fanatisme et de l'intolérance, et n'ayant d'autre refuge, au sein de cet abandon affreux, que la pitié de quelques gouvernements voisins qui leur permirent d'aller arracher aux côtes de l'Afrique une subsistance qu'on eût craint même de leur donner dans une terre trop voisine des lieux témoins de leur désastre. Eloignés de la France, qui a rejeté ses enfants, ils ont oublié son langage, hélas! et n'ont pas perdu son souvenir; leurs usages même se sont fondus dans les usages hollandais; ils ne diffèrent plus guère des autres colons; la trace originelle est perdue; on ne les reconnaîtrait à rien, s'ils n'avaient conservé, pour la plupart, des cheveux noirs, qui contrastent avec la chevelure presque toujours blonde des habitants de la colonie hollandaise.

On peut diviser les colons du Cap en trois classes: ceux qui habitent dans

le voisinage du Cap jusqu'à une distance de cinq à six lieues, ceux qui sont plus éloignés et qui vivent dans l'intérieur des terres, enfin ceux qui, plus reculés encore, se trouvent à l'extrémité sur les frontières de la colonie, parmi les Hottentots.

Les premiers, possesseurs de propriétés opulentes ou de jolies maisons de campagne, peuvent être assimilés à ce que nous appelions autrefois de petits seigneurs terriens, et diffèrent beaucoup des autres colons par leur aisance et par leur luxe, surtout par leurs mœurs, qui sont hautaines et dédaigneuses : ici, tout le mal provient de leur richesse. Les seconds, simples, hospitaliers, très bons, sont des cultivateurs qui vivent du fruit de leur travail : ici, le bien résulte de la médiocrité.

Les derniers, assez misérables et trop paresseux pour arracher leur subsistance à la terre, n'ont d'autre ressource que dans le produit de quelques bestiaux qui se nourrissent comme ils peuvent. Semblables aux Arabes Bédouins, c'est beaucoup quand ils prennent la peine de les promener de pâturage en pâturage, de canton en canton. Cette vie errante les empêche de se bâtir des habitations fixes. Quand leurs troupeaux les obligent à séjourner pendant quelque temps dans un lieu particulier, ils se construisent à la hâte une hutte grossière qu'ils couvrent de nattes, à la manière des Hottentots, dont ils ont adopté les usages, et dont ils ne diffèrent plus aujourd'hui que par les traits du visage et la couleur. Le malaise pour ceux-ci naît de ce qu'ils n'appartiennent à aucune situation précise de la vie sociale.

Ces nomades fainéants sont généralement en horreur à leurs laborieux voisins, qui redoutent leur approche et s'en éloignent le plus qu'ils peuvent, parce que, n'ayant pas de propriété, ils violent sans scrupule celle des autres, et que, quand leurs bestiaux manquent de pâturage, ils les conduisent furtivement sur le premier terrain cultivé qui est à leur portée. Se flattent-ils de n'être point découverts, ils restent là jusqu'à ce que tout soit dévoré. S'aperçoit-on du délit, alors commencent des querelles, des batteries, puis des procès, dans lesquels il faut recourir au drossart, et qui finissent presque toujours par faire trois ennemis, du voleur, du volé et du juge.

Rien de plus vil et de plus rampant que les colons de la premiere classe quand ils ont affaire à quelqu'un des principaux officiers de la Compagnie, qui peuvent influer sur leur sort ; mais aussi rien de plus insolemment haut vis-à-vis des personnes dont ils n'ont ni à espérer ni à craindre. Fiers de leur aisance, gâtés par la proximité d'une ville dont ils n'ont pris qu'un luxe qui les a corrompus et des vices qui les ont avilis, c'est surtout envers les étrangers qu'ils déploient leur morgue et leur imbécile orgueil. Voisins des colons qui habitent l'intérieur du pays, n'espérez pas qu'ils les regardent comme

leurs frères; pleins de mépris pour eux, ils leur ont donné le nom de *Rauwboer*, sobriquet injurieux qui, en français, répond à celui de manant. Aussi jamais ne voit-on ces honnêtes cultivateurs, lorsqu'une affaire les amène à la ville, s'arrêter dans leur route chez ces gens dont je parle: ils savent trop bien avec quel dédain insultant ils y seraient reçus; on dirait de deux peuples ennemis, toujours en guerre, dont les individus s'unissent seulement de loin en loin par quelque rapport d'intérêt.

Il est fâcheux que ces procédés si choquants aient infecté presque toutes les habitations qui environnent à peu de distance la ville du Cap, car ce canton est charmant. Embelli par la culture, par des vignobles nombreux, par des maisons de campagne très agréables, il offre partout des perspectives délicieuses, dont le site et la variété n'auraient que de quoi plaire, s'il avait d'autres habitants.

En pénétrant dans l'intérieur des terres on trouve les colons cultivateurs, qui, par leurs mœurs, leurs usages et le genre de leurs travaux, forment une classe particulière, distincte de celle que je viens de décrire. Plus éloignés du Cap, et par conséquent moins à portée de commercer de leurs denrées, ceux-ci sont moins riches que les premiers; on ne voit point chez eux ces maisons de campagne si agréables qui, placées à differentes distances de la ville, embellissent au loin son passage et lui forment les perspectives les plus riantes. Leur habitation est un grand hangar couvert de chaume, et dont l'intérieur est partagé en trois parties égales par deux cloisons qui ne s'élèvent que jusqu'à une certaine hauteur. La pièce du milieu, qui est celle par laquelle on entre, sert en même temps de salle à manger et de salon; c'est là que pendant le jour se tient toute la famille, c'est là qu'on prend le thé et qu'on reçoit les étrangers. Des deux pièces collatérales, l'une forme la chambre à coucher des deux enfants mâles, l'autre celle du père, de la mère et de leurs filles. Une troisième pièce, adossée à la pièce du milieu, sert de cuisine. D'autres corps de logis forment les écuries et les granges.

Telle est la distribution la plus généralement suivie dans l'arrondissement des colonies intérieures. Cependant, si l'on s'éloigne encore plus vers la frontière, là, l'aisance étant moindre, le logement a moins de commodités; il consiste dans un hangar sans divisions, et ne formant qu'une seule pièce, dans laquelle toute la famille vit réunie, sans se séparer ni la nuit ni le jour. On couche sur des peaux de moutons qui servent de couvertures.

L'habillement des colons se ressent de cette simplicité rustique. Pour les hommes, c'est une chemise de toile de coton bleue, un gilet à manches, une grande culotte, un chapeau à moitié détroussé; pour les femmes, un jupon, un casaquin juste à la taille, et un très petit bonnet rond de mousse.

line. A moins d'une parure extraordinaire, les uns et les autres ne portent point de bas; les femmes marchent même pieds nus pendant une partie de l'année. Quant aux hommes, leurs travaux exigeant une chaussure, ils s'en font une avec un morceau de peau de bœuf, appliquée et moulée sur le pied lorsqu'elle est encore fraîche. Ces sortes de sandales sont la seule pièce de leur habillement qu'ils fassent eux-mêmes; tout le reste est l'ouvrage des femmes, qui taillent également et travaillent toute leur garde-robe. Au reste, quoique ce soit là l'accoutrement journalier d'un colon, il a cependant un bon habit de drap bleu, qu'il porte les jours de cérémonie et de représentation. Il met aussi alors des bas et des souliers, et s'habille entièrement à l'européenne. Mais tout cet étalage ne se déploie que quand on va au Cap, encore n'a-t-il lieu qu'au moment où l'on est prêt à entrer dans la ville.

C'est ordinairement dans ces voyages qu'on achète de quoi renouveler sa garde-robe. Il est au Cap, comme aux piliers des halles à Paris, une sorte de fripiers qui font ce genre de commerce, et qui, par les profits et l'usure avec lesquels ils s'y livrent, ont été nommés *capse-smouse*, juifs du Cap. Ces boutiquiers trouvent le moyen de vendre fort cher leurs marchandises, mais elles varient de prix selon que les magasins sont plus ou moins garnis; il s'ensuit qu'elles n'ont jamais une valeur fixe, et que le colon qui arrive du désert, et qui sur ses achats ne peut avoir de données certaines, est nécessairement toujours dupe.

D'un autre côté, le marchand, qui connaît la probité de ces cultivateurs et leur exactitude à payer leurs dettes, fait tous ses efforts pour entamer un compte avec eux; il cherche à les tenter par le prétendu bon marché et la qualité de l'étoffe qu'il leur étale, et offre de remettre le paiement au voyage de l'année suivante. Il est rare que des gens simples et sans expérience soupçonnent la ruse qui se présente à eux sous une apparence trompeuse de politesse et de fraternité; s'ils cèdent, les voilà enlacés pour leur vie. A leur retour on engage avec eux un marché nouveau, payable à même terme; et c'est ainsi que, d'année en année, toujours débiteurs et toujours achetant sans s'acquitter jamais, ils deviennent la proie d'un usurier qui a fondé sa fortune sur leur sottise.

Il est vrai que ces niais acheteurs, après avoir été dupes au Cap, ne reviennent ordinairement chez eux que pour faire d'autres dupes. Ce qu'on a employé d'adresse à les tromper, ils l'emploient à leur tour pour tenter les Hottentots qui sont à leur service. Les coupons d'étoffes ou les vêtements de friperie qu'ils rapportent, ils les revendent à ces malheureux serviteurs, mais avec un tel profit, qu'ordinairement les gages d'une année ne suffisent point pour s'acquitter, et qu'ils se trouvent, comme leurs maîtres, endettés

par anticipation pour l'année suivante. Ainsi, en dernier résultat, c'est le pauvre Hottentot qui paie l'usurier du Cap. Au reste, sa duperie est en petit l'image de ce qui se passe ici-bas dans toutes les conditions : partout le fripon adroit sait se procurer un tribut sur les simples ou les sots, et ce tribut, chacun de ceux-ci, après l'avoir payé, cherche à le rejeter sur un autre, de sorte qu'à la fin c'est sur le plus sot qu'il retombe. C'est ainsi que les hommes s'enchaînent par les moyens mêmes qui devraient les désunir.

L'habitude a rendu les colons insensibles au défaut de fruits et de légumes : la facilité qu'ils ont d'élever des bestiaux supplée chez eux à cette privation, parce que leurs troupeaux leur donnent pour les repas beaucoup de viande : c'est de viande, et de mouton surtout, qu'ils se nourrissent, et chez eux la table en est chargée avec une telle profusion, que l'aspect en devient dégoûtant.

De cette manière de vivre il résulte que les bestiaux ne sont pas seulement, dans les colonies comme partout ailleurs, un objet utile, mais un besoin de nécessité première : aussi un colon ne s'en rapporte-t-il qu'à lui-même du soin de surveiller les siens ; tous les soirs, quand le troupeau rentre, il ne manque jamais de venir sur sa porte, un bâton à la main, et de compter toutes les bêtes, pour s'assurer qu'il ne lui en manque aucune.

Des gens qui n'ont d'autre occupation que certains travaux d'agriculture et une surveillance de troupeaux doivent avoir de longs intervalles d'oisiveté ; or c'est ce qu'éprouvent les colons, et spécialement ceux d'entre eux qui habitent fort avant l'intérieur des terres, et qui, à raison de leur grand éloignement, ne pouvant commercer de leurs grains avec le Cap, n'en cultivent que ce qui est nécessaire à leur consommation. A voir l'inaction profonde dans laquelle ils vivent, on dirait que pour eux le bonheur suprême consiste à ne rien faire. Quelquefois cependant ils se visitent entre eux, et alors les journées se passent à fumer, à prendre du thé, à conter ou à écouter des histoires dont le romanesque n'a pas même le mérite ni la moralité d'un conte de Barbe-Bleue.

Comme tout homme porte toujours avec lui et sa pipe et un sac de tabac fait d'une peau de veau marin, on n'arrive dans ce cercle qu'avec ces deux ustensiles d'usage. Dès qu'un des assistants veut charger sa pipe, il tire son sac et le fait passer à ses voisins pour remplir le leur : c'est là une politesse à laquelle on ne manque jamais. Chacun fume de son côté ; bientôt ces fumées abondantes forment un nuage qui, après s'être élevé dans la partie supérieure du lieu de l'assemblée, finit, en s'accroissant insensiblement, par le remplir en entier, et par devenir si épais, que les fumeurs ne peuvent plus se voir les uns les autres.

Un usage qu'une répugnance invincible m'a toujours empêché d'adopter,

c'est le bain du soir. J'ai dit qu'en aucun temps ni les hommes ni les femmes ne portaient de bas, et que pendant une très grande partie de l'année celles-ci ne se servaient même point de souliers; or, comme une pareille habitude expose sans cesse les pieds et les jambes à se salir, on a paré à cet inconvénient par une précaution journalière de propreté. Tous les soirs, avant de se coucher, la Hottentote ou la négresse qui est chargée du service de la maison apporte au milieu de la salle un baquet rempli d'eau, et lave les pieds de tout le monde, en commençant par le père et la mère, puis elle continue par les enfants et par toute la famille, et finit par les étrangers. Mais comme le baquet sert successivement à toute la société, sans que l'eau soit renouvelée une seule fois, on imagine bien que moi, qui n'en devais jouir que le dernier, je n'étais pas fort empressé d'aller m'y salir.

Ce qui prouve encore combien ces honnêtes gens ont de bonhomie et de loyauté dans les mœurs, c'est qu'un étranger, dès qu'il est accueilli par les maîtres de la maison, à l'instant devient en quelque sorte pour elle un membre de la famille. Accoutumés à vivre entre eux, ils ne connaissent d'autres liens que ceux de la parenté, et regardent en effet comme leurs parents les personnes qu'ils aiment. Les petits enfants qui venaient autour de moi, soit pour me caresser, soit pour admirer et compter mes boutons, m'appelaient leur grand-papa; j'étais le cousin des pères, l'oncle des jeunes filles, et j'avoue franchement que parmi mes nièces il s'en est trouvé plus d'une dont les instances naïves et les yeux charmants m'ont fait oublier l'heure à laquelle j'avais fixé mon départ.

Quand on entre dans une maison, le protocole du salut est de donner la main au maître du logis, puis à tous les hommes qui composent le cercle. Si dans la compagnie il s'en rencontre un qu'on n'aime pas, alors on ne lui présente point la main, et ce refus d'un témoignage commun d'amitié est une déclaration formelle qu'on le regarde comme son ennemi. Il n'en est point ainsi avec les femmes : on les embrasse toutes sans façon l'une après l'autre; en excepter une du baiser ce serait un affront insigne; vieilles ou jeunes, il faut les baiser toutes, c'est un bénéfice avec les charges.

A quelque heure de la journée que vous vous présentiez chez un colon, vous trouverez toujours sur la table la bouilloire et la théière. Cet usage est général, jamais les habitants ne boivent d'eau pure. Si un étranger se présente chez eux, c'est du thé qu'ils lui offrent pour se rafraîchir; eux-mêmes en prennent constamment pendant l'intervalle des repas, et même, comme il leur arrive souvent de passer une partie de l'année sans vin ni bière, ils n'ont pour tout le jour d'autre boisson que du thé.

Un voyageur arrive-t-il chez eux à l'heure du dîner, quand la nappe est

mise, il donne la main, il embrasse, et de suite se place à table. Veut-il passer la nuit, il reste; il fume, prend du thé, demande des nouvelles, débite celles qu'il sait, et le lendemain, après avoir de nouveau donné la main et baisé, il poursuit sa route pour aller faire ailleurs la même cérémonie. Offrir de l'argent serait regardé comme une offense.

On sent bien que l'éducation, dans une pareille contrée, doit différer entièrement de ce qu'elle est en Europe. Là, les enfants n'ont point, comme ici, ces petits tambours, ces trompettes, et tous ces joujoux bruyants ou inutiles par lesquels on donne le change à leur pétulance naturelle, pour les rendre un peu moins incommodes; le seul amusement qu'ils connaissent est en même temps pour eux un commencement d'éducation.

C'est l'usage, quand le chariot de la maison ne marche pas, de le laisser en plein air à côté du logis. Dès que les enfants peuvent grimper sur la planche qui sert de siége, ils vont s'y placer, et là, un fouet en main, ils s'exercent à commander les bœufs, qui n'y sont pas, à les appeler par leur nom, à frapper la place de celui qui est censé ne pas obéir assez vite, en un mot à diriger la marche du char pour le faire avancer, tourner, reculer à propos. Après avoir ainsi manié successivement des fouets faits pour leur âge, il parviennent enfin à manier un bambou bien effilé, de quinze à seize pieds de long, dont la courroie est plus longue encore, et avec lequel ils peuvent, à plus de vingt-cinq pieds de distance, enlever le caillou qu'on leur désigne, ou une pièce de monnaie jetée à terre.

Quand un jeune colon sait conduire un char et manier un fouet, son éducation est presque achevée, car on ne lui apprend ni à lire ni à écrire. A l'époque de sa quatorzième année, il est admis dans les sociétés des hommes et prend sa place parmi eux. Dès cet instant, il donne la main aux hommes, embrasse les femmes et fume. On lui remet un fusil, avec le droit de chasser autant qu'il le voudra : dès ce moment, entrant en jouissance de tous les droits des hommes, il est censé un homme lui-même, et ne tarde pas à se choisir parmi les filles des environs une maîtresse, qu'il finit par épouser, car il est rare de rencontrer un garçon qui fasse la cour à plusieurs filles.

Les colons étant tous chasseurs, parce que tous ont à défendre leurs troupeaux et leurs champs des animaux sauvages et des bêtes féroces, ils ont chez eux un certain nombre de fusils, selon que leur famille est plus ou moins considérable; mais ils prennent pour ces fusils une précaution qui leur est particulière. L'expérience leur a appris que l'éclat et le luisant d'une arme peut, par son reflet, effrayer l'animal qu'on chasse, et l'avertir de fuir. Pour parer à cet inconvénient, on bronze en Europe les fusils; mais les colons, qui n'ont point cette facilité, enduisent les leurs de sang de mouton.

De retour au Cap, je fis de nouvelles promenades dans les environs; je montai au sommet de la montagne de la Table.

Vue dans l'éloignement et à une certaine distance, la montagne paraît se terminer en plateau, et telle est l'origine de ce nom de Table que lui ont donné les voyageurs et les marins. Cependant il s'en faut bien que son sommet soit une plaine; sillonné dans toute sa surface par d'énormes cavités, il est hérissé en même temps d'aspérités, de proéminences, de hautes roches, qui, par leur altération et leur éboulement, attestent combien l'action des météores lui a fait perdre de sa forme primitive. Sa face la plus longue est celle qui regarde la ville. Dénué d'instruments, il ne m'était guère possible d'en mesurer exactement l'étendue; en la parcourant plusieurs fois à pied je vis que, pour aller de l'extrémité est à l'opposé ouest, il me fallait près de vingt minutes, ce qui annonçait une longueur d'un quart de lieue au moins.

Pendant que je m'occupais de mon arpentage, ma bonne fortune me rendit témoin d'un phénomène intéressant, que souvent les curieux ont cherché à observer sur la montagne, mais qui ne s'offre pas toujours avec la même pompe aux regards des observateurs : c'était la formation d'un de ces orages du sud-est produit par l'amoncellement des nuages au sommet de la Table, et qu'on appelle vulgairement la Perruque, ainsi que je l'ai dit dans mon premier voyage. Il faut que je le décrive ici, mais d'une manière plus précise, de peur qu'on ne prenne l'effet pour la cause et qu'on n'attribue à l'un ce qui appartient à l'autre. Celui-ci s'annonça par une traînée de brouillards que nous vîmes balayer la surface de la mer; il s'avançait vers nous en passant par-dessus la baie Falso; son approche m'annonçait une des tempêtes les plus terribles. J'étais vers cette partie de la montagne qui, déjà séparée de la Table par l'action progressive et continue des éboulements, des pluies et des vents, prend le nom particulier de Diable, et tend de plus en plus à s'isoler de cette grande masse.

La traînée, en s'avançant, couvrit bientôt toute la vallée de la baie Falso jusqu'au pied des montagnes, et finit par nous dérober entièrement la vue du charmant paysage de Constance, de Nieuwland et du Ronde-Bosch; et puis, grossissant à vue d'œil, l'orage ne tarda pas à gagner successivement la hauteur de la Table, et, en moins de deux heures, il s'accrut au point que non seulement il couvrit la partie du terrain qui nous séparait du Diable, mais encore nous enveloppa nous-mêmes de toutes parts. Cette brume était si dense, qu'on ne pouvait rien distinguer à un pied de soi. Du reste, l'atmosphère, malgré ce grand mouvement de vapeur, ne semblait point troublée; je ne sentais pas un souffle de vent; en revanche, mes habits se mouillaient insensiblement.

J'avais eu plusieurs fois occasion de remarquer que, lorsque ces nuages venaient se répandre sur la Table, ils n'en couvraient que la partie orientale, tandis que l'occidentale restait pure et intacte; je savais encore, et je l'ai dit ailleurs, que souvent dans ces temps brumeux un colon qui part de la ville pour se rendre à la baie Falso peut choisir à son gré ou de marcher sous un soleil brûlant en prenant par l'ouest, ou de s'exposer à une pluie continue en prenant par le côté opposé. Or, maintenant que je me trouvais sur la montagne au moment où le nuage s'appesantissait sur elle, je pouvais aisément m'assurer quelle partie était couverte, quelle autre ne l'était pas, puisque, étant dans le nuage même, je n'avais qu'à marcher jusqu'au moment où j'en serais sorti. C'est ce que je fis en m'avançant vers l'ouest du plateau; mais à peine fus-je à mi-chemin de ce plateau que je me trouvai tout à coup sous les rayons d'un soleil ardent et sous un ciel de toutes parts très serein.

C'est alors que s'offrit à mes regards le spectacle du plus bel horizon que j'aie jamais considéré; je distinguais toutes les habitations qui parent les montagnes du Tigre, le Blaw-Berg, le Groene-Kloof et le Piquet-Berg. La ville se trouvait presque perpendiculairement sous mes pieds; mais lorsque avec ma lunette je me mis à considérer les girouettes des maisons, je m'aperçus qu'elles étaient tournées en tous sens, ce qui m'annonçait que le plus grand calme y régnait ainsi que sur la montagne, où il n'y avait pas le moindre mouvement dans les airs, puisque les feuilles des arbres dormaient dans une immobilité profonde.

La baie étalait un spectacle plus étonnant encore. Sa partie nord éprouvait une rafale très violente qui ne s'étendait point à la partie sud. Ainsi, par exemple, dans cette dernière partie, trois vaisseaux me semblaient jouir d'un repos parfait, et dans l'autre tous ceux qui se trouvaient à l'ancre étaient, au contraire, agités par un vent très violent. De ce contraste frappant, je dirai même incroyable dans un espace si peu étendu, il résultait entre l'une et l'autre une très grande différence dans la couleur des eaux. Ce double effet me paraissait magique, puisqu'il m'offrait dans un même cadre et sans intermédiaire le calme et la tempête.

Je ne cessais de suivre tous les mouvements de mon nuage. Une partie s'en était détachée, et, passant par l'échancrure qui sépare le Diable de la Table, elle était allée se fixer au revers de celle-ci, et y paraissait suspendue comme dans un état de stagnation, sans avoir avec la grande masse aucune autre communication. Vers les cinq heures, celle-ci sembla s'affaisser et devenir plus pesante. Je crus qu'elle allait se précipiter sur la ville et y occasionner un de ces ouragans si communs au Cap dans les mois de mars et avril, plus rares dans la saison où nous nous trouvions. Je me trompai. Sans diminuer

de hauteur elle déborda le plateau, descendit au dessous de ses rebords, et, circulant ainsi le long de son escarpement, alla rejoindre le nuage du Diable, avec lequel elle se confondit pour n'en plus faire qu'un seul. Tout ceci s'opéra sans le moindre dérangement dans l'air; la rade elle-même cessa d'être agitée par le vent, et le calme universel me dit assez que je devais renoncer à l'attente d'un orage, dont le spectacle m'aurait beaucoup intéressé, mais dont les effets n'auraient pas également amusé les habitants de la ville, qui n'avaient pas le même intérêt à ces observations.

L'approche de la nuit vint me dédommager un peu de cette contrariété en m'offrant un tableau différent, il est vrai, et moins rare, mais plus sublime peut-être que cette grande tempête sur laquelle je m'étais avisé de compter : c'était le coucher du soleil dans l'Océan. On pourrait dire que c'était l'arrivée du maître de la nature aux bornes du monde. Je vis ce globe de feu se plonger et disparaître avec majesté dans les eaux. Quel ravissant spectacle il offrit à mes yeux étonnés, lorsque, rasant la surface des mers, il parut tout à coup en embraser l'abyme pour rejoindre, comme le dit Ossian, l'immense palais des ténèbres! A son approche, les flots élèvent leurs têtes agitées pour se dorer de sa lumière; leurs couleurs, diamantées par ses rayons, se dégradent insensiblement, et soudain ils s'abaissent lorsqu'il a disparu. Déjà l'Océan commençait à n'être plus éclairé, et l'immense rideau de nuages que j'avais à l'est reflétait encore ses feux dans leurs parties supérieures; leur masse totale représentait des montagnes de neige, et leur couronnement étalait une zone resplendissante de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ce spectacle ne dura qu'un instant; mais, à une distance de trente lieues vers le nord, les montagnes du Piquet, plus hautes encore que la Table, conservèrent pendant quelque temps la lumière sur leurs cimes majestueuses; elles se détachaient sur le fond pourpre et violâtre du ciel : on eût dit des fanaux destinés à éclairer l'Afrique intérieure pendant l'obscurité de la nuit. Que l'homme est petit à cette hauteur, et que ses passions sont misérables lorsqu'il se compare à l'immensité!

Aux approches des ténèbres, les vautours avaient quitté la plaine et regagnaient les rochers, les bavians se retiraient dans leurs repaires, les petits oiseaux voltigeaient encore autour de moi; épars sur les arbustes et les buissons, ils célébraient par leurs concerts la fin d'un si beau jour. Leur chant mourut avec le crépuscule; l'obscurité livra la montagne aux oiseaux funèbres, et moi, triste et penseur, je rentrai dans ma canonnière, qu'on avait entourée d'un grand feu pour en éloigner les animaux malfaisants, qui fuient la lumière.

Nouvelle expédition.

J'avais fixé mon départ au 15 juin. Le 14, je fis une revue générale de mes équipages et de mon monde. En comptant la femme de Klaas et mon inspecteur général Swanepoel, j'avais avec moi dix-neuf personnes, treize chiens bien appareillés, un bouc et dix chèvres, trois chevaux, dont deux très bien harnachés étaient un don de Boers, trois vaches à lait, trente-six bœufs pour l'attelage de mes trois chariots, quatorze pour relais et deux pour porter le bagage de mes Hottentots. Ces cinquante-deux bêtes à cornes suffisaient au service actuel. Je comptais en augmenter le nombre à mesure que, m'éloignant des colonies, il me deviendrait nécessaire d'en avoir davantage, et par les échanges je pouvais me les procurer à meilleur compte. Le coq qui, dans mon premier voyage, m'avait procuré quelques instants de plaisir, me fit naître l'idée d'en emmener encore un dans celui-ci, et afin qu'il fût plus heureux que n'avait été l'autre, je venais de lui donner une poulette. Enfin, pour mon amusement, je dirais pour ma société, j'emmenai mon singe Kees, Kees qui, retenu à la chaîne pendant mon séjour au Cap, semblait y avoir perdu sa gaîté, mais qui, depuis le moment où il il s'était revu libre, se livrait chaque jour à des folies extrêmement divertissantes.

Il est aisé, dans la partie méridionale de l'Afrique, de faire une longue marche pendant les plus beaux jours de l'été, c'est-à-dire en janvier, où le jour est de quatorze heures ; mais au solstice de juin, quand le soleil est dans l'hémisphère septentrional, les journées n'étant plus que de neuf heures et demie, la longueur des nuits ne permet pas au voyageur d'avancer autant qu'il le désirerait. Or telle était à peu près l'époque où je me mettais en route.

Du Swart-Land je passai dans le canton des Vingt-quatre Rivières, le plus agréable sans contredit de toute la Compagnie hollandaise. Il doit son nom à la multiplicité des ruisseaux dont il est arrosé. On juge aisément à l'abondance de ces eaux à quel point ce terrain est productif et riant. Bien plus, les canaux principaux, par des saignées adroitement ménagées, portent l'abondance et la fécondité jusque dans les terres labourées de toutes les fermes environnantes. Les habitants mettent beaucoup d'adresse à diminuer ou à grossir le volume de ces eaux si favorables aux moissons. Nulle part dans la colonie les prairies ne jouissent au même degré d'une verdure aussi belle ; il y règne une douce fraîcheur dont la vue seule, dans ce pays brûlé, flatte

l'œil du voyageur, charme son imagination et suspend véritablement ses fatigues. Les Vingt-quatre Rivières sont l'Éden de l'Afrique; on s'y promène dans des bosquets d'orangers, de citronniers, de pampelmoes; le parfum des fleurs charme délicieusement l'odorat; une ombre légère invite au repos, aux rêveries, à la méditation.

Tout ce qui entoure ces jardins enchantés ajoute encore au prestige : les regards se promènent au loin sur un horizon magnifique; une enceinte de collines embellit et anime ces plans divers que terminent de hautes montagnes dont la crête va se perdre dans les nues.

Dans ce site enchanteur on rencontre sous ses pas tout ce qui sert aux besoins et aux douceurs de la vie. L'attrait de ces lieux se fait à peine sentir, qu'on y voudrait fixer à jamais sa demeure. Les habitations y sont plus rapprochées, elles s'y amassent insensiblement ; je ne désespère pas qu'elles n'offrent bientôt le spectacle d'une seconde ville dans la colonie, et qu'enfin la vallée des Vingt-quatre Rivières ne devienne un jour la terre la plus riche et la plus peuplée des environs du Cap.

J'étais à un quart de lieue de la rivière de Kruys, quand la nuit vint me surprendre. Plus prudent, j'aurais campé où je me trouvais; mais le chemin m'ayant paru bon tout le jour, j'imaginai qu'il le serait jusqu'aux bords du Kruys. J'ordonnai à mes gens d'avancer; pour moi, qui avais triplé la route en chassant continuellement, la fatigue m'avait surpris : je montai dans mon chariot et me jetai sur mon matelas pour me reposer un moment.

Je n'avais plus qu'une journée de chemin pour arriver au Heere-logement (logement du seigneur); j'y devais rencontrer, m'avait-on dit, une source d'eau très abondante, une retraite fort agréable, des bosquets, des grottes chargées d'inscriptions et de dessins. Au portrait qu'on m'en avait fait, il semblait qu'une autre Angélique avait visité ces beaux lieux. Une Angélique! des inscriptions! des dessins! un Medor hottentot! J'éloignai toute cette magie invraisemblable, et ne retins que l'espoir d'y trouver la fontaine; elle me devenait d'un besoin trop pressant pour ne pas désirer d'y arriver avant la nuit. Je la trouvai en effet. Quelque respect qu'eût dû m'inspirer pour elle la description qu'on m'en avait faite, tout mon monde et mes bestiaux en eurent bientôt troublé les eaux. Quant à la grotte, aux inscriptions, aux lianes pendantes en festons, à notre approche toute cette féerie s'évanouit. Seulement une grande et vaste caverne servit à mettre à l'abri ma caravane et moi. Elle était spacieuse et fort élevée; nous pouvions enfin y être à couvert, sans pourtant y être enfermés, étant entièrement ouverte du côté de l'ouest. Assise sur un petit monticule, elle dominait mon camp et la plaine, dont la vue monotone et morte inspirait la tristesse et le découragement; en-

fin elle s'adossait à la grande chaîne des monts arides qui, se prolongeant en amphithéâtre, offraient un aspect à la fois effrayant et majestueux par leur nudité et les différentes teintes d'ocre, de gris et de blanc, qui coloraient leurs diverses parties. Les restes d'une habitation tombée en ruine attestaient que le propriétaire avait été forcé d'abandonner ce lieu sauvage et brûlé. Je m'arrangeai pour pour passer la nuit dans la grotte, et je fus obligé de la partager avec des ramiers et des choucas qui y arrivèrent à la chute du jour. Ils se perchaient par centaines sur un arbre dont la racine était implantée au sein d'une énorme crevasse; une des branches de l'arbre tapissait le fond de cette salle naturelle.

Après une marche très fatigante nous aperçûmes à la nuit tombante, de dessus un point élevé où nous nous trouvions alors, le fleuve des Elephants serpenter au dessous de nous, à une demi-lieue de distance; mais comme je savais par expérience ce qu'on risque pour descendre des montagnes dans les ténèbres, je pris le parti de camper sur la hauteur, e*, malgré l'extrême fatigue de mes attelages, d'attendre le jour pour gagner a rivière.

Elle était bordée de chaque côté par de très grands mimosas et par diverses sortes de bois blancs de l'espèce du saule; mais partout le terrain était sec et brûlé, et il n'existait pas même de verdure sous les arbres. En vain je parcourus le long des bords, dans l'espoir de trouver enfin quelque endroit moins aride qui offrît un herbage à mes bêtes; je ne vis pas une seule touffe de gazon, et il fallut qu'elles se contentassent de quelques plantes grasses et des feuilles des arbustes.

Il existait cependant, à peu de distance de la rivière, une maison habitée par la veuve Van-Zeil et sa famille. Quelques champs labourés me l'indiquaient; je m'y rendis donc, et j'y reçus l'accueil le plus amical. La veuve Van-Zeil me vendit quelques moutons et même quatre cents livres de tabac, que je crus devoir ajouter à ma provision. Ce tabac était de son cru; je le payai sur le pied de deux sous de Hollande la livre, ce qui fait, à peu de chose près, quatre-vingts livres de notre monnaie pour les quatre cents livres. J'achetai encore de l'eau-de-vie, avec laquelle je remplaçai la quantité qui avait été bue jusque là. La veuve, dans l'entretien que j'eus avec elle, me confirma ce que m'avait dit le pâtre hottentot sur la sécheresse désastreuse qui désolait le pays, sécheresse telle, que toutes les hordes de Petits Namaquois avaient quitté l'intérieur des terres pour se rapprocher des bords de la mer.

Bien me prit d'avoir traversé la rivière ce même soir, car pendant la nuit il survint un déluge d'eau qui dura sans interruption trois jours entiers, et qui me flatta de quelque espoir pour l'heureux succès de mon voyage; sa vio-

lence fut même telle dès le premier moment que je fus obligé d'arrêter et de camper sur la rive même. Ma bonne fortune me servit bien dans cette occasion ; un jour plus tard il n'y avait plus de gué à espérer pour moi, et je me fusse vu réduit à passer la rivière sur des radeaux.

Parvenu sur la rive droite du Koignas, je dirigeai ma marche vers le Wleermuys-Klip ou la Roche aux Chauves-Souris. Mais en avançant j'aperçus la trace toute fraîche d'un lion ; cette découverte, qui, depuis mon départ du Cap, était la première de ce genre, m'avertissait d'être sur nos gardes dans notre campement de nuit. L'animal se trouvait dans les fourrés de la rivière au moment de notre passage, et sans doute le bruit de ma caravane l'avait déterminé à fuir en plaine. Je me mis à sa poursuite avec un de mes chasseurs et quelques chiens, nous le suivîmes même pendant une partie de la journée ; mais l'approche de la nuit et la crainte de m'égarer dans l'obscurité lorsque je ne pourrais plus distinguer la trace des roues de mes voitures me forcèrent de revenir à mon camp.

La roche des Chauves-Souris, au pied de laquelle nous nous trouvions, en contenait réellement des quantités innombrables. Effarouchés par une clarté qui leur était nouvelle, ces animaux faisaient, dans leurs repaires, un bruit effroyable qui déchirait les oreilles ; d'autres en sifflant venaient par centaines voltiger autour de nous, et nous souffleter le visage avec leurs ailes. En vain on cherchait à s'en défendre, la nuée menaçante ne faisait qu'augmenter et de toutes parts on était frappé. Dans cette position désolante, je ne vis qu'un seul parti à prendre, celui de lever le camp et d'abandonner le champ de bataille à ces ennemis tenaces. Nous allâmes camper, toujours en descendant la rivière des Éléphants, à un endroit nommé en hottentot Krekenap, et en hollandais Backhoove.

Arrivé enfin avant la nuit sur les bords de la mer, je fis dresser ma canonnière et allumer du feu ; mais, malgré notre extrême fatigue, aucun de nous ne put se livrer au sommeil : le vent de mer était si piquant et le froid si excessif, qu'il nous fallut passer la nuit entière à nous chauffer. Cet état de souffrance me faisait attendre impatiemment le point du jour ; aussi, dès qu'il parut, me mis-je en quête avec trois de mes gens, en remontant les bords de la mer.

En quittant la rivière des Éléphants, Levaillant s'avança à travers un affreux désert dont le sol n'offrait qu'une surface aride et brûlée, forcé d'abandonner à chaque pas quelqu'une de ses bêtes.

Nous tracions nos sillons dans le sable, harassés, tristes, sans espoir. Enfin j'aperçus au loin le Krakeel-Klip ou Roche de Discorde, qu'on m'avait dit contenir un vaste bassin profondément creusé, et qui probablement devait

être rempli par les eaux des dernières pluies. A mesure que nous avancions, nous croyions entrevoir des chariots arrêtés sur les bords du bassin ; ce fantôme excita parmi nous une joie universelle, et nous rendit à l'espérance : non seulement il nous annonçait qu'il y aurait de l'eau dans les cavités du rocher, mais, soit que les chariots appartinssent à quelques voyageurs ou à des colons qui s'étaient avancés jusque là, ils me promettaient des renseignements certains sur la route que j'avais à tenir. Hélas ! ce n'était effectivement qu'un fantôme : à notre approche les prétendus chariots disparurent pour faire place à deux énormes éléphants ; ils étaient venus se désaltérer au réservoir, et prirent la fuite aussitôt qu'ils nous virent approcher d'eux.

La cavité du rocher néanmoins contenait de l'eau, même elle en annonçait assez pour désaltérer toute ma caravane ; mais cette eau était détestable, parce que, servant d'abreuvoir à tous les animaux sauvages du canton, ses bords étaient couverts de fiente et d'excréments que sans cesse les pluies délayaient et faisaient descendre dans le fond du bassin. La fermentation de ces matières infectes et putrides lui avait communiqué une couleur verdâtre, une odeur nauséabonde, un goût abominable qui révoltait les sens. Telle était pourtant notre détresse, que la découverte de cette mare dégoûtante devint pour nous une bonne fortune. Avant d'y laisser abreuver les animaux, j'ordonnai qu'on y remplît les jarres que nous avions vidées la veille, et pour la rendre potable, s'il était possible, j'eus soin qu'on la filtrât à travers plusieurs linges ; on la mit ensuite sur le feu ; enfin j'y ajoutai quelques onces de café en poudre. A la vérité, elle s'éclaircit un peu par ces opérations, et perdit même en partie le mauvais goût que lui avaient fait contracter les particules salines et sulfureuses des excréments qu'elle tenait dissous ; mais elle n'en avait pas moins gardé la qualité malfaisante que lui avaient donnée ces dissolutions. Tous ceux qui en burent furent purgés, ils éprouvèrent des coliques plus ou moins douloureuses ; il y en eut même à qui elle causa de longs vomissements, des hoquets et des douleurs d'entrailles qui nous firent craindre que cette eau n'eût été empoisonnée. Moi seul je fus épargné, grâce à la précaution que je pris de couper mon eau avec du lait de chèvre.

De mon camp de Krekenap au Krakeel-Klip il n'y a que huit lieues, et pour ces huit lieues il m'avait fallu employer deux longs jours ; le second je n'avais pu en faire que trois, qui me coûterent huit heures de marche. Mais indépendamment de l'excessive faiblesse de mes bœufs, qui se traînaient avec effort et faisaient un quart de lieue par heure, nous étions forcés presque à chaque instant de dételer, pour abandonner ceux qui, tombant d'inanition, restaient sur la place. En un mot, on aura une idée précise de l'état malheureux où étaient réduits ces animaux, quand j'aurai dit que, depuis le [illegible]

ment de mon dernier départ, c'est-à-dire pendant ces deux jours désastreux, j'en laissai dix-sept étendus sur la route.

A force de précautions, de patience, de courage, nous gagnâmes le Schuit-Klip, mais non sans avoir perdu encore quelques bœufs, quoique la distance ne fût que de deux lieues et demie. Le Schuit-Klip ou Rocher-Bateau est une petite roche dont la forme ovale se trouve effectivement, selon sa dénomination, creusée en bateau. Elle avait conservé une petite quantité d'eau. Par surcroît de bonne fortune, cette eau se trouva exquise. Les quadrupèdes du voisinage, qui ne pouvaient boire dans le bassin, à cause de son escarpement trop rapide, n'avaient pu la gâter comme celle du Krakeel-Klip.

Des cinquante-quatre bœufs que j'avais eus en commençant mon voyage, il m'en était mort trente et un. Je partageai en trois attelages les vingt-trois bœufs qui me restaient, convaincu que huit bêtes suffiraient à ma voiture, tant elle était devenue légère; j'eus même le soin de ne faire faire à chaque relais qu'une lieue, et ce fut ainsi que j'arrivai à Oliphants-Kop ou Tête-d'Éléphant.

C'était encore là une roche à qui sa forme avait fait donner le nom qu'elle portait. Je me flattais d'y trouver de l'eau comme au Schuit-Klip, et réellement il y en avait eu dans ses différents creux; mais il ne s'y trouvait plus qu'une vase humide. Mes bœufs, qui de toute la journée n'avaient point bu, et qui la veille avaient à peine obtenu quelques gouttes rafraîchissantes, éventraient toutes les fentes de la roche sans y rien trouver. De leurs narines ces pauvres animaux aspiraient l'humidité qu'exhalait la vase; ils y promenaient leur langue pour en laper les parties aqueuses qu'elle pouvait contenir encore; ils battaient des flancs, et semblaient chercher à s'en imbiber par tous les pores. Pour moi, il ne me restait qu'un peu d'eau dans une jarre: je la partageai entre les douze Hottentots que j'avais avec moi. Nous en eûmes très peu chacun. Heureusement mes chevres nous offraient une ressource; elles n'étaient point encore taries.

Les grandes et longues pluies que nous avions essuyées en longeant la rivière des Éléphants ne s'étaient point étendues jusqu'au canton d'Oliphants-Kop, ou du moins, s'il avait subi un orage, comme la vase du rocher l'indiquait, cette irrigation légère avait été trop faible pour que l'effet en fût devenu sensible sur le terrain.

Partout il montrait une aridité affreuse dont rien ne m'annonçait le terme. A l'ouest était une plaine immense, qui, en se prolongeant probablement jusqu'à la mer, n'offrait de toutes parts, à perte de vue, qu'une longue nappe de terre aride, sur laquelle perçaient de loin en loin quelques plantes grasses et quelques buissons rabougris et peu fournis. A l'est, un long rideau

de montagnes pelées bordait tristement l'horizon; de tous côtés, enfin, régnaient l'abandon, le silence et le néant.

Voyage dans le pays des Petits et Grands Namaquois.

Il serait impossible de décrire ce que la caravane eut à souffrir au milieu de ces sables brûlants, où elle ne pouvait trouver une goutte d'eau pour apaiser un peu la soif qui la dévorait. Un soir enfin on vit des nuages s'amonceler à l'horizon, la foudre gronda, et bientôt, dit Levaillant, j'entendis le bruit de quelques grosses gouttes d'eau, heureux précurseurs d'une pluie abondante. Tous mes sens, en un moment dilatés d'aise et de joie, se rouvrirent à la vie. Couché sur le dos, je recueillis avec volupté les gouttes que le hasard laissait tomber; chacune d'elles paraissait un baume rafraîchissant sur ma langue desséchée et sur mon palais. Je le répète, la plus pure volupté de ma vie entière est celle que je goûtai en cet instant délicieux, acheté par tant de soupirs et de si longues angoisses. L'averse ne tarda point à fondre de toutes parts; elle tomba trois heures par torrents, le disputant de fracas avec le tonnerre, qui ne cessait de gronder sur nos têtes. Tout mon monde courait çà et là par l'orage, se cherchant l'un l'autre, et se félicitant, avec un air de triomphe, de se voir ainsi baignés; ils se sentaient revivre; on eût dit qu'ils cherchaient à se gonfler, comme pour offrir plus de surface à la pluie et s'en imbiber davantage.

Tant de bonheur ne pouvait être couronné tristement. Un vent d'est vint déchirer en lambeaux et emporter devant nous le reste des nuages; le ciel reprit sa pureté, et le soleil, qui la veille achevait de dessécher nos corps, sembla ne s'élever ce jour-là que pour réparer les dégâts de l'orage. Au réveil, chacun se trouvait un autre homme; nous étions ressuscités. Aussi l'un des premiers effets que nous fit éprouver ce changement inespéré fut une faim dévorante, qui fut satisfaite à son tour.

Quoique je ne dusse m'attendre qu'à une continuité de sécheresse et de malheurs, puisque ma marche était en raison contraire de celle des saisons; quoique la prudence me conseillât de retourner au Cap, et qu'il n'y eût presque qu'une fausse honte qui me fît persister dans mon projet, je résolus de reprendre ma route et de poursuivre mon voyage chez les Namaquois.

Le 10 août je me mis en marche; mon intention était de passer la nuit à Poes-kop-Heuvel: c'est ainsi que nous avions nommé le lieu où avaient été tués les éléphants.

Le chemin que nous avions fait depuis la rivière Verte me rapprochait du Namero, et déjà nous nous trouvions près des montagnes du Camis, qui

se présentaient majestueusement à l'est du pays où le Baster m'avait annoncé que je pourrais trouver à me fournir les attelages qui m'étaient nécessaires. J'étais empressé d'y arriver; mais ayant trouvé dans notre route une source charmante, nommée Oog-Fontyn, ou fontaine de l'OEil, dont les eaux abondantes, douces et limpides, nous annonçaient une station agréable, les deux frères Baster, séduits par la fraîcheur du lieu, me proposèrent d'y camper, et, malgré mon impatience, je cédai à leur désir.

Nous avions à l'est la chaîne du Camis. Arrivés au pied des premières montagnes, nous ne trouvâmes que des sentiers étroits et tortueux, par lesquels il nous fallut gravir, et ne pouvant que rarement nous servir de nos chevaux. Après une marche très fatigante, ces routes escarpées nous conduisirent à une gorge profonde dans laquelle coulait une rivière que mon guide me dit être la rivière Verte, qui prend sa source dans ces montagnes. Quelque instruit que me parût le jeune homme dans la connaissance du pays, son assertion me semblait d'autant plus invraisemblable, qu'ayant côtoyé pendant long-temps le lit de la rivière Verte, je n'y avais pas vu une goutte d'eau courante, et que celle-ci coulait à pleins bords. Cependant il ne se trompait point; mais cette eau avait à traverser des sables et des terrains brûlants qui la tarissaient et l'empêchaient d'arriver jusqu'à la plaine quand elle n'était pas très abondante.

L'intention de mon guide, en me conduisant dans la gorge, était de m'aboucher avec un colon qui avait là une habitation, c'est-à-dire une mauvaise cabane dans laquelle il vivait. J'y achetai six bœufs, qui devaient m'être livrés lorsqu'à mon retour je repasserais par ce lieu. Plus loin, et plus avant dans les montagnes, je trouvai un gîte semblable, dont le maître me vendit, aux mêmes conditions, trois autres bêtes, en m'offrant de passer la nuit sous son toit.

Le maître de la case m'avait prévenu que plus loin, vers le nord-ouest, demeurait un autre habitant, qui, plus riche que lui en bestiaux, pourrait m'en vendre davantage. Malgré la répugnance que je me sentais pour entreprendre une nouvelle course par un temps aussi dur, je partis. Pendant toute notre marche, qui fut des plus pénibles, nous eûmes à essuyer une neige continuelle; elle tombait à gros flocons, comme dans les pays les plus septentrionaux de l'Europe. C'était une grande imprudence à nous de nous aventurer dans de pareilles circonstances; cependant nous arrivâmes sans accident à une pitoyable hutte, où nous trouvâmes un vieillard avancé en âge, qui se chauffait à un feu de bouse de vache, dont il m'invita de m'approcher.

Transi et morfondu, ce fut avec bien du plaisir que je trouvai à me réchauffer, quoique je ne pusse le faire que dans une position très incommode

et accroupi à la hottentote, la cabane étant trop basse pour y rester debout. Cloëte (c'était le nom de cet habitant) à ce bienfait de l'hospitalité joignit celui de nous présenter du lait et du pain, les seules subsistances qu'il eût en sa disposition. Je me contentai du lait, parce que le pain ayant été pétri, au moins pour un quart, avec les égrisures de la meule qui avait moulu sa farine, je ne voulais point user mes dents à manger des pierres. Le soir notre patron nous régala d'un haamel (mouton gras) qu'il fit tuer, et qui fut mieux reçu de ma troupe que son lait.

Le froid ne m'avait pas permis de reposer la nuit précédente; il m'empêcha encore de dormir celle-ci, et il fallut la passer à causer avec Cloëte, accroupis tous deux auprès de son feu.

Notre route nous obligea à côtoyer les bords de la rivière Verte. La fraîcheur de cette riante vallée, les points de vue qui se reproduisent à chaque pas sous des formes diverses, remplissaient mon imagination des plus douces pensées. Je foulais un tapis de verdure et de fleurs; les coteaux environnants, chargés d'arbustes et de plantes brillantes, offraient à mes yeux autant d'arbres que de bosquets délicieux: c'était un jardin dans le sein d'un désert.

Adieu vallons, coteaux, géranium et fleurs de toutes les espèces; tapis de verdure, bords enchantés, douces rêveries, adieu! nous allons entrer dans les glaces.

Pour regagner le Namero il nous fallait traverser encore une autre chaîne de montagnes couverte de neiges; ainsi, en moins de huit heures de marche, nous eûmes successivement trois saisons, c'est-à-dire deux hivers par un été.

Nous atteignîmes enfin le pays des Petits Namaquois. A deux lieues au delà d'un réservoir nous aperçûmes quelques individus de cette peuplade occupés à garder des troupeaux, mais qui, épouvantés à l'aspect de ma caravane, prirent la fuite. Je piquai vers eux pour les rassurer et pour leur demander quelques renseignements, car, ayant à parcourir un pays inconnu, je ne pouvais trouver de secours et d'instructions que dans les hordes qui l'habitaient. Ils m'apprirent qu'à une lieue plus loin était une horde de leur nation, dans laquelle vivait une femme blanche à qui appartenaient les troupeaux qu'ils gardaient.

Nous nous rendîmes au lieu indiqué, et nous trouvâmes effectivement un kraal composé d'une vingtaine de huttes. La femme blanche était debout devant la sienne; elle avait, comme les Namaquoises, un vêtement de peaux tannées, mais elle ne portait point cependant, comme elles, ni le kros ni le petit tablier. Ses enfants n'avaient, comme leur mère, que des peaux pour vêtements, et sans leurs longs cheveux, je les aurais pris, à leur teint rem-

bruni par le soleil, pour des enfants de Namaquois; j'y eusse été d'autant plus aisément trompé, qu'ils ne parlaient que la langue namaquoise.

Klaas Baster était le seul de ma caravane qui sût cet idiome : c'était celui de son enfance. Quoique différent de la langue hottentote, que je connaissais déjà, il avait néanmoins les trois mêmes clapements, et me parut fondé sur les mêmes principes généraux. Seulement je remarquai que ce peuple employait plus fréquemment ces sons rauques qui, tirés précipitamment du gosier, coupent les mots et les rendent pendant quelque temps inintelligibles pour les oreilles d'un étranger.

Je ne m'arrêterai point à détailler les mœurs et les usages de cette horde de Petits Namaquois, qui se rapprochent infiniment de ceux des autres peuplades voisines, dont je parlerai incessamment. Quant à leur habillement, il diffère peu de celui des Hottentots de la côte de l'est, et s'il est entre eux sur cet objet quelques différences, elles sont si légères qu'elles ne méritent pas d'être rapportées. Je remarquerai seulement qu'en général les Petits Namaquois sont plus robustement taillés et pas si maigres de figure que les Hottentots des environs du Cap.

La veuve avait envoyé à mon camp du lait de ses troupeaux. A son exemple, toutes les femmes de la horde en portèrent aussi des leurs, et ce tribut volontaire eut lieu pendant mon séjour dans le kraal. Il me rappelait ces jours agréables de mon premier voyage, où tous les matins la jeune Narina venait m'apporter le lait de ses chèvres qu'elle-même avait traites. Mais quelle différence ! au lieu de ces paniers si jolis et si propres dans lesquels la charmante Gonaquoise m'offrait son présent, je ne voyais ici que des sébiles de bois grossièrement travaillées, et dont les bords étaient enduits d'une incrustation butyreuse et rance qui rebutait à la fois et l'odorat et la vue. Mes Hottentots, peu difficiles sur les recherches de propreté, s'accommodaient très bien du cadeau des Namaquoises. Pour moi, à qui il donnait une répugnance invincible, je me contentais du lait de ma ménagerie, et j'abandonnais à ma meute la portion du leur que ne consommaient point mes gens.

Le soir de mon arrivée il y eut bal, car il faut remarquer que, parmi les plaisirs que l'hospitalité des sauvages cherche à procurer aux étrangers, la danse tient toujours le premier rang. Ces fêtes bruyantes auraient pu m'amuser une première fois; mais j'avais entendu si souvent les *ha ha*, les *ho ho*, qu'ils ne m'intéressèrent que faiblement. Cependant mon attention fut réveillée par un des musiciens, qui joua de la flûte d'une manière à piquer ma curiosité. Je voulus connaître la méthode de cet homme : elle était bien simple, et consistait à sortir sa flûte d'entre ses lèvres pour la mettre dans une de ses narines; alors il soufflait comme auparavant, et ajoutant au vent du

nez un petit nasillement qui assourdissait le son, il imitait l'écho si parfaitement, qu'il était impossible de ne pas s'y méprendre.

La femme blanche étant, dans toute la horde, la seule qui sût le hollandais, c'était la seule aussi avec qui je pusse m'entretenir. Je n'oublierai pas qu'un jour où elle me vantait beaucoup l'excellence du pays qu'elle habitait, elle avança, pour m'en convaincre, que jamais on y avait vu de puces. A l'entendre, c'était là un bienfait singulier de la nature, et une particularité du climat. Mais cette nature, dont la bonté prétendue l'avait garantie des puces, ne la garantissait point d'un autre parasite plus incommode, et, suivant moi, plus dégoûtant : la malheureuse en était couverte, ainsi que ses sujets.

Une autre incommodité plus insupportable encore, et qui distinguait ce lieu si fortuné, c'était des milliards de mouches et de moucherons. Ils formaient des nuées dont le kraal se trouvait enveloppé et les huttes remplies. Mes chariots et mes tentes en furent même tellement inondés, que, pendant les quatre jours que je passai dans le kraal, je fus obligé de coucher la nuit en plein air.

Quand nous eûmes repris notre marche, et que nous eûmes atteint le sommet des montagnes, nous pûmes apercevoir la longue et aride plaine où nous étions. Je fus glacé d'effroi en mesurant de l'œil cet espace immense que nous avions à traverser. Tout était sable et cailloux ; à peine, de loin en loin, découvrait-on quelques petits aloes dichotomes épars, et une infinité de touffes énormes d'euphorbe. D'espace en espace, cette mer de sable était hérissée de monticules peu élevés ; ces tertres diminuaient de hauteur à mesure qu'ils s'avançaient vers le nord : l'on eût dit que la terre finissait à l'horizon.

Après six heures d'une marche très fatigante, j'aperçus sur un tertre huit hommes qui paraissaient nous épier et observer notre arrivee; nous marchâmes vers eux. Ils s'enfuirent à notre approche; mais il y avait là, dans un enfoncement, plusieurs huttes, et sans doute c'étaient les leurs. Une habitation dans un pareil désert, dans un lieu qui n'offrait aucun genre de pâturage, m'annonçait que ces gens étaient des Boschjesmen. Malgre leur nombre, nos armes nous mettant en état de ne rien craindre d'eux, nous nous rendîmes aux huttes. Notre presence venait de mettre tout le monde en fuite. Nous n'y trouvâmes que quelques pièces de viandes sèches et un sac de sauterelles; mais nous vîmes la source que nous cherchions avec tant d'empressement, et quoiqu'elle ne fût pas abondante, elle suffit, quand nous l'eûmes élargie et creusée, à abreuver toute ma caravane.

Du tertre au grand nid nous allâmes camper et passer la nuit cinq lieues plus loin, à la fontaine des Zèbres. Ce mot fontaine m'annonçait de l'eau,

mais cette eau était si salée qu'aucun de nous ne voulut en boire, et si peu bondante qu'on ne put y faire désalterer mes bœufs.

La journée suivante fut beaucoup plus pénible encore, parce que les sables, en devenant plus fins, devenaient en même temps plus mobiles. On avait mis quatorze bœufs à chaque voiture, on relayait d'heure en heure; néanmoins les roues enfonçaient si avant, la chaleur était si accablante, ils étaient tellement affaiblis par le manque d'eau et de nourriture, qu'ils avançaient très peu.

Heureusement quelques heures de marche nous rendirent l'espoir. La plaine changea tout à coup; le sable et le sol se montrèrent couverts d'un gramen particulier, qu'on nomme herbe des Boschjesmen, et dont ces sauvages mangent la graine. Les collines elles-mêmes avaient un aspect moins nu; on y découvrait quelques petits arbustes rabougris parmi de grands aloes dichotomes, allant çà et là entre les rochers micacés, dont les reflets brillants éblouissaient nos yeux. La plaine était parsemée de gros morceaux de quartz, blancs comme la neige, et dont la base ou partie qui touchait à la terre avait la teinte et la demi-transparence de la prune d'émeraude. Probablement le sol contenait des molécules métalliques, qui, pénétrant les portions du quartz qu'elles atteignaient, leur donnaient cette couleur; du moins dans les fentes des blocs et des rochers je trouvai des pyrites cuivreuses et des cristaux colorés en vert.

J'aspirais avec l'impatience de l'affliction au moment d'arriver à la Grande-Rivière, à ce fleuve qu'on me disait ne jamais tarir et dont on m'avait peint les bords si agréables et si riants. Bientôt j'entendis au nord-ouest le mugissement des flots; ce bruit, qui annonçait notre salut, fit tressaillir mon cœur d'allégresse, et involontairement mes gens poussèrent tous un cri de joie. Nos tourments allaient donc finir une seconde fois! J'allais donc voir enfin une rivière! car depuis celle des Éléphants je n'avais trouvé que des torrents, ou desséchés, ou qui ne contenaient que quelques amas d'une eau croupie et boueuse.

Pour jouir plus tôt d'un spectacle si doux, je montai à cheval avec mon Klaas, et courus vers le lieu qu'indiquait le bruit. Tous ceux de mes gens qui n'étaient pas occupés aux voitures se mirent à courir avec moi; mon singe, mes chiens, tous ceux enfin de mes animaux qui étaient libres, partirent en même temps. Nous galopions tous pêle mêle: c'était à qui arriverait le premier. Cependant je me laissais précéder de quelques pas par mes bêtes, bien sûr que leur odorat et leur instinct me guideraient par la route la plus courte. Les aboiements, les cris, la joie et les transports de ce groupe galopant, ressemblaient plus à une bacchanale qu'à une caravane de voyageurs affamés.

Je jouissais, à moi seul, du plaisir de tous ; mille sentiments confus m'agitaient à la fois, et mes yeux involontairement se remplissaient de larmes. Peu d'hommes sur la terre ont eu à souffrir des peines pareilles aux miennes, mais peu d'hommes aussi ont éprouvé des plaisirs aussi vifs.

Mon premier mouvement en arrivant à l'eau fut de m'y jeter aussitôt, afin de me rafraîchir en même temps que je boirais : c'était satisfaire à la fois deux besoins très pressants, et mes gens, ainsi que tous mes animaux, en firent autant.

Le fleuve offrait un coup d'œil majestueux, et, en effet, sa largeur, dans les endroits de son cours les plus resserrés, était celle qu'a la Seine lorsqu'elle entre dans Paris. Cependant, à juger de sa hauteur ordinaire par une grève de deux cents pas qu'en ce moment il laissait à découvert, il devait avoir baissé considérablement par l'effet de la sécheresse; aussi voyait-on s'élever au dessus de ses eaux beaucoup de roches, qui sans doute se trouvaient couvertes lorsqu'il était dans son plein.

Ses bords, dans une grande largeur, étaient garnis d'arbres de différentes espèces, et en telle quantité, qu'ils y formaient une sorte de forêt : c'étaient des mimosas, des ébéniers, nommés par les indigènes sabris, des abricotiers sauvages dont les fruits égalaient en bonté nos abricots d'Europe, diverses sortes d'arbres, et, en arbustes, une espèce de saule, remarquable par un fruit en grappe, et que nous nommâmes raisins sauvages. Tout cela était peuplé par une infinité d'oiseaux dont les chants ne m'étaient point encore connus.

J'étais ravi de joie en contemplant ces différents objets; je m'applaudissais de m'être déterminé à cette route, en rejetant l'idée d'en chercher une par l'est, et déjà je me berçais de l'espoir d'enrichir tout à coup et considérablement toutes mes collections.

Bientôt j'eus épuisé ce que les deux cantons offraient de curieux pour ma collection, et je n'eus plus d'autre vœu à faire que celui d'en sortir au plus vite; mais l'état où étaient mes attelages s'y opposait. Forcés de se nourrir d'une herbe nouvelle pour eux, ils étaient devenus de vrais squelettes. Jamais je n'allais les visiter que je n'eusse le désespoir dans l'âme. Ceux de mes gens qui étaient préposés à leur garde, quand au bout de huit jours je les faisais relever et les rappelais au camp, ne revenaient guère sans m'annoncer qu'il était mort quelques bêtes. Depuis cinq semaines je séjournais sur la rivière, dans l'espoir que nous éprouverions quelque pluie qui reverdirait les herbages, et pendant tout ce temps il n'avait plu qu'une fois, encore était-ce si faiblement, qu'à peine la poussière en avait été abattue.

Cependant la saison des grandes chaleurs venait de commencer; nous

touchions au mois de novembre, et partout la terre brûlée ne me laissait plus d'espérance. Mes Hottentots eux-mêmes ne cachaient pas leur découragement. Il fallut donc se résoudre à diriger ailleurs mes explorations.

Départ de l'auteur pour le pays des Grands Namaquois. Son arrivée à la rivière des Lions. Il tue des girafes.

Je fixai mon départ au 28 octobre, et partis, emmenant avec moi huit de mes fusiliers, au nombre desquels était Klaas Baster, et huit Namaquois qui consentirent à m'accompagner. Tout le reste de mon ancienne caravane demeura au camp, sous les ordres de Swanepoel. La nouvelle fut composée de quatre chiens, de mon singe Kees, de deux chevaux, de six bœufs de charge que j'avais loués pour porter mes effets, mes provisions, et même quelques instruments, tels que mon quart de cercle et ma boussole, et dix-huit personnes.

Nous traversâmes la rivière sur le radeau, et la côtoyâmes en la remontant et suivant encore son cours dans l'espoir que nous apercevrions quelques girafes que le besoin de boire y attirerait.

Les Namaquois qui connaissaient le canton me conseillèrent de camper après six heures de marche, et de quitter la rivière le lendemain, dans l'espérance de trouver les girafes dans la plaine.

Pendant la nuit nous fûmes inquiétés par les rugissements de trois lions, dont l'un s'approcha même si près de nous, qu'un de mes gens l'aperçut. Cette alerte, en troublant notre sommeil, nous mit dans le cas de partir de meilleure heure qu'à l'ordinaire.

A cette seconde journée nous fûmes obligés de faire, comme à la première, six grandes lieues vers l'ouest, et vînmes camper près d'une source qui, sortant du pied de quelques roches, et ornée de verdure le long de ses bords, présentait un site très agréable. Nous y passâmes la nuit. Le lendemain nous nous mîmes en marche pour visiter une horde de sauvages peu distante de là.

A mon approche, le chef, vieillard respectable, vint au devant de moi, accompagné d'une partie de sa horde. Après le compliment d'étiquette, il me fit présent de deux moutons pour ma troupe, et tandis qu'elle les apprêtait, j'allai visiter le kraal. A chaque hutte où je me présentais, j'entendais dire. *Tabacana maté*, donnez-moi du tabac. Moi je répondais : *Deip mate*, donnez-moi du lait; et en effet, j'étais si altéré de la route, qu'en ce moment j'eusse préféré une jatte de lait à un présent de dix bœufs. Ma demande fut accueillie



[illegible]

Voy. en M[illegible] T. III [illegible]



avec empressement ; on conduisit à ma tente plusieurs vaches, que je fis traire en ma présence.

Le vieillard ne m'avait pas quitté un seul instant, et j'avais mis sa présence à profit, le faisant interroger sur tout ce qu'il m'intéressait de savoir sur la contrée. Lui, profitant également de l'occasion, me parla d'un chagrin qu'il avait. Il était peu éloigné de la rivière; les hippopotames y fourmillaient, et ses compagnons et lui eussent bien voulu s'en procurer de temps en temps quelques uns pour leur nourriture; mais quoiqu'ils eussent creusé des fosses et tendu des piéges le long du rivage, depuis deux ans qu'ils habitaient le canton ils n'avaient pu encore en prendre que trois. Ces animaux, disait-il, étaient trop fins pour eux, et il ne doutait pas qu'avec mes fusils, dont il avait entendu raconter les effets, je n'en eusse autant qu'il me plairait.

Une pareille remarque était une prière indirecte de rendre service à la horde. C'était pour moi une occasion de me faire des amis, et quand la détresse où je me trouvais ne m'en eût pas imposé la loi, je l'eusse fait encore, pour obliger ces pauvres gens.

Mon plan fut de partir dans l'après-dîner du jour suivant, d'aller passer la nuit près de la rivière, et le lendemain, de commencer la chasse dès le crépuscule. J'emmenai avec moi tous mes chasseurs; un détachement de la horde me suivit, avec quelques bœufs de charge pour le produit de notre chasse, et au point du jour je mis tout mon monde en activité.

La moitié de la double troupe passa le fleuve à la nage, tandis que l'autre moitié resta de mon côté. Quand les nageurs furent arrivés à l'autre bord, ils se partagèrent en deux bandes, dont l'une remonta la rivière à une certaine distance et l'autre la descendit. La même chose se fit sur mon rivage. Les quatre bandes embrassèrent ainsi trois quarts de lieue de rivière; moi seul je restai en place et au centre des traqueurs.

A un signal donné, tous avaient ordre de partir de leur poste, à pas lents, et de se rendre vers moi, les uns en poussant de grands cris, les autres en tirant de temps en temps des coups de fusil, pour rabattre et conduire à ma portée les hippopotames qui se trouveraient dans cet espace du fleuve. Il s'en rencontra huit. Toutes les bandes de chasseurs étant réunies au centre commun, nous n'eûmes plus besoin que de patience et d'adresse.

En peu de temps nous en blessâmes plusieurs. Déjà même deux étaient mis à mort, et les gens de la horde étaient ravis de joie. Mais quelques uns d'entre eux s'étant mis à la nage pour faire échouer à la rive les deux bêtes mortes, un des nageurs reçut des hippopotames blessés un coup de bouton, et un autre eut la cuisse fendue d'un coup de dent. Ce double accident m'en fit craindre quelque autre plus fâcheux encore. Je rappelai tout mon

monde, et, au grand regret des Namaquois, je terminai ma chasse, que tout annonçait devoir être plus abondante, mais qui ne pouvait plus se continuer sans de très grands périls.

A l'exception de quelques morceaux que je réservai pour mes gens, j'abandonnai au kraal les deux animaux en entier. Le chef, pour me témoigner, au nom de tous, sa reconnaissance, me pria d'accepter un bœuf gras.

Nous arrivâmes, après quatre heures et demie de marche, dans une plaine desséchée qu'habitait une horde que je cherchais. Le kraal était composé d'une vingtaine d'hommes, qui vinrent au devant de moi pour me recevoir; tout y annonçait la plus profonde misère.

Cependant, je fus frappé d'une sorte de distinction que j'aperçus sur une des huttes : elle était couverte, en entier, d'une peau de girafe. Moi qui ne connaissais ce quadrupède, le plus haut de tous ceux du globe, que d'après les descriptions et les dessins fautifs que j'en avais vus, je n'avais garde de reconnaître ici sa robe, et cependant c'en était une. Enfin, j'étais dans le pays qu'il habite, j'allais en voir de vivants, et je touchais au moment d'être dédommagé, au moins en partie, des malheurs et des chagrins de mon voyage.

Bientôt un des Namaquois qui me servaient de guides vint avec empressement me donner un avis qu'il avait cru devoir m'être agréable.

Cet homme m'avait vu, dans sa horde, transporté de plaisir à la vue d'une peau de girafe, et il était accouru pour me dire qu'il venait d'apercevoir dans les environs un de ces animaux, sous un mimosa dont il broutait les feuilles.

A l'instant, ravi de joie, je sautai sur un de mes chevaux, et, suivi de mes chiens, je volai vers le mimosa indiqué. La girafe n'y était plus; nous la vîmes traverser la plaine du côté de l'ouest, et nous piquâmes pour la joindre. Elle prit un trot fort léger, sans néanmoins forcer sa marche. Nous galopâmes après elle, et de temps en temps lui tirâmes quelques coups de fusil; mais insensiblement elle gagna tellement sur nous, qu'après l'avoir poursuivie pendant trois heures, forcés d'arrêter, parce que nos chevaux étaient hors d'haleine, nous la perdîmes de vue.

Ce début n'était pas d'un bon augure; cependant nous ne perdîmes point courage. Le lendemain nous nous remîmes en chasse; bientôt nous rencontrâmes sept girafes, et je fus assez heureux pour en tuer une.

Qui croirait qu'une conquête pareille excita dans mon âme des transports voisins de la folie! Peines, fatigues, besoins cruels, incertitude de l'avenir, dégoût quelquefois du passé, tout disparut, tout s'envola à l'aspect de cette proie nouvelle; je ne pouvais me rassasier de la contempler; j'en mesurais l'énorme hauteur. Je reportais avec étonnement mes regards de l'animal de-

truit à l'instrument destructeur. J'appelais, je rappelais tour à tour mes gens, et quoique chacun d'eux en eût pu faire autant, quoique nous eussions abattu de plus pesants et de plus dangereux animaux encore, je venais le premier de tuer celui-ci, j'en allais enrichir l'histoire naturelle, j'allais détruire des romans, et fonder à mon tour une vérité.

L'auteur visite les Caminouquois et les Grands Namaquois

A cinq lieues de nous, du côté de l'est, nous avions une horde de Caminouquois, qui, sans doute avertis de ma présence par nos feux, vinrent me rendre visite et donner à ma troupe des leçons d'économie. Ils se jetèrent en affamés sur ce qui restait de ma girafe, et ramassèrent soigneusement les os; ceux même que mes gens avaient jetés après en avoir mangé la moelle furent mis par eux à profit : ils les brisèrent en morceaux, m'empruntèrent ma chaudière pour les faire bouillir, et en tirèrent une quantité incroyable de graisse, qu'ils recueillirent avec une grande joie.

Pendant les neuf jours que je restai là, ce furent des voyages continuels du kraal à mon camp. C'étaient des fourmis prévoyantes, qui, allant et revenant sans cesse, emportaient toujours quelques provisions.

D'ailleurs, sans me donner aucune peine, je leur fournissais abondamment plusieurs espèces de gazelles. Chaque jour régulièrement elles venaient en troupe, vers les quatre heures du soir, boire à la source, et, me mettant en embuscade, j'en abattais autant qu'il me plaisait. Plus loin, à trois quarts de lieue, était une colline que j'avais appelée mon garde-manger. Tous les matins au lever du soleil elle était tellement couverte de gélinottes, que d'un seul coup chargé à mitraille j'en tuais plus qu'il ne nous en fallait pour notre consommation. Ainsi, après avoir éprouvé pendant long-temps les horreurs de la famine, nous nous trouvions tout à coup dans une abondance excessive, et je pouvais, avec notre superflu, nourrir sans peine mes voisins.

Je prolongeais quelquefois jusque chez eux mes promenades et mes chasses, dans le dessein de les étudier et de les connaître; mais ils n'ont rien absolument qui les distingue des Grands Namaquois; armes, mœurs, usages, habillements, langage, construction de huttes, tout chez les uns et chez les autres est entièrement semblable.

Le second jour j'arrivai à la rivière des Lions que nous traversâmes au même endroit où nous l'avions passée précédemment, et le quatrième, comme je l'avais conjecturé, je fus vers le soir à la vue de mon camp, sur l'autre bord de l'Orange.

Je ne tardai pas à parler d'une nouvelle expédition. J'avais dans mon camp

un certain nombre de Caminouquois qui, d'amitié, m'y avaient suivi avec leurs femmes. Quand ces braves gens surent que j'allais partir pour une nouvelle excursion, tous, ainsi que les femmes, s'offrirent à m'accompagner, ne demandant pour tout traitement extraordinaire qu'une ration de tabac par lune. J'acceptai leur offre avec une grande joie.

Le quatrième jour nous arrivâmes dans un lieu ombragé par de beaux arbres, et d'une fraîcheur si agréable à l'œil et si séduisante au milieu des chaleurs intolérables qui nous dévoraient, que je résolus d'y passer non seulement la nuit, mais encore la journée suivante. Autour de moi étaient des herbages verts et des eaux claires, et dans le lointain j'apercevais des girafes, des gazelles, des gnoux, et surtout des espèces d'oiseaux que je ne connaissais pas encore.

En un instant mes tentes furent dressées et le bois ramassé, grâce aux femmes, qui, après avoir supporté les fatigues et la chaleur de ces quatre jours avec plus de courage que les hommes, se mirent sans délai à l'ouvrage: elles s'étaient emparées exclusivement de celui-ci, et ne voulaient point qu'ils s'en occupassent.

Il en était de même de ce qui regardait mon ménage, chacune d'elles disputait à qui se montrerait plus utile; elles semblaient craindre que je ne me repentisse de les avoir emmenées avec moi, et pour prévenir jusqu'aux germes du regret, elles cherchaient par mille prévenances à se rendre nécessaires. C'était pour elles une jouissance d'avoir à exécuter quelque ordre nouveau de ma part ou quelque détail qui me regardât, et c'était aussi un intéressant tableau que ces groupes d'êtres mouvants ou pressés autour de moi, et devenus si dociles depuis la dernière émeute du sérail.

La taille des Grands Namaquois est plus haute que celle des autres peuplades hottentotes; ils paraissent même plus grands que les Gonaquois, quoique peut-être ils ne le soient pas réellement; mais leurs os plus petits, leur air fluet, leur taille efflanquée, leurs jambes minces et grêles, tout enfin jusqu'à leurs longs manteaux peu épais, qui des épaules descendent jusqu'à terre, contribue à l'illusion. A voir ces corps effilés comme des tiges d'arbres, on dirait des hommes passés à la filière.

Moins foncés en couleur que les Cafres, ils ont un visage plus agréable que les autres Hottentots, parce que le nez est moins écrasé et la pommette des joues moins proéminente; mais leur physionomie froide et sans traits, leur air flegmatique et impassible, leur donnent un caractère particulier auquel on les distingue.

Les femmes ne tiennent rien de cette tranquille apathie. Gaies, vives, sémillantes, aimant beaucoup à rire, on croirait qu'elles sont d'une pâte diffé-

rente. Il est aisé de concevoir que, malgré des humeurs si diverses, un ménage peut néanmoins vivre en paix. Mais ce qu'on a plus de peine à concevoir et à expliquer, je le répète, c'est comment ces tristes pères font des filles si gaies, et ces femmes si gaies des garçons si tristes.

Le kros ne diffère en rien pour la forme du manteau hottentot, seulement il est plus long. Beaucoup d'entre eux se servent de peaux d'hyène, de chacal ou d'isatis, quand ils sont assez heureux pour s'en procurer suffisamment pour faire un kros.

Quant aux ornements qu'ils y ajoutent, ce sont des verroteries et des plaques de cuivre qu'ils tirent des Hottentots de la colonie. J'ai trouvé chez eux une espèce particulière de ces verroteries en petits tubes allongés, de diverses couleurs et transparents. Cette sorte de verroterie étant inconnue au Cap, j'ai voulu savoir d'où les sauvages la tiraient; ils m'ont répondu qu'ils se la procuraient par des échanges avec d'autres nations voisines; que celles-ci ne l'avaient elles-mêmes que de la seconde main, et qu'originairement elle venait des *noirs* qui habitent les côtes de la mer des Indes à l'est de l'Afrique, et qui la fabriquent eux-mêmes.

Outre l'espèce de décoration que je viens de décrire, les Grands Namaquois en emploient une autre, celle de s'enduire les cheveux avec une couche très épaisse de graisse mêlée de différentes poudres de bois odoriférant. Plusieurs d'entre eux se tatouent le visage, les bras et même le corps; mais le dernier usage n'est pas si usité chez eux que chez d'autres peuples plus au nord. Au reste, il se pourrait aussi que ce fût un usage indigène, et que le même esprit de coquetterie qui l'a fait imaginer chez les autres peuples l'eût également fait inventer chez les Namaquois.

Pour ce qui est de la religion, du culte et des prêtres, des temples, de l'idée d'une âme immortelle, tout cela est nul pour eux; ils sont sur cet objet ce que sont tous les autres sauvages, leurs voisins, c'est-à-dire qu'ils n'en ont pas la plus légère notion.

La nature leur dit assez de ne pas faire à autrui ce qu'ils ne voudraient pas qu'on leur fît; mais les petites réunions, qui sont un commencement de civilisation, les mènent à cet égard plus loin que bien des peuples cultivés, en leur prescrivant de faire à autrui ce qu'ils voudraient qu'on leur fît.

Je ne sais si je dois rapporter ici un usage absurde qui est pratiqué chez les Namaquois, et qui, comme beaucoup d'autres, n'a de fondement que leur ignorance : c'est de se lier le prépuce lorsqu'ils ont une rivière à traverser. Cette opération se fait avec un fil de boyau, et même, comme leurs idées de pudeur sont sur certains points différentes des nôtres, ils la font sans aucune précaution vis-à-vis de leurs filles.

Quand je leur ai demandé le motif d'une pareille coutume, ils m'ont répondu, en vrais sauvages, que c'était pour fermer une ouverture à l'eau qui pourrait entrer dans leur corps. Et ce qui prouve combien les préventions de l'ignorance sont extravagantes et même contradictoires, c'est que les femmes, en pareil cas, ne se lient ni ne se bouchent aucune partie du corps, quelque accès qu'elles paraissent offrir à l'élément liquide.

D'après ce que j'ai dit du caractère flegmatique du Namaquois, on se doute bien que ce peuple n'est nullement guerrier; cependant il a, ainsi que les nations qui l'entourent, une zagaie et des flèches empoisonnées, et comme elles il sait très bien manier ces armes. Il possède des bœufs de guerre, redoutables dans les combats et favorables à la lâcheté ou à l'inaction du combattant. Il s'est même fait une arme particulière que n'ont point ses voisins: c'est un grand bouclier de sa hauteur, et derrière lequel il peut se cacher tout entier. Mais outre que son apathie naturelle l'empêche d'offenser et de se croire offensé, il est réellement, par la froideur de son caractère, pusillanime et poltron. Pour le faire trembler il suffit de prononcer devant lui le seul nom d'Houzouana; ce nom est celui d'un peuple voisin, né brave et guerrier, et distingué des autres nations africaines par des traits particuliers. J'aurai lieu d'en parler bientôt.

Malgré sa froideur, le Namaquois n'est pourtant pas insensible aux plaisirs; il cherche même avec quelque empressement ceux qui, sans lui donner beaucoup de peine, peuvent le secouer et lui procurer des sensations agréables. Tous les soirs, dès qu'on avait allumé le feu de mon camp, je voyais arriver trente ou quarante personnes, hommes et femmes, qui, se mêlant avec mes gens, s'asseyaient en cercle autour du feu; là, pendant quelque temps, on gardait un profond silence; enfin quelqu'un prenait la parole, il racontait une histoire et parlait pendant des heures entières.

Je ne savais pas assez bien la langue pour suivre en entier ce récit; cependant je voyais qu'il s'agissait ordinairement d'un événement à l'honneur de la nation, et que le héros malheureux de l'aventure était presque toujours une hyène, un lion ou même un Houzouana. De temps en temps l'orateur était interrompu par les éclats immodérés des femmes, qui riaient à gorge déployée. Les hommes, sans participer en rien à cette folle gaîté, raisonnaient gravement et avec l'apparence de la profondeur sur les détails qu'ils venaient d'entendre. Pour moi, au milieu de ces tableaux disparates et grotesques, je m'amusais de la morgue des raisonneurs, et les femmes, qui me voyaient rire et qui savaient que je ne comprenais rien à la narration, redoublaient d'éclats et riaient à perdre haleine.

Leurs instruments de musique sont les mêmes que ceux des autres Hot-

tentots, mais leur danse est bien différente, et tient beaucoup du naturel de la nation.

Si notre visage a reçu de la nature des traits qui peuvent exprimer nos passions, notre corps a aussi des attitudes et des mouvements qui peignent nos affections et notre caractère. La danse du Namaquois est froide comme lui; il n'y met ni joie ni grâces, et sans l'excessive gaîté des femmes, ce serait la danse des morts.

Ces tortues, pour qui la danse est une fatigue, ne montrent guère d'ardeur que pour les gageures, les jeux de combinaison et de hasard, et tous les exercices sédentaires qui exigent de la patience et de la réflexion, dont sont plus capables que de mouvement.

Un de leurs jeux favoris est celui qu'ils appellent *le tigre et les agneaux.* Voici à peu près en quoi il consiste; je dis à peu près, car je ne l'ai jamais assez bien compris pour pouvoir l'expliquer clairement.

On trace sur la terre un carré long, et l'on y creuse une certaine quantité de trous, profonds de deux à trois pouces, ce qui forme une sorte d'échiquier. Les trous se font par rangées les uns à côté des autres; mais le nombre n'en est pas fixé, j'en ai vu depuis vingt jusqu'à quarante.

Pour jouer le jeu, on a, selon le nombre des trous, un nombre déterminé de crottins de brebis, durcis par le dessèchement, et qui représentent les agneaux. Quelques uns des trous portent le nom d'agneaux également, et l'on y met les boules. Ceux qui restent vides sont appelés tigres; peut-être même ne représentent-ils que différents repaires du même animal, et des retraites ou embuscades qu'il occupe successivement l'une après l'autre. Le joueur commence par tirer quelques agneaux de leur trou, et par les mettre dans d'autres trous du tigre.

Probablement celui-ci a une marche réglée, comme certaines pièces de nos échecs, et la finesse du joueur consiste à éviter cette marche pour sauver ses agneaux et les empêcher d'être dévorés. Au moins, quand il lui fallait les placer ailleurs, je le voyais redoubler d'attention. Mais quelquefois il les approchait ou les éloignait si confusément, que, ne pouvant plus suivre la partie, je me perdais dans ses combinaisons et n'y comprenais plus rien, jusqu'au moment où l'on ramassait les enjeux.

Il y a un autre jeu, qui, beaucoup plus facile, parce qu'il est uniquement de hasard, est par là même d'autant plus dangereux; les Namaquois, qui l'aiment avec fureur, y risquent souvent leurs troupeaux et tout ce qu'ils possèdent. Il ressemble à ce jeu de croix ou pile que jouent en France les gens du peuple. Le mimosa du pays porte pour graine une espèce de fève qui fait la principale nourriture des girafes. On prend une certaine quantité de ces semences; on

grave sur un de leurs côtés quelque signe, qui devient pour les joueurs ce que sont pour les nôtres les croix ou pile, et après les avoir agitées pendant quelque temps entre les deux mains, on les jette à terre, où il ne s'agit plus que d'examiner si les fèves qui présentent leur marque l'emportent en nombre sur celles qui n'en présentent point.

Ce jeu, fait pour réussir également et auprès des esprits indolents, parce qu'il ne les fatigue point, et auprès des esprits bornes, parce qu'il n'exige d'eux aucune combinaison, avait singulièrement plu à mes Hottentots; bientôt même ils s'y livrèrent avec une telle fureur, que depuis le matin jusqu'au soir ils ne faisaient rien autre chose, et que plusieurs d'entre eux, après avoir perdu tout ce qu'ils possédaient vaillant, jouaient, pour dernière ressource, la portion de tabac et d'eau-de-vie qui devait leur revenir les jours suivants.

Un jour un de mes Hottentots vint me demander une grâce : cet homme voulait faire présent d'une belle vache a un Namaquois de la horde; déjà il avait, pour le payer, quelques gains faits au jeu; mais son avoir ne suffisait pas, et il me suppliait de lui avancer sur ses gages un peu de quincaillerie, afin de se trouver en etat de conclure le marché.

Un don d'une pareille importance supposait quelque grand service rendu. Avant de consentir à la demande, je voulus savoir sur quoi elle était fondée, et j'appris que ce n'était point d'un cadeau qu'il s'agissait, mais d'un troc; que mon Hottentot était amoureux de la fille du Namaquois; que pour l'obtenir de lui il avait offert une vache, et que celui-ci y avait consenti. Ainsi se font les mariages chez tous ces peuples africains : point de contrat, point de témoins, aucune cérémonie. Un homme et une femme se conviennent, ils vivent ensemble, et les voilà époux; si la fille a des parents, elle est leur propriété, et en conséquence il faut ou qu'ils la cèdent ou qu'on la leur achète.

J'avais fixé mon départ au 6 janvier. Au jour prescrit, le chef de la horde namaquoise auprès de laquelle j'étais campé vint avec ses deux femmes me faire ses adieux. Sa sœur avait un joli petit singe, du genre des guenons, dont le ventre était blanc et la robe verdâtre. Ce charmant animal était le premier que j'eusse vu de son espèce, et j'aurais bien désiré en être possesseur pour l'ajouter a ma collection; mais il était si cher à sa maîtresse, que jamais je n'eusse osé le lui demander. Chaque fois qu'elle venait me voir, elle l'amenait avec elle, et, avant d'entrer dans ma tente, l'attachait à un des piquets, afin qu'il pût jouer avec Kees.

L'amitié de cette femme pour son singe était une vraie passion, il semblait qu'elle y eût attaché son bonheur. Cent fois, pendant que nous causion

ensemble, elle [illegible] pour le baiser, et néanmoins, quand elle me vit partir, tout à coup, à ma grande surprise, elle le prit; puis, après l'avoir baisé et rebaisé tendrement, elle me le jeta sur l'épaule et me pria de le garder. Était-ce inconstance ou détachement? Non, les caresses qu'elle lui fit avant de me le donner prouvent le contraire; mais elle avait deviné que je serais fort aise de posséder l'animal, et sans autre cérémonial elle s'en détachait pour moi seul.

Pour arriver à une horde kabobiquoise que je me proposais de visiter, nous n'avions que huit lieues à faire; mais ces huit lieues étaient à travers des montagnes si arides, des gorges et des défilés si difficiles, qu'une journée ne pouvant suffire, mes guides koraquois me conseillèrent de partir de nuit, si je ne voulais pas être obligé de coucher en route et me voir exposé à manquer d'eau. Nous nous mîmes donc en marche à deux heures du matin, en nous dirigeant nord-ouest, et vers midi nous nous arrêtâmes pour dîner à l'abri de quelques rochers qui nous garantirent de l'ardeur dévorante du soleil.

Il nous restait encore trois lieues à faire. Je voulus, selon ma coutume, que Klaas et quelques autres de mes Hottentots prissent les devants, et qu'escortés par deux des guides ils se rendissent à la horde et la prévinssent de mon arrivée. Mes Koraquois m'assurèrent que cette précaution était complétement inutile, ce qui me fit soupçonner que déjà quelques uns des leurs m'avaient devancé.

Effectivement les Kabobiquois m'attendaient avec une impatience d'enfant. Tout ce qu'on leur avait dit de moi portait le caractère de l'enthousiasme le plus exagéré, et leur imagination avait enchéri encore sur ces extravagances. Cet homme blanc, ces fusils, ces instruments, toutes ces choses qu'ils n'avaient jamais vues, leur tournaient la tête, et le retard de mon arrivée était pour eux un tourment.

Dès que ma troupe fut aperçue, la horde tout entière quitta le kraal, et accourut avec empressement à ma rencontre. J'éprouvai ici, avec un surcroît d'obsession, tout ce que j'avais plus d'une fois causé de bouleversement dans des hordes toutes neuves de sauvages. Hommes et femmes, tous indistinctement, m'entourèrent et se précipitèrent autour de moi pour m'examiner. Ne pouvant en croire leurs yeux sur ce qu'ils voyaient, chacun me palpait; on me touchait les cheveux, les mains, tout le corps; ma barbe surtout étonnait à un point inconcevable. Plus de trente personnes vinrent successivement entr'ouvrir mes habits.

Tous s'imaginaient que j'étais un animal velu, dont le corps sans doute était couvert d'un poil aussi long que celui de mon menton, et surpris de

voir qu'il n'en était pas ainsi, ils restaient pétrifiés d'étonnement, et avouaient, avec une ingénuité sauvage, qu'ils n'avaient encore rien vu de pareil dans aucun homme de leur contrée. Les petits enfants, transis de peur, se cachaient derrière leurs mères; si j'essayais d'en prendre quelqu'un pour le caresser, il jetait les hauts cris, comme ferait en Europe un enfant qui, pour la première fois, verrait un nègre.

Telle était ma position au milieu de cette multitude qui me pressait en foule, et dont j'ai déjà parlé, par anticipation, dans mon premier voyage. Seul de ma couleur parmi eux, je me livrais à eux sans crainte; l'étonnement de beaucoup d'entre eux à la vue d'un blanc et le tumulte qui en était la suite ne me surprenaient pas.

A travers cette curiosité incommode, je démêlais de plus en plus le principe constant de la nature, qui donne au sauvage un caractère simple, doux et confiant. Et réellement j'eus à peine passé vingt-quatre heures dans la horde que je fus l'ami de tout le monde, et que la confiance devint entière entre elle et moi. Ces enfants eux-mêmes qui, en me voyant, avaient montré tant de frayeur, s'étaient familiarisés avec moi; je les avais apprivoisés en leur donnant de petits morceaux de sucre candi, et les petits gourmands, alléchés par cette friandise, venaient sans cesse me caresser pour me faire ouvrir la boîte qui la renfermait.

Le chef de la horde me témoignait beaucoup d'attachement. C'était un homme d'un âge mûr et d'une taille majestueuse; il portait sur les épaules un long manteau qui traînait jusqu'à terre, et qui, formé dans le milieu de quatre peaux de chacal mises bout à bout, était bordé sur les côtés de peau d'hyène.

En parlant avec le chef, par mes interprètes, je m'étais aperçu qu'il lui manquait deux articulations au petit doigt de la main gauche. Je m'avisai de lui en faire demander la raison, et j'appris sans détour qu'ayant eu dans son enfance une maladie très grave, on lui avait fait cette amputation pour le guérir.

C'est un sujet de réflexion que cette coutume d'un peuple sauvage qui, pour soulager un homme souffrant, ajoute à ses maux des souffrances nouvelles qui ne sont que des souffrances, et j'avoue que cet exemple contrariait un peu mon expérience, qui jamais ne m'avait fait rencontrer aucun homme mutilé ou contrefait en quoi que ce fût.

J'eusse fort désiré interroger en détail les gens de la horde, j'eusse voulu leur adresser des questions sur quelques coutumes qui me paraissaient singulières; mais les difficultés croissaient à mesure que j'avançais dans la contrée. Les Kabobiquois avaient une langue particulière, et cette langue, quoi-

qu'elle eût le clapement hottentot, n'était entendue que par les Koraquois, qui, à raison du voisinage, entretenaient avec eux quelques liaisons.

Dangers que court l'auteur chez les Kabobiquois Voyage chez les Houzouanas. Mœurs de ces peuples.

De toutes les hordes que j'avais vues jusque alors, aucune ne s'était montrée aussi recherchée dans ses ornements et ses atours que celle des Kabobiquois. Je ne voyais point parmi ses parures les rassades et les verroteries du Cap; le commerce de ces marchandises ne pénétrait point jusqu'à elle. Elle portait des bijoux en cuivre et les verroteries oblongues dont j'ai parlé ailleurs, et tout cela lui était apporté par des noirs dont elle n'entendait pas la langue, mais méchants et voleurs, et contre lesquels elle avait à se battre souvent, parce que, quand ils s'en retournaient, après avoir vendu leurs marchandises, ils cherchaient à les enlever, et souvent des bestiaux avec elles. Les objets de traite que j'avais en ce genre étaient inconnus, et avec ce mérite de nouveauté, ils ne pouvaient manquer de plaire beaucoup. A peine en eus-je montré quelques uns, qu'on se les disputa, et que tout le monde voulut en avoir; les femmes surtout ne pouvaient se tenir. Enfin on jugera de l'empressement général quand j'aurai dit que dans une seule journée je fis, et presque pour rien, l'acquisition de vingt bœufs; mais le marché le plus avantageux que je conclus fut celui d'un *bakkely os*, ou bœuf de guerre, qui appartenait au chef.

Cet animal, moins remarquable encore par sa taille gigantesque que par ses superbes formes, était le plus beau que j'eusse vu jusque là de son espèce. Sa tête, magnifiquement armée, portait deux immenses cornes, qui, s'éloignant symétriquement l'une de l'autre pour former deux demi-cercles parfaits, tout à coup repliaient en avant leurs pointes, en s'écartant entre elles de quatre pieds huit pouces. C'était le chef lui-même qui l'avait dressé. A ce titre il y tenait beaucoup et ne voulait point s'en défaire; mais je mis sous ses yeux tant d'objets différents, qu'il ne put résister à la séduction, et pour une boîte à amadou, du tabac, quelques rangs de verroteries, deux bracelets de laiton et plusieurs clous, j'eus l'animal.

Cependant il parut le lendemain regretter son marché, ou plutôt, ayant vu entre mes mains un objet nouveau qu'il préférait à ceux qu'il avait reçus la veille en échange, il n'eut plus d'ardeur que pour celui-ci, et voulut me rendre les autres. Cette envie bien naturelle de tout posséder fut la source d'un événement dont il faut que je donne les détails, car il faillit me devenir funeste.

Quoique je portasse ma barbe, ma coutume était de me raser la mousta-

che de temps en temps. Cette opération était pour moi un rafraîchissement agréable, et je me le procurais assez fréquemment, surtout depuis que l'approche du tropique nous rendait les chaleurs moins supportables. J'étais occupé à me savonner les lèvres quand le chef entra dans ma tente avec deux de ses parents ou amis.

Libre de toute cérémonie de politesse envers des gens qui n'en connaissent nullement le protocole, je continuai ce que j'avais commencé. Eux, qui ne comprenaient rien à mon opération, paraissaient fort surpris. Ils attendaient en silence quel en serait le résultat, et suivaient de l'œil tous mes mouvements. Cette eau qui moussait dans mon bassin, et que j'appliquais sur mes lèvres, leur paraissait une sorte de magie. Mais ce fut bien autre chose lorsqu'ils virent le rasoir appliqué sur ma moustache et ma barbe disparaître si facilement de l'endroit qu'il avait touché. Ce prodige les émerveillait à un point que je ne puis dépeindre.

Pour le leur rendre plus sensible encore et leur en montrer les effets de plus près, je pris par un des bouts le kros du chef, et en un instant j'en rasai large comme la main.

Ce sauvage était un homme de bon sens et qui avait plus d'intelligence que n'en ont ordinairement ses semblables. Du premier aperçu il sentit de quel avantage inappréciable pouvait lui être un rasoir pour épiler un manteau d'été, et combien il en abrégerait les façons. D'abord il me témoigna par plusieurs signes très expressifs son admiration pour un si merveilleux instrument ; puis, sans perdre de temps en paroles que je n'eusse pu entendre, il me fit voir par d'autres gestes également significatifs l'envie qu'il en avait.

C'était la première fois que nous nous parlions sans truchement, mais sa pantomime était si énergique que je n'avais pas besoin d'interprète pour le comprendre. Il me donnait à entendre que les bracelets, les ceintures et le tabac qu'il avait reçus de moi la veille en échange de son bœuf de guerre, lui déplaisaient maintenant, et qu'il m'offrait de me rendre tout cela pour le rasoir, si je consentais à le lui accorder.

Le nouveau marché qu'il proposait était mauvais pour lui. Je sentais très bien qu'un rasoir entre ses mains, employé à couper à sec le poil très rude d'un cuir desséché, serait gâté en très peu de temps. J'eusse désiré lui faire comprendre sur cela ce que son inexpérience l'empêchait de sentir, mais comment le lui expliquer ? Déjà, dans son impatience, il avait dit à l'un de ses camarades d'aller à sa hutte chercher les effets qu'il voulait me rendre. Moi, j'étais déterminé à lui céder le rasoir et à le prier de garder le tout. Mais au milieu de ces combats, tout à coup on tira près de nous un coup de fusil, et à l'instant même nous entendîmes des cris affreux.

Je sortis précipitamment de ma tente pour savoir quelle était la cause de ce bruit, et je vis un Kabobiquois qui, s'éloignant d'un de mes chasseurs, fuyait à toutes jambes, tandis qu'à cent pas plus loin trois hommes poussaient des clameurs lamentables, et que près d'eux une jeune fille était renversée par terre. Je fis signe à mon chasseur de venir à moi; mais déjà l'explosion du coup et les hurlements des trois hommes avaient jeté l'alarme dans la horde. On criait à la trahison, on courait aux armes, et j'allais être ou massacré avec ma troupe, ou obligé de l'armer et de commencer le massacre. Ma situation était d'autant plus critique que ni moi, ni personne du kraal, nous ne savions quelle était la cause de tout ce trouble, et quand je l'aurais su, comment l'expliquer?

Dans cet embarras je pris le chef par la main, et m'avançai avec lui vers la horde. La frayeur était peinte sur son visage; il avait les yeux mouillés de larmes, et parlait avec beaucoup de vivacité. Probablement il se croyait tombé dans un piége; il se plaignait à moi, et accusait mes gens de perfidie. Cependant il me suivit sans peine.

Comme je me présentais avec lui, et que j'étais sans armes, on me reçut sans défiance, et ma présence parut calmer un peu l'effervescence des esprits. Mes gens, qui m'avaient vu prendre le chemin du kraal, y accoururent en foule sur mes pas pour me protéger, et leur nombre imposa à la multitude. Enfin tout s'éclaircit, et nous sûmes ce qui avait occasionné le tumulte.

Un Kabobiquois, ayant rencontré un de mes chasseurs qui revenait avec son fusil, avait voulu connaître cette arme, et l'avait prié de la lui montrer; mais en la maniant sa main s'était portée sur la détente, le coup était parti, et le sauvage, effrayé d'une explosion à laquelle il ne s'attendait pas, avait jeté le fusil et s'était sauvé à toutes jambes.

Malheureusement il se trouvait à cent pas de là, et dans la direction du coup, trois hommes de la horde et une jeune fille. Celle-ci avait reçu un grain de plomb dans la joue, et les autres quelques grains dans les cuisses et dans les jambes. L'auteur du désordre confirma lui-même ces éclaircissements. Alors l'effervescence fut apaisée, et l'on mit bas les armes.

Il ne restait plus qu'à connaître l'état des blessés et à leur porter les secours qui dépendaient de moi. Sans perdre de temps je me transportai près d'eux, toujours accompagné du chef. Nous rencontrâmes la jeune personne qui revenait du kraal, les yeux baignés de larmes. C'était pour un grain de plomb qu'elle se désolait ainsi; encore ce grain était-il si peu enfoncé dans la peau, qu'en la pressant avec les doigts je l'en fis sortir. Quant aux trois hommes, ils se roulaient à terre, ils hurlaient d'une manière épouvantable, et donnaient tous les signes du désespoir.

Cette étrange consternation m'étonnait beaucoup, et je ne concevais pas comment des hommes accoutumés à la souffrance s'affectaient à ce point de quelques légères piqûres dont la douleur n'eût pas même fait pleurer leurs enfants. Enfin on m'en apprit la raison. Ces sauvages, dont la coutume est d'empoisonner leurs flèches, s'imaginaient que j'empoisonnais de même le plomb de mes fusils : en conséquence ils se croyaient frappés à mort, et s'attendaient à périr sous peu d'instants.

Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que je pus parvenir à leur expliquer qu'ils n'avaient rien à craindre.

Le soir, dès que mes feux furent allumés, tout le monde vint y danser et faire cercle comme à l'ordinaire. Les conversations roulèrent toutes sur l'accident du matin, si cependant on peut appeler conversation le tumulte et le brouhaha d'une multitude d'hommes qui parlaient six langues différentes.

Je m'en amusais beaucoup, quoique je n'y comprisse rien; seulement j'entendais toutes les bouches prononcer le mot de *kaaboup :* c'est le nom que mes Hottentots donnaient au fusil, et ce nom était celui qu'avaient adopté tous les sauvages qui composaient l'assemblée. Parmi les Kabobiquois, les uns imitaient avec le son de la voix l'explosion du kaaboup, les autres faisaient le geste d'un homme qui couche en joue pour tirer; chacun jouait sa pantomime. Ces gaîtés durèrent toute la nuit, et ce fut ainsi que se termina une journée qui aurait pu être tragique et sanglante.

Le Kabobiquois n'a ni le nez écrasé des Hottentots, ni la pommette des joues élevée comme eux, ni enfin cette couleur bâtarde de peau qui, n'étant ni blanche ni noire, les rend étrangers et presque odieux aux deux races. Il ne s'oint pas le corps de ces graisses dégoûtantes qui font qu'on ne peut approcher d'eux sans se gâter et s'empuantir. Aussi grand que le Cafre pour la taille, il est d'un noir aussi décidé que lui.

Leurs cheveux, fort courts et fort crépus, sont ornés de petits boutons de cuivre rangés symétriquement et avec art. Au lieu de ce tablier de pudeur que le Hottentot fait avec la peau du chacal, ils ont une pièce ronde en cuir dont le contour est garni d'un petit cercle de cuivre dentelé, et sur laquelle ils tracent avec plusieurs couleurs de verroteries divers compartiments, qui, partant du centre, vont en divergeant vers la circonférence, comme les rayons de nos images du soleil.

Cette sorte de voile est assujettie sur l'aine par une ceinture; mais, comme il n'a que quatre pouces de diamètre, que le moindre mouvement le dérange, et qu'ils s'inquiètent fort peu de ces déplacements, la plaque remplit très mal l'usage auquel elle est destinée. Dans les grandes chaleurs, ce tablier étroit et presque inutile est pourtant la seule chose qu'ils aient sur le

corps. Au reste, sa grande mobilité m'a mis souvent à portée de me convaincre qu'ils ne pratiquent point la circoncision; mais elle m'a fait connaître aussi qu'ils ont sur la pudeur des idées fort différentes des nôtres.

Ce n'est pas pourtant qu'avec cette nudité presque absolue ils aient des mœurs licencieuses; les leurs, au contraire, sont chastes. Rien de plus sage et de plus réservé que leurs femmes, et quand je les comparais à celles de ces Grands Namaquois, qui se montraient si faciles et si agaçantes, je ne pouvais croire qu'à une distance peu considérable on pût voir une différence aussi grande.

Mes gens, accoutumés aux complaisances de celles-là, ne s'accommodaient guère de la sévérité des dernières, et le sacrifice leur paraissait d'autant plus pénible, qu'elles étaient plus jolies encore que les Namaquoises.

Les filles, qui chez les sauvages n'ont point la même retenue que leurs mères, parce que, n'ayant pas les mêmes obligations, elles sont libres, ici étaient réservées et sages comme elles. A la vérité elles avaient cette gaîté de leur âge qui ajoutait encore à leurs charmes; mais elles n'étaient que gaies. Dès que la danse finissait, et que les parents se retiraient au kraal, toutes partaient avec eux, et pas une seule ne restait dans mon camp.

Soit raffinement de coquetterie, soit effet de sagesse, les Kabobiquoises ne se tatouent point le visage comme leurs maris et leurs pères; elles ne garnissent point leurs cheveux de ces boutons de cuivre qu'ils mettent dans les leurs, et toujours elles ont les pieds nus, quoique la plupart de ces sauvages portent des sandales.

Leur habillement consiste en un tablier de pudeur qui ne descend qu'à moitié des cuisses, un kros, qui, passant sous les aisselles, vient s'attacher sur la poitrine, et un long manteau semblable à celui des hommes.

Le manteau est en peaux garnies de leurs poils, et le kros en peaux tannées et apprêtées comme celle de nos gants d'Europe.

Quant à leurs verroteries, elles les portent en bracelets; elles en font des colliers dont les garnitures descendent par étages jusque sur l'estomac, et en attachent sur le devant de leurs ceintures plusieurs rangées, qui tombent sur les cuisses au dessous du tablier.

Ces sortes d'ornements étant d'assez longue durée, l'habitude de les voir rend le sexe peu sensible au plaisir de les posséder. Ceux qui venaient de moi plurent d'abord beaucoup, à raison de leur nouveauté; mais quand j'eus montré des ciseaux et des aiguilles, on leur préféra ces derniers objets, et ce nouveau choix fait honneur au bon sens des Kabobiquoises. Comme leur chef, elles prisaient plus ce qui est utile que ce qui pare.

Ce n'était point assez de leur avoir donné des aiguilles, il fallait encore

leur montrer à s'en servir; c'est ce que je fis, et bientôt elles réussirent assez bien à joindre deux morceaux de peau ensemble. Elles employaient pour cette opération un petit fil de boyau qui se faisait dans la peuplade, et ce procédé leur paraissait plus expéditif, plus solide et plus propre que celui dont se servent en pareil cas les sauvages, et qui consiste à percer le cuir avec une arête ou un os pointu, pour passer ensuite le fil dans le trou.

J'aurais aujourd'hui bien des reproches à me faire, si le premier j'avais appris aux Kabobiquois, non seulement à coudre, mais à connaître et à aimer le tabac et l'eau-de-vie. Ils avaient avant mon voyage chez eux l'usage du tabac, et cette marchandise leur était apportée par des peuplades namaquoises, leurs voisins, qui, de proche en proche la recevant des colonies par le commerce, venaient la leur vendre pour des bestiaux. Mais ce trafic n'ayant lieu que dans certaines circonstances, et par conséquent la denrée étant très peu abondante, c'est pour eux une friandise dont ils ne peuvent user que rarement. Réduits à en manquer souvent, ils savent s'en passer, et ne feraient point un pas pour s'en procurer, si on ne leur en apportait.

Cette indifférence pour un objet que jusque là j'avais vu recherché avec empressement par toutes les nations sauvages, et regardé par elles comme une jouissance exquise, m'annonçait, ainsi que beaucoup d'autres choses dont j'ai déjà parlé, que ce peuple avait dans le caractère des nuances qui le distinguaient des autres. Il en était de même des liqueurs fortes, qui ne le flattaient point, et s'il y avait quelques individus qui parussent disposés à y trouver du goût, le tres grand nombre les refusait.

Mais s'ils faisaient peu de cas de ce que contenaient mes flacons, en revanche ils prisaient beaucoup le flacon lui-même. Les bouteilles transparentes et solides les ravissaient d'admiration ; ils les appelaient de l'eau ferme, car, malgré la chaleur du climat, ces sauvages avaient vu de la glace sur les pitons des montagnes dont ils sont environnés, et ils ne doutaient pas que le verre de mes bouteilles ne fût une eau que magiquement j'avais trouvé le moyen de rendre solide, et que j'empêchais de fondre dans leurs feux. L'impossibilité d'une explication a ce sujet m'empêchait de songer à les désabuser, et d'ailleurs quel bien en eût-il résulté? Je les laissai donc dans leur erreur, et me contentai de les obliger en leur abandonnant tous les flacons vides qui m'étaient inutiles.

De leur côté ils se piquaient de générosité envers moi, et je n'avais point encore vu de nation aussi désintéressée. Tous les soirs ils apportaient dans mon camp une quantité considerable de lait. Jamais ils n'y venaient passer la soirée avec mes gens sans amener quelques moutons dont ils les régalaient. J'ai vu nombre d'entre eux donner gratuitement et sans troc des pieces de

leurs troupeaux, et quand je partis il y avait dans ma caravane plusieurs personnes qui possédaient en toute propriété des moutons et des bœufs qu'ils avaient reçus en pur don.

Quelle différence entre ce peuple, si loyal, si généreux, et ces Grands Namaquois qui, d'un air piteux, vont sans cesse tendant la main comme des mendiants pour demander tout ce qu'ils voient.

Avec des inclinations nobles, le Kabobiquois a encore le caractère guerrier. Ses armes sont des flèches empoisonnées, et une lance à long fer, différente de la zagaie hottentote. Dans ses batailles il a pour armes défensives deux boucliers, l'un fort grand et assez haut pour cacher en entier le combattant, l'autre beaucoup plus petit, et tous deux faits de peaux très épaisses capables de résister aux flèches.

Celui-ci, de forme ronde et large de douze à quinze pouces, se porte à l'avant-bras dans le moment de l'action; mais quand il devient inutile on le relève au dessus du coude vers l'épaule. Pour ornement on le garnit d'un cercle de cuivre à sa circonférence, et, sur la surface de son champ, de rassades arrangées selon la fantaisie du propriétaire, disposées par compartiments et distinguées par des couleurs d'adoption.

Au moyen de ces différences d'enjolivement chacun a son bouclier, qui ne ressemble point à celui d'un autre, et comme les individus de la peuplade se reconnaissent à leur manière de se tatouer, ils savent aussi reconnaître chacun d'entre eux à l'espèce de blason qui distingue son écu.

Le courage que montrent dans leurs combats les Kabobiquois, ils l'exercent spécialement dans leurs chasses, surtout contre les animaux carnassiers. Quelque dangereuse que soit l'attaque des éléphants et des rhinocéros, ce n'est pourtant point contre ces deux espèces qu'ils tournent leurs armes, parce qu'étant herbivores ils n'en ont rien à craindre ni pour eux-mêmes ni pour leurs bestiaux; mais le tigre, le lion, la hyène et la panthère étant des ennemis d'un autre genre, ils leur déclarent une guerre à outrance et les poursuivent sans relâche.

C'est avec la dépouille de ces animaux destructeurs qu'ils se font des boucliers, des ceintures, des sandales, des kros, des manteaux, etc. Ils tiennent à honneur de la porter, et n'attachent pas, à beaucoup près, la même considération aux peaux de rhinocéros ou d'éléphant. Si quelquefois ils chassent ceux-ci, c'est comme objet de nourriture, et alors ils emploient pour les prendre ces fosses recouvertes qui sont les piéges ordinaires des Hottentots; mais ce procédé de travail et de patience est celui qui convient le moins à des hommes aussi braves, aussi hardis que les Kabobiquois

Chasseurs déterminés, ils joignent à une valeur naturelle une grande acti-

vité. Agiles comme des cerfs, rien ne les rebute, ni les fatigues extrêmes, ni les courses les plus longues et les plus difficiles. J'ai fait avec eux plusieurs chasses, et toujours je les ai vus infatigables et prêts à tout. Cependant, malgré leur zèle si actif, jamais ils n'ont pu parvenir à me faire joindre un zèbre blanc, ni une espèce particulière de gazelle que je crois un gnoux, quoiqu'elle fût plus grande que les gnoux ordinaires.

Ces deux sortes d'animaux sont les plus communs du pays. On y voit aussi beaucoup de rhinocéros, et des quantités innombrables de gazelles; mais on n'y trouve plus de girafes, soit chaleur trop grande du climat, soit inconvenance de séjour, soit plutôt défaut des nourritures qui leur sont propres.

Avec cette audace et ce caractère déterminé, on serait porté à croire que les Kabobiquois sont féroces et indisciplinables, et cependant, parmi toutes les nations africaines que j'ai visitées, je n'en ai connu aucune qui p[illegible] au même degré l'obéissance et la subordination.

Là, le chef n'est point, comme ailleurs, un premier entre des égaux: c'est un souverain au milieu de ses sujets, un maître entouré de ses esclaves un mot, un geste, un regard lui suffisent pour se faire obéir. Quels que soient ses ordres, jamais on n'y contrevient, et il en est ainsi des familles particulières: ce que le chef est pour la horde, chaque père l'est pour les siens; ses commandements sont absolus, et il exerce chez lui la royauté, tandis qu'ailleurs il y obéit.

Quoique la peuplade fût très nombreuse, la sagesse avec laquelle elle était gouvernée, l'ordre que j'y voyais régner, m'annonçaient dans l'homme qui la commandait une intelligence supérieure à celle de tous les autres sauvages que j'avais vus jusque alors, et je ne connaissais que le vieil Haabas, ce Nestor de la nation gonaquoise, que je pusse lui comparer. D'après l'estime qu'il m'inspirait, c'était pour moi un vrai chagrin de ne point savoir sa langue et de ne pouvoir l'interroger librement sur mille objets qu'il m'eût été intéressant de connaître.

Son habitation annonçait sa dignité suprême; à la vérité, ce n'était qu'une hutte comme celles de ses sujets et couverte de peaux d'animaux comme la leur, mais elle était beaucoup plus grande et plus élevée, et d'ailleurs, autour de celle qui, à proprement parler, était la sienne, il y en avait six autres destinées à sa famille et occupées par elle.

L'aridité naturelle du pays qu'habitaient les Kabobiquois les a obligés à creuser des puits, tant pour leur usage que pour celui de leurs bestiaux; mais la même cause les réduisant souvent à voir leurs puits tarir, ils sont alors forcés de se transplanter et de chercher ailleurs un sol moins desséché, car

la rivière des Poissons, quoique considérable dans les temps de pluie, est souvent à sec dans les chaleurs.

Les longs voyages auxquels les condamnent ces émigrations trop fréquentes, les rapports qu'elles leur procurent avec d'autres nations, doivent nécessairement leur donner des idées que ne peuvent avoir les peuplades sédentaires. Peut-être même serait-on porté à croire que c'est à cet accroissement d'idées qu'est due la supériorité d'intelligence qui les élève au dessus de leurs voisins; mais j'ai déjà parlé d'une nation qui, forcée comme celle-ci de se creuser des puits, et nomade comme elle, n'en est pas moins restée dans son infériorité d'état sauvage. Probablement la nature, qui a donné aux Kabobiquois un corps plus agile et un caractère plus courageux, leur aura donné aussi un moral plus perfectionné.

De toutes les nations africaines, celle-ci est la seule chez laquelle j'aie trouvé quelque idée confuse d'un Dieu. J'ignore si c'est à ses seules reflexions ou à ses communications avec d'autres peuples qu'elle doit cette connaissance sublime, qui seule la rapprocherait des nations policées; mais elle croit (autant que j'ai pu m'en assurer par mes gens) qu'au dessus des astres il existe un être tout-puissant, lequel a fait et gouverne toutes choses.

Au reste, je dois à la vérité d'ajouter ici que ce n'est là pour elle qu'une idée vague, stérile et sans suite; qu'elle ne soupçonne ni l'existence de l'âme, ni par conséquent les peines et les recompenses d'une autre vie; enfin, que, n'ayant ni culte, ni sacrifices, ni cérémonies religieuses, ni prêtres, elle n'a point de ce que nous appelons religion.

Ce qui occupait principalement ma horde kabobiquoise, c'était la crainte des Houzouanas. Du matin au soir, je n'entendais prononcer que le nom de Houzouana; si l'on chargeait mes truchements de me dire quelque chose, c'était sur les hostilités, les brigandages et les vols des Houzouanas.

Cette nation active, plus redoutée encore que redoutable, avait un établissement à une vingtaine de lieues environ vers le nord, et elle occupait la chaîne des montagnes qui du nord s'étendent à l'est. Le sol ingrat sur lequel elle était répandue l'empêchant de former des peuplades nombreuses et régulières, elle se divisait en pelotons plus ou moins considérables, selon les circonstances et les lieux; mais la même cause la réduisant souvent à une grande disette de vivres, elle fait des incursions sur ses voisins et pille leurs troupeaux. Ces brigands, vivant de rapines, sont tellement craints à la ronde pour leur valeur, qu'une poignée d'entre eux va faire fuir toute une horde de deux cents hommes armés complétement, et si, quand ils se retirent avec leur butin, on cherche à suivre leurs traces, c'est plus pour s'assurer de leur retraite que pour les combattre.

La horde kabobiquoise elle-même, quoique d'une nation plus brave que toutes les autres peuplades d alentour, n'était pas plus aguerrie contre eux; élevée dès l'enfance à les redouter, elle croyait la résistance inutile, et ne prenait aucune précaution pour prevenir et repousser leurs attaques.

Depuis que le chef avait vu l effet de mes fusils, et senti combien de pareilles armes me rendaient supérieur à ses ennemis, il avait cherché à m'animer contre eux et à m'intéresser dans sa querelle. Jaloux de connaître et de visiter cette nation, souvent je l'interrogeais sur elle, et lui demandais des éclaircissements; mais il répondait à mes questions par des conseils, ou par des plaintes dont l'intention visible était de m'irriter contre elle.

D'un autre côté, il craignait que, quand je serais éloigné, les Houzouanas ne vinssent se venger sur sa horde de m'avoir enseigne leur séjour et armé contre eux. Ainsi, employant mes interprètes, tantôt à m'inspirer une grande haine pour ces brigands, tantôt à me conseiller de ne pas avancer plus loin, il était sans cesse en contradiction avec lui-même. Il ignorait que, dans les différentes peuplades chez lesquelles je venais de passer, on m'avait parlé d'eux avec la même terreur, et que tous ces discours n'avaient produit en moi d'autre effet qu'un grand désir de les connaître.

Avec une caravane nombreuse, des chasses lointaines et fréquentes, des feux de nuit très multipliés, je ne pouvais rester long-temps inconnu à des hommes aussi errants que les Houzouanas. Je ne doutais nullement que dans leurs courses ils ne m'eussent aperçu et découvert, et s'ils ne s'étaient pas montrés encore, c'était que le bruit de mes armes à feu, qui se faisait entendre la nuit et le jour, les avait sans doute dégoûtés de l'envie de venir m'attaquer.

Ce qu'ils étaient pour les Kabobiquois, je l'étais pour eux, et cet état de terreur de leur part me fâchait beaucoup, parce qu'en les tenant eloignés il m'empêchait de les connaître. Quelle que fût la supériorité que me donnait sur eux la nature de mes armes, je n'avais garde d'en abuser; toute insulte etait contraire à mes principes. Pour exécuter le projet que j'avais conçu, il me fallait beaucoup d'amis; j'avais cherché à m'en faire, et j'étais intimement convaincu que ces Houzouanas, si craints, si décriés, seraient de ce nombre.

Ma troupe pensait bien différemment. Les conversations que j'avais eues avec le chef venaient de la prévenir sur mon dessein, et, d'après l'obligation où j'étais de me servir de quatre truchements différents, il ne pouvait être un secret pour elle.

Dès qu'on en fut instruit dans le camp, je vis tout le monde s'alarmer, les hommes et les femmes se parler avec inquiétude, et les différentes nations

se réunir entre elles et tenir des conférences. Quoique je n'entendisse rien à leurs discours, le mystère qu'ils y mettaient, l'air inquiet de leurs physionomies, tout m'annonçait un orage ou une conjuration prête à éclater.

Les Namaquois, comme les plus peureux, furent les premiers qui s'expliquèrent, et moi de mon côté je fus fort aise que le complot commençât par la déclaration de ces imbéciles sans énergie et sans âme. Ils vinrent m'annoncer qu'ils ne voulaient ni s'engager dans un pays dont personne de la troupe n'avait connaissance, ni s'exposer aux coups d'une nation que toutes les autres avaient en horreur, et qu'en conséquence ils se sépareraient de moi si je persistais dans ma résolution.

Je ne repondis à leurs discours que par un éclat de rire, et les prenant au mot, je leur permis de partir à l'instant même. Or, c'était là que je les attendais, et j'étais d'avance bien assuré qu'aucun d'eux n'en aurait le courage. Obligés, pour s'en retourner, de traverser des contrées infestees de Boschjesmen, jamais ils n'eussent osé y passer seuls; c'était pour eux une nécessité de rester sous mon aile, et par excès de poltronnerie, ils en étaient reduits à se conduire partout où je voudrais les mener. Ce fut la même chose pour leurs autres camarades.

Chaque bande vint me notifier son départ, mais, quand il fallut se séparer de moi, aucune ne l'osa. Leur terreur était telle, qu'en fuyant les Houzouanas et leur tournant le dos ils eussent craint encore d'en être attaqués.

Mes Hottentots du Cap, quoique aussi poltrons, se montrèrent moins à découvert, et d'ailleurs ceux-ci me donnaient d'autres sujets d'inquiétude. Accoutumés à la vie fainéante des colonies, sans cesse regrettant certaines commodités dont ils se voyaient privés, ils n'etaient nullement propres à des fatigues telles que celles que nous avions à supporter. La différence du climat dans lequel ils se trouvaient transplantés les rendait malades, et si je n'avais pris la précaution de faire de longs séjours dans la plupart des gîtes où je m'arrêtais, ils n'auraient pu suffire au voyage et eussent péri les uns apres les autres.

Celui-ci les effrayait de plus en plus. Moins bruts que leur camarades, et par conséquent moins francs et moins ouverts, ils étaient assez adroits pour cacher leur pusillanimité sous des prétextes spécieux. Me parler des Houzouanas, c'eût été se trahir imprudemment, ils n'en prononçaient pas même le nom; mais, affectant de se montrer bons pères et bons maris, ils me rappelaient, avec un attendrissement simulé, leurs femmes et leurs enfants, qu'ils eussent battus peut-être s'ils avaient été près d'eux; ils me parlaient de leurs fatigues, de leur santé, et surtout des obstacles locaux et particuliers qu'allait m'offrir mon nouveau projet.

Effectivement, si j'en croyais les gens de la horde, j'avais à traverser un désert qui exigeait cinq jours de marche, et dans lequel je ne trouverais, ni pour ma troupe ni pour mes animaux, aucune sorte de nourriture ni de rafraîchissement. Pas le moindre vestige de végétation, pas même de terre végétale; ce n'était qu'une vaste mer de sable, où il ne serait pas possible de faire un pas sans enfoncer jusqu'aux genoux, et ce sable, mobile et léger comme la poussière, était si fin, que nous courions le risque d'être étouffés au moindre vent, si même nous ne périssions pas de soif et de faim, de fatigue et de misère, avant d'avoir fait seulement la moitié du chemin.

Au point du jour, ma caravane entière se trouva prête à partir. Pendant la nuit, les Grands Namaquois avaient tenu conseil entre eux, et ils s'étaient, comme je l'avais prévu, décidés à me suivre, non par courage ou par zèle, mais par pure poltronnerie, et dans la crainte d'être attaqués des Boschjesmen, s'ils retournaient chez eux sans escorte.

Mes Hottentots, qui se croyaient bien supérieurs aux Grands Namaquois, et qui eussent rougi de se montrer moins braves, se piquèrent d'affecter plus d'ardeur encore, et leur exemple entraîna le reste de la troupe. Koraquois, Kaminouquois, Petits Namaquois, gens de la horde du Baster, tous disputèrent d'empressement, c'était à qui témoignerait une plus grande impatience du départ. Ces Porte-Sandales, dont les récits avaient d'abord inspiré tant de frayeur, n'étaient plus à présent qu'un objet de risée; on plaisantait sur eux, et l'on disait hautement que, s'ils avaient refusé de m'accompagner, c'est parce qu'ils craignaient de mouiller ou de gâter leur chaussure.

Après une marche pénible nous arrivâmes en face des montagnes qu'on m'avait dit être le repaire des Houzouanas; elles n'étaient guère qu'à cinq ou six lieues de moi, et me paraissaient s'étendre et se perdre du sud au nord; mais je n'avais garde d'aller m'y engager au hasard.

Pendant la nuit j'aperçus au loin, vers le sud, un très grand feu, qui, par le volume qu'il paraissait avoir malgré son éloignement, me semblait être un embrasement d'herbes sèches sur des montagnes. Mais plus près devant moi, à l'ouest, j'en vis trois autres, que je soupçonnai être des signaux; ceux-ci m'annonçaient que j'étais dans le voisinage de quelque peuplade, soit d'Houzouanas, soit d'une autre nation, et, en conséquence, je résolus de m'approcher des montagnes dès que le jour paraîtrait.

Dans le moment, il n'y avait en dehors que des femmes, qui, à notre vue, poussèrent un cri d'alarme; mais, à ce signal, des hommes sortirent des huttes, armés d'arcs et de flèches, et toute la troupe, s'enfonçant dans la gorge, alla se cantonner sur un tertre, d'où avec assurance elle observa notre conduite, pour se décider sur celle qu'elle avait à tenir.

Éloigné comme je l'étais, il n'y avait nul espoir de me faire entendre, et d'ailleurs, que dire à des gens dont je ne savais pas la langue? Je pris donc le parti d'en employer une qu'ils pouvaient comprendre, et je leur fis, ainsi que ma petite troupe, tous les signes d'amitié que les circonstances du moment nous suggérèrent. Mais ce langage était entièrement nouveau pour eux, ils ne l'entendirent point, et je me vis réduit à mettre en usage le seul qui fût à leur portée, celui des présents.

Alors je m'avançai vers leurs huttes, que je trouvai toutes vides, à l'exception d'une seule, dans laquelle était resté un petit chien. A l'entrée d'une autre il y avait un tas de roseaux et quelques os aiguisés, destinés sans doute à faire des flèches. Ainsi qu'on attire un animal domestique par l'appât de quelque friandise, je déposai auprès du tas du tabac et des verroteries, après quoi je revins à mon premier poste.

Pendant cette opération ils s'étaient éloignés encore davantage; mais, quand je fus retiré, ils se rapprochèrent et vinrent ramasser le présent que j'avais laissé.

L'attention avec laquelle ils l'examinèrent, la joie qu'il parut leur causer, me firent croire que, d'après ces préliminaires d'amitié, je pourrais m'aboucher avec eux. Je m'avançai de nouveau, suivi de ma troupe; mais ils se retirèrent une seconde fois.

A la vérité ils s'éloignèrent beaucoup moins que la première; je remarquai même qu'ils semblaient discuter entre eux, et je me flattai que peut-être ils ne tarderaient pas à entrer en conférence. Je crus donc qu'il fallait en finir: je pris un nouveau présent de tabac et de verroteries, et le leur faisant apercevoir, je m'avançai seul vers eux.

Ce moyen de négociation réussit : un homme se détacha de la bande et s'approcha de moi à la distance de cent pas pour me demander qui j'étais et ce que je voulais. J'avais remarqué avec surprise que cet homme était noir, tandis que tout le reste de la horde, hommes et femmes, l'était beaucoup moins que les Hottentots mêmes. Mais ce qui m'étonna bien davantage, ce fut de l'entendre me questionner en hottentot. Je répondis dans la même langue que j'étais un voyageur qui avait voulu connaître la contrée qu'il habitait, et que je désirais, s'il était possible, d'y trouver des amis.

Alors il vint à moi; mes quatre camarades s'approchèrent également, et ils ne furent pas moins étonnés que moi de voir un homme de leur nation. Ils entamèrent conversation avec lui, l'assurèrent de la vérité de ce que je lui avais dit, et gagnèrent tellement sa confiance, qu'à l'instant il engagea par un signe ses camarades à s'approcher.

Les femmes, plus méfiantes ou plus circonspectes, restèrent groupées au-

près des huttes en attendant le résultat de la conférence, et en [illegible] avec curiosité ; mais les hommes accoururent tous. Je distribuai entre eux le tabac et les verroteries que je leur avais montrés, et ces loups, qu'on s'était plu à me peindre si féroces, ne furent plus pour moi que des moutons.

Néanmoins, au moment où je venais de les apprivoiser, il fallut me séparer d'eux. Ma marche avait consumé beaucoup de temps ; la journée était fort avancée, et je craignais, en restant davantage, d'alarmer par mon absence mes gens restés en arrière ou de m'exposer à m'égarer la nuit dans un pays que je ne connaissais pas.

J'annonçai donc aux Houzouanas que le lendemain je reviendrais camper sur les bords de leur ruisseau. Je les assurai de nouveau qu'ils trouveraient en moi un ami toujours prêt à les obliger et à les défendre. Je leur garantis qu'ils n'éprouveraient de la part de mes gens ni insulte ni dommage ; mais je leur déclarai en même temps que, si j'avais à me plaindre d'eux en la moindre chose, j'userais aussi de toutes mes ressources, que je les assurai être de beaucoup supérieures à leurs forces.

Ce fut le Hottentot qui me servit d'interprète pour annoncer ces diverses dispositions ; ce fut lui qui me rendit la réponse très satisfaisante qu'on y fit, et je remarquai qu'outre la langue hottentote il parlait encore assez bien le hollandais. Enfin il m'offrit officieusement de me servir de guide jusqu'à mon camp, d'y passer la nuit, et de revenir le lendemain à la horde avec moi. Il était ravi de retrouver des compatriotes avec lesquels il pourrait parler sa langue maternelle ; moi, je l'étais de voir en lui une confiance qui fondait la mienne. Ainsi j'acceptai son offre avec reconnaissance, et nous partîmes.

On se doute bien qu'en route mon premier soin fut de l'interroger sur l'aventure qui l'avait transplanté chez les Houzouanas. Il me conta que, né dans les environs du Camis, il avait vécu pendant assez long-temps sujet de la Compagnie ; mais qu'ayant éprouvé des mauvais traitements et des injustices, et déserté avec un nègre esclave attaché au même maître que lui, après bien des courses il était venu chercher asyle et protection chez les Houzouanas. Le nègre était mort d'une flèche empoisonnée dans une escarmouche que la horde avait eue à soutenir avec une horde étrangère. Pour lui, resté seul, il continuait de vivre avec ses anciens protecteurs, dont, par son courage, il était en quelque sorte devenu le chef.

Les Houzouanas ne sont point meurtriers par profession, me dit-il. Si quelquefois ils versent du sang, ce n'est point la soif du carnage, mais une juste représaille qui leur met les armes à la main. Attaqués et poursuivis par les autres nations, ils se sont vus réduits à fuir dans des lieux inaccessibles.

S'ils trouvent à tuer des gazelles ou des damans, si les nymphes des fourmis sont abondantes, si leur bonne fortune leur amène beaucoup de sauterelles, alors ils restent dans l'enceinte de leurs rochers. Mais si la subsistance vient à leur manquer, malheur aux nations voisines. Du haut de leurs montagnes ils promènent au loin les yeux sur les contrées d'alentour : y aperçoivent-ils des troupeaux, ils vont les enlever ou les égorger, selon les circonstances ; mais s'ils volent, jamais du moins ils ne tuent que pour défendre leur vie, ou par représailles, et pour venger d'anciennes injures.

Quelquefois cependant il arrive qu'après des courses très fatigantes ils reviennent sans butin, soit parce que la proie a disparu, soit parce qu'ils ont été repoussés. Alors les femmes, exaspérées par la faim et par les cris de leurs enfants, que le besoin fait pleurer, entrent en fureur : reproches, injures, menaces, rien n'est épargné ; on veut se séparer, on veut quitter des maris sans courage, et en chercher d'autres qui aient l'industrie de nourrir leurs enfants et leurs femmes. Enfin, après avoir épuisé tout ce que la rage et le désespoir peuvent suggérer, elles détachent leur petit tablier de pudeur, et à tour de bras en frappent leurs maris au visage.

De tous les affronts qu'il est possible de leur faire, celui-ci est le plus outrageant, et jamais ils n'y résistent. Devenus furieux à leur tour, ils coiffent leur bonnet de guerre (c'est une sorte de casque fait avec la nuque de la hyène, dont le long poil forme sur leur tête une crinière flottante), ils partent comme des forcenés, et ne reviennent que quand ils ont enlevé quelques troupeaux.

A leur retour les femmes viennent au devant d'eux, elles leur font des caresses et exaltent leur courage ; enfin on ne songe plus qu'à se divertir ou à faire bombance, et l'on oublie les maux passés jusqu'à ce que de nouveaux besoins ramènent les mêmes scènes.

Mon Hottentot, en arrivant avec moi au camp, causa par sa présence une sorte de stupeur. S'il fût tout à coup tombé des nues, il n'eût point, je pense, produit plus d'étonnement. Bientôt on l'entoura, et chacun voulut savoir par quelles singulières aventures il se trouvait si loin de son pays natal. On ne lui laissa pas même de relâche pendant la nuit ; les curieux ne le quittèrent point, et, après l'avoir régalé, ils employèrent tout leur temps jusqu'au moment du départ à le questionner et à l'entendre.

Le lendemain, j'allai, comme je l'avais annoncé, dresser ma tente sur le bord du ruisseau.

Si le retour du Hottentot rassura les Houzouanas, tout ce qu'il leur dit de moi leur inspira la plus grande confiance. A peine fus-je établi qu'ils vinrent tous avec amitié me visiter ; on eût dit qu'un sentiment de fraternité nous

unissait déjà depuis long-temps. Mais il n'en fut point ainsi de ma troupe: ce nom d'Houzouana avait frappé les esprits d'une telle terreur, les préventions contre ce peuple étaient si profondément enracinées, qu'on ne le voyait qu'avec horreur et avec effroi, et jusqu'au moment où nous le quittâmes, il fut toujours vu des mêmes yeux.

L'Houzouana est d'une très petite taille, et parmi eux c'est être fort grand que d'avoir cinq pieds; mais ces petits corps, parfaitement proportionnés, réunissent à une force et à une agilité surprenantes certain air d'assurance, d'audace et de fierte, qui en impose et qui me plaisait infiniment. De toutes les races de sauvages que j'ai connues, nulle ne m'a paru douée d'une âme aussi active et d'une constitution aussi infatigable.

Leur tête, quoiqu'elle ait les caractères principaux de la tête du Hottentot, est cependant plus arrondie par le menton que la sienne. Ils sont aussi beaucoup moins noirs, et ont cette couleur plombée du Malais, qu'au Cap on désigne sous le nom de *bouguinée*. Enfin leurs cheveux, plus crépus, sont si courts, que d'abord je les ai crus tondus. Pour le nez, il est encore plus écrasé que celui du Hottentot, ou plutôt ils n'ont point de nez, et le leur consiste en deux narines épatées qui ont tout au plus cinq ou six lignes de saillie. Aussi, moi, qui seul dans la troupe en avais un à l'européenne, je paraissais à leurs yeux un être disgracié de la nature. Leurs yeux ne pouvaient se faire à cette différence, qu'ils regardaient chez moi comme une difformité monstrueuse, et pendant les premiers jours, je les voyais tous avoir les yeux fixés sur mon visage avec un air d'étonnement vraiment risible.

De cette nullité de nez il résulte que, vu de profil, l'Houzouana est laid et ressemble au singe. Vu de face, on lui trouve au premier coup d'œil quelque chose d'extraordinaire, son front paraissant occuper plus de la moitié de son visage. Néanmoins il a tant de physionomie et des yeux si grands et si vifs, que malgré son air de singularité, il est assez agréable à voir.

La chaleur du climat dans lequel il vit le dispensant de tout vêtement, il est pendant toute l'année entièrement nu, à l'exception d'un tres petit chacal attaché sur ses reins par deux courroies, dont l'extrémité lui tombe sur les jarrets. Endurci par cette habitude constante de nudité, il devient tellement insensible aux variations de l'atmosphère, que, quand des sables brûlants de la plaine il se transporte au milieu des neiges et des frimas de ses montagnes, il ne semble point s'apercevoir du froid.

Sa hutte ne ressemble point à celle du Hottentot; elle est coupée verticalement par le milieu, de sorte qu'une hutte hottentote en ferait deux d'Houzouanas. Dans les émigrations on laisse le kraal subsister, afin que, si quelque autre horde de la nation venait à passer par là, elle pût s'en servir. En

route, les émigrants n'ont pour reposer qu'une natte suspendue et inclinée sur deux bâtons ; souvent même ils dorment sur la dure : il leur suffit alors d'une saillie de roche pour abri. Tout est bon à des gens dont le tempérament résiste aux plus extrêmes fatigues. Cependant s'ils s'arrêtent quelque part pour y séjourner, et qu'ils y trouvent des matériaux pour la construction de leurs huttes, alors ils se font un kraal; mais, à leur départ, ils l'abandonnent comme les autres. Il en est ainsi de tous ceux qu'ils élèvent.

Cette habitude de travailler pour leurs camarades annonce un caractère social et des inclinations bienfaisantes. En effet, ils sont non seulement bons maris et bons pères, mais compagnons excellents. Habitent-ils le même kraal, personne n'y a rien en propre, tout appartient à tous. Rencontrent-ils d'autres peuplades de leur nation, ils s'accueillent, se protégent, s'obligent entre eux. Enfin ils se traitent comme des frères, quoique jamais peut-être ils ne se fussent vus.

Naturellement agile et dispos, l'Houzouana se fait un jeu de gravir les montagnes et les pitons les plus hauts, et cette disposition a été pour moi une chose avantageuse. Le ruisseau sur lequel j'étais campé avait un goût cuivreux et une odeur nauséabonde qui en rendaient l'eau insupportable à boire. Mes bestiaux, accoutumés aux mauvaises eaux du pays, se contentaient de celle-ci; mais je craignais que mes gens en fussent incommodés, et ne voulais point qu'ils en fissent usage. Mes Houzouanas n'avaient point de lait à me fournir, puisqu'ils ne possédaient que quelques mauvaises vaches volées. Je leur demandai si, dans le voisinage du kraal, ils ne connaissaient point quelque bonne source à laquelle je pouvais envoyer ma troupe faire provision, et à l'instant, sans me faire d'autre réponse, ils partirent, grimpèrent sur leurs montagnes, et en moins de deux heures me rapportèrent toutes mes outres et mes vases pleins d'une eau excellente.

Pendant tout le temps de mon séjour sur le ruisseau, ils me rendirent le même service, et y mirent le même zèle et la même prestesse. Un de ces voyages eût coûté à mes Hottentots une journée entière.

Lorsqu'ils sont en course, la disette d'eau ne les inquiète point, même au milieu des déserts. Par un art particulier ils savent découvrir celle qui est cachée dans les entrailles de la terre, et leur instinct sur cet objet est supérieur encore à celui des autres Africains. Les animaux, en pareil cas, sentent l'eau; mais ils ne la devinent que par l'odorat, il faut qu'un courant d'air leur en porte les émanations, et par conséquent, il faut qu'ils soient au vent. Pendant mon séjour dans le désert à mon premier voyage, mes sauvages m'avaient montré plus d'une fois la même faculté, et moi-même, instruit par eux, je l'avais acquise aussi, comme je l'ai rapporté dans ma relation.

L'Houzouana, plus habile, n'a besoin que de sa vue. Il se couche le ventre contre terre, regarde au loin, et si l'espace qu'il a parcouru de l'œil recèle quelque source souterraine, il se relève et indique du doigt le lieu où elle est. Il lui suffit, pour la découvrir, de cette exhalaison éthérée et subtile que laisse évaporer au dehors tout courant d'eau, quand il n'est pas enfoui à une trop grande profondeur.

Quant aux lagunes et autres dépôts extérieurs formés par les pluies, ils ont une évaporation sensible qui les lui décèle, même lorsqu'ils sont masqués par quelque butte ou colline. Si ce sont des eaux courantes, telles que des ruisseaux ou des rivières, leurs vapeurs, plus abondantes encore, les lui dénotent si sensiblement, qu'il peut en indiquer le courant et tracer même jusqu'à leurs sinuosités.

L'Houzouana n'a pour armes qu'un arc et des flèches. Ces flèches sont très courtes, et se portent sur l'épaule dans un carquois d'environ dix-huit pouces de longueur sur quatre de diamètre, et qui, fait d'écorce d'aloès, est recouvert de la peau d'une sorte de gros lézard que ces nomades trouvent dans toutes leurs rivières, et notamment sur les bords de l'Orange et de la rivière des Poissons.

L'Houzouana forme aujourd'hui une nation isolée. Une chose qui m'a singulièrement surpris, c'est cette énorme croupe naturelle que portent les femmes, et qui, pareille à ces culs postiches qu'avaient adoptés les Françaises, les distingue de tous les autres peuples sauvages ou policés qui sont connus.

J'avais déjà eu plusieurs fois occasion de remarquer que chez les Hottentotes en général, à mesure qu'elles avancent en âge, la partie inférieure du dos se renfle et prend un accroissement qui sort des proportions qu'elle avait dans leur jeunesse. L'Houzouana ayant dans la figure quelque caractère du Hottentot, et par conséquent s'annonçant comme de même race, on pourrait croire que le gros derrière du sexe n'est que la croupe hottentote, plus renflée et portée à l'extrême. Mais j'observerai que chez les premières c'est une excroissance tardive, et en quelque sorte une infirmité de vieillesse, tandis que chez les autres c'est une difformité de naissance, un caractère originel.

J'ai vu une fille de trois ans entièrement nue, comme le sont à cet âge toutes celles des sauvages, jouer et sauter devant moi pendant plusieurs heures. Je la plaignais d'être chargée de ce gros paquet qui me paraissait devoir gêner ses mouvements, et je ne m'apercevais point qu'elle en fût moins libre. Quelquefois, pour s'amuser d'un jeune frère avec qui elle jouait, elle marchait à pas comptés, puis appuyant fortement le pied contre la terre, elle communiquait à son corps un ébranlement qui faisait remuer son postiche comme une gelée tremblante. Le bambin cherchait à l'imiter; mais, n'en

pouvant venir à bout, parce qu'il n'avait point ce gros cul qui n'est propre qu'au sexe, il se dépitait d'impatience, tandis que sa sœur riait à gorge déployée.

Les mères portent sur les reins, comme nos mineurs, une peau qui leur couvre la partie postérieure, mais qui, étant mince et flexible, se prête à tous les trémoussements des chairs et s'agite comme elles. Lorsqu'elles sont en marche, et qu'elles ont des enfants encore trop petits pour les suivre, elles les placent sur leur croupe. J'en ai vu courir ainsi, et l enfant, âgé de trois ans et posé debout sur ses pieds, se tenait derrière elle, comme un jockey derrière un cabriolet.

Avec cette difformité monstrueuse, qui croirait que les Houzouanasses ont la main et le pied très mignons, que leur bras est d'une forme ravissante, et que ces parties de leur corps sont vraiment parfaites! Obligées de suivre leurs maris dans leurs immenses courses, elles portent des sandales ainsi qu'eux, et comme eux se coiffent la tête d'un bonnet de peau de chacal Elles sont entièrement nues, et ne portent par devant qu'un très petit tablier de pudeur, et sur le côté, qu'un étui en bois, en ivoire ou en écaille de tortue, pour mettre la graisse qui leur sert à se boughouer; une queue de quelque quadrupède, emmanchée au bout d'un bâton, avec laquelle elles s'essuient le visage et le corps lorsqu'elles suent; enfin ce cuir des reins dont je viens de parler. Du reste, elles n'ont nulles verroteries ni ornement quelconque, à moins qu'on ne veuille regarder comme ornements des jarretières et des bracelets de cuir nu.

Cependant, comme la coquetterie et le désir de plaire semblent une qualité inhérente aux femmes, les Houzouanasses n'eurent pas plus tôt vu les verroteries et bijoux dont étaient parées celles de ma troupe, qu'elles voulurent en avoir aussi. Je leur en distribuai à toutes, et dès ce moment, elles ne manquèrent pas de les porter avec beaucoup de satisfaction.

'ai dit plus haut qu'elles se boughouent et se graissent, et cet usage est commun aux hommes comme aux femmes. Comme les athlètes et les lutteurs de l'antiquité, ils le croient nécessaire pour entretenir la souplesse de leurs membres. Ils emploient à cette opération la graisse des animaux qu'ils tuent, et quand ils en manquent et qu'ils font griller pour leur nourriture des nymphes de fourmis, ils recueillent l'huile qui en suinte et la gardent au besoin. L'onction faite avec cette huile leur donne une odeur très forte, et qui pourtant n'est pas désagréable.

Après plusieurs journées de marche nous arrivâmes enfin chez les Gheyssiquois.

C'est chez les Gheyssiquois exclusivement qu'est pratiquée la semi-cas-

tration ; et elle l'est sans exception dans toutes leurs hordes, ainsi que me l'ont assuré ceux chez qui je l'ai vérifié par moi-même, et la chose ne me fut pas difficile. Dès qu'on sut quel était le sujet de ma curiosité, tout le monde s'y prêta complaisamment; il n'eût tenu qu'à moi de passer en revue la horde entière.

Quant aux motifs qui ont pu déterminer les sauvages au retranchement dont il s'agit, les voyageurs ne sont pas d'accord ; les uns l'attribuent au désir de se rendre plus agiles à la course, les autres à l'envie d'empêcher une trop grande propagation de l'espèce.

Quoique j'aie été à portée d'interroger sur son origine les nations qui la pratiquent, je ne me flatte pas de la connaître mieux que les autres voyageurs. Ceux des Gheyssiquois que j'ai questionnés m'en ont donné une raison si absurde, que j'hésite presque de la rapporter. Selon eux ce fut un signe distinctif que leurs ancêtres, étant en guerre avec les nations voisines, imaginèrent pour se reconnaître.

Après tout, on conçoit que des marques extérieures aussi apparentes et aussi visibles peuvent avoir été imaginées par des nations grossières ; mais qu'une d'elles ait adopté, pour se reconnaître, un signe très difficile à distinguer, et caché d'ailleurs par la pudeur, voilà ce qui me paraît invraisemblable, et qu'on aura de la peine à croire.

Au reste, il y a deux manières de faire l'opération, et comme l'une est moins douloureuse que l'autre, on les emploie selon l'âge de l'individu et la force de son tempérament. Je n'entrerai sur cela dans aucune explication ; les procédés sont à peu près les mêmes qu'ils le seraient chez nous, et le résultat en est suffisamment expliqué.

Je remarquerai seulement que c'est presque toujours le père qui se charge de l'opération, et qu'ordinairement il la fait à la naissance de son enfant ; quelquefois cependant il la retarde jusqu'à sa troisième année, et même plus tard : alors il emploie, comme je viens de le dire, d'autres procédés. »

Après quelques autres courses, de peu d'intérêt, Levaillant revint au Cap, où il ne séjourna que peu de temps. Il en repartit dans le courant de juillet 1784, et arriva à Paris les premiers jours de 1785, après une absence de cinq années.

—

VOLNEY.

—

VOYAGE EN ÉGYPTE ET EN SYRIE.

De l'Égypte en général. Alexandrie. Le Nil. Les Pyramides.

Nous n'avons pas cru devoir scinder l'extrait que nous allons donner du voyage de Volney en Égypte et en Syrie. Les nombreuses analogies qui rapprochent les divers peuples qu'il visita successivement, et surtout l'histoire de ces Arabes bédouins communs aux deux continents, et qui jouent depuis quelques années un rôle si important dans notre histoire, nous sera une excuse suffisante.

C'est en vain, dit Volney, que l'on se prépare par la lecture des livres au spectacle des usages et des mœurs des nations ; il y aura toujours loin de l'effet des récits sur l'esprit à celui des objets sur les sens. C'est ce qu'éprouve l'Européen qui arrive transporté par mer en Turquie. Vainement a-t-il lu les histoires et les relations ; vainement, sur leurs descriptions, a-t-il essayé de se peindre l'aspect des terrains, l'ordre des villes, les vêtements, les manières des habitants : il est neuf à tous ces objets, leur variété l'éblouit ; ce qu'il en avait pensé se dissout et s'échappe, il reste livré aux sentiments de la surprise et de l'admiration.

Parmi les lieux propres à produire ce double effet, il en est peu qui réunissent autant de moyens qu'Alexandrie en Égypte. Le nom de cette ville, qui rappelle le génie d'un homme si étonnant ; le nom du pays, qui tient à tant de faits et d'idées ; l'aspect du lieu, qui présente un tableau si pittoresque ; ces palmiers qui s'élèvent en parasol, ces maisons à terrasse qui semblent dépourvues de toit, ces flèches grêles des minarets qui portent une balustrade dans les airs, tout avertit le voyageur qu'il est dans un autre monde. Descend-

il à terre, une foule d'objets inconnus l'assaille par tous ses sens : c'est une langue dont les sons barbares et l'accent âcre et guttural effraient son oreille; ce sont des habillements d'une forme bizarre, des figures d'un caractère étrange. Au lieu de nos visages nus, de nos têtes enflées de cheveux, de nos coiffures triangulaires et de nos habits courts et serrés, il regarde avec surprise ces visages brûlés, armés de barbe et de moustaches; cet amas d'étoffe roulée en plis sur une tête rase; ce long vêtement qui, tombant du cou aux talons, voile le corps plutôt qu'il ne l'habille; et ces pipes de six pieds, et ces longs chapelets dont toutes les mains sont garnies, et ces hideux chameaux qui portent l'eau dans des sacs de cuir, et ces ânes sellés et bridés qui transportent légèrement leur cavalier en pantoufles, et ce marché mal fourni de dattes et de petits pains ronds et plats, et cette foule immonde de chiens errants dans les rues, et ces espèces de fantômes ambulants qui, sous une draperie d'une seule pièce, ne montrent d'humain que deux yeux de femme. Dans ce tumulte, tout entier à ses sens, son esprit est nul pour la réflexion; ce n'est qu'après être arrivé au gîte, si désiré quand on vient de la mer, que, devenu plus calme, il considère avec réflexion ces rues étroites et sans pavé, ces maisons basses et dont les jours rares sont masqués de treillages, ce peuple maigre et noirâtre, qui marche nu-pieds et n'a pour tout vêtement qu'une chemise bleue, ceinte d'un cuir ou d'un mouchoir rouge. Déjà l'air de misère qu'il voit sur les hommes et le mystère qui enveloppe les maisons lui font soupçonner la rapacité de la tyrannie et la défiance de l'esclavage. Mais un spectacle qui bientôt attire toute son attention ce sont les vastes ruines qu'il aperçoit du côté de la terre. Dans nos contrées, les ruines sont un objet de curiosité; à peine trouve-t-on, aux lieux écartés, quelque vieux château dont le délabrement annonce plutôt la désertion du maître que la misère du lieu. Dans Alexandrie, au contraire, à peine sort-on de la ville neuve dans le continent que l'on est frappé de l'aspect d'un vaste terrain tout couvert de ruines. Pendant deux heures de marche on suit une double ligne de murs et de tours qui formaient l'enceinte de l'ancienne Alexandrie. La terre est couverte des débris de leurs sommets; des pans entiers sont écroulés, les voûtes enfoncées, les créneaux dégradés, et les pierres rongées et défigurées par le salpêtre. On parcourt un vaste intérieur sillonné de fouilles, percé de puits, distribué par des murs à demi enfouis, semé de quelques colonnes anciennes, de tombeaux modernes, de palmiers, de nopals, et où l'on ne trouve de vivant que des chacals, des éperviers et des hiboux. Les habitants, accoutumés à ce spectacle, n'en reçoivent aucune impression; mais l'étranger, en qui les souvenirs qu'il rappelle s'exaltent par l'effet de la nouveauté, éprouve une émotion qui souvent passe jusqu'aux

larmes, et qui donne lieu à des réflexions dont la tristesse attache autant le cœur que leur majesté élève l'âme.

Toute l'existence physique et politique de l'Égypte dépend du Nil; lui seul subvient à ce premier besoin des êtres organisés, le besoin de l'eau, si fréquemment senti dans les climats chauds, si vivement irrité par la privation de cet élément. Le Nil seul, sans le secours d'un ciel avare de pluie, porte partout l'aliment de la végétation. Par un séjour de trois mois sur la terre, il l'imbibe d'une somme d'eau capable de lui suffire le reste de l'année. Sans son débordement on ne pourrait cultiver qu'un terrain très borné et avec des soins très dispendieux; et l'on a raison de dire qu'il est la mesure de l'abondance, de la prospérité de la vie.

C'est donc à juste titre que les Égyptiens ont eu dans tous les temps et conservent même de nos jours un respect religieux pour le Nil; mais il faut pardonner à un Européen si, lorsqu'il les entend vanter la beauté de ses eaux, il sourit de leur ignorance. Jamais ces eaux troubles et fangeuses n'auront pour lui le charme des claires fontaines et des ruisseaux limpides; jamais, à moins d'un sentiment exalté par la privation, le corps d'une Égyptienne, hâlé et ruisselant d'une eau jaunâtre, ne lui rappellera les Naïades sortant du bain. Six mois de l'année l'eau du fleuve est si bourbeuse, qu'il faut la faire déposer pour la boire. Pendant les trois mois qui précèdent l'inondation, réduite à une petite profondeur, elle s'échauffe dans son lit, devient verdâtre, fétide et remplie de vers, et il faut recourir à celle que l'on a reçue et conservée dans les citernes. Dans toutes les saisons, les gens délicats ont soin de la parfumer. Au reste, l'on ne fait en aucun pays un aussi grand usage d'eau. Dans les maisons, dans les rues, partout, le premier objet qui se présente est un vase d'eau, et le premier mouvement d'un Égyptien est de le saisir et d'en boire un grand trait, qui n'incommode point, grâce à l'extrême transpiration. Ces vases, qui sont de terre cuite non vernissée, laissent filtrer l'eau au point qu'ils se vident en quelques heures. L'objet que l'on se propose par ce mécanisme est d'entretenir l'eau bien fraîche, et l'on y parvient d'autant mieux qu'on l'expose à un courant d'air plus vif. Dans quelques lieux de la Syrie, l'on boit l'eau qui a transsudé; mais en Égypte l'on boit celle qui est dans le vase.

Une autre merveille de l'Égypte ce sont les pyramides. La main du temps, et plus encore celle des hommes, qui ont ravagé tous les monuments de l'antiquité, n'ont rien pu jusqu'ici contre les pyramides. La solidité de leur construction et l'énormité de leur masse les ont garanties de toute atteinte, et semblent leur assurer une durée éternelle. Les voyageurs en parlent tous avec enthousiasme, et cet enthousiasme n'est point exagéré. L'on commence à

voir ces montagnes factices dix lieues avant d'y arriver ; elles semblent s'éloigner à mesure qu'on s'en approche. On en est encore à une lieue, et déjà elles dominent tellement sur la terre, qu'on croit être à leur pied ; enfin l'on y touche, et rien ne peut exprimer la variété des sensations qu'on y éprouve. la hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur de leur surface, le poids de leur assiette, la mémoire des temps qu'elles rappellent, le calcul du travail qu'elles ont coûté, l'idée que ces immenses roches sont l'ouvrage de l'homme, si petit et si faible, qui rampe à leurs pieds, tout saisit à la fois le cœur et l'esprit d'étonnement, de terreur, d'humiliation, d'admiration, de respect.

De la Syrie et de ses habitants.

Nous ne suivrons point Volney dans son histoire des mamelouks ; nous ne nous arrêterons pas non plus au tableau qu'il trace de l'état du peuple en Égypte : la sagesse de Méhémet-Ali a depuis complétement changé la face des choses. Nous allons traverser avec lui l'isthme de Suez, et le suivre dans la Syrie.

Lorsqu'un Européen arrive en Syrie, et même en général en Orient, ce qui le frappe le plus dans l'extérieur des habitants est l'opposition presque totale de leurs manières aux nôtres : l'on dirait qu'un dessein prémédité s'est plu à établir une foule de contrastes entre les hommes de l'Asie et ceux de l'Europe. Nous portons des vêtements courts et serrés, ils les portent longs et amples ; nous laissons croître les cheveux et nous rasons la barbe, ils laissent croître la barbe et rasent les cheveux ; chez nous se découvrir la tête est une marque de respect, chez eux une tête nue est un signe de folie ; nous saluons inclinés, ils saluent droit ; nous passons la vie debout, eux assis ; ils s'asseyent et mangent à terre, nous nous tenons elevés sur des siéges. Enfin, jusque dans les choses du langage, ils écrivent à contresens de nous, et la plupart de nos noms masculins sont féminins chez eux.

Un caractère également remarquable est l'extérieur religieux qui règne et sur les visages, et dans les propos, et dans les gestes des habitants de la Turquie; l'on ne voit dans les rues que mains armées de chapelets; l'on n'entend qu'exclamations emphatiques de *ô Dieu! Dieu très grand! Dieu très haut!* A chaque instant l'oreille est frappée d'un profond soupir ou d'une éructation bruyante qui suit la citation d'une des quatre-vingt-dix-neuf épithètes de Dieu, telles que *source de richesse! ô très louable! ô impénétrable!* Si l'on vend du pain dans les rues, ce n'est pas du pain que l'on crie, c'est *Dieu est liberal;* si l'on vend de l'eau, c'est *Dieu est généreux;* ainsi des autres den-

rées. Si l'on se salue, c'est *Dieu te conserve!* si l'on remercie, c'est *Dieu te protége !* en un mot, c'est Dieu en tout et partout.

Il est encore dans l'intérieur des Orientaux un caractère qui fixe l'attention d'un observateur, c'est leur air grave et flegmatique dans tout ce qu'ils font et dans tout ce qu'ils disent; au lieu de ce visage ouvert et gai que chez nous l'on porte ou l'on affecte, ils ont un visage sérieux, austère ou mélancolique; rarement ils rient, et l'enjouement de nos Français leur paraît un accès de délire. S'ils parlent c'est sans empressement, sans geste, sans passion; ils écoutent sans interrompre; ils gardent le silence des journées entières, et ils ne se piquent point *d'entretenir la conversation ;* s'ils marchent, c'est posément et pour affaires, et ils ne conçoivent rien à notre turbulence et à nos *promenades* en long et en large. Toujours assis, ils passent des journées entières rêvant, les jambes croisées, la pipe à la bouche, presque sans changer d'attitude : on dirait que le mouvement leur est pénible, et que, semblables aux Indiens, ils regardent l'inaction comme un des éléments du bonheur.

La comparaison de notre état civil et domestique à celui des Orientaux présente plusieurs raisons de ce flegme, qui est leur caractère général. Chez nous, l'une des sources de la gaîté est la table et l'usage du vin; chez les Orientaux, ce double plaisir est presque inconnu. La bonne chère attirerait une avanie, et le vin une punition corporelle, vu le zèle de la police à faire exécuter les préceptes du Koran. Ce n'est pas même sans peine que les musulmans tolèrent dans les chrétiens l'usage d'une liqueur qu'ils leur envient. Aussi cet usage n'est-il habituel et familier que dans le Kesraouân et le pays des Druzes, et là les repas ont une gaîté que l'eau-de-vie ne procure point dans les villes même d'Alep et de Damas.

Une seconde source de gaîté parmi nous est la communication libre des deux sexes, qui a lieu surtout en France. L'effet en est que, par un espoir plus ou moins vague, les hommes, recherchant la bienveillance des femmes, prennent les formes qui peuvent la procurer. Or tel est l'esprit ou telle est l'éducation des femmes, qu'à leurs yeux le premier mérite est de les amuser, et certainement de tous les moyens d'y réussir le premier est l'enjouement et la gaîté. C'est ainsi que nous avons contracté une habitude de badinage, de complaisance et de frivolité, qui est devenue le caractère distinctif de notre nation en Europe. Dans l'Asie, au contraire, les femmes sont rigoureusement séquestrées de la société des hommes. Toujours renfermées dans leur maison, elles ne communiquent qu'avec leur mari, leur père, leur frère et tout au plus leur cousin germain; soigneusement voilées dans les rues, à peine osent-elles parler à un homme, même pour affaires : tous doivent leur être étrangers. Il serait indécent de les fixer, et l'on doit les laisser passer à l'écart,

comme si elles étaient une chose contagieuse : c'est presque l'idée des Orientaux, qui ont un sentiment général de mépris pour ce sexe. Quelle en est la cause? pourra-t-on demander. Celle de tout, la législation et le gouvernement. En effet, ce Mahomet si passionné pour les femmes ne leur a cependant pas fait l'honneur de les traiter dans son Koran comme une portion de l'espèce humaine; il ne fait mention d'elles ni pour les pratiques de la religion ni pour les récompenses de l'autre vie, et c'est une espèce de problème chez les musulmans si les femmes ont une âme. Le gouvernement fait plus encore contre elles, car il les prive de toute propriété foncière, et il les dépouille tellement de toute liberté personnelle, qu'elles dépendent toute leur vie ou d'un mari, ou d'un père, ou d'un parent. Dans cet esclavage, ne pouvant disposer de rien, l'on conçoit qu'il est assez inutile de solliciter leur bienveillance, et par conséquent d'avoir ce ton de gaîté qui les captive. Ce gouvernement, cette législation, paraissent eux-mêmes la cause de la séquestration des femmes, et peut-être, sans la facilité du divorce, sans la crainte de se voir enlever sa fille ou sa femme par un homme puissant, serait-on moins jaloux d'en dérober la vue à tous les regards.

Cet état des femmes chez les Orientaux cause dans leurs mœurs divers contrastes avec les nôtres. Leur délicatesse sur cet article est telle, que jamais ils n'en parlent, et qu'il serait très indécent de leur demander des nouvelles des femmes de leur maison. Il faut être avancé dans leur familiarité pour traiter avec eux de cette matière, et alors ce qu'ils entendent de nos usages les confond d'étonnement. Ils ne peuvent concevoir comment chez nous les femmes vont le visage découvert, eux pour qui un voile levé est l'enseigne d'une prostituée ou le signal d'une bonne fortune; ils n'imaginent pas comment on peut les voir, leur parler, les toucher sans émotion, et être en tête-à-tête sans se porter aux dernières extrémités. Cet étonnement nous indique l'opinion qu'ils ont des leurs, et l'on en peut d'abord conclure qu'ils ignorent absolument l'*amour* tel que nous l'entendons; le besoin qui en fait la base est chez eux dépouillé des accessoires qui en font le charme; la privation y est un sacrifice, la victoire sans combat, la jouissance sans délicatesse; ils passent sans intervalle du tourment à la satiété. Les amants y sont des prisonniers toujours d'accord pour tromper leurs gardes, toujours prompts à saisir l'occasion, parce qu'elle est rapide et rare; discrets comme les conjurés; ils cachent leur bonheur comme un crime, parce qu'il en a les conséquences. Le poignard, le poison, le pistolet, sont toujours à côté de l'indiscrétion; son extrême importance pour les femmes les rend elles-mêmes ardentes à la punir, et souvent pour se venger elles deviennent plus cruelles que leurs maris et leurs frères. Cette sévérité entretient des mœurs assez chastes dans les cam-

pagnes; mais dans les grandes villes, où l'intrigue a plus de ressources, il ne règne pas moins de débauche que parmi nous, avec cette différence qu'elle est plus obscure. Alep, Damas, et surtout le Caire, ne le cèdent point en ce genre à nos capitales de province. Les jeunes filles y sont retenues comme partout, parce qu'un accident découvert leur coûterait la vie; mais les femmes mariées y prennent d'autant plus de liberté, qu'elles ont été plus longtemps contraintes, et qu'elles ont souvent de justes raisons de se venger de leurs maîtres. En effet, à raison de la polygamie, permise par le Koran, la plupart des Turcs s'énervent de bonne heure, et rien n'est plus commun que d'entendre des hommes de trente ans se plaindre d'impuissance; c'est la maladie pour laquelle ils consultent davantage les Européens, en leur demandant du *madjoun*, c'est-à-dire des pilules aphrodisiaques. Le chagrin qu'elle leur cause est d'autant plus amer, que la stérilité est un opprobre chez les Orientaux; ils ont encore pour la fécondité toute l'estime des temps anciens, et le plus heureux souhait que l'on puisse faire à une jeune fille, c'est qu'elle ait promptement un époux, et qu'elle lui donne beaucoup d'enfants. Ce préjugé leur fait prématurer les mariages, au point qu'il n'est pas rare de voir unir des filles de neuf ou dix ans à des garçons de douze ou treize; il est vrai que la crainte du libertinage et des suites fâcheuses qu'il attire de la part de la police turque y contribue aussi. Cette prématurité doit encore être comptée parmi les causes de l'impuissance. L'ignorance des Turcs se refuse à le croire, et ils sont si déraisonnables sur cet article, qu'ils méconnaissent les bornes de la nature dans les temps même où leur santé est dérangée. C'est encore un des effets du Koran, où le prophète a pris la peine d'insérer un précepte sur ce genre de devoir. D'après ce fait, Montesquieu a eu raison de dire que la polygamie était une cause de dépopulation en Turquie; mais elle n'est qu'une des moindres, attendu qu'il n'y a guère que les riches qui se permettent plusieurs femmes; le peuple, et surtout celui des campagnes, se contente d'une seule, et l'on trouve quelquefois dans les hautes classes des gens assez sages pour imiter son exemple, et convenir que c'est assez.

Ce que ces personnes racontent de la vie domestique des maris qui ont plusieurs femmes n'est pas propre à faire envier leur sort ni à donner une haute idée de cette partie de la législation de Mahomet. Leur maison est le théâtre d'une guerre civile continue. Sans cesse ce sont des querelles de femme à femme, des plaintes des femmes au mari. Les quatre épouses en titre se plaignent qu'on leur préfère les esclaves, et les esclaves qu'on les livre à la jalousie de leurs maîtresses. Si une femme obtient un bijou, une complaisance, une permission d'aller au bain, toutes en veulent autant et font ligue pour la cause commune. Pour établir la paix, le polygame est obligé de commander

en despote, et de ce moment il ne trouve plus que les sentiments des esclaves, l'apparence de l'attachement et la réalité de la haine. En vain chacune de ces femmes lui proteste qu'elle l'aime plus que les autres, en vain elles s'empressent lorsqu'il rentre de lui presenter sa pipe, ses pantoufles, de lui servir son café; en vain, pendant qu'il repose mollement étendu sur son tapis, elles chassent les mouches qui l'importunent; tous ces soins, toutes ces caresses n'ont pour but que de faire ajouter à la somme de leurs bijoux et de leurs meubles, afin que, s'il les répudie, elles puissent tenter un autre époux, ou trouver une ressource dans ces objets qui sont leur seule propriété : ce sont de vraies courtisanes, qui ne songent qu'à dépouiller leur amant avant qu'il les quitte; et cet amant, dès long-temps privé de désirs, obsédé de complaisances, accablé de tout l'ennui de la satiété, ne jouit pas, comme l'on pourrait croire, d'un sort digne d'envie. C'est de ce concours de circonstances que naît le mépris des Turcs pour les femmes, et l'on voit qu'il est leur propre ouvrage.

Les musulmans sont élevés dans le préjugé du fatalisme, et ils sont fermement persuadés que tout est prédestiné. De là une sécurité qui tempère et le désir et la crainte, de là une résignation armée contre le bien et contre le mal, une apathie qui ferme également accès aux regrets et à la prévoyance. Que le musulman essuie une grande perte, qu'il soit dépouillé, ruiné, il dit tranquillement : *C'était écrit !* et avec ce mot il passe sans murmurer de l'opulence à la misère; qu'il soit au lit de mort, rien n'altère sa sécurité; il fait son ablution, sa prière; il a confiance en Dieu et au prophète; il dit avec calme à son fils : *Tourne-moi la tête vers la Mecque*, et il meurt en paix.

D'après ce que j'ai exposé des habitudes des Orientaux, l'on ne sera plus étonné que leur caractère se ressente de leur vie privée et de leur état civil. Dans les villes même les plus actives, telles qu'Alep, Damas et le Caire, tous les amusements se réduisent à aller au bain ou à se rassembler dans des cafés qui n'ont que le nom des nôtres. Là, dans une grande pièce enfumée, assis sur des nattes en lambeaux, les gens aisés passent des journées entières à fumer la pipe, causant d'affaires par phrases rares et courtes, et souvent ne disant rien. Quelquefois, pour ranimer cette assemblée silencieuse, il se présente un chanteur ou des danseuses, ou un de ces conteurs d'histoires que l'on appelle *nachid*, qui, pour obtenir quelques paras, récite un conte ou déclame des vers de quelque ancien poëte. Rien n'égale l'attention avec laquelle on écoute cet orateur; grands et petits, tous ont une passion extrême pour les narrations; le peuple même s'y livre dans son loisir. Un voyageur qui arrive d'Europe n'est pas médiocrement surpris de voir les matelots se rassembler pendant le calme sur le tillac et passer deux ou trois heures à en-



tendre l'un d'eux déclamer un récit que l'oreille la moins exercée reconnaît pour la poésie, au mètre très marqué, à la rime suivie ou mêlée de distiques. Ce n'est pas le seul article sur lequel le peuple d'Orient l'emporte en délicatesse sur le nôtre. La populace même des villes, quoique criailleuse, n'est jamais aussi brutale que chez nous, et elle a le grand mérite d'être absolument exempte de cette crapule d'ivrognerie qui infecte jusqu'à nos campagnes. C'est peut-être le seul avantage réel qu'ait produit la législation de Mahomet; joignons-y néanmoins la prohibition des jeux de hasard, pour lesquels les Orientaux, par cette raison, n'ont aucun goût; celui des échecs est le seul dont ils fassent cas, et il n'est pas rare d'y trouver des joueurs habiles.

De tous les genres de spectacle le seul qu'ils connaissent, mais qui n'est familier qu'au Caire, est celui des baladins qui font des tours de force comme nos danseurs de corde, et des tours d'adresse comme nos escamoteurs. L'on en voit qui mangent des cailloux, soufflent des flammes, se percent le bras ou le nez sans se faire de mal, et qui dévorent des serpents. Le peuple, à qui ils cachent soigneusement leurs procédés secrets, a une sorte de vénération pour eux, et il appelle d'un nom qui signifie tout ce qui étonne, comme *monstre*, *prodige* et *miracle*, ces tours de gibecière, dont l'usage paraît très ancien dans ces contrées. Ce penchant à l'admiration, cette facilité de croire aux faits et aux récits les plus extraordinaires, est un attribut remarquable de l'esprit des Orientaux; ils admettent sans répugner, sans douter, tout ce que l'on veut leur conter de plus surprenant. A les entendre, il se passe encore aujourd'hui dans le monde autant de prodiges qu'au temps des *génies* et des *afrittes*.

Mœurs et usages des Arabes Bédouins.

Parmi les races nombreuses qui peuplent la Syrie, nous parlerons seulement des Bédouins, dont la nature, par les circonstances dans lesquelles elle les a placés, a fait une race d'hommes aussi singulière au moral qu'au physique. Cette singularité est si tranchante, que leurs voisins, les Syriens même, les regardent comme hommes extraordinaires. Cette opinion a lieu surtout pour les tribus du fond du désert, qui ne s'approchent jamais des villes. Lorsque, du temps de Dâher, il en vint des cavaliers jusqu'à Acre, ils y firent la même sensation que feraient parmi nous des sauvages de l'Amérique. On considérait avec surprise ces hommes, plus petits, plus maigres et plus noirs qu'aucuns Bédouins connus; leurs jambes sèches n'avaient que des tendons sans mollets; leur ventre était collé à leur dos; leurs cheveux étaient crêpés presque autant que ceux des nègres. De leur côté, tout les étonnait; ils ne concevaient ni comment les maisons et les minarets pouvaient se tenir

debout, ni comment on osait habiter dessous et toujours au même endroit; mais surtout ils s'extasiaient à la vue de la mer, et ils ne pouvaient comprendre ce *désert d'eau*. On leur parla de mosquées, de prières, d'ablutions, et ils demandèrent ce que cela signifiait, ce que c'était que Moïse, Jésus-Christ et Mahomet, et pourquoi les habitants, n'étant pas de tribus séparées, suivaient des chefs opposés.

On sent que les Arabes des frontières ne sont pas si novices; il en est même plusieurs petites tribus qui, vivant au sein du pays, comme dans la vallée de *Beqâa*, dans celle du Jourdain et dans la Palestine, se rapprochent de la condition des paysans; mais ceux-là sont méprisés des autres, qui les regardent comme des *Arabes bâtards* et des *rayas* ou *esclaves des Turcs*.

En général, les Bédouins sont petits, maigres et hâlés, plus cependant au sein du désert, moins sur la frontière du pays cultivé, mais là même toujours plus que les laboureurs du voisinage. Un même camp offre aussi cette différence, et j'ai remarqué que les *chaiks*, c'est-à-dire les riches, et leurs serviteurs, étaient toujours plus grands et plus charnus que le peuple. J'en ai vu qui passaient cinq pieds cinq et six pouces, pendant que la taille générale n'est que de cinq pieds deux pouces. On n'en doit attribuer la raison qu'à la nourriture, qui est plus abondante pour la première classe que pour la dernière. On peut même dire que le commun des Bédouins vit dans une misère et une famine habituelles. Il paraîtra peu croyable parmi nous, mais il n'en est pas moins vrai que la somme ordinaire des aliments de la plupart d'entre eux ne passe pas six onces par jour. C'est surtout chez les tribus du Nadji et de l'Hedjâz que l'abstinence est portée à son comble; six ou sept dattes trempées dans du beurre fondu, quelque peu de lait doux ou caillé, suffisent à la journée d'un homme; il se croit heureux s'il y joint quelques pincées de farine grossière ou une boulette de riz. La chair est reservée aux plus grands jours de fete, et ce n est que pour un mariage ou une mort que l'on tue un chevreau. Ce n'est qu'aux chaiks riches et généreux qu'il appartient d'égorger de jeunes chameaux, de manger du riz cuit avec la viande. Dans sa disette, le vulgaire, toujours affamé, ne dédaigne pas les plus vils aliments; de là l'usage où sont les Bédouins de manger des sauterelles, des rats, des lézards et des serpents grillés sur des broussailles; de là leurs rapines dans les champs cultivés et leurs vols sur les chemins; de là aussi leur constitution délicate et leur corps petit et maigre, plutôt agile que vigoureux.

Les Arabes Bédouins sont divisés par tribus, qui constituent autant de peuples particuliers. Chacune de ces tribus s'approprie un terrain qui forme son domaine; elles ne diffèrent à cet égard des nations agricoles qu'en ce que ce terrain exige une etendue plus vaste pour fournir à la subsistance des trou-

peaux pendant toute l'année. Chacune de ces tribus compose un ou plusieurs camps qui sont répartis sur le pays, et qui en parcourent successivement les parties à mesure que les troupeaux les épuisent. De là il arrive que sur un grand espace il n'y a jamais d'habités que quelques points qui varient d'un jour à l'autre; mais comme l'espace entier est nécessaire à la subsistance annuelle de la tribu, quiconque y empiète est censé violer la propriété, ce qui ne diffère point encore du droit public des nations. Si donc une tribu ou ses sujets entrent sur un terrain étranger, ils sont traités en voleurs, en ennemis, et il y a guerre. Or, comme les tribus ont entre elles des affinités par alliance de sang ou par conventions, il s'ensuit des ligues qui rendent les guerres plus ou moins générales. La maniere d'y procéder est tres simple. Le délit connu, l'on monte à cheval, l'on cherche l'ennemi; l'on se rencontre, on parlemente; souvent on se pacifie, sinon l'on s'attaque par pelotons ou par cavaliers; on s'aborde ventre à terre, la lance baissée; quelquefois on la darde, malgré sa longueur, sur l'ennemi qui fuit. Rarement la victoire se dispute, le premier choc la décide. Les vaincus fuient à bride abattue sur la plaine rase du désert; ordinairement la nuit les dérobe au vainqueur. La tribu qui a du dessous lève le camp, s'éloigne à marches forcées, et cherche un asyle chez les alliés. L'ennemi satisfait pousse les troupeaux plus loin, et les fuyards reviennent à leur domaine. Mais du meurtre de ces combats il reste des motifs de haine qui perpétuent les dissensions. L'intérêt de la sûreté commune a dès long-temps établi chez les Arabes une loi générale qui veut que le sang de tout homme tué soit vengé par celui de son meurtrier : c'est ce qu'on appelle le *târ* ou *talion*. Le droit en est dévolu au plus proche parent du mort; son honneur devant tous les Arabes y est tellement compromis, que, s'il néglige de prendre son *talion*, il est à jamais déshonoré. En conséquence, il épie l'occasion de se venger; si son ennemi périt par des causes étrangères, il ne se tient point satisfait, et sa vengeance passe sur le plus proche parent.

Ces haines se transmettent comme un héritage du père aux enfants, et ne cessent que par l'extinction de l'une des races, à moins que les familles ne s'accordent en sacrifiant le coupable, ou en *rachetant le sang* pour un prix convenu en argent ou en troupeaux. Hors cette satisfaction, il n'y a ni paix, ni trève, ni alliance entre elles, ni même quelquefois entre les tribus réciproques; *Il y a du sang entre nous*, se dit-on en toute affaire, et ce mot est une barrière insurmontable. Les accidents s'étant multipliés par le laps de temps, il est arrivé que la plupart des tribus ont des querelles, et qu'elles vivent dans un état habituel de guerre, ce qui, joint à leur genre de vie, fait des Bedouins un peuple militaire, sans qu'ils soient néanmoins avancés dans la pratique de cet art.

La disposition de leurs camps est un rond assez irrégulier, formé par une seule ligne de tentes plus ou moins espacées. Ces tentes, tissues de poil de chèvre ou de chameau, sont noires ou brunes, à la différence de celles des Turkmans, qui sont blanchâtres. Elles sont tendues sur trois ou cinq piquets de cinq à six pieds de hauteur seulement, ce qui leur donne un air très écrasé. Dans le lointain, un tel camp ne paraît que comme des taches noires : mais l'œil perçant des Bédouins ne s'y trompe pas. Chaque tente, habitée par une famille, est partagée par un rideau en deux portions, dont l'une n'appartient qu'aux femmes. L'espace vide du grand rond sert à parquer chaque soir les troupeaux. Jamais il n'y a de retranchement; les seules gardes avancées et les patrouilles sont des chiens; les chevaux restent sellés et prêts à monter à la première alarme. Mais comme il n'y a ni ordre ni distribution, ces camps, déjà faciles à surprendre, ne seraient d'aucune défense en cas d'attaque. Aussi arrive-t-il chaque jour des accidents, des enlèvements de bestiaux, et cette guerre de maraude est une de celles qui occupent davantage les Arabes.

Chaque tribu est composée d'une ou de plusieurs familles principales, dont les membres portent le titre de *chaiks* ou *seigneurs*. Ces familles représentent assez bien les *patriciens* de Rome et les *nobles* de l'Europe. L'un de ces chaiks commande en chef à tous les autres : c'est le général de cette petite armée. Quelquefois il prend le titre d'*émir*, qui signifie *commandant* et prince. Plus il a de parents, d'enfants et d'alliés, plus il est fort et puissant. Il y joint des serviteurs qu'il s'attache d'une manière spéciale en fournissant à tous leurs besoins. Mais en outre il se range autour de ce chef de petites familles, qui, n'étant point assez fortes pour vivre indépendantes, ont besoin de protection et d'alliance. Cette réunion s'appelle *qâlibé* ou *tribu*. On la distingue d'une autre par le nom de son chef ou par celui de la famille commandante. Quand on parle de ces individus en général on les appelle *enfants* d'un tel, quoiqu'ils ne soient pas réellement tous de son sang et que lui-même soit un homme mort depuis long-temps.

Le gouvernement de cette société est tout à la fois républicain, aristocratique et même despotique, sans être décidément aucun de ces états. Il est républicain, parce que le peuple y a une influence première dans toutes les affaires, et que rien ne se fait sans un consentement de majorité; il est aristocratique, parce que les familles des *chaiks* ont quelques unes des prérogatives que la force donne partout; enfin il est despotique, parce que le *chaik* principal a un pouvoir indéfini et presque absolu. Quand c'est un homme de caractère, il peut porter son autorité jusqu'à l'abus; mais dans cet abus il est des bornes que l'état des choses rend assez étroites. En effet, si un chef

commettait une grande injustice, si, par exemple, il tuait un Arabe, il lui serait presque impossible d'en éviter la peine; le ressentiment de l'offense n'aurait nul respect pour son titre; il subirait le *talion*, et, s'il ne payait pas le sang, il serait infailliblement assassiné, ce qui serait facile, vu la vie simple et privée des chaiks dans le camp. S'il fatigue ses sujets par sa dureté, ils l'abandonnent et passent dans une autre tribu. Ses propres parents profitent de ses fautes pour le déposer et s'établir à sa place. Il n'a point contre eux la ressource des troupes étrangères; ses sujets communiquent entre eux trop aisément pour qu'il puisse les diviser d'intérêt et se faire une faction subsistante. D'ailleurs, comment la soudoyer, puisqu'il ne retire de la tribu aucune espèce d'impôt; que la plupart de ses sujets sont bornés au plus juste nécessaire, et qu'il est réduit lui-même à des propriétés assez médiocres et déjà chargées de grosses dépenses?

En effet, c'est le chaik principal qui, dans toute tribu, est chargé de défrayer les allants et les venants; c'est lui qui reçoit les visites des alliés et de quiconque a des affaires. Sur le prolongement de sa tente est un grand pavillon qui sert d'hospice à tous les étrangers et aux passants. C'est là que se tiennent les assemblées fréquentes des chaiks et des notables pour décider des campements, des décampements, de la paix, de la guerre, des démêlés avec les gouvernements turcs et les villages, des procès et querelles des particuliers, etc. A cette foule qui se succède il faut donner le café, le pain cuit sous la cendre, le riz, et quelquefois le chevreau ou le chameau rôti; en un mot, il faut tenir table ouverte, et il est d'autant plus important d'être généreux, que cette générosité porte sur des objets de nécessité première. Le crédit et la puissance dépendent de là; l'Arabe affamé place avant toute vertu la libéralité qui le nourrit, et ce préjugé n'est pas sans fondement, car l'expérience a prouvé que les *chaiks* avares n'étaient jamais des hommes à grandes vues; de là ce proverbe, aussi juste que précis : *main sacrée, cœur étroit*. Pour subvenir à ces dépenses le *chaik* n'a que ses troupeaux, quelquefois des champs ensemencés, le casuel des pillages avec les péages des chemins; et tout cela est borné. Celui chez qui je me rendis, sur la fin de 1784, dans le pays de Gaz, passait pour le plus puissant des cantons; cependant il ne m'a pas paru que sa dépense fût supérieure à celle d'un gros fermier; son mobilier, consistant en quelques pelisses, en tapis, en armes, en chevaux et en chameaux, ne peut s'évaluer à plus de 50,000 livres, et il faut observer que dans ce compte quatre juments de race sont portées à 6,000 livres, et chaque tête de chameau à dix louis. On ne doit donc pas, lorsqu'il s'agit des Bédouins, attacher nos idées ordinaires aux mots de *prince* et de *seigneur*; on se rapprocherait beaucoup plus de la vérité en les comparant aux bons fermiers des pays de

montagnes, dont ils ont la simplicité dans les vêtements comme dans la vie domestique et dans les mœurs. Tel chaik qui commande à 500 chevaux ne dédaigne pas de seller et de brider le sien, de lui donner l'orge et la paille hachée. Dans sa tente, c'est sa femme qui fait le café, qui bat la pâte, qui fait cuire la viande. Ses filles et ses parentes lavent le linge, et vont, la cruche sur la tête et le voile sur le visage, puiser l'eau à la fontaine. C'est précisément l'état dépeint par Homère, et par la Genèse dans l'histoire d'Abraham; mais il faut avouer qu'on a de la peine à s'en faire une juste idée quand on ne l'a pas vu de ses propres yeux.

La simplicité, ou, si l'on veut, la pauvreté du commun des Bédouins, est proportionnée à celle de leurs chefs. Tous les biens d'une famille consistent en un mobilier dont voici à peu près l'inventaire : quelques chameaux mâles et femelles, des chèvres, des poules, une jument et son harnais, une tente, une lance de treize pieds de long, un sabre courbe, un fusil rouillé à pierre ou à rouet, une pipe, un moulin portatif, une marmite, un seau de cuir, une poêlette à griller le café, une natte, quelques vêtements, un manteau de laine noire; enfin, pour tous bijoux quelques anneaux de verre ou d'argent que la femme porte aux jambes et aux bras. Si rien de tout cela ne manque le ménage est riche. Ce qui manque au pauvre et ce qu'il désire le plus est la jument. En effet, cet animal est le grand moyen de fortune; c'est avec la jument que le Bédouin va en course contre les tribus ennemies ou en maraude dans les campagnes et sur les chemins. La jument est préférée au cheval, parce qu'elle ne hennit point, parce qu'elle est plus docile, et qu'elle a du lait qui, dans l'occasion, apaise la soif et même la faim de son maître.

Ainsi restreints au plus étroit nécessaire, les Arabes ont aussi peu d'industrie que de besoins; tous leurs arts se réduisent à ourdir des tentes grossières, à faire des nattes et du beurre. Tout leur commerce consiste à échanger des chameaux, des chevreaux, des chevaux mâles et des laitages, contre des armes, des vêtements, quelque peu de riz ou de blé, et contre de l'argent qu'ils enfouissent. Leurs sciences sont absolument nulles; ils n'ont aucune idée ni de l'astronomie, ni de la géométrie, ni de la médecine. Ils n'ont aucun livre, et rien n'est si rare, même parmi les chaiks, que de savoir lire. Toute leur littérature consiste à réciter des contes et des histoires, dans le genre des *Mille et une nuits*. Ils ont une passion particulière pour ces narrations; elles remplissent une grande partie de leurs loisirs, qui sont très longs. Le soir ils s'asseyent à terre à la porte des tentes, ou sous leur couvert s'il fait froid, et là, rangés en cercle autour d'un petit feu de fiente, la pipe à la bouche et les jambes croisées, ils commencent d'abord par rêver en silence; puis à l'improviste quelqu'un débute par un *il y avait au temps passé*,

et il continue jusqu'à la fin les aventures d'un jeune chaik et d'une jeune Bédouine. Il raconte comment le jeune homme aperçut d'abord sa maîtresse à la dérobée et comme il en devint éperdument amoureux ; il dépeint trait par trait la jeune beauté, vante ses yeux noirs, grands et doux comme ceux d'une gazelle, son regard mélancolique et passionné, ses sourcils courbés comme deux arcs d'ébène, sa taille droite et souple comme une lance. Il n'omet ni sa démarche légère comme celle d'une *jeune pouline*, ni ses paupières noircies de *kohl*, ni ses lèvres peintes de bleu, ni ses ongles teints de *henné* couleur d'or, ni sa gorge semblable à une couple de grenades, ni ses paroles douces comme le miel. Il conte le martyre du jeune amant, *qui se consume tellement de désirs et d'amour que son corps ne donne plus d'ombre.* Enfin, après avoir détaillé ses tentatives pour voir sa maîtresse, les obstacles des parents, les enlèvements des ennemis, la captivité survenue aux deux amants, etc., il termine, à la satisfaction de l'auditoire, par les ramener unis et heureux à la tente paternelle; et chacun de payer à son éloquence les éloges qu'il a mérités. Les Bédouins ont aussi des chansons d'amour, qui ont plus de naturel et de sentiment que celles des Turcs et des habitants des villes, sans doute parce que ceux-là, ayant des mœurs chastes, connaissent l'amour, pendant que ceux-ci, livrés à la débauche, ne connaissent que la jouissance.

On a souvent reproché aux Arabes leur esprit de rapine ; mais, sans vouloir l'excuser, on ne fait point assez d'attention qu'il n'a lieu que pour l'étranger réputé ennemi, et par conséquent il est fondé sur le droit public de la plupart des peuples. Quant à l'intérieur de leur société, il y règne une bonne foi, un désintéressement, une générosité, qui feraient honneur aux hommes les plus civilisés. Quoi de plus noble que ce droit d'asyle établi chez toutes les tribus ! Un étranger, un ennemi même, a-t-il touché la tente du Bédouin, sa personne devient pour ainsi dire inviolable. Ce serait une lâcheté, une honte éternelle, de satisfaire même une juste vengeance aux dépens de l'hospitalité. Le Bédouin a-t-il consenti à *manger le pain et le sel* avec son hôte, rien au monde ne peut le lui faire trahir. La puissance du sultan ne serait pas capable de retirer un réfugié d'une tribu, à moins de l'exterminer tout entière. Ce Bédouin si avide hors de son camp n'y a pas plus tôt remis le pied qu'il devient libéral et généreux. Quelque peu qu'il ait, il est toujours prêt à le partager ; il a même la délicatesse de ne pas attendre qu'on le lui demande. S'il prend son repas, il affecte de s'asseoir à la porte de sa tente afin d'inviter les passants. Sa générosité est si vraie, qu'il ne la regarde pas comme un mérite, mais comme un devoir ; aussi prend-il sur le bien des autres le droit qu'il leur donne sur le sien.

CAMPBELL.

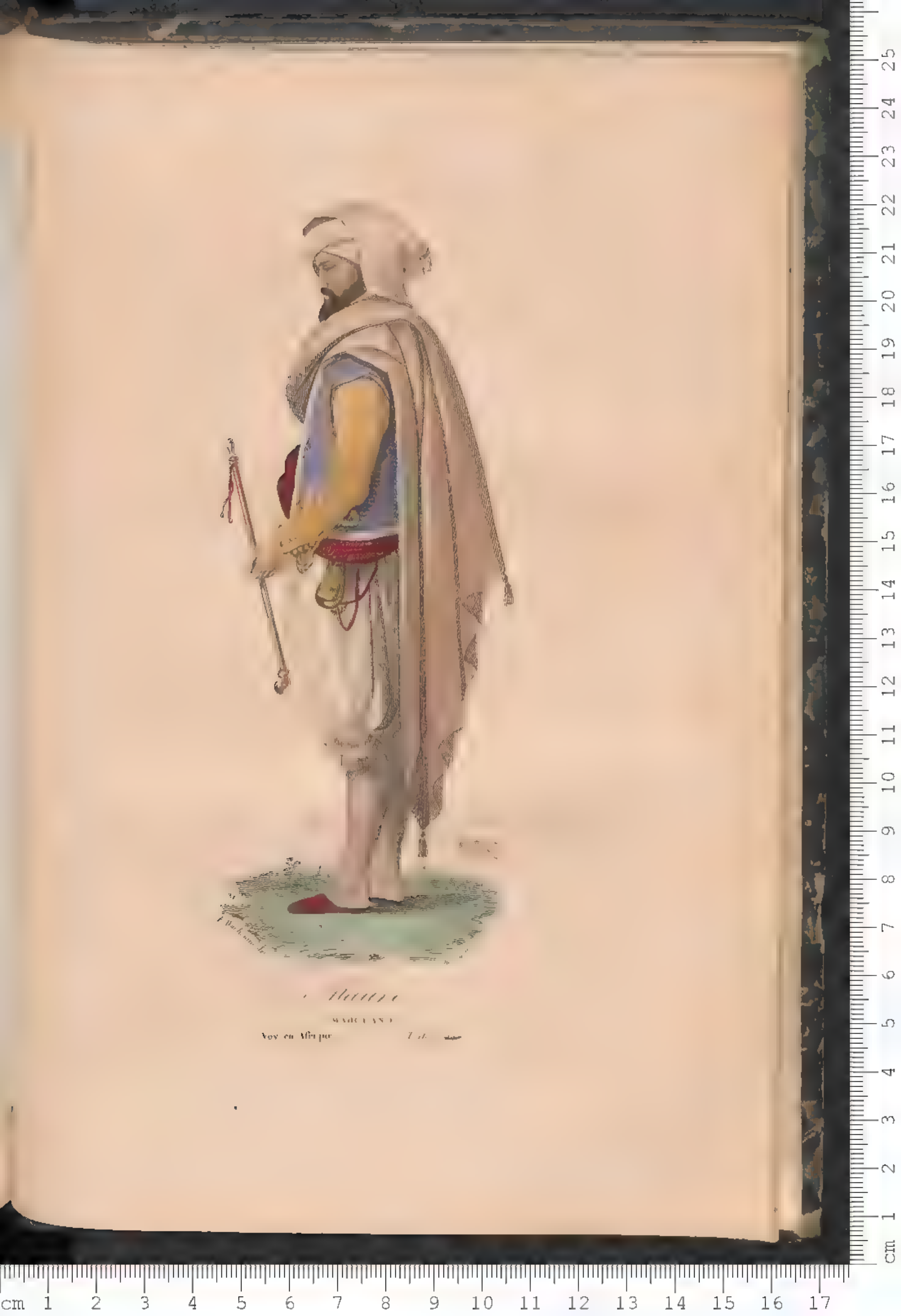
VOYAGE A ALGER.

Aspect d'Alger. Description de la ville. La Kasba. Bains. Cafés, etc.

Je m'embarquai le 11 septembre à Marseille, et le 16 nous étions en vue d'Alger. L'aspect de la ville frappe plutôt par son originalité que par sa beauté; mais aucune cité ne possède proportionnellement autant de villas que la capitale de l'Algerie en compte sur les riants coteaux qui l'environnent, et leur blancheur eclatante, ressortant plus vive au milieu de verts bosquets, procure un des plus beaux spectacles que l'on puisse voir.

Alger est bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'une colline, au bord de la mer. Elle est entourée d'un large fossé et d'une muraille de 30 à 40 pieds de hauteur, de douze d'épaisseur et de trois quarts de lieue de circonférence, garnie de canons. Du côté de la terre elle est défendue par le fort de l'Empereur, qui la domine, et le port est protégé par des fortifications irrégulières.

Je logeai chez M. Descousse, ancien capitaine de cavalerie sous Napoléon, et maintenant négociant et colonel de la garde nationale d'Alger. La maison de mon hôte avait été celle de l'aga des janissaires. C'est une des plus belles de la ville. On entre de la rue dans un vaste vestibule; la principale pièce du rez-de-chaussée, celle où l'aga, entouré de ses serviteurs, s'asseyait pour fumer sa pipe et recevoir les visites, est devenue une loge de portier; de chaque côté sont des pièces voûtées qui servaient autrefois d'étables, et que le nouveau propriétaire a converties en caves; un magnifique escalier à jour en marbre blanc, tapissé de toiles vertes et jaunes, conduit à une cour de trente pieds carrés, pavée aussi en marbre; une quadruple galerie, soutenue par des colonnes de marbre blanc, et qui monte d'étage en étage, produit un



Voy. en Afrique

charmant effet ; des portes à deux battants, curieusement travaillées, s'ouvrent sur ses galeries. La maison est surmontée d'une terrasse d'où l'on peut admirer le magnifique panorama de la ville et de sa rade pavoisée, des montagnes et de leurs riantes villas. C'est là que se réunissaient, au clair de la lune, la famille et les amis de mon hôte. Sous la domination turque, les femmes seules avaient le droit de se promener sur ces terrasses. Jusqu'ici je n'y ai aperçu aucune dame maure ; mais les juives viennent s'y pavaner avec beaucoup de coquetterie. Malgré tout ce luxe d'architecture, les maisons mauresques sont peu confortables à l'intérieur. En général, elles ne reçoivent de jour que par les croisées de la cour, qui sont toutes grillées, ce qui donne à ces maisons l'air de prisons.

On compte à Alger 153 rues, 14 impasses et 5 places. Quand on parcourt un quartier de cette ville où les Français n'ont point porté le marteau, on croirait errer dans les détours étroits d'un labyrinthe ; c'est à peine si on peut passer deux de front dans les rues, et dans beaucoup d'endroits les toits opposés se joignent et forment une arcade. On y rencontre de loin en loin quelque dame maure enveloppée dans une grande draperie qui ressemble assez à un suaire, et cette momie est peu propre à vous inspirer des idées galantes. Ces rues étroites préservent assez bien de la chaleur et même de la pluie ; mais on y respire un air empesté, et il n'est pas possible qu'Alger soit jamais exempte de fièvres putrides. Il y a cependant de larges égouts couverts, et quatre aqueducs amènent de l'eau en abondance dans un grand nombre de fontaines. Chacune de ces fontaines a une écuelle attachée par une chaîne, et une inscription recommande aux fidèles de préférer l'eau aux liqueurs fortes.

Tout intéresse dans ce pays ; la grande place surtout offre, les jours de marché, un spectacle vraiment curieux par la diversité des costumes et des figures. Au milieu de ces Maures aux larges turbans, de ces Juifs à l'air rusé, et de leurs femmes aux longs cheveux pendants sur leurs épaules ; au milieu de ces Kabyles à l'air farouche, à la taille gigantesque, l'Européen paraît être de trop, il gâte l'harmonie du tableau.

On a long-temps exagéré la population d'Alger. D'après le recensement officiel de 1833, elle ne dépasse pas 25,000 habitants. Alger ne possède aucun édifice remarquable, car on ne saurait décorer de ce nom même la demeure du dey, cette kasba dont on a fait tant de bruit en Europe. On en jugera par la description qu'en donne un Français qui faisait partie de l'expédition.

« La Kasba, dit le baron Denniee, est une enceinte informe, fermée par des murailles blanchies à la chaux, d'une hauteur prodigieuse, sans issues, sans jours, crénelées à la mauresque, et desquelles s'échappent par de

profondes embrasures, sans ordre ni alignement, de longs canons dont l'embouchure est peinte en rouge. On ne pénètre dans ce lieu, en venant du château de l'Empereur, que par la porte neuve de la ville, et après avoir suivi une longue et tortueuse ruelle, dont la largeur suffit à peine, dans quelques parties, pour le passage d'une bête de somme.

» Cette ruelle conduit, après quelques minutes de marche, sous un porche sombre, au centre duquel s'élève une coupe en marbre blanc d'où coule une eau limpide. Ce porche, grossièrement décoré de lignes rouges et blanches, et de quelques miroirs, est le lieu où se tenaient les nègres qui formaient la garde fidèle du dey. Ce porche franchi, une seconde ruelle conduit, d'un côté, au magasin à poudre, et de l'autre à l'entrée de la cour intérieure où le dey faisait sa demeure. Cette cour, dallée en marbre, est carrée; elle offre sur trois de ses côtés des galeries soutenues par des colonnes torses. Sous l'une de ces galeries est une espece de retraite indiquée par une longue banquette de drap écarlate, où le dey se tenait quelquefois. C'est dans cette cour que les négociants étaient tenus de venir déposer la cargaison de leurs navires pour que le dey choisît lui-même le 5, le 6 ou le 10 pour cent qui lui convenait. Cette manière sauvage d'imposer le commerce avait donné naissance à des amoncellements de denrées et de parcelles d'objets fabriqués de toute espèce entassés pêle-mêle.

» C'est encore sous cette galerie et de plain-pied que se trouvaient les salles renfermant le trésor. Le premier étage se compose de quatre galeries; dans l'une de ces galeries était placé une espèce de palanquin sous lequel le dey venait entendre la musique. Ce meuble bizarre etait adossé à de petites chambres où se trouvaient encore après le départ du dey quelques harnachements de chevaux, etc. L'une des galeries du premier étage communiquait à une longue batterie qui commandait la ville, et aussi, par un véritable escalier de moulin, à une galerie supericure où venaient aboutir les quatre longues chambres sans glaces ni tentures, mais blanchies à la chaux, qui formaient l'appartement du dey. Cette galerie supérieure conduisait par une autre, incroyablement basse, au quartier des femmes, composé de six petites pièces, clos par de hautes murailles; ces appartements n'obtenaient de jour que par une cour intérieure dont le sol était à la hauteur du premier étage. D'un côté, cette triste demeure était appuyée par les canons qui commandaient la montagne dans la direction du château de l'Empereur, et de l'autre, c'est-à dire du côté de la cour principale, par une épaisse muraille, d'où, pour satisfaire la timide curiosité des femmes, on remarquait dans quelques unes des chambres des espèces de meurtrières longues et étroites projetées diagonalement, et desquelles l'œil sollicitait la vue de quelques pieds de la galerie su-

périeure où le dey venait parfois se délasser. C'est encore dans le voisinage de l'appartement des femmes que se trouve un espace décoré du nom de jardin, et dans lequel on ne parvient qu'après cent détours bizarres, qu'en descendant 60 ou 80 degrés. Ce jardin, encaissé dans de hautes murailles d'une blancheur éblouissante, ayant pour tout ombrage un long berceau de jasmin, était le seul lieu dont l'accès fût permis aux femmes. »

On compte à Alger un grand nombre de mosquées. Elles sont presque toutes pareilles. Il y a à l'entrée une fontaine où les croyants font leurs ablutions avant de pénétrer dans le lieu saint; elles sont surmontées d'un dôme et d'un minaret, espèce de clocher terminé en croissant, sur lequel le muezzin plante un drapeau quand il y monte pour appeler les fidèles à la prière. Le pavé est couvert de nattes, de roseaux ou de riches tapis.

Les bains publics sont très nombreux; un jeune Maure y masse, frictionne et essuie le baigneur en chantant des chansons arabes. Les cafés sont aussi en assez grand nombre; on y voit les Maures et les Arabes étendus sur des bancs, fumant, buvant du café sans sucre, et jouant à des jeux qui ont assez d'analogie avec nos jeux d'échecs et de dames, le tout au son d'une musique fort peu agréable pour des oreilles civilisées. Les Algériens ont aussi une espèce d'opéra national, où des danseuses mauresques sans voile exécutent des danses ou plutôt des pantomimes monotones. Quelques unes de ces dames m'ont paru très jolies. Les boutiques ouvertes par les Français sont à la mode d'Europe; mais celles des Juifs et des Maures ont la plus triste apparence: ce sont des espèces de niches pratiquées dans le mur latéral d'une maison, et qui n'ont pas plus de quatre pieds de profondeur sur sept de hauteur.

Les Algériens, se rasant la tête, ont des barbiers pour leurs cheveux, comme nous en avons pour nos barbes, et les boutiques des barbiers sont, à Alger comme partout, le rendez-vous des oisifs, des officines de nouvelles et de cancans. Des bancs sont disposés tout autour, et les murs sont chargés de grossières peintures représentant les victoires navales des Algériens sur les chrétiens.

Les Algériens paraissent être les descendants des Maures de l'Andalousie, auxquels se mêlèrent les Turcs, qui formèrent la caste guerrière, l'aristocratie de la nation. Ces deux races sont aujourd'hui tellement confondues, que l'œil de l'étranger a peine à saisir la différence.

Le costume des Maures est assez connu aujourd'hui pour que nous ne nous arrêtions pas à le décrire. Quant au costume des dames maures, il est difficile de le connaître; pour moi je n'en ai vu qu'en peinture, si j'en excepte deux ou trois danseuses dont j'ai parlé. Ces danseuses étaient jolies; mais leur costume ne ressemblait probablement pas plus à celui des dames maures

que la toilette d'une danseuse d'opéra ne ressemble à celles des beautés de nos salons. Ce n'est pas que les femmes maures de la classe commune soient invisibles; on les rencontre à pied dans des rues sombres et étroites, mais elles sont toujours voilées, et elles passent près de vous comme des fantômes. On en rencontre aussi sur les chemins, mais toujours à cheval et enfermées dans des espèces de boîtes. Je fis bien des tentatives inutiles pour me procurer des renseignements à ce sujet, et je serais resté dans une complète ignorance sans l'obligeance d'une dame anglaise résidant à Alger. Cette dame, pensant, et avec raison, me faire un présent agréable, m'envoya deux poupées portant le costume complet des dames maures avec toutes ses broderies. Voici donc quel serait ce costume. Les cheveux, attachés par un ruban bleu, pendent sur les épaules. Le vêtement de dessous est une chemise de beau linge bordée de dentelle sur la poitrine; une riche veste de velours brodée de soie couvre les bras et les épaules et descend jusqu'à la ceinture; du coude part une large manche de soie qui va jusqu'au bout des doigts, mais qu'on tient toujours relevée pour laisser voir les bracelets qui ornent les bras; des pantalons brodés de soie partent de la ceinture et descendent jusqu'aux genoux. Par dessus cette toilette se porte une robe de soie brodée, absolument semblable à celles de nos dames d'Europe, et qui couvre tout le corps des épaules aux chevilles; mais il paraît que l'on se passe de cette dernière pièce de la toilette pour laisser voir ses jolies jambes toutes nues. Des pantoufles de maroquin, un voile, un châle, des boucles d'oreilles et un collier, complètent ce costume pittoresque.

On ne peut pas attendre de l'éducation limitée que reçoivent les dames maures un grand développement d'intelligence. Malgré le luxe de leur parure, elles sont très peu propres, familières avec leurs négresses, et ne s'élevant guère dans leur conversation au dessus des futilités. On les dit généralement peu remarquables par leur beauté. Cependant, quoi qu'on en ait dit, il n'est pas vrai que les musulmans pensent que leurs femmes n'ont point d'âme.

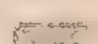
On va m'accuser de médisance quand je dirai que les dames maures aiment beaucoup les petits chiens; mais ce n'est pas seulement pour elles, comme nos dames d'Europe, un mignon, l'objet de chères caresses : c'est une friandise recherchée. Ceci me rappelle l'exclamation d'un sauvage du Canada, devant lequel on vantait les bonnes qualités de l'évêque de Québec. « Oh! oui, s'écria ce sauvage, vous avez bien raison, il était excellent. — Vous l'avez donc connu? — Je le crois bien, j'en ai mangé. » Les dames maures aiment les petits chiens comme ce sauvage aimait les évêques. On dit que c'est dans la persuasion que la chair de ces animaux a la propriété d'engraisser ceux qui

s'en nourrissent; or, pour une dame maure, l'embonpoint est une condition indispensable de la beauté.

Les Maures valent généralement mieux que leur réputation. Il y en a peu qui profitent de la polygamie, et ils sont bons pour leurs enfants. Ils sont, en général, très propres sur leurs personnes et dans leurs maisons, et, sous ce rapport, ils rivalisent avec les Hollandais. La plupart sont industrieux; ils se lèvent avec le soleil pour vaquer à leurs affaires, s'ils en ont, ou bien ils vont tuer le temps dans des cafés, où ils fument en buvant du café et de l'opium. Les cafés d'Alger qui ne sont pas tenus par des Français n'ont guère d'autres meubles que quelques bottes de paille sur lesquelles on s'assied pour jouer aux échecs et aux dames.

Les Maures sont très sobres; ils ne mangent pas le quart de ce que mange un Européen. Le déjeuner des riches se compose de café et de thé, avec des fruits, de la limonade et des sorbets. Les pauvres remplacent le thé par une plante du pays, qui est salutaire et à très bon marché. Le repas du soir est le plus important dans toutes les classes; c'est à ce seul repas que l'on mange de la viande.

On remarque dans les cérémonies mortuaires des Maures algériens une singulière coutume que l'on retrouve chez les anciens Irlandais. Quand un membre d'une famille est mort, toutes les femmes de la maison se mettent à pousser des cris, auxquels les voisines, les amis, les parents, viennent bientôt joindre les leurs. Ils gourmandent le défunt de s'être laissé mourir. « Pourquoi nous avoir quittés, nous qui vous nourrissions, qui vous habillions, qui vous aimions? » Le défunt ne répond mot, comme on le pense bien, et se laisse livrer au fossoyeur, qui lave le corps et le dépose dans un cercueil; il est ensuite porté à une chapelle et conduit de là au cimetière. Quelquefois la cérémonie se termine par un hymne chanté en chœur.




CARTE
DE L'AFRIQUE
Mr. J. G. Barbié du Bocage
1847
EUROPE
ASIE
MER NOIRE
MER MÉDITERRANÉE
GRAND DÉSERT
SAHARA
TAKKROUR
GUINÉE
SOUDAN
HOTTENTOTS
COLONIE ANGLAISE
MADAGASCAR
Del de Gabraltar
Canaries
Tropique du Cancer
C. Blanc
Cap Vert
Golfe de Guinée
Cap Palmas
Équateur
Tropique du Capricorne
Le Cap
Cap de Bonne Espérance
Canal de Mozambique
Seychelles
Comores
Mascareignes
Zanguebar
Le Caire
Jérusalem
Tombouctou
Bambara
Benguela
Mer d'Arabie
Golfe Persique
Ste. Hélène
Ascension
Océan Austral
Terre d'Enderby
ÉCHELLE 1/30 000 000
Atlas B. du B. Pl. 11
25
1848

TABLE DES MATIÈRES.

ASIE.

EMPIRE CHINOIS.

AFRIQUE.

